



MARQUIS DE SEGONZAC

Au Cœur de l'Atlas

MISSION AU MAROC

1904-1905

PRÉFACES

de M. Eugène ÉTIENNE, Vice-président de la Chambre des députés
et du Général LYAUTEY, Commandant la division d'Oran

Note de Géologie et de Géographie physique

PAR

M. Louis GENTIL, Maître de conférences à la Faculté des Sciences de Paris

177 reproductions photographiques, 15 cartes dans le texte et hors texte et une carte en couleurs

PARIS

ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, Rue Victor-Cousin, 11

1910

MISSION DE SEGONZAC

Notre mission a été organisée et subventionnée par les sociétés suivantes :

Comité du Maroc.
Société de géographie de Paris.
Société de géographie commerciale (Paris).
Société de géographie de l'Afrique du Nord (Alger).
Société normande de géographie (Rouen).

Association française pour l'Avancement des Sciences.
Société géologique de France.
Ecole d'Anthropologie de Paris.

Société de secours aux blessés militaires.

*
* *

La mission se composait de :

M. le Marquis de Segonzac, officier de cavalerie, chef de la mission;

M. Louis Gentil, docteur ès sciences, Maître de Conférences à la Sorbonne (1) ;

M. R. de Flotte-Roquevaire, chef du service cartographique du Gouvernement général de l'Algérie (2) ;

Si Saïd Boulifa, Répétiteur de Kabyle à l'Ecole Supérieur des Lettres d'Alger (3);

Si Abd el-Aziz Zenagui, Répétiteur d'Arabe à l'Ecole des Langues Orientales.

Nous tenons à rendre ici un suprême hommage à deux savants prématurément enlevés aux études marocaines dont le concours nous fut, en maintes circonstances, infiniment précieux :

M. Gaston Buchet, Chargé de mission du Ministère de l'Instruction publique.

Si Allal Aedi, Chancelier du consulat de France à Mogador.

(1) Les résultats des observations de M. Louis Gentil ont été publiés en plusieurs notes et ouvrages dont on trouvera la liste à la page 771.

(2) Les travaux de M. de Flotte-Roquevaire ont été publiés sous le titre : *Cinq mois de Triangulation au Maroc*. Jourdan. Alger, 1909.

(3) Les études linguistiques de Si Saïd Boulifa ont paru sous le titre : *Textes Berbères, en dialecte de l'Atlas marocain*. Ernest Leroux. Paris, 1909.

PRÉFACES

Le livre qu'on va lire a la discrétion de ne chercher à donner nulle part l'impression du courage des actions qu'il raconte. M. de Segonzac a la coquetterie bien française de vouloir que sa bravoure se dissimule sous une aisance souriante. La simplicité et la bonne humeur du récit ne laisseront pas deviner au lecteur ignorant des choses marocaines que le voyageur qui raconte son voyage est un digne successeur du vicomte de Foucauld. C'est la quatrième fois qu'il affronte l'inconnu marocain. En 1899 il s'exerçait une première fois à le pénétrer en se promenant entre Mogador, Agadir, Tiznit et Taroudant dans les régions encore mal pénétrées de l'ouest du Grand Atlas. En 1901-1902 il parcourait tout le nord du Maroc, le Rif et surtout les pays beraber, jusque-là inexplorés, du Moyen Atlas. Il les franchissait pour aller faire l'ascension, dans la grande chaîne, du géant des montagnes marocaines, le Ari Aïach, dont il redescendait, comme les eaux, en suivant la vallée de la Moulouïa.

C'est vers ce point extrême de ce dernier itinéraire que le marquis de Segonzac a pris la route, à la fin de 1904, pour la mission que lui avait confiée le Comité du Maroc. Il devait suivre au nord le Grand Atlas, de Mogador aux sources de la Moulouïa, c'est-à-dire reconnaître la zone de contact entre le Moyen et le Grand Atlas, puis, au lieu de continuer vers le nord-est, en suivant des chemins déjà parcourus par lui, gagner le versant

saharien, reconnaître le haut bassin de l'oued Draa et pousser jusqu'à l'oued Noun.

Toute la partie capitale de ce voyage a été effectuée. L'explorateur a reconnu que, conformément à la figuration générale des montagnes marocaines, le Moyen et le Grand Atlas sont séparés par une dépression très nette, de même que la trouée de l'oued Inaouen sépare nettement le Moyen Atlas des monts du Rif. Les vallées opposées de la Moulouïa et de l'oued el Abid, tributaire de l'Oum er Rebia, se continuent sans que le seuil qui s'élève entre elles présente un sérieux obstacle. Il existe donc là, entre la plaine de Merakech et l'Algérie un passage qu'une voie commerciale pourrait utiliser plus tard. En attendant ce jour, sans doute encore éloigné, un des problèmes les plus intéressants de l'orographie marocaine se trouve résolu.

Sur tout le reste de sa route le voyageur a réuni les observations les plus intéressantes. La dangereuse mésaventure qui l'empêcha de pousser jusqu'à l'oued Noun, mais sans le décider à préférer la route directe de Taroudant au retour par le Glaoui, lui a peut-être plus appris que tout le reste sur les mœurs berbères. Prisonnier de hobereaux chleuh, vivant moitié de pillage et moitié du produit de leurs jardins cultivés par des esclaves, le marquis de Segonzac réussit à se faire tolérer, puis presque adopter, au point qu'il eut quelque peine à éviter de devenir le gendre de son hôte geôlier. Mais je ne saurais rien dire sur ce séjour étrange à Anzour, dans le manoir des Ben Tabia, qui puisse avoir, même de loin, la saveur du récit. Jamais le sentiment mêlé que le chrétien, le roumi, inspire aux Marocains des coins reculés du Bled Siba ne s'est plus ingénument manifesté. L'infidèle est maudit et doublement bon à tuer parce que chrétien et étranger suspect aux Berbères, il est un sorcier malfaisant, qu'on se hâterait de faire disparaître si on ne pensait pas qu'il est aussi un enchanteur capable de découvrir les trésors et les sources. Les trésors, pourquoi n'en découvrirait-il pas puisqu'il descend de ces roumis qui en laissèrent, cachés de la manière la plus artificieuse, sous toutes les vieilles pierres du pays ? Et en voyant comment les ben Tabia invi-

taient leur prisonnier à vaincre les génies gardiens de ces Eldorados enfouis sous les vieilles tours et dans les citernes, on comprend toutes les « caches » de Jules César ou de Ganelon que les légendes faisaient imaginer à notre moyen âge. Le récit de la captivité de M. de Segonzac chez les chleuh de l'Anti Atlas montre bien ce qu'il faut penser du « fanatisme marocain ». Il y entre autant d'admiration que de crainte pour le roumi jugé capable de faire des merveilles, le voyageur captif fut contraint d'exercer la médecine dans tout le voisinage, peut-être même dût-il la vie à la boîte de pharmacie saisie dans ses bagages. Une fois le contact pris avec ces primitifs, les relations s'améliorent vite. M. de Segonzac ramené vers le Glaoui par les chefs des Zenaga se vit sollicité à plus d'une étape d'envoyer dans le pays des Français qui pourraient soigner les malades et aménager les eaux. L'impression que laisse la lecture des pages même les plus émouvantes et dramatiques de ce beau livre vient confirmer l'optimisme de ceux qui croient que c'est surtout notre manque de volonté qui retarde la pénétration française au moins dans les régions méridionales du Maroc.

L'œuvre que publie M. de Segonzac est considérable. Il n'aurait pu en réunir et en coordonner les matériaux à lui seul. Il n'est que juste de rendre hommage à ses collaborateurs, M. Louis Gentil, qui parcourut le Haut Atlas et Djebel Siroua et dont on trouvera la belle étude géologique à la fin de ce livre, M. de Flotte de Roquevaire qui établit la cartographie des pays accessibles qui s'étendent au nord du Grand Atlas, MM. Saïd Boulifa et Abd el Aziz Zenagui, doctes algériens qui ont réuni une grande partie des renseignements sur les mœurs et coutumes berbères publiés dans la seconde partie de ce livre. A M. Zenagui on doit même un chapitre singulièrement pittoresque ; c'est celui où il relate son voyage de Mogador à Taroudant, où il allait pour négocier de plus près la libération de M. de Segonzac et où il se trouva tout près d'être massacré comme chrétien. La langue de ce récit a une saveur orientale, presque biblique, dont le lecteur ne manquera pas de goûter l'agrément.

La seconde partie du volume résumant les résultats des mis-

sions du marquis DE SEGONZAC est, en tous points, digne de la première. Outre les renseignements dont je viens de parler, elle donne, avec de petites cartes, de brèves indications sur les groupes, les centres, les puits, les influences religieuses des régions traversées. Enfin l'étude géologique de M. LOUIS GENTIL qui couvre aussi bien les itinéraires du Maroc septentrional que ceux du dernier voyage au Grand Atlas et au Djebel Siroua lui donne une annexe du plus haut prix.

Lorsque l'on songe aux conditions dans lesquelles a voyagé le marquis DE SEGONZAC, on se sent encore plus de respect pour son œuvre. DE FOUCAULD parcourut le Bled Siba sous le déguisement d'un juif, M. DE SEGONZAC a fait son dernier voyage comme suivant d'un petit chérif qui se fit passer pour parent du fameux Ma el Aïnin. C'est sous la constante menace d'une trahison motivée par les disputes ou le zèle des serviteurs engagés un peu au hasard que les éléments de cet ouvrage si complet ont été réunis. Il fallait une remarquable conscience pour travailler dans de telles conditions. Il fallait cette belle crânerie, insouciante en apparence mais appliquée et sérieuse, qui caractérise les meilleurs des Français et les rend si incompréhensibles pour les peuples qui ne conçoivent pas la valeur sans une sorte de gravité pédante. C'est en vrai Français que M. DE SEGONZAC, comme DE FOUCAULD, a donné, autant qu'il dépendait de lui, par l'exploration méthodique, les meilleurs titres à cette prétention à une « situation spéciale » au Maroc, que notre pays a revendiquée, qui s'impose peu à peu, ou plutôt qu'un groupe de patriotes clairvoyants a peu à peu imposée au monde et à la masse imprévoyante des Français eux-mêmes.

EUG. ETIENNE,

Vice-président de la Chambre des députés

Mon cher ami,

Merci de m'avoir donné la primeur de votre livre.

Vous me procurez ainsi la grande satisfaction de pouvoir vous apporter mon témoignage.

J'évoque nos causeries de 1904 alors qu'accompagnant notre « patron » à tous, M. Etienne, vous veniez dans l'Extrême-Sud Oranais reconnaître par l'Est les abords des régions où vous alliez vous enfoncer par l'Ouest.

J'ai vu là combien vous étiez solidement, sérieusement préparé et documenté pour la mission que vous vous proposiez de remplir. Depuis, notre ami commun, votre collaborateur, le professeur Louis Gentil, m'a dit et redit quelle somme d'énergie, de labeur, d'exactitude scientifique vous aviez apportée à sa réalisation. Au cours des missions que j'ai remplies sur la côte occidentale du Maroc en 1907 et 1908, à Rabat et Casablanca, j'ai recueilli les témoignages unanimes sur la portée et l'importance de l'œuvre que vous aviez accomplie à travers tant de difficultés et de périls. Vous avez hautement acquis le droit d'écrire, avec un légitime orgueil, en tête de l'inestimable document que vous nous donnez aujourd'hui : « Ceci est un livre de bonne foi ! »

Il appartiendra à de plus autorisés que moi d'en faire ressortir la valeur scientifique, géographique et sociologique.

Mais, à côté de vos titres d'explorateur, qu'il me soit permis de rappeler discrètement que vous en avez d'autres à la gratitude de vos concitoyens. Je vous revois à Rabat, en 1907, alors

que l'entrée en scène de Moulay Hafid introduisait une nouvelle inconnue dans cette question marocaine déjà si confuse et complexe. Je me souviens des précieux renseignements que nous apportait votre documentation sur votre ancien hôte de Merakech, de vos angoisses patriotiques et de votre désir de mettre au service du pays les relations que vous aviez gardées avec les gens du Sud. A ce moment encore, vous n'avez pas épargné votre peine.

Disserter sur ce qui aurait pu être fait ou évité m'entraînerait hors de la réserve qui m'est imposée et serait d'ailleurs oiseux. C'est le passé. Hier est mort et il n'y a d'intéressant que demain. Si justifiés que soient les regrets que vous laissez deviner à la première page de votre livre, nous avons le droit et le devoir de rester optimistes. Ce n'est pas en vain que le sang a été répandu, que tant de bonnes volontés ont été dépensées, que tant d'efforts désintéressés ont été prodigués. On ne saurait méconnaître que bien des malentendus ont été dissipés, que les points les plus obscurs se sont éclaircis. Nul ne doute aujourd'hui de notre loyauté à remplir nos engagements; l'expérience a prouvé que le rôle tutélaire et pacificateur assigné par l'histoire et la géographie à notre pays sur cette terre marocaine, n'est ni exclusif, ni prohibitif, que tous les intérêts peuvent y trouver satisfaction à l'abri de la paix que nous y instaurons et que chacun doit bénéficier de la lutte que nous y soutenons contre l'anarchie et l'arbitraire.

La Chaouia, les confins algéro-marocains sont là pour attester de la grandeur et de la noblesse de l'œuvre que nous réalisons. Ce sont des portes ouvertes, où il est loisible à tous de venir voir et d'entrer.

Enfin — et ce n'est pas le résultat le moins appréciable des luttes soutenues en commun — il règne entre tous les agents qui forment « l'équipe marocaine », à Casablanca, à Tanger, sur les confins algériens, une cohésion et une entente qui, sous la direction clairvoyante et tenace de notre représentant au Maroc, ne sauraient rester stériles.

Certes, il y a encore des malentendus à dissiper, des préjugés à détruire, des inerties à vaincre, mais ceux qui sont à pied

d'œuvre, et qui ont trop connu les jours d'angoisse et de doute, n'ont plus le droit de désespérer de l'œuvre dont vous êtes un des plus vaillants ouvriers.

Oran, le 15 juin 1910.

Général LYAUTEY.

AVANT-PROPOS

Au seuil de ce livre j'acquitte mes dettes de gratitude : je remercie, d'abord, ceux qui m'ont fait l'honneur de me confier le commandement de la première mission d'exploration française envoyée au Maroc, et, faute de pouvoir les dénombrer tous, j'inscris au frontispice de cet ouvrage les noms des sociétés savantes qui ont patronné et subventionné nos travaux. Entre toutes on me permettra de nommer, avec une particulière reconnaissance, le Comité du Maroc, dont le concours nous fut moralement et matériellement si précieux.

J'apporte, ensuite, à mes collaborateurs, le témoignage public de mon admiration pour la patience et le courage avec lesquels ils ont surmonté les obstacles qui hérissaient leur tâche.

Je dois expliquer aussi pourquoi cet ouvrage ne paraît que si longtemps après notre retour.

Notre mission devait être le prélude d'une campagne de pénétration scientifique, économique et politique au Maroc. Nous étions une avant-garde chargée d'explorer ce champ nouveau que personne, en ce temps-là, ne contestait à la France.

On sait comment tourna l' « Affaire marocaine » ; comment le problème africain, si simplement soluble avec les moyens et les méthodes dont nous disposions, devint un problème international irritant, insoluble. Il parut inopportun de publier pendant cette crise les documents que nous avions recueillis... Depuis lors l'apaisement s'est fait, et nous versons aujourd'hui dans le domaine public, avec des scrupules et des regrets que

l'on comprendra, cette moisson de renseignements que nous avions glanée pour notre seul pays !...

* * *

Notre programme d'action découlait logiquement de mes précédents voyages (1) :

J'avais visité, en 1899, le Sud-Ouest du Maroc (2) (Sous et Tazeroualt) ; en 1900, le Nord (Rif et Djebala) ; en 1901, l'Est (Braber). Il me restait, pour « boucler » mes itinéraires, à explorer le Sud et le Sud-Est du Maroc. Ce fut le but de nos travaux.

La région que nous nous proposions d'étudier s'étend sur 5 degrés en longitude, et 2 degrés en latitude. Elle fut partagée en trois secteurs :

M. de Flotte-Roquevaire fut chargé de couvrir d'un réseau de triangulation expédiée la zône Mogador-Demnat-Safi, appuyée, d'un côté à l'Océan, de l'autre à la chaîne du Haut-Atlas ;

M. Louis Gentil, au centre, parcourait le Haut-Atlas, en s'efforçant d'en pénétrer les parties encore inconnues, notamment l'extrémité occidentale et le versant méridional ;

Je me réservais l'exploration de l'extrémité orientale du Haut-Atlas, du bassin de l'Oued Dra et de l'Anti-Atlas. MM. Boulifa et Zenagui m'accompagneraient pendant une partie du voyage pour recueillir sur place les éléments nécessaires à leurs travaux d'ethnologie et de linguistique.

* * *

Notre mission prend pied sur le sol marocain le 28 juillet 1904.

La période de gestation a duré deux ans... Durée singulièrement brève si l'on songe à tous les concours qu'il fallut solliciter, à toutes les résistances dont il fallut triompher. Durant

(1) Voir la carte d'ensemble.

(2) *Voyages au Maroc*, Armand Colin, 1903.

ces deux années le Comité du Maroc fut créé ; l'opinion publique préparée ; une souscription ouverte, dont le résultat dépassa magnifiquement nos espérances et nos besoins.

De juillet à novembre la mission s'organise. On recrute des serviteurs ; on achète des mules ; on confectionne le matériel ; et, surtout, on cherche un guide. Car j'ai l'intention d'employer, cette fois encore, la méthode qui m'a réussi jusqu'à ce jour, de voyager sous le déguisement de muletier musulman, dans l'escorte d'un grand personnage religieux.

Une pareille organisation exige des précautions infinies. Et d'abord on comprend qu'elle doive être secrète, sous peine d'entraîner une catastrophe. Les hommes qui composent cette caravane simulée doivent être braves, discrets et dévoués. Le matériel, pour ne pas attirer l'attention, doit être conforme aux traditions locales. Les instruments doivent être dissimulés. Il n'est pas jusqu'aux mules qui ne doivent être très exactement harnachées et ferrées à la mode marocaine, encore que cette mode soit archaïque et barbare.

D'ailleurs les difficultés d'organisation ne nous viennent pas que du Maroc, et je ne puis résister au plaisir, dépourvu de toute acrimonie, de conter la genèse de notre armement.

Le Ministre de la Guerre, déférant à la demande du Comité du Maroc, avait bien voulu, après enquête du Ministère de l'Intérieur, nous prêter un lot de carabines et nous donner des munitions. Mais le Ministre des Affaires Etrangères, soucieux de voir conférer ainsi une sorte d'estampille officielle à cette mission destinée à opérer sur le territoire d'un souverain voisin et allié (!), exigea que les armes prêtées fussent maquillées. Le directeur de l'artillerie fut donc requis de dématriculer les carabines !... Nous étions à la veille de notre départ, et l'opération me parut si compliquée que je courus acheter un lot d'armes et de cartouches dans une grande manufacture française.

Le malheur voulut que ce colis d'armes manquât le paquebot qui nous emportait. Il prit le bateau suivant et vint, naïvement, se présenter à la douane de Sa Majesté Chérifienne, à Tanger. Ceci se passait avant la Conférence d'Algésiras, au temps heureux où la contrebande d'armes florissait sur les

côtes marocaines, où des ballots de fusils passaient quotidiennement, à peine déguisés, sous les yeux discrètement clos des Oumana... On juge de l'indignation que souleva chez ces vertueux fonctionnaires l'arrivée d'une caisse d'armes loyalement déclarée !... On l'imagine, mais nul n'en a jamais rien su ; personne ne revit aucune de nos armes ; personne ne fut avisé de leur venue, ni de leur disparition. Pendant un mois et demi nous vînmes les réclamer à l'arrivée de chaque bateau, et les Oumana accueillaient nos doléances avec des mines émerveillées et commisératrices. Un beau jour, las d'attendre, nous nous mîmes en route, après avoir raccolé des armes que quelques Européens complaisants voulurent bien nous vendre ou nous prêter...

Et voilà comment notre mission, obligeamment armée par le Ministre de la Guerre, munie par surcroît d'un arsenal coûteux et perfectionné acquis à l'industrie privée, fit le tour du Maroc avec des carabines Mauser, empruntées au Consul d'Allemagne, et à des commerçants français et allemands de Mogador !

Pour utiliser les loisirs que ces laborieux préparatifs nous créent, nous étudions le Nord du Maroc. Un jeune et éminent savant, M. Gaston Buchet, chargé de missions scientifiques par le Ministère de l'Instruction publique, veut bien nous prêter son concours dans ces travaux préparatoires. Ensemble nous parcourons la région Tanger-Ouezzan-Larache, juchant notre théodolite sur les principaux sommets.

Un peu plus tard, M. Louis Gentil et M. Gaston Buchet explorent, dans le massif de l'Andjera, le triangle Tanger-Tetouan-Ceuta.

Enfin M. de Flotte-Roquevaire mesure, sur le littoral de Mogador, une base qui servira de point de départ à ses travaux géodésiques.

CHAPITRE PREMIER

DE MOGADOR A DEMNAT

24 décembre

J'ouvre mon journal de route au matin de notre départ de Mogador. Mes collaborateurs m'ont devancé : Gentil a pris la route du Sud ; de Flotte celle du Nord. Je vais me diriger droit dans l'Est, vers Merrakech.

Il a plu toute la nuit ; sur la montagne il a neigé, et la chaîne de l'Atlas se dresse toute blanche dans sa majestueuse splendeur. La mise en route de notre caravane est pénible. Les tentes mouillées alourdissent les charges, les pistes sont glissantes ; notre camp a pris racines pendant ces quelques semaines de vie sédentaire. A neuf heures, enfin, notre convoi s'ébranle, et nous voici, pour bien des mois, devenus nomades...

D'une crête chauve j'aperçois, par delà les dunes qui lui font une ceinture de désolation, Mogador, la ville blanche, coquettement entassée dans ses remparts crénelés, et la mer, la mer que nous ne reverrons — s'il plaît à Dieu ! — qu'après un très long et très lointain voyage...

Une courte halte ; un dernier adieu aux amis qui nous accompagnent ; un dernier souvenir à tout ce que nous laissons en arrière, et... en route ! En route pour cette belle existence d'exploration, si pleine d'émotions intenses et splendides, toujours tendue vers un but, animée par une lutte, enchantée par un rêve...

Notre caravane n'a pas grande mine, elle a bonne apparence. Nos mules sont un peu grasses ; leurs harnachements sont trop neufs. Ce sont défauts qu'une semaine de marche corrigera. Mes hommes ont joyeuses figures ; ils portent leurs armes avec une ostentation enfantine. Tout le monde est à pied. Rien ne nous distingue de nos muletiers : Boulifa, Zenagui et moi portons le costume berbère, ayant pareillement sacrifié, chez le barbier musulman, nos cheveux, nos barbes et nos moustaches. Notre Figaro arabe m'a déclaré, avec un sourire assez énigmatique : « Allah lui-même ne te reconnaîtrait pas ! »

La piste que nous suivons est celle de *Merrakech*. Elle serpente à travers les champs fertiles des *Ida ou Guerd*, fraction extrême-ouest de la province de *Haha* (1). Le sol est rougeâtre, argileux ; par endroits la croûte calcaire, qui forme l'ossature de cette région, affleure, étalée en dalles ou rompue en pierrailles. L'horizon est court ; les collines rondes limitent la vue. La forêt d'arganiers, tantôt dense, tantôt clair-semée emplit les vallons, escalade les pentes. Sous ses beaux arbres chargés de fruits paissent de grands troupeaux de chèvres, sur qui veillent d'invisibles pâtres. Ces troupeaux rentrent le soir dans les cours des maisons, ou l'enceinte des douars gavés des fruits d'argan broutés pendant le jour, et, le matin, les femmes et les filles trient le fumier, en retirent les noyaux d'argan que la digestion a décortiqués, les cassent entre deux pierres, avec une merveilleuse vélocité, pour en extraire l'amande dont le broyage donnera l'huile. Cette huile possède en propre un goût âpre et fort que les Berbères apprécient. Ils prétendent, et la science ne contredit pas leur opinion, que l'huile d'argan jouit d'admirables propriétés reconstituantes. Dans tout le *Sous* on fait la cuisine, on s'éclaire avec l'huile d'argan. Les matrones ont un procédé simple et utile à connaître pour ôter à cette huile l'arome de l'argan et le goût de rance. Elles mettent une galette de mie de pain au fond d'un poêlon plein d'huile qu'elles font longuement bouillir.

(1) Voir : *Renseignements*.



Fig. 1. — Merrakech. — La Koutoubia (page 15)



Fig. 2. — Vallée de l'Oued Tensift. — Un arganier. — Territoire de Kourimat (page 7).

Vers midi nous sortons de la province de *Haha* (1) pour pénétrer sur le territoire de *Chiadma* (2) dont les champs fertiles sont semés de bouquets d'oliviers. Nous marchons d'abord en plaine pendant deux heures, puis nous rentrons dans la forêt d'arganiers pour y demeurer jusqu'à *Sidi abd Allah ou Ouasmin*, où nous campons à 3 h. 30.

Dans cette forêt s'opère notre jonction avec les deux cheurfa que j'ai choisis pour guides. Ils sont venus par une autre route, prudemment, discrètement, accompagnés d'un taleb, d'un enfant de quinze ans beau-fils de l'un deux, et de deux serviteurs. Au total six hommes et quatre mules.

Cette étape de cinq heures a paru rude aux gens et aux bêtes, également peu entraînés. La cuisine est sommaire, les prières sont brèves, et, dans cette nuit de Noël, je suis seul à veiller, auprès de ma grande lunette astronomique, attendant l'occultation de l'étoile 55 Piazzi, et rêvant aux joies familiales si douces, si lointaines...

25 décembre

Trois heures d'étape seulement dans un pays tout pareil à celui que nous parcourûmes hier. Les champs cultivés alternent avec les bois d'arganiers, la terre rouge avec les dalles calcaires. Après le territoire des *Oulad Saïd* nous traversons celui de *Kourimat*. Des maisons fortifiées, portant tourelles et créneaux, commandent les vallées. Ce luxe d'ouvrages défensifs dit assez que le pays n'est pas sûr. La forêt de *Guechtoula*, que nous longeons un instant, est un repaire de brigands, dont les caravanes se garent soigneusement. Nous campons à côté de la maison d'el-Hadj Regragui, ami de nos deux cheurfa.

Cette journée de route m'a permis de faire plus ample connaissance avec ces pieux personnages qui vont devenir nos compagnons et nos guides. Tous deux sont issus de la tribu saharienne des *Oulad Beç-Çbaâ*. Le plus jeune, Mouley el-Hassen, paraît 35 ans. Il a bien le type du Saharien, souple, un peu

(1) Voir : *Renseignements*.
(2) Voir : *Renseignements*.

fuyant, au physique comme au moral, avec un grand air de distinction. Sa démarche très caractéristique, à longs pas, en balançant les épaules, révèle de suite l'homme du désert. Il est très noir ; son visage allongé se termine par un léger pinceau de barbe frisée ; ses yeux sont très beaux, leur regard, ombragé par de grands cils recourbés, est timide et défiant. L'expression la plus fréquente de cette agréable physionomie est un sourire ironique. Il est assez lettré, sans nulle affectation ; un peu verbeux ; très poli, sans obséquiosité. Enfin, l'entreprise dans laquelle il s'engage à ma suite, et certaines aventures de son passé, attestent qu'il n'a pas peur.

Son cousin, Mouley Abd Allah, est le type du vieux chérif roublard et sournois. Sa tribu d'origine est aussi celle des *Oulad Beç-Çbaâ*, mais il est d'une fraction émigrée depuis plus d'un siècle dans la plaine de *Merrakech*. Toute sa vie s'est passée dans les camps du Maghzen. Il a 60 ans sonnés, son visage très blanc est encadré d'un collier de barbe blanche. Rien en lui n'attire l'attention : figure ronde, peu expressive, où s'ouvre une large bouche aux lèvres très minces ; petits yeux noirs dont le regard dur et fixe n'est tempéré par aucun battement des paupières ; taille moyenne, embonpoint replet, allure alerte et décidée ; beaucoup d'autorité dans les manières et dans la voix qui est nette et tranchante.

Mouley el-Hassen devient le chef spirituel de notre caravane ; Mouley Abd Allah en sera le chef temporel. Tous deux chevauchent des mules harnachées de serijas rouges. Derrière eux suivent trois personnages de moindre importance : Zenagui qui joue le rôle de feqih, et deux tolbas dont l'un n'a que quinze ans. Plus loin viennent sept serviteurs poussant ou montant autant de mules. Et enfin je ferme la marche, en compagnie de Boulifa, levant l'itinéraire, glanant des échantillons de toutes sortes pour nos collections, et prenant, à la dérobée, des photographies et des renseignements.

26 décembre

Un matin radieux succède à la nuit pluvieuse. La buée monte calme et légère et s'évapore dans la lumière. L'air est si limpide



Fig. 3. — Vallée de l'Oued Tensift. — Halte sous un jujubier, dans les retems.



Fig. 4. — Vallée de l'Oued Tensift. — Halte sous un arganier, dans les palmiers nains.

que l'*Atlas* semble tout proche. On distingue nettement les roches qui hérissent ses parois neigeuses et les ravins creusés par les avalanches. Sa muraille splendide barre notre horizon avec un air de défi.

Franchir le *Haut-Atlas* est en tous temps une difficile entreprise. J'ai conservé mauvais souvenir des cols de *Goundafi* et de *Bibaoun* traversés en automne. Il s'agit cette fois de longer la chaîne principale ; de pénétrer entre elle et le *Moyen-Atlas*, sans même savoir s'il existe une route possible ; de traverser ensuite le massif central du *Haut-Atlas*, au voisinage de son point culminant, dans la région la plus mystérieuse, la plus sauvage... et cela en hiver !

La plaine désolée et pierreuse des *Oulad Beç-Çbaâ*, et la maigre forêt de retem de *Chiadma*, où nous cheminons interminablement, font un piteux contraste avec cette barrière titanique et fascinante de l'*Atlas*. Chemin faisant nous côtoyons le champ de bataille de *Taffettecht*, où les fractions de la tribu de *Chiadma* s'entrégorgèrent lors de la mort du Sultan Mouley el-Hassen. Cinq cents guerriers y périrent, et, comme la coutume ne permet d'inhumer les victimes qu'après vengeance de leur mort, cette plaine demeura longtemps un affreux charnier où des bandes de chacals se livraient en plein jour de terribles combats, et dont nul voyageur n'osait affronter l'horreur.

Nous faisons étape à quelques kilomètres de la *Zaouia de Sidi el-Mokhtar*, chez le gendre de notre guide Mouley Abd Allah.

27 décembre

Des *Oulad Beç Çbaâ* au pays de *Ahmar* (1) la route se déroule uniforme, monotone, au milieu d'une région désolée que peuplent de loin en loin quelques buissons de cedra, quelques touffes d'armoise et d'asphodèle, de belles iris mauves et des colchiques.

En *Ahmar* le pays devient plus accidenté. Les collines rondes

(1) Voir : *Renseignements*

sont séparées par un réseau de vallées d'érosion aux parois desquelles apparaissent les assises rompues de leur ossature calcaire.

Nous faisons halte à la *Zaouïat Hdil*, petite agglomération de cinq maisons et d'une vingtaine de huttes, groupée autour du tombeau d'un pieux marabout local dont la vertu opère encore des miracles. La zaouïa n'a d'ailleurs aucun but enseignant ni politique, aucune affiliation spéciale ; elle n'est qu'un lieu de pèlerinage où, moyennant une obole, on trouve une hospitalité assez misérable que rehaussent d'infinies bénédictions.

Ici, comme à chaque étape de notre route, les gens viennent causer, s'enquérir des nouvelles, nous conter leurs doléances, leur misère, leurs griefs contre le gouvernement, contre ce maghzen impitoyable, tyrannique, concussionnaire, prévaricateur. La rancune n'en remonte pas jusqu'au Sultan : il est trop loin, trop haut... Mais on englobe dans une haine commune les qaïds, leurs khalifas, leurs moghazni, auteurs et exécuteurs de toutes les exactions. Partout on se plaint, il n'est maison ni tente où l'on n'entende des lamentations, des histoires de spoliations arbitraires, d'emprisonnements injustes. Ce beau pays si richement comblé par la nature, agonise sous une iniquité sans appel, et qui paraît sans remède. Le peuple souffre, se résigne, se laisse pressurer et torturer, jusqu'au jour où, la mesure étant comble et la patience épuisée, il se lève dans un accès de colère, égorge ses bourreaux, détruit leurs forteresses, saccage leurs domaines... Le calme revient ensuite, par lassitude ; l'équilibre naturel des choses se rétablit ; un qaïd pire succède au qaïd mauvais ; la répression dépasse la révolte en horreur ; à côté de la qaçba ruinée se dressent les ruines du village, la misère s'aggrave, sans issue, sans espoir...

Quelle illusion chimérique est celle de nos diplomaties qui se figurent réorganiser le maghzen, et, par lui, rétablir l'ordre et la prospérité...

28 décembre

La même plaine inculte s'étale interminablement autour de nous, tandis qu'au Sud l'*Atlas* neigeux semble un immense décor que l'on déroulerait lentement.



Fig. 5. — Vallée de l'Oued Tensift. — Un marché en plaine.



Fig. 6. — L'Oued Tensift et sa falaise.

Dès le départ, vers 9 heures, nous franchissons l'oued *Chichaoua* (1), qui porte dans sa haute vallée le nom d'oued *Seqsaoua.* Les jardins et les olivettes emplissent sa vallée étroite et fertile.

Plus tard, vers 1 heure 30, nous traversons l'*Oued Rekhas* où notre caravane s'abreuve. Ce n'est qu'un ruisseau de 2 mètres de large roulant sur un lit de cailloux tapissé de mousses, encombré de lauriers-rose qui commencent à défleurir.

La route que nous suivons semble fréquentée, les pistes s'y creusent et s'y croisent. Cependant cette plaine d'*el-Maïder* est redoutée des voyageurs. On n'y rencontre que des douars ou des nouaïls. Les gazelles, les lièvres y abondent. Les nomades, qui sont grands chasseurs, les poursuivent avec des sloughis. Même quelques chefs possèdent des faucons pour voler le perdreau et l'outarde.

Nous campons en rase campagne, près d'un puits, non loin des nouaïls des *Oulad Hammadi* et, prudemment, nous resserrons notre camp en douar autour de nos mules, et nous plaçons des gardes avec force recommandations de vigilance.

29 décembre

Nous sommes réveillés ce matin par le vacarme d'une violente discussion. Notre cuisinier marocain et l'un de nos Draoua se sont pris de querelle ; l'un s'est armé de sa koumia, son poignard recourbé, l'autre du merkhtaf, cette terrible faucille emmanchée d'un bâton court dont les gens de l'*Oued Dra* se servent pour l'élagage de leurs palmiers et le règlement de leurs comptes. On les sépare, non sans peine, mais notre cuisinier, peu rassuré déjà par nos projets de voyage dans l'*Atlas*, me déclare qu'il me quittera en arrivant à *Merrakech.* C'est la première défection.

Les débuts d'un voyage sont toujours pénibles ; nous avons deux hommes malades et cinq mules blessées.

La plaine change d'aspect au voisinage de l'*Oued Nefis.* D'aride elle devient fertile ; elle se couvre de fermes, d'azibs,

(1) Voir : *Renseignements.*

de qoubbas blanches. Quelques séguias, dérivées de la rivière, suffisent à transformer cette région inculte en un merveilleux jardin.

Nous campons dans un de ces abris que le maghzen entretient sur les routes fréquentées. *Nzalat el-Thoudi* se compose d'une enceinte de branchages épineux dans l'angle de laquelle s'élève la hutte d'un gardien. Le sol est un fumier, comme celui de toutes les nzala. Notre camp s'y installe, à côté d'une caravane d'âniers et de chameliers venus hier de *Mogador*, au milieu d'un enchevêtrement de tentes et d'animaux, à la lueur des grands feux de cedra.

Zenagui et Mouley el-Hassen poussent jusqu'à *Merrakech* afin d'y préparer notre logement, d'y acheter trois ânes pour renforcer notre convoi, et un cheval avec une selle de parade, luxe indispensable, paraît-il, au personnage que notre chérif va jouer.

30 décembre

Une étape de quatre heures nous conduit à *Merrakech*, à travers une plaine rougeâtre irriguée par de jolies séguias dont les eaux froides et limpides courent entre des berges couvertes de joncs et de roseaux. De loin en loin une chaîne de monticules régulièrement espacés dénonce la présence d'une conduite d'eau souterraine, une *foggara*. Ces foggaras sont constituées par une ligne de puits reliés entre eux par des tranchées creusées à même dans le sol, sans aucun coffrage. On juge du travail gigantesque et fragile, et de l'entretien que représente une foggara de 20 kilomètres de longueur dont les puits, espacés de 50 en 50 mètres, atteignent au terminus 15 mètres de profondeur. Des générations se sont épuisées à ce labeur ingrat.

Il suffirait de simplifier cet archaïque système d'irrigation, d'installer des canalisations, des conduites d'eau, des pompes pour apporter à cette immense plaine de *Merrakech* les eaux de *l'Atlas* qui se perdent sans profit dans les couches perméables du sol ou s'évaporent au brûlant soleil d'été. Ce sera l'œuvre

de demain... mais à qui reviendra l'honneur de l'accomplir ?..

31 décembre

Nous campons sur un tertre, près de l'une des portes de *Merrakech*, *Bab Armat*, à côté du sanctuaire de *Sidi Ioussef ben Ali*, l'un des sept patrons de la ville, ces *sebatou rigel* sur qui se font les serments, et dont le pèlerinage constitue le prologue indispensable de tout voyage vers l'intérieur.

Cinq années sont passées depuis mon dernier séjour à *Merrakech*. Alors, le Sultan habitait son *Aguedal ;* le Dar el-Maghzen était bruyant comme une ruche, peuplé comme une fourmilière. Le fameux grand-vizir Ba Hamed, le Richelieu marocain, présidait aux destinées du Maroc ; les murs de la Jema el-Fna étaient copieusement ornés de têtes coupées ; le pays était calme et soumis du *Rif* au *Sous*, du *Tafilelt* à *l'Océan*, et les tribus payaient l'impôt.

Le décor n'a pas changé. La grêle silhouette de la Koutoubia, cette sœur marocaine de la Giralda sévillane, domine toujours la campagne, les palmeraies, la ceinture des remparts crénelés, les terrasses des maisons roses et la forêt des jardins d'où émergent les peupliers et les ifs. Mais la situation politique s'est profondément modifiée ; la ruche est aux trois quarts vide ; les vastes places du Dar el-Maghzen sont désertes ; la cour est à *Fez* ; le Sultan n'a plus de prestige, son khalifa, Mouley el-Hafid, n'a plus ni troupes, ni argent. Nous l'avons aperçu assis sous une porte de son palais, causant avec un soldat, et regardant mélancoliquement tomber la pluie.

Ba Hamed est mort ; la forteresse qu'il venait d'achever, suprême expression de son orgueil et de sa terreur, est murée. Murée aussi la jolie maison de l'ex-ministre de la Guerre, le jeune et si séduisant Sid el-Mahdi el-Menebhi, banni à *Tanger*. Le maghzen cupide a fouillé la demeure du mort et celle du proscrit ; il a vendu tout ce qui avait une valeur marchande : femmes, esclaves, chevaux, mules, mobilier et matériel. Sa vengeance s'acharne encore contre les jardins. Derrière les hauts murs de pisé on aperçoit, des terrasses voisines, les

jardins en friche que la ronce envahit, des buissons de roses qui meurent et s'effeuillent sur leurs tiges, des arbres couverts de fruits qui ne mûrissent que pour la joie des abeilles et des oiseaux...

2 janvier 1905

Nous campons ce soir à côté d'un azib d'Abd el-Hamid, qaïd des *Rehamna*, assassiné l'an dernier par son propre neveu. Ce drame familial me fournit l'occasion de souligner le peu d'importance que les Marocains attachent aux liens du sang. Les parricides, les fratricides, sont crimes si communs qu'il est naturel de leur chercher, non pas une excuse, mais une explication. Ces meurtres sont des conséquences de la polygamie. Les jalousies des femmes se perpétuent dans les haines entre enfants d'un même père et de différents lits. Les frères consanguins sont presque toujours des frères ennemis. Les frères utérins le deviennent souvent dans les familles puissantes, quand la mort du chef suscite les compétitions de ses héritiers. Aussi est-il de tradition qu'un sultan signale son avènement par le massacre ou l'emprisonnement de ses frères et de ses oncles.

Notre caravane est définitivement constituée à l'effectif de 14 hommes, 11 mules, 3 ânes. Avant le départ, Mouley el-Hassen a réuni tous nos serviteurs sous la qoubba, il a ouvert le Coran, et chacun, à tour de rôle, a prêté serment de fidélité et d'obéissance. Ce fut une cérémonie toute simple mais très émouvante. Désormais nous sommes complices de la même entreprise hasardeuse et passionnante.

L'étape s'est déroulée d'abord dans les jardins de *Merrakech*, entre les murs de pisé qui morcellent à l'infini l'immense palmeraie. Peu à peu les palmiers s'espacent, et bientôt le paysage reprend, comme à l'Ouest de la capitale, son ampleur et sa monotonie. Nous nous rapprochons de *l'Atlas*, qui, par exception, n'a encore que peu de neiges cette année. Le *Djebilet* s'applatit dans le Nord-Est pour laisser passer l'*oued Taçaout el-Fouqia*.

Nos hôtes, les *Rehamna*, sont peu fidèles au Sultan. Ils nous content avec orgueil, pour nous effrayer peut-être, qu'ils ont



Fig. 7. — Vallée de l'Oued Tensift. — La zaouia de Sidi Rehal (page 15)

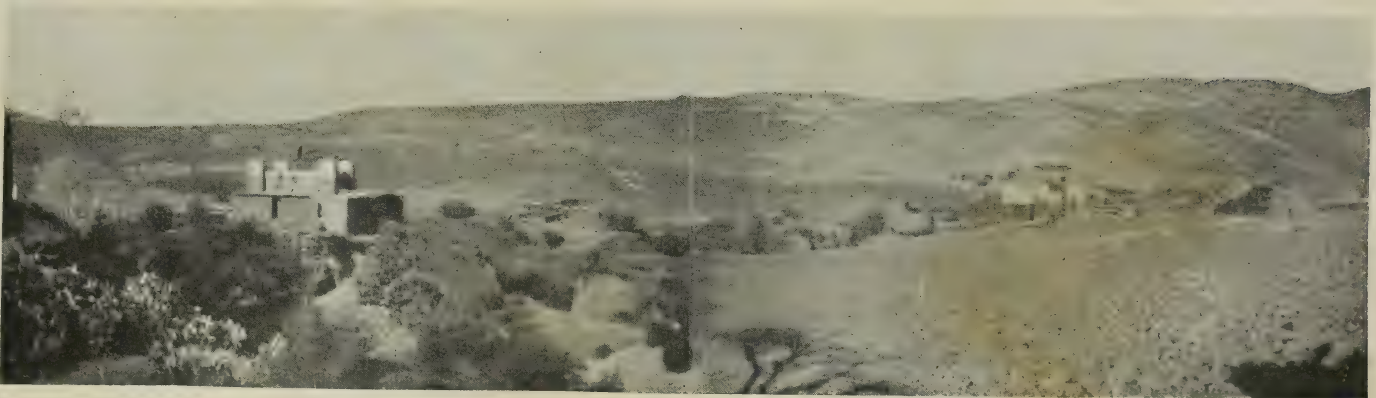


Fig. 8. — Maison du khalifa Jakir, près de Demnat (page 18).

brûlé vifs, récemment, sur la place même où nous campons, quatre malheureux qui se déclaraient partisans du maghzen. Outre que cette atrocité ne me paraît pas certaine, elle peut, si elle fut commise, avoir eu d'autres motifs que la seule haine politique.

La forfanterie est un défaut caractéristique des Marocains. Ils se font meilleurs et pires qu'ils ne sont. Leur grande bravoure est une légende, et leur cruauté une fable. Mais cette perpétuelle fanfaronade de férocité place le voyageur dans une fâcheuse alternative de prudence excessive ou de témérité.

3 janvier

Nous continuons à nous élever dans l'Est, en montant vers l'extrémité de la plaine de *Merrakech*, à travers les territoires de *Mesfioua*, de *Zemran*. de *Douggana*, et nous voici, ce soir, en pays *Chleuh*, campés au pied de la *zaouia* de *Sidi-Rehal*. L'Atlas nous est caché par les collines rouges qui bordent sa chaîne. La plaine est admirablement défrichée, irriguée et cultivée. Les oliviers de *Sidi-Rehal* masquent une grosse bourgade, bien campée au flanc d'un coteau, à l'issue des gorges par où *l'Oued Rdat* sort de la montagne. La maison du qaïd, toute blanche sous son suaire de chaux, surplombe l'amas des maisons grises ébréchées et croulantes. Plus haut, la zaouia encadre une qoubba carrée, surmontée d'un toit de tuiles vertes, et une tour blanche, qui donnent à ce saint lieu l'apparence d'un monastère féodal ayant clocher et donjon.

Les visites se sont succédé tout le jour dans notre camp. Ce fut d'abord un personnage quelconque, sans mandat officiel, qui vint, comme par hasard, s'asseoir sous la tente de nos serviteurs, pour causer... Il s'enquit, avec force circonlocutions, de notre provenance et du but de notre voyage.

Puis, en l'absence du qaïd que ses affaires retiennent à *Merrakech*, deux notables vinrent obséquieusement s'informer des raisons pour lesquelles nous les avions « privés de l'honneur de nous recevoir... ». Après bien des discours courtois et dilatoires ils osèrent poser la question qui leur brûlait les lèvres : « Où allez-vous ? »

Question grave, car du bon vouloir de ces fonctionnaires peut dépendre l'avenir de notre voyage. Sortir du Bled el-Maghzen est une entreprise délicate qui éveille toujours des soupçons ou des craintes.

Notre réponse, dès longtemps préparée, fut que nous allions à *Demnat* d'abord, puis, de là, à *Fez* par la province fidèle de *Chaouia*. Mouley el-Hassen vêtu de khount bleu, le visage à demi caché par le litham saharien est, désormais, l'un des fils du célèbre marabout et sorcier soudanais Ma-l-Aïnin ech-Chenguiti. Il raconte qu'il a reçu de son père la mission de nouer des relations avec les principaux personnages politiques et religieux du Maroc, et de visiter les sanctuaires réputés.

Cette fable, que l'apparence de notre chérif justifie et accrédite, semble naturelle ; elle explique bien l'organisation de notre caravane, et satisfait la curiosité de nos visiteurs ; mais notre projet d'aller à *Demnat* soulève leurs objections : « La route n'est pas sûre... les *Srarna* et les *Zemran* vont se battre... une harka chérifienne campe à côté de la maison du qaïd Bel-Moudden pour le protéger... Il vous faudra des gardes cette nuit... une escorte demain ! »

4 janvier

En dépit des sages conseils de nos hôtes nous avons décampé à 9 heures. Un seul soldat nous servait d'escorte, encore nous a-t-il quittés au tiers de la route. On se bat dans la plaine, à la frontière de *Srarna*, et de temps à autre on entend crépiter la fusillade ; c'est chose si commune au Maroc que nul ne s'en inquiète. Le meilleur indice que la sécurité des routes n'est pas troublée est la rencontre que nous faisons d'une caravane de juifs, sordides, affreux sous leurs chéchias noires et luisantes de crasse d'où émergent les longues mèches frisées, les *nouader*, qui les caractérisent.

Nous touchons à la fin de la plaine de *Merrakech*. Le *Djebilet* s'éloigne dans le Nord-Est et s'abaisse ; l'*Atlas* se rapproche et grandit. Il porte deux brèches : de l'une sort l'*oued Rdat* qui ouvre le col du *Glaoui* ; de l'autre sort l'*oued Taçaout*. La bour-

gade de *Tazert* groupée autour de la qaçba du qaïd du *Glaoui*, accrochée aux pentes des collines, commande une campagne admirablement cultivée. Nous sommes au temps des labours, et dans un seul champ nous comptons jusqu'à vingt charrues attelées de bœufs, de chevaux, de mules et d'ânes. Cette *plaine de Baïdda* est d'ailleurs renommée pour sa fertilité. Elle est couverte de fermes, d'azibs, fécondée par 6 seguias dérivées de la *Taçaout*, et partagée entre les trois qaïdats de *Glaoui*, *Zemran* et *Srarna*.

Le soir, vers 4 heures, nous atteignons la *Taçaout*. C'est une rivière de 30 mètres de large sur 80 centimètres de profondeur ; elle est claire, froide et rapide. Son lit, encaissé entre des berges d'une quarantaine de mètres de hauteur, est encombré de pierres roulées et d'énormes blocs qni attestent la violence des crues hivernales. Cette vallée de la *Taçaout* constitue une singularité orographique curieuse. La rivière traverse, sans s'y déverser, la partie supérieure du bassin de l'*oued Tensift*, et néglige la plaine de *Merrakech* pour porter le tribu de ses eaux à *l'Oum er-Rebea*.

Les habitants ont corrigé de leur mieux cette omission en pratiquant des saignées qui vont irriguer la plaine de *Baïdda*. Peut-être serait-il un jour possible d'amener toute la *Taçaout* au *Tensift*, et de rendre à l'immense plaine de Merrakech la fertilité et la splendeur qu'elle eut dans un âge géologique antérieur.

Nous campons sur la rive de la *Taçaout*, dans la *zaouia* de *Taglaoua*, dirigée par des Oulad Sidi Ahmed ben Naceur, et peuplée de Draoua. Un village bâti de terre rouge et de chaume entoure pittoresquement la zaouia. *Taglaoua* est une hôtellerie nègre ouverte à tous les habitants du *Dra* qui vont au Maroc ou en reviennent. Tout y a un air de joyeuse prospérité, les figures sont noires et riantes, les chansons et les danses ont un rythme puéril et sautillant qui évoque le souvenir des bamboulas soudanaises.

5 janvier

De *Taglaoua* à *Demnat* on met 5 heures, en marchant doucement. L'étape est moins monotone que les précédentes. Du seuil de la zaouia on aperçoit les belles olivettes de *Tidili* et les

maisons éparses au milieu des jardins. Les deux gros propriétaires de cette riche région sont le qaïd du *Glaoui* et la *zaouia de Taglaoua*. La ligne des collines se recourbe vers le Nord-Nord-Est, formant un cirque sans issue qu'emplissent les oliviers de Srarna. On voit croître vers le Nord les collines d'*Entifa* et le *Moyen-Atlas*, et fuir dans l'Est la triple crête du *Haut-Atlas*. Existe-t-il une route qui suive la bissectrice de cet angle? Nos renseignements le nient mais tout me porte à le croire. La direction de la vallée de l'*oued el-Abid* me fait supposer que cette rivière est opposée par son sommet à la *Mlouya* dont j'ai exploré la vallée supérieure en 1901.

De *Tidili* nous gagnons *Dra*. Les olivettes ombreuses boisent les collines rouges. Les maisons sont cubiques et massives ; leurs murs en tabia rose sont criblés des trous réguliers des échafaudages et des caisses à mortier ; les toits plats sont faits de branchages recouverts de terre battue. Tout autre sont les qaçbas seigneuriales impérieuses et hautaines aux remparts flanqués de tours d'angles effilées et crénelées. L'une des plus caractéristique est celle du khalifa Jakir. Sur les hauteurs, au Nord, on voit la maison du qaïd bel-Moudden à laquelle les *Srarna* sont en train de donner l'assaut. Nous entendons distinctement les coups de fusil, et c'est un singulier contraste de voir les *Glaoua* labourer et ensemencer paisiblement leurs champs si près de la bataille.

Des caravanes d'âniers passent sur notre route, portant à *Merrakech* de belles dalles de sel blanc ou un peu rosé, provenant de la mine de *Kettab* dans les collines triasiques du *Dra*. Un peu plus loin nous rencontrons une troupe de Derqaoua coiffés du turban vert, et portant au cou l'énorme chapelet aux grains d'olivier ; ils vont, sérieux et sordides, chantant sur leur mode grave : *la ila illa Allah!*... Il n'est de Dieu que Dieu !

De ravin en ravin, toujours montant, nous atteignons les jardins de *Demnat* ; jardins merveilleux où l'on chemine dans des sentiers couverts, à travers les oliviers, les caroubiers entrelacés, sous un enchevêtrement de ronces, de lianes, de vignes, où ruissellent mille ruisseaux tapageurs et pressés qui courent à l'*oued Amhacir*, au fond du ravin encaissé.



Fig. 9. — Terminaison de la plaine de Merrakech. A gauche, Serarna ; au centre, Demnat ; au fond, collines d'Entifa (page 18).



Fig. 10. — Territoire d'Entifa. — Défrichage par le feu (page 26).

Demnat est une ville forte. Ses remparts sont très démantelés, mais leurs débris attestent encore l'importance de cette place extrême de l'Empire chérifien, à qui incombe la lourde mission de gouverner les tribus montagnardes de l'Atlas central. Nous l'avons traversée de part en part. Elle est accidentée. Le mellah forme un quartier spécial, il occupe la partie basse, il est clos par une porte solide donnant sur une large rue où flane tout un peuple de mendiants et d'oisifs que notre vue ébahit. Le commerce paraît actif; les boutiques sont bien approvisionnées et achalandées de clients bavards qui causent et boivent du thé à l'ombre de leurs auvents de bois. On nous avertit qu'il existe 4 établissements de bains : 1 à la Qaçba, 1 à Ifettan, 2 à Rhib...

La place publique étant trop petite pour notre camp, nous nous installons au dehors, près de la porte Bab Ifettan. Les trois autres portes de la ville sont : Bab Taht es-Souq, par où nous sommes entrés, Bab Igadaïn et Bab el-Id.

Le qaïd, auquel nous avons annoncé notre arrivée, nous fait souhaiter la bienvenue. Il nous envoie la mouna et une garde, en nous recommandant de nous méfier au moins autant de nos gardiens que des voleurs...

CHAPITRE II

DE DEMNAT A L'OUED MLOUYA

6 janvier

Demnat n'échappe pas à la loi commune ; comme toutes les villes du Maroc elle n'est qu'un amas de décombres. De sa splendeur passée, de son importance stratégique et commerciale il ne reste que le souvenir, encore s'efface-t-il au point que nul parmi nos informateurs n'a pu nous dire quand et par qui la ville fut fondée...

Au temps de Mouley el-Hassen elle était encore riche et puissante. Telle la vit de Foucauld en 1884. La crise de folie fratricide et de vandalisme qui bouleversa le Maroc à la mort du vieux Sultan sévit à *Demnat* comme partout ailleurs. Les tribus se ruèrent à l'assaut de la forteresse du qaïd el-Hadj Jilali ed-Demnati. Le malheureux était en prière ; un coup de baïonnette le cloua contre terre dans sa pieuse prosternation. Ensuite on détruisit sa maison. Les *Srarna* pillèrent les souqs, massacrèrent les juifs, torturèrent les riches pour leur arracher le secret de leurs cachettes et de leurs silos. On jeta bas des maisons, des pans du rempart, et jusqu'à des mosquées. Puis l'ordre se rétablit, tout naturellement, par lassitude. On se reprit à cultiver les champs, à irriguer les jardins. Quand la prospérité fut revenue, un nouveau qaïd prit possession de la qaçba ; il se garda discrètement de toute allusion au passé ; on laissa dormir en paix les coupables et les morts. Seuls les juifs tirèrent une morale pratique de cette leçon. Ils construisirent un mellah solide, ceint d'un rempart spécial où ne s'ouvre qu'une seule porte.



Fig. 11. — Porte du Mellah, à Demnat (page 20).



Fig. 12. — Porte de Demnat (page 19).

Quant au qaïd, rendu défiant par la mésaventure de son devancier, il entretient en permanence un poste de cinquante à quatre-vingts soldats à l'entrée de son bordj, et, lorsqu'il prie, cinq hommes veillent sur sa prière, fusil au poing...

Nous partirons demain matin pour la *Zaouia Ahançal*. Un juif qui prétend connaître le pays nous apprend qu'on y parvient en quatre jours, et que la route est aussi dangereuse que mauvaise...

7 janvier

Il fallut, ce matin, avant le départ, faire au qaïd de *Demnat* une visite de digestion. Lui-même nous en avait prié, s'excusant de n'avoir pu se rendre sous nos tentes la veille, son fils aîné étant décédé le matin même.

L'accueil fut cordial. Le qaïd el-Hadj Mohammed Abd Allah Abellakh el-Kerouli est un Berbère des Aït-Keroul, il a cinquante ans environ, l'air actif et décidé. Son histoire témoigne de son esprit d'initiative.

Il se trouvait à *Demnat* le jour où son prédécesseur fut assassiné. Aussitôt il réunit les gens de sa fraction épars dans la ville, fit fermer les portes et occupa la qaçba du maghzen. Puis petit à petit, à mesure que la sécurité renaissait, il fit acte d'autorité, tant et si bien que sa situation était acquise quand l'ordre fut revenu. Le sultan ratifia son intronisation, reçut son hommage, et fit bon accueil à ses présents qui pourtant parurent assez maigres.

En homme avisé le qaïd n'a rien modifié à l'apparence de sa forteresse. De l'extérieur elle semble une ruine ; l'intérieur, au contraire, en est spacieux, solide et richement aménagé. Les appartements ouvrent sur un beau jardin qui forme cour intérieure. Pendant qu'on nous sert du thé et des *sfenjs*, sorte de pains ronds, spongieux, imbibés de beurre rance fondu et de miel, on entend les rires des hommes de garde, le cliquetis de leurs armes, et la rumeur monotone d'une petite école où les enfants de notre hôte apprennent le Coran.

Le qaïd a connu à Rabat le cheikh Ma-l-Aïnin, le pseudo-père de notre chérif ; il s'enquiert longuement de nos projets, et

témoigne de son attachement et de sa foi en faisant remettre à Mouley el-Hassen une poignée d'argent. Il nous donne ensuite un guide qui nous accompagnera jusqu'à l'extrême limite de son gouvernement, et nous recommande de camper toujours près des habitations car, dans la montagne, en cette saison, la neige pourrait nous surprendre et nous bloquer.

Nous sommes partis à onze heures, faisant mille crochets, au gré des sentiers capricieux qui desservent les jardins de *Demnat*, traversant sur le territoire d'*Oultana* (1) les fractions d'*Aït Ouaoudanous* puis de *Kettioua*, dont une partie est aux *Aït Machten*, et l'autre aux *Aït Blal*.

Notre itinéraire coupe les premières pentes du *Moyen-Atlas* perpendiculairement à leur direction générale. Les ravins y sont creux, les arêtes en sont vives. De grosses roches émergent des argiles rouges ou blancs. Les champs escaladent les pentes. Les maisons fortifiées, les tirremt, nombreuses d'abord, vont s'espaçant de plus en plus, et, bientôt, le sentier que nous suivons, à mi-pente des ravins rocheux, se perd dans les collines boisées de arrars, de chênes, de lentisques et de taquiout.

Notre étape s'achève à la *Zaouia Aït Mhamed.* Il nous faut franchir pour l'atteindre l'*oued Taçaout Fouqania* qui, en ce point, au sortir des montagnes, est déjà une belle rivière torrentueuse, de 30 mètres de large, sur 1 mètre de profondeur. Son eau limpide et glaciale roule sur un lit de cailloux, entre des berges boisées et escarpées, le long desquelles les maisons se pressent, et à qui les champs cultivés font un cadre continu mais étroit car l'encaissement de l'oued rend l'irrigation difficile.

La Zaouia est tenue par des serviteurs des Oulad ben Nacer. Elle a trois siècles d'existence. Mhamed, l'ancêtre éponyme, n'en fut pas le fondateur. Elle fut créée par son père, et gérée, pendant la minorité de Mhamed, fils posthume du fondateur, par sa mère. Elle est grande et peuplée. La famille du santon compte dix feux ; ses serviteurs et clients en comptent une vingtaine. Vue de la rive gauche, elle présente un entassement assez décora-

(1) Voir : *Renseignements.*



Fig. 13. — Vallée de l'Oued Taçaout. — Le Haut-Atlas vu du plateau qui domine la zaouia Aït Mhamed (page 24).



Fig. 14. — Territoire d'Entifa — Plaine pierreuse de Tamchegdan (Aït Taguella) (page 26).

tif de toits, de terrasses et de tourelles. De près ce n'est qu'un amas informe de maisons en pisé rouge.

Nous sommes en pays *Chleuh*. Les lettrés seuls comprennent l'Arabe. Notre chérif lisait tout à l'heure à l'un des feqihs de la medersa un poème en l'honneur du Cheikh Ma-l-Aïnin. Le feqih dodelinait de la tête et scandait du pied d'un air entendu... on découvrit dans la soirée qu'il n'avait pas compris un mot.

Les *Aït Kéroul* qui peuplent la rive droite, en amont de la Zaouia, tiennent demain une assemblée, dans un village voisin, et nous voyons passer quantité de cavaliers berbères, tous pareils, tête nue, le long burnous de laine écrue tombant jusqu'à la cheville, montés sur des chevaux de haute taille bien râblés. Ils ont grand air, et vont vite, portant en travers de l'arçon leurs longs fusils à pierre ou à piston frétés de bagues d'argent ciselé. Un serviteur les accompagne et court à pied en tenant l'étrier du maître.

8 janvier

Il n'est pas facile de s'arracher à l'hospitalité des *Chleuhs*... Quand le ciel leur envoie un hôte d'élection ils le traitent, sinon avec magnificence, du moins avec une abondance excessive. Ce fut hier soir un défilé ininterrompu de keskous effroyablement rustiques, de bouillie de blé arrosée de beurre rance et de miel. Tous les gens de la Zaouia vinrent, selon l'usage, partager avec nous les plats qu'ils apportaient. Les douze élèves de la médersa nous furent amenés par leurs deux maîtres dont l'un enseigne le droit selon Ibn' Acem, l'autre la jurisprudence d'après Sidi Khlil, et la grammaire dans l'Alfia d'Ibn Malek. Cet enseignement donné en arabe est accompagné de commentaires en langue tamazirt.

Ce matin le défilé culinaire a repris dès huit heures, aussi peu varié qu'hier mais plus abondant encore, et nous n'avons pu lever notre camp qu'après le troisième déjeuner, vers midi et demi ! Ibn Khaldonn déclare que les Berbères mangent salement... Les usages n'ont guère changé depuis son temps ; il faut avoir un bel appétit et un estomac robuste pour pouvoir prendre part à l'abominable triturage qui constitue un repas de fête...

Nous quittons la Zaouia en escaladant un ravin perpendiculaire à l'*oued Taçaout*. La montée est raide, le sentier étroit ; un de nos mulets s'abat et roule dans le ravin. Il faut le débâter, remonter la bête et sa charge, puis recharger. Ces opérations se sont faites sans autre accident qu'un poignet foulé et quelques contusions, mais elles m'inspirent quelque appréhension au sujet des aptitudes montagnardes de notre caravane.

Notre ravin nous amène enfin au bord d'un plateau d'où l'on découvre le *Haut-Atlas* depuis la falaise rocheuse qui couronne la montagne des *Aït Bou Ouli* (*les gens aux brebis*) et la brèche du *col de Demnat* jusqu'aux deux géants, le *Djebel Anremer* et le *Djebel Bou Ourioul* qui encadrent le *col de Glaoui*.

Le plateau où nous venons d'atteindre est bordé du côté de la plaine de *Merrakech* par le bourrelet des hauteurs d'*Entifa* (en berbère : *Intifen*), collines arrondies, élevées de 200 à 500 mètres au-dessus du niveau du plateau, couvertes de maisons de pierres rouges, solides mais inélégantes, et dont la robustesse fait regretter la grâce fragile des tirremts de pisé.

Ce plateau, qui de loin semblait uni, est extrêmement accidenté. Il est d'abord assez aride et désert, puis il se couvre de moissons blondes et de beaux vergers d'un vert profond, dont les tons alternent harmonieusement avec le rouge violent du sol.

Nous faisons halte auprès de la *Zaouia Bou Antar* sur le territoire de *Guettioua* (1). Ce titre de Zaouia est bien platonique car la maison n'a guère d'importance et le maghzen a si peu de considération pour elle qu'il la détruisit deux fois en dix années et qu'il lui fait payer l'impôt. Mais les habitants professent un culte très fervent pour les trois *agourram*, les trois *marabouts*, sous le patronage de qui la Zaouia est placée : Sidi S'îd ou Abd Allah, Sidi'Ali ou Mhamd, et Sidi S'id ou Mhamd. A chaque instant reviennent dans leurs discours les mots : « Tout est à Dieu et à nos Cheurfa descendants de son Prophète. »

Bou Antar se singularise par trois coutumes traditionnelles, dont l'omission entraînerait les pires catastrophes : L'usage

(1) Voir : *Renseignements*.

du *bendir*, du tambourin, y est interdit ; aucun fonctionnaire du maghzen n'y doit commander ; sa *horma*, son asile, est inviolable.

L'agglomération comprend trente à trente-cinq maisons. Un taleb dirige une petite école coranique de huit élèves. Le maître est payé par ses élèves : les uns lui remettent un quart de la dîme ; d'autres lui consacrent une partie de leur récolte.

Bou Antar ne tolère pas de juifs sur son territoire.

9 janvier

Départ à midi après de trop copieuses agapes. Une dizaine de notables nous accompagnent jusqu'à la limite de leur territoire ; un seul cavalier nous escorte au-delà. Nous rencontrons à mi-étape le courrier qui est allé prévenir les *Aït Taguella* que nous camperons ce soir chez eux à *Tamchegdan*. Les nouvelles qu'il rapporte sont peu rassurantes : les *Aït Messat* se battent ; *Entifa* (**1**) s'est insurgé contre son qaïd Ould si Abd Allah ez-Zenagui (**2**) qui s'est sauvé et en a élu un autre, nommé Aberrâh, que le maghzen a pu faire arrêter.

Cette intervention du maghzen dans les affaires intérieures des tribus du Bled es-Siba nous fait toucher du doigt la souplesse et le machiavélisme du gouvernement chérifien, dont l'action s'étend bien au-delà des limites où ses fonctionnaires peuvent atteindre. Cette action n'est le plus souvent qu'une action désorganisatrice, elle se borne à entretenir ou à fomenter des querelles, à précipiter le fort contre le faible puis à unir et à armer les vaincus contre le vainqueur...

La plaine d'*Entifa*, ou nous cheminons en nous rapprochant des collines qui la bordent à l'Ouest, est très affouillée par les eaux. Les sources y abondent, les ruisseaux sillonnent les vallées ; l'un d'eux l'*oued Ta'aïnit*, naît sur notre route au puits d'*Arbalou Tazrout*, il sépare *Gettioua* d'*Entifa*. L'utilisation de

(1) Voir : *Renseignements*.
(2) Voir : *Documents*.

ses eaux est la cause des discordes qui divisent constamment ces deux tribus.

L'extrémité orientale de la plaine d'*Entifa* est très unie, assez peuplée et bien cultivée. Les sommets des collines sont couverts de chênes (bellout), et les terres en friche de palmiers-nains auxquels on met le feu quand on veut labourer. Labourage bien insuffisant où le soc de fer, guidé par des hommes insouciants, et même parfois par des enfants, écorche à peine le sol ; où l'attelage, toujours disparate, ânes, mules, chevaux, bœufs, vaches, et quelquefois esclaves ou femmes, contourne les moindres touffes, s'arrête à la plus petite résistance, et trace, d'une allure indolente, son imperceptible et capricieux sillon. Derrière vient le semeur parcimonieux, dont le geste étriqué mesure à la terre la semence mêlée d'ivraie... Et pourtant la moisson sera belle, les épis clairs-semés seront hauts *jusqu'à frôler le genou des cavaliers*, dit le proverbe, et si lourds qu'un moissonneur coupera dans sa journée de quoi remplir sa huche pour l'année entière !

Un autre labeur, plus rude celui-là, qui exige de la force, et demeure l'apanage de l'homme, est l'élagage des jujubiers dont les branches formeront les haies des maisons et des douars. L'abattage se fait à l'aide d'une sorte de faucille emmanchée au bout d'un long bâton, et d'une hachette à fer étroit. On transporte ces broussailles sur de grosses fourches, on les entasse sur des animaux, et quelquefois sur le dos des hommes. Rien n'est plus singulier que la vue de ces immenses buissons marchants dans lesquels le porteur, âne ou homme, disparaît complètement.

Le jujubier, s'il est précieux pour le sédentaire, est une plaie pour les voyageurs. Ses branches déchirent, arrachent tout ce qui les frôle, tapis, chouaris, vêtements ; ses épines demeurent indéfiniment incrustées dans les étoffes et dans les chairs...

La vallée de *Tamcheydân*, où nous plantons notre camp, abrite plusieurs tirremts en terre battue rouge. L'accueil qui nous est fait est au premier abord assez peu cordial. Les hommes sont presque tous absents. On s'est disputé au marché du jeudi de la semaine passée, on s'est même battu à coups de pierres ;



Fig. 15. — Cavaliers Aït Messat (page 27).



Fig. 16. — Territoire des Aït Messat (page 27).

nos hôtes ont eu 17 blessés ; aussi se sont-ils rendus en armes au marché d'aujourd'hui qui se tient chez leurs agresseurs.

Ces *Chleuhs* sont semblables de type, de vêtements, et de coutumes aux *Braber* du *Moyen-Atlas*. Comme eux ils ont la tête ronde, l'ossature massive, l'air défiant et farouche ; ils sont prolixes et simples dans leurs discours ; leurs longs burnous éffrangés sont sordides. Il faut les entendre apprécier l'administration du maghzen et la conduite du Sultan. Du temps de Mouley el-Hassen l'*Entifa* payait l'impôt. Sous Mouley Abd el-Aziz le qaïd de *Demnat* verse, au contraire, une redevance aux chefs de cette turbulente tribu pour qu'elle reste dans sa montagne.

10 janvier

Nous marchons de midi à 4 heures à travers une suite de cuvettes bordées de collines. Les eaux se sont frayé des routes profondes dans ces calcaires rouges ou gris.

Les collines d'*Entifa* prennent le nom de collines des *Aït Ali ou Meghrad* puis des *Aït bou Zid* ; elles vont croissant jusqu'au *Djebel Ioukhnein* dont on aperçoit le sommet dans le lointain et qui surplombe, nous dit-on, le bourg de *Ouaouizert* et le confluent de l'*oued Ahançal* et de l'*oued el-Abid*.

Nous pénétrons dans la forêt d'*Afraoun* sur le territoire des *Aït Messat*. Les chênes bellout, les arrars, les lentisques y sont grêles et très espacés. L'abondance des sangliers, des panthères et surtout des brigands vaut à cette forêt un fâcheux renom.

Les *Aït Messat* tiennent aujourd'hui un grand conciliabule auprès des tirremts des *Aït Ikhleft* dont la Zaouia est le but de notre étape. Les cavaliers et les piétons sont vêtus du kheidous sombre, sorte de burnous tissé de laine brune ou noire, qui, relevé sur la longue chemise de coton blanc, leur donne un air martial et tragique.

L'un des traits saillants du caractère berbère est la crédulité. Un vieillard à barbe de neige, à l'œil vif est venu demander au chérif une amulette pour avoir un fils. Mouley el-Hassen a confectionné de sa main six petits papiers, sorte d'abraxas magiques, auxquels j'ai dû joindre six pilules quelconques. « Tu

auras un fils, a dit le Chérif, si tu avales chaque soir, une heure après le lever de la lune, une pilule et une amulette. Tu le nommeras Ma-l-Aïnin et... tu nous donneras une brebis ! »

11 janvier

Les *Aït Messat*, nos hôtes, sont en guerre avec leurs voisins du côté de l'Est, les *Aït Mhamd* et les *Aït Içah* ; et, selon l'usage invariable, ils nous font de leurs ennemis un portrait terrifiant, pour nous détourner de passer sur leur territoire. Si accoutumés que nous soyions à ces procédés, nous suivons sagement leur conseil qui pourtant nous écarte de notre direction générale, et nous entraîne vers le Nord-Nord-Est, chez les Aït bou Zid.

Les chefs de la Zaouia d'*Aït Ikhlef* nous accompagnent, ils nous font traverser la forêt de chênes d'*Ifekhden* où les arbres sont plus denses et plus beaux que dans la forêt d'*Afraoun*. Les brigands n'y sont ni moins nombreux ni moins hardis. « Tu n'as rien à craindre d'eux — nous dit en souriant notre guide — puisqu'ils te font escorte ! »

On rencontre dans cette région plusieurs sortes de maisons. La tirremt d'abord, cette forteresse tantôt cubique et trapue qu'un toit plat et débordant ferme comme un couvercle, tantôt élégante, ajourée dans sa partie supérieure, crénelée, avec embrasures en forme de trèfle, et coffres flanquants surplombant les abords et battant le pied des remparts. Autour de ces châteaux les villages groupent leurs maisons basses, surmontées d'un hangar soutenu par des piliers de bois, semblables aux maisons kabyles. Enfin, dans les bois, ou dans les régions désertes, on rencontre des maisons isolées ou groupées par deux ou trois, d'une forme particulière.

L'une des faces, celle où s'ouvre le portail, est constituée par un mur en pierres sèches de deux mètres de hauteur environ. Tout le reste de la maison est enterré. Le toit, fait de branchages recouverts d'argile, se confond avec le sol. La cour intérieure, sur laquelle ouvrent les pièces qui servent d'habitation, est en contre-bas, et à ciel-ouvert. Ces demeures misé-



Fig. 17. — Inguert. — Maison du qaïd Haddou n'Aït Ichchou (page 29).



Fig. 18. — Maison des Aït Messat (page 28).

rables et primitives servent d'abri aux bergers et aux laboureurs pendant les saisons des pâturages et des moissons.

Du sommet dénudé de la colline d'*Ifekhden* on découvre une fois encore la chaîne splendide du *Haut-Atlas*, continue, tranchante, abrupte, avec ses sommets coiffés de neige et couronnés de nuages, semblable à quelque immense vague pétrifiée dont la crête écumeuse s'éparpillerait en brumes. Les monts de *Bou Gemmez*, qui se dressent devant nous, ont la rectitude d'une falaise ; on y voit une brèche, c'est le col d'*Ahançal* qui franchit la chaîne sur le territoire des *Aït Abdi* et débouche dans la vallée de *Thodra*. Un énorme piton domine ce col et porte ici le nom de *Djebel M'qrour*. L'ensemble du massif est désigné par l'appellation d'*Adrar n'Deren* qui signifie *la Montagne des chênes*.

Il ne pleut jamais à ces altitudes élevées, mais quand la neige tombe, les vallées et les cols deviennent impraticables. Ils sont obstrués pendant un mois ou deux. Les habitants masquent alors avec des broussailles et des troncs d'arbres les ouvertures de leurs demeures, et se terrent jusqu'au dégel, vivant de viande fumée, de glands séchés et de farine d'orge. Ils portent, pendant l'hivernage, de longs pantalons qui descendent jusqu'aux chevilles, des jambières de laine et des chaussures à semelle de peau dont l'empeigne est faite en fibres de palmier nain tressées ou en tellis. Ces *bou riksen* berbères rappellent les *bou mentel* algériens.

Nous campons ce soir à *Inguert*, dans un décor splendide, au sommet d'une gorge profonde, sur une aire inculte qui forme place d'armes entre deux tirremts. A peine y sommes-nous installés que notre hôte, le qaïd Haddou n'Aït Ichchou, nous fait prier de décamper en hâte et de planter nos tentes contre son rempart. Les deux forteresses sont en guerre. Une haine, dont nul ne sait plus l'origine, sépare les habitants, et tout récemment un drame affreux en a ravivé l'acharnement. Le fils du qaïd s'était épris de la fille de son ennemi. On profita de sa passion pour l'attirer dans un guet-apens et le tuer. Les gens du qaïd le vengèrent en égorgeant son amante. Depuis ce jour de part et d'autre on se guette, on se fusille, sans trêve, sans merci.

Pendant que nous procédons à notre déménagement une vive fusillade éclate dans le fond du ravin, à 1.500 mètres de nous. Les *Aït Atta* et les *Aït bou Zid* se battent pour une question d'eau. Et toute la soirée les coups de feu crépitent, tantôt traînants, tantôt en raffale, pour ne cesser qu'avec le jour. On nous apprend que cette querelle dure depuis une semaine, que les *Aït bou Zid* ont eu cinq hommes tués ce soir.

Il n'y a pas de raison pour que la bataille cesse, et, naturellement, les routes sont coupées.

Le ciel se couvre de gros nuages menaçants. La guerre et la neige... graves obstacles !

12 janvier

Ce n'est pas chose facile que de cheminer dans *l'Atlas*. Les habitants ignorent les routes, ou, s'ils les connaissent, refusent de s'y aventurer ; le pays est épuisé et difficile ; on se bat partout. Les tribus de cette région sont groupées en deux partis, en deux *leffs*, de force à peu près égale. La moindre querelle se propage comme une traînée de poudre. Dès qu'un coup de feu éveille les échos sonores de la montagne chacun saisit son fusil, jette sa cartouchière ou sa poudrière en sautoir, et court à la rescousse ou à l'assaut.

Nous, qui voulons passer du territoire des *Aït bou Zid* sur celui des *Aït Atta*, nous ne pouvons trouver, à aucun prix, un zettat qui consente à nous faire franchir la *frontière de poudre*.

On nous assure pourtant qu'une fraction voisine du Souq el-Jema entretient encore quelques relations avec les *Aït Atta*, et nous partons pour y chercher un guide.

Rude étape, encore que très courte. On descend d'abord, par des ravins difficiles, dans la vallée de l'*oued el-Abid*. Ce ne sont autour de nous que pentes escarpées, que falaises abruptes, que gorges au fond desquelles se tordent de capricieux ruisseaux : l'*oued Assemdil*, plus loin l'*oued Ahançal*, encaissé, rapide et clair, large de 30 mètres, qui se jette devant nous dans l'*oued el-Abid*, plus large et coulant plus sagement sur son lit de vase. La cuvette, au fond de laquelle les deux rivières con-



Fig. 19 — L'oued El-Abid, au confluent de l'Oued Ahançal (page 30).



Fig. 20. — Vallée de l'oued Ahançal (page 31).

fluent, porte le nom de *Ouaouizert*, qu'elle emprunte à une localité voisine où de Foucauld séjourna en 1883.

Nous en escaladons le bord Ouest pour aller demander l'hospitalité aux *Aït Ali ou Mohemd*, fraction des *Aït bou Zid*. Un peu d'appréhension était permise au sujet de l'accueil qui nous serait fait. Tout le pays est en émoi ; les hommes ont pris part au combat d'hier soir et, dans la tirremt près de laquelle nous campons, un jeune homme, presqu'un enfant, a reçu un coup de koummia qui a perforé le poumon ; il est mort dans la nuit.

Tout d'abord personne ne voulait nous héberger, mais le qaïd, un vieillard affable, pris d'une crainte superstitieuse, s'est ravisé, et nous a prié de nous installer dans ses olivettes qui s'étagent en terrasse au flanc rougeâtre d'un coteau.

Le titre de qaïd qui se rencontre fréquemment dans ces parages est tout honorifique ; c'est un surnom plutôt qu'une qualité. Il constitue une survivance de l'organisation établie par le sultan Mouley el-Hassen lors de la campagne du *Tafilelt* qui termina son glorieux règne (1894).

Notre hôte nous donne deux documents curieux où se révèle l'évolution politique du Bled es-Siba en ces dernières années. L'un est une lettre de Mouley el-Hassen (1) exigeant l'impôt ; l'autre une lettre de Mouley Abd el-Aziz (2) le demandant au nom de la loi coranique.

Nos *Aït bou Zid* ont deux particularités originales. Ils ne mangent jamais de viande de bœuf, de vache ni de veau ; elle est considérée comme un aliment immonde, à l'instar de la chair du porc et du chien. Ils dansent accouplés : homme et femme ne se tiennent pas mais se frôlent, épaule contre épaule. Le sultan Mouley el-Hassen fit exécuter cette danse bizarre devant sa tente ; elle porte le nom de *Çobbat ou Rihiya* (chaussures d'hommes et chaussures de femmes) !

13 janvier

Journée assez dramatique. Les Berbères sont d'admirables metteurs en scène ; ils nous ont donné deux représentations très théâtrales et émouvantes.

(1) Voir : *Document* n° 2.
(2) Voir : *Document* n° 1.

La soirée d'hier avait été inquiétante. Personne n'était venu nous visiter, il avait fallu faire à notre hôte l'affront d'acheter de l'orge pour parfaire la ration de nos animaux. Quant à nous on nous avait apporté seulement un peu de beurre rance fondu et quelques pains. Nos chleuhs avaient en tête d'autres soucis que celui de nous héberger ; la guerre les absorbait.

Ce matin ils nous déclarèrent tout net que nous n'irions pas plus loin, qu'il faudrait rebrousser chemin. Sans faire d'inutiles objections nous abattons nos tentes, nous bâtons nos mules et, de la façon la plus tranquille du monde, nous continuons notre route vers l'Est. Interpellations, clameurs, discussion. Les hommes accourent, on nous arrête : — « Etes-vous fous ? Pensez-vous que les *Aït Atta* vont vous laisser pénétrer ainsi sur leur territoire ? » — « L'accueil des *Aït Atta* ne saurait être pire que le vôtre ; que la responsabilité en retombe sur vous et vos enfants ! ... »

De tous les reproches que l'on peut faire à un Berbère celui d'inhospitalité est le plus grave. Nos hôtes, profondément humiliés, sentent si bien la justesse de nos griefs que toutes leurs objections tombent. Ils se réunissent en cercle, accroupis, la crosse à terre le fusil vertical, et palabrent un court instant, puis quatre hommes se lèvent, épaulent et tirent ensemble. Cette salve est un signal d'appel. De toutes les tirremts, de toutes les maisons, de derrière chaque rocher, chaque bouquet d'arbres, des guerriers surgissent, accourent, tous semblables, en longs burnous blancs ou noirs, fusil en main, cartouchière en sautoir. Tout ce monde nous fait escorte. On se remet en route, prudemment, militairement. Une avant-garde nous éclaire au loin, progressant par bonds, d'obstacle en obstacle ; deux flancs-gardes battent l'estrade, à portée de fusil, et nous gagnons ainsi la frontière redoutée. On s'arrête, on concerte le mode d'opération. Devant nous s'étale la large vallée de l'*oued el-Abid* que nous surplombons du haut de sa berge droite. Un gros tertre rocheux fait saillie dans la plaine, à un kilomètre de nous, et l'on aperçoit au-delà une tirremt trapue, d'aspect paisible, que couronne un panache de fumée. C'est le premier bourg des *Aït Atta* ; une garnison l'occupe et surveille la vallée par des patrouilles et des sentinelles, comme ferait une grand-garde.

Quatre *Aït bou Zid* sans armes s'avancent, très ostensiblement, en chantant à tue-tête, et escaladent le seuil de roches qui s'érige devant nous. Parvenus au sommet ils s'arrêtent, agitent au-dessus de leurs têtes les pans de leurs burnous, en hêlant les *Aït Atta*. Un colloque s'engage à longue distance ; le vent nous en apporte les éclats. La négociation dure environ trois quarts d'heure pendant lesquels nos *Aït bou Zid* restent en arrêt, l'oreille tendue, l'œil aux aguets, observant l'entretien délicat que leurs mandataires poursuivent, et dont nous sommes l'enjeu. Enfin l'accord se fait, les négociateurs dévalent en courant de leur rocher ; notre chérif récite une dernière *Fatiha* pour appeler la bénédiction divine sur nos hôtes, et nous nous remettons en route, sous l'escorte de deux hommes seulement, vers la tirremt ennemie.

Sept *Aït Atta*, perchés sur un môle calcaire, assis en demi cercle, le fusil haut, la main abritant les yeux, nous regardent venir, immobiles comme des statues, et muets. Le chérif se dirige résolument vers eux ; quand il est tout près ils surgissent d'un seul mouvement et viennent gravement lui baiser la main, puis ils se rassoient aux places qu'ils occupaient et l'interrogatoire commence : « D'où venez-vous ? où allez-vous ? que voulez-vous ?.. »

— « Nous allons — répond Mouley el-Hassen — chez votre vénéré chérif, notre cousin, Sid Ali Ahançal dont la Zaouia est proche… »

Rassurés par notre apparence pacifique les *Aït Atta* nous offrent de nous piloter jusqu'à la Zaouia. On convient que l'un d'eux nous servira de zettat, moyennant une somme de trois douros payée en arrivant au but.

Dix minutes plus tard nous repartions vers la vallée de l'*oued el-Abid*. Notre feqih, le faible et poltron Si el-Mahjoub, qui, pendant toute la durée de cette scène, récitait à haute voix la prière des agonisants, plaisante maintenant avec notre nouveau guide, il s'enquiert si, dans ce pays de dépravation, de batailles, de rapines et de meurtres, les femmes *Aït Atta* suffisent à tisser les kheidouz de leurs amants et les linceuls de leurs époux…

Un seuil d'une trentaine de mètres de hauteur nous sépare du

3

lit de l'oued. Nous le descendons à pic, à travers les champs rouges et fertiles sur qui ondule déjà le gazon verdoyant des moissons nouvelles. Le sol de cette vallée est profondément érodé par les eaux. Les dalles calcaires rompues jonchent les pentes escarpées par où le plateau se raccorde à la rivière.

L'oued el-Abid franchi, nous remontons la berge adverse par un sentier tortueux, qui se recourbe en lacets ; nos mulets trébuchent et heurtent leurs charges aux aspérités des parois, et nous nous élevons ainsi jusqu'à la crête de la première chaîne de collines qui encadre la vallée, sur le territoire des *Aït Mazir*. Quelle n'est pas notre surprise, en atteignant le sommet, de voir que cette crête est aiguë et tranchante comme l'arête d'un toit et que le ravin nouveau que nous dominons cache un village où toute une armée se trouve rassemblée… Ce village se nomme *Tifarioul*, et ces guerriers sont les *Aït Içah* (1) qui tiennent un conseil de guerre et discutent le plan de l'assaut qu'on livrera demain au qçar des *Aït bou Zid* où nous avons campé la nuit dernière. Tout le temps que dure notre descente difficile parmi les schistes et les pierres roulantes pas un geste, pas un mot de cette foule, immobile et muette, ne trahit l'impression que lui produit notre venue, ni l'accueil qu'elle nous réserve. Il faut connaître l'aspect farouche et énigmatique de ces Chleuhs, leur abord glacial, voir le décor tragique que forme cette cuvette sans issue, avoir été rebattu des légendes terribles qui vantent et exagèrent la férocité sans merci de ces tribus pillardes, pour comprendre l'angoisse et l'incertitude d'une telle arrivée…

Notre zettat nous devance de quelques pas. Il va s'accroupir au milieu du groupe principal et, pendant que nous faisons halte, que nous commençons lentement à dénouer les cordes qui bâtent nos mules, il explique à voix haute qui nous sommes et où nous allons. Un des *Aït Içah* se lève alors, et vient baiser le genou de notre chérif. Ce geste rompt le charme ; l'armée entière tient à honorer le descendant du Prophète, les femmes mêmes et les enfants accourent à nous, et, pendant un quart

(1) Voir : *Renseignements.*



Fig. 21. — L'accueil des Aït Atta (page 33).



Fig. 22. — Les Aït bou Zid nous font escorte (page 32).

d'heure, on nous presse, on nous étreint, avec une vénération insatiable.

Puis les *Aït Içah* forment un vaste cercle au milieu duquel il faut planter nos tentes, étaler nos bagages. Je n'ai pas besoin de dire que, sous cette curiosité défiante et attentive, notre campement fut rapide et notre installation succinte. On ne monta que deux tentes sous lesquelles nous nous entassâmes, et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, j'entendis le chuchottement de notre pauvre feqih apeuré qui de nouveau récitait la prière des agonisants...

14 janvier

Tous les hommes valides de la fraction des *Aït Içah*, tribu des *Aït Messat* (1) sont assis en demi cercle sur les gradins rocheux du ravin de *Tifarioul* où les *Aït Issoumour* cachent leurs tirremts. La scène est étrange ; le coup d'œil est magnifique. On a étendu un haïk à terre, les notables l'entourent, et chacun des guerriers vient, à tour de rôle, y jeter son obole en criant : *Slah en-Nebi !* Salut au prophète ! Le produit de cette collecte constitue la *ziara*, l'offrande des *Aït Içah* à notre chérif, et cette cérémonie propitiatoire a pour but d'invoquer notre intercession pour obtenir de Dieu la victoire dans le combat qui va se livrer.

Pendant que ce rite s'accomplit avec la majestueuse simplicité dont les musulmans accompagnent toutes les pratiques de leur culte, nous avons le loisir d'observer nos hôtes.

Le type n'est pas beau ; les *Aït Içah* ont la tête ronde, le teint foncé, la face large, les lèvres épaisses et presque complètement rasées, la barbe rare. A part quelques exceptions ils sont bruns ; je n'ai vu que quatre blonds, et je n'ai compté que dix nègres.

Inutile de dire que tous les hommes sont armés. Le fusil à pierre de fabrication indigène domine ; je vois pourtant quelques fusils gras.

Je me suis efforcé de prendre quelques photographies des

(1) Voir : *Renseignements.*

acteurs de cette scène. Ce n'est pas chose facile que d'opérer sous le regard de quatre cents paires d'yeux indiscrets et défiants. La photographie pratiquée dans ces conditions devient une prestidigitation hasardeuse. Pour ne pas attirer l'attention j'ai dû arrimer mon appareil dans un des larges étriers de la mule du chérif que je promène en main autour du camp...

La collecte achevée, on en a versé le produit dans l'escarcelle de Mouley el-Hassen, qui a récité une solennelle *Fatiha*, à laquelle les Chleuhs se sont associés debout, les mains étendues et jointes pour figurer le Coran ouvert à sa première sourate. Ils accompagnent d'un murmure confus l'intercession du chérif, et acclament les vœux qu'il formule d'un *Amin !* sonore.

Après quoi les *Aït Içah* se sont groupés par village autour de leurs cheikhs, ont escaladé la crête d'où nous sommes descendus hier, et s'en sont allés à la bataille. Leurs cris aigus répondent aux adieux et aux youlements des femmes qui, juchées sur les terrasses, assistent à ce départ. Des coups de feu éclatent dans tous les sens, et, comme nous nous émerveillons de ce tapage révélateur, on nous explique qu'il faut bien essayer sa poudre et dégorger la lumière de son fusil...

Une demi heure plus tard nous nous mettions en route longeant les contreforts du *Djebel Abbadin*. Ce cheminement parallèle à l'axe de la montagne nous oblige à franchir tous les ravins qui en descendent. La route est donc pénible, elle se déroule au milieu d'une forêt de chênes bellouts et de chênes zéens où nous ne rencontrons aucun être vivant. De temps à autres nos deux zettats s'arrêtent, l'oreille contre terre, pour écouter si l'on se bat, ou bien ils escaladent une roche de la falaise et scrutent attentivement l'immense panorama que nous dominons. On n'y voit que les fumées des signaux qui montent droites dans la lumineuse et sereine splendeur de ce beau jour d'hiver.

L'*oued el-Abid*, dont nous remontons la vallée en l'accompagnant de loin, coule au fond d'une véritable gorge ; un sentier muletier en suit le fond.

A la hauteur du *Djebel Taguendart* on nous signale une ancienne mine de fer, jadis exploitée, ainsi que l'attestent quelques scories. L'ordinaire légende nous est aussitôt contée : les



Fig. 23. — Les Aït Içah avant le combat (page 35).



Fig. 24. — Un passage difficile. — Route d'Aït Boulman à Tanoudfi (page 44).

chrétiens extrayaient d'ici de l'or et de l'argent. On voit encore, dans une grotte voisine, les ustensiles et les fourneaux dont ils se servaient...

Vers l'Est, par de là le fossé profond et encaissé où coule l'*oued el-Abid*, les montagnes des *Aït Atta* et des *Aït Soukhman* se prolongent sans interruption, portant deux sommets d'altitude notable : le *Djebel Ioukhnein* qui domine *Ouaouizert* et le *Djebel Sgat* aux *Aït Saïd ou Ichou.*

Vers 4 heures nous faisons halte à *Tabaroucht*, au centre d'une douzaine de tirremts tapis au fond d'un ravin. Ce sont des constructions massives, disgracieuses, dont les hautes murailles sans fenêtres portent un lourd toit plat percé seulement d'une ouverture par où l'on sort en rampant pour balayer la neige. Un bâtiment peu élevé fait, en général, saillie sur l'une des faces, masquant le portail et formant écurie, étable, et salle de réception pour les hôtes. Car ici, comme dans tous les pays d'Islam, la maison est le sanctuaire de la famille, et nul étranger n'en peut franchir le seuil.

Tous les hommes sont à la bataille ; le peuple féminin est en émoi ; nous devons à cette double circonstance l'insigne faveur de pouvoir examiner de près, en toute indiscrétion, les femmes des *Aït Içah*. Elles sont laides en général, et sales sans exception. La coiffure surtout est sordide ; elle consiste en un foulard rouge ou noir, luisant de crasse, taché de henné, qui enveloppe les cheveux et se noue derrière la nuque. Le costume se compose d'une chemise de coton maculée de taches, sur laquelle repose une *hendira* en laine ayant la forme d'un sac percé de trois trous : un pour la tête et deux pour les bras. Quand il fait froid, on superpose à ce vêtement une seconde hendira, pliée en châle et nouée sur la poitrine. les dames portent une parure imprévue : elles se font, avec du henné, une mouche sur le bout du nez.

Les hommes sont vêtus d'une longue chemise blanche à larges manches et d'un burnous blanc ou d'un kheidouz brun ou noir.

Mes compagnons se sentent peu rassurés par l'accueil qui nous est fait. Nous trouvons ici un chérif de la Zaouia d'*Ahançal*

qui nous interroge avec tant d'indiscrétion, et qui accueille notre version avec tel air d'incrédulité que Mouley el-Hassen ne parle de rien moins que de retourner à *Demnat*...

Nos serviteurs se querellent, ceux que j'ai engagés refusent d'obéir à Mouley abd Allah qui fait fonction de chef d'escorte ; et, comme ils accompagnent leur refus de protestations de dévouement à ma personne, je me trouve dans une situation délicate. Les gens que mes cheurfa ont amenés avec eux ont si peur qu'ils parlent de déserter...

Tous ces petits dissentiments, qui n'excèdent pas l'habituel tracas d'un voyage au Maroc, empruntent à l'insécurité de cette région, à l'hostilité des habitants, une exceptionnelle gravité. Nous sommes à la merci de nos hommes : une réplique insolente peut compromettre notre prestige, révéler notre identité ; une répression sévère peut provoquer une trahison. Il faut une patience, une douceur méritoires. Nous ne parvenons à être servis qu'en accomplissant nous mêmes la moitié de la besogne. Nous aurions besoin de nous arrêter un jour ou deux, de reposer nos mules, de réparer notre matériel que la montagne use, nos chouaris et nos belleras que les roches réduisent à l'état de dentelle ; mais s'arrêter en pleine montagne, en janvier, chez les *Aït Içah* ou les *Aït Soukhman*, serait une imprudence folle... et nous continuerons à marcher vers l'Est tant que la neige ne nou arrêtera pas.

15 janvier

La pluie nous a réveillés ce matin. Une pluie fine qui crépitait lugubrement sur la toile de nos tentes. Le ciel était bas, les sommets environnants couverts de neige, j'ai cru un instant que l'hiver, si tardif cette année, allait commencer, et que la *Zaouia d'Ahançal* serait le terme de notre exploration, et notre point d'hivernage. Aussi sommes-nous partis tôt pour l'atteindre avant que le sentier fut impraticable. Le jour s'est levé ; un jour triste mais peu menaçant. Les nuages qui nous enveloppaient se sont éparpillés dans le vent du Sud, et le soleil a dissipé menaces et soucis...

La route est courte mais rude. Elle longe à mi-pente la berge



Fig. 25. — Le col de Tinguert ; le sommet du col (page 46).

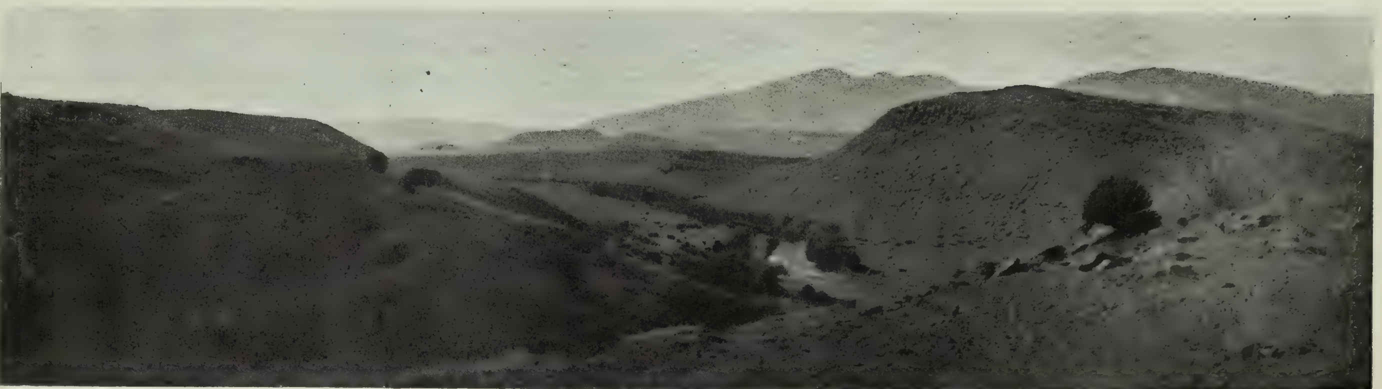


Fig. 26. — Vallée de l'Oued El-Abid. — Territoire des Aït Içah (page 36).

escarpée de l'*oued el-Abid*, tombe à pic dans les ravins et en ressort par de véritables escaliers. C'est au fond d'un de ces ravins, au milieu des buissons bourrus de arrars et de lenstiques, au bord d'un torrent rageur et glacé, que se trouve la Zaouia d'*Ahançal*, but de notre étape. La région est si peu sûre que nos zettats nous prient de préparer nos armes, et se dissimulent prudemment derrière nous. Précautions vaines, fort heureusement, mais qui impressionnent de façon très défavorable les hôtes de la Zaouia. Ils sont une dizaine d'hommes, accroupis sur le seuil d'une médiocre maison en terre rougeâtre entourée de constructions plus pauvres, immobiles, énigmatiques, défiants. Il faut toute la loquacité persuasive de nos guides pour vaincre leur appréhension et forcer leur hospitalité ; mais, dès qu'ont été échangés les compliments d'usage, la cordialité renaît, on nous apporte de la paille, de l'orge, des dattes pilées, des pains d'orge.

Il pleut torrentiellement !...

16 janvier

Les ténèbres du Bled es-Siba s'obscurcissent de plus en plus autour de nous. Le chérif de la *Zaouia d'Ahançal*, Sid Hosseïn el-Ahançali, notre hôte, nous a déclaré hier soir que nul ne pouvait franchir la région située à l'Est de sa Zaouia. Lui-même ne s'y aventurerait qu'en tremblant. Les *Aït Soukhman* (1), ses serviteurs religieux, n'ont ni foi ni loi ; ils trahissent leurs serments, violent leur hospitalité, massacrent et pillent leurs hôtes, leurs parents... et les *Aït Abdi*, les *Aït Seri*, les *Aït Haddidou*, et toutes les tribus montagnardes voisines sont pires encore...

Naturellement cet effroyable tableau nous plonge dans la consternation et l'épouvante, mais, tout de même, on nous a tant raconté d'histoires semblables qui ne se sont jamais vérifiées qu'un certain scepticisme nous met en garde contre la désespérance. D'ailleurs à cette menace invisible mais constante on s'accoutume vite ; à cette résistance sourde on oppose tout naturellement, et selon l'occurrence, l'inertie patiente ou l'action prudente, et nous avons dans l'arsenal des proverbes arabes de belles images pour répondre à ceux qui prétendent

(1) Voir : *Renseignements*.

nous décourager : « la goutte d'eau perce le marbre ! » ou bien : « il n'est résistance que la tenacité ne lasse ! » ou encore : « les chiens aboient, la caravane passe ! »

Sid H'sàien (1), chérif d'*Ahançal*, est un petit homme trapu qui, par bien des côtés, m'a rappelé son cousin éloigné Mouley Ahmed, chérif d'*Ouezzan*. Quand il parle, son œil gauche se ferme un peu, le coin de la bouche remonte, et cette contraction lui donne un air de malignité juvénile. Il sait mal l'arabe vulgaire mais lit couramment et comprend assez facilement l'arabe littéraire, la langue liturgique, dans laquelle il a fait des études assez complètes. Ses notions générales sont superficielles mais étendues. Hier soir, sous la tente, on a longuement causé. La conversation a roulé tout d'abord sur les affaires intérieures du pays. Tout voyageur qui passe doit narrer à ses hôtes les nouvelles qu'il a recueillies sur sa route. De fil en aiguille la causerie s'est élargie ; on en est venu à parler des *tribus* qui habitent le reste du monde, et qui sont la France, l'Angleterre, l'Espagne, la Turquie, etc... on les a jaugées d'une très étonnante manière : la Turquie vaut 50 ans ; la France 30 ; l'Angleterre 20 ; le monde islamique 100. Il faut, paraît-il, entendre par ces coefficients qu'un voyageur monté sur une mule, ou un piéton marchant bien, emploierait 50, 30, 20 ans à parcourir les territoires de ces lointaines tribus.

On a parlé beaucoup de la France ; de l'occupation d'*Aïn Chaïr* qui a vivement frappé les gens de l'Est ; de Bou Amama dont on colporte avec admiration la réponse à l'ultimatum des Français :

— « Si vous voulez la paix je serai avec vous, si vous voulez la guerre je serai contre vous. »

Après cette longue digression l'on est revenu à nos projets. Notre résolution tranquille, étayée de bonnes formules orthodoxes vantant la vigilance providentielle, et l'exhibition de quelques-unes de nos armes à tir rapide déconcertent un peu nos hôtes. On a remis au lendemain les décisions définitives, en convenant que nous ferions séjour pour reposer bêtes et gens et goûter à loisir l'hospitalité de la Zaouia.

(1) Hosseïn.

On désigne cette Zaouia du nom de *Zaouia fouqia*, Zaouia septentrionale, par opposition à l'autre Zaouia, située à la sortie du col, sur le versant méridional de l'*Atlas*.

Le fondateur de ces Zaouias fut Sidi S'ìd, disciple de Sidi Mhammed ou Çalah patron d'*Asfi* (*Safi*). Sa mémoire prodigieuse lui valut de son maître le surnom de *Haççal*, substantif arabe d'intensité qui signifie *qui apprend vite et retient bien*. Haççal devînt en langue chellha Ahaççâl, puis Ahançâl.

Un jour, pendant son pèlerinage à la *Mecque*, Sidi S'ìd visitait, avec son maître, la bibliothèque du Prophète. Il voulut prendre un livre ; le gardien l'en empêcha. Mais le maître intervint, prit le livre, et le lut à son disciple. C'était le *Dimiati*, l'énumération des 99 noms de Dieu. Sidi S'ìd le retint, et, le soir même, le récita à Sidi Mhammed ou Çalah. Depuis lors le Dimiati est le *dikr* des affiliés de la *Zaouia d'Ahançal*, qui le récitent chaque jour.

Ce matin Sid H'saìen el-Ahançali est entré sous notre qoubba avec un air soucieux. Il précédait des serviteurs chargés de provisions de toutes sortes ; deux hommes portaient un mouton fraîchement égorgé.

— « Je me faisais une joie de vous recevoir et de vous héberger, nous dit-il, et j'avais, vous le voyez, préparé une mouna digne de vous et de moi. Mais on me raconte que le pays s'émeut de votre présence, que vos bagages excitent les convoitises, que des brigands se concertent pour vous attaquer... Le mieux serait que vous devanciez leurs embûches en partant de suite. »

Nous n'avons aucune objection à faire à ce discours ; notre hôte parait sincère ; l'important pour nous est d'avoir des zettats sûrs, et, puisque le chérif nous a déclaré la veille que la traversée de sa clientèle est si dangereuse qu'à peine oserait-il s'y risquer lui-même, la seule garantie de sécurité que nous puissions solliciter est la présence du chérif d'Ahançal en personne. Cette demande, appuyée du présent d'une montre, laisse le chérif un instant rêveur. Il médite, en tournant et retournant la montre, parle à voix basse avec ses gens, indécis et préoccupé, puis soudain il prend un parti définitif, et, se tournant vers nous :

— « Vous n'aurez pas d'autre guide que moi ! »

De la gorge d'*Ouififfen*, où se cache la Zaouia d'*Ahançal*, nous sommes revenus à la vallée de l'*oued el-Abid* que nous continuons à longer en cheminant à mi-côte de sa rive gauche. Le chérif d'*Ahançal* s'est fait escorter par une demi-douzaine de serviteurs à mines patibulaires. Un seul d'entre eux sait l'Arabe, mais il se dérobe à toute conversation, et refuse de nous fournir le moindre renseignement sur son pays. L'intérêt de notre route est médiocre d'ailleurs ; l'étape se déroule au milieu d'une forêt de chênes, de arrars et de petits cèdres. J'ai su depuis que nous avions évité les habitations, qui, tout naturellement, bordent la rivière, pour prendre à travers la montagne où l'on ne rencontre que quelques douars de bergers et des brigands.

Enfin, après quatre heures de montées roides et de descentes abruptes, nous atteignons les tirremts des *Aït Boulman* (1) qui occupent le fond d'une cuvette profonde d'aspect assez désolé. Notre venue, annoncée par un courrier du chérif, a attiré une centaine de curieux qui nous attendent assis en deux cercles, le fusil au poing, pendant que les femmes, indiscrètes et effrontées, peuplent les terrasses et dominent du vacarme de leur caquetage la rumeur des hommes.

17 janvier

Les *Aït Boulman* ont fêté notre présence par un heidouz qui s'est prolongé très avant dans la nuit. Les danses et les chants d'ici sont identiques à ceux des *Braber* du *Moyen-Atlas*. Hommes et femmes, formés en cercle, épaules contre épaules, rythment leur chanson aux battements d'un grand tobbal. Le chanteur récite ou improvise ; le chœur répète une sorte de refrain. Tous les exécutants se balancent sur place, d'avant en arrière, d'une façon fort lascive ; les femmes surtout mettent dans leur mimique une impudeur provoquante. De grands feux, que les spectateurs entretiennent, éclairent cette fête. Quand la provision de bois est épuisée les chants se taisent, le public se disperse, et les chanteurs s'en vont par deux...

(1) Voir : *Renseignements*.



Fig. 27. — Col de Tinguert. — L'arrivée à Tasecraft (Aït Abdi) (page 46).



Fig. 28. — Entrée du col de Tinguert (page 45)

C'est tout juste si dans ce pays sans morale la femme n'est pas un bien commun. Fille, divorcée, ou veuve, elle appartient à qui la désire ; le mariage la contient un peu, quant aux apparences du moins. Ainsi s'explique que les femmes mariées soient les plus ardentes au heidouz ; l'on y choisit librement son danseur sous l'œil indulgent des maris ; on chante, on danse, tant que dure la fête. Avec la dernière brassée de bois disparaissent lumière et contrainte...

Elles ont un joli dicton, les petites épouses berbères : « Dieu n'y voit pas la nuit ! »

Les maris non plus n'y voient guère ; il est vrai qu'ils prêtent peu d'attention aux ébats de leurs moitiés. Si l'on s'émerveille de leur tolérance, ils répliquent que lorsque l'on possède plusieurs femmes il est difficile de les satisfaire, et impossible de les surveiller. Car la polygamie est de règle chez les Chleuh de cette région ; un homme peut prendre autant de femmes qu'il en peut entretenir ; il suffit qu'il puisse payer les frais de la noce, et qu'il donne à la famille de la mariée une dot variant de **2** à **10** pesetas. Ce prix dérisoire, nous dit le chérif Ahançali, qui possède admirablement la lettre et l'esprit des coutumes berbères, symbolise la supériorité de l'homme, et la servitude de la femme. « Et d'ailleurs, ajoute-t-il avec un sourire narquois, même pour ce prix infime le mari est encore dupe, puisque la fille est toujours laide et sale, rarement vierge et jamais fidèle. »

Tout cela est bien sévère pour nos hôtesses, mais ces défauts sont compensés par une qualité qui leur fera beaucoup pardonner : elles sont totalement désintéressées. La chose est d'autant plus méritoire qu'elles sont besogneuses et coquettes ; jamais, nous affirme le chérif, elles n'accepteraient un grìch (**25** centimes) de leurs amis. Aussi leur parure est simple : quelques anneaux d'argent aux trois derniers doigts de la main gauche, des colliers de verroterie, des bracelets d'argent et de cuivre, dons de l'époux ou de la famille, en sont les seuls ornements.

Les hommes portent dans l'oreille droite un gros anneau de fils d'argent tressés et martelés. Quand ils marchent ils relèvent cette boucle d'oreille trop lourde, qui risquerait de déchirer le lobe, et la passent au-dessus de l'oreille.

Les enfants sont à peine vêtus. Les garçons sont nus sous le kheidouz écru, les filles n'ont qu'une chemise de coton sous leurs hendiras de laine frangées de floches multicolores.

Nous sommes réveillés ce matin par une bruyante discussion. Nos hôtes se querellent pour une question d'intérêt ; ils soumettent leur litige au chérif d'*Ahançal* avec un luxe étonnant d'imprécations, de gestes, de menaces. Les habitants des tirremts voisines suivent la discussion du haut de leurs terrasses. On se hèle d'une tirremt à l'autre, avec les interjections prolongées familières aux montagnards et aux Sahariens : « Êh ! Mouha ou Mimoun, euh ! » Eh ! Mouha fils de Mimoun !

Vers 9 heures apparaît enfin la classique *harira*, potage à la semoule dans lequel nagent des petits carrés de viande de mouton. Le déjeuner est servi à 11 heures seulement. Il se compose, invariablement, d'un keskous surmonté d'une moitié de mouton. Nos hôtes assistent à notre repas mais n'y prennent pas part. Ils sont trop nombreux, nous dit-on, et la coutume n'autorise l'hôte à s'asseoir à la table de ses convives que lorsqu'il est seul à les recevoir.

Ici l'hospitalité nous est offerte par la tribu ; le détail en est réglé par les coutumes locales ; le cheikh en répartit la charge entre ceux des habitants que désigne le rôle des impositions. Chacun d'eux apporte son plat, en fait les honneurs et, quand maîtres et serviteurs sont repus, s'il en reste quelque chose il l'achève en compagnie de ses amis.

Le repas terminé on abat les tentes, on forme les charges, on bâte les mules. Toutes ces opérations se font avec l'indolence la plus noble ; le temps ne compte pas ; se hâter serait un grave manquement aux usages : « Dieu a donné au cheval quatre jambes et la vitesse ; à l'homme il a donné deux jambes et la majesté. »

Nous nous sommes mis en route, vers midi, dans la direction de l'Est, sans but précis, évitant seulement la vallée de l'*oued el-Abid* et ses dangereux riverains. La forêt de chênes est peu dense. Avec ses dessous de bois de calcaire gris, rouge ou brun, de micas, d'argiles violacées ou safranées, elle prolonge ce paysage tourmenté où nous vivons depuis quelques jours.



Fig. 29. — Le cirque de Taseraft (Aït Abdi) (page 46).



Fig. 30. — Oued Ouaz. — Gorges de Tifelouin n'Attach (page 47).

La halte se fait en plein bois, dans une clairière très sauvage, à côté de quelques huttes de bergers. Ces pauvres gens, surpris de l'honneur imprévu que leur fait le chérif d'*Ahançal* en venant camper auprès d'eux, nous apportent du lait aigre, un mouton, en s'excusant que leur misère ne leur permette pas de faire mieux.

Un vent d'Est glacial s'est levé, balayant la vallée, secouant nos tentes d'une façon inquiétante. Dans la soirée le vent s'apaise, la pluie lui succède, une pluie lente, que coupe par instants la tombée solennelle de larges flocons de neige... Notre camp prend un aspect lamentable sous ce linceul ; nos mules ont l'air si pitoyable sous leurs bâts trempés ; leurs pauvres pattes entravées s'enfoncent dans la boue glaciale !

18 janvier

Il a plu et neigé toute la nuit. Vers 7 heures le temps s'est levé, le vent a tourné, les nuages se sont déchirés, et le soleil est apparu. Les bergers ont éventré les haies de branchages qui gardent leurs troupeaux des voleurs, des lions, des panthères et des hyènes, et nous avons continué l'ascension du Djebel *Tingarta* (*Tinguert*), ce gros dôme qui, depuis deux jours, barre notre horizon du côté du Sud-Est.

L'ascension se fait dans la neige. Les chênes deviennent plus rares mais plus gros ; ils font place ensuite à de beaux thuyas, analogues à ceux des forêts des *Beni Mguild* ; le sommet de la montagne est chauve et rocheux, il disparaît aujourd'hui sous la neige.

On aperçoit du *Tinguert* toute la partie du *Moyen-Atlas* comprise entre la vallée de la *Mlouya* et le *Djebel Ioukhneïn*. L'ossature en est constituée par deux arêtes : la plus septentrionale est escarpée et continue comme une falaise ; l'autre, qui forme la berge nord de la vallée de l'*oued el-Abid* est moins haute, échancrée de plusieurs brèches, et se prolonge à perte de vue dans l'Est où se profile la silhouette d'une grosse montagne isolée, le *Djebel Toujjit*. C'est de ce Djebel Toujjit que sortent, opposés par leurs sommets, les oueds *Mlouya* et *el-Abid* dont l'un coule vers le Nord-Est et se jette dans la Méditerranée,

pendant que l'autre coule vers l'Ouest et porte ses eaux à l'Atlantique.

Nous voici donc, enfin, en vue de ce but que nous avons si laborieusement poursuivi. Pour la première fois j'obtiens la confirmation de l'hypothèse sur qui reposait mon itinéraire : que le *Moyen-Atlas* et le *Haut-Atlas* sont séparés par une vallée, orientée suivant la bissectrice de l'angle formé par les deux chaînes, et dont la direction prolonge la haute vallée de la *Mlouya*. Cette vallée ouvre, entre *Merrakech* et le Sud algérien, la voie de communication que nous cherchions.

Nous sommes trop rapprochés du *Haut-Atlas* pour en voir autre chose que les avants-monts dont le *Tinguert* fait partie. Rien ne saurait exprimer la tristesse de ces solitudes désolées. Les assises rocheuses affleurent sous la neige dont elles strient la blancheur, et, sous ce suaire hivernal, les éboulis de blocs calcaires semblent former un infranchissable chaos.

Ce col de *Tinguert* porte le nom de Col du vent : *Aguerd n'Ouadhou*. Il conduit à la vallée de *Taseraft* dans laquelle nous descendons par des escaliers et des lacets où mules et gens, peu accoutumés à marcher dans la neige, cheminent avec beaucoup de peine. On nous montre deux ruines et un cimetière perdus dans ces déserts, vestiges d'une fraction que la discorde divisa en deux tirremts qui se détruisirent.

Quelques troupeaux errent, épars sur ces pentes neigeuses, en quête d'une pâture problématique. Le froid est si vif que le gave que nous suivons est gelé. Un affluent égal à lui le grossit avant l'entrée de la clairière de *Taseraft* où s'élève une bourgade de 150 feux des *Aït-Abdi* (1). Ce sera notre gîte. Les habitants sont doux et accueillants. Ils cultivent toutes les terres accessibles à leurs charrues, et paraissent riches. Mais l'hiver les bloque hermétiquement dans leur ravin ; la neige s'y amoncelle jusqu'aux toits des maisons et justifie le nom berbère de ce cirque : *Taseraft*, la trappe.

19 janvier

Le ciel se couvre, le vent tourne à l'Ouest, il faut sortir au

(1) Voir : *Renseignements*.



Fig. 31. — Territoire des Aït Abdi. — Sortie des gorges de Tifelouin n'Attach (page 47).



Fig. 32. — L'Oued Ouaz. — Gorges de Tifelouin n'Attach (page 47).

plus vite du cirque de *Taseraft*, si hospitalier qu'en soit l'accueil. Notre départ a mis toute la bourgade en rumeur. Les hommes entourent le chérif et sollicitent de lui de nombreuses fatihas ; les femmes lui tendent leurs enfants et s'efforcent de toucher ses vêtements ; et, comme un peu de la grâce divine rejaillit assurément sur les serviteurs d'un aussi saint personnage, on nous presse, on baise nos mains avec une ardeur touchante, mais excessive.

Les hommes son remarquablement laids. Ils ont des traits trop forts, le nez gros, de grandes oreilles, une bouche énorme, des dents de carnassiers. Leur visage est précocement tanné par le hâle et le soleil, et sillonné d'innombrables et profondes rides.

Les femmes sont affreuses et repoussantes. Elles se barbouillent le visage de henné, s'enveloppent la tête de chiffons sordides.

Le gave qui nous a conduit à *Tazeraft* nous sert encore de guide pour en sortir. Nous longeons son cours qui grossit vite et devient un joli torrent, auquel on donne le nom d'*oued Ouaz*. Il coule entre deux chaînes boisées et désertes qui se resserrent brusquement obligeant la rivière à se tailler une issue dans sa berge méridionale.

La gorge de *Tifelouin n'Attach* ainsi ouverte a des parois de 400 à 500 mètres de hauteur, elle est sauvage et grandiose, le vent s'y engouffre en raffales qui nous mordent cruellement, car le kheidouz berbère, si approprié à l'immobilité, à l'équitation, si commode pour s'envelopper, est peu pratique pour la marche, surtout dans le vent.

Au sortir de cette gigantesque entaille ouverte dans la roche rouge, l'*oued Ouaz* coule dans un magnifique canal naturel, d'une centaine de mètres de largeur, dont les rives sont droites et escarpées comme des quais. Dans la berge orientale sont creusés les *Arzen n'Aoujgag*, les magasins des *Aït Abdi*. Ce sont des niches forées à mi-hauteur de la falaise et reliées par une berme de 60 centimètres de largeur. Chaque compartiment a sa porte en bois, solide et munie d'une serrure. Le propriétaire ne peut l'ouvrir qu'en présence de l'un des deux gardiens qui habitent à chacune des extrémités de cette corniche naturelle.

Notre étape se prolonge dans la nuit et nous arrivons à *Aferda* au clair de lune, au milieu des chants, des coups de feu, des cris de joie. Cet accueil nous montre de quel prestige jouit notre guide si aimable et si dévoué, le chérif d'Ahançal.

20 janvier

Aferda (ou *Taferda*) est un village ; ses habitants portent le nom d'*Aït ou Aferd*. On n'y voit ni tirremts, ni appareil guerrier. Les maisons meublent l'hémicycle de collines, en tapissent le fond, en escaladent les parois, s'y superposent, sans ordre, sans précautions défensives. Ce sont des maisonnettes basses, à toit plat, construites en dalles calcaires ou en pisé, se confondant presque avec le sol dont elles émergent peu. Presque toutes sont précédées d'un auvent, supporté par des poutrelles de bois, ce qui leur donne un air de légèreté gracieuse.

Un marché s'y tient le mardi (*el-Arba*). Nous y faisons séjour et nos hôtes ne nous cachent pas que notre caravane de **23** hommes et **14** animaux constitue pour leur pauvreté une très lourde charge. Mais vraiment nous ne pouvons pas continuer notre route sans un jour de repos : nos bellera n'ont plus de semelles, nos mules plus de fers, nos chouaris plus de fonds ; nous sommes dans un état de saleté lamentable... *Aferda* est tranquille, bien abrité, elle possède un savetier, un forgeron, son ruisseau est propice à notre lessive, nous y séjournerons donc, quittes à rendre légère autant que nous le pourrons, et à rémunérer largement l'hospitalité dont nous sollicitons la prolongation.

Un des notables est venu nous inviter à prendre une collation chez lui. Sa maison est campée en espalier, à mi-côte, adossée à la colline, exposée au soleil ; c'est l'une des mieux situées, l'une des mieux construites d'*Aferda*. Ses murailles sont robustes, épaisses de plus d'un mètre, faites de larges dalles cimentées avec de l'argile, sans fenêtres ni meurtrières. Une cour intérieure précède le seuil, encadrée de hangards qui servent d'écurie et d'étable. Les animaux sont aux champs ; les mules et les vaches labourent, car on laboure encore en cette saison avan-

cée ; les troupeaux sont au pacage dans la montagne. Une très vieille mule grise, quelques poules, deux chiens pelés qui dorment paisiblement, sont les seuls hôtes de ce lieu.

Les femmes de notre hôte accourent, dès le porche, pour nous baiser les mains, nous souhaiter la bienvenue et nous inviter à franchir le seuil. La porte de chêne, massive et rustique, tourne en grinçant autour d'une simple fourche de bois, et se ferme par un loquet qui mord dans le chambranle.

La maison comprend deux pièces : la première a 10 mètres de long, sur 4 de large, et 3 de haut ; la seconde, plus petite, surélevée d'un mètre, est séparée de l'autre par un mur bas, qui ne monte pas jusqu'au toit. On y accède par une brêche pratiquée dans le mur. La grande salle sert de cuisine, de salon de réception et de chambre des hôtes ; la petite doit être la chambre à coucher du maître, et son grenier.

On éprouve, en entrant dans cette demeure, une impression de fraîcheur et de calme. L'obscurité de cette pièce sombre, dépourvue de fenêtres, contraste avec l'aveuglante lumière d'un radieux midi de Janvier. Le jour ne pénètre que par la porte ; quand elle est close, quelques rais lumineux filtrent à travers les branchages de la toiture éclairant les volutes de fumée bleue d'un joli feu de bois qui brûle discrètement dans le coin le plus noir. Trois femmes, accroupies autour d'un grand plat de bois, préparent le *berkoukes* que l'on va nous servir.

La scène est d'une simplicité patriarcale. Les hommes sont assis en demi-cercle, sur le sol recouvert de deux grands tapis de laine écrue très épais et sans aucune teinture. Au centre est placé l'ancêtre, un vieil homme glabre, hideusement ridé. Notre hôte est son petit-fils, les autres personnages sont des parents proches, frères ou neveux. Un commerçant de passage, qui sait l'Arabe, nous sert d'interprète, car les gens d'*Aferda* ne parlent que la langue tamazirt.

On trouve de tout, dans cette salle commune : la provision de bois est bien régulièrement entassée près du feu, les sacs d'orge et de blé sont rangés le long du mur. On distingue dans la pénombre le grand métier sur lequel les femmes tissent

les hendiras et les kheidouz de laine et deux charrues, dont les socs, encore souillés de terre fraîche, reflètent les éclats du feu. Un attirail guerrier : fusil, djebira de cuir constellée de petits clous d'acier, corne de chèvre ou de mouflon servant de poudrière, dégorgeoir, moule à balles, mesure à poudre, pend à la muraille.

Tout est noir et luisant de fumée. La toiture est supportée par des piliers de chêne grossièrement équarris. On connaît, à la profusion et à la qualité des matériaux, que le sol est rocheux, que la forêt est proche. L'ensemble est massif et fruste, mais solide. Au milieu de ce décor primitif certains détails constituent des anachronismes et font tache : le fusil, la théière anglaise, le coffret à sucre, les pains de sucre que l'on casse avec un galet, le plateau de cuivre ciselé, les petits verres à thé, produits allemands d'une laideur toute germanique.

On a servi d'abord le berkoukes. L'une des femmes, la plus âgée, l'a apporté sur un grand plat de bois, une *guesâa*, et l'a déposé devant le chérif, en l'arrosant de beurre rance.

Après le berkoukes on a bu le thé traditionnel. Des formules courtoises, d'aimables vœux, accompagnent tout le repas. Les voisins et amis, groupés en cercle, achèvent nos plats, pendant que les femmes s'emploient, alertes et discrètes, à chauffer l'eau du thé et à faire circuler de l'eau fraîche.

L'une d'elles est gracieuse, presque jolie ; toutes trois sont remarquablement propres. Leur costume d'intérieur se compose d'une pièce de coton blanc serrée à la taille par une ceinture, agrafée sur les épaules, béante de l'épaule à la ceinture, laissant voir le buste, et admirer sa perfection chez la plus jeune, sa déchéance chez les deux aînées. Leurs cheveux sont relevés sur le sommet de la tête et dessinent, sous le foulard de soie noire ou rouge qui les recouvre, une sorte de bonnet en forme de bicorne, posé en travers de la tête. Une ceinture ou un cordon de soie enroulée autour de cet édifice l'orne et le maintient. Les cheveux sont coupés courts par derrière ; on conserve seulement deux nattes sur les côtés de la tête, et les élégantes en laissent déborder deux mèches qui s'ébouriffent hors du foulard, sur les tempes.



Fig. 33. - Vallée de l'Oued Ouirin (Haute vallée de l'oued el-Abid) (page 52).



Fig. 34. — Haute vallée de l'Oued Mlouya (rive gauche).
Campement de Taouenza. — Forêt de chênes des Aït Aissa (page 59).

Pendant tout le temps que dure notre repas, les voisins, les parents, les amis, entrent, sortent, s'assoient, prennent part à la conversation, simplement, sans formalités. Les femmes ont libre accès ; elles apportent leurs enfants pour les faire bénir, sollicitent des amulettes ou des remèdes.

Au moment où nous allions nous lever pour sortir, notre hôte a fait venir devant le chérif ses deux dernières femmes et, tout naïvement, lui a conté qu'elles se disputaient sans cesse et l'a prié de les réconcilier. La plus âgée s'est prosternée en suppliante, le front contre terre, les mains croisées derrière la nuque. L'autre, une petite femme toute jeune, au type kalmouk, pommettes saillantes, teint bistre et yeux bridés, est demeurée roide et immobile avec un air de défi qui ne promet rien de bon pour la félicité de notre pauvre hôte. Il nous a confié que sa première femme, la doyenne, remplissait, comme c'est l'usage, les fonctions d'intendante, de maîtresse de maison ; la deuxième est la veuve de son frère qu'il a épousée, suivant l'usage encore, pour recueillir ses trois neveux en bas âge ; la troisième est la favorite, elle sait son empire sur le maître, et se plaît à provoquer insolemment la jalousie des deux autres.

Notre soirée s'est achevée dans une oisiveté reposante. Personnel et matériel sont dans un état satisfaisant ; le moral seul laisse à désirer. Les exigences de notre escorte deviennent tyranniques. Nos hommes réclament à tout propos, et hors de propos. L'antagonisme entre mes serviteurs et ceux des cheurfa grandit ; les sujets ordinaires de leurs querelles sont les gardes de nuit, l'alternance des périodes de marche et de montage des mulets. Il m'arrive souvent d'être seul de toute ma caravane à marcher à pied... Mouley el-Hassen s'effraie de cette situation, il prévoit qu'elle ira s'aggravant à mesure que nous nous rapprocherons du Sud, de la patrie de nos hommes, et que lui et les siens seront massacrés dans l'*oued Dra*. Ce qui l'irrite par dessus tout, c'est de voir mon autorité croître en raison inverse de la sienne. La faute n'en est ni à lui ni à moi, mais à son cousin Mouley abd-Allah, ce vieux reitre, toujours le premier levé et le dernier couché, inlassable en route, insatiable à table, qui prétend commander notre personnel comme un négrier sa cara-

vane. La conclusion à tirer de cette expérience est qu'il ne peut y avoir en ce pays que deux sortes d'escortes pour une expédition du genre de la nôtre : une escorte de serviteurs religieux, disciples du chérif et tout à sa dévotion, à qui leur chef spirituel donne la bastonnade pour tout salaire — j'ai pu apprécier la docilité et l'attachement d'une telle escorte pendant le voyage que j'ai fait, en 1900, avec le chérif d'Ouezzan ; ou bien un personnel étranger au pays, dépaysé, et par conséquent fidèle par discipline et par nécessité, sinon par dévouement, tel que serait, par exemple, un détachement de tirailleurs ou de spahis algériens ou soudanais.

21 janvier

Nous jouissons d'un hiver exceptionnellement doux, et sans neige. La crédulité publique attribue le mérite de cette faveur aux vertus de notre chérif qui passe pour un grand thaumaturge. On cite déjà d'étonnants miracles à notre actif : l'autre semaine une fraction des *Aït Soukhman* avait, paraît-il, résolu de nous attaquer pendant la nuit, pour piller nos bagages et nous égorger. La nuit était radieuse, un splendide clair de lune éclairait la forêt. Quand les pillards voulurent se mettre en route pour commettre leur forfait, d'épaisses ténèbres les enveloppèrent, rendant leur marche impossible. Par trois fois ils tentèrent de reprendre l'exécution de leur projet, et, chaque fois, l'obscurité les arrêta. Ce matin trois d'entre eux sont venus se prosterner aux pieds du chérif, avouant publiquement leur faute, confessant leurs crimes passés, implorant le pardon et la bénédiction de Mouley el-Hassen... C'est la première fois qu'il m'est donné d'assister à cette sorte de confession publique que ni les usages ni les traditions islamiques ne comportent.

Nous sommes partis d'assez bonne heure, talonnés par des menaces de pluie. Nous nous dirigeons sur ce *Djebel Toujjit* que l'on nous a désigné l'autre jour comme étant la source d'où sortent la *Mlouya* et l'oued *el-Abid*. Le chérif Amhaouch y possède une zaouia : *Sidi Yahia ou Ioussef*. Chemin faisant nous coupons plusieurs affluents de l'oued *el-Abid*, puis l'oued *el-Abid* lui-même. Il porte ici le nom d'*oued-Ouirin*, coule sage-



Fig. 35. — La zaouia d'Arbala. — Résidence du Chérif Si Ali ben el-Mekki Amhaouch (page 54).



Fig. 36. — La haute vallée de l'Oued Mlouya. — Au fond le Haut-Atlas (page 58).

ment sur un lit de galets, entre des collines boisées, et n'a guère plus de 5 mètres de largeur. Au temps des neiges il devient un torrent infranchissable, ainsi que l'attestent les débris, les roches roulées, les troncs d'arbre flottés qui s'enchevêtrent sur ses rives.

Une surprise nous attendait au sommet de sa berge méridionale : la plaine ! Au sortir de ce chaos montagneux où nous marchions en aveugles, sans rien voir que le dos des collines sur qui moutonnent les bois de arrars et de chênes, les falaises qui bordent les plateaux, et les crêtes neigeuses des hautes montagnes, nous découvrons, à l'improviste, un horizon plat, le premier depuis que nous avons quitté la plaine de *Merrakech*. A vrai dire ce plateau n'a guère que 5 kilomètres de largeur (Nord-Sud), tandis que vers l'Est, un seuil de collines le ferme à une demi étape de nous.

La chaîne du *Moyen-Atlas* le borde au Nord ; ses sommets les plus élevés ne semblent pas atteindre 2.500 mètres. Les *Aït Seri*, les *Aït Ihand,* les *Aït Ichcheqqeren*, les *Aït Ishâq*, la peuplent et leurs territoires touchent la plaine du *Tadla* (1).

La chaîne du *Haut-Atlas* la borde au Sud, elle est toute blanche, complexe, mystérieuse, traversée à notre hauteur par un col qui met *Aferda* en relations avec le *Thodra*.

Après 2 heures de marche nous atteignons, en remontant le lit d'un torrent, le village de *Tiregdem* perché sur une colline rocheuse, escarpée. Tout autour les champs sont défrichés, bien cultivés, délimités par des enclos de branchages. Nous pénétrons ici sur le domaine du fameux chérif Sid Ali Amhaouch, le plus puissant et le plus riche personnage de l'*Atlas*. Sa résidence habituelle est la zaouia d'*Arbala*, petite bourgade située au fond d'un cirque rouge encadré de montagnes boisées.

Arbala est une ville sainte, un *horm*, un asile inviolable ; aucun rempart ne la protège mais nul étranger ne s'aviserait d'en franchir le seuil, car elle jouit d'un renom tragique : On y égorge les Juifs, on y brûle les envoyés du maghzen ; c'est

(1) Voir : *Renseignements*.

là que fut massacré traitreusement, en 1894, Mouley Srour, le propre oncle de Mouley Abd el-Aziz, deux fois sacré puisqu'il était l'ambassadeur du Sultan et l'hôte du chérif.

Nous faisons halte à trois kilomètres de la zaouia pour envoyer notre zettat, Amrar ben Naçer, solliciter l'hospitalité du chérif Amhaouch. L'annonce que des cheurfa étrangers sont à sa porte émeut fort le grand santon. — « Où vais-je pouvoir les loger ? » s'écrie-t-il.

En apprenant que nous avons un camp, des tentes, des serviteurs, il se rassure, et nous fait dire que nous sommes les bienvenus.

Pendant cette rapide négociation la pluie s'est mise à tomber, nous pénétrons dans *Arbala* au milieu d'une foule d'hommes encapuchonnés qui font la haie sur notre passage, immobiles et énigmatiques.

Sid Ali Amhaouch est venu baiser la main de Mouley el-Hassen et nous désigner l'emplacement de notre camp. Il nous a conté qu'il reçoit depuis deux jours courrier sur courrier l'appelant auprès de son frère malade. Une force invisible le retenait... A l'instant même où on l'avertissait de notre approche, une lettre venait de lui annoncer la guérison soudaine de son frère... Ce double événement n'est assurément pas une simple coïncidence ; Sid Ali y voit la manifestation miraculeuse des vertus de son hôte. Et nous voici installés dans la zaouia mystérieuse, au cœur de l'*Atlas* !...

22 janvier

Arbala, comme toutes les cités marocaines, perd à être vue de près. De loin c'était une ville, enchassée dans un cadre sombre de montagnes et de forêts. Ville sacrée, inviolée, que sa merveilleuse et tragique légende faisait présager intéressante et curieuse. En réalité elle n'est qu'une agglomération de maisons massives, cubiques, construites en pisé rouge, recouvertes de toits plats, groupées autour de deux ou trois grandes tirremts, et rien dans les mœurs des habitants, dans leur caractère, ne paraît justifier leur terrible renom.

Mais, si *Arbala* déçoit nos curiosités, son chérif, Sid Ali



Fig. 37. — Vallée de l'Oued Mlouya. — Au fond le massif du Djebel Aïachi (Haut-Atlas) (page 62).



Fig. 38. — Les sources de l'Oued Mlouya. — Au fond, à gauche, le Moyen-Atlas ; à droite, le Haut-Atlas (page 58).

Amhaouch, nous dédommage. Il est l'un des grands chefs spirituels du Maroc et, depuis la mort de Sid el-Arbi ed-Derqaoui, le plus puissant personnage religieux du Sud-Est.

C'est un homme de 45 ans environ, grand, très blanc de peau, et remarquablement hirsute. Il porte toute sa barbe et de longs cheveux qu'il réunit sur le sommet de la tête et qu'il recouvre d'un simple mouchoir de coton blanc. Il a le nez un peu busqué, de grands yeux très mobiles ; la bouche large est pavée d'énormes dents, l'absence d'une prémolaire y fait une fâcheuse brèche. La voix est forte, le verbe tranchant, le geste exubérant. La politesse tempère la brusquerie du caractère et l'intransigeance des idées, mais on sent percer dans la discussion un tempérament combatif, autoritaire, fait pour commander et pour combattre.

Sid Ali ben el-Mekki Amhaouch nous a conté lui-même sa généalogie et son histoire. Il est de la lignée des cheurfa *Idrissites*, dépossédée par la famille des cheurfa *Alaouites* actuellement régnante ; cette origine explique la terreur et la haine qu'il inspire aux Sultans.

Le premier de ses ancêtres qui porta le nom d'Amhaouch fut Sidi Ali ou H'sâein. Il eut dix enfants, et laissa la *baraka*, le majorat spirituel, à l'aîné Sidi Mohammed ou Ali, plus connu sous le nom de Sidi Mohammed ou Nâcer, qui eut seize enfants, et légua la baraka à Sidi Talha, qui la transmit à son fils Sidi el-Mekki, père de Sid Ali Amhaouch.

Sid Ali fit de fortes études de théologie, de droit et de grammaire. Sa jeunesse se passa entre *Arbala*, *Fès*, *Meknès* et *Merrakech*. Les *Aït Ichcheqqeren* sont sa tribu. On le nomme « le Sultan de la montagne ». Ce titre lui fut donné par son maître Sid el-Haouâri, fondateur de la zaouia derqaouia de *Ferkla*. Il réside, tantôt à *Arbala*, dans la fraction d'*Aït Abdi* ; tantôt à *Tihouna*, chez les *Aït Ouïdir* ; tantôt à *Tlata-n'ou-Arab*, près de la *zaouia de Sidi Yahia ou Youssef*, aux sources de l'*oued el-Abîd*. Il est polygame, dans chacune de ces résidences il a femmes, enfants et serviteurs.

D'ailleurs il vit avec l'affectation de simplicité et d'austérité

qui caractérise les Derqaoua, dont il est actuellement le chef le plus puissant et le plus compréhensif.

Sa maison d'*Arbala*, dans laquelle il tint à nous recevoir, est une vaste enceinte en pisé et en branchages de chêne. La nudité des salles rapelle les *kheloua*, les chambres vides où les hagiographes musulmans se plaisent à représenter les solitaires.

— « Voyez ma misère — nous dit-il — et dites si c'est là le palais d'un ambitieux, d'un prétendant ?... »

Et Sid Ali nous conte ses démêlés avec le Sultan Mouley el-Hassen. Il tient surtout à nous narrer l'histoire du meurtre de Mouley Srour, dont on l'accuse, et qu'il explique de la façon suivante :

L'année que le Sultan, Mouley el-Hassen, luttait avec les revers que l'on sait, contre la rebellion des *Riata* (1892), la tribu des *Aït Issa*, fraction des *Aït Soukhman*, choisissait pour qaïd Adrtataï, homme brave et loyal. Le maghzen voulut lui imposer une de ses créatures, Sid ou Bassou. Mouley Srour, qui tenait campagne chez les *Srarna,* reçut l'ordre de soutenir le candidat du maghzen, et au besoin de l'introniser de force, en l'appuyant avec sa harka.

L'oncle du Sultan s'en vint, par le territoire des *Zaïan*, avec 200 cavaliers seulement. Il s'engagea sans précautions, sans défiance, dans le col de *Tirranimin* qui fait communiquer la haute vallée de la *Mlouya* avec *Arbala*. Les *Aït Abdi* l'attendaient embusqués derrière les buissons fourrés qui boisent le défilé. Ils s'élancèrent à l'improviste, en tirant des coups de fusil et en poussant des cris. Les cavaliers, affolés, se jetèrent les uns sur les autres, se bousculèrent, s'entretuèrent, et dans cette panique Mouley Srour fut désarçonné et écrasé. Un montagnard lui coupa la gorge sans même savoir qui il était.

Le Sultan tint le chérif Amhaouch pour responsable de ce guet-apens. L'année suivante il équipa une forte harka pour soumettre les *Aït Abdi* et prendre le chérif. Les montagnards effrayés abandonnèrent la cause de Sid Ali qui resta seul avec le qaïd Mohammed ou l-Bâz et 150 fusils. Il mit le feu aux maisons d'*Arbala*, puis gagna la montagne, d'où, pendant tout un mois, il harcela les troupes du maghzen.

Cependant les moissons blondissaient dans la plaine ; les femmes, les enfants, les troupeaux, pâtissaient dans la montagne ; le nombre des fidèles allait décroissant. Sid Ali eut pitié des siens, il envoya le qaïd Ou l-Bâz faire acte de soumission en immolant 4 bœufs devant la tente du chef de la harka.

La campagne prit fin, les gens du maghzen quittèrent avec hâte ces montagnes inhospitalières. Le Sultan fit savoir au chérif Amhaouch qu'il lui accordait son pardon et serait heureux de le voir à sa cour. Sid Ali n'eut garde de se rendre à cette invitation. Depuis lors il se tient sur la défensive sachant que son voisin, le qaïd des *Zaïan*, épie ses moindres mouvements, et que sa tête est mise à prix. Le dernier que tenta cette prime fut un pauvre diable de moghazni qui, dans le *Ferkla*, le manqua à bout portant de deux coups de fusil. Il fut saisi par les Derqaoua furieux, et brûlé vif.

Tel est le récit que nous fit Sid Ali. Le qaïd Ou l-Bâz le confirme en Tamazirt, car il ignore l'Arabe, et sa face affreusement bourgeonnante s'enlumine au récit de ces prouesses passées...

Il n'est que trop certain que nous avons en ce chérif fanatique un adversaire avisé, et que nous le trouverons en travers de toutes nos tentatives à la tête de ses montagnards de l'*Atlas*. J'ai dit qu'il était derqaoui ; l'une de ses filles a épousé Sid Bba, fils de Sid el-Haouari et petit-fils du fondateur de l'ordre Sidi el-Arbi.

Détail à retenir, Sid Ali Amhaouch, le chérif fanatique, est un disciple fidèle du chérif de *Tamesloth*, derqaoui également, chef des *Aït Atta*, protégé anglais, et ami très dévoué de la France dont il m'a chargé de solliciter la protection (1).

23 janvier

A 10 heures 30 nous étions en route. Sid Ali nous accompagne, il nous fera les honneurs de son territoire jusqu'à ce que nous ayons franchi les tribus dangereuses des *Aït Abdi* et des

(1) Mouley el-Hadj, chérif de Tamesloth, est décédé en 1908.

Aït Ihand. Chemin faisant il nous renseigne sur la topographie et l'histoire de ces régions qu'il connaît admirablement.

Nous escaladons d'abord le col de *Tirranimin* franchissant ainsi le seuil qui sépare le bassin atlantique du bassin méditerranéen. C'est là que périt Mouley Srour. L'ascension est facile, la route atteint en une heure le sommet du col d'où la vue est splendide. A l'Ouest l'*Atlas-central* forme un cahos qui semble inextricable, infranchissable, s'étendant de la crête du *Djebel bou Gemmez* aux collines du *Moyen-Atlas*.

Au Sud le *Haut-Atlas* porte deux énormes montagnes : le *Djebel Mgrour*, au pied duquel passe le *col d'Ahançal* ; le *Djebel Maasker*, qui domine le *col d'Iril* par où l'on va d'*Arbala* au *Thodra*.

Au Nord les montagnes du *Moyen-Atlas* portent les noms des tribus qui les habitent. Le chérif Amhaouch les énumère avec volubilité, ce sont de l'Ouest à l'Est : *Aït Sri*, *Aït Ihoudi*, *Aït Ouirra*, *Aït Içhaq*, *Aït Ichcheqqeren*, *Beni Mguild* ; par delà ces tribus et ces montagnes, on descend dans les plaines du *Tadla* et des *Zaïan*.

Mais nous sommes las de ces horizons montagneux dont chaque étape, depuis deux semaines, nous a fourni l'occasion d'admirer la sévère majesté, et c'est vers l'Est que vont nos curiosités, vers l'immense plaine de la *Mlouya* qui commence à nos pieds, encadrée entre le *Moyen* et le *Haut-Atlas*, et qui va, s'élargissant à l'infini, comme un golfe.

Je revois avec émotion, se haussant par dessus les monts hérissés de cèdres des *Beni Mguild*, le *Djebel Haïan*, puis, plus au Sud, gigantesque et couvert de neige, le *Ari Aïach*, le géant de l'*Atlas*, que j'ai ascensionné en 1901.

Mes itinéraires se ferment désormais, enveloppant le *Maroc* d'une façon continue de *Tanger* à *Tiznit*, de la *Méditerranée* à l'*Atlantique*.

L'enchevêtrement des vallées supérieures de l'*oued el-Abid* et de la *Mlouya* est un fait géographique intéressant. Les deux cours d'eau se croisent, séparés par une chaîne curieuse, sorte de cloison au Sud de laquelle l'*oued el-Abid* coule de l'Est à l'Ouest, tandis que la *Mlouya* coule au Nord, de l'Ouest à l'Est.



Fig. 39. — L'Oued Mlouya : au sud d'Azerzour, à l'horizon, le Haut-Atlas (page 62).



Fig. 40. — Habitants du qçar d'Azerzour (Aït Ihand) (page 62).

Le *Djebel Toujjit* (la teigneuse), qui fut notre point de direction pendant les deux dernières étapes, est le premier élément de cette chaîne ; le deuxième porte le nom de *Oujjit*, (le teigneux).

La zaouia de *Sidi Yahya ou Youssef* est située sur le flanc Sud du *Djebel Toujjit*. La *Mlouya* sort du flanc Nord de la montagne par trois sources : *Sit*, *Tennout* et *Tamjout n'Arbalou*.

Enfin nous apercevons distinctement trois brèches, trois cols du *Haut-Atlas* : le col *d'Iril*, que j'ai nommé déjà, et qui conduit à l'*oued Thodra* ; le col de *Tounfit*, qui débouche dans la vallée de l'*oued Reris* ; le col de la zaouia de *Sidi Hamza*, qui mène à l'*oued Ziz* et au *Tafilelt*.

Sid Ali Amhaouch, à qui nous devons ces renseignements, nous trace lui-même un croquis schématique indiquant la situation des tribus de cette région et son orographie. Il nous donne encore le début d'une prophétie en vers berbères, composée au XIIe siècle de l'Islam par son grand oncle Bou Bekr, annonçant l'expédition que le Sultan Mouley el-Hassen devait diriger 200 ans plus tard contre la zaouia d'*Arbala*. Sur le manuscrit qu'il nous remet Sid Ali a commenté et expliqué en Arabe chacun des mots du poème berbère (1).

Après avoir suivi quelques temps le cours de la *Mlouya* naissante, à qui les gens du pays donnent le nom d'*Assif Melouit*, et longé les pentes septentrionales du *Djebel Toujjit* nous gagnons le flanc droit de la vallée pour aller planter notre camp à l'abri du vent dans la forêt de chênes des *Aït-Aïssa*.

Le chérif Amhaouch, trouvant trop faible l'effectif des cavaliers venus à sa rencontre, refuse de mettre pied à terre sur leur territoire et nous fait camper un peu plus loin chez les *Aït Yahia* qui, en un clin d'œil, égorgent cinq moutons et dressent une grande *kheima* noire, sous laquelle le chérif et son escorte s'installent.

Une heure après notre arrivée on nous servait des rognons, des tranches de foie rôties enfilées sur des baguettes de fusil,

(1) Voir : *Documents*.

et le lendemain, à l'aube naissante, au bruit des *heidouz*, au son du *tobbal*, nos serviteurs étaient encore attablés à dévorer d'énormes quartiers de mouton en buvant du lait aigre à la bouche des outres...

24 janvier

Les *Aït Aïssa* chez qui Sid Ali a refusé de camper hier soir sont venus ce matin, en suppliants, égorger des moutons devant la tente du chérif, et le prier d'accepter l'hospitalité de leurs douars. Leur abstention d'hier fut toute fortuite et naturelle : on avait omis d'avertir les deux tiers de la fraction. Sid Ali cède à leurs instances, et nous levons notre camp pour revenir le planter mille mètres plus à l'Ouest. Pendant ce court trajet les *Aït Aïssa* nous donnent une fête équestre, un *lab el-khiel* dans lequel une trentaine de cavaliers, armés du Martini-Henry ou du Remington, galopent, évoluent, autour d'une poignée de piétons armés de grands fusils marocains.

J'ai, par ailleurs (1), longuement décrit ces jeux guerriers. Ceux des *Aït Aïssa* ne nous apprennent rien de nouveau. J'ai pu constater seulement que les cavaliers de la vallée de la *Mlouya* méritent encore leur bon renom.

Quand la fête fut terminée Sid Ali en réunit autour de lui tous les acteurs, et, de sa voix claironnante, s'écria :

— « Fabriquez de la poudre, entraînez vos chevaux, la *guerre sainte* est proche ! »

25 janvier

Nous nous réveillons sous la neige. La vallée de la *Mlouya* est blanche comme un steppe, et du coup notre précieux compagnon Sid Ali nous abandonne pour rentrer chez lui. Avant de nous quitter il nous fait donner une mule par ses vassaux les *Aït Aissa*, puis il nous remet aux mains des *Aït Ihand* qu'il a fait convoquer par un courrier, et qui nous conduiront chez les *Aït Yahia*.

Nous nous dirigeons droit sur l'entrée du col de *Tounfit* à tra-

(1) *Voyages au Maroc*. 1899-1901. A. Colin.



Fig. 41. — Vallée de l'Oued Mlouya. — Le qaïd Aziz des Beni Mguild (page 62).



Fig. 42. — Vallée de l'Oued Mlouya. — Une patrouille des Aït Yahia (page 63).

vers la plaine où l'âpre vent du Nord fouette des raffales de neige qui nous aveuglent et rendent notre marche difficile. Il était temps de sortir de la vallée de l'*oued el-Abid* où la neige s'amoncelle jusqu'aux toits des tirremts.

Nous installons nos tentes au pied du qçar d'*Azerzour*, autour duquel sont déjà dressés les douars des *Aït Ihand* que la menace de l'hiver et la présence des lions ont chassés de la montagne.

Et, tout en grelottant dans la bise glaciale, j'évoque la vision de cette même vallée de la *Mlouya*, telle que je la vis en juillet 1901, fauve et calcinée par un soleil torride.

CHAPITRE III

DE L'OUED MLOUYA A L'OUED DRA

26 janvier

Ce matin, en quittant *Azerzour*, nous mettons le cap franchement au Sud. Avec cette orientation nouvelle commence la deuxième partie de notre voyage, qui consiste à traverser le *Haut-Atlas* et à gagner l'*oued Dra* en étudiant les bassins sahariens de l'*oued Ziz*, de l'*oued Reris*, de l'*oued Thodra-Ferkla* et le *Djebel Sarro*.

Le froid est vif, nos thermomètres marquent — 9°, mais le ciel est d'une admirable pureté. Les *Aït Ihand* nous font attendre jusqu'à onze heures le déjeuner qu'ils tiennent à nous offrir, puis ils précipitent notre départ et nous font traverser, aussi vite que nos mules le peuvent faire, la plaine de la *Mlouya*. La raison de cette hâte est que notre itinéraire doit écorner le territoire des *Beni Mguild*, avec lesquels ils sont en guerre. Un fort parti de cavaliers battant l'estrade a été signalé dans la direction que nous devons suivre.

Le *col de Tounfit* ouvre devant nous une échancrure étroite entre les deux énormes massifs du *Djebel Maasker* et du *Djebel Aïachi*. L'*Atlas* est splendide ; la neige a glissé sur ses pentes rapides dessinant des arêtes vives et des faces planes d'une merveilleuse régularité qui en font un titanique entassement de dièdres et de trièdres. La *Mlouya*, au gué où nous la traversons, n'est qu'un gros ruisseau clair, assez rapide, à demi gelé. Elle n'a nulle part encore plus de 5 mètres de largeur et de 50 centimètres de profondeur.



Fig. 43. — Campement dans un douar. — Vallée de la Mlouya (page 64).



Fig. 44. — Un douar de pasteurs. — Mejmoua Aït Ali ou Brahim (page 64).

Au delà la plaine est grisâtre, rien n'y pousse que le *chih*, l'absinthe, et quelques minuscules plantes fourragères dont la tête seule, toute givrée, apparaît au-dessus de la neige.

De loin en loin une tirremt fait tache sur ce monotone linceul tendu d'une chaîne à l'autre, du *Haut* au *Moyen-Atlas*. Nous atteignons les premières pentes du *col de Tounfit* ; des patrouilles de cavaliers en gardent l'accès car les troupeaux et les douars des *Aït Ihand* y sont venus chercher un abri contre l'hiver. J'aperçois les postes placés sur les sommets, surveillant la plaine.

Ce service de garde s'émeut à notre approche. On voit des cavaliers qui dévallent le long des pentes dans un tourbillon de neige, les patrouilles qui se dirigent sur nous. Nous faisons halte ; on échange quelques paroles de salutation, à voix basse, puis l'*amrar*, le chef des *Aït Ihand*, explique qu'il escorte un *agouram*, un chérif, ami de Sid Ali Amhaouch, et qu'il le remet sous la protection des *Aït Yahia*. Les nouveaux venus mettent pied à terre, baisent les mains de Mouley el-Hassen, et nous voici, sans plus de transition, passés du *Moyen-Atlas* au *Haut-Atlas*, des *Aït Ihand* aux *Aït Yahia*.

Pendant ce colloque j'ai tout le loisir d'étudier le paysage, d'y retrouver les aspects observés du haut du *Ari Aïach*, et les sommets qui me sont familiers. Dans l'Est, par delà la plaine immense où coule la *Mlouya*, on distingue très nettement, vers la *Dahra*, quatre lignes de hauteurs, échelonnées du Nord au Sud. La plus septentrionale, qui est la plus élevée, supporte une table de forme très particulièrement régulière.

Vers le Nord je reconnais les monts des *Beni Mguild*, des *Aït Ioussi*, des *Beni Ouaraïn*, et le *Bou Iblan* dont la cime arrondie, toute blanche, se dresse au-dessus des crêtes hérissées de cèdres. Même je crois deviner, à l'aide de ma lunette triédrique, dans la transparence laiteuse de l'air, l'arête tranchante du *Djebel Ouarirth* dont plus de 200 kilomètres nous séparent !

Nos nouveaux guides nous font abreuver nos bêtes à un *redir* voisin, puis ils nous conduisent au milieu de leurs douars, au fond d'une cuvette à laquelle on donne le nom de *Mejmoua Aït Ali ou Brahim*.

L'insécurité de ce campement est grande. Cette agglomération de tous les troupeaux d'une tribu est faite pour tenter les pillards. Un rezzou heureux pourrait enlever d'un coup de main des milliers de moutons et de chèvres, des centaines de mules, d'ânes, de chevaux. Je retrouve ce soir, parmi ces tribus pastorales, les impressions vécues dans les grands douars des *Beraber*, au milieu des forêts des *Beni Mguild*. Le calme de cette soirée splendide est troublé par la rentrée des troupeaux innombrables soulevant un nuage de poussière. Parmi les clameurs des bergers, les femmes s'empressent à traire les chèvres et les brebis. Ensuite c'est le retour des mules ; puis celui des chameaux dont la marche est plus lente, la conduite plus difficile ; enfin paraissent les cavaliers, tète-nue, le burnous tombant à la cheville, le fusil en travers de l'arçon, resserrant patiemment le cercle immense de leur retraite concentrique. Les grands feux s'allument, emplissent le camp de clartés soudaines, et de senteurs aromatiques. La nuit vient, la rumeur du camp s'apaise, les douars s'endorment. C'est l'heure où, sous notre outaq hermétiquement close, commence la veillée laborieuse ; Zenagui transcrit ses notes, et fait ses observations météorologiques ; Boulifa surveille la chaudière de son hypsomètre, classe nos récoltes géologiques et botaniques, pendant que je braque lunette et sextant vers les étoiles, que je mets au net mes itinéraires, et que j'écris le journal de notre route...

Il faut avoir vécu cette vie nomade pour en comprendre le charme, pour savoir quelles compensations aux misères quotidiennes on peut trouver dans la splendeur du décor où l'on lutte, dans la grandeur du but que l'on poursuit...

27 janvier

Nous étions partis ce matin pour faire une longue étape. A peine étions-nous engagés dans le col *de Tounfit* que force nous fut de nous arrêter. La bourgade de *Tounfit*, capitale des *Aït Yahia*, devait nous vendre de l'orge et nous fournir une escorte. Elle s'y refuse pour aujourd'hui, réclamant l'honneur



Fig. 45. — Vallée de l'Oued Mlouya. — Le qçar d'Azerzour (Aït Ihand) (page 61).



Fig. 46. — Gorges de l'Oued Msaf (Oued Ziz) (page 69).

de nous héberger, et remet à demain la fourniture de fourrage et de guides que nous requérions.

Il n'y a qu'à s'incliner. En Bled es-Siba le voyageur est le jouet de tous les caprices ; plus fait patience que force ni diplomatie. Séjourner est une perte de temps, un danger, une dépense inutile ; mais passer outre serait folie... Nous séjournerons donc.

Tounfit est une petite ville d'une cinquantaine de feux, perchée sur le dos d'un monticule. La partie supérieure est occupée par deux tirremts d'aspect important.

Toutes les constructions sont en pisé grisâtre. Les maisons n'ont pas de cour intérieure, mais elles ont deux et quelquefois trois étages, des fenêtres qui regardent la campagne, des toits plats. La mosquée porte un minaret carré assez bien décoré, et qui n'est pas dénué d'élégance.

L'oued qui arrose cette vallée et s'attarde dans ces champs de terre grise, s'en échappe par des gorges abruptes où poussent quelques arrars clair-semés.

Des groupes de maisons isolées s'élèvent dans la plaine. On nous fait camper près de l'un d'eux, auquel échoit le tour d'hospitalité. L'accueil qui nous est fait est peu enthousiaste, et justifie les appréhensions de nos serviteurs que les *Aït Yahia* terrorisent. On nous prend, paraît-il, pour des émissaires du maghzen, et beaucoup de nos hôtes voudraient venger sur nous les vieilles rancunes et les griefs qu'ils ont contre le gouvernement chérifien.

Comme si ces soucis extérieurs ne suffisaient pas à rendre notre situation précaire, nos hommes se battent. Leurs querelles intestines mettent, à chaque instant, nos existences et notre œuvre en péril. Tantôt ils parlent de déserter, tantôt ils viennent me demander la permission d'égorger les cheurfa et leurs gens. Mouley el-Hassen ne veut plus continuer le voyage dans de pareilles conditions d'insécurité ; il parle de faire massacrer notre personnel par nos hôtes, et de continuer la route avec une escorte de chleuh.

Mouley Abd Allah est venu, à la nuit tombée, me demander de lui prêter mon revolver pour qu'il puisse brûler la cervelle de

l'un de mes Draoua pendant l'étape de demain... Enfin j'ai reçu de ce même Draoui une déclaration grave : quatre de ses compatriotes, habitants de *Tisint* comme lui, et qui vivaient avec lui à *Mogador*, ont reçu la confidence de nos projets. Ces hommes connaissent notre intention de revenir par le bassin de l'*oued Dra*. Ils ont dû quitter *Mogador* pour retourner chez eux très peu de jours après notre départ ; nous courons chance de les trouver sur notre chemin.

— Quelle attitude auraient-ils en cas de rencontre ?

— Mauvaise, répond sans hésiter Ahmed, ils nous pilleront et te tueront !

Ceci modifie mon programme. Bien entendu nous éviterons *Tisint* et toute la région qui borde le cours moyen de l'*oued Dra*. Nous allons revenir jusqu'à l'*oued Dadès*, c'est-à-dire jusqu'à l'*oued Dra* supérieur, en longeant les pentes Sud de l'*Atlas* comme nous en avons longé les pentes Nord. En atteignant le *Dadès* je disloquerai ma caravane qui, décidément, est trop lourde pour ces régions pauvres et dont les éléments sont trop inconciliables.

Boulifa gagnera *Merrakech* avec un des cheurfa, Mouley Abd Allah ; il emmènera nos Draoua turbulents et indiscrets ; il emportera la moisson de la première partie de notre voyage, nos documents de toute espèce, que j'ai hâte de mettre en lieu sûr ; enfin, et surtout, il portera de nos nouvelles à tous ceux, parents et amis, dont nous devinons l'affectueuse angoisse. Depuis notre départ il nous a été impossible de faire parvenir une seule lettre, et nous n'avons reçu aucune nouvelle du monde extérieur. L'isolement est la rançon des belles émotions de cette vie intense qui absorbe l'esprit et fatigue le corps, mais laisse le cœur anxieux et vide...

28 janvier

A peine avions-nous arraché les premiers piquets de nos tentes qu'une délégation des notables de *Tounfit* est venue nous prier de surseoir. Le cheikh du village est absent ; la plupart des cavaliers sont au marché du samedi ; personne ne peut nous



Fig. 47. — Tagoudit (Aït Yahia). — Groupe d'habitants (page 68).



Fig. 48. – Tagoudit. – Femmes Aït Yahia (page 68).

accompagner. On voudrait aussi nous exempter de la taxe d'une peseta par bête que les *Aït Yahia* prélèvent sur les caravanes qui franchissent le col. Il faut pour cela que la djemáa, l'assemblée des notables, se réunisse. Pour toutes ces raisons, pour d'autres encore, que l'on ne nous dit pas, l'*amrar*, le chef de la fraction qui nous héberge, nous prie de venir prendre chez lui le berkoukes et le thé qui constituent la collation matinale.

Quelle différence entre cet intérieur misérable, enfumé, crasseux et la confortable demeure de notre hôte d'*Aferda* ! La salle commune est sombre et encombrée, on y heurte les tas de bois écroulés, les outils, les armes. D'énormes coffres cadenassés sont rangés le long du mur.

L'accueil de l'amrar est cordial. Il s'excuse de sa pauvreté, et nous prévient que nous pénétrons dans un pays de mécréants, gens sans foi ni lois, qui seront insensibles à la faveur de notre visite, et pour qui un étranger, fût-il le plus saint des marabouts, n'est qu'un prétexte à exploitation. Le col de *Tounfit* est assez fréquenté, les qçour qui le peuplent sont des nzala où l'on ne trouve à se procurer de l'orge et des zettat qu'à des prix exorbitants.

Après une heure de pourparlers les gens de *Tounfit* nous fournissent enfin deux guides, et nous nous mettons en route en remontant le val d'*Ardouz*, parallèle à la direction générale de la chaîne. Puis nous gravissons le flanc Sud de cette vallée pour passer dans celle de l'*assif Thoura*, torrent clair et bruyant dont nous remontons le lit tortueux, pénétrant ainsi entre l'*Iril Habbari*, qui termine le massif du *Djebel Maasker*, et le *Ari Aggoni*, dernier contrefort du *Djebel Aïachi*.

Nous marchions paisiblement dans ces gorges sauvages, boisées de chênes et de arrars, quand, au coude d'un couloir étranglé, deux jeunes brigands se sont avisés de nous couper la route. J'étais en tête, j'ai vu tout à coup deux longs canons de fusils s'abattre à trente pas de nous...

Notre zettat a relevé d'un beau geste son kheidouz dans lequel il était frileusement engoncé, et a enlevé son cheval au galop, en piquant droit, et très crânement, sur nos agresseurs.

Quelles objurgations, quelles invectives a-t-il proférées, je

l'ignore, toujours est-il que l'apparition de nos armes, hâtivement exhibées hors de leurs étuis, a dû ajouter beaucoup de poids à sa glose, car les jeunes mécréants se sont précipités, repentants et confus, pour baiser les mains de ces passants qu'ils prétendaient piller.

La fin de l'étape est monotone. Nous sommes dominés de partout. De très beaux chênes vêtent les parois des montagnes d'une frondaison sombre. Les cèdres boisent les régions supérieures ; ils paraissent malades, leurs troncs desséchés encombrent les ravins, hérissent les sommets, couchés comme des épaves, ou dressés comme des gibets.

Tagoudit, notre gîte, est située dans une vallée qui sépare la chaîne traversée aujourd'hui d'une deuxième chaîne que nous traverserons demain. Notre amrar avait dit vrai, les gens de la montagne sont inhospitaliers et intéressés. On nous relègue dans une maison vide en nous recommandant de nous y barricader, et l'on nous vend, à des prix exorbitants, les provisions dont nous avons besoin. Un vieux chérif, qui s'est fixé dans ce lieu perdu, s'installe indiscrètement au milieu de nous, et passe une partie de la nuit à nous confier ses doléances : « Les gens de *Tagoudit*, nous dit-il, sont des brigands ; ils n'ont pas plus de religion que les singes !...

29 janvier

Départ laborieux, comme à chaque fois que l'on gîte sous un toit. Quand on arrive, fatigué, affamé, l'offre d'une maison paraît une aubaine : pas de tentes à planter, pas de garde de nuit, plus de craintes des fauves, des voleurs, du froid, de la neige... A peine est-on installé, les inconvénients apparaissent : obscurité complète, vermine, saleté, enfumage ou froid, selon que l'on ferme ou que l'on ouvre l'unique porte par où pénètrent l'air et la lumière, par où s'échappe la fumée.

Nous l'avons éprouvé ce matin ; il nous a fallu plus de deux heures pour mettre notre caravane en marche. Les gens de *Tagoudit* n'ont rien fait pour faciliter notre exode. Apparemment ils nous tiennent pour des marchands, car ils sont venus vingt



Fig. 49. — Col de Tounfit. — Village des Aït Hattab (Aït Haddidou) (page **70**).



Fig. 50. — Gorges de l'Oued Msaf (Oued Ziz) (page 69).

fois nous prier de leur vendre le contenu de nos caisses. Après force pourparlers on nous laisse partir, moyennant une taxe de 75 centimes par bête, et l'on nous fournit un zettat.

Deux routes franchissent la deuxième chaîne : l'une courte mais rude ; l'autre longue, mais plus facile. Nous avons opté pour la seconde ; bien nous en prit, car elle constituait déjà le maximum d'effort dont notre détestable personnel et nos mules fatiguées fussent capables.

On quitte dès le départ l'*Assif Thoura*, qui coule entre la première et la deuxième chaîne, pour traverser cette deuxième chaîne en remontant l'*Assif Timelguin*. Une ruine, perchée sur une flèche rocheuse presque inaccessible, commande le défilé. C'est une construction en dalles de schistes superposées sans ciment, ou maçonnées avec de l'argile. Les murs en paraissent peu épais, on y voit des portes, des fenêtres, des poutres de bois. Ces ruines, que les habitants désignent du nom de *Irrem Iroumin*, les forteresses des Roumis, passent pour avoir été édifiées et habitées par les chrétiens qui peuplèrent le Maroc avant la conquête islamique. Les *Regraga*, et les premiers apôtres musulmans, les détruisirent, mais les Roumis subtils avaient caché leurs trésors dans des grottes, des cavernes et des silos, où ils dorment, ignorés des musulmans et gardés par des génies jaloux. Il nous arrivera maintes fois de rencontrer des ruines semblables ; chaque fois la même légende nous sera contée, avec quelques variantes sans importance.

La deuxième chaîne, dont nous gravissons et dévallons les flancs escarpés, culmine, au *Ari Tafellent* que nous franchissons avec beaucoup de peine par une faille à demi comblée de neige. Nous avons alors devant nous une troisième chaîne, dont l'élément principal porte le nom de *Ari Aberdouz*.

Nous en longeons le pied en suivant le lit de l'*Assif Msaf* que l'on nous donne pour la branche principale de l'*oued Ziz*. Nous sommes donc désormais dans le bassin saharien du *Tafilelt*.

L'*oued Msaf*, de même que tous les cours d'eau nés entre ces chaînes du *Haut-Atlas*, a dû se frayer une issue à travers les roches friables qui forment l'ossature du terrain. Ces gorges sont admirables ; par endroits deux cavaliers s'y croiseraient

avec peine ; les parois se rejoignent jusqu'à se toucher, et les entassements de roches éboulées dessinent des voûtes géantes aux arches cyclopéennes. En sortant de ce couloir le torrent s'assagit, s'étale, il irrigue des champs exhaussés en terrasses dont les terres sont retenues par de petits murs en pierres renforcés avec des troncs d'arbres. Ce sont les cultures des *Aït Ali ou Oussou*, elles s'étendent autour d'un village d'une trentaine de maisons d'aspect assez misérable. Puis la vallée se resserre à nouveau, et l'*oued Msaf*, s'ouvrant un chemin dans un contrefort de la chaîne principale, à travers des gorges moins importantes que les précédentes, nous conduit au village des *Aït Hattab*, fraction de la tribu des *Aït Hadiddou* dont les maisons étagées sont surmontées d'une tour effilée, très délabrée, qui en couronne harmonieusement la silhouette.

30 janvier

Comme chaque matin, depuis que nous sommes dans la montagne, nous perdons deux heures à négocier le tarif du passage. Pour aujourd'hui nous paierons une peseta par bête de somme ou de selle, prix exorbitant, si l'on songe qu'à ce taux une caravane de vingt animaux versera 200 pesetas pour dix étapes. Ce qui, avec la nourriture, la solde du personnel et les frais portera à plus de 500 pesetas le prix de dix journées de route...

Nous descendons encore, pendant une heure environ, la vallée où coule l'*oued Msaf*, puis nous escaladons le *Djebel Aberdouz*. De sa crête on domine, et l'on comprend toute cette région du *Haut-Atlas*. Trois chaînes parallèles, continues, orientées à peu près O.S.O.-E.N.E., séparées par d'étroites vallées, constituent les lignes principales du paysage. La plus septentrionale porte le *Djebel Maasker*, le *Iril Abbari*, le *Ari Aïach* (que l'on désigne ici du nom de *Adrar Ali*). La chaîne centrale porte, de l'Ouest à l'Est, le *Ari Aqdar*, le *Ari Aberdouz*, puis, au delà de la trouée de l'*oued Msaf*, au col de *Sidi Hamza*, le *Assamer n'Ilerman* (la pente des chameaux) ; la crête se poursuit ensuite, extrêmement dentelée, portant encore deux éléments saillants qui semblent importants.

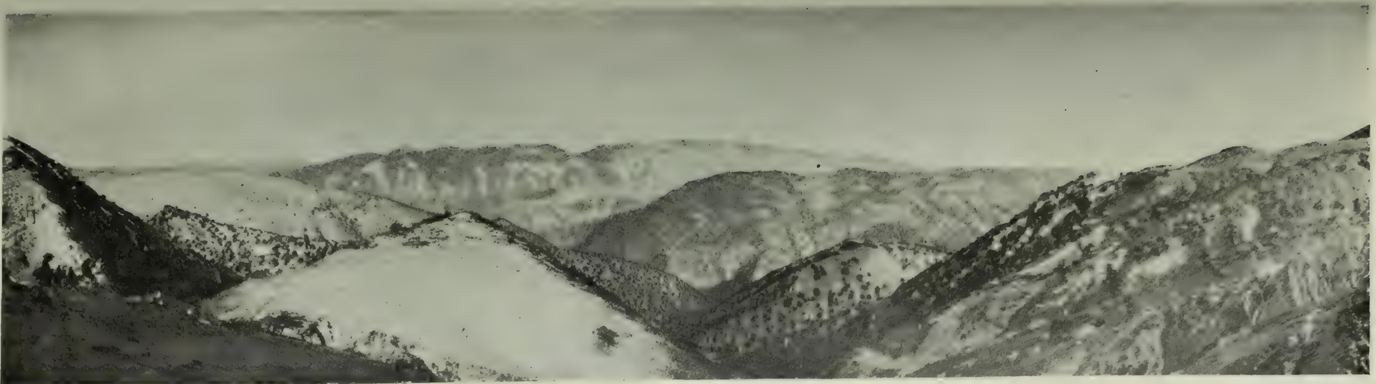


Fig. 51. — Col de Tounfit. — La chaîne centrale du Haut-Atlas (Ari Aberdouz). — Vue du Ari Tafellent (page 69).



Fig. 52. — Entrée du col de Tounfit. — Village de Tagoudit, au 2e plan, à gauche, le Ari Agoni ; à droite l'Iril Habbari. Au dernier plan le Ari Aberdouz (page 68).

L'*oued Msaf* coule entre ces deux premières chaînes.

La chaîne la plus méridionale, à travers laquelle il va nous falloir trouver un passage, porte, de l'Ouest à l'Est, le *Ari Taferrent*, le *Ari Arguioun*, le *Ari Irguel*, et se prolonge par une suite de pics bizarrement découpés que l'on désigne du nom général de *Djebel Aït Izdeg* (on prononce ici : *Aït Izdi*).

Il m'a semblé qu'après la trouée de l'*oued Ziz* cette chaîne s'écartait notablement de l'orientation générale E.N.E. et divergeait vers l'Est.

Entre la deuxième et la troisième chaîne, au fond du ravin dans lequel nous allons descendre, coule un ruisseau qui porte d'abord le nom d'*Assif Açellafen* (*Ousellafen*). Il franchit sous ce nom le *Ari Arguioun* aux gorges de *Taqqa Ouanefres*.

On nous apprend qu'il se réunit à l'*oued Msaf* en un point nommé *Tamedoust*, ou *Tamagourt*, situé non loin d'ici, entre les tribus d'*Aït Hadiddou* et d'*Aït Izdeg*. Ces deux cours d'eau forment l'*oued Ziz* qui traverse ensuite les territoires d'*Aït Izdeg*, de *Medderra*, d'*Aït Atta* où il arrose *Retbat* et *Tizimi*, puis pénètre au *Tafilelt* à *Sifa*.

Un peu plus loin nous atteignons l'*oued Taria* (1), venu de *Outaïda* chez les *Aït Hadiddou*. Il reçoit à *Amougger*, chez les *Aït Merrâd*, un affluent venu de *Tasraft* avec lequel il forme l'*oued Reris*.

Enfin cet *oued Reris* recevra à *Tasmoumt*, sur le territoire des *Aït Atta*, le tribut de l'*oued Thodra-Ferkla* dont la source est à *Tamtettoucht*, non loin de *Tasraft*.

Telle est, d'après les indigènes, la genèse de ce bassin saharien du *Tafilelt*.

La face Nord de toutes ces montagnes est entièrement couverte de neige ; la face Sud n'en porte qu'au-dessus d'une ligne tracée avec la régularité d'une courbe de nivellement.

Sur ce chaos montagneux âpre et désolé plane un morne silence que trouble seul le crissement perçant des aigles gris.

La descente du *Ari Aberdouz* s'effectue par des lacets très roides qui nous conduisent au lit de l'*Assif Açellafen* creusé entre

(1) Voir *Renseignements*.

deux falaises. Deux villages se sont construits le long de ce gave, et en utilisent les eaux : *Tabrijjat*, et, deux kilomètres plus bas, *Taribant* où nous campons.

31 janvier

Nuit agitée. Nous avons été réveillés en sursaut par des coups de feu... Nos hommes de garde se sont crus attaqués, ils ont vu des gens s'approcher de nos tentes et ont simultanément crié et tiré. J'eusse douté de cette histoire si, une heure plus tard, une grêle de pierres n'avait été lancée contre nos tentes. Il a donc fallu faire des rondes et se tenir sur la défensive. Cet incident fâcheux m'est une preuve nouvelle de l'absence de sang-froid de nos hommes. Je n'ai pas plus de confiance en leur courage qu'en leur dévouement. Puissions-nous n'avoir pas à les éprouver...

La matinée s'est ressentie de cet incident. On nous a traités non pas en hôtes mais en ennemis. Ce n'est plus un droit de passage que l'on exige de nous, c'est une rançon. Il a fallu payer 5 pesetas par bête ! Les *Aït Hadiddou* répondent à nos récriminations que les *Aït Izdeg* coupent les routes, et qu'il nous faut au moins 30 hommes d'escorte pour pouvoir tenter le passage. La composition de cette escorte montre assez la fausseté de leur prétexte : on nous fait accompagner par des enfants porteurs d'un arsenal de dérisoires fusils hors d'usage ou de bâtons. L'on se met en route, pourtant, avec un luxe puéril de démonstrations et de clameurs guerrières, qui attestent une bien piètre estime de la bravoure des *Aït Izdeg* ou une bien haute opinion de notre naïveté. Par bonheur les *Aït Izdeg* sont occupés ailleurs, et l'exhibition de nos armes contient notre escorte dans son rôle. La route se déroule sans incidents. La brèche de *Taqqa Ouanefres*, entrevue hier, où nous franchissons la troisième chaîne, est une de ces belles gorges de l'*Atlas* que nous avons plusieurs fois décrites. Le lit du torrent y sert de chemin, les lauriers-rose l'encombrent, deux murailles rocheuses de 300 à 400 mètres de hauteur l'encadrent et l'enserrent. Puis ce couloir géant s'épanouit en une large vallée où l'oued se partage en cinq ou six ruisseaux qui vont, diminuant de largeur et d'allure, jusqu'à

n'être plus qu'un chapelet de flaques saumâtres, puis à disparaître, absorbés par la terre assoiffée.

Et nous voici parvenus dans une région très différente, transition entre la montagne, que nous allons quitter et le désert que l'on ne voit pas encore, mais que déjà l'on devine. Le sol devient plat et fauve, il forme une croûte dure où les moindres cours d'eau se sont creusés des lits profonds et escarpés. Devant nous s'étend une plaine, au delà se dressent des collines plates sans végétation, sans autre beauté que la coloration rose dont les vêt le soleil couchant. Un ravin traverse la plaine, c'est l'*oued Taria*. Cinq qçour, cinq groupes de maisons, en bordent les rives, et cette agglomération porte le nom de *Zaouia Sidi Mohammed ou Ioussef*.

Le premier qçar qui se trouve sur notre route nous donne l'hospitalité. Une simple enceinte en murs de terre, percée d'un large porche, en constitue tout l'appareil. Au premier aspect on croirait pénétrer à l'intérieur d'un caravansérail du Sud algérien. L'hôte de ce bâtiment, un pauvre chérif derqaoui, à demi fou, s'est contenté d'accoter deux masures en pisé au chambranle du porche. C'est là qu'il loge, avec ses deux femmes et ses six enfants, vivant d'un peu de farine d'orge et de l'eau d'un puits. Pendant que nous plantons nos tentes, dont les piquets se brisent sur la croûte dure de ce sol ingrat, le pauvre homme s'approche de Mouley el-Hassen et lui confie piteusement que sa misère est grande et qu'il ne peut rien nous fournir. Nos mules maigrissent à vue d'œil ; nos hommes s'irritent. On nous annonce que le Sud souffre d'une famine affreuse, que les *Aït Merrad* (1), chez qui nous pénétrons demain, nous attendent le fusil au poing...

Comme il faut passer quand même, et inspirer, sinon du courage, au moins une crainte salutaire à nos hommes, nous inventons, nous aussi, une légende : les *Aït Izdeg* se réunissent derrière nous, et vont nous donner la chasse, il n'est de salut que dans la fuite en avant !...

(1) Voir *Renseignements*.

1er février

Départ à dix heures. Notre personnel a hâte de détaler ; notre hôte ne peut nous donner que sa bénédiction ; jamais mise en route ne fut si preste, si simple. Deux zettats, recrutés à grand peine, nous guideront, pour le prix de 15 pesetas chacun.

L'*oued Taria*, dont nous suivons le lit, coule au fond d'un véritable *cañon* dont les parois abruptes, hautes de 100 à 300 mètres, sont formées de dalles empilées horizontalement. Le fond n'a pas plus de 200 mètres de large. La rivière y serpente parmi de petits champs encadrés de digues. Les lauriers-rose et les tamaris, les peupliers, les noyers, les abricotiers, et même, un peu plus bas que la zaouia, les palmiers, font de ce couloir un long et délicieux verger. Les villages sont curieusement accrochés à mi-falaise, sur les marches géantes que, par endroits, forment les assises calcaires, et la route quitte parfois le fond de la vallée pour grimper en corniche.

La *zaouia de Sidi Mohammed ou Ioussef* est composée de cinq qçour : deux sont habités par des cheurfa des *Oulad Amer*, trois par des haratin. Nous défilons devant eux, puis nous passons au pied d'autres villages appartenant aux *Aït Merrad*.

Les parois de la falaise portent aussi des traces de ruines ; on nous montre même une sorte de route en corniche qui est désignée sous le nom de *Triq en-Nçara* (Route des Chrétiens). A hauteur des ruines de *Tazert* la vallée se rétrécit en gorges sauvages nommées *Aqqa n'Ouaouna n'Imider*.

Le sultan Mouley el-Hassen traversa ces régions, il soumit les *Aït Merrad*, et démolit à coups de canons quelques villages récalcitrants. Cette campagne a laissé de profonds souvenirs dans la mémoire des habitants. On nous en conte les phases avec force détails ; les emplacements des pièces sont demeurés sacrés; les maisons portent encore les traces des obus impériaux. Les *Aït Merrad* se vantent, d'ailleurs, d'avoir victorieusement résisté au Sultan ; leur soumission fut partielle, et les qaïds nommés par le maghzen furent déposés ou massacrés dès le lendemain de l'évacuation de leur territoire.

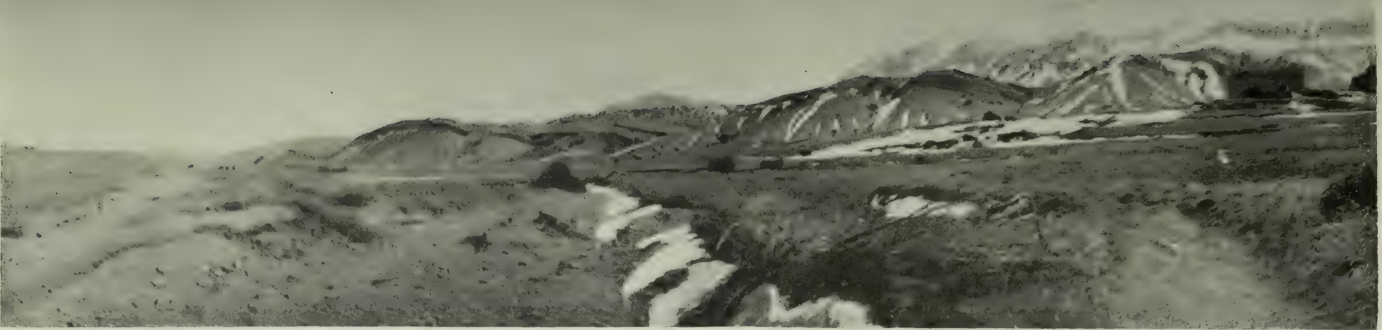


Fig. 53. — Col de Tounfit. — A droite le Djebel Maasker (page 70).



Fig. 54. — Haute vallée de l'Oued Msaf (Oued Ziz). — Territoire des Aït Ali ou Oussou (page 70).

Les gens d'ici sont très différents de ceux de la montagne. Ils sont plus civilisés, mieux vêtus, mieux armés, plus riches aussi et plus lettrés. L'Arabe est partout compris, et des relations commerciales suivies sont entretenues avec le *Tafilelt* qui est le centre d'attraction de ce versant oriental du *Haut-Atlas*. Les femmes sont presque gracieuses, sinon jolies. Leur coiffure laisse voir la nuque ; elles sont vêtues de toile bleue qui sied à leur teint bronzé, leurs hendiras à fond rouge remplacent agréablement les hendiras noires rayées de blanc des *Aït Hadiddou*. Les maisons aussi révèlent un souci d'élégance dont nous étions déshabitués. Les tourelles crénelées, portant aux angles des poteries rondes, surmontent les murailles de pisé gris, percées de meurtrières en trèfles, et décorées de croisillons.

Un peu avant la fin des gorges nous passons entre deux villages que sépare une palmeraie : à gauche *Meifran*, à droite *Imider* ; puis nous débouchons en plaine. Un gros bourg garde l'issue de la vallée, c'est *Semgat* (1), où nous campons.

2 février

Les montagnards nous pillaient, les gens de la plaine nous exploitent. La soirée d'hier nous coûte plus de cent francs. De plus en plus la méfiance des habitants grandit. On raconte partout que le col de *Tizi n'Telrount*, la voie officielle, étant coupé par les *Aït Izdeg* le Sultan fait passer par le *Tizi Tindouf* un convoi d'argent destiné à Mouley er-Rechid, gouverneur du *Tafilelt* ; et ce convoi c'est le nôtre... Nous avons beau ouvrir nos cantines à tous les curieux, leur en étaler le contenu pour prouver que nous ne portons ni argent ni munitions, la légende persiste, plus forte que la réalité, et nous payons cher notre faux renom de richesse.

Ce matin le fils de l'un des qaïds nommés par Mouley el-Hassen nous a arrachés, presque de force, à la rapacité des gens de *Semgat*. A peine étions-nous à quelques kilomètres de

(1) Voir *Renseignements*.

notre point de départ, que notre guide, envers qui nous nous confondions en remerciements, nous fit comprendre que s'il nous avait délivré de la foule qui nous assiégeait c'était avec l'espoir que nous saurions lui en témoigner généreusement notre gratitude.

La route commence par suivre la vallée de l'*oued Taria* le long duquel se pressent les qçour des *Aït Mhamd*, des *Aït bou Izzem*, de *Melouân*, tous construits en pisé gris et sur le même modèle. Nous nous dirigeons ensuite vers les hauteurs qui ferment notre horizon, et que l'on désigne sous le nom d'*Ari el-Khla* (*Ari ou Khla*) et nous les franchissons au col d'*Amsed*, plus large et moins sauvage que les précédents. La rivière prend ici le nom d'*oued Reris* ; elle reçoit, à la sortie du col, le tribu d'une belle source ombragée par un bouquet de palmier ; la légende veut que Mouley el-Hassen s'y soit désaltéré. On entre alors dans la palmeraie d'*Amsed*, gros bourg d'une centaine de maisons, assez fièrement campé sur un socle rocheux ; puis, laissant la rivière faire un crochet dans l'Est, nous coupons à travers la passe de *Taqqat Aïssa ou Rahou* pour gagner les trois qçour de *Tadiroust* (1) et d'*Agoudir* entre lesquels nous plantons notre camp.

3 février

Notre guide terrorise mes compagnons et mes serviteurs. Sa curiosité indiscrète leur paraît l'indice de ses soupçons. Tous se figurent qu'il nous conduit à un guet-apens. Le voisinage du *Tafilelt* effraye nos cheurfa, attire notre escorte : chaque jour la marche devient plus difficile...

Il ne faut pas moins d'une heure pour sortir de la palmeraie de *Tadiroust*. Les berges, celles de gauche surtout, forment un jardin continu où s'égrennent des qçour, tous analogues, ayant des apparences de forteresses, d'élégants remparts flanqués de tours curieusement ajourées, percés de portes monumentales. Tout y respire la prospérité : les hommes portent le burnous de

(1) Voir *Renseignements*.



Fig. 55. — Col de Tounfit ; vue panoramique prise du Ari Aberdouz. — Au fond, à gauche, le Djebel Aït Izdeg (page 71).



Fig. 56. — Col de Tounfit. — Panorama du versant méridional du Haut-Atlas, pris du Ari Aberdouz (page 71).

drap bleu des citadins et le long pantalon de toile bleue des montagnards ; ils sont armés de fusils gras ou de moukhalas incrustées d'ivoire et fretées de bagues en argent ciselé. Les femmes sont plus élégantes aussi, plus jolies et plus coquettes que celles de nos précédentes étapes.

La plaine de *Hadeb* où nous pénétrons ensuite est affreuse. Le sol en est dur et jonché de pierres roulantes. Vers l'Est rien n'en rompt la monotonie ; elle est limitée par un bourrelet de hauteurs rondes qui sont les collines de l'*oued Reteb*, derrière lesquelles coule l'*oued Ziz*. L'*oued Reris* tourne à angle droit dans cette plaine et se dirige, lui aussi, vers l'Est, vers l'*oued Ziz*.

Devant nous, au Sud, se dresse une nouvelle chaîne qui barre tout l'horizon : c'est le *Djebel Çarro* prolongement de l'*Anti-Atlas*. A ses pieds coule l'*oued Ferkla*.

Avant que nous quittions l'*oued Reris* on nous montre un ancien aqueduc qui fut construit du temps de Mouley el-Hassen pour irriguer les jardins des qçour de *Arrarad* et de *Meggamen*, puis nos guides nous font presser follement l'allure dans la traversée de la triste plaine d'*Hadeb* (la bossue) à qui les monts roses de l'*Atlas* et les collines bleues du *Çarro* font un cadre d'une émouvante beauté.

La vallée de l'oued *Ferkla* est de tous points identique à la vallée de l'*oued Ziz*, à la vallée de l'*oued Reris*, et certainement aussi à celles du *Dadès* et du *Dra*. Ces longs rubans de verdure, avec leurs chapelets de qçour, endorment le topographe qui peut les dessiner d'un trait, et lassent le statisticien auquel chaque informateur donne des noms nouveaux, des détails supplémentaires. Nous abordons la palmeraie de l'*oued Ferkla* à la zaouia de *Sidi el-Haouari*, l'un des centres les plus vénérés des Derqaoua, où résida Sidi el-Haouari, fils et successeur du grand marabout Sid el-Arbi.

Très humblement nous sollicitons l'honneur de planter nos tentes à l'intérieur de la zaouia. On nous accorde généreusement cette faveur. Mais, surabondance de grâce tout à fait imprévue, la cour intérieure est un fumier !...

5 février

Nous avons séjourné hier. Il fallait diviser notre matériel, car je coupe, demain, ma caravane en deux : une moitié rentre à *Merrakech*, l'autre m'accompagne dans l'exploration du bassin de l'*oued Dra*. Boulifa, dont les travaux de linguistique berbère s'accommodent mal de cette vie nomade, prendra le commandement de la fraction qui rentre. Il emmènera Mouley Abd Allah, ce vieux guerrier, actif et vorace, dont l'excessive énergie et le bel appétit ont eu le don d'exaspérer tout le monde. Son beau-fils l'accompagne, et je n'ai pas de regrets de perdre cet inutile et fragile éphèbe, auquel il fallait des soins de sultane. Je débarque encore mes deux Draoua, les fortes têtes de mon personnel, qui, décidément, ont le couteau trop prompt et le verbe trop insolent. A ces deux-là je confie les autres avec des recommandations confidentielles et flatteuses ; aux autres je confie ceux-ci avec les mêmes formes confidentielles et courtoises. Je me débarrasse, par cette même occasion, de tout ce qui est encombrant, inutile, fatigué : cantines, munitions, armes, tentes, animaux. Enfin je remets à Boulifa ce que nous avons de plus précieux : les documents, collections, photographies, itinéraires, observations astronomiques et météorologiques, de la première partie de notre voyage.

J'éprouve, à ces préparatifs, l'inquiétude anxieuse du moissonneur, dont un proverbe berbère dit qu'il songe sans cesse « combien il y a loin du champ au silo, de la gerbe au pain ! »

Quant à nous, déchus de notre splendeur, nous quittons les rôles magnifiques que nous avons tenus jusqu'ici. Le fils du cheikh Ma l-Aïnin redevient un infime chérif des Oulad beç-Çbaa ; Zenagui n'est plus qu'un modeste feqih, je tombe au rang de simple muletier... Nous sommes désormais de pauvres commerçants, marchands sans marchandises, courant les marchés en quête de commandes, jouant par surcroît les emplois de médecins, de charlatans, de cheurfa, ayant à notre arc deux cordes l'une pour les gens intéressés, l'autre pour les crédules.

Toute la soirée, toute la nuit, et ce matin dès avant l'aube, les



Fig. 57. — L'Oued Taria (Oued Reris). — Cultures et jardins des Aït Merrad (page 74).



Fig. 58. — Vallée de l'Oued Taria. — La zaouia de Sidi Mohammed ou Iousset (page 74).

Derqaoua ont prié, hurlé, râlé, chanté... Vers minuit, un chœur de femmes s'est mis à entonner à l'unisson le « La illa ila Allah ! »

Faut-il admirer ou déplorer que le mysticisme puisse atteindre de tels excès? C'est selon les résultats auxquels il conduit... Ces résultats, pour nos hôtes, sont l'intolérance et, surtout, l'abrutissement. Mais je dois à la vérité d'ajouter que la pure doctrine du cheikh derqaoui, affranchie des exagérations et des superstitions de ses disciples, n'enseigne que l'abnégation, le détachement des biens de ce monde. Elle prône une merveilleuse fusion de l'être humain en Dieu, de la créature en son créateur, et donne à ceux de ses fokhras qui parviennent au degré supérieur de la confrérie, avec l'insouciance des joies et des misères temporelles, une paradisiaque extase, une immarcessible félicité.

Ainsi pensent les adeptes des classes riches et lettrées pour qui la *mouraqqaa*, cette loque sordide dont ils recouvrent leurs vêtements, est un symbole d'humilité, et non la livrée de misère et de saleté. Pour les autres, les simples, les déshérités, qui constituent la majorité de la confrérie, ils s'absorbent avec une joie mystique dans les pratiques abrutissantes de l'ordre, et portent, avec une ostentation puérile la *dervala* rapiécée, le gros chapelet (*tesbih*), le turban vert ou blanc, et l'*okkâz*, le bâton ferré du pèlerin mendiant.

L'hôte actuel de la zaouia est Sid Bba, gendre de Sid Ali Amhaouch, fils de Sidi el-Arbi el-Haouâri, petit-fils de Sidi el-Arbi. Il a 25 ans à peine, il est grand, précocement obèse, très noir de peau, d'une intelligence médiocre. De ses lèvres énormes ne sortent que des syllabes incompréhensibles. Son unique préoccupation est l'édification d'une qoubba qui recouvrira le tombeau de son père. Cette qoubba semble copiée sur celle de Sidi Daoudi ben Necer de *Tlemcen*. La mosquée, située à gauche de la qoubba, est petite ; elle n'a guère que 8 mètres de long, sur 6 mètres de large ; le toit est supporté par des colonnes de pisé non blanchi. Le jour y pénètre par une ouverture pratiquée dans le plafond pour laisser passer le tronc d'un palmier planté au milieu de l'édifice. Sidi Bba est flanqué d'un fqih

hypocrite et assez lettré, Si el-Habib ben Omar, chérif des Oulad beç-Çbaa. Il nous a donné lecture du premier chapitre d'un grand ouvrage auquel il consacre son talent. C'est une biographie de Sidi Bba. Le début est un fatras de banalités pompeuses ; puis vient un panégyrique éhonté, que notre hôte écoute avec un air de béate satisfaction.

Pour nous étonner de son érudition le fqìh nous cite les philosophes mystiques, les docteurs soufiques, entre lesquels ses prédilections vont à Ibn Ata-Allah, dont les lettrés berbères disent volontiers : Si le Qoran n'avait pas été révélé, les sentences d'Ibn Ata-Allah seraient nos prières !

Un certain désarroi nous paraît régner dans la confrérie des Derqaoua. Sidi Ahmed ben el-Hàchem, ben el-Arbi, connu sous le nom de Sidi el-Arbi, mourut en 1892, à 93 ans, sans désigner son successeur spirituel. Car c'est le propre de cette secte que la *khilafa* n'y soit pas héréditaire, ni transmissible au gré du dernier pontife, mais qu'elle soit conférée au plus digne par l'unanimité des suffrages de ses khouan, de ses frères mystiques. Sid el-Arbi el-Haouari succéda à son père. Mais, désertant la zaouia de *Boû-Berîh*, située dans les *Djebala*, sur le territoire de la tribu des *Beni Zeroual*, où est inhumé l'ancêtre Sidi el-Arbi, mort en 1823, il revint au berceau de sa famille, à la zaouia de *Gaouz*, dans le *Medrâra*, fondée par Si Ahmed el-Badaoui et que son père avait réorganisée. Il fonda lui-même, dans le *Ferkla*, la zaouia dont nous sommes en ce moment les hôtes, qui porte son nom, puis il mourut sans désigner de successeur, selon la tradition. Depuis lors les Derqaoua du Sud marocain vivent dans l'incertitude. Les uns se rattachent à Sidi Bba ; d'autres prétendent que le véritable cheikh el-Ouerd, le chef de la confrérie, est le cheikh el-Habri : ce sont les Habria ; d'autres enfin affirment que la jemâa vient d'élire à *Merrakech* un cheikh nommé Sidi Mhammed ben Ali.

Les principaux personnages, les moqaddems les plus écoutés de la secte, sont présentement : Sidi Mohammed ben el-Arbi ben el-Haouâri, domicilié à *Tizouggarîn*, entre *Reris* et *Ferkla* ; Sid el-Hadj Mohammed ez-Zemmourî, à *Zemmoûr* ; Maoula Abd el-Malek à *Merrân*. Il y a aussi des *moqaddama*,

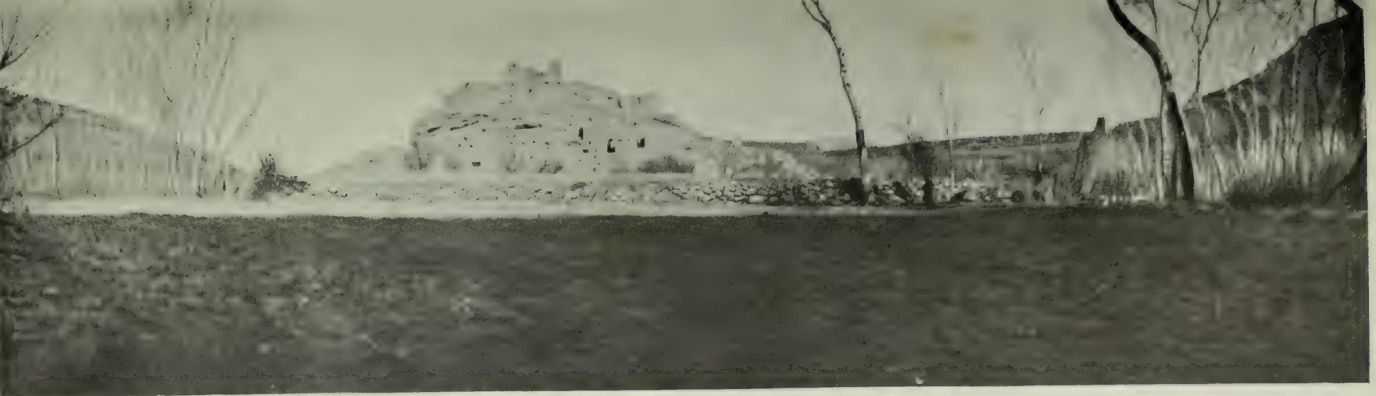


Fig. 59. — L'Oued Taria (Oued Reris). – La zaouia de Sidi Mohammed ou Ioussef (page 74).

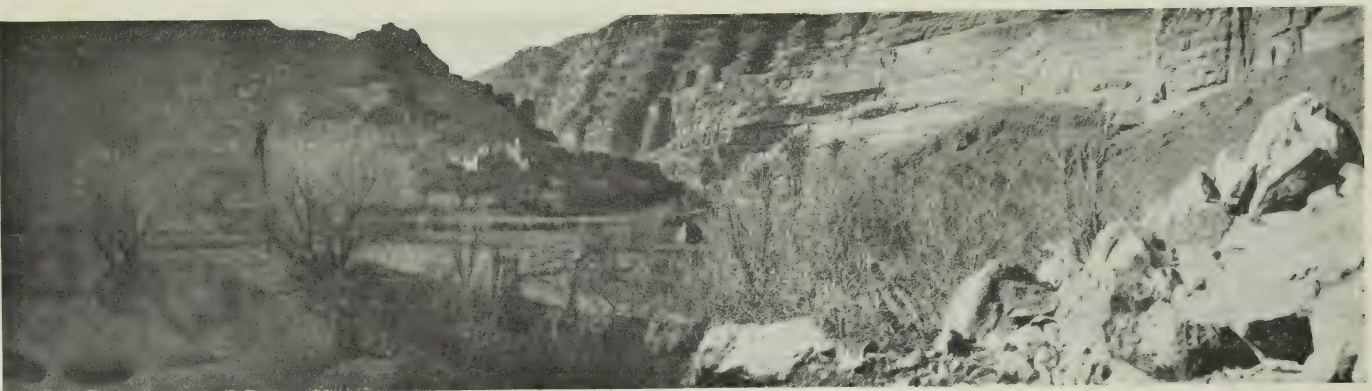


Fig. 60. — L'Oued Taria (Oued Reris). — Gorges d'Aqqa n'Ouaouna n'Imider (page 74).

des femmes qui exercent les fonctions de chef de congrégation, telle cette Roqayya d'*Aït Taddart*, à qui le cheikh el-Arbi ben Abd Allah el-Haouàri adresse ses instructions dans une lettre que nous publions (1).

Notre départ a lieu vers onze heures seulement, après d'interminables congratulations. Nous remontons la vallée de l'*oued Ferkla* jusqu'à sa source, c'est-à-dire jusqu'aux deux qçour de *Khorbet* (les Ruines) que nous atteignons en un peu plus d'une heure. *Khorbet Jdid* est un qçar de cheurfa et de merabtin ; *Khorbet Khdîm* un qçar de haratin. Cette route est une promenade sous les palmiers. Chemin faisant nous longeons les remparts de *Guermid*, de *Tiredouin*, d'*Aït Assan* que peuplent des forgerons. L'industrie du fer est déshonorante dans presque tout le Sud du Maroc ; les forgerons sont des Israélites, des Haratin ou des Qebala, des Draoua esclaves. De nombreux tombeaux de marabouts sont épars dans la palmeraie : Sidi Boulman, Sidi Yahia ben Brahim, Mouley el-Hassen el-Kebir, Sidi Abd Allah, Sidi Guerçil, et tant d'autres dont les noms m'ont échappé. La richesse de l'hagiographie marocaine honore surtout la piété et la crédulité des habitants, car les légendes que l'on colporte sur certains de ces santons sont loin d'être édifiantes : Sidi Boulman eut le pouvoir merveilleux de rendre fécondes les femmes stériles... il périt de la main d'un mari qui eut la curiosité sacrilège de vouloir assister aux rites mystérieux de ce miracle !

Certaines qoubbas de ces pieux personnages ont des formes particulières : les unes sont coiffées d'une coupole ogivale en forme de tiare supportée par une colonnade ; dans d'autres quatre montants soutiennent une terrasse à ciel ouvert où le corps du saint se décompose librement, en odeur de sainteté, hors de la portée des chacals impies.

Beaucoup de palmiers sont entièrement brûlés, quelques-uns sont à demi consumés. Ces destructions barbares constituent la seule médication en usage contre un ver qui tue les arbres. La palmeraie n'a pas plus d'un kilomètre de largeur ; on voit, à tra-

(1) Voir *Documents*.

vers les palmes, la plaine pierreuse de *Hadeb* qui luit sous le soleil de midi.

Chacun des qçour de *Khorbet* contient plus de 1.500 habitants. Le marché d'*Asrir* qui est tout voisin est encombré de monde.

Le qçar d'*Asrir* passe pour avoir été construit par les gens du maghzen ; un fonctionnaire et quelques moghaznis y tinrent garnison. L'enceinte de la bourgade est divisée en deux parties dont l'une est aux juifs, l'autre aux haratin. On compte 600 juifs et un millier de haratin. Les Israélites y vivent dans une sécurité relative, à la condition de se placer sous la tutelle de deux maîtres : un *Merradi* (*Aït Merrad*) pour l'extérieur, un hartani pour la vie intérieure dans le qçar.

Le marché se tient dans le quartier juif, sur la place du mellah. Une foule de 2.500 à 3.000 personnes y circule. On y vend des bougies, du sucre, du thé, du beurre, de l'huile, des dattes, des grains, de la viande, à des prix sensiblement supérieurs à ceux des marchés de la côte. Les bestiaux, au contraire, se vendent à vil prix, l'herbe devient rare, la famine désole les montagnes. Un bœuf vaut 30 pesetas, un mouton 10.

On nous montre dans son échoppe le *tajer* Yahia, un vieil israélite à barbe blanche, qui passe pour le plus riche personnage de la région. Plus loin une femme juive surveille un étal de tabac et de kif. Cette dérogation à la règle qui interdit aux femmes de tenir boutique est une tolérance intéressée. Le mari de cette femme s'est enfui laissant un passif considérable. Les créanciers obtinrent que l'abandonnée continuât son commerce ; elle paye ainsi les dettes de son mari, et élève ses enfants.

Les Imaziren surveillent jalousement leurs protégés juifs et prélèvent un droit sur leurs opérations commerciales. Le juif se soustrait de son mieux à cet impôt. L'un d'eux, ayant à nous fournir de l'orge, prend notre commande, nous prie de l'attendre un instant, et s'en va chercher le grain dans sa maison. Il revient les mains vides :

— Je vous prie d'attendre encore un moment, mon amazir est chez moi, il m'est impossible de sortir aucune marchandise devant lui… »



Fig. 61. — Vallée de l'Oued Reris. — Col et source d'Amsed (page 76).



Fig. 62. — Gorges de l'Oued Taria (Oued Reris) (page 71).

Il semble que les gens d'ici soient plus hospitaliers, moins rapaces, que ceux de nos derniers gîtes. Cet optimisme sera peut-être déçu par les exigences de la dernière heure. Trop souvent nous avons éprouvé que la zettata du lendemain est la rançon des cordialités de la veille.

6 février

Nous entrerons, ce soir, sur le territoire de la fameuse tribu des *Aït Atta* (1) ; quatre zettats nous font escorte, trois piétons de *Ferkla* et un cavalier *Attaoui*.

Notre dédoublement doit s'opérer en vue du premier qçar de *Thodra* ; la plaine est peu sûre, et mieux vaut donner à nos compagnons l'appui de notre présence jusqu'aux collines de *Testafit*, où s'achève l'*oued Thodra*. Les oueds de cette région sont sujets à des défaillances singulières. Ils disparaissent soudain pour aller ressortir de terre un peu plus loin. Tel est le cas de l'*oued Thodra* qui, issu du Djebel *Meqrour*, au col d'*Ahançal*, coule dans la plaine, irriguant une belle et fertile palmeraie encombrée de qçour et de vergers, puis disparaît à hauteur des ondulations de terrain de *Testafit*, après l'agadir des *Aït Aïssa ou Brahim*, pour venir sourdre par une centaine de sources au *Ras el oued*, entre les collines de *Ras Çtaff* et les qçour d'*el-Khorbet*, sous le nom d'*oued Ferkla*.

Au moment de la fonte des neiges l'*oued Thodra*, trop puissant, franchit parfois son gouffre de *Testafit*, il poursuit son cours à travers la plaine, dans un lit qui tout le reste de l'année n'est qu'un large chemin rempli de galets. Ainsi, pendant quelques jours chaque année, l'*oued Thodra* et l'*oued Ferkla* ne sont qu'une seule rivière.

Les pentes de *Testafit* sont des pâturages réputés. Les *Aït Atta* les louent aux *Aït Merrad*. Le chih y croît haut et dru. Cette année 500 kheimas, 500 tentes de pasteurs, sont éparses dans cette plaine. Elles paient une redevance de 20 pesetas par kheima et par trimestre.

(1) Voir *Renseignements*.

Nous sommes parvenus aux palmeraies de l'*oued Thodra* ; désormais la route de nos compagnons est sûre. Nous faisons une courte halte et, très émus, malgré que chacun se roidisse de son mieux pour cacher ses sentiments, nous nous séparons, allant, les uns à l'Ouest, les autres au Sud, vers les montagnes bleues du *Çarro*.

Pendant longtemps encore nous pouvons suivre des yeux la minuscule escorte de Boulifa fuyant dans la plaine. Un de mes cavaliers déclare d'un air sentencieux : « La fortune ne se dédouble pas. Dieu seul sait avec qui elle cheminera !... » (1).

Nous abordons le Djebel *Çarro* perpendiculairement à sa direction générale. D'abord nous franchissons trois lits d'oueds sans végétation, sans verdure, que l'on nomme *Iris* ou bien *Aqqa* suivant qu'ils ont ou n'ont pas d'eau. On escalade ensuite un seuil constitué par des couches de calcaires noirs plongeant vers le Nord. En arrière s'ouvre une trouée encadrée entre deux chaînes de collines où s'élèvent quelques qçour assez misérables des *Aït el-Fersi*, fraction des *Aït-Atta*.

Nous plantons auprès de l'un d'eux notre camp réduit maintenant à trois tentes. Il nous reste sept mules et un âne, et nous sommes huit : le chérif Mouley el-Hassen, Zenagui et moi, avec notre feqih et quatre serviteurs. Nous ne formons plus qu'une petite caravane bien modeste, et pourtant c'est tout juste si le qçar auprès duquel nous campons ne ferme pas, à notre approche, son unique et monumental portail. On nous fait dire de continuer notre chemin, ou plutôt de retourner d'où nous venons ; aucune route ne passe par ici ; nul zettat ne saurait, en aucun temps, nous protéger contre la rapacité des nomades qui errent dans le *Çarro*, mais en ce moment plus que jamais l'insécurité règne dans ces régions que la famine désole.

Prudemment, humblement, patiemment surtout, nous rassurons la défiance des *Aït Atta* et, après la prière de l'asser faite en commun sur l'esplanade du qçar, les notables viennent nous apporter une mouna très misérable, mais qui fait de nous les

(1) Mon collaborateur Si Saïd Boulifa a regagné Merrakech par l'itinéraire suivant : Ferkla, oued Dadès, Ouarzazat, col du Glaoui, Merrakech.



Fig. 63. – Vallée de l'Oued Reris. — Aqueduc d'Arrarad (page 77).



Fig. 64. — Vallée de l'Oued Reris. — Agoudir (page 76).

hôtes de la tribu la plus puissante et la plus redoutée du Sud-Est marocain.

7 février

Départ à 10 heures. Nous marchons droit au Sud. Le pays est affreux ; le sol est pavé de roches noires et brillantes dont les débris jonchent la terre. Les collines ont toutes même aspect : un talus d'argile surmonté d'une épaisse dalle de roche rosée, posée, horizontalement ou inclinée, tantôt vers le Sud, tantôt vers l'Ouest ; puis une nouvelle couche d'argile et, surmontant l'édifice, une mince dalle rocheuse qui, d'en bas, semble un couvercle. Telle paraît, aussi loin que la vue s'étend, l'architecture des collines du *Çarro*, si étrangement découpées en dents, tables, aiguilles ou pitons. L'altitude maxima atteint **800** mètres au-dessus de la plaine ; les cotes moyennes sont entre **250** et **300** mètres.

Ce pays morne, sans eau, sans habitants, sans faune, où la rencontre d'un troupeau, où la vue d'une gazelle sont des événements rares, est en cette saison recouvert d'une délicieuse floraison saharienne, petites fleurs du désert, imperceptibles, frêles et discrètes que l'on remarque à peine, et qui étendent un merveilleux tapis diapré sur cette solitude désolée.

Nous franchissons d'abord un col, le *Tizi n'Boujou ;* la vallée s'élargit ensuite, pour se resserrer de nouveau au col de *Tizi n'Tenout* où quelques touffes de palmiers ombragent une source et des lauriers-rose. Au-delà s'ouvre une vallée sans oued dont on traverse la berge méridionale au *Tizi n'Islan*, pour pénétrer dans la plaine d'*Ammar*, énorme trouée de 15 à 20 kilomètres de large, pierreuse, monotone, qui sépare le *Çarro* proprement dit des collines de *Tischaouni* qui forment son prolongement oriental, et dont les ondulations vont se perdre dans la vallée de l'*oued Ziz*. Ce qui caractérise cette trouée c'est la régularité des hauteurs qui l'enferment et qui, semblables et pareillement orientées, cloisonnent cette plaine comme des stalles. Toutes ces collines ont un nom tiré de l'histoire locale ou de la légende : dans l'Est la falaise de *Ba Houddou* d'où tomba un brigand fameux ; *Tilert*

n'Jaït, l'aiguille de Jaït, autre coupeur de route également célèbre ; dans l'Ouest, quatre massifs remarquables portent les noms de *Touri n'Telrount*, *Oul n'Telrount*, *Taça n'Telrount*, *Ardi n'Telrount*, le cœur, le foie, la tête, l'intestin, de la chamelle, parce qu'un personnage mythique, dont on n'a pu me dire le nom, ayant tué sa chamelle en mangea quelque morceau en chacun de ces endroits.

Vers 5 heures 30 nous faisons halte dans un site solitaire qu'on nomme *Tiguelna*, au pied d'une grosse tour carrée sous laquelle repose une sainte, Rouda Aïssa. Personne n'est là pour nous en conter l'histoire, et c'est un mélancolique spectacle que cette minuscule oasis, née du caprice d'une petite source, et des soins de quelques bergers, fraîche, propre, soigneusement cultivée, perdue, et comme oubliée, dans cette plaine aride.

8 février

Partis avant 10 heures du matin nous arrivons à l'étape à 7 heures du soir, à la nuit close, après neuf heures de marche sans halte et sans grand intérêt.

Tout d'abord nous traversons les collines d'*Achich* qui limitent la plaine d'*Ammar*. Le col est étroit, encombré de tamaris ; un ruisseau y sourd et disparaît aussitôt, absorbé par la terre assoiffée ; une grotte *Iri Rial*, béante dans la berge orientale, renferme un trésor que nous avons commis l'indiscrétion, sacrilège, mais vaine, de chercher. Des traces de foyers récents attestent que les passants ont coutume de faire étape en ce lieu propice qui leur offre un abri contre le vent, un peu d'ombre, de la fraîcheur et de l'eau.

Ces collines d'*Achich* sont des assises calcaires qui plongent d'une vingtaine de degrés vers le Sud. Vues de cette face elles montent en pente douce ; vues du Nord ce sont des falaises dressées à pic sur la plaine.

Au delà s'étend le vaste cirque de *el-Haçaïa* (*el-H'açayya*) que ferment les collines de *Seredra* et d'*Izergan*. L'*oued el-Haçaïa*, qui coule au pied de ces collines, vient de l'Est, il sort



Fig. 65. — Vallée de l'Oued Ferkla. — La zaouia de Sidi el-Haouari (page 78).



Fig. 66. Vallée de l'Oued Ferkla. — Tiredouin (page 84).

du Djebel *Sidi Ali ben Mouça*, arrose neuf qçour des *Aït Atta* qui portent le nom collectif de qçour *el-Haçaïa* (1) et sont réputés pour leurs jardins plantés de tamaris et de palmiers ; l'oued traverse ensuite les collines de *Seredra* pour aller se perdre dans le désert d'*el-Maïder* qui s'étend au Sud-Ouest du *Tafilelt*.

Plus loin, nouvelle plaine, plus nue encore, car l'aridité va s'aggravant à mesure que l'on approche du *Sahara*. Un chott argileux, que couvre par places une mince toison de joncs, forme le centre de cette dépression. L'*oued Tazzârin* (2) vient se perdre dans sa rive occidentale, il ressort de la rive orientale sous le nom d'*oued Ajmou*. Ces deux vallées peuplées de qçour importants encadrent dans le ruban de verdure de leurs beaux tamaris cette plaine de *Tifrit n'Fraoun* qui est l'un des centres les plus importants des *Aït Atta*.

La nuit nous surprend au milieu des dunes de sable blond qui précèdent la vallée de l'*oued Ajmou*, et nous errons longtemps à l'aventure, à la recherche du qçar de *Tarbalt* où nos zettats ont des amis.

Notre arrivée met le qçar en émoi. De toutes les maisons sortent des gens curieux ou inquiets, portant à la main des torches en djerid dont les lueurs donnent à notre campement une apparence fantastique. Après une heure de pourparlers on nous assigne un coin de la place publique où sont creusés de grands trous qui servent à jeter les ordures, puis les torches s'éteignent, les portes se referment, et l'on nous abandonne sans vouloir même nous fournir une cruche d'eau...

10 février

La fatigue, l'absence de guides et de provisions, nous ont obligé à séjourner hier dans le qçar de *Tarbalt*. Les habitants semblent pacifiques, sages et très misérables. La belle apparence de leurs qçour est un leurre ; l'intérieur en est délabré,

(1) Voir *Renseignements*.
(2) Voir *Renseignements*.

les maisons s'écroulent, les beaux jardins plantés de tamaris donnent à leurs indolents propriétaires moins que le strict nécessaire. On y supplée tant bien que mal par le pillage. Quand une fraction sent ses provisions s'épuiser, ou, simplement, quand les hommes ont des loisirs et de la poudre, on organise une harka qui va « manger » un des qçour de l'oued *Dadès*, de l'oued *Dra*, du *Reris*, du *Thodra*, ou du *Tafilelt*. Si l'on est repoussé, l'on rentre chercher du renfort ; si l'on est victorieux, on égorge les hommes libres, on garde pour les vendre, ou pour son propre usage, les femmes, les enfants et les esclaves ; enfin, si l'on est en force, on s'installe dans le qçar, jusqu'au jour où quelque voisin plus fort vient le conquérir à son tour.

La défiance des *Aït Atta* est extrême. Quand nous les interrogeons sur les fractions et l'importance numérique de leur tribu ils répondent invariablement : « Dieu seul peut dénombrer les *Aït Atta* ; leur territoire n'a pas de limites du côté de l'Orient ni du côté du Sud... »

L'étape est rude de *Ajmou* à *Tamgrout* : partis à 7 heures 30 du matin nous arrivons à 7 heures du soir, et nous campons à *Mguerba* à 7 heures 40.

En quittant *Tarbalt* nous gravissons les pentes pierreuses d'*Aqout* et de *Rart* du haut desquelles on découvre la plaine de *Tazzarin*, le *Çarro* et, par delà ses collines dentelées, les cimes blanches du *Haut-Atlas*. Du côté du Sud une vaste cuvette s'étale à nos pieds. De son sol argileux émergent des roches dures, sombres, luisantes, comme goudronnées. Les pentes des collines sont couvertes de petites fleurs mauves ; des troupeaux paissent, épars dans cet immense et providentiel pâturage. Nous sortons de cette première dépression par le col d'*Aqqa mta Touroust*. Une nouvelle plaine s'ouvre devant nous : c'est la plaine de *Tamgrout*, elle est fermée par deux lignes de hauteurs qui se soudent du côté de l'Est, où elles portent le nom de *Djebel Tadrarth*, et courent parallèlement vers l'Ouest, à l'infini, encadrant la longue plaine de la *Feija*. La chaîne septentrionale, celle que nous venons de traverser, se nomme Djebel *Bou Zeroual* jusqu'à la brèche qu'y ouvre l'*oued Dra*, et au delà



Fig. 67. — Vallée de l'Oued Ferkla. — Les deux qçour d'El-Khorbet (page 81).



Fig. 68. — Vallée de l'Oued Ferkla. — La zaouia de Sidi el-Haouari et sa palmeraie (page 78)

Djebel des *Oulad Yahia*, d'*Ouriri*, de *Richa*, etc... c'est la dernière crête de l'*Anti-Atlas*. La chaîne méridionale présente d'abord, droit devant nous, une trouée très nette, *Taqqat Iqtaoua*, par où sort l'*oued Dra*; elle prend ensuite les noms de *Djebel Toudma*, puis de *Djebel Bani*.

L'hémicycle de *Tadrarth* est merveilleusement régulier. On peut y suivre indéfiniment chacune des assises rocheuses dont les lignes claires sont nettes et continues comme des courbes de niveau. Le sommet plat n'est rompu qu'à la trouée de l'*oued Dra*, et reprend aussitôt après. Une série de collines érodées, effondrées, égrenées à l'intérieur de ce cirque, atteste l'existence d'une deuxième chaîne concentrique, mais dont les assises, au lieu d'être horizontales, plongeaient vers la circonférence.

Cette immense plaine est barrée vers l'Ouest par la ligne sombre des palmeraies de l'*oued Dra*, au-dessus desquelles émerge le minaret de *Tamgrout* qui nous sert longtemps de point de direction. Puis, la nuit vient, nous suivons silencieusement notre guide, qui semble hésitant et perplexe.

Vers 7 heures nous atteignons *Tamgrout*. La ville est enfermée dans une enceinte de murs bas. Après d'assez longs pourparlers on nous ouvre une petite porte, et nous cheminons interminablement à travers un dédale de ruelles étroites bordées de magasins vides et de ruines. C'est le quartier du marché qui vient d'être pillé par les *Aït Atta*. Une seconde porte s'ouvre et nous pénétrons dans la deuxième enceinte, dans le quartier sacré de la célèbre zaouia des Oulad ben Nacer. Les murailles sont hautes, la nuit noire ; les rues sont couvertes, nos mules buttent, accrochent les portes, tombent ; c'est une promenade singulière dans cette cité sainte, endormie.

Une halte ; des coups sourds dans un portail massif ; nous sommes devant la zaouia. On appelle, on frappe, on flambe des allumettes ; vains efforts, la maison sacrée paraît déserte. Enfin une voix dolente, voix de nègre, gutturale et traînante, répond aux objurgations de nos zettats :

— « La maison des Seigneurs est vide... les maîtres sont en voyage... passez votre chemin, pèlerins malencontreux !... »

Nous avons tourné les talons ; le virage des mules dans cette

ruelle obscure ne s'est pas opéré sans peine ; et nous avons repris, à tâtons, toujours buttant et trébuchant, la nocturne promenade à travers les quartiers silencieux et ruinés. Les murs franchis nous nous sommes trouvés dans la plaine, sans gîte...

Nos zettats nous ont offert alors d'aller camper dans un qçar voisin, à *el-Mguerba*. Nous nous y sommes rendus, et nous avons planté nos tentes sur une esplanade dure, à côté d'une caravane de chameliers, sans avoir pu même abreuver nos mules.

11 février

Ce matin, dès l'aube, le moqaddem de la zaouia Naciria est venu, en personne, s'excuser de l'accueil inhospitalier qui nous fut fait cette nuit. Il nous assure que l'esclave de garde a été roué de coups, que l'on attend notre présence pour l'achever, et nous prie de venir nous installer dans la zaouia.

Nous remettons avec dignité ce changement d'installation au lendemain, promettant de séjourner dans la zaouia jusqu'après la fête de l'Aïd Kebir, qui tombe le 15 février. Personne, en effet, ne consentirait à se mettre en route si près de cette solennité familiale et religieuse ; de plus, j'ai deux occultations d'étoiles à faire les 13 et 14 février, j'aurai donc besoin d'être stable, et je compte que la zaouia nous offrira la sécurité et le recueillement qui nous sont nécessaires, en même temps que le repos dont nous avons besoin.

Une grave question se pose ici. Quel itinéraire suivrons-nous pour aller à l'*oued Noun* ? La route ordinaire passe par *Tisint*, *Tatta*, *Aqqa*, et, de là, gagne *Goulimin*. Cette route nous est interdite, puisque nous risquerions d'y rencontrer des gens qui nous connaissent. D'ailleurs de Foucauld a séjourné longuement dans cette région d'où le rabbin Mardokaï Srour, son guide, était originaire. Il faut donc trouver un autre itinéraire et surtout un prétexte pour abandonner ce chemin classique, car aller de *Tamgrout* à l'*oued Noun* sans passer par *Tisint* paraît chose aussi absurde que d'aller de Saint-Denis à Versailles en



Fig. 69. — Massif du Çarro. — Trouée d'Ammar (page 85).



Fig. 70. — Massif du Çarro. — Tiguelna. Tombeau de Rouda Aïssa (page 86).

évitant Paris. Prendrons-nous au Nord, par la montagne, ou au Sud, par le désert ? Il nous serait loisible, sans doute, de descendre la vallée de l'*oued Dra*, d'aller de *mader* en *mader*, campant chez les nomades ou chez les pasteurs. L'intérêt de cette route est nul ; les étapes que nous venons de faire dans les vallées de *Reris* et de *Ferkla* nous ont édifié sur la monotonie de ces palmeraies. Le premier informateur venu nous dictera d'ici la nomenclature des qçour que nous verrions défiler. Par le Nord, au contraire, nous longerons le pied de l'*Anti-Atlas*, nous parcourrons une région inconnue, qui passe pour peuplée et fertile. L'objection est que nul ne peut, ou ne veut, nous renseigner sur les possibilités de cet itinéraire. A toutes mes questions on répond par le dicton berbère : « Un oiseau y laisserait ses plumes ! »

CHAPITRE IV

DE L'OUED DRA A LA ZAOUIA DE SIDI MOHAMMED OU IAQOUB

12 février

Cédant aux instances des Naciria nous sommes revenus à *Tamgrout*. Deux kilomètres seulement séparent *el-Mguerba* de la ville sacrée. A l'Est le désert rose, pierreux, sans une touffe de verdure ; à l'Ouest, et tout proche, le ruban des palmiers du *Dra*, sous lesquels les petits champs, enclos de murs en tabia, produisent des orges, des fèves, des navets, des carottes. Des seguias boueuses serpentent à travers les cultures. Elles sont les artères de la palmeraie ; chaque groupe de qçour a la sienne. *El-Mguerba*, *Tamgrout*, *zaouia Sid en-Nas* et *Tazrout* sont alimentés par la seguia de *Tassergat*. Chacun de ces centres a droit à quatre journées consécutives d'irrigation. La distribution des eaux est l'objet de toutes les sollicitudes, et la cause de presque tous les litiges. Cette année l'*oued Dra* coule à pleins bords, la paix règne entre ses riverains. Elle n'est troublée que par les agressions des Imaziren, ces suzerains insatiables dont de Foucauld a si exactement décrit les coutumes. Les qçour vivent dans une perpétuelle inquiétude ; une garde de dix hommes veille en permanence à la porte de *el-Mguerba* ; les fusils de ce poste sont rangés le long du rempart, formant, avec des poires à poudre et des sacs à balles, une panoplie suggestive.

C'est aujourd'hui samedi, jour du marché de *Tamgrout*. Sidi Mohammed ben Nacer, fondateur de la cité, a choisi ce jour du Sabbat pour empêcher toutes relations commerciales entre ses



Fig. 71. — Le Djebel Çarro, vu de la vallée de l'Oued Ferkla. — Au fond, à gauche, Ras Claff (page 84).



Fig. 72. — La plaine désertique d'El-Haçaïa. — A l'horizon, palmeraies de l'Oued Ajmou (Oued Tazzarin) (page 87).

serviteurs et les juifs, auxquels il avait interdi l'accès de la ville. Le souq est animé : nous le traversons à l'heure où les gens rentrent chez eux ; les affaires commerciales ont été médiocres, les caravanes ne circulent guère aux approches de la fête. Par contre on a vendu des centaines de moutons pour les sacrifices rituels de l'Aïd Kebir, et le marché est tout poudreux de la poussière que soulèvent les troupeaux.

Nous revoyons au grand jour l'itinéraire compliqué que nous avons suivi l'autre nuit. Le portail de la zaouia est ouvert, on nous fait suivre un couloir obscur, trop étroit pour les charges de nos mules, et nous débouchons dans une cour intérieure, étroite, à demi occupée par une mare d'eau croupissante, au pied même de la qoubba sainte de Sidi Mohammed ben Naçer Ce voisinage inspire une terreur superstitieuse à mes compagnons. Ils se scandalisent de cette profanation ; Mouley el-Hassen égrène nerveusement son chapelet, le feqih chantonne la prière des agonisants; les serviteurs de la zaouia, les notables de la ville font une triple haie autour de nous, et, vraiment, l'instant est très pénible tant sont perceptibles la défiance de nos hôtes et la peur de nos serviteurs.

Le moqaddem de la zaouia est un esclave noir à l'air intelligent. Il nous souhaite la bienvenue au nom des cheurfa absents, et nous apprend que la femme de Sid el-Hanafi, le chef de la famille, est heureuse que nous soyions sous son toit. Il nous amène enfin un négrillon d'une dizaine d'années, d'apparence et de manières distinguées, qui est le fils aîné de notre hôte.

Les tentes dressées, les mules entravées, on boit le thé et l'on cause. Nous nous enquérons, tout naturellement, des cheurfa, des motifs de leur absence, du but de leur voyage. Il est étrange qu'une zaouia, célèbre dans tout l'Islam pour sa sainteté et sa richesse, soit déserte...

En voici les raisons : après la mort de Sid Bou Bekr la baraka des Naciria fut revendiquée par Sid el-Hanafi, son fils, et par Sid el-Habibi, son neveu. Cette discussion, dans laquelle chacun entraînait une partie des fidèles, partagea la confrérie en deux camps dont les luttes tarirent également la fortune et le prestige. Les Draoua se désaffectionnèrent de leurs cheurfa, la ziara

s'en ressentit, et le budget de la zaouia, grevé par les lourdes charges de l'hospitalité et de la guerre, devint insuffisant. Il fallut contracter des dettes. Les *Aït Atta*, qui avaient été, tour à tour, alliés des deux prétendants, avancèrent quelqu'argent puis en réclamèrent le remboursement ; et, comme on tardait à acquitter leur créance, ils attaquèrent *Tamgrout* et en pillèrent un quartier.

Sid el-Habibi se retira le premier ; il emmena ses femmes, ses serviteurs et partit pour le *Sous* où il fonda, ou seulement restaura la zaouia d'*Adouar*.

Quant à Sid el-Hanafi, resté seul pour faire face aux exigences des créanciers de la zaouia et aux charges de l'hospitalité, il partit en voyage, et, depuis deux ans, il circule dans le Sud marocain, quêtant pour remplir son trésor vide, et s'efforçant de réchauffer par sa présence la charité et le zèle attiédis de ses fidèles.

Ces dissentiments ont fait le jeu des autres familles chérifiennes qui se sont taillé une clientèle parmi les Naciria. Les plus habiles et les plus heureux ont été les cheurfa de *Tamesloht* qui ont su s'attacher la tribu des *Aït Atta*.

Mouley el-Hadj Abd Allah ben Hossein, le chef de cette maison, est représenté par un de ses neveux, Sid bou Azza ou Driss, qui habite *Tazzarin*. La ziara des *Aït Atta* est réglée par un code dont on nous a énuméré les articles : on paye au chérif un metqal par enfant qui naît, par cheval qu'on achète ; un mouton par troupeau de 100 têtes ; un trentième des récoltes de céréales ; un huitième de la récolte de henné, etc...

J'ai rencontré Sid el-Hanafi à *Mogador* ; il était accompagné d'une trentaine de Draoua. On nous a conté que ce chérif se faisait amener à chaque étape une femme du pays, l'épousait, et la répudiait en levant son camp. Notre informateur ajoutait que l'on recherchait comme une bénédiction et une faveur insigne l'honneur de fournir l'épouse éphémère... Comme nous manifestions quelque étonnement à voir glorifier cet impudent abus de l'institution la plus sacrée, le moqaddem répondit : « Celui dans les veines de qui coule une goutte du sang du Prophète se doit au monde !... »



Fig, 73. — Vallée de l'Oued Dra. — La ville de Tamgrout, vue de Mguerba (page 89).



Fig. 74. — Vallée de l'Oued Dra. — Palmeraie de Mguerba (page 90).

Nous sommes ici en pays noir ; tous les Draoua, Haratin, Qebala, Cheurfa, avec des nuances difficilement perceptibles, sont du noir le plus franc. Voici comment ils expliquent leurs différences ethnographiques et leurs origines.

La caste supérieure est constituée par les Ahrar ; l'inférieure par les Haratin (sing. Hartani). Les premiers se disent autoctones et seraient des berbères noirs islamisés ; les seconds proviennent du *Soudan*. Un mur social sépare ces deux races : l'infériorité du Hartani est affirmée par l'interdiction d'épouser une femme Ahrar. Averti par cette explication je me suis efforcé de discerner les individus que j'ai pu observer. Sans doute on retrouve le type berbère et le type nègre dans toute leur pureté chez quelques sujets ; le nombre en est limité. Dans la plupart des cas la différenciation est difficile tant les croisements entre hommes libres et femmes esclaves ont mêlé les races. Le Draoui libre, comme tous les Marocains, comme le plus grand nombre des musulmans du Nord de l'Afrique, a un penchant très vif pour les négresses. « Elles ont, nous confiait un de nos hôtes, une ardeur et une docilité qui font un contraste très appréciable avec l'indifférence de tempérament et l'aigreur de caractère de nos femmes. »

Le Qebli (pluriel Qebala. Signifie : homme du Sud) est un Draoui, et ordinairement un hartani. Cette désignation est inusitée dans la vallée de l'*oued Dra*, et n'est en usage que dans le bassin du *Tafilelt* ou dans l'*Anti-Atlas*. Elle est devenue synonyme de serf, car le Draoui hors de son pays est le plus souvent un esclave.

Parmi ces différentes races il existe plusieurs castes. La population se divise en : Braber, Cheurfa et Draoua.

Le Berbri est un Imaziren nomade ou sédentaire ; tels les *Aït Atta*, et les *Aït Yahia*. Dans l'*Anti-Atlas* il prend le nom de Chleuh, pour des raisons qui me sont mal connues, et dont la plus fréquemment fournie est qu'il parle un langage informe comme s'il avait la langue tordue (chellha)... Le Berbri est maître et seigneur de la plaine et de la montagne. Les oasis, les palmeraies avec leurs qçour, leurs villes, leurs vergers et leurs jardins sont des enclaves sur lesquelles il prétend avoir des droits.

Le qçourien est donc obligé de reconnaître la suzeraineté du Berbri et d'acheter sa protection. Ce marché, qui se nomme la *debiha*, le sacrifice, parce qu'autrefois le protégé immolait une victime devant la tente ou la maison de son protecteur, consiste en prélèvements dont le taux est variable mais représente en moyenne deux charges d'homme pour l'orge, un onzième pour les dattes.

A ce prix le Draoui achète une sécurité complète ; non seulement sa récolte sera gardée, mais même elle lui sera remboursée au cas où elle viendrait à être pillée. Le Berbri se désintéresse d'ailleurs complètement des affaires intérieures de ses clients. Que les Draoua se battent, se pillent, c'est leur droit. Il n'interviendra que si on l'appelle, et en ce cas il faut payer son concours, ou si quelqu'agression étrangère, venant d'une autre tribu berbère, met les biens de son client en péril.

Les Braber ont, dans leurs agglomérations, des Draoua haratin ou qebala. Ce sont des esclaves avec toute la déchéance, toute la misère que cette servitude comporte. On les tue, on les vend, on les échange ; leur valeur marchande est variable. Il arrive parfois que ces haratin forment un groupement, édifient ou prennent un qçar, et y vivent librement en payant une debiha aux Braber.

La deuxième caste est celle des cheurfa et des marabouts que les Imaziren nomment : *agouram*. Les cheurfa sont de branches diverses ; ils pullulent dans le bassin de l'*oued Dra*. Il en est sans doute beaucoup d'apocryphes, mais les Draoua sont crédules et enclins aux superstitions. Il n'est pas de centre qui n'ait sa qoubba et son saint, mort ou vif ; car l'antropolatrie revêt deux formes : le culte du saint défunt, et le culte du saint vivant. Le plus souvent les deux cultes sont exploités par la même famille : la baraka étant héréditaire, le descendant hérite, en même temps les vertus de son ascendant, sa zaouia et son tombeau. Il les exploite de son mieux, mais la concurrence est telle que beaucoup de très pieux et très vertueux personnages en sont réduits à la mendicité. Ceux-là sont nos commensaux ordinaires et nos plus précieux informateurs. Ils s'abattent sous notre qoubba dès qu'elle est plantée, y mangent nos mounas,

y dorment à l'abri de nos tentes et n'en sortent guère que lorsque nous levons le camp.

Les zaouia du *Dra* sont innombrables, elles sont en général assez pauvres. Les Braber exigent d'elles la debiha, et ne se font aucun scrupule de les piller quand l'occasion s'en présente.

Cette pléthore d'institutions et de personnages religieux n'est pas l'indice d'une piété très vive. Les Draoua sont croyants et pratiquants, mais sans fanatisme. Les Braber sont plus tièdes encore, mais plus intolérants ; le voisinage de l'*Algérie* exaspère leur haine du Chrétien.

13 février

En dépit de son renom, de ses prétentions, de l'apparence qu'elle conserve pour qui n'y pénètre point, *Tamgrout* n'est qu'un gros qçar, ni plus peuplé, ni moins croulant que toutes les bourgades en pisé rose qui s'échelonnent le long des rives de l'*oued Dra*.

Ses quatre portes se nomment Foum es-Soùq (Nord), Foum Taourirt (Nord-Est), Bab er-Rezq (Sud-Ouest), Foum es-Soùr (Est).

Sa situation privilégiée lui vint en majeure partie de ses cheurfa Naciria dont l'universel renom attirait des pèlerins de tous les états du monde musulman. Le fondateur de la zaouia fut Sidi Amer ou Ahmed el-Ançari. C'était un pieux cénobite qui menait une vie hérémitique, n'ayant qu'un souci : vivre inconnu. On a conservé sa zaouia, on y montre le puits où le saint homme s'abreuvait. Ses hagiographes prétendent que, par mortification, il pria Dieu de changer l'eau claire et délicieuse de ce puits en une eau saumâtre. Dieu l'exauça : elle est imbuvable !

D'autres saints encore sont vénérés à *Tamgrout* : Sid el-Hâdj Brahim fondateur de la zaouia de Sid en-Nâs (le Seigneur des gens), dédiée au Prophète ; Sidi Bel-Qâcem, célèbre par l'étendue de son savoir.

Les jardins de *Tamgrout* sont fertiles, l'eau y abonde, mais l'ombre y est rare. Les palmiers ne forment pas un bois, ils sont épars et clair-semés. Les figuiers, les abricotiers, les orangers

font, par places, un taillis touffu ; par endroits aussi s'étalent des flaques d'eau saumâtre, bordées de touffes de joncs, autour desquelles le salpêtre affleure. Les séguias sont mal entretenues. Elles ne représentent nulle part un canal à bords francs. Partout elles ont l'aspect de ruisseaux de 2 mètres de largeur au plus. L'eau en est trouble et tiède. Tantôt elle stagne, tantôt elle coule lente et boueuse, tantôt elle court bruyante, écumeuse. Elle passe sous mille ponceaux, par cent aqueducs ; disparaît sous les murs de clôture, emplit les rigoles, inonde les champs. Nous sommes dans la période de quatre jours où la seguia de *Tassergat* dessert les jardins de *Tamgrout*, la palmeraie est pleine de gens qui, la houe en main, surveillent leurs irrigations.

J'ai voulu pousser jusqu'au fleuve lui-même : il faut dix minutes à peine pour l'atteindre en passant devant la zaouia de *Sid en-Nas*.

L'oued est un beau fleuve tranquille, de 40 à 80 mètres de large, mais sans profondeur. Son lit de sable et de galets mesure environ 300 mètres entre des berges plantées de tamaris. La rive droite est déserte et un peu ensablée ; en aval elle se couvre de palmiers tandis que les palmeraies de la rive gauche semblent s'éclaircir. L'eau est douce, un peu plate, mais assez fraîche.

Suivant l'usage des pèlerins nomades venus ici du fond du désert, nous en avons bu, nous avons fait nos ablutions et récité la prière de l'asser sur les bords du *Dra* dont l'eau efface les souillures physiques et morales...

Cette crédulité fait sourire, de loin. Il faut aux fables leur cadre merveilleux ; aux légendes de cet antique *Daradus*, où Ptolémée nous conte qu'en son temps les éléphants venaient boire, il faut l'horizon rigide des collines plates de *Bou Zeroual*, de *Taderarth*, de *Toudma*, le ciel implacablement pur, l'espace infini, le silence absolu et, dans ce paysage où tout meurt de soif, la majestueuse et large coulée d'eau limpide du dernier survivant des fleuves sahariens.



Fig. 75. — Vallée de l'Oued Dra. — Le seïd d'Arlaoudrar (page 107).



Fig. 76. — L'Oued Dra, à la hauteur de Tamgrout (page 98).

11 février

Nous sommes allés visiter le tombeau de Sidi Mohammed ben-Naçer qui rappelle celui de Bou Medien à *Tlemcen*. Il est moderne, en partie du moins. Un poème *Arjouza*, composé par le père du qadi actuel, Sid el-Qorchi, nous apprend que la qoubba fut détruite par un incendie, et reconstruite sous le règne du Sultan Sidi Mohammed, en 1869. Deux vers, du mètre *Rajaz*, extraits de ce poème, sont gravés au frontispice :

La sculpture et la peinture en furent achevées,
Par l'aide de Dieu — qu'il soit exalté !
Le 24e jour de Rajab,
En l'année 1286 de l'hégire.

La qoubba est de forme classique, carrée, ornée d'arabesques vertes et roses et d'inscriptions koufiques découpées dans le plâtre, dont la plupart sont extraites de la *Borda*. Le toit, en forme de pyramide quadrangulaire, est recouvert de tuiles vertes vernissées, et surmonté des trois boules d'or classiques qui attestent la sainteté du lieu.

Nous suivons un couloir sombre sous lequel débouche la mosquée de la zaouia ; elle est grande, toute blanche, sauf le chambranle de la porte et le mirab qui sont ornés d'incrustations et d'ornementations. De gros piliers carrés supportent les voûtes ogivales à arcs outrepassés sur qui repose le toit.

Nous débouchons dans une cour intérieure remplie de monde. La qoubba en forme un côté, elle est précédée d'une arcade de trois arceaux dont le revêtement de plâtre est incrusté et peint. Une grille très primitive, assez basse pour qu'on puisse facilement la franchir, barre le seuil. Nous retirons nos belleras, et nous pénétrons, précédés par le moqaddem, qui est seul détenteur de la clé, et n'ouvre qu'aux gens de qualité.

L'intérieur de la qoubba a la forme d'une croix ; le catafalque en occupe le centre. Trois des bras forment des chapelles voûtées qui s'achèvent par des fenêtres à vitraux de couleur ; le quatrième, par où l'on entre dans le saint lieu, donne sur la

cour intérieure par une porte et une fenêtre grillée. La pièce est sombre et recueillie.

Le catafalque, drapé d'étoffe rouge, semble un énorme lit de bois, portant une boule à chaque coin. Le saint repose au centre, ses successeurs sont aux angles ; le monument funèbre renferme quatorze cercueils.

Ce sont ceux de :

1) Sidi Abd Allah ben el-Hosseïn el-Qebbâb, précurseur des Naciria ;

2) Sidi Mhammed ben Nacer, le premier des Naciria ;

3) Sidi Ahmed ben Nacer, surnommé el-Khalifa, son fils ;

4) Sidi Ahmed ou Brahim el-Ançâri, surnommé Aboul Abbas, qui construisit la grande mosquée de *Tamgrout* ;

5) Meïmouna, mère d'Aboul Abbas ;

6) Hofça, mère d'el-Khalifa ;

7) Amina, épouse d'el-Khalifa, descendante d'Abou Bekr ec-Çaddiq ;

8) Çâfia, autre épouse d'el-Khalifa ;

9) Sidi Mhammed eç-Çarir, patron de la *zaouïat el-Baraka* qui est encore dirigée par sa descendance ;

10) Sidi Youssef, fils de Sidi Mohammed ou Mhammed inhumé dans la zaouia de *Tamskourt* (*Zaïan*).

11) Sidi Ali ou Youssef, fils du précédent, surnommé Abi Hassen ;

12) Sidi Jaafer ben Moussa, frère de Sidi Mohammed el-Mekki ben Moussa ben Mohammed ben Mhammed ben Nacer, auteur d'un ouvrage très populaire dans le *Dra*, intitulé : *Perles serties ou Histoire des hommes célèbres du Dra*. On trouve, entre autres choses, dans ce livre, la légende d'après laquelle le Prophète aurait mangé des dattes Bou Sekri venant des palmeraies de l'*oued Dra* ;

13) Abou Bekr, grand'père de Sid el-Hanafi mort en 1281 de l'hégire (1864) ;

14) Sidi Mohammed ben Abou Bekr, père de Sid el-Hanafi, détenteur actuel de la Baraka.

Un lustre de cristal pend au-dessus du catafalque ; les voûtes des chapelles supportent des lampadaires de fer. Le plâtre des



Fig. 77. — Vallée de l'Oued Dra. — Tamgrout, jardins. — Face occidentale (page 98)



Fig. 78. — Vallée de l'Oued Dra. — Tamgrout. — Face occidentale (page 97).

piliers et des voûtes, le bois des portes, fenêtres et placards sont sculptés avec beaucoup de soin ; les moulures dessinent un réseau blanc, vert et rose ; les boiseries sont peintes à fond jaune. Les inscriptions rappellent les noms et les vertus des défunts et chantent les louanges de Dieu.

On nous a fait baiser le sarcophage et les quatre angles, puis nous nous sommes accroupis sur un vieux tapis persan, et nous avons brûlé du bois parfumé dans une cassolette. Mouley el-Hassen a dit à mi-voix quelques invocations, auxquelles nous avons répondu en chœur, et nous sommes sortis en donnant deux douros au moqqadem qui nous a poursuivis jusqu'au seuil de notre tente de ses souhaits de prospérité et de ses bénédictions.

Le soir nous pérégrinons encore à travers la ville et ses jardins, on nous fait voir une autre qoubba sous laquelle repose le fondateur de *Tamgrout*. Elle est plus élevée que celle des Naciria mais infiniment moins riche.

Zenagui s'efforce de visiter l'admirable bibliothèque de la zaouia. Elle contiendrait environ 10.000 volumes et manuscrits recueillis par les ancêtres des cheurfa et surtout par Sidi Mohammed ben Nâcer qui vécut longtemps au Caire où sa manie de bibliophile lui valut le surnom de : *la peste des livres*. Personne aujourd'hui n'a plus souci de cette bibliothèque ; elle est fermée, assez hermétiquement pour qu'il ne soit pas possible d'y pénétrer, mais pas assez pour que l'on n'y puisse prendre des volumes. Plusieurs personnages notables sont venus nous en offrir à des prix ridiculement bas qui décelaient leur provenance. Tous ces livres portent des notes manuscrites de la main des cheurfa. Nous en avons acquis quelques-uns sur lesquels le vendeur a soigneusement gratté des suscriptions révélatrices (1).

(1) Ces ouvrages m'ont été volés lors de l'agression dont j'ai été victime. Ils sont maintenant entre les mains des cheïkhs ben Tabia, à Anzour. Ces ouvrages sont :

Retour du vieillard à la jeunesse ; avec notes manuscrites; édition du Caire. — *Manuscrit* de la main d'un chérif Naciri, relatant les biographies de ses ancêtres. — *La perle du plongeur*, de Hariri ; édition de Constantinople. — *El Meqqarî* ; tomes I et IV ; édition du Caire avec annotations manuscrites. — *Questions posées à Sidi Mohammed et réponses*, manus-

La zaouia nous fait dire qu'elle est dans l'impossibilité de trouver de l'orge pour nourrir nos mules. La disette croît ; on donne de la luzerne aux bêtes de *Tamgrout*. L'orge vaut en ce moment 25 pesetas le quintal, et, d'ici peu, on n'en vendra plus à aucun prix. Les *Zenaga* nomades en sont déjà réduits à manger des plantes de la *Feija*. Cette famine est un obstacle de plus à la réalisation de nos projets. Elle augmente l'insécurité, les dépenses, et les fatigues de la route.

Quant à nous, la zaouia nous nourrit à peu de frais ; mais nous n'étions pas venus à *Tamgrout* pour y faire chère lie. Le matin, vers 8 heures, on nous apporte l'*açouah*, que les Braber appellent *aça*, crème d'orge ou de maïs, le plus souvent trop fade ou trop épicée, que l'on boit avec de grosses cuillères rondes en bois. Vers 3 ou 4 heures de l'après-midi on nous sert un kesksou ; c'est le couscous algérien inondé de sauce au piment *tâm*, ou et saupoudré de poivre rouge et de canelle. A 10 ou 11 heures du soir, on nous apporte un plat de viande nageant dans une sauce rouge au piment et au poivre. On arrose les longs intervalles de ce régime d'innombrables tasses de thé vert, à la menthe, très sucré, et de quelques gorgées d'eau un peu saumâtre, qui acquiert dans les guerba une agréable fraîcheur et une odeur de bouc regrettable.

J'ai pu installer mon observatoire dans d'assez bonnes conditions, et braquer ma grande lunette vers la lune pour y noter, hier, l'occultation d'une belle étoile de première grandeur, α Taureau, et ce soir, l'occultation d'une petite étoile de 5,7[e] grandeur. Ces opérations astronomiques terrifient mes compagnons. Je leur ai dit que le grand santon, dont la zaouia nous est si propice, était un savant et que sans aucun doute il devait voir mes travaux scientifiques d'un œil favorable...

15 février

— « *Aïd mabrouk* » ! Bonne fête !

C'est un de mes serviteurs qui soulève la porte de ma tente

crit curieux où sont exposées, par demande et réponse, les opinions et la doctrine de l'un des Naciria les plus érudits.



Fig. 79. — L'Oued Dra. — Gué d'Amzrou (page 107).



Fig. 80. — Vallée de l'Oued Dra. — La ville d'Amzrou, vue du Sud (page 107).

pour me passer un plat de *tagoulla* brûlant. Le tagoulla, auquel on donne aussi le nom de *herrberr*, est un turban de blé bouilli et crevé dans l'eau, ou de grains de maïs concassés, surmonté de viande de mouton, et nageant dans l'implacable sauce écarlate au piment et au poivre rouges. Ce service matinal témoigne du désir qu'ont nos hôtes de s'affranchir pour toute la journée des soucis culinaires. On déjeune donc, puis on se prépare à partir pour la prière. Elle se fait hors des murs, nulle mosquée, ni esplanade n'étant de taille à contenir le peuple des fidèles qui se presse ce jour-là derrière l'imam. Après la prière vient la *Khotba*, le sermon officiel ; puis la parole est à la poudre, et Dieu sait s'il s'en consomme sur la terre marocaine un jour d'Aïd Kebir !

Tous les hommes valides doivent assister à cette prière du matin. Sidi Mhammed ben Naçer, soucieux de conserver cette tradition pieuse, a prononcé anathèmes et malédictions contre quiconque s'abstiendrait. La ville reste donc livrée aux femmes. Elles aussi ont leur tradition. Recluses et esclaves tout le reste de l'année, elles se dédommagent ce jour-là par les plus folles parties ; elles pénètrent partout, fouillent tout, touchent à tout, prennent ce qui leur plaît...

Ces licences m'avaient paru dangereuses pour notre matériel, d'autant que nous savions la zaouia peuplée de femmes, dont notre camp intriguait vivement la curiosité. Il fut donc décidé que, pendant que tous nos compagnons iraient à la prière, Zenagui et moi, que les malédictions du santon n'émeuvent point, nous garderions nos tentes.

Bien nous en prit !

A peine le pas des mules qui emportaient nos compagnons se fut-il perdu dans le lointain qu'un flot féminin commença de rouler par les rues. Ce ne fut d'abord qu'un piétinement de pieds nus, des chuchotements discrets ; puis des courses folles, des éclats de voix, des fusées de rire. Par tous les trous de la muraille on apercevait des yeux rieurs et curieux. D'abord on se contenta de nous observer de loin, prudemment ; peu à peu l'on s'enhardit. Les premières qui s'aventurèrent à pénétrer dans notre cour furent des petites filles, la tête à demi rasée et

hérissée par places de touffes crépues, avec de gros colliers de boules de verre ou d'ambre pendus au cou, et des grands anneaux d'argent aux bras et aux oreilles.

Après les petites filles vinrent les vieilles femmes, drapées dans leurs pagnes de *Khount* bleu, lamentables, geignardes, dolentes. Elles entrèrent effrontément sous nos tentes, s'accroupirent sans façon sur nos tapis, et se mirent à nous conter leurs pitoyables histoires, et à nous prodiguer leurs vœux. Puis, lasses de nous voir immobiles et comme insensibles à la vue de leurs misères, aux récits de leurs maux, elles s'en furent toutes, sauf une, notre voisine, qui, trouvant sa responsabilité engagée par ce voisinage, s'institua notre gardienne, en nous recommandant de ne pas nous effaroucher des indiscrétions des haratines...

Et de fait elles le furent, indiscrètes ! La première qui pénétra sous ma tente poussa un cri d'étonnement. Etonnement parfaitement joué, car j'entendais depuis un instant le complot d'une demi-douzaine de commères que mon *outaq* intriguait. Derrière cette audacieuse les autres entrèrent, effrontées, minaudières. Deux minutes plus tard j'avais, autour de moi, un cercle d'une douzaine de jeunes personnes, guère farouches ni réservées, qui se mirent en devoir de passer de mes bagages et de moi-même une inspection détaillée.

Et c'étaient des petits cris d'étonnement, des soupirs d'admiration, des pouffements de rire, un caquetage de perruches, des hardiesses de guenons...

Les femmes de qualité se reconnaissaient des autres à la richesse de leurs vêtements et de leurs parures : étoffes blanches transparentes, gazes et mousselines, gros bijoux d'argent, colliers énormes, turbans de soie verte ou diadème de cauris et de perles de couleur.

Toutes, riches ou pauvres, s'enveloppent dans une pièce d'étoffe voyante qui entoure la croupe et se noue sur le ventre. Cette sorte de ceinture avantage la gracilité des jeunes mais désoblige l'opulence des matrones. Rien n'est comique comme la démarche d'une grosse négresse bien sanglée dans un pagne clair.

La façon de ces belles toilettes est fort sommaire ; hors la chemise de coton et le pantalon court, rien n'est cousu ; tout est drapé. Deux fibules placées sur les épaules attachent la pièce de devant à la pièce de derrière. La ceinture les relie à la taille. En sorte que le vêtement est béant sur les flancs, de l'épaule aux hanches. « On montre sa beauté où on l'a... ». Les jeunes Draouiennes n'ignorent pas qu'elles ont le buste sculptural, et n'ont garde de le dérober à l'admiration publique. Ce vêtement, qui commence si bas, finit tantôt à la cheville, tantôt au genou, et même parfois beaucoup plus haut. Mais ces ajustements, un peu sommaires, sont corrigés par l'enveloppement des pagnes. On les drape de façon à ne laisser voir que ce que l'on veut. Pour sortir on relève le dernier pagne par dessus la tête, tout comme le font les paysannes de chez nous retroussant leurs cottes quand la pluie les surprend.

La coiffure des femmes de *Tamgrout* est loin d'avoir la grâce de celle des *Aït Merrad*. Les cheveux, nattés par petites tresses, à la mode des négresses du *Soudan*, sont réunis en deux bandeaux séparés par une raie, et noués sur la nuque.

Les Draouiennes ne sont pas jolies. Une seule, de toutes mes visiteuses, avait une curieuse petite mine d'idole asiatique, de grands yeux longs et bridés. La figure ronde se terminait brusquement par un menton pointu, et les dents, menues comme des grains de riz, éclairaient un teint de bronze pâle. Les autres étaient laides ou hideuses, d'un noir indécis plutôt que négresses, et maquillées, comme les femmes arabes, aux pommettes, sous les yeux, au bout du nez, au menton, avec des mouches fantaisistes un peu partout. J'ai vu un certain nombre de femmes très blanches, elles font prime, et sont la propriété des cheurfa.

Enfin ces dames ont le défaut de leur race, elles exhalent une fâcheuse odeur de fauve et de suin, qu'elles se plaisent à rehausser des parfums les plus violents ; il en résulte un mélange de relents et de senteurs... insurmontable !

Il y avait environ deux heures que durait cette invasion féminine quand éclata une fusillade lointaine. C'était le signal de la fin des prières. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer la discrétion des hommes avertissant ainsi, prudemment, leurs femmes

de leur retour. Ce fut un sauve qui peut, une bousculade, une galopade effrénée par les rues. En un clin d'œil notre cour fut vidée, il n'y resta plus que la vieille voisine qui, geignante et pleurarde, vint mendier le prix de sa faction.

Mes compagnons m'ont conté que la prière fut un beau spectacle ; six à sept cents hommes y assistaient, et la khotba de l'imam fut fort édifiante.

J'ai dans l'idée, pourtant, que nous ne fûmes pas les seuls manquants, et que l'institution de la prière *extra muros* dût être soufflée à Sidi Mhammed ben Nâcer par ses femmes...

16 février

L'hôtesse mystérieuse de la zaouia nous fait prier de demeurer encore pour, selon l'expression de son aimable désir, « savourer aujourd'hui la fête d'hier, sanctifier demain le saint jour du vendredi, et, le jour suivant, qui est le samedi, assister au marché de *Tamgrout*... »

Nos hommes ne demanderaient pas mieux, mais j'ai hâte de quitter cette Capoue noire : la saison avance, la famine approche. Il est décidé que nous chercherons un itinéraire qui longe les pentes méridionales de l'*Anti-Atlas*. D'après des renseignements très imprécis nous devons trouver la haute vallée de l'*oued Noun* à 8 étapes d'ici ; elle nous conduirait à *Goulimin* en 2 ou 3 étapes. Notre premier point de direction sera la zaouia de *Sidi Mrri*, dont l'existence m'est connue depuis bien longtemps : un nègre qui m'accompagnait, et m'abandonna dans le *Sous*, en 1899, était originaire de cette zaouia.

Nous nous mettons en route vers 10 heures ; un seul Attaoui nous accompagne. Il monte un joli cheval peu favorable à l'interview ; dès qu'on approche de son maître il hennit et rue. Pour entrer en matières j'ai fait compliment à Mouha, c'est le nom de notre zettat, de sa monture et de sa bonne mine ; il m'a répondu sentencieusement : « le cavalier des *Aït Atta* se reconnaît à son cheval et à ses armes ! »

Nous remontons d'abord l'*oued Dra* jusqu'à *Amzrou*. Ce défilé de qçour, de palmeraies et de qoubbas est infiniment



Fig. 81. — Vallée de l'Oued Dra. — Qçour de Seret et d'Asrir (page 107).



Fig. 82. — La Feija. — A l'horizon (au sud) le Djebel Bani (page 108).

monotone. Notre guide nous en indique au passage les noms et les propriétaires : *Tazrouti*, *Aït Assa ou Brahim*, aux *Aït Atta* ; *Timetig*, à des cheurfa Filala ; la qoubba de Mouley el-'Arbi ; *Arlaoudrar*, et son seïd supporté par quatre pilastres de pisé, où le santon, juché hors de la portée des chacals, achève de se décomposer en paix; *Seret*, *Asrir*, et enfin *Amzrou*, aux *Aït Atta*, le plus important de tous ces qçour, situé au pied de la colline d'*Ataf* où gît un trésor merveilleux, « but unique des tentatives de pénétration des Français de *Figuig*... »

Tous ces qçour sont pareillement bâtis en briques crues, ceints de murs en pisé, flanqués de tours plus ou moins croulantes. Ils sont situés pour la plupart sur le rebord du plateau durci dans lequel l'*oued Dra* a creusé sa vallée. La rive gauche seule est fertile, encore s'y trouve-t-il de longs espaces déserts que les dunes de sable ont envahis.

Amzrou s'étendait jadis au loin dans la plaine ; les ruines qui l'environnent attestent son ancienne splendeur. Elle est réduite maintenant à un qçar de 300 mètres sur 400, et n'a plus pour la signaler que sa situation heureuse sur un mamelon arrondi, et la pittoresque superposition de ses terrasses et de ses tourelles.

Nous pénétrons dans ses jardins, et, laissant la zaouia à notre droite, coupant une importante séguia, nous atteignons le gué d'*Amzrou* où nous traversons l'*oued Dra*. Le fleuve a cette même allure majestueuse que nous admirions près de *Tamgrout*, il est plus large seulement, et laisse émerger des îlots de sable. Il reçoit, juste en face du gué, le tribut platonique d'un oued sans eau, l'*oued n'Feija* (*Nfi'ch*). Quelques palmiers sauvages végètent dans ce ravin dont les rives sont couvertes d'un gîvre de salpêtre.

Devant nous s'ouvre un vaste couloir, une *Feija* de 10 à 15 kilomètres de largeur, absolument plat, dont rien ne pare la nudité et la laideur. Il est bordé au Nord par les collines de *Touriren*, aux *Aït Yahia*, et de *Richa*, aux *Zenaga* ; au Sud par les collines de *Toudma*. Quelques gazelles, quelques gommiers isolés et mal venus sont les seuls incidents de cette route monotone.

Vers 4 heures nous avons quitté la direction plein-Ouest, que nous suivions depuis l'*oued Dra*, pour mettre le cap sur un bou-

quet de tamaris situé au pied de la falaise de *Toudma*. Le lieu se nomme *Rous et-Tlèt*, il s'y trouve un bon puits autour duquel campent en ce moment des douars des *Sfoul* et des *Aït Alouân*, auxquels nous allons demander l'hospitalité. Nous sommes accueillis comme des amis, on nous offre l'abri des kheimas, la moitié des provisions de toute espèce, on nous apporte du lait aigre, de l'eau fraîche et, pendant toute la nuit, nos hôtes se relayent pour garder nos tentes. Cette sollicitude est un peu accablante, et la chanson de nos veilleurs n'est guère propice au sommeil, mais, si sceptique soit-on sur les sentiments de ces nomades, et si blasé qu'on puisse être sur les formes de leur politesse, on ne peut pas sans humiliation comparer l'hospitalité de ces barbares à celle des civilisés.

17 février

Départ avant 7 heures 30 du matin ; arrivée à l'étape à 5 heures 30 du soir ; trois quarts d'heure de halte...

Elle est interminable, cette *Feija*, dans son cadre de collines toujours pareil ; avec sa désolante aridité. Il faudrait ne la voir qu'à l'aube et au crépuscule. Ce matin les hauteurs de *Tadrarth* tranchaient en bleu vif sur le rouge orangé du ciel, et tout le paysage baignait dans une délicieuse lumière rose. Le soleil est apparu tout d'un coup au-dessus de la crête plate des collines, triomphal et dur, et, comme par enchantement, tout est devenu monotone et uniforme.

Ce soir, même aspect, mais plus durable, plus émouvant, avec des transitions plus lentes de la lumière à l'ombre. Longtemps les collines ont gardé les reflets mauves dont le soleil couchant les avait parées. La pleine lune était haute dans le ciel, et c'est à peine si l'on a pu percevoir le passage de la sérénité du jour finissant à la majesté de la nuit.

Nous campons en plein désert, près du puits *de Ras er-Richa*. La solitude est si complète, si solennelle, nous nous sentons si perdus dans cette immensité que nos serviteurs, d'habitude loquaces et bruyants, osent à peine parler à voix basse...



Fig. 83.— Vallée de l'Oued Zguid ; Çmeira.— A l'horizon, le Djebel Richa (page 109).



Fig 84.— Vallée de l'Oued Zguid ; Mharouq (Oulad Hellal) (page 112).

18 février

Une partie de la matinée se perd à courir après une mule échappée... Nous continuons à marcher vers l'Ouest dans la *Feija* monotone. Les collines qui nous encadrent font, au col de *Tizi Mgrour*, un coude à angle droit. Un lit d'oued serpente au fond de la dépression, on nous le désigne sous le nom de *Ras el-oued Zguid*.

Après 4 heures de marche la *Feija* s'élargit, les collines qui la bordent au Nord, les collines de *Richa*, dessinent un vaste demi-cercle d'où sort un affluent de l'*oued Zguid*. Une palmeraie et un qçar en occupent le débouché. On les nomme *Nqiba*. La vallée de l'*oued Zguid* est ensuite resserrée par un changement d'allure des collines de *Richa*, qui, sous la forme nouvelle d'une crête rocheuse, étonnamment tranchante, se dirigent droit sur le *Djebel Bani*, forçant ainsi l'*oued Zguid* à s'ouvrir une issue dans la paroi méridionale de la *Feija*. Cette issue porte le nom de *Foum Zguid*. Cette dernière partie du cours de l'*oued Zguid* est une magnifique palmeraie, l'une des plus belles que j'ai vues. Nous en atteignons le premier qçar, *Çmeira*, à 2 heures 35.

Ici se place un incident grave, dont je ne puis prévoir encore la portée, qui nous met en périlleuse posture. Nous longions paisiblement, et d'assez loin, la palmeraie de *Çmeira*, et je venais d'en photographier le qçar, grosse agglomération de maisons bien bâties, sans remparts, habitées par des haratin réputés fort indépendants et assez dangereux, quand je m'aperçus qu'une dizaine d'hommes sans armes couraient après nous. Il nous arrive sans cesse, en cours de route, d'être ainsi accostés, arrêtés, par des gens qui, sachant notre qualité, ou la devinant à notre apparence, sollicitent la bénédiction du chérif voyageur. Nous nous arrêtons donc, courtoisement, pour épargner à ces pieux haratin la fatigue de nous joindre. Ils arrivent essoufflés, empressés, nous prient de faire halte, de pénétrer dans leur qçar, d'accepter leur hospitalité. D'autres accourent ; on en voit une cinquantaine égrenés sur la piste que nous suivions. Le ché-

rif remercie, décline l'invitation, déclare qu'il veut atteindre ce soir la zaouia de *Sidi Mrri*, que la route est encore longue. Le ton des haratin devient moins obséquieux ; ils déclarent qu'ils veulent nous demander justice d'un attentat dont ils furent victimes ; ils exigent presque, maintenant, que nous nous arrêtions chez eux, tout en nous accablant de formules de bienvenue, et nous assurant de leur déférence et de leur loyauté.

Cependant leur nombre croît sans cesse ; ils sont maintenant une soixantaine, pérorant, criant, formant autour de chacun de nous des groupes bavards. Tout à coup notre zettat pousse un cri, jette son cheval de côté et dégaine son fusil : « nous sommes trahis ! »

En un clin d'œil Mouley el-Hassen et Zenagui sont désarmés, dix mains s'abattent sur mon fusil, et, comme je résiste, on me tire à bas de ma mule.

Nulle défense n'est possible, nous sommes huit contre tout un qçar ; et d'ailleurs on continue à nous prodiguer des protestations de respect, on nous assure ne vouloir rien que de juste et de raisonnable. Une phrase revient sans cesse, énigmatique et inquiétante : « Nous voulons savoir quels cheurfa vous êtes ! »

On nous conduit ainsi sur la place de *Çmeira* où toute la population est assemblée. Là, c'est un vacarme assourdissant, tout le monde parle à la fois ; et d'abord on réunit nos armes en un tas, et l'on emmène nos mules à l'écart. Il ne fait aucun doute pour nous que nous n'ayions été trahis, que notre identité ne soit reconnue, et que *Çmeira* ne doive être le terme de notre voyage.

Pourtant, après de longues et bruyantes explications, nous finissons par démêler les motifs de cette agression, et les intentions de nos agresseurs. Le qaïd Mohammed ben el-Arbi ben Othman el-Yahiaoui, qui gouverne cette région, avait ordonné aux hommes de son commandement de se remonter en chevaux pour une opération contre des voisins. Trois haratin avaient été délégués pour acheter les chevaux dans le *Sous*. Sur leur route de retour ils avaient demandé l'hospitalité à un chérif alaoui, Mouley Mohammed. Ce chérif déloyal avait volé ses hôtes et gardé les chevaux.

D'où fureur des gens de *Çmeira*, et serment de manger le



Fig. 85. — Vallée de l'Oued Zguid. — Foum Zguid
(entre le Djebel Bani et le Djebel Richa) (page 117).



Fig. 86. — Djebel Richa (versant Nord). — Femmes du Zguid (page 117).

premier chérif alaoui qui passerait à portée. Justement on leur avait conté que deux cheurfa de cette famille étaient venus en pèlerinage à *Tamgrout*, et le portrait que l'on faisait de Zenagui ressemblait fort à celui de Mouley Mohammed. La Providence servait à souhait la rancune des gens de *Çmeira* : que nous fussions les coupables ou leurs alliés, nous paierions pour eux...

Pendant près de deux heures nous assistons impuissants à une épouvantable discussion. Les uns veulent nous piller complètement, les autres veulent retenir seulement nos armes, un parti extrême veut tout pendre et faire disparaître toute trace de l'affaire ; et l'on devine, sans qu'il soit besoin de commentaires, comment ils comprennent l'opération.

Notre zettat, le pauvre homme, est au désespoir. Il menace les haratin des pires représailles, les accable d'injures, invoque tous les saints de l'Islam. Vains efforts ! Le chérif se débat de son mieux, exhibe la liste de ses aïeux pour prouver qu'il est idrissite et non alaoui. On fait venir l'unique lettré de la localité qui lit à haute voix, et lentement, chacun des noms de cette généalogie.

— « Ne te démène pas tant, lui dit un vieux nègre à face de gorille, quand ce serait le Prophète en personne, nous le mangerons ! »

L'attitude de nos serviteurs n'est guère brillante. Il suffit de voir leur air honteux, apeuré, pour être certain qu'ils n'ont pas la conscience tranquille, et qu'ils sont prêts à me renier si l'affaire tourne mal.

Nous avons pourtant quelques partisans ; un quart de la jemaa opte pour qu'on nous rende la liberté et nos bagages. Les femmes, surtout, prennent notre parti.

Finalement il est décidé que l'on confisque nos armes, et l'on nous prie d'aller chercher un gîte ailleurs...

Ailleurs !... Où pourrions-nous aller ?

Sidi Mrri est trop éloigné pour que nous y parvenions avant la nuit ; le désert qui nous en sépare n'offre ni abri ni ressources, et les brigands nous sachant totalement désarmés et à-demi dépouillés nous couperont certainement la route. Demander l'hospitalité à quelqu'autre qçar de *Zguid* serait bien chanceux ;

chacun voudrait une part de ce butin providentiel dont *Çmeira* entama le pillage... Une vieille femme nous tire d'affaire en nous apprenant que le cheikh du qçar de *Mharouq* est un homme juste et écouté. Elle nous conseille d'aller lui demander aide et hospitalité.

Nous voici donc descendant la vallée de *Zguid*, longeant d'abord, puis traversant sa magnifique palmeraie dont la fertilité nous laisse bien insensibles, pour venir camper sur une petite esplanade, hors de l'enceinte de *Mharouq*.

Le cheikh est introuvable. Personne ne nous adresse ni un souhait de bienvenue, ni même une parole. On refuse de nous rien vendre. Nos mules sont à jeun, nous aussi. Nous sommes sans défense, à la merci de qui voudra nous piller...

19 février

Nous avons passé une triste nuit. Personne n'a dormi. Un clair de lune admirable éclairait notre lamentable campement au pied du qçar pittoresque des *Oulad Hellal*.

Une noce bruyante battait son plein dans une bourgade voisine ; on entendait le tobbal rythmant le heidouz, et la fusillade alternant avec les chants. Un à un les convives sont rentrés, qui couplés, qui seuls, fredonnant encore des refrains de chansons. En passant près de nos tentes ils se contaient notre mésaventure et ricanaient...

Au jour la situation s'est améliorée. On a fini par trouver le cheikh ; il se nomme Hammad ould Hammid el-Hellali ; c'est un homme jeune encore, très modeste, grave, droit et juste. Il jouit dans toute la région d'une autorité qui, pour être dépourvue de titres et de sanction n'en est que plus rare et plus profonde.

Il a écouté silencieusement, les yeux baissés, nos réclamations désolées, s'est fait expliquer quelques détails de l'affaire en posant des questions brèves et claires, et a conclu que le bon droit était de notre côté. Une vingtaine d'hommes l'accompagnaient, tous ont partagé son avis. Mouley el-Hassen, pour donner plus de poids à sa supplique, déclara qu'il était parent

proche du fameux marabout saharien, Ma l-Aïnin, faisant observer que le maghzen, dont la vénération pour ce marabout est bien connue, interviendrait certainement pour venger l'offense qu'on lui faisait ; que tous les gens de *Zguid*, amenés par leurs affaires à *Merrakech*, à *Taroudant*, à *Mogador*, seraient arrêtés et incarcérés jusqu'à ce que justice nous fût rendue, suivant l'usage qui fait de la responsabilité collective le moyen de répression le plus efficace et le plus prompt.

Le cheikh nous promit de faire pour nous tout ce qui serait en son pouvoir ; il nous déclara que nous étions ses hôtes personnels, s'excusant d'avance sur ce que sa pauvreté et la famine ne lui permettraient pas de nous traiter selon son désir. On ne trouve plus ni orge ni paille. On s'est battu l'an dernier à l'époque des semailles, il en résulte qu'il n'y a pas de récolte cette année. Les mules en sont réduites à manger des dates desséchées, vieilles de plusieurs années, qu'on exhume du fond des silos et des greniers.

Notre feqih a eu si peur qu'il veut partir à tout prix. Il veut vendre ses habits et gagner *Taroudant* en se faisant passer pour Heddaoui, c'est-à-dire pour un mendiant mystique. Il entraîne dans sa défection le dernier serviteur du chérif, Si Omar, qui est aussi effrayé que lui. Je sais bien que ces deux poltrons ne s'aventureront jamais seuls dans l'*Anti-Atlas*, mais ils peuvent trouver une occasion favorable, une caravane en partance pour le Nord ; ils peuvent surtout être tentés de nous trahir pour se sauver... Quant à Mouley el-Hassen il me déclare formellement qu'il n'ira pas dans l'*oued Noun* ; arrivé là il m'abandonnera. Je prévois que je finirai mon voyage seul avec Zenagui... A chaque jour suffit sa peine !

20 février

« Si tu veux voyager, apprends la résignation », disent les Chleuh. Le conseil est judicieux ; les gens de *Çmeira* s'entendent à nous en faire souvenir.

Voici où en sont les négociations ; le cheikh de *Mharouq* a posé l'ultimatum suivant : Restitution pure et simple de nos

armes ; ou échange contre une somme qu'il paiera lui-même, de sa poche, pour humilier nos spoliateurs et pallier la honte dont leur méfait couvre le *Zguid.*

Les gens de *Çmeira* ont répondu qu'ils ne restitueraient rien, à aucun prix. Mais, pour marquer leur déférence envers le cheikh Hammad, et se le rendre propice, ils lui ont envoyé en présent une des carabines qui nous ont été prises. Le cheikh nous a rapporté cette arme, puis il s'est fait amener une mule pour aller à *Çmeira.* Il est parti à 11 heures, ce matin, il est 7 heures du soir, nous sommes encore sans nouvelles du résultat de ses négociations. Un chérif fixé à *Mharouq*, qui connaît bien le pays et nous renseigne sans trop de défiance, nous déclare que l'autorité du qaïd du *Glaoui*, Sid el-Madani, s'étend jusqu'ici. Ses agents dans le Sud sont : l'amrar héréditaire des *Oulad Yahia*, Mohammed ben el-Arbi, qui réside à *Amjri* sur l'oued *Dra* ; l'amrar héréditaire des *Zenaga*, le Cheikh Hammou el-Azdeifi, dont la résidence est à *Azdeif*, au pied du Djebel *Siroua* ; et l'amrar de *Taznakht*, Abd el-Ouahad ez-Zanifi, de la famille des Aït Ouzanif.

Ces chefs reconnaissent la suzeraineté du qaïd du *Glaoui*, lui payent un tribu, et défèrent à ses prescriptions. Il va sans dire que l'exercice d'une telle autorité ne repose que sur le consentement du vassal, ne comporte aucune sanction immédiate, nécessite beaucoup de tact, et ne peut avoir de limites précises. La force du qaïd réside dans sa situation géographique ; il est le maître du *col du Glaoui*, le portier du *Haut-Atlas*, et peut à son gré ouvrir ou fermer aux gens du Sud-Est marocain l'accès et le débouché des marchés du centre dont ils sont forcément clients, soit qu'ils viennent y vendre leurs produits, soit qu'ils y achètent les denrées dont ils ne peuvent se passer : sucre, thé, soufre pour la poudre, armes, etc... Une tribu refuse-t-elle l'obédience, le qaïd intercepte la route ; le col fait office de souricière, et, en un tour de main, tous les gens de cette tribu qui avaient franchi la montagne sont mis en prison, leurs animaux, leurs marchandises sont confisqués, et cela jusqu'à ce que la tribu vienne à résipiscence.



Fig. 87. — Vallée de l'Oued Zguid. — La crête du Djebel Richa (versant Sud) (page 117)



Fig. 88. — Vallée de l'Oued Zguid. — Le cheikh Hammad (de Mharouq) (page 117).

21 février

Les choses s'arrangent ; le cheikh est rentré hier à 10 heures du soir rapportant lui-même trois de nos fusils, les autres seront apportés ce soir par les gens de *Çmeira*. On nous raconte qu'à la nuit les négociations n'étaient pas plus avancées que le matin. Le cheikh fit alors étendre son kheidous par terre, et se coucha.

— Que fais-tu ? lui dirent les membres de la jemaa.

— J'attends votre réponse ! répliqua le cheikh.

Or l'usage veut que l'on tienne compagnie au négociateur, ou qu'on lui oppose un refus formel.

Las de cette discussion, découragés par cette tenacité, les haratin cédèrent.

Ce matin, quand le cheikh entre sous notre qoubba, Mouley el-Hassen se précipite, se confond en remerciements. Hammad arrête d'un geste ce torrent de gratitude :

— Remercie Dieu, dit-il, moi je n'ai fait que mon devoir.

Une physionomie comme celle de ce hartani, car le cheikh de *Mharouq* nous a déclaré lui-même n'être qu'un « humble hartani, fils d'esclaves », fait oublier toute la barbarie marocaine. Sa droiture, sa bonté rachètent toutes les offenses, compensent toutes les misères que nous avons subies. Il m'a été donné plus tard — j'anticipe ici sur des faits postérieurs, mais je ne peux me résoudre à laisser inachevé le portrait de cet homme de bien — il m'a été donné de revoir le cheikh Hammad ; j'étais prisonnier, j'avais été trahi, ma qualité de chrétien était dénoncée, j'osais à peine lui adresser la parole tant je redoutais ses justes reproches. Il vint à moi la main tendue, et me dit simplement :

— Je suis plus encore ton ami qu'autrefois, puisque tu es plus malheureux...

Nous avons le loisir d'étudier les gens de *Zguid*, ils se prêtent assez complaisemment à nos enquêtes. L'un d'eux, qui fait fonction de secrétaire, de feqih, auprès du cheikh Hammad, porte le nom de el-Hadj Abd el-Moumen et se dit chef de la grande

zaouia de Sidi Mohammed ou Sid, à *Tafettechna*, sur l'oued *Dra*; il nous a apporté quelques livres qui proviennent de la bibliothèque de *Tamgrout*, comme tous ceux que nous avons vus dans cette région. En feuilletant un de ces livres nous avons trouvé un curieux document, une lettre d'un capitaine de bureau arabe prouvant que ce feqih du *Zguid* entretient des relations suivies avec les Roumis !

Le langage parlé sur ces confins du *Sahara* offre des particularités intéressantes, il a subi l'influence des dialectes employés par les Maures. Le temps n'est pas encore lointain où les grandes caravanes de *Chenguit*, de *Oualata*, de *Tichit*, de *Tagant*, de *Timbouctou*, venaient aboutir ici et, lasses de leur rude traversée, se reposer en de longs séjours, vendre et échanger leurs denrées.

Zenagui a recueilli d'intéressants documents linguistiques qui lui ont été fournis par un curieux personnage, le chérif Sid Henini. C'est un poète, et, paraît-il, un excellent poète ; il est complètement illettré, c'est-à-dire qu'il ne sait ni lire, ni écrire, ni un mot de *grammaire* au sens étendu que l'on donne à ce mot en Arabe. Il nous a dicté des échantillons de ses œuvres, ce sont des dialogues, discussions entre belle-mère et belle-fille, entre femme chellah et femme arabe, et des *gaf*, chansons de gestes, où sont contés les exploits des héros de la contrée. L'un de ces poèmes célèbre les prouesses du cheikh Hammad. Notre poète vit de ses chansons. On l'invite, il compose un gaf, et le colporte ensuite par tout le pays. Ce troubadour marocain s'est constitué ainsi une clientèle originale ; il a 600 Mécènes dans la vallée de l'*oued Dra*, dont chacun lui donne une poignée de blé par an. Aussi faut-il voir comme il connaît la liste des qçour. Il la récite avec une désespérante volubilité. Elle se monte, d'après son calcul utilitaire, à 360 qçour, autant qu'il y a de jours dans l'année lunaire.

A 3 heures, comme nos fusils n'étaient pas encore rapportés, le cheikh a dépêché son frère aux gens de *Çmeira* avec ordre de leur déclarer qu'il irait les prendre demain avec tous les guerriers de *Mharouq*.

A 4 heures nos armes étaient sous la qoubba. Deux haratin



Fig. 89. — La Feija, entre Imi n'Tlit et Timguissint.
Au fond, Djebel Maouas (Anti-Atlas) (page 148).



Fig. 90. — La Feija. — Débouché de l'Oued Tlit. Imi n'Tlit.
Au fond Djebel Maouas (Anti-Atlas (page 148).

les avaient apportées, et opposaient de farouches figures à nos mines réjouies. Ils ont déclaré que la jemaa de *Çmeira* avait regret de cette affaire. Mouley el-Hassen a récité sur eux la Fatiha ; l'incident est clos. Nous nous remettrons en route demain pour *Sidi Mrri*. Mes hommes ont repris confiance, Si Hajoub, mon feqih, et Si Omar, le serviteur du chérif, m'ont assuré avec tant d'insistance qu'ils renonçaient à me quitter que j'ai flairé quelque motif intéressé à cet attachement si soudain et si expansif.

Mouley el-Hassen leur avait en effet insinué que, mis en défiance par leur projet de désertion, je songeais à les faire tuer... Je les ai rassurés de mon mieux, et jamais mon escorte n'a été plus perçante qu'au sortir de cette épreuve.

22 février

Nous partons de bonne heure (7 h. 30). Le cheikh Hammad nous accompagne, monté sur un assez joli cheval gris. Il porte le burnous blanc, vêtement des gens riches ; le commun porte l'*akhnif*, ce burnous noir dont la partie postérieure est bizarrement colorée en rouge.

On nous fait traverser la palmeraie et le lit desséché de l'oued *Zguid*, puis nous escaladons la crête rocheuse de *Richa*.

Le sommet en est tranchant et dentelé comme une lame ébréchée ; il sépare la vallée de *Zguid* de celle de son affluent l'oued *Issemgaten* qui, grossi des oueds *Mehazen*, *Agmour* et *Tlit*, atteint le *Zguid* au point où il pénètre dans une brèche du Djebel *Bani* à laquelle on donne le nom de *Foum Zguid*. Toutes ces rivières sont desséchées ; leurs lits tortueux, remplis de galets, serpentent dans la plaine ; celui de l'oued *Mehazen* traverse l'oasis et le qçar de *Kabia* dont on voit distinctement les maisons. Nous remontons la vallée de l'oued *Issemgaten*, et nous faisons une assez longue halte au qçar de *Nsoula*, qui appartient aux *Aït Atta* mais fait partie du leff, de *Zguid*, pour y acheter un peu d'orge, car nos bêtes meurent de faim.

Nous parvenons un peu plus bas au confluent de l'oued *Tlit*, qui sort de l'*Anti-Atlas* au qçar d'*Imi n'Tlit*, et nous remontons

le couloir que la rivière a creusé dans ces assises horizontales de calcaire clair jusqu'aux villages d'*Aguerd* et de *Taourirt*. Ces bourgades sont vassales des *Zenaga*, elles ont des maisons basses, petites, laides et un air de pauvreté et de vetusté qui, paraît-il, n'est pas trompeur. La misère y est telle, en effet, que les habitants se sont dispersés pour trouver leur subsistance. On nous affirme que *Taourirt* est l'aînée de *Merrakech*.

23 février

La route de *Sidi Mrri* nous écarte de notre direction. Nous avons déjà fait un crochet inutile en remontant l'oued *Tlit*, nous ne l'aggraverons pas en poussant jusqu'à la zaouia qui d'ailleurs n'est qu'à 2 kilomètres, on la voit d'ici, et n'offre aucun intérêt, encore que l'on y conserve des présents faits à *Sidi Mrri* par les chrétiens, chez qui, dit-on, il est en grande vénération!... En continuant à remonter vers le Nord nous atteindrions l'oued *Azguemerzi* vers *Tamarouft* ; c'est la route du *Sous* et de *Merrakech*.

Nous redescendons donc l'oued *Tlit* jusqu'à *Imi n'Tlit*, et de là nous côtoyons *l'Anti-Atlas*, reprenant notre chemin dans cette *Feija*, ce couloir, encadré entre la chaîne continue du *Bani* et les collines arrondies qui bordent l'*Anti-Atlas* et derrière lesquelles émerge une crête décharnée de 600 à 800 mètres d'altitude. La plaine, dont nous suivons le bord septentrional, est plate et nue, quelques gommiers y croissent épars, l'on y voit des ravins desséchés. Cette désolation donne une apparente vraisemblance à la légende qui nous est contée. La *Feija*, dit-on, fut une forêt immense où pullulaient les fauves ; l'un d'eux dévora le fils d'un saint marabout qui maudit cette région inclémente. Depuis lors, les oueds sont taris, la forêt est morte et les fauves ont émigré...

A mi-route le cheikh Hammad et notre zettat Mouha l'Attaoui nous ont quittés, très émus, et nous prodiguant des recommandations de prudence. Ni l'un ni l'autre n'ont consenti à accepter aucune rétribution de leurs services ou des dépenses que nous



Fig. 91. — La Feija. — Nouveau qçar d'Issiguern (Zenaga) (page 119).



Fig. 92. — La Feija — Ancien qçar d'Issiguern. — A l'horizon, le Djebel Bani (page 119).

leur avions occasionnées. Deux heures plus tard nous campions sur les bords de l'oued *Timguissint* au pied du qçar de *Timguissint* (*Timgassen*) vassal des *Zenaga*, un peu au-dessous de la zaouia d'*Imaraten*.

Nos malheureuses mules sont dans un état lamentable. On les nourrit d'herbes et de vieilles dattes. Leur maigreur fait pitié ; elles sont affreusement blessées, l'une d'elles a toute la chair du garrot emporté, les épiphyses sont à nu. Naturellement elles sont incapables de porter autre chose qu'une très faible charge, et nous avons dû alléger notre bagage de tout ce qui n'était pas rigoureusement indispensable. Les nomades en sont réduits à vivre d'herbes ; ils les font bouillir longuement dans un peu d'eau salée, et en forment des boulettes qui ont l'apparence de paquets d'algues ou de mousses, et une saveur âcre et aromatique.

24 février

Une aubade nous réveille. *Timguissint* joint à l'orgueil de posséder 200 fusils, la fierté d'avoir un rebab (sorte de banjo dont on joue avec un archet) et deux tobbals. On abat le camp de bonne heure au son de cette discordante musique, dont le but est sans doute de nous faire oublier l'absence de tout repas, et nous nous mettons en route escortés par deux zettats, un Berbère et un nègre.

On nous fait traverser la *Feija* pour aller toucher le qçar d'*Issiguern*, célèbre par ses palmiers, dont quelques-uns valent 150 pesetas et donnent des régimes d'un quintal.

Issiguern est un village neuf ; l'ancien qçar, situé non loin de là, sur un monticule, n'est plus qu'une ruine. Il a été détruit par nos hôtes les *Zenaga de Timguissint*.

Nous retraversons ensuite la plaine pour revenir à l'*Anti-Atlas* dans lequel nous pénétrons en remontant le lit de l'*oued Tisint* jusqu'au qçar d'*Agmour*. Cette rivière arrose la palmeraie de *Tansida*, puis traverse le *Bani* au pied du Djebel *Taïmzour* aigu comme un clocher, et féconde ensuite la belle oasis de *Tisint*, décrite par de Foucauld.

Agmour est une modeste bourgade de 60 fusils, encastrée entre les parois escarpées de la vallée de l'*oued Tisint*. Ses maisons de pierres, superposées, et surmontées de terrasses couvertes, rappellent celles de la *Kabylie* et celles des *Beni Ouaraïn*. L'une d'elles porte une ancienne tour blanche dont les angles, les chambranles des portes et des fenêtres, sont peints en rouge, de façon à imiter la brique.

25 février

Il paraît qu'une bande de brigands est embusquée sur notre route. Le cheikh d'*Amgour*, lui-même, nous accompagne avec huit hommes armés. Nous escaladons sous leur escorte le flanc Ouest du val d'*Agmour* et nous retombons, au delà de ce seuil, dans la vallée de l'*oued Islid*. L'*Anti-Atlas* porte dans toute l'étendue du territoire des *Zenaga* le nom de *Djebel Maouas*.

On aperçoit de loin, dans la plaine monotone, l'oasis et la grosse bourgade d'*Aqqa-Iren* où nous allons camper, elle forme le centre d'une large cuvette infertile dont la croûte calcaire blanche est dure et sonore. Partout où l'eau ruisselle, dans cette *Feija*, elle agglomère le sable et les galets de son lit en un conglomérat extrêmement résistant. Les seguias y sont taillées avec beaucoup d'art. Celles d'*Aqqa-Iren* coulent à 5 ou 6 mètres au-dessous du sol, au fond de canaux que l'on dirait découpés dans le tuf, et dont la largeur ne dépasse guère 50 centimètres.

La ville n'a pas d'autre rempart que les murs de ses maisons correctement juxtaposées. Tout est blanc ; le minaret de la jemaa est blanchi à la chaux, et se voit de loin.

Les haratin d'*Aqqa Iren* disposent de 800 fusils, ils se déclarent indépendants ; en réalité ils paient la debiha à toutes les tribus qui les environnent, *Doui Blal*, *Ounzin*, *Oulad Jellal*. Le cheikh Mohammed, qui administre le qçar, habite sur une hauteur située au Nord de la ville. Il se fait suppléer dans ses fonctions de police intérieure par un adjoint, Sid' Brahim.

L'accueil qui nous est fait est courtois, sans empressement. On nous confirme que la sécurité du pays est très précaire, que



Fig. 93. — Vallée de l'Oued Tisint. — Agmour (page 120).



Fig. 94. — La Feija. — Débouché de l'Oued Tisint. Agmour.
Au fond Djebel Maouas (Anti-Atlas) (page 120).

les nomades arabes coupent toutes les routes. Il nous faudra prendre une escorte de 20 *rami*, de 20 fusils, pour aller à *Ilir*, et encore serons-nous probablement obligés de livrer bataille pour passer...

On nous a si souvent conté de pareilles histoires que nous sommes devenus fort incrédules, et nous attendions, sans trop d'appréhension, l'étape du lendemain, en buvant notre thé à la menthe quotidien, quand un de nos serviteurs entra sous la qoubba d'un air effaré, en nous annonçant que l'un des haratin qui nous avait vus à *Mogador* était dans le camp. Cet homme, nommé el-Hajmi el-Euçeub ben el-Hassen, connaît tous mes compagnons. Il déclare qu'il va se joindre à nous, profiter de l'occasion de notre voyage pour retourner à *Mogador*. Il s'enquiert des nouvelles de ceux de mes Draoua dont il fut le confident, et demande où sont les Chrétiens qui devaient faire partie du voyage. Grave émoi !... J'ordonne qu'on acquiesce à tous les désirs d'el-Hajmi, qu'on l'embauche en lui disant que nous nous mettrons en route de bonne heure, et qu'il se charge de nous procurer une escorte puisque nous ne pouvons songer à trouver des zettats.

26 février

A 6 heures du matin notre camp est levé, nos mules sont chargées, nous sommes prêts à partir. A 7 heures, après une heure de vains efforts pour obtenir l'escorte promise, on vient nous déclarer qu'il faut renoncer à prendre la route d'*Ilir*, que personne ne veut consentir à nous y accompagner.

D'ailleurs de deux choses l'une : ou bien nous voulons aller au *Sous*, et dans ce cas notre route est au Nord ; ou bien nous allons à l'*oued Noun* et alors notre route est au Sud-Ouest. Dans aucun cas nous n'avons à passer par *Ilir*, à travers le désert tant redouté d'*Adnan*, où les *Oulad Jellal* pillent, rançonnent et tuent les voyageurs. Une caravane y périt la semaine passée ; un marabout y fut égorgé avant hier...

Cette sollicitude a de quoi nous étonner. J'en cherche en vain les causes ; mais, faute de pouvoir nous y soustraire, nous

finissons par opter pour la route du Sud-Ouest. Notre nouveau serviteur se fait fort de nous trouver une escorte de 14 fusils aux qçour d'*Isserhin* qui sont sur notre chemin.

Et nous voici partis sous la conduite d'el-Hajmi qui, tout de suite, fait l'important, donne des ordres, décide de tout en chef de convoi, parle en maître.

La plaine est en tout semblable à ce qu'elle fut ces jours derniers. Nous traversons d'abord la palmeraie d'*Ida Oustan*, que prolonge, au Sud, celle de *Tisgmoudin*, dont l'aqueduc fait saillie dans la plaine. L'eau accomplit ici le même travail de pétrification que j'observe depuis que nous sommes dans le bassin de l'*oued Dra* ; elle cimente elle-même les seguias où elle court, les lits où elle coule, les cuvettes où elle stagne.

Une heure plus tard nous atteignons les deux qçour d'*Isserhin* que rien ne différencie de leurs voisins. Notre hartani réunit les hommes, leur conte je ne sais quelle histoire à la suite de laquelle ils viennent nous examiner avec une attention inquiétante. Puis 12 d'entre eux prennent leurs fusils, et nous nous remettons en route pour gagner la zaouia de *Targant* et *Aqqa-Iguiren*. Un chérif de la zaouia et ses deux fils se joignent à notre escorte.

A 11 heures, halte près de la zaouia, au tombeau de *Sidi bou Median*. Cette zaouia appartient à des cheurfa de Sidi Mohammed ou Iaqoub ; elle est petite, pauvre, sa palmeraie n'est qu'un grand jardin. Son qçar croulant est accoté à des ruines qui attestent du peu de respect des *Oulad Jellal* pour la maison sainte. Un jour de famine ils l'ont prise et rasée. Les cheurfa ont reconstruit leur demeure ; ils paient maintenant une debiha aux nomades, et vivent en sécurité sinon en prospérité.

On aperçoit dans la plaine, au pied du *Bani*, la palmeraie de *Qacbat el-Joua*. Plus loin, la colline escarpée de *Bou Tizen* s'avance dans la *Feija* comme pour se souder à l'*Anti-Atlas*, et la *Feija* s'étrangle en un couloir étroit.

A 11 heures 40 nouvelle halte...

J'énumère à dessein ces haltes continuelles pour montrer quelle patience exige notre mode de voyage : qoubbas à visiter ; qçour dont il faut, au passage, saluer les hommes ou bénir les



Fig. 95. — Type d'habitant d'Aqqa-Iren (page 121).
El-Hajmi el-Euçeub ben el-Hassen (le zettat qui m'a trahi).



Fig. 96. — La Feija. — Aqqa-Iren. Porte sud (page 120).

enfants ; mendiants qu'il faut secourir ; mules qu'il faut rebâter ; tout est prétexte à s'arrêter. Quand les prétextes manquent, nos hommes se chargent de les faire naître ; quand l'occasion ne s'y prête pas, ils s'arrêtent tout simplement, mettent le feu à une touffe d'herbe, tirent leur pipe à kîf, la fument dévotieusement, et repartent, abrutis et satisfaits, sans plus de souci de notre impatience que s'ils avaient accompli la fonction la plus naturelle. Si ce ne sont pas nos serviteurs, c'est notre feqih qui nous arrête ; ce malheureux est abîmé de clous ; la peur se traduit chez lui par de continuelles coliques ; il faut le descendre de sa mule, l'y remonter. Il sème tout son chargement, perd tout ce qu'on lui confie... D'autres fois c'est Mouley el-Hassen qui aperçoit une gazelle ou une outarde, et qui se lance à sa poursuite sans s'occuper de nous, brûlant en de vaines fusillades notre précieuse provision de cartouches...

Pendant cette dernière halte le chérif de *Targant*, qui s'est joint à nous, nous déclare confidentiellement que nos guides nous mènent à un guet-apens. Il nous conseille de profiter de l'appui que nous donne le voisinage de sa zaouia pour les congédier, et s'offre à nous conduire lui-même, avec ses fils, à *Ilir* où nous pouvons encore arriver avant la nuit.

Mouley el-Hassen fait comparaître el-Hajmi et, séance tenante, lui dit son fait et le chasse. Rien n'est plus maladroit ! Evidemment nous esquivons pour aujourd'hui le piège tendu, mais quelle revanche aurons-nous à subir demain ?... La faute est commise, il n'y a qu'une façon de tâcher d'en éviter les conséquences, c'est de nous y soustraire par la rapidité de notre marche. Et nous fuyons, aussi vite que nos pauvres mules peuvent le faire, en traversant la zône dangereuse d'*Adnan*. La route remonte l'oued *Targant*, elle est dure, le lit de l'oued est mi-sable, mi galet ; nos animaux y enfoncent jusqu'aux jarrets. Comme d'habitude nous marchons à pied et nos serviteurs se prélassent sur nos mules blessées...

Le désert d'*Adnan*, de redoutable réputation, est une vaste plaine elliptique, coupée par le lit d'une rivière desséchée, l'*oued Adnan*. Les collines qui l'encadrent sont escarpées et de formes régulières. Leurs lignes de faîtes sont orientées dans le

sens des vents régnants : Ouest-Est ; les couches rocheuses qui constituent leur ossature plongent vers le Sud. Ce désert est lamentable ; on n'y voit ni un arbre, ni un toit, ni une tente ; ni un être humain Les *Oulad Jellal* qui y nomadisent campent dans des ravins, tels que *Imaoun Ifraten*, *Bou Halifa*, *Anzour*. Le voyageur qui s'aventure dans ces régions n'a qu'une seule chance de salut : la vitesse. Nous marchons, pendant les trois dernières heures de notre étape, dans l'obscurité profonde d'une nuit sans lune et nous atteignons à 9 heures 30 des remparts hermétiquement clos d'*Ilir*. Nous plantons notre camp contre la porte, à travers laquelle la voix somnolente d'un gardien répond laconiquement : « Il est trop tard ! »

28 février

Ilir est un qçar en pisé roux farci de grosses dalles. Les maisons sont espacées et de pauvre apparence, les jardins sont fertiles et délicieux à cette époque où les amandiers sont fleuris. On compte 250 feux, autant de fusils, et la jemaa de 12 membres ne paye aucune debiha. Cette indépendance s'explique ; *Ilir* est le marché des tribus arabes et chleuh : *Oulad Jellal*, *Zenaga*, *Ounzin*, *Ireddioua*, etc... Elle est, par nécessité, un terrain neutre, une place de commerce. De là sa sécurité et sa prospérité.

On vient de reconstruire en partie la grande mosquée. La jemaa est précédée de 6 chambres d'ablutions ; chacune d'elles porte une inscription indiquant la clientète à qui elle est réservée. Il y en a 1 pour les tolba, 2 pour les arabes, 2 pour les chleuh, 1 pour les haratin.

Ces races et ces castes différentes vivent en assez mauvaise intelligence, mais le danger commun les associe et souvent de façon anormale. En ce moment, par exemple, deux fractions de la tribu arabe des *Oulad Jellal* sont en guerre, elles ont chacune pris pour alliée une tribu chellah : l'une a pour elle *Ounzin*, l'autre *Zenaga*.

Nous avons dû séjourner hier à *Ilir* ; nous mourrions de faim



Fig. 97. — La Feija. — Le qçar d'Isserhin (page 122).



Fig. 98. — Le désert d'Adnan. Gorges d'Argueb Argan (Anti-Atlas) (page 123).

et, sous prétexte que la ville hospitalise en ce moment plus de 70 hôtes, on nous a fourni une poignée de kesksou et une brassée de paille.

Nous avons grand peine à trouver un zettat. Un cheikh des environs, Mohend ben Tabia, est venu nous recommander de ne nous fier à personne pour la traversée d'*Ilir* à *Tagmout*. Il consent à nous escorter avec une dizaine d'hommes jusqu'à la grande zaouia *de Sidi Mohammed ou Iaqoub* qui n'est qu'à trois heures d'ici. Nous y séjournerons en toute sécurité, puisque la zaouia est un horm, un asile inviolable. Le cheikh viendra nous chercher dans la nuit, et nous gagnerons *Tagmout* de très bonne heure.

Ainsi fut fait. Nous arrivons donc à 9 heures 30 du matin à la zaouia, après avoir traversé la plaine d'*Azarar Imi n'Tafen* où serpente l'*oued Sidi Mohammed ou Iaqoub*. La zaouia est située dans un col étroit d'où la rivière sort pour pénétrer dans la plaine. Elle comprend trois agglomérations que le ravin sépare. Le tombeau du grand saint, patron de la zaouia, est au fond du ravin, c'est une haouita à ciel ouvert. Trois fois les fidèles se réunirent pour édifier une qoubba, et chaque fois la voûte s'écroula. Les maçons n'admirent pas que leur talent pût être mis en cause, et conclurent que Sidi Mohammed ou Iaqoub avait voulu, par ce miracle, donner un témoignage posthume de cette humilité qui fut sa vertu favorite...

La zaouia est l'une des plus riches du Sud marocain. Tandis que les grandes zaouias des Derqaoua, des Naciria, confréries politiques autant que religieuses, s'épuisent en querelles intestines où leur patrimoine s'émiette, où leur prestige sombre, les zaouias secondaires, locales, telles que *Mrimima*, *Sidi Mrri*, *Sidi Aïssa ou Brahim*, florissent, augmentent leur clientèle et conservent jalousement leur cohésion. Si forte est leur vitalité qu'elles continuent à vivre et à prospérer même après la disparition de la descendance de leur créateur, comme c'en est le cas à *Sidi Aïssa ou Brahim* dont le chef est un simple nègre.

Sidi Mohammed ou Iaqoub, chérif idrissite de la branche des Aït Amrar, fondateur de notre zaouia, fut le contemporain et l'ami de Sidi Ahmed ou Moussa, patron du *Tazeroualt*. Ses étu-

des achevées il vint, en cénobite, se fixer dans ces régions désolées. Le lieu lui plut à cause de son aridité absolue. Avant de s'y fixer, disent ses hagiographes, il voulut être certain que ses disciples ne manqueraient de rien. Il invoqua donc 360 saints et sollicita leur concours, les priant d'entretenir sa zaouia pendant un jour de l'année chacun. Et, c'est pour continuer cette tradition, que la zaouia reçoit de tous les points du *Maroc*, de l'*Algérie* et du *Sahara*, chacun selon sa production, de l'huile, du piment, du safran, des dattes et tout ce qui est nécessaire à son énorme clientèle. Le sultan, les qaïds du *Glaoui*, de *Goundafi*, le bacha de *Taroudant*, le chérif de *Sidi Ahmed ou Moussa*, lui adressent chaque année des présents et de l'argent. Les *Doui Blal* (*Doublal*) eux-mêmes, ces pirates du désert sans foi ni loi, prélèvent, à son profit, une dîme sur les produits de leurs brigandages.

La zaouia compte 166 feux, dont 116 pour la seule postérité de Sidi Mohammed. Point de juifs, bien entendu, mais beaucoup de haratin, serviteurs de la zaouia. Les hôtes sont chleuh ou arabes, la plupart sont des *mzaouig*, des réfugiés, qui sont venus chercher asile et protection contre les châtiments ou les vengeances qu'ils ont encourus.

On les nourrit et l'on utilise au mieux leurs services. On leur fait garder les troupeaux, cultiver quelques champs d'orge épars dans la plaine, préparer les aliments. Quand on pénètre dans la zaouia la première pièce où l'on entre est une grande salle, toute noircie, où des mzaouig moudent le grain. La pièce suivante sert de grenier et de magasin de distribution. Les vivres y sont répartis en deux lots : l'un est salé, l'autre est préparé sans un atome de sel. On nous explique que ce second service est destiné aux esprits !... On leur attribue la même portion qu'aux vivants, mais sans sel, car chacun sait que le sel chasse les esprits...

Dans la cuisine autre miracle. Les marmites, de gros keskass en fer, sont posées sur des trous percés dans une large dalle de pierre. Comment elles cuisent, nul ne le sait, car si quelque indiscret commettait le sacrilège de regarder dans ces trous il tomberait foudroyé !... Ces marmites magiques ont d'autres particularités : elles se mettraient à danser s'il entrait dans la



Fig. 99. — La Feija à la hauteur d'Isserhin. — Au fond, le Djebel Bani et la trouée de l'Oued Tisint (page 122).



Fig. 100. — La zaouia de Sidi Mohammed ou Iaqoub (page 125).

zaouia quelque descendant des Aït Outtas dont les ancêtres massacrèrent Mouley Ali chérif ; de même elles révèleraient infailliblement par leurs bonds la présence d'un infidèle !...

La zaouia entretient deux médersas où l'enseignement coranique est donné à 150 élèves, venus de partout, dont l'entretien est gratuit. Les professeurs sont 4 fokras qui font apprendre le Qoran à leurs élèves, en le leur expliquant et en le commentant en tamazirt, car personne à peu près ne comprend l'Arabe. Les élèves de la médersa et leurs maîtres sont venus, suivant l'usage, nous apporter une planchette sur laquelle une sourate était calligraphiée. Ils nous ont récité des versets du Qoran. Pas un seul d'entre eux n'a pu nous répondre en Arabe.

La zaouia ne s'occupe pas de politique ; elle s'abstient également de tout particularisme religieux, et n'est servante d'aucune confrérie ; elle ne s'occupe que de piété et de charité.

Sa charité s'exerce sur tous ceux qui lui demandent l'aumône ; à tous elle donne le vivre et le couvert dans un asile près duquel nous campons. Nous avons eu la visite des pauvres de cet asile, ils sont venus nous présenter le plat de tâm que la zaouia leur octroie, c'est une façon de solliciter notre générosité. Nous avons planté un beau douro neuf dans cette pâte de keskous d'orge mêlée de paille hachée, ce qui nous a valu d'interminables bénédictions.

CHAPITRE V

DE LA ZAOUIA SIDI MOHAMMED OU IAQOUB A ANZOUR
AGRESSION ET CAPTIVITÉ

1er mars

Le moqaddem de la zaouia nous a mis en défiance contre le cheikh Mohend ben Tabia qui doit venir nous prendre cette nuit. Ces ben Tabia sont une famille chleuh fixée dans la montagne ; leur repaire est inaccessible ; ils y vivent de brigandage... mais tout le monde est brigand dans ce pays !

D'ailleurs l'exactitude du cheikh et sa complaisance désarment nos soupçons. Il arrive vers minuit, avec 10 hommes, et se met à notre disposition pour aller soit à *Tagmout*, soit au *Sous*, soit à *Aqqa-Iguiren* ; sa zettata s'étend à une ou deux étapes dans toutes les directions. Il nous laisse entendre, fort habilement, que les cheurfa de la zaouia sont des ennemis de sa famille ; que ce soi-disant asile est le refuge de tous les criminels du pays, et que, en somme, l'exploitation de ce droit sacré est d'une immoralité profonde.

Bref il est convenu que nous nous mettrons en route dès l'aube pour *Tagmout*. Le vent se charge de nous rendre exacts : vers 5 heures une bourrasque abat la qoubba, et nous oblige à lever le camp. Le froid est vif, le vent est glacial, il devient surtout pénible quand, après avoir escaladé le flanc du col de *Sidi Mohammed ou Iaqoub*, nous parvenons au plateau érodé, désolé, qui s'étend jusqu'aux collines de *Tagmout*. L'*oued Assaderen* coupe ce plateau ; sa vallée desséchée est large et profonde. Au

moment où nous y descendons trois hommes apparaissent derrière un buisson. Le cheikh leur court sus avec trois de ses serviteurs. Il revient nous contant que ce sont des pillards *Oulad Jellal* qui, convaincus que l'on nous menait à un guet-apens, suivaient notre piste pour avoir part au butin...

Cette histoire, racontée avec une hilarité exagérée, me remet en mémoire les défiances du moqqadem de la zaouia, et je prescris à mes hommes de rester groupés et de tenir leurs armes prêtes. La route se poursuit sans autre incident jusqu'à 11 heures.

Nous sommes dans une cuvette au fond de laquelle croupit un *redir* ombragé par des cedra. Les voyageurs ont coutume d'y faire halte, les traces de feux l'attestent. Notre guide nous propose de nous y arrêter pour déjeuner et pour faire boire nos bêtes. On allume du feu ; on réchauffe le keskous froid qui constitue depuis quelques semaines notre habituelle nourriture ; on cause. Le cheikh Mohend, Mouley el-Hassen et quelques autres forment un groupe ; on y examine le mécanisme de nos fusils à répétition qui, partout où nous passons, excitent la curiosité et l'admiration. Notre chérif se complaît à cette exhibition de sa richesse et de son savoir. Pendant ce temps une partie de nos hommes débride et abreuve les mules, l'autre cherche du bois pour entretenir le feu.

Soudain les bords de notre cuvette se peuplent de gens armés qui, en un clin d'œil, dévalent vers nous, le fusil haut, poussant des cris de guerre. Les serviteurs du cheikh ben Tabia sautent sur nos armes et les prennent toutes sauf trois : la carabine du chérif, un fusil à cinq coups, et mon fusil de chasse que j'arrache des mains d'un chleuh.

Mes serviteurs, désarmés, se sauvent ; ils escaladent un monticule qui domine la scène. Nous restons quatre : Mouley el-Hassen, Zenagui, qui n'a plus que son revolver, un muletier et moi, adossés à un pâté rocheux, prêts à faire feu.

Mohend ben Tabia se jette devant nous en nous criant :

— Ne tirez pas... c'est un malentendu... ces gens sont nos frères !

Nous restons ainsi face à face, indécis. Ben Tabia réunit en

cercle tous ces brigands et palabre avec eux. La conversation dure quelques minutes, puis il revient vers nous portant une lettre qu'il nous prie de lire. Cette lettre émane du cheikh Mohammed d'*Agga-Iren*, elle raconte que nous avons été reconnus par le hartani el-Hajmi ; que l'un de nous est chrétien ; que nous sommes porteurs d'un trésor dérobé au Sultan... pour toutes ces raisons il faut nous arrêter, tuer le chrétien et prendre l'argent.

— Qu'avez-vous à répondre ? demande Ben Tabia.

Evidemment nous sommes trahis, je suis perdu. Notre seule chance de salut est de tenter de nier ; elle est bien problématique mais, en de pareils instants, l'instinct de conservation prévaut, on se cramponne à tout, on espère contre toute espérance...

Mouley el-Hassen, Zenagui et moi, nous nions énergiquement qu'il y ait parmi nous un infidèle, et pour preuve Zenagui récite la profession de foi islamique, la Chahada.

Ben Tabia porte nos protestations à ses brigands qui, naturellement, ne s'en contentent pas. Ils veulent qu'on leur remette le chrétien et tous les bagages. Notre position stratégique est telle qu'on ne peut nous tourner, et nos agresseurs se rendent certainement compte, à notre attitude, que, dans ces conditions, la capture sera coûteuse... Ils causent à voix basse, discutent.

Cependant Mohend Ben Tabia revient vers nous, et nous propose de retourner à la zaouia.

— Là, dit-il, vous serez en sûreté, nous examinerons l'accusation portée contre vous, et nous aviserons....

Nous rassemblons nos mules, notre caravane se reforme. On se met en marche, les brigands nous suivent, les hommes de Ben Tabia nous encadrent. Par précaution j'ai placé mon revolver dans une poche de mon burnous, sous ma main gauche, je tiens mon fusil de la main droite.

Pendant une heure nous marchons ainsi, refaisant, en sens inverse, la route parcourue ce matin. On s'accoutume à tout, nous finissons par croire que le cheikh est sincère, qu'il nous



Fig. 101. — Femmes d'Ilir (page 124).



Fig. 102. — Anzour. — Femme esclave rapportant de la broussaille.

ramène à la zaouia. L'alerte aura été chaude, mais, avec du temps, de la diplomatie et de l'argent, tout s'arrangera !

Nous descendons dans la vallée de l'*oued Assaderen*, et nos mules peinent dans le lit de la rivière encombré de gros galets. Tout à coup je suis violemment tiré à la renverse, arraché de ma mule et, avant même que je puisse sortir mon revolver, je suis terrassé et ligotté dans mon burnous dont on me rabat le capuchon sur les yeux. La première surprise passée je me débats furieusement ; à coups de pieds, à coups de poings j'arrive à me relever, à dégager mon revolver. Hélas ! le levier-fermoir s'est ouvert dans la lutte, les cartouches sont tombées...

J'ai autour de moi un cercle d'une vingtaine d'hommes qui brandissent des fusils et des poignards. J'essaye, désespérément, de percer le cercle en me jetant de toutes mes forces sur un nègre qui s'abat sous moi, je roule avec lui, et, cette fois, je suis cloué à terre sans pouvoir me relever. A coups de pierre, à coups de crosse de fusil, à coups de poignard, on m'arrache mon inutile revolver en m'écrasant les doigts, et on m'attache. Le nègre que j'ai assommé, et qui saigne abondamment, s'accroupit sur moi, me renverse la tête d'une main et se prépare à me scier la gorge avec un affreux petit couteau de fer...

Une intervention se produit en ce moment, quelqu'un arrête le nègre Moulid ; je saisis l'instant où il se redresse pour me relever moi-même, la corde qui me lie les poignets éclate. De nouveau j'assène un coup de poing à Moulid et je fais une vingtaine de pas en courant.

Un coup de crosse dans le genou gauche me fait tomber, on me rabat de nouveau mon capuchon sur la figure, on m'attache, et solidement cette fois ! J'entends les brigands qui se disputent le plaisir de m'égorger...

J'ai bien cru que tout était fini.

C'est la curiosité de mes agresseurs qui m'a sauvé. L'un d'eux est intervenu, conseillant de surseoir à mon exécution jusqu'à ce que l'on m'eût extorqué des explications sur l'usage des objets de forme étrange que contiennent nos bagages ; objets desti-

nés, dans l'esprit de ces barbares, à la recherche des mines et des trésors, à la fabrication de la fausse monnaie..

On me laissa donc encore une fois me relever ; on me dépouilla de tous mes vêtements, sauf une chemise et un seroual. Moulid profita de ce que j'étais sans défense pour se venger de son mieux des coups qu'il avait reçus et, quand il fut las de me frapper, on me laissa en paix.

Pendant cette scène Zenagui avait failli être tué, lui aussi. On l'avait cru chrétien, on l'avait traîné à l'écart pour l'égorger. Ses protestations, ses prières, étaient vaines. Il se mit à réciter à haute voix le Qoran ; on l'interrogea, la méprise fut reconnue, on l'envoya rejoindre le chérif qui, assis par terre à quelque distance de là, discutait lamentablement, implorant pitié pour lui, pour nous tous, jurant, avec des serments solennels, qu'il était chérif et que nous étions tous ses serviteurs.

Nos hommes, pendant ce temps, entouraient le cheval du cheikh ben Tabia, se pendant à sa crinière, passant sous son ventre, gestes de supplication et d'humiliation qui laissaient les brigands bien insensibles.

La discussion dura plus d'une heure. Je n'en comprenais que des fragments, car un tiers seulement de nos agresseurs parlait Arabe, c'étaient les *Oulad Jellal ;* les autres étaient chleuh et parlaient Tamazirt. La conclusion de cette palabre fut que l'on laisserait en liberté le chérif et tous ses serviteurs, excepté moi. Même, par une dérisoire hypocrisie, on lui rendit quatre mules blessées qui ne portaient rien, et un petit âne chargé de batterie de cuisine. Les quatre autres mules furent censées porter mon bagage personnel, elles étaient de bonne prise. On emmènerait dans la montagne le prisonnier et le butin, et l'on statuerait plus tard sur l'usage que l'on en ferait. Pour calmer les objurgations du chérif on ouvrit un Qoran, et le cheikh ben Tabia jura que pas une aiguille ne serait soustraite des bagages, et qu'il ne tomberait pas un cheveu de ma tête...

J'avais tenté pendant cette discussion de me rapprocher de mes compagnons, un Arabe le vit et me chassa à coups de pierres ; Moulid se précipita et me souffleta à tour de bras. Pourtant, au moment de partir, le cheikh ben Tabia me fit enlever mes liens,

rendre mes belleras et ma djellaba rifaine. Je pus me glisser jusqu'à mes compagnons et leur faire mes adieux. Tous pleuraient... Mohend ben Tabia m'a déclaré depuis que jamais il ne s'était tant amusé...



Ce drame a duré deux heures. Mon consciencieux baromètre enrégistreur, bien enfermé au fond d'une cantine, a inscrit sans s'émouvoir les incidents de cette route. Grâce à lui je connais les formes d'une région que j'ai parcourue la nuit, sans grand souci d'en observer le détail ; je sais aussi la durée de nos marches, l'heure de nos haltes, de notre arrivée, l'altitude de notre gîte, qui se trouve dans l'*Anti-Atlas*, au-delà de la ligne de faîte qui sépare le bassin du *Dra* du bassin du *Sous*.

Nous avons remonté l'*oued Assaderen* jusqu'à son origine, marchant droit au Nord. La vallée, si large au point où l'agression s'est produite, s'étrangle vite ; les collines escarpées en font un ravin encaissé, dans lequel la marche est difficile.

La bande de ben Tabia s'était dispersée. Une fraction, composée d'*Oulad Jellal*, sous les ordres d'un chef de douar nommé Aït Hamid, servait de guide à mes compagnons qui filaient en hâte vers *le Sous*, n'ayant plus qu'un souci, aller chercher du secours. Ben Tabia avait pris tout l'argent contenu dans le sac de Zenagui, notre argentier habituel ; il avait donné 7 douros à Mouley el-Hassen, et 7 douros à Aït Hamid ; il se trouvait très généreux, et pensait qu'à ce prix son complice et sa victime devaient être contents. Une autre fraction marchait devant nous, en avant-garde. Enfin le gros de la troupe, dont je faisais partie, se composait du cheikh et de dix hommes. Quatre d'entre eux étaient juchés sur nos mules, le reste suivait. On partit à toute allure vers la montagne.

Tant qu'il fit jour les choses se passèrent normalement. Pour rude que fut cette marche rapide, elle m'était un remède contre le froid dont ma mince djellaba me protégeait mal. Le reste de mes vêtements ornait mes compagnons. Ben Tabia avait pris

pour lui mon kheidous noir. Quand la nuit vint on fit une courte halte et l'on délibéra. Trois hommes bifurquèrent vers *Ilir ;* on ouvrit une de nos cantines, l'on y prit au hasard quelques objets qu'on leur donna. Le serment fait sur le Qoran ne pesait guère ! Quant à moi, l'on discuta sur mon sort, mais la discussion eut lieu en Tamazirt et je ne compris pas. Seulement Ben Tabia s'approcha de moi et me dit : « Agenouille-toi ! »

Je crus que c'était l'instant suprême, que l'on ne m'avait entraîné jusque-là que pour se débarrasser de moi discrètement. On m'attacha les mains derrière le dos et l'on m'enleva mes belleras. Un coup de pied de Moulid me jeta la face contre terre, un chleuh qui dès le début m'avait paru pitoyable et humain, Saïd, me releva, et l'on se remit en marche. Ces mesures de précaution n'étaient destinées qu'à m'empêcher de fuir.

La marche dura encore trois heures. J'étais si endolori, si exténué, j'avais tant de peine à marcher ainsi, pieds nus, les bras attachés derrière le dos, dans ces sentiers rocheux, que je tombais sans cesse. Saïd eut pitié de moi, il passa son bras sous l'un des miens et me dit tout bas : « Courage ! »

Une de nos mules, épuisée de fatigue, s'abattit ; il fallut la débâter pour la relever. On me délia et je fus chargé de la faire marcher. La malheureuse bête fit encore deux cents mètres environ, puis s'affaissa lourdement ; aucun effort ne put la relever. On me fit asseoir près d'elle, de nouveau on m'attacha les bras, et l'on nous laissa là tous les deux, en m'annonçant qu'on reviendrait nous chercher le lendemain. Nous devions faire un bien pitoyable couple, ma pauvre mule et moi, affalés côte à côte, dans cette nuit glaciale...

J'étais là depuis longtemps, grelottant, sans pensée, presque sans conscience, quand j'entendis des voix ; c'était Saïd qui revenait avec deux hommes, un peu de paille et une guerba d'eau. Il me fit délier, on abreuva la mule, on lui fit manger un peu de paille et l'on se remit en chemin.

Nous avions atteint le sommet du col, notre route descendait maintenant en suivant le lit d'un oued desséché. On fit halte devant un rempart bas où s'ouvrit une porte étroite, nous étions rendus au qçar d'*Assaka*.



Fig. 103. — Anzour. — Le portail du bordj ; l'unique cheval.



Fig. 104. — Anzour. — Le cheikh Mohammed ben Tabia (page 141).

Assaka est un de ces bourgs chleuh qui peuplent la montagne. Il ne compte pas plus de 30 feux. Ses maisons de pierres cimentées avec de l'argile, sont basses, solides et laides, mais leur ensemble produit un certain effet. Le bon état des remparts, la solidité du porche, révèlent l'insécurité de la région. *Assaka* fait à sa voisine, *Tisserin*, une guerre sans trêve ni merci ; elle a pris pour protecteurs les ben Tabia et, depuis cette alliance, une trêve tacite est intervenue. Ses jardins ne couvrent pas 2 hectares ; un mince ruisseau irrigue ses champs où prospèrent des figuiers et des amandiers. En cette saison *Assaka*, vue des sommets voisins, paraît un bastion grisâtre ; les orges tendent à ses pieds un tapis de verdure sur lequel alternent les figuiers sans feuilles et les amandiers en fleurs.

De tout cela je n'ai rien vu la nuit de mon arrivée. On m'a conduit par une ruelle sombre devant une maison, la porte s'est ouverte et l'on m'a poussé dans une salle longue, étroite et basse, dans laquelle toute la bande ben Tabia était réunie autour d'un grand feu. On mangeait, et l'on buvait du thé, et je fus frappé du luxe du matériel et de la profusion des plats qui contrastaient si fort avec l'apparence misérable de cette demeure.

Mon entrée parut n'intéresser personne ; on me relégua dans un coin et nul ne prit garde à moi.

La conversation, mi-arabe, mi-chleuh, roulait sur notre aventure. On avait entassé nos bagages dans un angle de la pièce, ils formaient un monceau sur lequel Mohend ben Tabia était couché. On discutait le partage de ce butin et mon sort. Les *Oulad Jellal* et Moulid voulaient me tuer. L'un d'eux proposait même de me crever les yeux et de me brûler, il montrait mon carnet d'itinéraire, expliquant que j'y avais écrit leurs noms et le chemin de leurs qçour. Ben Tabia et les Chleuh protestaient ; je le comprenais à leur ton. Leur argument, je l'ai su depuis, était que ce pillage pouvait amener des représailles, contre lesquelles je constituais un excellent otage. Plus tard, si aucune protestation ne s'élevait, on déciderait de mon sort : il serait toujours temps de me vendre ou de me tuer. Mais les Arabes

n'en voulaient pas démordre. L'un d'eux, se tournant vers moi, me demanda :

— Que sais-tu faire ; sais-tu découvrir les trésors ; exploiter des mines ; faire de la monnaie ? Nous t'emmènerons dans nos montagnes, elles sont pleines de trésors que les Roumis y ont cachés...

Je déclarai ne savoir rien faire ; j'étais serviteur du chérif, et Tripolitain. Le Djellali me saisit la main et l'inspecta, il y vit des durillons, tira sa koumia, en appuya la pointe sur le creux de ma main, et me dit :

— Répète que tu ne sais rien faire ?

J'expliquai que la Tripolitaine est située au bord de la mer, que les habitants sont marins, et que ces durillons provenaient du maniement de l'aviron...

L'interrogatoire continua, sur ce ton brutal et menaçant, pendant une partie de la nuit, jusqu'à ce que, las de questionner, on finit par s'endormir. La salle était si étroite qu'un homme de taille moyenne ne pouvait s'y allonger, dix personnes y tenaient à peine, tant nos bagages l'encombraient. On m'envoya coucher devant la porte, à côté de mes mules...



Le lendemain, dès l'aube, les ablutions et les prières matinales terminées, on décida de faire l'inventaire du butin. Notre bagage fut étalé, et le pillage commença dirigé par le cheikh Mohend ben Tabia en personne.

L'exhibition de mon matériel scientifique fut un étonnement et une déception. Chronomètres, sextant, lunette astronomique, appareils photographiques, boussoles, thermomètres, baromètres, hypsomètre, passèrent de main en main. On m'accablait de questions sur leur usage et, dans l'impossibilité où j'étais d'en faire comprendre l'emploi, je me cantonnais dans mon rôle de muletier ignorant, déclarant que tout cela servait à faire de l'astronomie, et appartenait au chérif qui seul en connaissait le maniement. Naturellement cette réponse ne satisfaisait per-

sonne ; mais le moyen de faire entendre la photographie ou la topographie à des Berbères ! La même menace revenait, comme un refrain, à chaque réponse :

— On va te tuer, puisque tu ne sais rien !...

On s'efforçait d'ouvrir tout ce qui était fermé, et, quand l'appareil ou la boîte résistait, on forçait, on brisait. L'on ouvrit ainsi une vingtaine de boîtes de clichés ; des rouleaux de pellicules furent déroulés ; un appareil panoramique fut défoncé à coups de pierre. Un appareil photographique à soufflet eut un succès inattendu. Un juif, présent à cette scène, et qu'on avait requis parce que dans ses voyages il avait vu beaucoup de choses, déclara reconnaître cet appareil pour une *mousica*, un accordéon ! Et, pendant un quart d'heure, tous s'efforcèrent, successivement, de tirer un son de ce malheureux instrument...

J'assistais impuissant et consterné à ce carnage, à l'éparpillement de nos précieux documents. C'est mourir deux fois que de voir détruire son œuvre...

Tout au fond de l'une des cantines se trouvaient cachés six sacs de cent rials chacun, en monnaie Hassani. Leur découverte causa une stupeur générale. On pensait bien avoir fait un coup heureux, mais les espérances les plus optimistes ne prévoyaient pas une pareille aubaine. Le cheikh Mohend ferma net la caisse au trésor, désireux, mais un peu tard, de cacher cette fortune à ses complices, et l'on passa à l'inspection des armes.

Ces hommes de poudre ont la passion des belles armes. Ils n'en possèdent guère, dans ces régions reculées, et notre armement leur paraissait résumer toutes les perfections. Il fallut ouvrir, démonter, faire manœuvrer, pistolets et fusils. On s'entassait pour mieux voir, tout le monde voulait manier, palper, épauler. Ma carabine Lee-Metford et un minuscule mousqueton Winchester eurent tous les succès. En bon chef de brigands, qui sait son rôle, ben Tabia les enveloppa dans un sac de toile et s'assit dessus.

Ensuite on pilla le lot d'effets qui constituait notre approvisionnement. Linge, belleras, vêtements, tout y passa ; le cheikh prélevant toujours la part du lion. On découvrit au fond du ballot mes herbiers, des flacons où mes collections entomologi-

ques flottaient dans du formol, des sacs d'échantillons géologiques... Plus de doute, je savais découvrir les mines et tout cela servait à fabriquer de l'or !

J'expliquai de mon mieux que ces plantes, ces insectes, ces cailloux étaient destinés à composer des médicaments...

— Des médicaments ! j'étais médecin ?... Que ne l'avais-je dit plus tôt ; justement ben Tabia avait encore dans l'épaule une balle qui le faisait souffrir ; tel autre avait une plaie, la femme d'un tel était mourante... J'avais des remèdes ; où étaient-ils ?

On se mit à la recherche de notre caisse de médicaments. On la trouva empaquetée dans une tente. Tous les flacons, toutes les boîtes furent sortis, humés, flairés. On voulait savoir à quoi chacun servait, goûter à tout. Je pensais arrêter cette frénésie en prévenant que certaines de ces fioles contenaient des poisons...

— Des poisons ! Où étaient-ils ?... J'avais des poisons et je ne disais pas ! Et quels poisons ; rapides ; sûrs ; douloureux ?... Toutes les mains se tendaient...

Devant ce succès, cet assaut, je dus battre en retraite et déclarer que le médecin de notre caravane était Zenagui ; je n'étais, moi, qu'un simple serviteur, je l'avais aidé souvent, je connaissais certains remèdes, certains secrets, mais beaucoup de ces médicaments m'échappaient. Pourtant je ferais de mon mieux pour guérir tous les maux...

J'étais sauvé. Il ne fut plus question de m'aveugler ni de m'égorger. Le cheikh déclara qu'il m'enverrait à *Anzour* où j'aurais à guérir son neveu dont la jambe était « rongée par des vers ». Je poussai l'audace jusqu'à rappeler que je n'avais pas mangé depuis quarante heures. On me fit donner une poignée de dattes. Puis on referma nos cantines, tout notre bagage fut entassé dans le grenier de la maison, et l'on décida de partir le lendemain, dès l'aube, pour *Anzour*.

D'ASSAKA A ANZOUR

Anzour est situé à 4 heures de marche environ, et droit dans l'Est d'*Assaka*. Je n'ai plus à ma disposition aucun moyen de



Fig. 105. — Anzour. — Vue prise du Sud : la vallée ; les aires pour le dépiquage ; le plateau d'Ounzin.



Fig. 106. — Anzour. — Vue prise du Sud : le bordj ; le village ; les jardins ; à droite le col conduisant au Sous.

contrôle, et je ne puis obtenir qu'avec d'infinies précautions quelques renseignements géographiques. L'itinéraire, que j'ai levé de mémoire et à l'estime, n'a donc qu'une précision assez aléatoire.

En sortant d'*Assaka* on remonte le lit d'un ruisseau affluent de celui que le qçar domine. Nous sommes ici au point de diramation orographique des vallées de *Dadès*, du *Sous* et du *Dra*. L'*oued Assaderen* n'est qu'à trois quarts d'heures au Sud d'ici, et coule vers le *Dra* ; la rivière qui coule au Nord serait, m'a-t-on dit, un affluent de l'*oued Sous*. Le ruisseau que nous allons remonter vient de l'Est ; il arrose de minuscules champs de céréales laborieusement conquis sur les pentes rocheuses qui l'encadrent.

Un autre ravin, qui lui est opposé par le sommet, dévale vers l'Est et conflue avec un autre ruisseau au pied du qçar ruiné de *Dodro*. Le nom de *qçar* n'est plus usité ici. Les bourgs fortifiés des chleuhs sont désignés sous le nom de *moudaa* dont la traduction serait, à peu près : *localité*.

Ces moudaa sont groupées par districts : *Assaka* fait partie du district d'*Izazen* ; les moudaas d'*Aït Kleft*, *Tolath*, *Tizgi*, *Aït Hamed*, qui jalonnent notre route, appartiennent au district d'*Irredioua*. *Tizgi*, la plus grande, n'a pas plus de 50 feux. Leurs jardins ne s'étendent guère sur plus de 300 mètres de largeur, mais s'allongent dans l'étroite vallée. La plus riche n'a pas 200 amandiers. C'est dire combien est misérable, cette région pourtant assez habitée.

Les montagnes sont peu élevées ; la plus haute est le Djebel-*Iguigui* dont la crête s'érige d'environ 250 mètres au-dessus des cimes voisines.

Toutes ces hauteurs sont constituées par des assises de grès micacés gris, ou roses, ou même rouge vif, à gros grains. Le mica abonde, et les habitants le prennent pour un minerai précieux. A les en croire les gens de *Taroudant* viendraient, la nuit, charger des mules avec les roches de leurs montagnes qu'ils vendent aux chrétiens de *Mogador*. On voit beaucoup de ruines sur les sommets. Les habitants prétendent qu'elles sont les vestiges de l'occupation des Roumis qui les

précédèrent dans ce pays et dont ils prétendent même être les descendants ; on leur donne quelquefois le surnom de *Tassount n'Roum*.

Nous sommes arrivés à *Anzour* vers 5 heures. Mohend ben Tabia nous avait quitté à mi-route pour retourner à *Ilir*. J'ai eu à peine le temps d'entrevoir la moudaa d'*Anzour*, et le bordj des ben Tabia qui la domine. Sitôt arrivé on m'a mené chez le cheikh Mohammed ben Tabia dont le fils va être mon client. Un cercle de gens somnolents, accroupis autour d'une théière, devisaient en m'attendant et, dès le seuil, le maître de maison me déclara d'une façon fort courtoise que j'étais le très bien venu. Il ajouta, sans aucune ironie :

— Tu es médecin, tu seras notre hôte jusqu'à ce que tu nous aies tous guéris.

Ainsi suis-je entré, le 3 mars, dans la famille des Oulad ben Tabia.

*
* *

Anzour fut, il y a vingt ans, une moudaa prospère, une bourgade d'une trentaine de maisons, sise à mi-pente d'une colline rocheuse, et que prolongeait dans la plaine le hameau d'*Agadir*. Ses jardins descendaient en terrasses jusqu'au fond d'un ravin dont les champs d'orge tapissaient les flancs. La rivière coulait sous terre dans une seguia bien entretenue, jalonnée de regards soigneusement maçonnés. Le seigneur de ce lieu, le cheikh ben Tabia, était un brigand notoire, redoutable et redouté, qui, jouant en stratège habile de la situation de son bordj planté en travers de la route du *Sous* au *Sahara*, rançonnait caravanes et voyageurs, taxait les mules, les juifs, les dattes, les amandes, tout ce qui passait à sa portée. Hospitalier d'ailleurs, hébergeant ses amis comme il rançonnait ses ennemis, princièrement !

Une querelle survint entre le maître et ses vassaux. Las d'un joug écrasant les chleuh d'*Anzour* et d'*Agadir* montèrent à l'assaut du bordj, le pillèrent et tuèrent le cheikh d'un coup de pioche. Ses quatre fils étaient à *Ilir ;* ils revinrent en hâte, appelè-

rent à la rescousse, leurs parents, leurs alliés les *Oulad Jellal*, les gens de *Sedik*; ils reprirent le bordj d'*Anzour*, démolirent aux trois quarts le village, rasèrent *Agadir* et égorgèrent tout ce qui tomba sous leur couteau. Le pays fut ruiné et dépeuplé pour quinze ans. Après quoi les quatre Oulad ben Tabia restaurèrent tant bien que mal le bordj et quelques maisons et s'établirent parmi les ruines.

L'aîné, Abd er-Rahman, est le maître de céans ; il jouit de l'autorité que lui confère son droit d'aînesse. Il commande en chef de famille, répartit les charges, prélève les redevances, tranche les différends. Il habite hors du bordj, dans un bâtiment neuf qui fait saillie, et que l'on nomme la qoubba. Cette qoubba n'a pas de coupole ; elle doit son nom, m'a-t-on dit, à ce que les fils du cheikh avaient eu la pieuse pensée d'élever un tombeau pour honorer la mémoire de leur père. Abd er-Rahman a jugé ce monument inutile, il a installé ses deux femmes et leurs sept enfants dans le sanctuaire inachevé.

Mohend, mon zettat félon, habite le bordj ; son unique femme lui a donné deux fils et une fille. Mohammed, le père de mon malade, et Ali, habitent hors du bordj, dans l'une des maisons réparées (1). On a relevé encore cinq ou six maisons pour les serviteurs, pour les esclaves et leurs familles ; l'une d'elle, attenante au bordj, sert de mosquée.

Le bordj est un cube de maçonnerie flanqué de quatre tours d'angle, dont l'une surpasse les autres en hauteur et en élégance. Elle est très délabrée mais on y distingue encore des traces d'arabesques, les fenêtres sont élégamment dessinées, leurs ogives mauresques sont supportées par une colonnade en partie écroulée. La grosse tour porte à ses quatre coins des créneaux effilés surmontés de poteries rondes.

La distribution intérieure du bordj est rudimentaire : au rez-de-chaussée, les appartements de Mohend, et une sorte de salle sans fenêtres où l'on fait du feu et où l'on se chauffe ; au premier, une salle de réception où Mohend reçoit ses hôtes. Aucun mobilier

(1) Peu après mon passage Abd er-Rahman ben Tabia fut égorgé par ses frères Mohend, Mohammed et Ali.

ne la meuble, le sol est défoncé, les murs sont décrépis, les nattes sont misérables ; tout y révèle le désordre, la saleté, l'insouciance du maître.

La qoubba d'Abd er-Rahman comporte deux corps de logis sans étage. Dans l'un vivent les femmes et les enfants, dans l'autre sont les appartements de réception, c'est-à-dire deux salles basses, une grande pour le commun, une petite, blanchie à la chaux et tendue de tapis, pour les hôtes de marque.

Tout cela est singulièrement primitif et fruste ; les seuls luxes de ces chleuh sont leurs armes et les parures de leurs femmes ; encore les unes et les autres sont-elles bien primitives.

Pour achever de brosser ce décor, où va désormais se dérouler mon existence, je n'ai plus qu'à mentionner la source à qui *Anzour* doit sa vie et la prospérité de ses jardins. Elle sourd fraîche et limpide au pied du bordj, dans une minuscule grotte artificielle que quatre personnes suffiraient à remplir. Son débit n'excède en aucun temps 30 litres à la minute, elle baisse notablement en été. L'eau qui s'écoule emplit en 12 heures un bassin vaseux que l'on débonde matin et soir pour irriguer l'oasis. Les esclaves, la houe en main, veillent à sa répartition. Elle court d'abord dans les jardins, à travers les carrés de navets et de fèves, puis elle dégringole, une à une, en cascatelles bruissantes, les marches qui descendent au ravin, et va s'étaler et se perdre dans les champs d'orge. Cette source est ma retraite favorite, quelques beaux peupliers lui font un dôme de verdure, et, dans cette oasis d'ombre et de fraîcheur, je puis oublier un instant la méchanceté des gens et la laideur des choses.

*
* *

Les douze premiers jours de ma captivité se sont écoulés dans le désœuvrement le plus lamentable. Il fallait, à force de patience, de résignation, conquérir la confiance de mes géoliers. On me traitait en bête curieuse, des gens venaient de tous les douars, de tous les bourgs voisins, voir l' « étranger ». On



Fig. 107. — Anzour. — Le col d'Anzour (vers le Sud) : les ruines (page 141).



Fig. 108. — Anzour. — La source et le bassin réservoir (page 142).

m'interrogeait interminablement sur toutes choses, on me posait les questions les plus saugrenues :

— Est-il vrai que les femmes des chrétiens aient cinq ou six petits à chaque portée ?... Que les enfants des chrétiens soient nourris avec du lait de truie ?...

A me voir très assidu aux rites islamiques, aux ablutions, aux prières, on finissait pourtant par admettre que je fusse musulman. Le rôle était facile à jouer au milieu de ces chleuh illettrés pour qui la religion se borne aux gestes, et à la récitation de quelques sourates, dont la plupart ne comprennent pas une parole. Je continuais à soutenir la version que le chérif avait donnée : j'étais Tripolitain, sujet turc et musulman hanafite.

Un incident vint donner une confirmation inespérée à cette fable. Il existait dans une moudaa voisine un vieux hadj, un pèlerin de *la Mecque*, qui au cours de son pèlerinage, avait séjourné une année à *Tripoli*. Il était malade et vint me consulter. Il me parla de *Trablès*, la chance voulut qu'il y eût habité en 1897, l'année où je l'avais visité moi-même. Le pacha qui m'avait reçu l'avait hébergé aussi... De ce moment il fut admis que j'étais *Trabelsi*.

*
* *

L'existence d'un bourg chleuh est monotone et misérable. Les hommes dorment ou rabâchent pour la millième fois les mêmes récits. Les femmes vaquent à des occupations d'intérieur toujours pareilles et ennuyeuses. Les esclaves cultivent et irriguent, leur vie durant, le même hectare de terre ingrate. Il n'y a de vivant et de vraiment heureux que les enfants ; on ne les astreint à aucun travail, ils jouent et se battènt du matin au soir, sans que personne prenne garde aux coups qu'ils reçoivent ni aux dégâts qu'ils commettent. J'ai tout de suite été leur ami, et un peu leur victime. La façon dont nous avons fait connaissance est amusante.

J'avais dans ma cantine une provision de chocolat. Interrogé par les chleuh sur l'usage de ces tablettes brunes si bien emballées dans du papier de plomb j'avais raconté que c'était un remède pour soigner les mules... On avait pris le papier de plomb

et laissé le chocolat. Tous les matins, j'en donnais aux petits ben Tabia en leur recommandant bien le secret qu'ils n'avaient garde de trahir. De la complicité à la camaraderie il n'y a qu'un pas !



Ma principale attribution est la médecine. Je suis médecin de par la volonté du cheikh Mohend, et je devrais, suivant lui, guérir ses amis et empoisonner ses ennemis ! Par bonheur la caisse de pharmacie est restée à *Assaka*, ce qui limite mes moyens d'action et me permet d'éluder, provisoirement du moins, les consultations et surtout les opérations. Les chleuh ont une opinion étonnante de l'habileté du *toubib* chrétien. Quand un malade vient me consulter il me dit simplement : « Guéris-moi ! » Si je l'interroge sur son mal, il a tout de suite mauvaise opinion de mon savoir. C'est à moi de lui apprendre d'où il souffre. Toutes les maladies, d'ailleurs, découlent de deux causes : les génies et les vers ! Elles comportent nécessairement des traitements variables, mais il existe une panacée bien commode pour le médecin : l'amulette. Il m'a fallu quelque temps pour m'y habituer. J'en fabrique maintenant une moyenne de dix par jour. Le procédé ne varie pas : on plie un papier en un petit rectangle ; on le déploie, et, dans chacun des carrés ainsi dessinés, on trace des signes cabalistiques, des nombres, des figures géométriques. On replie le tout et, sur le dessus, on écrit plusieurs fois les noms d'Allah et de Mohammed. C'est l'abraxas de nos aïeux... La superstition n'a ni âge ni patrie, le fétichisme se retrouve dans tous les pays du monde à la base de toutes les religions.

Mais ma clientèle réclame des médicaments ; on sait que j'en possède une pleine caisse à *Assaka*, et l'on somme le cheikh Mohend de la faire venir. J'excite les appétits le plus que je peux, avec l'espoir que l'on apportera tout notre matériel et que j'arriverai peut-être à en reconquérir une partie.

Le 14 mars nous nous sommes mis en route pour *Assaka*, nous y avons couché, et le 15 au soir nous rentrions à *Anzour*, rapportant tous mes bagages. J'ai eu un peu de peine à faire

la route ; les coups de crosse de fusil que j'ai reçus dans le genou m'ont valu un épanchement de synovie. Un de mes nouveaux compagnons, un *Ouled Jellal*, à qui j'ai donné quelques soins, m'a prêté sa mule pendant une partie de la route de retour. Ce premier témoignage de sympathie m'est infiniment précieux.

16 mars

Désormais mon existence a un but : reconquérir mes documents, mon matériel, et sortir d'ici.

Le cheikh Mohend, depuis que son butin est à *Anzour*, devient un tigre. Il me conte que ses frères sont ses pires ennemis, qu'on songe à le dépouiller, que s'il garde jalousement mes bagages c'est seulement pour pouvoir me les restituer au jour prochain où il me rendra la liberté. Tout est enfermé dans son bordj dont la porte est soigneusement verrouillée et cadenassée ; pour plus de sûreté nous y couchons lui et moi, lui sur les cantines, sa koumia nue à la main, moi en travers de la porte.

Il passe beaucoup de voyageurs au pied de la bourgade d'*Anzour* ; ils vont de *Tisint*, de *Qaçbat el-Joua*, d'*Aqqa Iren*, d'*Ilir*, au *Sous*, ou réciproquement. Il vient aussi des *Zenaga*, des habitants de *Ras el-Oued*, de *Zagmousen* et des *Oulad Jellal*. Ces derniers ont une fraction de 65 tentes campée à 1.500 mètres d'*Anzour* ; ils sont clients des cheikhs, et leur prêtent assistance dans toutes leurs entreprises de guerre ou de pillage.

L'hospitalité est une des plus belles vertus berbères ; on la pratique largement à *Anzour*. Point de soir où l'on n'héberge des hôtes ; j'en ai vu jusqu'à 50 les jours où la jemaa se réunit ; la moyenne est de 5 à 10. Haratin qui viennent de la *Feija*, chleuh qui vont au *Sous* vendre leurs produits et acheter des provisions, *Oulad Jellal* qui nomadisent dans la montagne, tous au passage s'arrêtent à *Anzour*. Ces passants colportent les nouvelles ; on cause autour du thé traditionnel, et toujours à peu près des mêmes sujets. Je défraye une bonne partie de ces conversations, et c'est une de mes pires servitudes que cette obligation de répéter indéfiniment les mêmes histoires, de

répondre à toutes les questions oiseuses que l'on me pose... On parle aussi beaucoup de la tribu voisine, *Ounzin*, avec laquelle on est en guerre ; on en dénombre les guerriers un à un, on les juge, on les jauge, sans indulgence, naturellement.

Le matin, dès qu'il fait jour, on se lève. Les enfants apportent de l'eau chaude pour les ablutions, on se lave, peu et mal, et l'on fait la prière de l'aube. Le savon est inusité. On en connait pourtant trois sortes : le *saboum roumi*, savon d'Europe, outrageusement parfumé, et que l'on prise à raison de son parfum ; le *ressoul*, savon minéral avec lequel on lave les vêtements et le linge ; et enfin le savon végétal que les *Oulad Jellal* recueillent dans la montagne et que l'on pile dans un mortier.

Vers 7 heures du matin on apporte la *tagoulla*, que l'on nomme en arabe *el-haça*, potage à l'eau, à la semoule fine et au beurre. On la sert dans de grandes écuelles en terre, avec un jeu de trois ou quatre grosses cuillères en bois que l'on se passe à tour de rôle. On plonge la cuillère dans le plat et l'on a soin de la râcler cinq ou six fois sur le bord de l'écuelle avant de la porter à sa bouche pour ne pas tacher le tapis ou graisser les nattes. Nattes et tapis sont sacrés ; ils tiennent lieu de meubles et de tentures ; on ne les foule que pieds nus ; on ne crache jamais à terre, mais contre les murs...

A 10 heures on prend le thé. Les rites sont les mêmes que dans tout le Maroc ; il faut avoir très grand soin de ne pas boire vite les petits verres que l'on vous tend. L'usage veut qu'on en aspire bruyamment le contenu, sans presque toucher le verre des lèvres : usage assez répugnant à entendre, mais singulièrement prudent à observer. Quand on a vidé trois théières le maître de céans en remplit une quatrième que l'un des serviteurs emporte avec un air de mystère. Cette dernière *tournée* ne contient guère que de l'eau chaude ; elle est destinée aux femmes et aux enfants. Ce thé du matin dure en moyenne une heure, après quoi l'on apporte le *ftour*, le déjeuner. Il se compose généralement d'un plat de *merga*, sauce rouge à la graisse et aux poivrons, où nagent des carottes, des choux-fleurs et des navets, et, les jours de bombance, un morceau de chèvre ou de mouton.

Ce plat est servi sur une *cinia*, sorte de table basse, qui porte également des pains. Ces pains sont de plusieurs sortes : tantôt c'est du *tounnirt*, pain d'orge, plat et très cuit ; tantôt c'est du *toukhrift*, pain de blé plat et spongieux ; ou encore du *khoubs*, pain d'orge cuit en énormes galettes ; ou enfin ce sont des crèpes de farine, analogues à celles que l'on fait en Bretagne.

L'officiant, devant qui on dépose la table, rompt le pain et en répartit les morceaux sur la cinia, en face de chaque convive ; il retire la viande et la pose provisoirement devant lui pour la distribuer plus tard, puis il dit : « Bismillah ! » Au nom de Dieu ! Et chacun plonge son pain et ses doigts dans le plat. Il est juste de reconnaître que l'on passe une aiguière avant et après les repas, et que chacun s'y lave les mains... mais si peu ! En revanche il est de bon ton de se rincer furieusement la bouche après le repas, dans un bassin qu'un serviteur vous présente, en se servant de son index comme d'une brosse à dents...

Vers 3 ou 4 heures, après la prière de l'asser, on sert encore du thé, ensuite on mange des dattes arrosées de lait aigre. Ces dattes viennent de la *Feija* ou de *Zguid*. Les chleuh, qui sont pauvres, n'achètent pas de bonnes dattes, elles vont au *Sous*, on les voit passer bien empaquetées dans des peaux de chèvres ; les mauvaises seules restent dans la montagne. On les vend en conglomérat informe de noyaux, de poussière, de poils de chèvres et de chameaux. Le maître de céans apporte un morceau de cette pâtée, les hôtes piochent à pleine main. On met les noyaux de côté pour les mules.

Enfin le soir, à 7 heures, après la prière de l'acha, on boit encore du thé, et l'on dîne. Ce repas varie beaucoup suivant le nombre et la qualité des convives. Quand nous sommes seuls, les femmes se reposent, on sert un peu de beurre rance fondu avec du pain. S'il y a des hôtes sans importance on fait un *tâm*, un keskous sans viande ; si l'on régale des hôtes de marque on fait un *seksou* à la viande, et une *tagoulla*. La tagoulla, dont j'ai déjà donné la recette, est un turban de bouillie de maïs. C'est le plat national, il faut être chleuh pour savoir le bien manger. On a ménagé au centre du plat un trou qui est rempli de beurre rance fondu. Chacun attaque le turban en face de lui,

en creusant une poche dans laquelle on verse au fur et à mesure du lait aigre. On pétrit bien sa poignée de tagoulla dans le lait aigre, on trempe le tout dans le beurre fondu et, d'un tour de main habile, on amène cette pâtée liquide devant sa bouche pour l'aspirer avec un bruit formidable. Puis on lèche soigneusement sa main et ses doigts, et on les replonge dans le plat...

La distribution de la viande mérite aussi une mention. L'officiant l'a placée devant lui, au début du repas ; quand les convives ont mangé la semoule et la sauce, il se tourne vers son voisin, et tous deux se mettent en devoir de déchiqueter le morceau de viande en autant de parts qu'il y a de convives. Chacun est servi suivant sa qualité. Il existe un protocole délicat qui nuance la considération depuis le filet jusqu'à l'os... Mais ce qui est tout à fait réjouissant, c'est la lutte héroïque des deux officiants contre le morceau de viande. Le mouton, le bouc ou la chèvre immolé pour ces agapes, est toujours tué à la dernière minute, et choisi parmi les ancêtres du troupeau, et Dieu sait si le bétail vit vieux dans ce pays pauvre ! Certains tendons exigent du renfort ; on assiste à de véritables séances de lutte entre quatre chleuh qui s'évertuent de leurs huit mains à écarteler un gigot. La politesse veut que l'on parle d'autre chose pendant ce dépeçage, et qu'ensuite on s'extasie sur la qualité de la viande d'*Anzour*. La victime est toujours qualifiée d'agneau ou de chevreau ; et, à voir la façon dont les hôtes de basse catégorie rongent l'os qui leur échoit, en sucent la moëlle, en croquent les cartilages, on se prend à rêver avec inquiétude à la façon dont peut se nourrir la meute des chiens faméliques qui rôdent autour du bordj...

17 mars

Aïd el-Achour ! C'est jour de fête. On manifeste sa joie en brûlant un peu de poudre, en criant plus que de coutume ; le thé se prolonge plus tard. On est en famille, car personne ne voyage un jour de fête. On prie un peu plus longuement. Le feqih Si Ahmed, le seul homme de tout le voisinage qui sache lire et écrire, lît à voix haute deux sourates du Qoran sur la ter-



Fig. 109. — Anzour. — Le bordj ; la porte d'entrée (page 141).



Fig. 110. — Anzour. — Types d'esclaves noirs (page 151).

rasse de la mosquée, et les gens pieux l'écoutent, assis en cercle autour de lui, attentifs, mais absents par la pensée, car ils ne comprennent pas une parole.

Ce feqih habite le village d'*Aït Hamed*, à un quart d'heure d'ici. On le fait venir quand on a besoin de ses services, quand on reçoit une lettre ou que l'on veut en écrire une. Il est tailleur aussi, comme presque tous les tolbas. Il m'a confié que son aiguille l'enrichissait plus que sa plume. Il est aussi chargé de l'éducation religieuse des enfants. Chaque fois qu'il vient, il les réunit dans la mosquée et leur fait ânonner leurs planchettes.

Il est bien difficile d'apprécier le degré de religiosité de ces chleuh. Ils sont très pratiquants, mais si faux ! Ils jurent et se parjurent avec la même insouciance ; les invocations alternent avec les imprécations. On les voit tout le jour égréner leur chapelet ; ils observent très rigoureusement le jeûne du Ramadan. Ils mentent avec une incroyable effronterie et, le plus souvent, sans but, pour le plaisir de tromper. Le seul homme d'*Anzour* qui ait quelque piété est un pauvre vieux maçon, à demi perclu, qu'on nomme feqih Ali. C'est lui qui a réparé le bordj et bâti la qoubba ; il remplit bénévolement les fonctions de *moudden*, il appelle les fidèles à la prière ; il fait chauffer de l'eau dans la salle d'ablutions qui précède la mosquée, et apporte les plats que l'on sert aux mendiants de passage. Il passe toutes ses soirées à épeler un vieux Qoran crasseux qu'il déchiffre à l'aide d'une énorme paire de lunettes à monture de cuivre. Ce doux vieillard a revendiqué par avance la faveur de m'égorger... et je ne regarde jamais sans un peu d'émotion les grosses mains tremblantes de ce pauvre vieux cacochyme.

La zaouia de *Sidi bou Aïssa ou Brahim* est toute proche ; c'est un lieu de pèlerinage fréquenté. Tout passant s'y arrête, tout montagnard y porte son offrande. Le moqaddem de cette zaouia est un vieux nègre monumental, à barbe blanche, qui est de mes clients ; j'ai rarement vu plus belle dilatation d'estomac ! Il m'a confirmé que la postérité de Sidi bou Aïssa était éteinte depuis longtemps, et que lui-même n'était que le descendant de l'un de ses esclaves.

J'ai eu aussi la visite du chérif de la *zaouia de Sidi Mohammed ou Iaqoub*. On avait ouvert la salle d'honneur pour cet hôte sacré. Le malheureux a été victime d'une tentative d'empoisonnement. Le coupable fut arrêté, on le mit à bouillir à petit feu dans une grande cuve, pour lui faire avouer quel était l'instigateur de cette tentative criminelle. Il raconta qu'il avait râpé le phosphore d'une boîte d'allumettes dans les aliments du chérif, mais, cet aveu fait, on ne put plus tirer de lui que des cris affreux auxquels on mit fin en lui arrachant la langue.

J'ai obtenu du cheikh Mohend l'autorisation de rester dans le bordj avec mes instruments et mes livres. Je sors de mes cantines, devant lui, les objets dont j'ai besoin, il referme soigneusement les cantines à clé, puis il m'enferme. Dès qu'il est parti je retire les chevilles qui assemblent les charnières de mes caisses, elles s'ouvrent ainsi à contre sens ; je prends ce qui m'est précieux, je l'enfouis dans mon capuchon et, plus tard, à l'heure du repos, quand je suis rendu à la liberté, je vais enterrer mon butin dans les jardins... J'ai pu reconquérir par ce procédé mes carnets d'itinéraire, mon journal de route, mes clichés et mes pellicules photographiques.

18 mars

J'apprends qu'un reqqas, un courrier, est venu ce matin apporter une lettre du qaïd de *Goundafi* me concernant. Cette intervention bouleverse toute ma diplomatie. J'étais parvenu à convaincre Mohend que j'avais à *Taroudant*, à trois étapes d'ici, des amis riches, disposés à me secourir. Il était convenu qu'un jour prochain nous irions chez le cheikh des *Mtouga*, dont la qaçba est visible de *Taroudant*. Le cheikh est un ami intime des ben Tabia, l'affaire se négocierait par son entremise ; je donnerais 500 ou 600 pesetas, et je reconnaîtrais par un acte devant *adoul*, devant notaires, que rien ne m'avait été volé !

Toute cette combinaison s'écroule. Du moment que le qaïd de *Goundafi* prend la peine de s'enquérir de mes nouvelles, je deviens un personnage important. Il ne peut plus s'agir de régler

l'affaire à l'amiable; non que l'on songe à exiger une forte rançon ; ces chleuh n'ont encore aucune idée de ce genre d'opération, mais ils ont conscience d'avoir commis un méfait grave, et redoutent des représailles. Tant que je serai leur prisonnier ils n'ont rien à craindre, mais du jour où je serais rendu à la liberté ils auraient tout à redouter de la vengeance du qaïd.

Comme conclusion à ces considérations le cheikh Mohend me déclara que j'étais désormais leur hôte... pour toujours !

*
* *

On prépare une expédition contre *Ounzin*. Les gens de cette tribu ont enlevé le troupeau d'une moudaa voisine, et la djemaa se réunit ce soir, à *Anzour*, pour décider l'opération que l'on entreprendra. L'encombrement du bordj est tel que j'ai dû me réfugier dans la salle où se tiennent les serviteurs et les esclaves.

Chacun des cheikhs a un ou deux serviteurs chleuh et des esclaves noirs. Ils ont en tout 4 nègres, 6 négresses de 20 à 45 ans, et une demi-douzaine de négrillons. Un bel esclave mâle vaut 300 pesetas, une jeune négresse vaut un peu moins, sauf si elle est jolie, auquel cas son prix n'a de limite que le caprice des acheteurs. Le *Soudan* ne fournissant plus d'esclaves, ce précieux personnel ne se renouvelle que par reproduction. On vend aussi des prisonniers de guerre. La condition de ces malheureux dépend du caractère de leur maître. En principe il a sur eux tous les droits, mais son intérêt lui commande de ménager son serviteur et, sauf de très rares exceptions, les chleuh sont humains pour leurs esclaves.

19 mars

La jemâa continue à discuter ses projets de campagne. Cet envahissement est une gêne pour tout le monde. Le cheikh Mohend devient plus défiant que jamais. Il refuse même de m'ouvrir la porte du bordj, dans la crainte que quelqu'un de ses hôtes ne s'y glisse avec moi. C'est tout juste si, devant le mécon-

tentement général que cette séquestration suscite, il consent à sortir la caisse à pharmacie que tout le pays maintenant connaît et convoite.

Il me vient, je l'ai dit, des malades de partout ; du *Sous* au *Sahara*, du *Tafilelt* à l'*oued Noun*, on sait qu'un médecin, turc ou peut-être chrétien, opère des miracles. Le miracle est que je n'aie encore tué ni estropié personne, car je n'ai pas le droit de refuser les opérations que l'on me demande, de ne pas donner une poudre ou une potion quelconque.

Quelques exemples pour prouver ce qu'il en peut cuire d'exercer illégalement la médecine en pays chleuh :

Le troisième jour de ma réclusion on m'amène un hartani blessé d'un coup de feu à l'épaule droite. Le projectile avait brisé une côte, traversé l'homoplate, et était resté logé dans les muscles, à fleur de peau, roulant sous les doigts. Injonction formelle d'avoir à extraire cette balle, sans aucun instrument naturellement, ni bistouri, ni pince, ni aiguilles à suture...

On me donna l'un de ces petits couteaux de fer avec lesquels les hommes se rasent la tête, on l'affila sur un galet, je le trempai dans du sublimé, le patient déroula son turban et en mit un tampon entre ses dents... Je fis une incision deux fois trop grande et une fois trop profonde, la balle tomba. Un peu d'iodoforme, du coton hydrophile et une des belles bandes en toile blanche dont la « Société de secours aux blessés » nous a si généreusement fournis, et mon chleuh, satisfait, proclame mon talent...

Ceci n'est rien ; le plus grave est que le renom de cette opération heureuse se répand au loin. Les gens qui ont une balle dans le corps sont légion dans ce pays de poudre, et tous accourent me consulter. Ces projectiles de tous calibres et de toutes formes, ne se présentent jamais avec le même bonheur que celui du hartani à qui je dois ma réputation, et qui reste, je le déclare à ma confusion, le seul que j'aie jamais extrait, malgré de multiples et bien douloureuses tentatives — douloureuses pour l'opérateur presque autant que pour le patient.

Autre ennui : mes clients ne respectent pas mes ordonnances. Le cheikh se prétend empoisonné. Les chleuh ont du poison

une terreur constante et justifiée. Il me demande un vomitif. Je lui donne quatre cachets d'ipéca, en lui recommandant bien de n'en prendre qu'un seul à la fois. Il absorbe les quatre paquets d'un seul coup, et manque rendre l'âme...

Enfin, pour terminer ces exemples, une horrible aventure : on m'emmène un soir dans un douar des *Oulad Jellal* pour soigner un malade qui avait « des vers dans la jambe... » On me conduit auprès d'une petite tente, dressée à l'écart, et qui exhalait une odeur affreuse. Personne n'osait affronter cette infection. Enfin deux de mes guides se font apporter un oignon, le coupent en quatre, s'en introduisent un quartier dans chaque narine, et nous entrons. Sous cette tente agonisait un malheureux jeune homme dont la jambe gauche, à la suite d'une piqûre de vipère, était rongée par la gangrène. Pressé d'échapper à cet effroyable spectacle, je sors, en confessant mon impuissance.

— Non ! non ! me déclare le chef du douar, tu ne sortiras que lorsqu'il sera guéri !...

Au ton dont ces ordres là sont donnés, et à la figure de ceux qui les donnent, on sent bien qu'aucune réplique n'est possible. Autant raisonner avec des gorilles ! J'essaye pourtant d'expliquer qu'il n'y a rien à faire :

— Dieu seul peut guérir pareille infortune !...

— Mais enfin ce mal existe chez toi ; que fait-on en ce cas ?

— On coupe la jambe malade...

— Eh bien ! coupe-la !

J'explique que pour couper une jambe il faut des instruments que je n'ai pas : un bistouri, une scie, des pinces, des aiguilles à suture ; j'insiste surtout sur la scie, sachant bien que les chleuh n'en ont pas.

— J'en ai une, s'écrie le Djellali ! Il court jusqu'à sa tente, et en revient triomphalement avec un cercle de tonneau échancré d'encoches faites à la hache, et portant un morceau de bois ficelé en croix à chaque extrémité :

— Maintenant coupe la jambe !

« Coupe la jambe !... » disaient avec autorité les gens du douar ! « Coupe la jambe !... » répétait avec supplication la

famille ! « Coupe-moi la jambe, je souffre tant !... » soupirait le malheureux agonisant...

Ce fut un instant d'horrible cauchemar. Le bonheur voulut que j'eusse sur moi de la morphine et une seringue à injection. J'expliquai au malade que j'allais d'abord m'efforcer de le guérir en lui conservant sa jambe ; si j'échouais il serait toujours temps de couper. Et d'abord j'allais abolir la souffrance... Je fis une injection ; pendant que son effet anesthésiant opérait, on m'emmena boire du thé sous une tente. Une demi-heure plus tard un enfant, envoyé en reconnaissance, revint déclarer que le malade dormait. Ce fut un émerveillement ; depuis trois mois le pauvre diable ne poussait qu'un cri !

J'ai revu plusieurs fois, depuis, ce malheureux. Chaque fois il me suppliait de lui donner ma précieuse seringue à injection et la « poudre du paradis » qui le soulageait. Il finit, un jour de détresse, par se faire porter jusque dans le bordj, pour me poser son ultimatum : « Coupe-moi la jambe ou donne-moi ton aiguille ! »...

Mes fonctions ne sont pas toujours aussi terribles, elles me procurent l'occasion de circuler dans les environs d'*Anzour* ; il n'est guère de village ou de douar, à 6 kilomètres à la ronde, où je n'aie pénétré. J'ai pu faire un peu de bien, et j'en ai été récompensé par de véritables gratitudes. Le seul accident qui faillit m'arriver est d'envoyer en paradis un vieil érotomane qui avait bu une gorgée d'acide cantharydique... il en guérit, et ce ne fut pas le moindre de mes miracles.

20 mars

Ce matin violente discussion, qui faillit tourner au drame. Le cheikh Mohend, toujours en proie à sa stupide défiance, refuse de me laisser pénétrer dans le bordj, sous je ne sais quel prétexte mensonger. Je lui reproche son attitude à mon égard, sa méchanceté qui consiste à me priver de mon travail, la seule consolation que j'aie. Il s'emporte, me déclare que je devrais m'estimer trop heureux d'être vivant, nourri, hébergé à ne rien faire, et, ce disant, il me lance un morceau de pain et tourne les talons. Je le rejoins, je lui jette son pain. Il veut me

donner un coup de poing, je pare et je riposte ; il dégaine, il crie, on accourt, on me saisit, on retient Mohend qui, furieux, voulait me tuer. Il finit par m'attacher au pilier qui soutient le plafond du bordj, me frappe tant qu'il a de forces, puis sort tout ce que contenaient mes poches : montre, boussole, thermomètre, baromètre, crayons, carnets, tout ce que j'avais si laborieusement reconquis, le brise et le jette à la volée, puis s'en va, jurant que je ne rentrerai jamais dans le bordj, et que je ne vivrai pas longtemps !

C'est un désastre...

De tout le jour il ne m'a pas dit un mot. Quand il est venu m'appeler pour le repas du soir, je l'ai prié le plus humblement que j'ai pu, de me faire mettre les fers et de me jeter en prison : Je ne suis plus son hôte, il m'a frappé, ma place n'est plus sous son toit...

Mohend a eu honte, il m'a fait des excuses, m'a donné sa koumia qu'il ne voulait plus porter puisqu'il l'avait tirée contre moi. Il m'a promis de me rendre tout ce dont il m'a dépouillé, et de me laisser libre de travailler à ma guise.

Après le repas un des serviteurs, qui est mon ami, et à qui j'ai conté cette scène, m'a dit tout bas :

— Ne dors pas cette nuit, garde-toi bien de Mohend !

21 mars

Mohend a dormi du sommeil du juste, il s'est éveillé de l'humeur la plus charmante, et m'a laissé reprendre possession de mes instruments et de mes documents. La porte du bordj est restée entr'ouverte, j'entends des pas discrets, des chuchottements, ce sont mes petites amies, les filles des ben Tabia, une bande joyeuse et rieuse dont mon chocolat me vaut la sympathie.

Théoriquement, les femmes chleuh vivent claustrées, et quand elles sortent, elles se voilent le visage ; pratiquement, elles ne se cachent que des étrangers, encore faut-il pour cela qu'elles soient laides ou vieilles.

Dès le deuxième jour de ma captivité j'avais vu défiler toutes

les femmes d'*Anzour;* les petites, effrontées et indiscrètes ; les jeunes, timorées, un peu intimidées, s'esclaffant de mes moindres mouvements, ou s'enfuyant avec des mines effarouchées quand je paraissais m'apercevoir de leur présence.

Elles se sont apprivoisées bien vite, les jolies filles d'*Anzour*. Jolies ?... j'exagère ; la galanterie ne peut m'empêcher de confesser qu'elles sont en général assez laides. Les vieilles sont hideuses de décrépitude et de saleté ; les jeunes ont pour elles leur jeunesse, mais ne sont ni plus propres, ni plus jolies. La moins mal est Fathma, fille aînée du cheikh Abd er-Rahman. Elle a le nez trop gros, des attaches trop fortes ; mais elle a de beaux yeux noirs ombragés de longs cils recourbés, de belles dents, un joli rire. Elle sait sa supériorité, la coquette, et joue de ses yeux et de son sourire comme une vraie femme d'outre-mer.

Le surlendemain de mon arrivée elle me faisait demander par son dernier frère, un bambin de 8 ans, qui sait un peu d'Arabe, si j'avais dans mes bagages des bijoux ou des parfums. Il me restait deux savons, échappés par miracle à l'enquête des pillards ; je les lui ai donnés, et nous sommes devenus des amis. Quand il n'y a personne, que je travaille dans la salle du bordj, j'entends un pas léger de pieds nus qui marchent avec précaution. Puis il se passe un temps. Je sais que c'est Fathma, qu'elle me guette à travers les fentes de la porte. Elle pousse un grand éclat de rire, et entre comme une folle, en bourrasque.

Je feins une surprise complète, et surtout je cache précipitamment tout ce que je puis avoir de fragile ou de précieux, tant je connais la redoutable indiscrétion de ma visiteuse. Les chleuh regardent avec les mains plus qu'avec les yeux. Quand Fathma découvre quelque chose qui l'intrigue ou qui lui plaît, elle fond dessus, s'en empare, et s'enfuit en coup de vent. J'ai eu toutes les peines du monde à récupérer mon flacon de mercure, qui avait eu l'heur de lui agréer.

J'ai omis de dire que Fathma ne sait pas vingt mots d'Arabe, et moi pas cinquante mots de Tamazirt. Nos entretiens y perdent un peu, mais Fathma n'en a cure. Elle parle avec une volu-



Fig. 111. — Anzour. — Au premier plan, à gauche, Djebel Iguigui ; à l'horizon, crête de Djebel Siroua ; l'Anti-Atlas (vue prise de la ruine vers le Nord) (page 139).



Fig. 112. — Anzour. — La ruine qui domine le bordj. — L'Anti-Atlas (vue vers le Nord).

bilité que rien ne déconcerte. Quand elle voit que, décidément, je ne la comprends pas, elle a recours à la mimique la plus pittoresque ; elle gesticule, crie, saute, court, et finit, en désespoir de cause, par me hurler dans l'oreille d'incompréhensibles paroles.

La scène la plus comique eut pour prétexte ma boîte de couleurs, une petite boîte de touriste en métal. Depuis quelques jours Fathma la guignait. Elle s'était mis du rouge aux doigts en touchant un pinceau, et l'idée lui trottait en tête de se maquiller. Armée du miroir de ma boussole, l'un des objets de sa plus constante envie, elle commença par se barbouiller de vert et de violet. Enchantée de ce premier résultat, elle courut se montrer à ses sœurs et à ses cousines. Dix minutes plus tard j'avais autour de moi toute la bande des petites ben Tabia, Aïcha, Khedaïja, Zeïna, Ijja, Isouka, Mahjouba, Mbarka, etc...

Pour sauver ma boîte à couleurs d'un désastre complet je dus opérer moi-même le maquillage de ces demoiselles. Ce fut d'un comique irrésistible. Les colorations les plus absurdes étaient les plus goûtées. Si j'obtenais une teinte nouvelle, toutes en voulaient avoir. Fathma, plus effrontée que les autres, finit par se peindre la poitrine et les jambes. La pudeur paraît inconnue aux filles d'*Anzour* !

Cette orgie de peinture eut une fin désastreuse. Abd er-Rahman, en découvrant, sur le visage de ses filles, que j'avais des couleurs, voulut me faire exécuter des fresques pour orner toute la qoubba. J'eus beau protester que ma boîte ne suffirait pas même à peindre la porte, il fallut, puisque je refusais d'opérer moi-même, remettre ma boîte à un *mallem*, un artiste, qui se fit fort de décorer tout *Anzour*.

Le costume des femmes est peu différent de celui que portent toutes les marocaines. Les dessous, pantalon et chemise, sont en *khount*, en toile de guinée bleue. Le khount, qui venait autrefois du *Soudan*, était une excellente étoffe, soigneusement tissée et bien teinte. Il avait le défaut d'être cher, aussi a-t-il été détrôné par une contrefaçon anglaise économique et détestable. Son moindre inconvénient est de déteindre affreusement, et cette coloration bleue aggrave fâcheusement l'apparence de saleté des femmes.

La chemise est constituée par deux pièces de khount qui ont la largeur d'une épaule à l'autre, et la longueur du cou aux genoux. Deux fibules d'argent, accouplées par une chaînette, les agrafent ensemble au-dessus des épaules. La ceinture, de laine ou de soie, permet de les enrouler hermétiquement autour du buste. C'est dans l'ajustement de cette ceinture que la femme se révèle.

Lorsqu'elle est bien faite, les deux pièces de khount sont flottantes et largement béantes, pour laisser admirer tout le haut du corps. On voit de loin la femme coquette relever, d'un mouvement d'épaules, la chemise de khount pour la laisser bouffante et suggestive. Elles sont toutes coquettes, les filles d'*Anzour*, leur débraillement éhonté n'a que rarement l'excuse de la beauté plastique. Leurs mœurs sont faciles, et dans l'extrême tolérance des hommes on retrouve une survivance des antiques coutumes, du temps où la communauté de la femme était admise. Une seule chose est déshonorante pour une femme : vendre ses faveurs.

La polygamie est commune chez les chleuh de cette région, mais elle n'est guère pratiquée que par les gens riches ; non que le mariage soit une chose chère, puisque le mari donne seulement 15 à 20 douros à son beau-père, mais il faut payer les frais de la noce et le trousseau de la mariée, et, dans un mariage ordinaire, il se consomme pour 100 ou 200 douros de poudre et de nourriture.

Le trousseau consiste en belleras de cuir filali, foulards, ceintures de laine et de soie, haïks de laine brune ou blanche, bijoux, bracelets de cuivre ou d'argent, colliers de boules d'ambre, de verroterie, de pièces de monnaie, diadèmes de perles ou de coquillages. Fathma porte sur le front, en ferronnière, une pièce d'or attachée par un fil de laine.

J'ai eu, ce soir, la visite d'un client de marque, le frère du cheikh héréditaire de la grande tribu des *Zenaga*, l'amrar Bella. Il revient de *Taroudant*, et fait un crochet, en rentrant à *Azdeif*, pour venir me consulter. Son cas est grave ; il est tombé de sa terrasse, il y a de cela quatre ans, et s'est fracturé le coccyx. Il lui en est resté une paralysie des fléchisseurs des pieds, en sorte

qu'il peut chevaucher, mais ne peut presque pas marcher. L'amrar Bella est un des brigands les plus redoutés de la contrée ; tous les *Zenaga*, d'ailleurs, ont un fâcheux renom, et les ben Tabia ont éprouvé quelqu'émoi de cette visite inopinée, encore que l'une des sœurs d'Abd er-Rahman ait épousé le cheikh des *Zenaga*. On s'est congratulé de la façon la plus courtoise, mais j'ai vu que l'on vérifiait la charge des fusils, et Mohend m'a enfermé dans le bordj.

A l'heure du thé l'on est venu me délivrer, et m'ordonner de descendre dans la qoubba où l'amrar Bella m'attendait. L'amrar est un gros homme au type néronien : tête glabre, figure bouffie, arcades sourcillières proéminentes abritant de gros yeux sans vie, nez énorme, lèvres épaisses, bajoues lourdes, mâchoire puissante, col bourrelé de graisse, membres massifs. La conversation s'engage prudemment. L'amrar m'interroge sur mon savoir. Je lui confesse que je ne suis pas médecin, mais seulement disciple d'un médecin savant ; je ferai pourtant de mon mieux pour lui rendre l'usage de ses jambes, mais le traitement est long, exige des remèdes que je n'ai pas ici...

Après un instant de réflexion et une longue discussion en tamazirt avec ses serviteurs, l'amrar m'offre de m'enlever, de gré ou de force, et de m'emmener chez lui à *Azdeif* ; j'y serai libre et je le soignerai de mon mieux.

Cette proposition soulève quelques objections, et, tout en exprimant au Zenagui la reconnaissance que son offre m'inspire, je lui explique mon désir d'emporter une partie de mes bagages. Cette prétention fait sourire Bella :

— Estime-toi bien content, me dit-il, si tu sors d'ici vivant !...

Il me promet néanmoins de négocier de son mieux, puis la conversation change de terrain ; on parle voyages, guerre, armes. L'amrar tient à me consulter au sujet de son fusil dont la hausse est débrasée. On apporte l'étui, on ouvre le cadenas qui le ferme, et l'on sort un Martini-Henry poli comme un miroir. La grosse figure de l'amrar s'anime, pendant qu'il fait manœuvrer le mécanisme, il me conte les exploits de ce fusil ; c'est une arme merveilleuse, elle a mis à mal une quarantaine d'hommes, depuis dix ans qu'il la possède :

— Un tel, à 600 coudées (200 mètres), a reçu la balle entre les deux yeux ; la tête était en bouillie... Tel autre, atteint au ventre, a couru 100 pas en tenant ses intestins avec ses mains, puis il a crié « Allah ! » et est tombé mort...

Les serviteurs accompagnent ces effroyables récits d'un murmure approbateur, et, quand le maître a fini, ils renchérissent en donnant de terrifiants détails.

22 mars

Tout était arrangé ; j'allais partir avec l'amrar Bella qui s'est montré, en cette circonstance, brigand de bon conseil et loyal ; quand un reqqas est arrivé, portant trois lettres : une des Oumana de *Mogador*, une du bacha de *Taroudant* Haïda ould Oummeis, la troisième du qaïd el-Hadj Driss el-Yahiaoui. Toutes disent la même chose : Avez-vous tué le *chrétien*, si vous ne l'avez pas tué, quelle rançon en voulez-vous ?

Cette triple intervention fait de moi un personnage important. Les ben Tabia savent maintenant qu'ils ont fait un mauvais coup, et une bonne affaire. Il s'agit d'éluder les conséquences de l'un, et de tirer tout le parti possible de l'autre. Et d'abord on déclare à l'amrar Bella que je suis trop précieux pour qu'on me laisse partir sans de grandes précautions. On m'enverra, sous une forte escorte, à l'un des puissants protecteurs qui s'intéressent à moi...

L'amrar est parti, me recommandant la défiance.

Il s'est passé ce soir une scène d'un haut comique, mais dont les conséquences pourraient être fâcheuses. Le cheikh Abd er-Rahman m'a fait venir dans la qoubba, pour causer et prendre du thé avec lui. Il me parla d'abord, et longuement, de mille choses indifférentes, comme un homme qui tourne autour d'une question grave ; puis il dénombra ses domaines, ses alliances : Sa fille aînée a épousé le cheikh de *Qaçbat el-Joua;* la cadette, le cheikh de *Zagmouzen ;* la troisième, le cheikh de *Hobban* qui administre le *Djebel Siroua*. Il en reste trois, Fathma est en âge de se marier. Et, prenant sa résolution, il me dit, tout d'un trait :

— Pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? Tu récites la Chahada, donc tu es musulman ; tu connais les secrets des Roumi, mais, par rancune, tu ne veux pas nous les livrer. Demeure parmi nous, je te donne Fathma et les jardins d'Agadir ; nous reconstruirons le bordj que nous avons rasé ; tu nous apprendras à trouver les trésors et les mines dont nos montagnes sont pleines ; tu fabriqueras de la monnaie et tu oublieras le pays maudit des Nçara...

Pendant que le cheikh parlait, et sa harangue fut longue, j'eus tout le loisir de préparer mes objections à ces délicates avances. Je lui fournis d'abord la meilleure, en lui racontant que j'étais déjà marié dans mon pays de Tripoli, que j'avais même des enfants, et que je comptais sur la sympathie qu'il m'avait toujours témoignée pour revoir bientôt ma famille. A l'appui de mon dire je lui montrai une photographie de mes neveux qu'une des dernières lettres qui me fût parvenue de France m'avait apportée. Il fallut lui expliquer l'image, car ceux qui ont fréquenté des primitifs savent que tout dessin, toute représentation plane d'une forme ayant dans la réalité trois dimensions, leur échappe complètement. Il faut une accoutumance, une éducation des yeux pour en percevoir le sujet. Abd er-Rahman fut un temps avant de distinguer les deux enfants que la photographie représentait. Quand il eut compris, son admiration fut telle qu'il éprouva le besoin, réel ou feint, de faire partager sa découverte aux siens ; il partit avec l'image, sans plus parler de sa proposition...

23 mars

Le reqqas s'en est allé emportant nos lettres ; les miennes ont pour objet de rassurer ma famille dont je ne devine que trop l'angoisse, et de prescrire à Zenagui de venir attendre à *Taroudant* l'issue de ma captivité ; car j'ai bien l'intention de continuer, sitôt libre, la réalisation de mon programme. Les lettres des Ben Tabia répondent à leurs correspondants que leur sollicitude peut être en repos ; je suis leur hôte et leur ami.

Mais il ne saurait être question de me mettre en liberté tant qu'on ne sera pas fixé sur les intentions des compagnons dont on m'a séparé, qui font des démarches de tous côtés. Il faut dix jours pour que notre courrier parvienne à *Mogador*, dix jours pour qu'il en revienne, soit trois semaines avant qu'une nouvelle lettre formule des propositions plus précises...

J'emploie mes loisirs à donner des leçons d'escrime au sabre, de lutte, de boxe, de voltige, de fantasia. Les chleuh raffolent de ces sports ; ils y sont assez maladroits. La voltige surtout, et la fantasia à cheval leur sont presque totalement inconnues. Il n'y a dans tout le pays qu'un seul cheval, propriété collective des quatre fils Ben Tabia, dont le cavalier ordinaire est el-Hassein, le frère de Fathma, le fils aîné d'Abd er-Rahman. Ce cheval a été acheté dans le *Sous*, au cheikh des *Mtaga*, pour le prix de 100 rials ; il n'a d'ailleurs jamais été payé. On trouve quelquefois des chevaux sur les marchés du pays, sur celui d'*el-Arbaa Zenaga* surtout.

Ces marchés sont peu nombreux et très éloignés les uns des autres. Ceux où les habitants d'*Anzour* fréquentent sont : *el-Had Sektana*, *el-Tnin Aït Hamid* et *el-Arbaa Zenaga*, désignés, suivant l'habitude marocaine, par le nom du jour de la semaine, et celui de la tribu où ils se tiennent.

Ces marchés ont un intérêt politique et un intérêt commercial. Ce sont les centres de réunion où se colportent les nouvelles, où l'on discute, où l'on prend les décisions. Il y éclate quelquefois des *nefra*, des disputes ; elles sont très rares, le marché est considéré comme un terrain neutre. On y vend de tout, et très cher ; les cours des dattes, des amandes, du sucre, du thé, sont extrêmement variables ; je cite à titre de renseignement ceux de ce jour :

Le petit pain de sucre vaut 2 1/2 à 3 pesetas (on prononce, en arabisant ce pluriel espagnol : *psaset*). Le thé vaut 2 rials la livre ; l'huile, 2 rials les 3 litres, environ. Un beau mouton se vend 3 rials ; un bon cheval, 100 rials ; une vache, 60 à 80 rials ; un âne, 20 rials ; un fusil *agadir*, 30 à 40 rials, une carabine à 16 coups (*settachîa*), 100 à 150 rials ; un esclave mâle, 60 à 80 rials.



Fig. 113. — Anzour. — Le cheval des ben Tabia, monté par El-Hassein ben Abd er-Rahman (page 162).



Fig. 114. — Anzour. — Le camp des Oulad Jellal. — Fathma ben Tabia (page 156).

La valeur du rial est variable : dans l'Ouest, le *rial Çabil* (Isabella) vaut plus que le *rial Founço* (Alfonso) ; on les compte, en moyenne, ici, pour 5 pesetas, pour **4 1/2** pesetas dans l'*oued Noun* ; le *rial Hassani* (Mouley el-Hassen) vaut 5 pesetas ; le *rial Azizi* (Mouley el-Aziz) n'est accepté nulle part. Il a été fabriqué tant de fausse monnaie, et même tant de monnaie vraie frauduleusement mise en cours, que toutes les pièces à la frappe du Sultan actuel sont refusées dans le Sud du Maroc. Les pièces les plus employées sont : le grîch (**1/4** de peseta), la **1/2** peseta, la peseta et la pièce de **2** pesetas **1/2**.

La *mouzouna* est peu usitée.

4 *mouzouna* valent 1 *ouqîa* ;

25 *ouqîa* valent 1 *rba* ;

6 *ouqîa* valent 1 *grîch*.

L'unité de capacité est le *sáa*. Deux sáa d'orge font la ration d'un cheval (4 litres environ).

L'unité de poids est le *marco* (1 livre anglaise), avec ses subdivisions.

25 rials pèsent 1 *marco* ;

74 rials pèsent 1 *rtal* ;

10 *ouqîa* pèsent 1 *meqtal* ;

25 pains de sucre pèsent 1 *qantar* (45 à 50 kilos).

L'unité de longueur est le *dra* (coudée = 30 centimètres).

Ici, comme dans tout le Sud, l'agent commercial par excellence est le juif. Les renseignements que j'ai recueillis sur la condition et les agglomérations des Israélites n'infirment rien des jugements sévères de de Foucauld, et n'ajoutent rien à l'admirable précision de ses statistiques. Tel qu'il est, le juif du Sud est utilisable, et constitue un précieux agent d'importation et d'information. Je n'en ai vu que de nomades dans toute la région d'*Anzour*. L'un d'eux, un petit colporteur qui vendait de la pacotille, m'a déclaré que le pays était trop pauvre et trop peu sûr pour ses correligionnaires. Dans le *Sous*, chez les *Zenaga*, dans le *Dra*, dans la *Feija*, à *Tissint*, à *Aqqa*, à *Tatta*, les juifs sont sédentaires et libres de se livrer au commerce, sous la seule condition d'acheter la protection d'un maître puissant.

Les Arabes forment une partie notable de la clientèle des

marchés. Sur ceux du Nord on rencontre des *Aït Atta*, des *Oulad Yahia*, sur ceux du Sud des *Oulad Jellal*, des *Aït ou Mribet*, des *Doui Blal* (*Doublal*).

La proximité du grand douar de 65 tentes me permet d'étudier les *Oulad Jellal* de près. Je vais sans cesse m'installer dans leur camp, prendre du thé, soigner des malades. Je m'abstiens d'y passer la nuit ; les *Oulad Jellal* conçoivent l'hospitalité d'une façon si complète que « coucher chez les *Oulad Jellal* » équivaut à « aller à Cythère » !

Et vraiment, puisque l'occasion vient d'elle-même sous ma plume, il faut bien que je le confesse, la vertu du voyageur ne court guère de dangers dans tout ce Maroc berbère, si faciles qu'en soient les mœurs, si accueillantes qu'y soient les femmes. Les tentations que l'on rencontre sont telles qu'il faudrait plus de courage pour y succomber que pour y résister ; surtout quand on exerce, à son corps défendant, la profession de médecin qui vous livre les misères secrètes et les confidences de vos clientes, et vous donne un avant-goût des joies offertes, et la certitude de leurs dangers...

Les *Oulad Jellal* sont presque tous très noirs de peau ; mais il est impossible de généraliser aucun des traits de leur physionomie ; leur existence nomade les conduit du *Sahara* au *Sous*, de l'*Oued Noun* au *Dra*, et la facilité de mœurs de leurs femmes a imprégné leur sang de beaucoup d'éléments berbères ou nègres. La tribu entière compte plus de 1.200 tentes. Le douar avec qui nous voisinons appartient à la fraction des *Oulad Ali*. Ces Arabes parlent une langue très pure, très littéraire ; les nécessités de voisinage les obligent à parler également bien le Tamazirt. Ils professent un profond mépris pour les chleuh qui leur paient la debiha, et qu'ils considèrent comme des vassaux.

C'est un spectacle curieux de voir chaque soir, à l'heure où la nuit tombe, les femmes des *Oulad Jellal* venir puiser de l'eau au puits qui se trouve à mi-chemin entre leur douar et *Anzour*. Par un accord tacite, qui est un bien curieux exemple d'indifférence ou de tolérance, les maris n'y viennent pas, mais les

amants y vont en troupe et, dans l'ombre propice, les romans se dénouent avec une patriarcale simplicité...

24 mars

Le cheikh Mohend devient pour moi d'une douceur inquiétante. Il me déclare que ses frères sont des fourbes ; je n'ai qu'un seul ami : lui !... Il a hâte de me remettre en liberté, mais les routes sont si peu sûres, et les gens de si mauvaise foi ! Que je n'aille pas croire, surtout, aux bonnes intentions de ses frères. Ils avaient comploté de me laisser partir, et de me faire assassiner à une heure d'ici ; ils touchaient ainsi ma rançon, et se débarrassaient de mon témoignage.

J'ai pu raccommoder deux de mes appareils photographiques. Le panoramique tourne à la main, son ressort étant cassé ; l'obturateur du Bloc-Notes fonctionne grâce à un élastique. Mes hôtes sont persuadés que ces instruments servent à déterminer rigoureusement l'heure des prières. On sait, même à cette distance de la civilisation, même à cette profondeur de la barbarie, que l'astronomie fut une science familière aux premiers musulmans, et, parmi les Arabes *Oulad Jellal*, j'ai rencontré un taleb, qui avait des notions de cosmographie extrêmement justes, et savait se servir d'une sorte d'octant auquel on donne le nom de *stroulab* (astrolabe).

Ce soir, à 3 heures, est arrivé le cheikh Hammou, amrar héréditaire des *Zenaga*, frère aîné de l'amrar Bella, et chef le plus puissant de la région qui s'étend entre le *Dra* et le *Sous*. Le but officiel de sa visite est de proposer son arbitrage entre *Ounzin* et *Ireddioua*, qui sont à la veille d'en venir aux mains ; le but réel est de s'enquérir, de la part du qaïd du *Glaoui*, de la situation où je me trouve, et de me ramener avec lui.

Tout cela ne fut pas dit au débotté. Le cheikh Hammou est un petit vieillard froid, flegmatique, qui parle bas, lentement, avec une autorité qui ne doit guère tolérer d'objections. Ses petits yeux gris, mobiles et malins, démentent cette apparente roideur. Il porte la barbe à la façon des chleuh de l'*Anti-*

Atlas, presque entièrement rasée, sauf un filet sous le nez et un collier sous le menton.

Cette nouvelle intervention en ma faveur produit un gros émoi à *Anzour*. Le qaïd du *Glaoui* est le Sultan du Sud ; les ben Tabia sont fort perplexes de savoir comment répondre à cette mise en demeure. Mohend, avec qui j'ai causé, m'a déclaré que le qaïd ne pouvait rien contre eux, pas plus que le Sultan, non plus que personne, Dieu excepté ! Et encore, ajoute Mohend :

— Allah est juste, il a donné aux chleuh la montagne aride ; il leur accordera plus d'indulgence qu'aux gens du Rarb !

25 mars

Le cheikh Hammou est parti ce matin pour le bourg de *Tinmaliz*, dont deux hommes ont été tués par les gens d'*Ounzin*. C'est là que va se décider le plan de campagne d'*Ireddioua*.

Dans la soirée on me conduit à une vieille citerne ensablée qui contient un trésor !... Des *jenoun*, des génies, le gardent jalousement. Malheur à l'imprudent qui tenterait de le ravir !... J'ai déclaré n'avoir aucune peur des jenoun ; cette tentative est une épreuve à laquelle on me soumet. J'entre dans la citerne avec un pic et une lampe, je dérange de paisibles chauves-souris, je sonde les murs, je pioche un peu, par acquit, sans rien trouver, naturellement. Mais les murs portent des traces de coups de pics, et le sol est entamé en plusieurs endroits, preuve qu'il y a dans ce pays des esprits forts chez qui la rapacité prime la superstition.

26 mars

Hier soir, pendant que je prenais la hauteur d'une étoile à la porte du bordj, un homme s'est approché de moi avec un air de mystère. Il m'a remis un crayon, un cahier de papier à lettre et des enveloppes, et m'a dit :

— Ecris ; je reviendrai demain près de la source, pendant la prière du louli.



Fig. 115. — Azdeif. — Enfants juifs (page 196).



Fig. 116. — Types de juifs du Haut-Atlas (page 196).

Cet envoyé vient assurément de *Mogador* ou de *Merrakech* : le crayon et le papier à lettre sont choses totalement ignorées dans le Sud...

J'ai revu mon mystérieux courrier ; c'est un homme du village d'*Aït Hamid* ; il vient de *Merrakech*, sans savoir qui l'a envoyé. Il est reqqas de son métier. Il m'apprend que dès que mon arrestation fut notoire, on se mit en quête d'un reqqas connaissant la région où j'étais captif. Il s'offrit ; on lui donna de l'argent, le crayon et le papier, pour qu'il pût rapporter un mot de moi, et on lui dit de faire pour le mieux. Je l'interroge sur ses intentions, il me répond qu'il agira suivant mes instructions ; mais, puisque le cheikh Mohend annonce son intention de me conduire chez les *Mtaga*, le mieux serait qu'il m'attendit dans son village : *Aït Hamid* est justement la première étape sur la route de *Mtaga*. Il dispose de 20 fusils, le cheikh n'en aura que 6 ou 10. Il nous attaquera, soit en rase campagne, et, en ce cas, il me recommande de poignarder immédiatement le cheikh et de courir à mes libérateurs, soit la nuit, dans sa propre maison où nous serons hébergés ; mais cette dernière hypothèse lui répugne : la première solution est un combat loyal ; la seconde une trahison.

Tout étant convenu, nous décidons que mon homme — il se nomme Ahmed — attendra six jours à *Aït Hamid ;* s'il ne voit rien venir, il retournera à *Merrakech* porter à ceux qui l'ont envoyé une lettre que je lui remets.

En récompense de ses services Ahmed me demande de lui fabriquer une amulette pour que sa femme, Reqiia, prenne en aversion Mohammed el-Merrakchi, qui est son amant, et rende ses faveurs à lui, Ahmed, son légitime mari !...

27 mars

Le cheikh Hammou est revenu de *Tinmaliz*. Les négociations en vue d'empêcher la guerre entre *Ounzin* et *Ireddioua* ont échoué. On entrera en campagne dès demain.

Pour ce qui me concerne, les ben Tabia réunis en conseil ont décidé de répondre au qaïd du *Glaoui* que son désir était un

ordre, et qu'ils étaient tout disposés à m'envoyer à lui, mais ils réclament une lettre du Sultan ou de son khalifa Mouley el-Hafid, promettant qu'ils ne seront pas inquiétés à cause de leur méfait ; ils sollicitent aussi une somme de 1.200 pesetas, en compensation des frais que mon séjour leur a coûté ; enfin ils prient humblement le qaïd de leur donner un cheval en témoignage de sa bienveillance.

Cette bizarre épître, écrite par le feqih Si Ahmed, requis en hâte, m'a été lue devant le cheikh Hammou qui a fait immédiatement monter un de ses cavaliers à cheval et l'a envoyé au qaïd. Elle y sera rendue dans cinq jours, et la réponse peut être ici le 7 avril.

Mohend m'a pris à part, le soir, et m'a dit :

— Tous ces gens-là veulent te dépouiller et me frustrer à leur profit. Nous partirons demain ou après pour *Mtaga*...

28 mars

Branle-bas général ; on part en expédition contre *Ounzin !* Le vieux feqih Ali lui-même a pris son fusil, et a chaussé ses *iggoujad*, sorte de bottines en laine, à semelle de cuir, qui rappellent nos souliers de bains de mer.

— Viens-tu, Ben Mjahd ! me crie ironiquement el-Hassein, le frère de Fathma.

Certes je viens, trop heureux de voir de près comment les chleuh se comportent à la guerre...

Et nous voilà partis ! Les femmes poussent des youlements sur les terrasses. Il ne reste en fait d'homme que mon pauvre petit malade qui sanglote désespérément...

Nous sommes 24 fusils. A une heure du bordj on s'arrête, à l'abri d'un ravin, et l'on combine le plan de l'expédition. Il s'agit seulement d'enlever un fort troupeau de chèvres et de moutons, aventuré sur le bord du plateau qui s'étend à l'Est d'*Anzour*. On évitera de faire usage des armes à feu pour ne pas attirer l'attention, car nous laissons sur notre flanc droit un village ennemi qui, certainement, nous couperait la retraite. Je

commence à regretter d'être venu : l'opération n'est qu'un vol à main armée...

Nous avons parmi nous deux bergers ; on les laisse dans le ravin. La troupe se partage en deux groupes, qui vont envelopper le plateau et rabattre le troupeau sur les bergers. Je fais partie du groupe de droite, le plus nombreux, et aussi le plus exposé, puisqu'il aura le village ennemi à dos. La marche d'approche se fait très bien ; j'admire sans restriction l'adresse avec laquelle les chleuh utilisent les accidents du sol, la souplesse de leur marche rampante. Le troupeau est à un kilomètre à peine du bord du plateau que nous avons atteint, et au delà duquel il faudra marcher à découvert. On s'arrête un instant pour souffler et prendre son élan...

Tout à coup des cris éclatent dans notre dos ; trois coups de fusils partent de la direction du village... Sauve qui peut ! c'est une débandade générale. Sans rien regarder, sans savoir même à qui ils ont à faire, nos chleuh dévalent la pente du plateau comme des lièvres ; il en est qui courent tout d'une traite jusqu'à *Anzour*. Le groupe de gauche, le plus éloigné, a eu moins peur, il revient en meilleur ordre ; même, il rapporte quatre moutons, qui, affolés, sont venus sur eux. L'honneur est sauf ; on mangera de la viande ce soir, et ce sera l'occasion de raconter nos prouesses...

29 mars

La naïveté et la crédulité des chleuh sont colossales. Un vieil homme, arrivé de *Tagmout* ce matin, raconte que dans le Sud-Ouest de l'*Anti-Atlas* on prétend que je suis le sultan Mouley Abd el-Aziz lui-même, allant, sous un déguisement, visiter la partie méridionale de son Empire ! Il est venu aussi, de l'Ouest, deux montagnards blonds ; ce sont les premiers échantillons du type blond que j'aperçois dans le Sud.

Le vêtement des hommes est à peu près le même dans tout le Sud. Ils portent la *qechchaba*, la chemise longue, blanche ou bleue ; le pantalon de khount très long ; le *haïk* de laine blanche, drapé de façon à envelopper tout le corps et même la tête, et

le *selham* ou *kheidous*, burnous blanc ou brun très long, ou l'*akhnif* très court, dont j'ai décrit déjà la singulière coloration. Ce qui frappe surtout dans ce costume, c'est son incommodité pour la marche. Un homme bien mis est dans l'impossibilité de courir. On simplifie la mise pour les expéditions. On enroule d'abord son pantalon sur sa tête, comme font les Rifains des étuis de leurs longs fusils. On plie le haïk et on le pose sur l'épaule, sous le fusil. Il ne reste que la qechchaba et le selham que l'on retrousse à l'aide d'une ceinture. Cette ceinture on la porte autour du cou dans l'ordinaire de la vie, comme un collier. Le vêtement est complété par la *chkara*, ce sac en cuir rouge dont un Marocain ne se sépare jamais, la *koumia*, le poignard recourbé, et la poudrière, *el-guern*, qui est, comme son nom l'indique, une corne sertie dans des montures de cuivre ou de fer. Son aspect rappelle l'olifant carolingien ; on la porte en sautoir par dessus le selham. Des sachets en cuir fermant à coulisse, ornés de longues et minces lanières de cuir, pendent à la poudrière : ce sont les sacs à balles. Enfin tout homme porte à la main un chapelet, auquel est suspendu un cure-dents de métal, et au doigt un anneau d'argent.

Les gens riches chaussent la bellera jaune teinte avec de l'écorce de grenadier, la masse porte le *tourzin*, simple sandale de cuir ou d'halfa ; en hiver on met l'*iggoujad* et le *temmag* que j'ai déjà décrits.

Tout le monde est armé du fusil à pierre. Il en est de différents modèles, de différentes qualités. Les uns ont la crosse large, d'autres l'ont étroite ; les uns sont longs, d'autres courts ; les uns riches, d'autres sont réduits à la ferrure. Les plus réputés portent le nom d'*Agadir*. J'ai eu beaucoup de peine à trouver l'explication de ce nom, elle m'a été fournie par le qaïd du *Glaoui* : Les canons de fusils d'importation étrangère, très supérieurs aux canons marocains, pénétraient dans le Sud par le port d'*Agadir* ; d'où ce surnom. De même les anciennes lames de koumia, fabriquées en Angleterre, portaient comme marque de fabrique un bateau ; de là leur nom de *Babour*. Une *moukhala Agadir* vaut jusqu'à 150 rials ; une *koumia Babour* en vaut 30 ou 40. Une vieille marque de fusil très renommée est le



Fig. 117. — El-Medinet (Ounzin) (page 189).



Fig. 118. — Anzour. — Arrivée du cheikh Hammou amrar des Zenaga (page 165).

Ben-Ioussf, du nom d'un vieil armurier de *Taroudant*, mort il y a une centaine d'années.

Ainsi vêtu, paré, armé, le chleuh a belle prestance. Ce qui pèche chez lui c'est la propreté. Depuis vingt-six jours que je suis à *Anzour*, je n'ai jamais vu faire de lessive. Changer de chemise est un luxe inusité. Mohend m'a regardé avec stupéfaction quand je suis venu lui demander un peu de savon pour laver mon linge... Nous sommes dévorés par la vermine !.. La convenance s'oppose à ce que j'en énumère les différentes espèces ; il serait impossible d'en dénombrer les représentants. Avoir froid, faim, soif, sont misères brèves, transitoires ; vivre dans la saleté, au milieu de la vermine, est un mal qui s'aggrave chaque jour ; c'est celui dont j'ai le plus souffert...

30 mars

Le chérif de *Tamesloht*, vient d'envoyer *à Anzour* le moqaddem de sa *Zaouia de Sidi Brahim*, porteur du voile sacré qui recouvre le tombeau du santon. Le moqaddem est à une étape d'ici, son courrier fait demander aux ben Tabia le chiffre de la rançon qu'ils exigent, promettant d'apporter la somme dans cinq jours, en argent ou en or, quelle qu'elle soit. Et le reqqas aurait ajouté verbalement :

— Le chérif donnerait 150.000 rials (750.000 pesetas) pour délivrer son ami le Chrétien !...

Telle est la nouvelle que me conte un Jellali de mes amis.

31 mars

Journée de réclusion. Il est arrivé je ne sais quels hôtes avec lesquels on veut m'empêcher de communiquer ; et Mohend m'enferme dans le bordj...

A 6 heures du soir on me fait descendre dans la qoubba. Elle est encombrée d'une foule d'hôtes ; l'un d'eux, un grand homme décoratif, à l'allure décidée, se lève, me salue militairement, et me dit en français :

— Bonjour, mon capitaine, je viens te chercher de la part de M. de Flotte...

Je crus que j'allais lui sauter au cou. Il me sembla que tout était arrangé, que j'étais libre, enfin ! Mouley Ahmed, c'était le nom de mon libérateur, m'expliqua qu'il avait rempli les fonctions de guide dans la caravane de mon collaborateur de Flotte. Il avait vu mes autres collaborateurs : Louis Gentil, qu'il avait laissé partant pour explorer le versant sud du *Haut-Atlas ;* Boulifa, qui était installé à *Merrakech ;* Zenagui qui, en exécutant mes ordres, avait failli être écharpé à *Taroudant* (1)...

En une demi-heure je fus au courant de tout ce qui s'était passé depuis mon départ ; j'appris le succès de nos travaux, l'émoi causé par mon aventure, les efforts tentés pour me dégager... Je ne songeai plus qu'à sortir le plus tôt possible d'*Anzour*, et à reprendre l'exécution de mon programme. Mouley Ahmed avait amené avec lui le qadi de *Sektana*, personnage très influent dans tout le *Ras el-Oued ;* le cheikh de *Zagmousen*, el-Hassen el-Hadj Abd Allah, le propre gendre d'Abd er-Rahman ben Tabia ; le taleb el-Hadj Omar, envoyé par le qaïd el-Arbi Alozé ben Haïda er-Rhali. Il avait huit hommes armés et trois mules.

Cet important cortège en imposait visiblement aux ben Tabia. Mohend semblait furieux, mais les lois de l'hospitalité lui imposaient un visage souriant et des formes courtoises. Les hôtes furent installés dans la qoubba, on prit le thé, et l'on commençait à causer quand un serviteur vint annoncer de nouveaux arrivants : le cheikh el-Hadj Taïeb el-Mtagui, ami intime des ben Tabia, accompagné d'un homme de *Mogador*, el-Hadj Mohammed, et de quatre serviteurs. Pendant que les ben Tabia étaient tout à la joie de fêter leur ami, el-Hadj Mohammed me remit en cachette une lettre de Pepe Ratto, négociant anglais bien connu dans tout le Sud marocain, me disant d'avoir confiance en son envoyé et de le laisser agir...

Me voici donc entouré d'amis, et certain, désormais, d'être bientôt hors des griffes des ben Tabia. En attendant, et pour bien

(1) Voir à la suite le *Journal de route* d'Abd el-Aziz Zenagui.

affirmer son autorité, Mohend, malgré des protestations générales, m'enferme dans le bordj, et je l'aperçois faisant lui-même une ronde, pour s'assurer que le portail est bien clos et que les esclaves de garde sont à leur poste.

1er avril

Je vois, non sans inquiétude, se dessiner entre Mouley Ahmed, l'envoyé de de Flotte, et el-Hadj Mohammed, l'envoyé de Pepe Ratto, un fâcheux antagonisme. Quant aux ben Tabia ils affectent d'entourer leur ami le cheikh el-Mtagui, et délaissent un peu le qadi et leur gendre.

Mouley Ahmed veut engager les pourparlers après le repas de ce matin...

*
* *

Echec complet de Mouley Ahmed !

L'entretien a commencé d'une façon très solennelle. Le qadi, qui est un vieillard à barbe blanche, a prié les ben Tabia de se réunir dans la qoubba. Quand ils ont été présents tous les quatre, il a récité la Fatiha, puis il leur a exposé, avec une grande clarté et beaucoup de fermeté, le but de sa visite : m'emmener avec mes bagages.

Les ben Tabia avaient certainement préparé leur réponse, car Abd er-Rahman a parlé sans hésitation, et je suis forcé de reconnaître que sa défense est adroite. Il dit en substance ceci : Nous sommes tout disposés à rendre la liberté à ben Mjahd, mais nous devons le remettre officiellement au maghzen, puisque le maghzen nous l'a réclamé par ses oumana, par les qaïds du *Sous*. Puis, le qaïd du *Glaoui* nous a envoyé le cheikh des *Zenaga*, et nous avons donné notre parole au qaïd du *Glaoui*. Nous attendrons donc sa réponse, à moins que vous n'ayiez une lettre du sultan vous autorisant à emmener ben-Mejahd ?...

L'entretien, que je résume ici, a duré deux heures. Promesses, offres, menaces à mots couverts, rien n'a modifié l'attitude des ben Tabia. On attendra donc la réponse du qaïd du *Glaoui*, et Mouley Ahmed ira s'installer avec ses hommes chez le cheikh

de *Zagmousen*, qui, exaspéré contre son beau-père, me déclare que si dans huit jours je ne suis pas libre il viendra me prendre avec 100 chleuh du *Ras el-Oued*.

Ils sont partis à 5 heures, emportant un peu du bel espoir que j'avais fondé sur ce concours de bonnes volontés et de diplomaties. Il me reste le cheikh el-Mtagui, qui, tandis que je les regardais mélancoliquement s'éloigner, vint s'asseoir auprès de moi, et me dit en me prenant la main :

— Je fais le serment de ne sortir d'ici qu'avec toi, mais il faut que tu paraisses ignorer mon intervention...

2 avril

Ce matin, de très bonne heure, le cheikh Mtagui a égorgé un mouton devant le portail du bordj. Ce sacrifice propitiatoire a stupéfié les ben Tabia. Quelle requête peut vouloir leur adresser cet ami puissant, riche, à eux pauvres montagnards qui n'ont ni autorité, ni fortune ?... Tel est le récit que me fait Mohend. Je l'écoute de l'air le plus détaché que je peux. Mohend devient plus précis ; il me demande si je connais le cheikh, si mes amis ont des accointances avec lui, si je sais quelque chose de ses projets ?...

— Non : je ne sais rien du Mtagui, son nom même m'était inconnu avant que je vinsse ici...

3 avril

J'assiste, avec l'émotion que l'on devine, aux négociations du cheikh Mtagui. Sa méthode contraste avec celle de Mouley Ahmed, de son qadi et de ses acolytes. Le cheikh est un petit homme calme, réfléchi. Il parle peu et lentement ; il écoute beaucoup, et sourit longuement avant de répondre. Souvent même son sourire énigmatique tient lieu de réponse. Il est arrivé ici sans tapage, sans but apparent, en ami. Les ben Tabia sont venus souvent s'installer chez lui pendant des mois entiers, ils sont ses obligés, il leur a rendu des services de toutes sortes, des services d'argent surtout. Le fameux cheval vient de chez lui, et n'est pas payé... El-Hadj Taïeb rend simplement à ses amis une visite dont on le prie depuis quinze ans...



Fig. 119. — Azdeif. — Types de Zenaga (page 193).



Fig. 120. — Azdeif. — Types de Zenaga (page 193).

Il apporte de menus présents : du sucre, du thé, des étoffes pour les femmes et les filles, un peu d'argent pour les serviteurs. Le cheikh el-Mtagui est un ami riche, il vient de *Taroudant* ; rien n'est plus naturel que ces petits cadeaux...

Il a assisté sans rien dire aux manœuvres de Mouley Ahmed. Son impénétrable sourire ne se voile un peu que quand il me regarde, mais si peu, que moi-même je devine plus que je ne distingue la nuance de sérieux qui ombre un instant ses yeux couleur de feuille morte.

Hier matin il a égorgé un mouton sans expliquer pourquoi. Ce matin, en prenant le thé, pendant que l'on parlait de choses indifférentes, il a raconté d'un ton neutre qu'il avait de grandes obligations envers un Roumi de *Mogador*, le *tajer* (le négociant) Pepe Ratto ; que j'étais aussi l'ami de ce tajer et qu'il avait le projet de me reconduire à lui...

Ce fut un coup de théâtre, mais personne ne broncha, et le cheikh se mit à parler d'autre chose, de l'air le plus indifférent du monde.

L'envoyé de Pepe Ratto, el-Hadj Mohammed, a entamé aussitôt des négociations plus précises, mais si mystérieuses que je n'en connais rien. Je le vois, tour à tour, satisfait et exaspéré ; tantôt nous partons ce soir, tantôt le départ est remis à demain. Ce matin il était convenu que nous emportions tout, armes, bagages, mules ; il vient de me dire à l'instant que les ben Tabia refusaient de rien rendre, et exigeaient une somme de 1.300 rials...

J'apprends rétrospectivement des détails peu rassurants : Il a été souvent question de me faire disparaître ; le cheikh Mohend — mon seul ami ! — considère encore que c'est la solution la plus simple et la plus sûre. On me laisserait partir avec armes et bagages, et l'on me ferait attaquer par des *Oulad Jellal* en quelque défilé de la montagne. Dans sa prévoyance mon aimable geôlier a songé à tout : il me rendrait mon fusil de chasse et des cartouches dont il aurait préalablement remplacé les chevrotines par du sable...

Ces renseignements ne sont pas faits pour me rassurer en cas d'échec des négociations du cheikh el-Mtagui !

Un autre point noir assombrit l'hypothèse la plus heureuse. En cas de libération le cheikh el-Mtagui veut m'emmener chez lui, à côté de *Taroudant*. El-Hadj Mohammed ira, pendant ce temps, chercher à *Mogador* le montant de ma rançon. Il y a dans ce projet quelque chose que je ne m'explique pas bien, puisque j'ai des lettres de crédit sur des Israélites de *Taroudant*, et qu'il me sera possible de rembourser mon libérateur dans la journée de mon arrivée.

En outre el-Hadj Mohammed prétend me ramener jusqu'à *Mogador*, en dépit de ma volonté de retourner vers l'Est, vers le *Glaoui*.

Tout cela est complexe, obscur. Pour l'instant je n'élève aucune objection à ces décisions prises en dehors de moi. Il sera temps, quand je serai libre, de songer à me dégager de ces nouvelles entraves.

4 avril

Mohend se dit malade, il prétend que je ne veux pas le soigner, le guérir, et, pour se venger, il me met à la porte du bordj dès l'aube, sans me laisser même remonter mes chronomètres. Je suis parvenu pourtant à lui faire comprendre que ces fragiles machines s'arrêtaient quand on y touchait, ou quand on ne les remontait pas à heure fixe. Il a compris aussi l'intérêt qu'avait, pour mes études astronomiques, la marche régulière de mes montres. Cette compréhension est devenue pour lui un moyen de vengeance. Il m'empêche de monter mes montres pour le plaisir de m'ennuyer. Quand il veut me faire souffrir il prend une des montres, l'ouvre avec sa koumia, et pose son gros doigt sur le balancier en se tordant de rire, et en disant, invariablement : « Màtet ! » Elle est morte !...

J'entre dans la qoubba au moment où s'achève une discussion assez vive. El-Hadj Mohammed, qui a le verbe tranchant, a déclaré que le cheikh Mtagui voulait partir ce soir, que toutes ces tergiversations étaient bien étonnantes de la part de gens qui se disaient ses amis, qui étaient ses obligés.

Les ben Tabia, l'air humble et sournois, ont riposté qu'ils

étaient au désespoir de ne pouvoir accéder au premier désir qu'ait exprimé leur ami, mais le qaïd *du Glaoui* avait leur parole... Que l'on attende le retour du cheikh Hammou des *Zenaga*, et, en sa présence, on me remettrait au Mtagui...

Ce soir un incompréhensible changement s'est produit dans les idées du Mtagui. Il est assis dans un coin de la qoubba, son sourire a fait place à un pli amer qui le rend méconnaissable ; il évite mon regard, il reste muet et comme inconscient. El-Hadj Mohammed me fait signe de sortir avec lui, et voici ce qu'il me raconte : Les ben Tabia ont trouvé un argument d'une subtilité machiavélique. Ils ont persuadé au cheikh que s'il se mêlait de cette affaire le maghzen l'en rendrait certainement responsable. Qu'il me fasse rendre la liberté, il sera prouvé qu'il est l'ami des ben Tabia, et le maghzen saisira ses troupeaux pour payer l'indemnité que les Roumis ne manqueront pas de réclamer. S'il échoue, au contraire, il aura prouvé et sa bonne volonté et son impuissance ; comment pourrait-on lui en tenir rigueur ?

Ainsi s'en va mon dernier espoir...

5 avril

Le chef de la *zaouia de Sidi Mohammed ou Iaqoub* est arrivé hier soir. J'ai conté déjà qu'il fut empoisonné avec du phosphore ; il vient me consulter. En entrant dans la qoubba je suis allé, suivant la leçon que m'avait faite el-Hadj Mohammed, baiser son turban et me mettre sous sa protection. Le charitable vieillard a dit :

— Ne le laissez jamais sortir d'ici, pour aucune offre, ni pour aucune menace ; c'est un chrétien, sa mort réconfortera votre foi et attirera la bénédiction divine sur vos biens !...

Cette malencontreuse démarche m'a valu d'être incarcéré, séance tenante, dans le bordj ; Mohend m'a déclaré qu'il allait me faire river les fers...

A 3 heures on est venu me prévenir que le cheikh el-Mtagui partait et voulait me faire ses adieux. J'ai réuni mes notes, mes itinéraires, mon journal de route, mes clichés, et j'ai tout

remis à el-Hadj Mohammed avec quelques lettres, en lui recommandant de tout porter à *Mogador*, le plus vite et le plus soigneusement possible. Puis, au passage, j'ai enlevé la clef du portail du bordj, et je l'ai ajoutée à mon envoi. Ce sera un souvenir si je sors d'ici ; il peut m'être commode aussi que le portail ne ferme plus à clef...

Le cheikh el-Mtagui me fait des adieux désolés ; il me promet de ne pas m'abandonner, de rester à portée, car il a fait serment de ne pas rentrer chez lui tant que je serai prisonnier. Mais il ne peut demeurer une heure de plus sous le toit de gens sans foi ni loi, qui ont trompé son affection. Abd er-Rahman ben Tabia lui renouvelle, au moment du départ, l'expression de ses regrets et sa promesse de ne me livrer qu'à lui seul.

A 4 heures la petite caravane se met en route, sans un mot de politesse, sans une seule de ces formules, de ces souhaits, dont les musulmans sont prodigues. Au dernier instant je supplie le cheikh d'envoyer un homme sûr, demain, après la prière de la nuit, à la source d'*Anzour ;* je l'y trouverai, et je m'évaderai...

C'est chose convenue. Mon ami Saïd, celui-là même qui m'a sauvé du couteau de Moulid, me promet de venir, en personne, me chercher, et cet espoir d'évasion adoucit le regret de voir s'en aller mon dernier espoir.

Me voici de nouveau seul, enfermé, et abandonné à mes bourreaux que toutes ces tentatives exaspèrent...

J'ai pris une résolution grave ; il s'agit de mettre à sa réalisation toute la prudence possible. Je vais m'évader. Et d'abord je tiens à emporter ceux de mes instruments qui sont indispensables à la continuation de mes travaux. Je profite de ce que Mohend m'a relégué dans le bordj pour arrimer au fond d'un sac de toile à voile mon matériel et mes carnets.

En prévision de mon départ avec le Mtagui j'avais rassemblé tout ce que j'ai soustrait à mes cantines et caché dans les jardins. Mon sac pèse une trentaine de kilos. Comment pourrai-je le sortir ; comment, surtout, pourrai-je le porter pendant les huit heures d'étape qu'il me faudra faire en courant dans la montagne en pleine nuit ?



Fig. 121. — Agoulmin. — Le village perché sur un piton rocheux (page 192).



Fig. 122. — Azdeif. — Le nid d'aigle d'Agoulmin (page 192).

Je possède deux outils qui, au besoin, me serviraient d'armes : un marteau de géologue et une pince-hachette.

On m'ouvrira le bordj ce soir, à 6 heures, comme d'habitude ; je ferai la répétition générale de mon évasion, j'étudierai les issues, la position des gardiens, et, demain soir, je serai au rendez-vous de Saïd. D'ordinaire je rentre dans le bordj où Mohend a fini par me laisser coucher seul, sachant bien que mes bagages sont mieux gardés par moi que par personne. Ce soir, au lieu de rentrer, je sortirai par l'une des deux issues : le portail qui ne ferme plus, puisque j'ai enlevé la clef, ou la porte basse qui donne dans l'étable, et par où ne passent que les troupeaux.

6 avril

Que n'avais-je organisé mon évasion pour la nuit dernière ! Tout eût réussi à souhait. On ne se fut douté de mon départ qu'à 7 heures, ce matin, quand le cheikh Mohend m'a fait appeler... J'eusse été depuis deux heures à *Aït Hamid*, au milieu de mes amis, à l'abri des poursuites des ben Tabia.

Ma répétition générale a très bien réussi. Le grand portail fut facile à ouvrir, personne n'en gardait l'entrée. La petite porte de l'étable n'a pas de serrure, elle ferme par un loquet que l'on pousse de l'intérieur. J'ai donc la certitude de pouvoir sortir quand je voudrai.

Il est important que je me prépare un alibi. J'ai conté à Mohend que j'irais, cette nuit, chez les *Oulad Jellal* qui m'avaient invité à dîner et à coucher sous leurs tentes. Cette intention l'a beaucoup amusé ; il m'a promis la discrétion. En échange de ma confidence il m'annonce qu'il partira dans la soirée pour *Sidi ben Aïssa ou Brahim*, et me prie de lui en garder le secret...

Mon sac contient : un sextant, un baromètre enregistreur, un hypsomètre, un thermomètre, 2 appareils photographiques, avec 300 clichés et 8 rouleaux de pellicules, papier, plumes, crayons, encre. Il est décidément bien lourd...

J'abandonne lunette astronomique, lorgnettes, pharmacie, livres, et bien d'autres choses utiles ou précieuses. Je porte sur

moi mon chronographe, une boussole, un baromètre et deux carnets d'itinéraire.

Ces préparatifs si délicats sont affreusement émouvants ; j'en suis plus fatigué que si j'eusse fait une étape de huit heures...

Il est arrivé, à 5 heures, ce soir, deux reqqas. L'un vient de *Zagmousen* de la part du cheikh el-Hassen, gendre d'Abd er-Rahman ; il annonce que le cheikh reviendra à *Anzour* dans trois jours, avec l'Algérien Mouley Ahmed. L'autre vient de chez le qadi de Sektana, Si Abd Allah, et prévient que l'envoyé du qaïd el-Arbi Alozé, parti pour se rendre auprès du qaïd du *Glaoui*, sera de retour dans trois jours.

— C'est bien ! répond Mohend, et, se tournant vers ses frères, il ajoute : Je me charge d'abréger leur route...

7 avril

Quelle amère déception de voir encore le soleil se lever sur les collines d'*Anzour*...

Mon guide n'est pas venu !

La veillée s'était prolongée fort avant dans la nuit. Abd er-Rahman était en veine de rabâchage et de prolixité. Il était neuf heures quand j'ai pu quitter la qoubba. Je suis allé prendre dans le bordj mon volumineux ballot ; j'ai ouvert le portail qui grince sur ses gonds de bois, et je suis descendu, le cœur battant, jusqu'à la source.

Personne !...

Dix heures... Onze heures... personne !...

Je me décide à revenir, laissant près de la source mon précieux ballot. Je rentre dans la qoubba, à tâtons. Les deux reqqas arrivés dans la soirée y dorment, côte à côte ; je réveille celui qui vient de chez le qadi, le seul qui comprenne quelques mots d'arabe, et je lui explique, tant bien que mal, à voix basse, que je veux fuir immédiatement, qu'il faut qu'il me conduise à *Tassouli* chez le cheikh el-Hassen. Etrange colloque que cette conspiration, dans l'obscurité, entre deux hommes qui ne se connaissent pas et qui se comprennent à peine...



Fig. 123. — Azdeif. — La plaine des Zenaga, vue d'Agadir n'Sfiha (page 191).



Fig. 124. — Azdeif. — La plaine des Zenaga, vue des cavernes de Tafeza (page 192).

Après de laborieuses explications mon chleuh se décide, mais la pensée que la porte est gardée le terrorise. J'arrive à le rassurer ; nous descendons ; voici le portail ! Mon chleuh s'arrête... il a oublié son fusil ! Il rentre le chercher, demeure un quart d'heure, qui me paraît un siècle, et revient me dire que son fusil est enfermé à clef dans la salle d'honneur de la qoubba !

Impossible de partir sans armes... un Berbère n'abandonne jamais son fusil... Mon projet d'évasion est anéanti !...

Il ne me reste qu'à retourner chercher mon ballot, et à le rentrer sans être vu. C'est une délicate affaire. Les chiens, que ce mouvement insolite émeut, aboient furieusement. Il est minuit. Le moindre bruit prend une importance singulière dans l'admirable silence de ces nuits africaines !

On a fermé la porte ; il faut la rouvrir, avec quels efforts, avec quel tapage ! Je descends par le sentier qui mène à la source. En passant devant la maison qui sert de mosquée je remarque que la porte en est restée ouverte. Le sable crie sous mes belleras ; je les ôte et je m'écorche les pieds aux roches aiguës. Un dernier espoir me soutient : si mon guide pouvait être survenu !...

Personne !... La source bruit doucement avec un clapotis monotone. Dans l'étable les chevreaux geignent avec des voix d'enfants. Je charge mon ballot, et je remonte le sentier pierreux ; j'arrive au portail. La nuit est splendide et admirablement claire bien qu'il n'y ait pas de lune.

Le portail est fermé !...

Que vais-je devenir ? Il ne faut pas songer à appeler ; comment expliquer ma sortie, mon ballot ? Si je fais du bruit les esclaves de garde me fusilleront...

Il faut vraiment que les gens d'*Anzour* aient un sommeil de plomb pour ne pas s'éveiller au vacarme que font les chiens !...

Je me souviens tout à coup d'une lucarne qui donne dans l'étable, et dont il m'a semblé possible de démolir le chambranle. J'escalade le toit qui la commande, et je commence à déblayer les pierres qui aveuglent l'ouverture. Une voie crie de l'intérieur :

— « Achkoun ? » Qui va là ?

Je fais le mort. Pendant longtemps je reste figé, retenant mon souffle, cherchant une solution.

L'idée de la mosquée ouverte me vient ; je descends de mon mur avec des précautions infinies, je reprends mon malheureux ballot, qui me paraît à chaque fois plus lourd, plus encombrant ; et, toujours escorté par les jappements de la meute furieuse, je gagne la jema et j'y pénètre avec circonspection...

Elle est vide !... J'ai passé là les dernières heures de la nuit Elles m'ont semblé longues !...

A l'aube, un nègre est sorti, la houe sur l'épaule, allant ouvrir les seguias, je me suis précipité pour rentrer par le portail demeuré entr'ouvert. Au moment où j'en franchissais le seuil, le feqih, Si Ahmed, sortait pour annoncer la prière du fedjer...

Après un instant de stupeur réciproque je lui ai rapidement conté que je venais de la source où j'étais allé me laver, et changer de linge. Il a paru me croire, et m'a félicité de ma propreté matinale. Je suis rentré dans le bordj, sans autre fâcheuse rencontre, plus fatigué, certainement, par cet avortement de mes projets que je ne l'eusse été par leur réalisation.

*
* *

J'ai pu causer un peu avec mon chleuh de cette nuit, l'envoyé du qadi ; il m'a promis d'être plus brave ce soir. J'apprends que le cheikh Mohend ne rentrera que demain, dans la journée ; la nuit prochaine nous offrira donc encore une occasion propice.

A midi, après le repas pris chez le cheikh Mohammed, et le pansement de mon malade, je m'enquiers de mon guide que je ne trouve plus dans la qoubba. Il vient de partir...

Je cours jusqu'à la colline, d'où l'on domine la vallée d'*Anzour*, et j'aperçois mon chleuh, poltron et lâche, qui fuit en courant vers *Zagmouzen*...

Encore un projet avorté ! J'ai comme un épuisement de cette faculté d'espérance si indispensable à ma détresse...

A 4 heures on vient m'annoncer que le cheikh Hammou,



Fig. 125. — Azdeif. — La falaise de Tafeza ; habitations des troglodytes (page 193).



Fig. 126.— Azdeif.— La falaise de Tafeza.— Cavernes et constructions des troglodytes (page 193).

des *Zenaga*, arrive à *Anzour*. Il est escorté de trois de ses serviteurs et de trois cavaliers du qaïd du *Glaoui ;* il amène quatre mules et un cheval de main.

A peine descendu de cheval le cheikh me fait appeler. Il me communique une lettre du qaïd du *Glaoui* donnant satisfaction aux desiderata exprimés par les ben Tabia, et me raconte que mes geôliers lui ont écrit pour lui dire de ne pas donner suite à leurs demandes, car ils avaient l'intention de me remettre entre les mains de leur ami le cheikh des *Mtaga*. Cette fourberie l'a profondément irrité ; il me prévient qu'il m'emmènera de gré ou de force, que je me tienne donc prêt à tout événement. Le qaïd du *Glaoui* lui a donné l'ordre de brusquer le dénouement. Il songe à m'enlever de nuit. Nous partirions seuls ; ses cavaliers et ceux du qaïd resteraient pour tenir tête aux gens d'*Anzour*, qui n'auront certainement pas l'audace de maltraiter un homme des *Zenaga*. Plus tard il s'unira aux gens d'*Ounzin* et reviendra écraser ce nid de vipères...

8 avril

Journée vide ; le cheikh Hammou attend pour parler l'arrivée de Mohend qui ne rentre que tard de *Sidi bou Aïssa ou Brahim*.

La seule distraction de ces longs jours d'attente est l'heure de la prière du crépuscule. Fathma et ses sœurs, Aïcha et Mahjouba viennent, en cachette, m'apporter tantôt du miel, tantôt du lait aigre. Elles me confient leurs commissions pour la capitale quelconque vers laquelle je vais partir. L'une veut une montre, l'autre des bracelets, la troisième des fibules.

J'apprends par Fathma que l'on connaît ma tentative d'évasion, et que l'on me surveille.

9 avril

J'ai quitté *Anzour* à 3 heures ; après quarante jours de captivité !

La scène des négociations fut admirable. Après le repas de midi, le cheikh Hammou a prié les ben Tabia de se réunir dans la qoubba ; il m'a fait asseoir près de lui. Il a exposé à ses hôtes qu'il avait rempli les conditions posées par eux-mêmes : il apportait la lettre de pardon, la somme d'argent et le cheval demandés ; il partirait à 3 heures, m'emmenant avec mes bagages.

Aussitôt les ben Tabia de protester : le cheikh savait bien que la situation s'était modifiée depuis son départ. Des offres considérables leur avaient été faites... Il ne pouvait pas, lui, leur ami, leur parent, les fruster de la rançon considérable qui leur était offerte. D'ailleurs ils comptaient bien lui faire une large part dans cette aubaine...

Le cheikh les laissa parler, puis il appela son chef d'escorte, nommé Bon Nit, et lui parla à l'oreille. Bon Nit alla fourrager dans les chouaris de l'une des mules, il revint portant une poudrière, et un petit sac rempli d'argent. Le cheikh présenta ses deux mains. Bon Nit versa un peu d'argent dans la droite, et un peu de poudre dans la gauche. Tout le monde regardait silencieusement cette pantomine. Le cheikh alors tendit ses deux mains vers les ben Tabia et dit :

— Au nom de Dieu, le clément et le miséricordieux, choisissez !...

Bouleversés par cet ultimatum imprévu, déconcertés, indignés, les ben Tabia protestèrent bruyamment, suppliant le cheikh de comprendre combien folle était sa mise en demeure. Ils reprenaient, tous ensemble, leurs arguments, leurs objections, leurs offres... Le cheikh versa paisiblement la poudre et l'argent sur le tapis, et, montrant du doigt le Sud-ouest, il répliqua ;

— Quand le soleil sera là, je partirai !...

Puis il s'accota contre le mur, ferma les yeux, et se mit à égrener son chapelet.

Deux heures plus tard nous quittions *Anzour !*

La fin de cette séance a été lamentable. On m'a fait venir dans le bordj, dont j'étais exclu depuis l'arrivée du cheikh Hammou, et là, devant le cheikh, devant une vingtaine de témoins, chleuh des villages alliés, *Oulad Jellal* des douars



Fig. 127. — La plaine des Zenaga. — Vue prise de Tafeza, vers le Sud. Au fond, à droite, Azdeif ; au premier plan, à droite, grottes des trogodytes de Tafeza (page 192).



Fig. 128. — La plaine des Zenaga.— Vue prise de Tafeza, vers le Sud. — Au fond, le Djebel Aguinan et le plateau d'Anari (page 190).

voisins, on m'a sommé d'avoir à emporter immédiatement mes bagages « auxquels rien ne manquait ».

Comme cette affirmation me laissait incrédule, j'ai demandé à la contrôler. Il me fut répondu que les clefs de mes deux cantines étaient perdues... Qu'à cela ne tienne, séance tenante, devant les ben Tabia ahuris, j'enlève les chevilles des charnières, et j'ouvre mes caisses à ma façon ordinaire. Hélas ! le plus ahuri fut bien moi... On avait pillé, saccagé, toutes mes affaires. Tout ce qui pouvait exciter l'envie avait été volé !

La perte la plus sensible est celle de mes chronomètres, compagnons de tous mes voyages, accessoires indispensables de mes observations. On m'a pris aussi ma grande lunette astronomique, une jumelle triédrique... il serait plus court d'énumérer ce que l'on m'a laissé !

Dans mon désespoir je déverse sur les ben Tabia toutes les invectives de mes vocabulaires arabe et tamazirt, ce qui met l'assemblée en joie ! Le cheikh Hammou, aussi consterné que moi, me supplie de ne pas protester davantage. Je referme donc stoïquement mes cantines, et j'aide l'un des Zenaga à les charger sur une mule. Elles ne pèsent guère plus de dix kilos chacune. C'est tout ce qui reste de ce matériel si complet, si commode que nous avions laborieusement transporté par de là le *Haut-Atlas*...

Au moment où je franchis pour la dernière fois le seuil du bordj, une petite main se pose sur mon bras. C'est Fathma ! J'étais tout ému de cette attention dernière, et j'allais lui exprimer ma gratitude quand, avec un sourire triomphal, elle écarta son haïk, me montrant mes trois chronomètres suspendus en collier à son cou !...

Son petit frère, Abd Allah, a chaussé sa jambe droite du manchon qui sert au chargement de mes appareils photographiques et vient, avec des gros sanglots, me supplier de lui donner « l'autre jambe » de ce pantalon magnifique !...

Abd er-Rahman se précipite sur moi et, me serrant les deux mains, me recommande de lui envoyer des cartouches, pour les fusils qu'il m'a volés, et de prier le qaïd du *Glaoui* de lui expédier un autre cheval ; celui que le cheikh Hammou vient d'ame-

ner ne lui plaît pas. Et puis, il n'a pas de selle !... Que le qaïd lui donne une selle, avec une housse en drap cramoisi brodée et frangée de soie !...

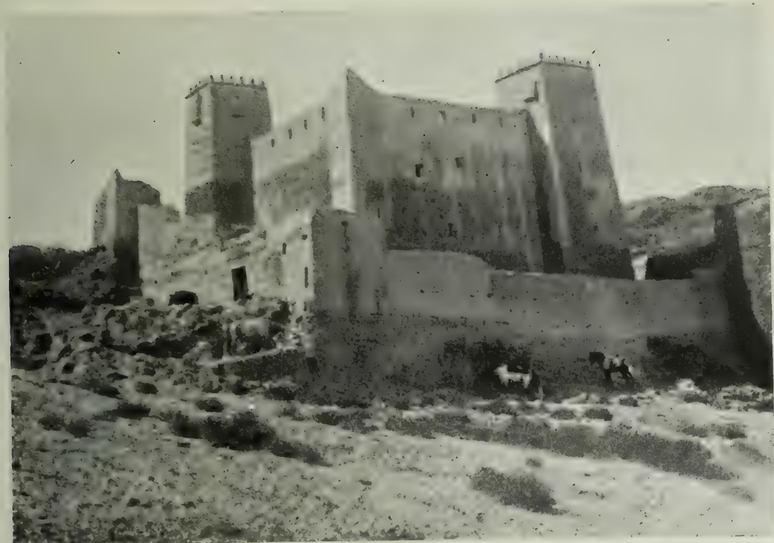


Fig. 129. — Azdeif. — La maison de l'amrar Hammou (page 190).



Fig. 130. — Azdeif. — L'entrée de la maison de l'amrar Hammou (page 190).

CHAPITRE VI

D'ANZOUR A TAZERT

Le cheikh Hammou marche en tête de notre caravane, silencieux, enroulé dans ses haïks blancs que recouvre un selham sombre. Derrière lui, deux cavaliers ; puis quatre mules montées et un piéton ; puis moi, sur une petite mule grise, absorbé par le levé de mon itinéraire et par mes photographies que la dislocation de mes appareils rend difficiles.

Nous traversons, perpendiculairement à son axe, la vallée d'*Anzour*, et nous escaladons le plateau qui en forme le flanc Est ; puis nous cheminons sur ce plateau pierreux, inculte, sans arbres, sans maisons. Au Nord les crêtes dentelées du *Haut-Atlas* émergent au-dessus des nuages qui roulent dans la vallée de l'oued *Sous* comme un immense fleuve de brumes, charié par le vent d'Ouest. Il fait un jour gris, triste.

Tout à coup le cheval du cheikh s'arrête et recule. L'escorte surprise se télescope ; les cavaliers arrachent précipitamment les housses de leurs fusils, les muletiers sautent à terre.

Alerte ! Cinq hommes, de sinistre mine, barrent notre chemin, embusqués derrière les rochers, le fusil haut. On se hèle, on se questionne :

— Qui êtes-vous.... Passez au large ou nous tirons !...

Ce sont des *Oulad Jellal* de la fraction d'*Oulad Ali* ; ils veulent tout simplement nous piller. Le bonheur veut que je les connaisse ; deux d'entre eux sont de mes clients, les autres m'ont souvent reçu sous leurs tentes. On se reconnaît, les fusils se relèvent, on se congratule, on me félicite, et nous nous séparons avec des vœux de bon voyage et de prompt retour.

Le reste de la route est infiniment monotone. Après deux heures de marche sur le plateau d'*Ounzin* nous tombons à pic dans un cirque encaissé, bien cultivé, d'environ 5 kilomètres de diamètre. Une bourgade en pierres rougeâtres couronne l'un des pitons de la berge Ouest. C'est *Teifst*, village *Zenaga*, enclavé dans le territoire d'*Ounzin*. Nous y faisons étape dans la maison d'un notable.

Teifst est bien campée sur son socle rocheux, sa face Ouest est pittoresque, sa face Est domine à pic un ravin de 60 à 100 mètres de profondeur ; et, peut-être parce que ce fut ma première étape de liberté, les gens m'en parurent moins rudes, plus sympathiques, que ceux avec qui j'ai vécu depuis mon entrée dans l'*Anti-Atlas*.

10 avril

Les proverbes berbères sont curieux pour l'antithèse qu'ils forment avec les nôtres. On y peut mesurer la différence qui sépare nos mentalités.

Nous disons : « Times is money. » Les chleuh disent : « Le temps ne coûte rien. »

Il coûte si peu qu'on le prodigue, on le perd. Nous avons passé toute la matinée à lézarder dans la salle basse, noire, et enfumée, où notre hôte nous a installés sur ses plus belles nattes et ses meilleurs tapis. Personne ne dit mot ; chacun suit son rêve, vaque à ses occupations. L'un rapièce sa sandale ; un autre fume béatement son kîf ; le cheikh Hammou égrenne son chapelet ; j'achève de réparer mes instruments.

La bouilloire chante sur son fourneau de terre dont un enfant souffle la braise et fait voler la cendre. Le *moul eç-çinia*, l'hôte préposé à la confection du thé, veille avec un sérieux de faqir et des minuties de Japonais à la préparation du breuvage classique. Dehors le vent de Nord-Ouest fait rage et roule dans le ciel de gros nuages menaçants. Quelques gouttes de pluie donnent aux cultivateurs de l'espoir, à nous des craintes...

On se met en route à 11 heures seulement. D'abord on descend dans le fond du ravin que *Teifst* surplombe, pour gravir



Fig. 131. — Azdeif. — Cavalier des Zenaga (Bou Nîl).



Fig. 132. — Azdeif. — Le fils aîné de l'amrar Hammou devant sa maison (page 195).

ensuite sa berge Sud. Puis, pendant trois heures, on chemine sur un sol de grès érodés, à travers le même paysage, tourmenté, désolé, sans rencontrer âme qui vive.

Vingt-quatre hommes nous font escorte, car le bruit court que les Ben Tabia ont lancé les Oulad Jellal à nos trousses.

En transversant une cuvette, au fond de laquelle se trouve le bourg de *Tatguemout*, notre escorte nous abandonne et fait un crochet pour éviter ce territoire : *Teifst* et *Tatguemout* sont en guerre, et *Teifst* doit huit vies humaines à *Tatguemout*. La paix ne sera possible que lorsque l'équilibre sera rétabli entre les crimes des uns et les meurtres des autres. Nos guides ne paraissent pas soucieux d'acquitter cette dette.

Une heure plus tard nous atteignons le *Djebel Aguinan*, barrière rocheuse qui coupe notre route. L'*oued Aguinan* en longe le pied Ouest ; on voit d'ici des villages jalonnant la vallée ; le plus proche est *Aguerd*. Ensuite la rivière contourne un piton rocheux, sur le sommet duquel les gens de la tribu d'*Ounzin* ont construit une importante bourgade, nommée *el-Mdinet*. Nous y montons, car ce sera notre gîte. La route grimpe, en lacets courts et roides, à travers de beaux jardins où prospèrent, côte à côte, oliviers, palmiers, figuiers, amandiers et peupliers.

De la maison du cheikh, vaste demeure au plafond soutenu par deux belles arches, on découvre vers le Sud, la crête bleue du *Djebel Bani* et, vers le Nord, le long ruban de verdure de la vallée de l'oued *Aguinan*, qui se déroule et serpente parmi les collines rocailleuses.

Toute la soirée se passe en visites. Chacun tient à honneur de recevoir l'amrar des puissants voisins *Zenaga*, alliés et suzerains d'*el-Medinet*. On nous fait visiter le tombeau de Sidi Iassin, patron de la bourgade, dont la qoubba blanche surmonte un tertre rocheux.

11 avril

Ce ne furent, toute la matinée, que festins et causeries oiseuses. Une cinquantaine de plats, une centaine de convives, ont

défilé devant nous. Le menu change peu ; la conversation varie moins encore : Tagoulla et keskous ; formules de courtoisies toutes faites et invocations pieuses... Heureux peuple à qui l'art culinaire et les frais de conversation coûtent si peu de soucis !

Vers 10 heures l'on se met en route longeant le flanc du *Djebel Aguinan.* Un peu plus tard nous en franchissons la crête ; la région désolée, aride, qui s'étend devant nous, se nomme *Anari ;* je ne me souviens pas avoir vu pays plus triste que ce désert, bossué de collines chauves, sillonné de ravins desséchés...

A 2 heures nous atteignons la plaine des *Zenaga.* Rien de plus imprévu que cette immense cuvette à fond plat, rouge et fertile, encastrée dans les parois escarpées de l'*Anti-Atlas.* On dirait d'un immense lac desséché.

Les villages y font des îlots de verdure autour desquels les champs d'orge étalent un tapis plus pâle. Quelques monticules, témoins géologiques de l'effondrement de cette plaine, portent des ruines dont on nous dit les noms et les légendes. Nous descendons en lacets dans les grès rouges et les micas, et nous nous dirigeons vers une agglomération adossée à la paroi sombre et brillante comme une falaise de minerai de fer qui borde la face orientale de la plaine. On la nomme *Azdeïf,* elle est la résidence du cheikh Hammou, et sa forteresse solidement accrochée à la roche, a l'aspect d'un burg carolingien.

12 avril

Ce matin le cheikh Hammou est venu me trouver dans la salle tendue de beaux tapis que l'on m'a réservée ; il était accompagné de ses fils, de ses gendres, de plusieurs notables et marabouts dont je ne sais pas encore les noms. Il m'a salué très solennellement en me disant :

— Celui auquel Dieu nous permet de sauver la vie devient notre enfant... Sois le bienvenu, et, quand tu seras rentré chez toi, dis à tous les tiens que les *Zenaga* les accueilleront comme des frères...

Depuis cet instant je vis, je marche, je mange, je dors, escorté, gardé, observé par un peuple d'oisifs sympathiques et souriants.



Fig. 133. — Tizi. — L'Oued Timjijt (page 197).



Fig. 134. — Tizi. — Maison du qadi Abd er-Rahman (page 197).

On s'efforce de me dire en tamazirt de fort aimables et intéressantes choses que je ne comprends pas. Je mets la main sur mon cœur avec un sourire et un salut, et nous sommes quittes et enchantés les uns des autres.

Pour avoir une idée de la topographie du pays, j'ai fait l'ascension de la falaise noire et luisante contre laquelle *Azdeif* est accotée ; les fils du cheikh Hammou faisaient l'office de ciceroni, et j'ai pu écrire sous leur dictée les noms des moindres bourgades éparses dans l'immense plaine qui s'étale à nos pieds, et des montagnes qui l'encadrent.

Le roc, d'où j'observe ce paysage, porte une ruine informe, éboulis de grosses pierres assemblées sans ciment ; on la nomme *Agadir n'Sfiha*.

Le *Djebel Siroua* se dresse à une vingtaine de kilomètres au Nord. Derrière lui court l'immense chaîne du *Haut-Atlas*.

13 avril

Le territoire de la tribu des *Zenaga* s'étend surtout en hauteur, du Nord au Sud, des *Aït Amer* au *Djebel Bani*. De l'Est à l'Ouest il est resserré entre les *Oulad Yahia* et *Ounzin*. La plaine où nous sommes est admirablement fertile ; dans les années de pluie elle est le grenier de toute la région. Les quelques sources qui font vivre les villages perdus sur sa surface ne suffisent pourtant pas à l'irrigation des champs. Les puits sont nombreux mais les *Zenaga* ne savent pas les utiliser pour l'arrosage. De toutes les questions qui m'ont été posées celles relatives aux pompes, aux conduites d'eau, furent les plus fréquentes. Les habitants semblent avoir conscience de la possibilité de transformer leur pays ; ils m'ont exprimé à maintes reprises leur désir de voir venir chez eux un *mallem el-ma* un spécialiste des questions d'eau, qui leur enseignerait les travaux à faire, et leur vendrait l'outillage nécessaire.

La tribu des *Zenaga* est indépendante, mais elle paye régulièrement l'impôt au qaïd du *Glaoui* dont elle relève. Le qaïd est venu plusieurs fois à *Azdeif*. La sécurité et l'ordre qui règnent

dans le Sud-Est du Maroc sont les résultats de son énergie et de son activité.

Le cheikh Hammou se nomme, de son nom complet, Mohammed Ida ou l'Qaïd. Sa famille gouverne depuis longtemps les *Zenaga*. Le qaïd dont il est fait mention dans ce nom patronymique est Si Brahim, trisaïeul du cheikh Hammou, qui fut intronisé qaïd des *Zenaga* par un Sultan de la dynastie Filala. Le titre de qaïd ne s'est pas transmis, mais le commandement de la tribu est demeuré dans la famille depuis cette époque. Le cheikh actuel, qui gouverne depuis plus de trente ans, a rehaussé le prestige des Ida ou l'Qaïd. Fils d'une juive convertie à l'islamisme, il a plusieurs femmes, dont la première est sœur du cheikh Abd er-Rahman ben Tabia. Il a huit fils ; l'aîné, Abd er-Rahman, peut avoir 30 ans ; le dernier n'a que 4 ans.

Le frère cadet du cheikh Hammou, l'amrar Abd er-Rahman fut tué, il y a quelques années, au siège d'*Agoulmin*. *Agoulmin* est un nid d'aigle perché sur une aiguille de la falaise occidentale. Le dernier frère du cheikh est cet amrar Bella dont j'eus la visite à *Anzour*.

14 avril

J'ai eu la malencontreuse idée de déclarer que je n'avais aucune crainte des esprits, des *jenoun*, qui gardent les trésors enfouis dans les ruines. Depuis lors on me promène de grottes en citernes, partout où la légende veut qu'il y ait une cachette hantée. Et, sans doute, on voit bien que les esprits ne me font aucun mal, mais, comme je ne découvre aucun trésor, il ne manque pas de gens défiants pour dire que j'y mets un mauvais vouloir intéressé, que je reviendrai seul quelque jour prochain, et que, ce jour-là, je saurai retrouver les trésors dont on m'a bénévolement indiqué les gîtes...

J'ai exploré ce matin la falaise calcaire de *Tafeza* qui s'avance comme un promontoire rocheux dans la plaine. Elle est formée de matériaux tendres très affouillés, creusée de grottes nombreuses qui furent habitées. Les troglodytes, qui en firent leurs demeures, les fermèrent par des murs en pierres sèches dont



Fig. 135. — Tislit. — L'assif Azguemerzgui (page 197).



Fig. 136. Tislit. Types d'habitants (page 197).

beaucoup sont encore en place. On y distingue les ouvertures, l'agencement des habitations, les sentiers d'accès. Il y eut là des forgerons dont on voit encore les fourneaux encombrés de scories ; preuve certaine qu'on exploitait alors les mines de fer voisines.

Mes guides me certifient que ces ruines furent habitées par des chrétiens. Les *Regraga* les trouvèrent installés dans le pays quand ils en firent la conquête. Ces *Regraga* furent eux-mêmes chassés par les *Zenaga*, dont l'occupation remonte à 600 ans.

Les *Zenaga* sont chleuh, ils ont le type berbère, la tête ronde, les traits forts, la peau assez blanche mais basanée et ridée précocement. Ils ne conservent qu'un filet de moustache et une jugulaire de barbe. Rudes et pillards, ils sont, d'autre part, doux, gais et loyaux. Nul fanatisme, aucune intolérance religieuse, ne paraît les animer contre nous. On m'invite partout, je suis de toutes les fêtes, de tous les festins.

Il faut séjourner plusieurs jours pour entrer en relation avec les femmes. Elles semblent au premier abord assez farouches ; on regrette vite qu'elles ne le soient pas davantage.

Le premier jour je n'ai vu que les esclaves ; le deuxième j'aperçus des formes voilées qui fuyaient sur mon passage ; maintenant que l'on connaît mes habitudes, ma discrétion, l'on s'embusque pour m'attendre, pour me demander un remède, une amulette, un cadeau. J'ai eu l'honneur de voir, en rentrant de ma promenade, tout le personnel féminin du bordj de mon hôte. Les hommes étaient à une réunion, les femmes avaient envahi la cour intérieure. Il y avait 8 petites filles ; 5 jeunes filles de 15 à 20 ans ; 4 femmes de 30 à 50 ans et une demi-douzaine de négresses. Les unes portent du khount, les autres du coton blanc, les négresses sont vêtues de haïks de laine brune. Toutes sont couvertes de colliers de perles et de boules d'ambres, de bijoux d'argent. La coiffure est la même qu'à *Anzour*. On sépare les cheveux par une raie ; on les tresse en deux nattes, un peu en arrière et au-dessous des oreilles ; ces nattes pendent enveloppées d'un fichu, ou sont relevées et maintenues par deux macarons qui rappellent les pompons de parade de nos chevaux de carrousel.

Les *Zenaga* trouvent leurs femmes jolies... Question d'accoutumance, sans doute !

15 avril

On a parlé hier soir d'un voyageur Roumi qui faillit être massacré à *Mrimima* il y a quelque vingt ans. Il était déguisé en juif... A ce signalement j'ai reconnu le Vicomte de Foucauld, et j'ai raconté au cheikh Hammou sa rencontre avec le voyageur dans la plaine de *Zenaga*. Le cheikh n'en eut aucun souvenir, mais son cavalier de confiance Bou Nît s'en est immédiatement souvenu. Il m'a même rappelé que de Foucauld avait été, à *Tissint*, l'hôte d'un ami des *Zenaga*, el-Hadj Bou Rahim Abersaq avec lequel il fit un voyage à *Mogador*.

El-Hadj est mort il y a deux ans à *Tissint*. Il était tombé dans la misère, et avait été recueilli dans l'une des six maisons que les *Zenaga* possèdent au pied du *Djebel Taïmzour*. Ses fils, Mohammed et Abd er-Rahman se sont expatriés ; personne n'a pu me dire où ils vivaient.

Parmi les hôtes arrivés ce matin se trouvent le cheikh de la tribu de *Hebban*, beau-frère d'Abd er-Rahman ben Tabia et le cheikh des *Aït Semmeg*, neveu du cheikh Hammou. Les *Hebban* peuplent le *Djebel Siroua ;* la tribu des *Aït Semmeg* marque la limite occidentale du commandement du *Glaoui*. L'oued *Aït Semmeg*, affluent de l'oued *Zagmousen*, délimite les territoires du *Glaoui* et du *Goundafi*. J'apprends par ces personnages qu'un Roumi, habillé en musulman, est descendu de *Telouet* à *Tikirt* il y a une quinzaine de jours, il y a séjourné, et s'est dirigé vers le *Djebel Siroua* dont il a fait l'ascension. Il était à pied et accompagné de deux serviteurs ; ils ont loué des mules et ont rempli leurs chouaris de pierres...

Impossible, à ce dernier trait, de ne pas reconnaître mon collaborateur Louis Gentil. Exact au rendez-vous, il s'est trouvé au *Siroua* à la fin de mars, comme il était convenu, pendant que de Flotte arrivait à *Merrakech*. Sans ma mésaventure notre jonction se faisait avec une étonnante précision.

Elle s'opère sur la carte, et c'est là l'important. Nos itinérai-



Fig. 137. — Irels. — La maison d'Hamed n'Aït ba Hamed (page 198).



Fig. 138. — Irels. — Vue prise de l'intérieur de la bourgade (page 198).

res se raccordent ; désormais mon but est de gagner *Tikirt* et *Telouet*. Le passage de Gentil dans le *Djebel Siroua* rend inutile l'excursion que j'allais y entreprendre.

Je déclare au cheikh Hammou que mon intention est de me rendre immédiatement auprès du qaïd du *Glaoui*. Il se propose de m'accompagner jusqu'à *Telouet*, voulant faire de ma visite l'occasion d'un rapprochement entre les *Zenaga* et leur puissant suzerain. Cette détermination est un événement pour la tribu, car le cheikh n'a jamais été rendre hommage au qaïd. On décide que l'on ira en nombre, que l'on portera des cadeaux : un cheval, des tapis, de l'argent...

Chevaux et tapis sont deux spécialités des *Zenaga*. Les chevaux sont petits, trapus, laids, mais bien membrés et résistants. Les tapis sont admirablements tissés ; ils se vendent à raison de 2 rials la coudée ; le rouge y domine, ce beau rouge éclatant qui semble être une spécialité des teinturiers de *Merrakech*.

Pour célébrer dignement ces importants projets le fils aîné du cheikh Hammou nous a invités à déjeuner dans le grand agadir qu'il habite avec ses frères et ses cousins. Le repas était servi dans une petite chambre, tout en haut du donjon. On y accède par un dédale de couloirs et d'escaliers sombres, en traversant la salle centrale, belle pièce carrée dont le plafond est soutenu par des arceaux et des colonnes en pisé. Du haut de cette tour on découvre toute la plaine rougeoyante de *Zenaga* qui flamboie sous l'ardent soleil de midi.

La bande des enfants d'*Azdeif* est une troupe singulièrement bruyante et joyeuse. Elle tourne et crie toute la journée autour de moi, disparaît comme par enchantement, s'abat comme une volée de moineaux partout où l'on boit, partout où l'on mange.

Les chleuh adorent leurs enfants ; ils leur laissent une entière liberté ; à peine exige-t-on qu'ils apprennent le Qoran pendant une heure ou deux par semaine, sous la férule d'un vieux feqih.

Pendant les soirées, qui se prolongent indéfiniment, les enfants sont vautrés au milieu des hommes, ils écoutent tout ce

qui se dit, tout ce qui se chante, et Dieu sait si les chansons berbères sont obscènes !...

Il n'y a de trève à ce vacarme que vers la tombée du jour, à l'heure où la haute falaise d'*Azdeif* étend son ombre dans la plaine. On la voit s'allonger sans fin, gagner les montagnes roses qui ferment l'horizon du côté de l'Est. A cette heure-là, chaque soir, la population d'*Azdeif*, lasse de son labeur ou de son inaction, s'assied parmi les roches qui portent le bordj, et regarde, les yeux perdus dans je ne sais quel rève, le crépuscule envahir la plaine immense des *Zenaga*.

C'est aujourd'hui samedi, jour du sabbat. Les juifs d'*Azdeif* sont dehors, oisifs et sordides. Ils portent, sur une chemise longue, de couleur innommable, l'akhnif berbère élimé et crasseux ; ils sont chaussés de belleras noires et coiffés de la calotte noire, luisante de graisse, d'on émergent les nouader, ces longues mèches qui tombent des tempes en avant des oreilles.

Leurs femmes sont drapées d'une façon assez immodeste dans des pièces de cotonnade blanche ; elles sont très parées de bijoux d'argent et coiffées comme les musulmanes. Les enfants ne diffèrent guère des enfants chleuh.

Détail singulier : sur une trentaine de juifs que j'ai vus, j'ai compté huit blonds et deux albinos.

Le sort des Israélites d'*Azdeif* est assez doux. Le cheikh est paternel et ne les pressure pas trop. Il ne prélève aucun impôt spécial sur eux, et leur laisse la liberté de vaquer à leurs affaires, de voyager, et même d'émigrer si bon leur semble. Ils n'en ont garde. *Azdeif* est un asile dont la sécurité leur est précieuse. Leur mellah, adossé à l'agadir du cheikh, n'a jamais été pillé. Je l'ai visité en compagnie des fils du cheikh et d'un marabout des environs. Tout ce monde disparate semble vivre en bonne intelligence.

16 avril

Nous nous mettons en route vers midi, non sans peine, car notre escorte est nombreuse et encombrante. De toutes les mai-



Fig. 139. — Tislit. — Un cavalier de Tazenakht (Aït Ouzanif) (page 197).



Fig. 140. — Tikirt. — Cavalier et cheval du Ouarzazat (page 199).

sons, de tous les villages que nous traversons, les gens accourent saluer leur amrar. Notre marche est lente ; la plaine est monotone, et le décor montagneux qui l'enserre est d'une beauté sévère. Nous traversons deux zaouia : la première, *Sidi el-Hossein*, possède une jolie qoubba bien peinte et élégamment ornée ; l'autre est toute blanche, elle abrite le tombeau de *Sidi Abd Allah ou Mhend*, et jalonne la frontière entre *Zenaga* et *Aït Amer*.

Un peu plus loin nous atteignons le district de *Timjijt* dont les tirremts bordent un ruisseau : l'*Assif Timjijt*. Ce district dépend du cheikh de *Tazenakht* avec qui le cheikh des *Zenaga* est en assez mauvais termes. Nous allons demander l'hospitalité à deux amis, le qadi Abd er-Rahman et son frère le feqih Sid Mohammed, au bourg de *Tizi*.

17 avril

Nous devions prendre la route de *Tammasin*, qui est la plus courte, mais notre escorte a grossi de telle façon que nous sommes obligés de passer par la route de *Tazenakht*, la seule où nous puissions trouver à nous ravitailler. Nous avons 40 animaux de selle et de bat, et plus de 60 hommes.

J'ai dit que les relations étaient tendues entre le cheikh des *Zenaga* et le cheikh de *Tazenakht*, l'amrar Abd el-Ouahad ez-Zanifi (des Aït Ouzanif). Nous longeons *Tazenakht* sans y entrer. Les tours de guet, qui gardent la campagne, se hérissent de tireurs à notre approche. De part et d'autre, on s'observe, on se recueille, mais sans nulle envie d'en venir aux mains.

Nous longeons ensuite la vallée de l'assif *Azguemerzgi*, au bord duquel s'élèvent *Tazrout*, *Assaka*, *Tafounent*. Puis, la rivière pénètre entre des collines arides et laides, où elle coule, large à peine de 2 mètres, dans une vallée étroite qui s'ouvre seulement à *Tislit*, et s'emplit alors de jardins et de vergers.

Nous faisons halte devant la maison d'un notable, ami du cheikh, qui paraît aussi effrayé qu'honoré d'être l'hôte de cette imposante caravane.

18 avril

Nous apprenons ici que le qaïd du *Glaoui* a l'intention de se rendre à *Merrakech*. Cette nouvelle précipite fort opportunément notre migration que l'hospitalité de nos hôtes menaçait de prolonger outre mesure.

Nous sommes partis à 4 heures du matin, pour arriver à *Irels* à 8 heures. Un courrier nous avait précédé, et la jolie demeure d'Hamed n'Aït ba Hamed était prête à nous recevoir.

Irels, vue par un matin d'avril, est une plaisante bourgade en pisé brun, aux maisons artistement ornées de décoration en briques crues, figurant des colonnades surmontées de créneaux pointus.

Notre hôte est un homme riche. Il nous sert le thé dans deux services de faïence, l'eau bout dans deux samovars ; viandes, dattes, miel et beurre, lait aigre circulent à profusion. Les tapis sont épais, les nattes sont blanches, des coussins de cuir capitonnent les angles. Les armes avec leur matériel de poudrières, de sacs à balles, de dégorgeoirs, pendent aux murs en pittoresques panoplies de cuirs, de cuivres et d'aciers.

Les plafonds, les portes, les volets des fenêtres sont joliment peints de motifs roses et rouges sur fond vert tendre. Les jardins sont pleins de rosiers en fleurs ; il n'est homme, si pauvre soit-il, qui n'ait une rose à la bouche ou à la main...

D'*Irels* à *Tagenzalt* on marche, pendant trois heures et demie, à travers un désert montagneux dont la laideur décourage toute description. *Tagenzalt* est une bourgade en terre rougeâtre, sans style. Une maison isolée, juchée sur le sommet d'un tertre, mérite seule une mention. Elle est neuve, joliment bâtie et bien située. *Tagenzalt* a de beaux jardins où les palmiers prospèrent à souhait ; son climat est doux.

Le désert montagneux reprend ensuite. Mais, par delà ces collines arides, désolées, se dresse la splendide chaîne du *Haut-Atlas*. On la découvre sur une longueur immense ; je distingue, dans l'Ouest, le pic des *Ida ou Mahmoud*, et dans l'Est le *Djebel Mqrour*, au pied duquel s'étend, comme une large dépression



Fig. 141. — Zaouia de Sidi el-Hossein (Zenaga). — Cavaliers récitant la Fatiha (page 197).



Fig. 142. — Tikirt. — La maison du cheikh Hamed ou el-Hadj (page 199).

fauve, la vallée de *Thodra-Ferkla*, bordée au Sud par les collines bleues et dentelées du *Sarro*.

Nous entrons à *Tikirt* à l'heure où le soleil, disparaissant derrière les tours de ses châteaux, lui fait un fond d'apothéose.

Je n'ai rien vu dans tout le Nord de l'Afrique qui puisse être comparé à *Tikirt*. Ce n'est qu'une petite ville, mais ses hautes maisons lui donnent un singulier cachet de forteresse médiévale.

Personne ne sait ici d'où peuvent provenir ces types d'architecture si spéciaux. Les photographies que j'ai rapportées en diront, mieux qu'aucune description, l'élégance et la sveltesse.

La demeure du cheikh Hamed ou el-Hadj, notre hôte, est la plus belle. La salle voûtée où nous sommes installés peut contenir jusqu'à cinquante convives.

Tout respire la prospérité. Les récoltes de la vallée de l'oued *Iriri* sont hautes et déjà mûres ; les champs sont pleins de travailleurs ; d'innombrables seguias brillent entre les orges et luisent, sous leur nappe blonde, comme un réseau de moire.

19 avril

Un nouvel hôte de marque est venu rehausser notre réception. Le cheikh Ahmed, de *Tafounent*, revient de *Telouet*, et nous conte les nouvelles de la cour du *Glaoui*. Les fils du cheikh de *Tikirt* me font visiter leurs maisons. On m'invite de tous côtés à revenir, à séjourner, à envoyer des amis, des médecins, surtout.

Vers 3 heures seulement, après un dernier repas, nous nous remettons en route, dans un terrible vent du Nord qui nous fouette au visage la poussière de notre propre caravane.

Nous traversons d'abord le lit de l'oued *Iriri*, puis nous remontons son affluent, l'oued *Mellah*, qui coule dans une plaine désolée, jonchée de pierres. La rivière s'est creusée un lit profond dans ce sol friable. A 5 heures nous entrons dans le bourg

des *Aït Aïssa* où nous rencontrons Sid Hammadi, frère du qaïd du *Glaoui*, qui retourne dans son khalifa de *Ouarzazat*.

20 avril

La route que nous suivons pénètre dans le *Haut-Atlas* par la trouée de l'oued *Malleh* qui porte aussi les noms d'oued *Iounid* et d'oued *Merrad*. Mon collaborateur Gentil est descendu par cette même vallée. Un de ses guides m'accompagne et me montre les endroits où il s'est arrêté pour prendre des photographies et ramasser des échantillons. L'étroite vallée argileuse est emplie de roches éboulées. L'oued est salé, comme son nom l'indique ; une mince couche blanche recouvre ses abords. On voit, de loin en loin un village et, plus souvent, une ruine. Ces débris sont les vestiges de la dure répression d'une révolte qui éclata il y a six ans, lors de mon premier séjour à *Merrakech*.

Les parois escarpées sont, par endroits, percées d'ouvertures carrées, régulièrement alignées, dont quelques-unes même sont maintenues par un encadrement en bois. Sont-ce des sépultures ; sont-ce des magasins ; par qui furent-elles creusées, et surtout comment, puisqu'elles sont situées le plus souvent à mi-falaise ? Sont-elles de même origine que ces *haouanet* phéniciennes que l'on retrouve en Sicile, en Tunisie, en Algérie ? Une étude approfondie pourrait seule le déterminer.

Après huit heures de marche nous atteignons le qaçba du qaïd du *Glaoui*. Le qaïd vient lui-même à notre rencontre accompagné d'un peuple de serviteurs. Les *Zenaga* déploient leurs étendars, dégaînent leurs fusils, dégagent de leur selle et relèvent d'un grand geste leurs burnous sombres dont l'envol découvre les doublures éclatantes.

Lorsque les deux troupes sont à 20 mètres l'une de l'autre, elles s'arrêtent ; tout le monde saute à terre, et l'on se porte avec empressement au devant les uns des autres pour donner et recevoir le baise-main de bienvenue.



Fig. 143. — Tikirt. — L'entrée dans la ville (Sud) (page 199).



Fig. 144. — Tikirt. — L'Oued Iriri. — Face Nord de la ville (page 199).

21 avril

La qaçba du qaïd Sid el-Madani ben el-Mezouar, gouverneur du *Glaoui*, est une juxtaposition de plusieurs tirremts assemblées sans souci de la symétrie, et de styles différents. Vu du Sud l'ensemble est imposant et confus ; la façade Nord est ceinte d'un mur bas en pisé, flanqué de tours carrées. On y voit des détails modernes qui sont d'un étrange anachronisme. La tour d'entrée porte de véritables fenêtres, protégées par des persiennes... Le qaïd habite une lourde bâtisse à trois étages qui donne sur un *riad*, un jardin intérieur entouré d'une colonnade sous laquelle sont situés les pavillons des hôtes. Au centre, un jet d'eau retombe dans une vasque de marbre blanc, quelques orangers ombragent des carrés où l'on cultive de la menthe et des roses...

Les fenêtres de la maison du qaïd sont grillées ; par les volets ouverts j'aperçois les plafonds enluminés, et, parfois, une figure de femme énigmatique et souriante.

*
* *

Ce matin le Seigneur de ce lieu tient ses assises sous le porche qui sépare son logis de la première cour intérieure. Quand j'arrive, conduit par le moqaddem, Sid el-Madani est tout simplement assis sur une borne. Il fait apporter, pour me faire honneur, deux chaises cannées sur lesquelles nous nous juchons, fort empêchés tous deux d'être si haut perchés, dans une attitude si peu conforme aux usages, si peu seyante au costume musulman.

La conversation débute par des banalités, puis, tout de suite, avec volubilité, le qaïd me conte son émoi de mon aventure et me félicite d'en être sorti sauf.

— Quant à moi, dit-il, je me suis efforcé de te secourir, bien que les ben Tabia ne rélèvent pas de ma juridiction, non pour obéir au maghzen, mais uniquement parce que tu étais Français...

Et Sid el-Madani me raconte qu'il a commandé pendant quelques mois les contingents envoyés contre le Rogui. Il est passé par Oran, où il a séjourné assez longtemps pour connaître les Français, pour admirer leurs soldats, leur armement.

— Quel dommage, ajoute-t-il, que votre nouvelle religion ne vous permette plus de vous servir de ces armes merveilleuses !...

Pendant que nous causons un flot de serviteurs, de visiteurs, passe auprès de nous. Chaque homme baise au passage la main du maître qui, tout en causant, donne des ordres, reçoit des lettres, les parcourt d'un coup d'œil, écoute une réclamation. Ces interruptions ne détournent jamais sa pensée de l'idée qui l'occupe. Il reprend ses phrases au point précis où elles ont été coupées.

Voici venir sa meute de sloughis ; quinze beaux chiens de toutes robes, à poil ras, ou à poil rude comme des griffons, conduits par un Berbère barbu et sordide. Le qaïd me demande si j'aime la chasse, et m'offre d'en organiser une pour le lendemain.

Pendant cette entrevue, qui se prolonge jusqu'à l'heure du déjeuner, j'ai tout le loisir d'observer mon hôte. Sa physionomie est singulière ; il a le type kalmouk : teint safrané, yeux horizontaux, pommettes très saillantes, nez légèrement busqué. La bouche est affreuse : une bouche de nègre avec de grosses lèvres, des dents mal rangées, une incisive tachée. La barbe est rare et les nouader courts. Sid el-Madani parle bas, vite, et pourtant de façon claire et précise ; il écoute admirablement, sans interrompre, avec un désir visible de bien comprendre.

Le qaïd est mis simplement mais la propreté et la qualité de ses vêtements dénoncent un raffiné. Mon accoutrement misérable le choque et le désole. Il n'a de cesse qu'il ne m'ait fait troquer les hardes sordides dont les ben Tabia m'ont affublé contre un *caftan* de drap rouge doublé de soie rose, une *farajia* de fine mousseline blanche et un *selham* de drap gros bleu.

Le qaïd m'annonce qu'il m'accompagnera lui-même jusqu'à sa qaçba de *Tazert*, sise à l'issue Nord du col de *Telouet* et



Fig. 145. — Tikirt. — Les maisons fortifiées (page 199).



Fig. 146. — Tikirt. — Au fond, le mellah et la vallée de l'Oued Iriri (page 199).

devant laquelle nous sommes passés en allant de *Merrakech* à *Demnat*.

23 avril

Vers 10 heures du matin le qaïd Sid el-Madani sort de sa qaçba escorté d'une foule compacte de clients, de serviteurs et d'esclaves. On l'arrête à chaque pas : l'un sollicite une bénédiction, l'autre tend un placet. Les remparts sont couverts de spectateurs et, par delà les remparts, sur les terrasses crénelées des corps de logis, les femmes contemplent le départ du maître et poussent des youlements d'adieu.

Le qaïd, toujours entouré, assailli, monte à pied jusqu'au marabout de Sidi Ouissadoun, où la tradition veut qu'il fasse une prière avant de se mettre en route.

Les tolbas l'attendent, et se précipitent pour baiser ses vêtements. Les cavaliers qui vont l'escorter, troupe bariolée et turbulente, font cercle autour du marabout. Les chevaux se traversent, se cabrent sous les brutalités du mors, ruent à l'éperon dont leurs cavaliers les chatouillent pour parader ; les grands étriers se choquent. Quelques piétons armés de moukhala font une fusillade enragée, en poussant des hurlements de fantasia.

Pendant ce temps un chérif des Naciria, mains jointes et capuchon rabattu, récite à voix haute la Fatiha, et clame les vœux de bonheur qu'il adresse au qaïd. Le peuple répond. Le qaïd prononce quelques paroles, souhaits et recommandations. On amène une superbe mule baie dont la *serija* est couverte d'une housse de soie rouge. Sid el-Madani se met lestement en selle ; un esclave lui tend un négrillon de 3 ans qu'il installe à califourchon devant lui : c'est son dernier enfant, Si Abd el-Malek.

Il est 11 heures. La caravane se met en route ; on voit, sur le sentier qui s'engage dans la montagne, la longue file des mulets lourdement chargés qui composent notre convoi. Le moqaddem me raconte que l'effectif de notre troupe est de 500 hommes et autant d'animaux.

De loin en loin, assis parmi les roches, attendant le passage du qaïd, des groupes s'échelonnent le long de la piste. Quand le qaïd arrive à leur hauteur ces gens se lèvent, viennent baiser le genou du maître, et formulent leur requête.

Solliciteurs, mendiants, sujets courtois qui s'empressent, vassaux importants qui briguent l'honneur d'une Fatiha spéciale, tous arrêtent le qaïd, sans souci de sa hâte ni de sa fatigue. Et, chaque fois, Sid el-Madani fait halte, écoute avec bienveillance, répond à voix basse, fait prendre des notes par ses secrétaires. Nul ne l'aborde en vain : il distribue des conseils, donne des ordres, de l'argent. Pendant l'étape de *Telouet* à *Zerkten* il a distribué plus de 1.500 pesetas en aumônes...

Chacun emploie, selon son ingéniosité et sa qualité, un procédé différent pour solliciter la générosité légendaire du qaïd. Les mendiants exhibent leurs infirmités, étalent leur misère. Une vieille femme couverte d'ulcères eut l'impudeur de dépouiller ses haillons et de se montrer nue. La maigreur de tous ces miséreux est chose effrayante... Les enfants apportent leurs planchettes d'écoliers soigneusement enluminées et calligraphiées. Les femmes présentent au qaïd un bol de lait ; il y trempe le doigt et y laisse tomber une pièce de monnaie. Cet usage est répandu dans toute la montagne. L'offre du lait constitue un souhait de la part de qui l'apporte, il est un heureux présage pour celui qui le reçoit, et l'offrande dont on le rétribue n'est ni un salaire ni une aumône, mais un remerciement.

Notre convoi et notre escorte s'égrennent pittoresquement sur les pentes du col de *Telouet*. Du haut de la crête la plus méridionale je découvre, une dernière fois, le vaste panorama montagneux qui s'étend du bassin de l'oued *Ferkla* au bassin de l'oued *Sous* : le *Djebel Sarro*, la région centrale de l'*Anti-Atlas*, le cirque des *Zenaga*, les sommets ébréchés qui avoisinent *Anzour*, et, plus loin dans le Sud, à peine distinct à travers la brume bleutée qui monte à l'horizon, le *Djebel Bani*, rive septentrionale du *Sahara*...

Le qaïd s'approche de moi et, embrassant d'un large geste, sans nulle forfanterie, cet immense paysage tourmenté, il me dit :

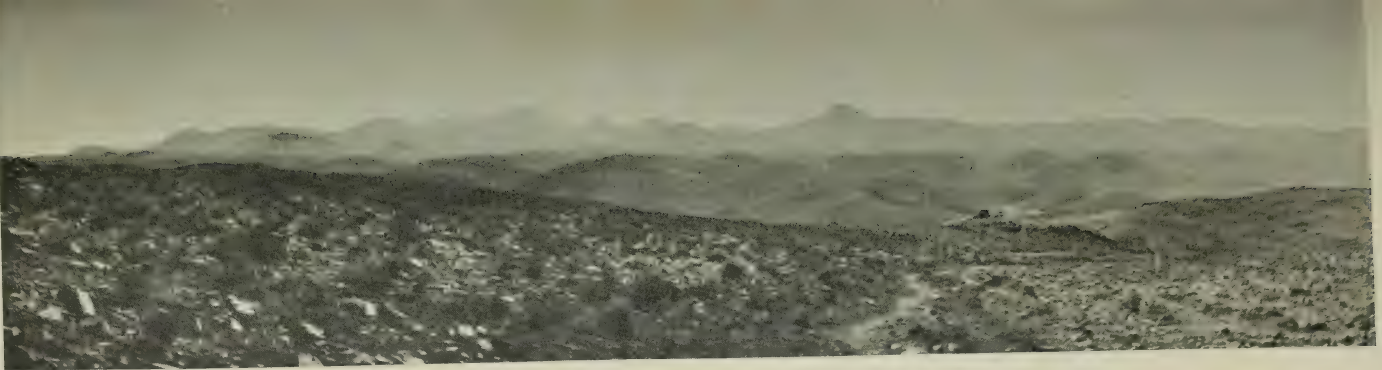


Fig. 147. — Le massif du Djebel Siroua, vu de Tafesa (page 192).

Fig. 148. — Telouet. — La forteresse du qaïd du Glaoui (page 201).

— Voilà mon commandement !... La paix y règne à l'heure présente. Que le Dieu clément et miséricordieux en soit loué ! Combien cette accalmie, cette prospérité dureront-elles ?... Il faut être fort pour être le maître dans cette région turbulente ; et pour être fort, il faut être riche... Les soldats, les armes, les munitions, les chevaux, les mules se payent...

Le maghzen n'a souci que de lever des impôts. Il exige de ses qaïds des sommes énormes, et nous ne pouvons les arracher au peuple que par des procédés barbares. Qu'en résulte-t-il ? Les qaïds dociles aux volontés du maghzen se font haïr de leurs administrés, épuisent le pays, sans profit pour personne, car leurs tribus se soulèvent, les chassent ou les massacrent, et s'affranchissent du joug du maghzen. Ceux qui veulent ménager leurs administrés sont convoqués à *Fez*. S'ils y vont on les jette en prison. S'ils refusent de s'y rendre, ils sont déclarés rebelles ; un autre qaïd est nommé : le plus offrant !... Il vient, à la tête d'une mahalla, prendre possession de son poste, en chasser son prédécesseur... et c'est la guerre ! Qui donc affranchira le maghzen, de la concussion, de la prévarication, de la corruption ?...

Je sais par les secrétaires et les confidents de Sid el-Madani qu'il est de ceux qui refusent de pressurer leurs vassaux. Il est noté à *Fez* comme dangereux. Il paye mal ; et pourtant il se ruine. Il est criblé de dettes ; son plus gros créancier est le célèbre chef du mellah de *Merrakech*, l'Israélite J. Corcos. Mais le maghzen sait bien qu'il serait imprudent de lui susciter un compétiteur.

— Les Français ont prêté de l'argent au Sultan, poursuit le qaïd. Dans quel but ? Acheter le pays ? On ne vend pas ce dont on n'est pas le maître ; le Sultan ne pourrait même pas disposer de Tanger... Réorganiser l'armée ? Etablir la sécurité ? Ouvrir le pays au commerce et aux industries du dehors ? C'est la tâche des gouverneurs, des qaïds. Il fallait traiter directement avec nous, et nous aider au prorata de nos commandements, car le maghzen est un gouffre, et les millions des chrétiens n'ont servi qu'à enrichir les vizirs. Pour le prix qu'elle a versé la France eût acheté tout le Maroc !...

Je demande au qaïd s'il croit que le Maroc puisse s'acheter. Il réfléchit un instant et répond avec force :

— Non ! jamais le Maroc ne tolèrera un maître chrétien, c'est la loi de l'Islam.

— Mais l'Egypte, la Tunisie, l'Algérie ?

— Le fidèle se soumet à l'épreuve que Dieu lui impose, mais il a le devoir de défendre la terre sainte tant qu'il lui reste une goutte de sang... Vous êtes les plus forts, et je sais que vous pourriez conquérir le Maroc, mais Dieu a détourné vos esprits de ce dessein. Vous ne songez, prétendez-vous, qu'à faire régner le bien, l'ordre, la sécurité ; qu'à faire du commerce avec nous, à créer des ports, des routes, des chemins de fer... Tous les musulmans de bonne foi et d'intelligence vous y aideraient, moi le premier. Mais comment pouvons-nous croire à votre parole après ce que vous avez fait de tous les pays d'Islam où vous avez pénétré par la force ou par la douceur ?

— Qu'avons-nous donc fait, Sid el-Madani ? Nous avons transformé des plaines arides en terres fertiles, des régions pauvres en pays riches, des brigands en cultivateurs honnêtes !

— La terre n'a qu'un maître : celui qui la tient de ses aïeux. Les musulmans possédaient l'Afrique, Dieu la leur avait donnée, ils étaient libres d'en disposer à leur guise... Vous les avez spoliés ! D'ailleurs à quoi bon disputer de ces choses, *tout est écrit*...

Et sur cette sentence, qui résume l'opinion de tous les musulmans éclairés, le qaïd tire son chapelet et reprend sa route.

J'ai transcrit, aussi fidèlement que possible, ces arguments d'un homme intelligent et sincère. Sid el-Madani est revenu dans la suite, à plusieurs reprises sur ce sujet qui le préoccupe visiblement pour m'affirmer que si nous savions persuader au Maroc — non pas seulement au Sultan et au maghzen — que nous respecterons l'intégrité du pays et sa foi, on accepterait nos conseils, et même notre concours, pour l'organisation et l'administration du pays.

La fin de l'étape est monotone ; notre route monte et descend parmi les schistes et les grès rouges, au milieu d'une région infertile.



Fig. 149. — Telouet. — Le départ du qaïd, son dernier fils ; au fond la qaçba de Telouet (vue vers le Sud) (page 203).



Fig. 150. — Telouet. — La porte de la qaçba. Le feqih du qaïd, serviteurs (page 202)

Zerkten, où nous couchons, est un agadir en pisé rose planté au bord d'un torrent. Cent hommes l'empliraient outre mesure. Nous nous y entassons cinq cents ! Et c'est un pittoresque spectacle que le campement de notre horde nomade dans cette gorge de l'*Atlas*. Une soixantaine de feux empourprent la vallée, les chants se mêlent en une clameur discordante qui se prolonge jusqu'à l'aube, témoignage excessif de la vigilance avec laquelle on veille sur le sommeil du maître...

24 mai

De *Zerkten* à *Tazert* la route est longue. Le *Djebel Mesfioua* surplombe le massif complexe de l'*Atlas*, et, de loin en loin, par l'échancrure du col, on aperçoit la plaine blonde des *Zemran* vers qui nous descendons en suivant les méandres du capricieux oued *Rdat*. La halte du déjeuner se fait au village d'*Arbalou*, dans la maison de Sid Thami, frère cadet du qaïd. Sid Thami, que je connaissais déjà, est un homme de 25 ans, très noir de peau, mais de figure fine et intelligente. Il arrive de la mahalla qui opéra contre les *Srarna*, prêtant main forte au qaïd Bel Moudden que ses vassaux assiégeaient dans sa qaçba lors de notre passage. Sid Thami administre, en ce moment, les *Mesfioua* dont les cheikhs sont tous assemblés autour de nous, à *Arbalou*. Ils bifurquent ici pour rentrer dans leurs foyers. Le qaïd les congédie avec des recommandations faites sur un ton qui n'admet aucune réplique. Quand ils sont hors de vue le feqih de Sid el-Madani me dit : « La poudre parlera ici avant que la récolte ne mûrisse... » Trois mois plus tard *Mesfioua*, *Srarna* et *Rhamna* étaient en pleine insurrection !

Nous débouchons dans la plaine à la nuit. Un goum des *Zemran* forme la haie sur notre passage. Leurs qaïds mettent pied à terre, et viennent saluer leur puissant voisin. Ils lui rendent compte, en quelques brèves paroles, d'un différend grave qui s'est élevé entre eux, et dans lequel on le prend pour arbitre...

Ce différend devait être vidé de tragique façon la nuit suivante. Le qaïd Ben Qebbour égorgeait son rival et deux de ses fils, qui étaient venus lui demander l'hospitalité, et qu'il soupçonnait de vouloir s'emparer de lui.

Les vassaux de Sid el-Madani sont accourus au-devant de leur seigneur. Les ovations, les fantasias se déroulent dans l'obscurité profonde que déchirent les éclairs de la mousqueterie. Les femmes, reconnaissables à leurs haïks blancs, courent et crient parmi les cavaliers.

Tout à coup le cortège s'arrête, une vieille femme en larmes se suspend à la bride de la mule du qaïd en implorant justice. Là, dans la foule, on vient de lui voler son enfant ! C'est un cavalier des *Zemran ;* elle l'a reconnu, il avait deux complices...

Le qaïd donne un ordre bref que le moqaddem répète. En un clin d'œil l'escorte s'envole comme par enchantement ; les chants se taisent, la fusillade cesse, et nous demeurons seuls dans la nuit, le qaïd, son secrétaire et moi.

Un quart d'heure après, l'escorte revenait dans un galop bruyant, ramenant une douzaine de cavaliers des *Zemran*, pris comme responsables, et nous entrions enfin dans la qaçba de *Tazert*.

Un peu plus tard, pendant que nous soupions sur les terrasses de la qaçba tendues de nattes et de tapis, les chefs des *Zemran* amenèrent les coupables. L'interrogatoire fut remis au lendemain, et Sid el-Madani, en me priant d'y assister, me conta que les vols d'enfants et de femmes étaient une odieuse et indéracinable coutume des Marocains. Le cas le plus fréquent est celui dont nous venons d'être témoin : on enlève une fille de 10 à 15 ans, les voleurs la violent, et la vendent dans une tribu voisine. Ces crimes exaspèrent le qaïd à ce point que lui, l'homme froid et juste, que j'ai vu si paternel au milieu de ses admininistrés, a tué de sa main un nègre qui avait volé le fils d'une de ses servantes.



Fig. 151. — Tameddart. — Col du Glaoui. — La maison du qaïd (page 207).



Fig. 152. — Telouet. — La maison du qaïd ; le riad ; les jardins intérieurs (page 201).

25 mai

Le qaïd est debout dès l'aube. On fait la prière, on déjeune, et, de suite, on fait amener les prisonniers. Ils s'accroupissent autour de Sid el-Madani. Six nègres énormes sont debout derrière eux. L'interrogatoire commence. Les *Zemran* essayent de nier, mais les témoins sont là qui affirment. Les captifs tentent alors une autre tactique :

— Seigneur, dit le plus âgé, c'était une revanche...

Il n'a pas même achevé sa phrase que le qaïd lève la main. Les nègres empoignent les trois hommes, les terrassent, les enlèvent et les portent dans la cour des exécutions.

Le qaïd donne l'ordre de leur administrer un nombre de coups de lanière qui équivaut presque à un arrêt de mort. S'ils survivent, ils seront enchaînés et emprisonnés à perpétuité.

Le supplice commence. Le patient est jeté à terre sur le ventre ; ses vêtements sont relevés ; deux nègres tiennent les jambes, deux autres tiennent les bras ; les exécuteurs, placés de chaque côté, frappent alternativement, à tour de bras, avec une forte lanière tressée. Le sang jaillit vers le dixième coup. Le patient hurle, supplie, invoque jusqu'à perdre haleine. Il s'évanouit... On arrête le supplice, on lui verse de l'eau fraîche sur la tête ; dès qu'il reprend connaissance on recommence à frapper.

C'est un spectacle affreux, mais exemplaire ; et, devant l'énormité du crime, toute pitié disparaît. On comprend, on partage, l'indignation du qaïd. La colère anime les témoins et les acteurs de ce drame. On le sent bien à la violence des bourreaux qui s'épuisent à frapper avec acharnement, avec fureur...

Un incident comique a terminé cette exécution.

De la terrasse, d'où nous contemplions cette scène, le qaïd a vu l'un des nègres prendre et chausser les belleras de l'une des victimes. Il a dit un mot à l'oreille de son moqaddem, et, quand le dernier coup de lanière eut cinglé les jambes sanglantes du troisième Zemrani, le nègre, avant même d'avoir pu proférer un cri, fut terrassé et fouetté d'importance, pour la plus grande joie des assistants.

Une heure après j'ai aperçu des noirs qui traînaient les misérables voleurs d'enfants, toujours évanouis et pantelants, jusqu'au cachot, où le forgeron les attendait pour river leur chaîne.

Mes itinéraires se ferment à *Tazert*, et mon journal de route s'arrête là.



Fig. 153. — Supplice de trois voleurs d'enfants.
Les deux premiers sont étendus, évanouis, au fond à gauche (page 209).



Fig. 154. — Supplice interrompu par l'évanouissement de la victime.
Un esclave lui verse de l'eau froide sur la tête (page 209).

CHAPITRE VII

ÉPILOGUE

Deux jours plus tard j'étais rentré à Merrakech où mon collaborateur Boulifa m'attendait. Jamais la capitale de Yakoub el-Mansour ne m'apparut si désirable que de cette dernière étape de la route du retour. Le svelte minaret de l'almohadine Koutoubia me semblait être, de loin, comme un phare planté sur l'extrême rive du monde civilisé. Le Khalifa Mouley el-Hafid, frère cadet, et frère favori du Sultan Mouley Abd el-Aziz, me fit l'accueil le plus courtois. Notre première entrevue fut une longue et réciproque congratulation. Je lui exprimai, avec toutes les ressources que mon vocabulaire trop indigent fournissait à ma gratitude, la reconnaissance que j'éprouvais de son intervention. Nul doute que je ne lui fusse redevable de la liberté, peut-être même de la vie ! Lui, littérateur incomparable, me contait, dans une langue somptueusement voyellée, sa joie d'avoir pu me servir ; heureux, disait-il, qu'Allah lui eût fourni cette occasion de donner à la France un gage de son bon vouloir.

Quand nous eûmes absorbé le nombre protocolaire de tasses de thé parfumé à la menthe, je me disposai à prendre congé du khalifa. Il était visible pourtant qu'il gardait une arrière-pensée. Ses phrases harmonieuses restaient en suspens ; il semblait soucieux de dire encore quelque chose, et préoccupé de trouver une transition. Au moment où je me levai, il prit brusquement son parti, et dit à voix basse, s'adressant à Boulifa et à moi :

— Auriez-vous qualité pour faire en mon nom certaine communication au Gouvernement français ?

Je lui affirmai que, bien que dépourvu de tout mandat officiel, je pouvais transmettre discrètement et fidèlement son message. Le mieux était qu'il le rédigeât sous la forme d'une lettre que je remettrais au Ministre.

Il fut convenu que je reviendrais le lendemain, et que j'emporterais sa lettre. Mais le khalifa tint à m'exposer de suite qu'il s'agissait pour lui d'une affaire capitale. Sa situation à Merrakech devenait impossible. Dépourvu d'argent et de soldats il n'avait plus ni prestige, ni autorité, ni crédit. Son titre de khalifa était purement honorifique. Pris entre la défiance de son frère, le Sultan, que ses moindres actes alarmaient, et l'inimitié des grands qaïds du Sud, jaloux de leur indépendance, il vivait misérablement, entouré d'espions et d'ennemis. La France ne pourrait-elle le protéger ?... N'avait-elle pas, en des circonstances analogues, accordé sa protection aux Cheurfa d'Ouezzan ?

Il était tard quand cette confidence prit fin. Des moghazni allaient et venaient autour de nous, intrigués de ce long et mystérieux colloque. On allumait déjà les cierges de cire jaune dans les grosses lanternes multicolores. Le khalifa remit au lendemain la suite de cet entretien. Il fut décidé que la lettre serait rédigée, et que nous la porterions au *Doula francès*, au gouvernement de la France.

Le lendemain donc, après la prière de l'asser, nous frappions, Boulifa et moi, à la porte du Dar el-Maghzen. L'attente fut longue... Le Maroc est une école de patience ! Quand on nous introduisit enfin, notre surprise fut grande de trouver le khalifa flanqué de deux Européens ! Tous deux portaient, comme moi, le costume marocain, tous deux parlaient couramment l'Arabe et le Français ; l'un était Italien, et avait mine de comparse ; l'autre se donnait pour Allemand et se faisait magnifiquement appeler le Docteur Holzmann. J'anticipe sur le cours des événements pour révéler de suite que ce personnage, doublement imposteur, n'était ni docteur, ni Allemand, mais Juif de Syrie. Elève rabbin, rejeté par ses coréligionnaires, il courait le



Fig. 155. — Tazert. — Qaçba du qaïd du Glaoui (pages 17 et 207).



Fig. 156. — Tazert. — Cour intérieure; prison, internement d'un supplicié (page 210).

Maroc en quête de bonnes affaires. Pour l'instant, il exploitait Mouley el-Hafid, qui le méprisait mais l'employait à toutes sortes de besognes.

Or, ce soir-là, Holzmann rentrait précisément d'un voyage en Europe.

Il rapportait à Mouley el-Hafid les achats dont il avait été chargé et quelques menus cadeaux : un revolver Browning, une jumelle triédrique. Mais surtout il lui apportait une extraordinaire nouvelle : l'Empereur Allemand venait de débarquer à Tanger !

Cette visite inopinée était, à l'en croire, mieux qu'une simple escale de touriste, plus qu'une politesse vis-à-vis de Sa Majesté Chérifienne ; c'était un grand événement, dès longtemps prémédité. Guillaume II, ami des musulmans, venait offrir aux Marocains le même appui qu'il donnait si opportunément aux Turcs. Apôtre fervent du panislamisme, il voulait réconcilier l'Islam d'Orient et l'Islam d'Occident ; il rêvait de renouer, à travers la Méditerranée et, plus au Sud, à travers le Sahara, les liens de fraternité rompus par l'intrusion des Français et des Anglais en Algérie et en Egypte...

Mouley el-Hafid, songeur, écoutait ce récit en égrenant son chapelet.

Sa perplexité semblait extrême, et, comme nous nous taisions, il se renferma dans son mutisme, et nous laissa partir sans faire aucune allusion à ses confidences de la veille.



Beaucoup plus tard, quand l'accord d'Algésiras eut éclairé sa conviction, quand il eut compris la vanité des espérances conçues ce soir-là, Mouley el-Hafid revint à ses premiers projets. On fit à ses avances tel accueil qu'elles comportaient, et, pour satisfaire un désir que lui-même avait exprimé, le gouvernement français ouvrit un dispensaire à Merrakech. L'organisation en fut confiée au docteur Mauchamp, un jeune médecin qui venait de diriger avec succès le dispensaire de Jérusalem.

Mauchamp rêvait depuis longtemps d'entreprendre des étu-

des médicales au Maroc. Ses travaux antérieurs l'y préparaient admirablement ; il savait l'Arabe ; il avait la passion des recherches scientifiques, une vraie sympathie pour les musulmans. Une curiosité très éclairée l'attirait vers ce mystérieux pays, où la médecine devait trouver un champ d'action si intéressant, où l'apostolat du médecin pouvait être si fécond.

Lors de l'organisation de ma dernière mission, il fut l'un des premiers à m'offrir sa collaboration. Il ne m'avait pas été possible de m'adjoindre un médecin, mais le Comité du Maroc réservait cette bonne volonté pour la première œuvre qui solliciterait son concours ; et cette œuvre fut la création du dispensaire français de Merrakech.

Mauchamp y réussit au-delà de tout espoir. En quelques mois, il eut gagné la confiance de Mouley el-Hafid et acquis une clientèle. Les pauvres et les malades venaient à lui, de partout, sans que son zèle d'apôtre se lassât jamais. Il n'avait que deux ennemis : le bacha de Merrakech et Holzmann. Le bacha par aversion fanatique des étrangers, des chrétiens, par haine aussi du khalifa dont la suzeraineté exaspérait son orgueil ; Holzmann par jalousie, et surtout par rancune, car le hasard avait voulu que Mauchamp connût Holzmann en Syrie et, comme de juste, il avait démasqué son imposture.

En mars 1907 mon collaborateur Louis Gentil était revenu au Maroc. Il s'était installé à Merrakech afin de rayonner dans l'Atlas et d'y continuer ses enquêtes géologiques. Il employait le temps que lui laissaient ses préparatifs de voyage à relever le plan de Merrakech et de ses environs. Mauchamp, pour faciliter ses travaux et leur fournir un point de repère, avait érigé un simple bambou au-dessus de la terrasse de son dispensaire. Il se trouva quelqu'un d'assez lâchement criminel pour ameuter le peuple contre cet inoffensif signal, pour persuader à la populace crédule et stupide que ce bambou était un mât destiné à la télégraphie sans fil, et que la télégraphie sans fil était une entreprise diabolique de pénétration et de conquête française.

Le 19 mars Mauchamp fut massacré sur le seuil même de ce dispensaire où, depuis dix-huit mois, il ne cessait de prodiguer chaque jour les trésors de sa science et de son dévouement...



Fig. 157. — La visite de l'Empereur d'Allemagne à Tanger (1905).
L'Empereur causant avec Si Torrès (page 213).



Fig. 158. — La visite de l'Empereur d'Allemagne à Tanger.
Le qaïd Mac Lean au milieu de l'escorte impériale (page 213).

Quel rôle joua Mouley el-Hafid dans ce drame ? On ne le saura, sans doute, jamais. Au premier moment, son attitude fut parfaite. Il fit arracher à la foule, par ses soldats, le corps pantelant que l'on traînait au bûcher. Il fit protéger les quelques Européens résidant à Merrakech, et leur fit donner des escortes pour assurer leur exode. Mais, depuis, le machiavélisme féroce du Sultan a fait douter de la sincérité du khalifa. Pour bien des gens, le meurtre de Mauchamp, dûment prémédité, devait être le prélude du grand soulèvement xénophobe qui jeta le Sud-marocain contre Mouley Abd el-Aziz, ami des chrétiens...

Que l'on me pardonne cette digression où je n'ai cherché que l'occasion de rendre un suprême hommage à mon héroïque ami le docteur Mauchamp.

*
* *

J'ai revu Mouley el-Hafid l'année suivante dans des circonstances épiques. C'était au lendemain des massacres de Casablanca. J'avais rejoint à Rabat l'ambassade française, accourue à l'appel du défaillant Mouley Abd el-Aziz. Notre ministre, M. Regnault, et le général Lyautey s'efforçaient de remettre un peu d'ordre dans l'esprit, les finances et l'armée du sultan, pendant que notre corps de débarquement s'installait, autour de Casablanca, sous les balles des Chaouia. On annonçait que Mouley el-Hafid s'était fait proclamer à Merrakech, qu'il levait une armée pour venir livrer bataille à son frère et jeter les Français à la mer...

Etait-il possible que mon ancien ami le khalifa poète eût à ce point changé ?

Quels étaient ses intentions, ses moyens d'action, ses alliés ? Ne pouvait-on lui faire entendre quelques conseils de sagesse ; tenter de réconcilier les frères ennemis ?

Avec l'autorisation du Ministre de France, et l'approbation de Mouley Abd el-Aziz, je résolus d'aller poser à Mouley el-Hafid lui-même ces graves questions. Et voilà pourquoi, un mois et demi plus tard, j'étais installé dans le camp du prétendant, au milieu de cette légendaire harka qui partait pour la conquête de l'Empire chérifien.

Je transcris ici les pages du journal de route qui relate mes entretiens avec Mouley el-Hafid et son grand vizir le qaïd du Glaoui.

*
* *

Bou Oggas. Camp de Mouley el-Hafid,

28 novembre 1907

En dépit des pronostics, des racontars, des invraisemblances mêmes, Mouley el-Hafid, sultan Ben-Drahou, sultan de par sa volonté, comme on dit ici, est sorti de Merrakech. Il n'avait, prétendait-on, ni prestige, ni argent, ni armes, ni soldats ; je suis pourtant dans son camp, un camp de 500 tentes environ, planté à 3 kilomètres des remparts de la capitale, bourdonnant comme une ruche, grouillant comme une fourmillière. A première vue, j'estime à 6.000 hommes la harka hafidienne ; on compte qu'elle se doublera par l'appoint des tribus du Houz. Mais elle peut aussi fort bien fondre de moitié, pour peu qu'on la paye mal ou que la mouna soit maigre. Quelle peut être la valeur militaire de cette horde ? L'avenir nous le dira. Mais, de toutes les troupes marocaines qu'il m'a été donné de voir, depuis tantôt dix ans que j'explore l'Empire Chérifien, celle-ci est la plus misérable et la plus déguenillée.

Le nouveau sultan s'est préoccupé surtout d'entourer sa jeune majesté des apparences traditionnelles. Son campement est l'exacte réplique de celui de son frère ; son afrag, cette muraille de toile qui enveloppe ses tentes personnelles, a les mêmes dimensions que celui de Rabat. Une étonnante musique, composée de quelques pistons que rythme une terrible grosse caisse, joue, en ce moment même, un air arabe. Un souffle d'enthousiasme semble animer cette petite armée : ce n'est peut-être que l'excitation de la première étape, que la joie de faire bombance ce soir, après avoir touché une première solde et reçu cinq cartouches par tête... Les pessimistes, et il n'en manque

pas dans cette troupe recrutée moitié de gré, moitié de force, prétendent que le trésor est vide, que déjà les munitions manquent. Mouley el-Hafid paraît cependant rouler sur l'or.

Que de légendes on a fait courir sur l'origine de ces beaux doublons espagnols, dont les plus jeunes ont un siècle, et qui ruissellent actuellement sur le marché de Merrakech ! La version officielle est que le sultan a fait ouvrir le trésor de la Djehad, amassé par son ancêtre Mouley Abd Allah pour permettre aux musulmans de faire la guerre sainte. Une vieille négresse du palais, seule détentrice du secret de ce trésor, l'aurait révélé au sultan, qui, du coup, s'est trouvé possesseur de 24 millions de pesetas. Suivant une version moins merveilleuse, mais plus vraisemblable, Mouley el-Hafid a mis la main sur un trésor enseveli, vers le milieu du siècle dernier, par un richissime commerçant de Merrakech, nommé El-Arbi Ben Arab. Les maçons qui démolissaient les ruines de sa maison auraient trouvé des caisses pleines de doublons. Le sultan en aurait eu vent, et s'en serait emparé. Cet or donne au jeune souverain un prestige considérable. Les doublons ont couru de mains en mains jusqu'aux tribus les plus reculées de la montagne, jusqu'au Sahara même, recrutant les adhésions, racolant les soldats. En reste-t-il assez aujourd'hui pour amener cette horde jusqu'à son but ? C'est le secret des dieux.

Ce but, tout le monde paraît l'ignorer. Les uns disent que l'on marche contre Anflous ; les autres prétendent que l'on se dirige vers la province de Chaouia, contre Mouley Abd el-Aziz ou bien encore contre Mazagan. Les tribus du Houz assurent la subsistance de la colonne ; elles payent aussi une contribution de guerre que prélèvent des oumana envoyés en fourriers avec des détachements de soldats. La seule tribu des Aït-Immour, chez qui j'ai couché la nuit dernière, a dû payer 100.000 pesetas, et fournir en outre une quantité considérable de vivres et de fourrages.

L'impression qui ressort de ce premier contact avec la harka hafidienne est médiocre. Elle fait l'effet d'une armée très puérile ; son camp a l'air d'un jouet dans cette immense plaine de Merràkech, encadré entre les collines mauves des Djebilet

et l'Atlas titanique, étincelant de neige ; entre la palmeraie sombre d'où émerge la Koutoubia, et le couchant d'apothéose où le soleil vogue dans un ciel d'or et de pourpre. Sans doute, ce décor écrase l'armée de Mouley el-Hafid, mais comme il est seyant au rêve héroïque de ce jeune souverain qui part ce soir pour la conquête d'un empire !

29 novembre.

Un coup de canon nous éveille, immédiatement suivi d'une aubade de la musique chérifienne. Les mystérieux musiciens, que l'afrag du sultan dérobe à notre admiration, paraissent ce matin n'être plus que trois : un piston, une clarinette et la redoutable grosse caisse. Une grande rumeur monte du camp ; les bêtes s'ébrouent, les soldats chantent ou crient, les gens des environs apportent les provisions de bouche, un clairon s'époumonne à souffler un air bâtard où se mélangent, en une harmonie douteuse, mais touchante, les sonneries anglaise et française du réveil. Le temps est gris. Ce sombre lendemain d'une radieuse soirée pourrait bien être symbolique, mais personne n'y songe ici.

Le vieux chérif de Tameslobt me fait l'honneur de déjeuner sous ma tente. Puis il rentre dans sa zaouïa. Ce sage regarde de loin et de haut les événements présents. Sa zaouïa, très fameuse, est riche, ne paye d'impôts à personne et ne relève que d'Allah. L'excellent vieillard voudrait concilier les choses et réconcilier les frères ennemis en leur octroyant à chacun une moitié du Maroc : à l'un, le Nord, délimité par l'Oum er-Rebea ; à l'autre, le Sud, de l'Oum er-Rebea au Sahara, Il appuie sa thèse de l'exemple des derniers Mérinides partageant l'empire avec les premiers Almohades, et je l'afflige beaucoup en lui exposant les objections qui m'empêchent d'accepter son idée et de la soumettre à Mouley el-Hafid.

Vers midi, la nouvelle se répand qu'on ne bougera pas. L'exode de Merrakech est pénible ; le matériel n'est pas complet ; certains contingents manquent encore à l'appel.



Fig. 159. — L'ambassade française à Rabat (1905).
De gauche à droite : M. Regnault ; le général Lyautey, l'amiral Philbert, le capitaine de vaisseau de Sugny commandant la « Jeanne d'Arc ».
A l'horizon, les croiseurs Gueydon, Descartes, Jeanne d'Arc.

Le ministre de la guerre, qui porte au Maroc le titre d'allaf, me fait prier de venir le voir à trois heures. Ses tentes occupent à peu près le centre du camp, et un peuple de clients, solliciteurs, ou secrétaires, en assiège l'entrée. Dès qu'il m'aperçoit, Sid el-Madani, qaïd du Glaoui, fend la foule qui l'entoure, m'entraîne devant sa tente, m'offre un siège et me prodigue tous les aimables compliments dont la langue arabe est si prodigieusement riche.

Voilà deux années que nous ne nous sommes vus ; et, depuis, que d'événements ! Les banalités et les nouvelles déblayées, nous en venons aux paroles graves. J'ai promis au qaïd de rapporter impartialement ses déclarations ; je les résume en en respectant l'ordre et, autant que ma mémoire me le permet, la forme :

— « Nous sommes sortis de Merrakech, me dit-il, pour faire quelque chose. Le temps des paroles n'est plus, celui de la poudre est venu. Tout le monde blâmait notre inaction ; on la prenait pour de l'hésitation, pour de la faiblesse ; ce n'était de notre part que de la patience. Nous voulions espérer que les puissances européennes demeureraient neutres, se contenteraient d'assister à notre lutte. Nous ne l'espérons plus : on donne assistance à Mouley Abd el-Aziz ; on transporte ses troupes, on lui prête de l'argent ! Vous avez beau prétendre que c'est son droit d'affréter vos navires pour transporter ses méhallas et d'envoyer à Anflous un des instructeurs algériens que vous mettrez à sa disposition, nous savons bien que tout cela se fait avec votre concours et sur vos conseils. Nous ne sommes pas des enfants que l'on puisse berner ; nous prouverons que nous sommes des hommes.

» Vous êtes mal venus, vous autres Français, à nous contester le droit de faire une révolution ! L'ordre des choses, au Maroc, était pitoyable ; vous-mêmes en conveniez avec nous. L'anarchie régnait partout ; elle amenait des accidents, des massacres, qui motivaient votre légitime intervention, mais qui causaient chez nous une humiliation et un malaise dangereux.

» Nous avons résolu de supprimer la cause du mal, et nous voulons rétablir l'ordre, la sécurité, ouvrir le pays à tout le monde, y faire pénétrer la tolérance et le progrès. Chose étrange,

c'est vous qui vous mettez en travers de notre mouvement! Vous, qui vous faites les défenseurs de l'anarchie et du désordre! Nous vous en supplions encore, au nom de l'ordre, au nom des sentiments amicaux que nous inspire la France, recommandez aux Européens de ne pas intervenir dans les opérations que nous entreprenons. Nous n'allons pas à la guerre sainte; nous respecterons ceux qui resteront neutres; nous ne voulons, à aucun prix, provoquer un deuxième massacre comme celui de Casablanca! »

Cet entretien avait eu lieu devant une dizaine de personnages, dont le grand qadi Mouley Moustapha, des chérifs et des qaïds. Je promis de répéter fidèlement ces arguments, mais le qaïd du Glaoui m'a prié d'en soumettre d'abord les termes à Mouley el-Hafid, qui doit me recevoir à cinq heures.

Un mokhazni se précipite bientôt dans ma tente, et m'avertit que le sultan m'attend. Il me conduit sous une tente verte, rehaussée d'applications rouges et relevée en dais sur sa face orientale. Sa Majesté chérifienne est assise lorsque je pénètre sous cette tente. Le siège qui porte le sultan est un large fauteuil de fer à roulettes d'ivoire; il y est assis, les jambes reployées, à la mode arabe, sur un épais coussin de couleur saumon assorti à son caftan. La belle figure du jeune souverain, très foncée mais plutôt cuivrée que bronzée, est encadrée d'une barbe courte, harmonieusement coupée. Ses traits sont réguliers et empreints d'une grande noblesse. Il porte à la main droite un diamant assez beau, enchâssé dans une monture d'émail bleu. Le ministre de la guerre, Sid el-Madani, est assis à terre, en face du sultan. Je prends place à côté de lui; un cercle de mokhaznis et de dignitaires nous enveloppe à distance respectueuse.

Dix mitrailleuses, montées sur trépieds et soigneusement encapuchonnées de cuir rouge, et quatre petits canons sur affûts à roues sont rangés devant nous. Au fond, l'Atlas se dresse impérieux et splendide.

Les compliments préliminaires sont brusquement interrompus par le coup de canon du moghreb, aussitôt suivi d'une inter-



Fig. 160. — La cavalerie du Sultan Mouley Abd el-Aziz à Fez (1905).



Fig. 161. — Le prétendant Mouley el-Hafid sortant de Merrakech (1905).

minable sonnerie de clairons et d'un roulement de tambours. Le sultan nous fait signe d'attendre la fin de ce vacarme : il reste, pendant cinq minutes, dans une immobilité hiératique, plongé dans la contemplation de son rêve intérieur. J'ai le loisir de le bien regarder, et, tout naturellement, j'évoque l'image de son frère, Mouley Abd el-Aziz, devant qui j'étais en pareille posture, il y a un mois à peine. Celui-ci est plus majestueux, l'autre était plus sympathique ; Mouley el-Hafid paraît être un homme, Mouley Abd el-Aziz était un éphèbe.

Ces contrastes me remettent en mémoire une boutade que l'on prête au qaïd du Goundafi : « Si leur père n'eût fait qu'un fils de ces deux enfants-là, ce fils serait parfait. »

Mais les clairons se sont tus, la clameur des muezzins s'est éteinte, le silence est devenu complet ; Mouley el-Hafid se penche en avant pour se rapprocher de nous. La conversation commence alors. Le sultan parle d'une voix harmonieuse, avec une vivacité contenue :

— « Sid-el-Madani m'a rapporté votre entretien. Tout en est exact. Tu nous offres une occasion de faire entendre nos paroles, je suis heureux d'en profiter. Nos griefs sont justes. Nous demandons à vider notre querelle librement, sans que la France favorise nos ennemis. On nous accuse d'être le sultan de la guerre sainte ! Déclare bien que c'est faux. Aucun de mes soldats n'ignore qu'on les conduit contre Abd el-Aziz. Seulement, que la guerre sainte s'ensuive, la chose est possible ! Il ne tiendra qu'à vous qu'elle ne soit pas déclarée. Tu prétends que les hommes de Mouley er-Rechid ont attaqué le général Drude à Casablanca. Ce ne sont là que des isolés, et je les renie. Tous nos efforts ont tendu, au contraire, à contenir les Chaouia. Ce qui met le comble à notre désappointement, c'est le débarquement à Mazagan des soldats d'Abd el-Aziz, nos ennemis, par des bateaux français.

» Je marche demain contre Mazagan pour livrer bataille aux troupes de mon frère. Que dois-je faire ? Je veux éviter à tout prix de léser les Européens. Je désire qu'ils n'aient aucune crainte. Comment y parvenir ?... Tu me dis qu'en pareille occurrence, on fait une déclaration officielle. Je la ferai. Mais pour

donner plus de force à ma déclaration, je vais l'écrire. Tu porteras ma lettre au consul de Mazagan. Elle lui affirmera que mes intentions sont seulement de combattre mon frère, ce qui est mon droit. Je veux, pour mieux attester encore ma volonté de respecter, de protéger même les Européens, les prévenir du jour de la bataille. Ils viendront dans mon camp, sous ma propre tente qui leur servira d'asile. Aucun pillage ne sera toléré ; aussitôt le combat terminé, l'ordre régnera et la confiance renaîtra »...

Pendant cet entretien, qui fut long, car j'omets les objections que je m'efforçais d'opposer aux raisons du sultan et aussi les compliments personnels dont il usait pour me convaincre, la nuit était tombée. Un serviteur noir, à pas discrets, avait apporté une gigantesque lanterne marocaine dans laquelle brûlait un cierge vert, et c'était vraiment une scène étrange que ce conciliabule passionné et secret, tenu à ciel ouvert, à la lueur falote d'une bougie, au cours duquel ce jeune souverain, plein de confiance, précisait ses volontés et comptait, comme des réalités échues, les étapes victorieuses de son épopée.

30 novembre.

Mêmes manifestations musicales et guerrières qu'hier matin. Un grand vent de Nord-Est secoue les tentes qui claquent avec un bruit de voilures. Quelques gouttes de pluie crépitent sur la toile. Il fait froid, et le camp paraît morne. J'ai encore dans l'oreille la voix vibrante de Mouley el-Hafid me disant : « Je marche demain contre Mazagan pour livrer bataille aux troupes de mon frère !... »

Ce lendemain n'est pas encore levé, paraît-il, car un serviteur du sultan me fait prier de surseoir à mon départ. Sa Majesté chérifienne désire m'entretenir à nouveau de ses intentions ; elle me demande, en conséquence, d'être encore son hôte pour quelques jours, et, puisque j'ai manifesté le désir de me rendre à Merrakech, elle fait donner ordre au bacha de mettre une



Fig. 162. — Le camp de Mouley el-Hafid à Zaouia ben Sassi (page 224).



Fig. 163. — Le voyageur Ahmed ben Mejâd, sur un cheval du Houz (Merrakech). Don de Mouley el-Hafid (1905).

maison de la ville à ma disposition. Je n'ai aucune objection à opposer à cette courtoise invitation.

Si convaincu que je sois, maintenant, de l'inutilité de toute tentative conciliatrice, du moins ai-je le devoir de ne pas repousser l'occasion qui s'offre de renouveler des conseils de prudence et de sagesse. D'ailleurs, le nouveau bacha de Merrakech est El-Hadj Thami, frère du qaïd du Glaoui, l'un de mes compagnons de route dans l'Atlas.

Il met tant de bonne grâce dans son insistance que nous voici sur la route de Merrakech. Elle est noire de monde, ou plutôt grise, car piétons et cavaliers sont en majeure partie vêtus du long kheidouz de laine à peine désuintée. Voici pourtant des montagnards, engoncés dans leur akhnif noir étrangement orné d'une large tache rousse ; puis des gens du maghzen, fonctionnaires ou chérifs, encapuchonnés dans le selham de drap bleu, vêtement uniforme des patriciens ; puis des soldats, portant la chechia pointue ; des cavaliers berbères, qui vont tête nue sur leurs chevaux efflanqués ; des femmes étroitement voilées, montées sur de belles mules, que des nègres conduisent aux tentes de leurs seigneurs ; des filles traînant leurs babouches brodées dans la poussière rouge de la piste ; puis, enfin, d'innombrables mendiants, chantant, priant, clamant et invoquant la charité des passants par tous les moyens imaginables, et au nom de tous les saints de l'Islam.

Au milieu de ce peuple affairé s'écoule, majestueuse et interminable, une caravane de chameaux chargés de mystérieuses cages. Nous croisons un lourd affût sans roues que portent quatre chameaux accouplés, mais de canon point. Un de mes voisins me conte que le canon n'a pu être enlevé des remparts ; il me dit aussi, et ses confidences me plongent dans une grande perplexité, que les neuf mitrailleuses sur trépieds, que j'admirais si naïvement hier, datent de l'avant-dernier sultan. On les aurait trouvées dans une kasbah. En y repensant, il me vient à l'idée qu'elles ont une curieuse structure, ces mitrailleuses si luisantes dont le mécanisme est si soigneusement enveloppé de cuir filali...

Il me confie d'autres secrets encore, mon précieux voisin :

il m'affirme que la solde n'a pas été payée depuis 15 jours ; on la verse aux arrivants, comme don de bienvenue, au taux d'une demi-peseta par tête et par jour. Mais, sur cette somme, le soldat doit se nourrir. En ce moment, pour calmer les récriminations, on distribue aux troupes les énormes approvisionnements que les tribus voisines apportent chaque matin. N'empêche que des protestations se font entendre, et j'apprends que cette grande clameur des soldats, voisins de nos tentes, que je prenais pour une invocation, signifiait : « Nous réclamons notre mouna, au nom de Dieu ! »

Nous entrons dans Merrakech par la Bab Erkab ; en nous retournant, la route apparaît comme une traînée de fourmis. Il se peut bien que Mouley el-Hafid n'ait ni armes ni argent, mais, incontestablement, il a des hommes, et s'il parvient à les amener en face de ceux de son frère, ce sera une prodigieuse bataille que le heurt de ces deux hordes barbares, que le choc du royaume de Fez contre celui de Merrakech.

Zaouia Ben Sassi, *4 décembre*

Me voici revenu à la mahalla de Mouley el-Hafid. Je la retrouve campée sur la rive droite de l'oued Tensift, en face de la petite et pittoresque zaouia de Ben Sassi, dans la jemaa duquel Mouley el-Hafid célébrera, demain, la prière hebdomadaire.

Le camp escalade les dernières pentes des collines chauves et pierreuses des Djebilet. On y domine toute la plaine de Merrakech, qui s'allonge comme un immense couloir entre les Djebilet et le Haut-Atlas. La ville aux maisons rouges, aux cent mosquées, aux remparts monumentaux surmontés de créneaux croulants, flanqués de tours effondrées, Merrakech, la capitale de Ioussef ben Tachefin, centre religieux, économique et politique de tout le Sud marocain, surgit au milieu de sa palmeraie, de ses olivettes et de ses jardins, impérieuse et superbe. De près, ce n'est qu'une ruine. Ainsi de toutes choses en ce Maroc !

A nos pieds, l'oued Tensift noue et dénoue capricieusement,

comme des rubans de moire, les cinq ou six torrents ou ruisselets, où son cours se partage.

La mahalla est plus grouillante, plus bruyante encore aujourd'hui que de coutume. Une caravane de trente chameaux vient d'apporter de Safi les uniformes de la harka. On habille les hommes. L'allaf (ministre de la guerre) Sid el-Madani a fait planter une grande koubba à 500 mètres en avant du front de bandière. Des contingents d'infanterie sont massés, je devrais dire parqués, entre 300 cavaliers formés en carré, le fusil haut. On fait défiler les hommes un par un, devant les distributeurs qui les dépouillent de leurs haillons et les revêtent de la veste rouge traditionnelle.

J'ignore quelle maison de confection a livré ces abominables vêtements. L'étoffe en est détestable ; les coutures cèdent dès la première tentative d'essayage ; et les misérables recrues s'en vont, gauches et gênées dans leur nouvelle tenue, rajustant leur caleçon minable et leur éclatante et ridicule livrée, dont les manches, à demi arrachées, pendent lamentablement.

Les chefs, qaïds mia (centurions), qaïds reha (chefs de tabor, c'est-à-dire de bataillons) reçoivent à part des vêtements plus complets, plus somptueux, vestes, culottes et gilets de toutes teintes, et burnous blancs ou gros bleu. Il paraît que les chechias et les belras ne sont pas encore arrivées. La troupe ira tête et pieds nus, sauf à se coiffer et à se chausser à sa guise, et à ses frais. Voici vingt jours que les soldats n'ont pas touché de solde...

De loin, en me retournant, j'admire le fourmillement polychrome de cette armée hafidiste, puérilement fière de ce rutilant uniforme, gage incontestable de son rôle chérifien et de ses destinées glorieuses. Tout cela, comme tout au Maroc, n'est qu'apparences et mirages...

5 décembre

Le ministre de la guerre, Sid el-Madani, me convie à déjeuner avec lui. Le repas est servi sous un pan relevé de sa grande tente conique. Une bousculade, plus rude peut-être qu'il n'était

nécessaire, refoule et disperse le peuple de solliciteurs, clients et mendiants, qui l'assiège. Nous voici seuls pour trois grandes heures, et j'en profite pour tenter de faire pénétrer une idée de conciliation dans l'esprit de mon hôte. Dès les premiers mots, il m'arrête :

— « Tu viens ici, me dit-il, nous le savons depuis un mois, porteur de paroles de paix. Mouley Abd el-Aziz t'a prié de tenter une réconciliation qu'il désire, et dont la condition serait le pardon général, et l'oubli de notre entreprise. Sois de même notre porte-parole. A son offre de clémence, nous répondons :

» Un des deux sultans est de trop ; si tu peux quelque chose, sors, et viens nous combattre ; si tu ne peux rien, va-t-en !

» Mais, continue ardemment le qaïd, Abd el-Aziz se gardera bien de sortir ! Son vieux maghzen, fourbe et adroit, s'efforce de déchaîner la guerre-sainte, de pousser nos partisans contre vos soldats, avec l'espoir de vous faire faire la guerre à votre compte, à son profit ; et vous serez, encore une fois, ses dupes, si nous n'arrivons pas à faire entendre à temps nos supplications de neutralité. Ce que nous demandons est-il donc injuste ou excessif ? Un peuple n'a-t-il pas le droit de renverser un gouvernement qui le ruine et l'opprime ? Tu nous dis que nos déclarations de la première heure ont alarmé la France parce qu'il y fut question d'un retour à la situation du Maroc au temps de Mouley el-Hassen, d'un appel à toutes les puissances de l'Europe, parce que nous paraissions vouloir méconnaître l'acte d'Algésiras et la situation privilégiée de la France, et désavouer les dettes contractées par le gouvernement de Mouley Abd el-Aziz. Rien de tout cela n'était dans nos intentions. Tu sais mieux que personne que nos sympathies nous portent vers la France. Que n'a-t-on voulu causer avec nous ! Tous ces malentendus eussent été aplanis en une heure de discussion, et la France aurait su que notre plus ardent désir est de conserver ses sympathies, de l'avoir, plus tard, quand Allah aura fait triompher notre cause, pour amie, pour conseillère et pour auxiliaire. Notre fierté est trop grande pour que nous sollicitions de vous aucun concours avant la victoire. Seulement, dis bien à ceux qui pourront t'entendre qu'il est injuste d'aider nos adver-

saires et, par conséquent, de nous traiter en ennemis, nous qui combattons pour la justice, pour le bien et pour le progrès.

» ... Si nous avions pensé que vous y fussiez accessibles, nous vous aurions fait des promesses supérieures à celles de nos adversaires. Mais cette surenchère nous a paru indigne de vous et de nous. Qu'on attende l'heure de notre triomphe, et l'on verra si nous savons faciliter les entreprises agricoles, industrielles et commerciales... »

J'ai promis à Sid el-Madani de lui soumettre le résumé de notre entretien ; c'est dire que je m'attache à en respecter le sens et, autant que possible, la forme. Ce que je ne saurais rendre, c'est l'accent de sincérité de ce plaidoyer.

6 décembre

Le jeudi est traditionnellement consacré par le sultan aux joies intimes. L'afrag chérifien est resté discrètement clos hier, mais on m'a fait prévoir que je serais favorisé, ce soir, vers cinq heures, d'un définitif et suprême entretien.

En effet, au coup de canon du mogreb, un moghazni est venu me prendre, et m'a conduit sous la même tente verte où je fus mené l'autre soir. Le ministre de la guerre Sid el-Madani m'y a précédé. Point de périphrases ni de circonlocutions. Les compliments d'usage sobrement échangés, Mouley el-Hafid entre, de plein-pied, avec volubilité et feu, dans le sujet qui lui tient tant à cœur :

— « As-tu songé à nos arguments ? Notre bonne foi t'a-t-elle pénétré ; la droiture de nos intentions à l'égard des étrangers t'est-elle apparue ? Il faut que l'on comprenne bien la gravité de la situation. Tant que nous fûmes dans la période de préparation et de concentration, on a pu se leurrer sur notre but et se méprendre sur notre force. Aujourd'hui, nous marchons au grand jour. Notre but est Mouley Abd el-Aziz ; nos tentes sont au soleil ! Compte-les, et ajoute à leur effectif nos mahallas éparses dans toutes les directions, ainsi que les contingents des tribus prêts à se joindre à nous. Ce n'est plus avec des paroles

de miséricorde, et des conseils de sagesse qu'il faut nous aborder. Nous voulons une réponse précise et loyale. Notre question est celle-ci : La France a-t-elle vraiment pris fait et cause pour Mouley Abd el-Aziz, comme tous vos journaux le publient ?

» Accèdera-t-elle à notre requête, en restant témoin de notre lutte ? On nous doit la vérité, car il est évident que notre campagne s'orientera suivant votre réponse ; et ceci n'est pas une menace, mais l'expression d'une fatalité dont vous êtes les arbitres, et qui sera pour nous inéluctable. Nous sommes encore à quelques étapes de notre but, et, de même que vous avez douté de nos forces, de notre action, vous doutez encore de notre campagne, et vous attendrez la certitude de la dernière heure pour répondre à nos objurgations. Nous ne saurions nous en offenser ; l'ignorance seule est cause de votre silence. Mais, quand je serai devant Mazagan, il importera que j'aie un entretien avec le consul français, que j'échange, avec un plénipotentiaire français quelconque, la promesse de n'inquiéter en rien les Européens contre la promesse de la neutralité de la France.

» Je ne suppose pas que le facile débarquement des troupes de Mouley Abd el-Aziz, appuyé par la présence de vos frégates, vous fasse illusion quant aux sentiments des populations de Mazagan. J'ai occupé Mazagan sans soldats, quand il m'a plu. On la reprend de force ; c'est bien ! Mais la venue de ma harka pourrait modifier les choses. Ce n'est pas, en effet, avec cette poignée de soldats que vous avez débarqués que la ville me résistera. Donc, ou mon frère viendra la défendre, et Allah jugera entre nous deux ; ou bien Mazagan nous reviendra par un brusque revirement dont notre prévoyance et notre sollicitude voudraient épargner le danger aux Européens qui habitent la ville. »

A ce moment de notre entretien, un moghazni s'approche du ministre de la guerre et lui remet une missive urgente. Le sultan la prend, la décachète fébrilement, tandis que le soldat hausse sa lanterne pour faciliter la lecture. Mouley el-Hafid lit vite, à voix haute, et emphatiquement. Cette lettre émane du chef d'une mahalla qui opère en avant de la colonne, contre les Segharna : elle rend compte d'un engagement qui eut lieu hier

et qui dura plusieurs heures. L'ennemi a été « rompu » (*tquasserou*) avec des pertes sérieuses. Le qaïd, en annonçant sa victoire, ajoute qu'il est légèrement blessé au bras. Mouley el-Hafid exulte avec un sourire de triomphe.

— « En résumé, continue le sultan, tu pars demain, tu nous as vus, tu nous as entendus, tu nous as compris. Puisses-tu convaincre tes concitoyens que nous ne sommes pas les fanatiques stupides qu'on leur représente ! Nous ne demandons ni concours compromettant ni secours dispendieux. Nous réclamons seulement le droit d'en appeler, entre mon frère et moi, au jugement de Dieu. »

*
* *

La suite de cette épopée appartient à l'Histoire : Mouley el-Hafid, mettant à exécution ses menaces, fait appuyer, par ses mahallas et ses canons, les agressions des Chaouia dissidents contre nos troupes. En février 1908, il se met en marche vers le Nord, avec toute sa harka, et défile, de flanc, à portée de nos postes, narguant le général d'Amade que des ordres malencontreux contraignent à l'inaction. Il entre à Fès en triomphateur, fait déposer solennellement son frère et prend le titre de Sultan, sous le nom de Mouley el-Hafid el-Ghazi, « le Victorieux » !

Depuis lors, la Fortune n'a cessé de lui sourire. Sans cesse menacé, mais toujours triomphant, il a vaincu les Beni Mtir et les Zemmour qui avaient élu Mouley el-Kebir ; il a réprimé la rébellion du chérif el-Kittani ; il a saccagé les territoires des Oulad el-Hadj et des Hiaïna révoltés, et s'est emparé du célèbre prétendant rifain, le Rogui. Ses victoires, les orgies qui les fêtent, les libations dont il les arrose semblent avoir troublé son entendement. Il est atteint d'une mégalomanie féroce ; il se complaît aux tortures, pensant ainsi continuer la tradition des grands sultans sanguinaires, dont Mouley Ismaïl lui paraît le prototype. Son insolence envers les ambassadeurs et les consuls des puissances étrangères est stupéfiante. Il viole ses engagements, se rit des traités, refuse d'acquitter ses dettes…

*
* *

Mais ce n'est pas pour le vain plaisir d'étudier l'évolution psychologique de Mouley el-Hafid que je me suis attardé au récit de nos relations. Je voulais en tirer cette conclusion que nos généreux projets de pénétration pacifique, de collaboration avec le Sultan et son maghzen ne sont que d'irréalisables chimères. Elles nous ont coûté beaucoup de temps, beaucoup d'argent… trop de sang ! Les conseils, les menaces ne sont que des mots…

« Les mots — disent les Berbères — ne séduisent que les femmes, et n'effraient que les bêtes ! »

Eux, n'entendent que deux arguments : l'argent et la poudre. Et je ne sais pas de meilleure leçon de diplomatie marocaine que le geste du vieux cheikh des Zenaga, tendant aux brigands d'Anzour, d'une main ma rançon, de l'autre sa poudrière, et leur criant :

— Choisissez !

Janvier 1910.

CHAPITRE VIII

JOURNAL DE ROUTE DE ABD EL-AZIZ ZENAGUI
MOGADOR. TAROUDANT

Rapport d'Abd el-Aziz Zenagui

Le Marquis de Segonzac, en captivité chez les Oulad ben Tabia, me fit parvenir à Mogador, où j'étais rentré ramenant les débris de sa caravane, l'ordre de venir l'attendre à Taroudant, capitale du Sous.

L'entreprise était délicate, le Sous étant en complet état d'insurrection. J'organisai mon convoi, conformément aux instructions de mon chef, et, pour lui donner un semblant de garantie et un certain air de respect, je joignis un mokhazni aux lettres de recommandation que notre consul, M. Jeannier, avait bien voulu me faire obtenir du maghzen.

Ces lettres et ce mokhazni furent vains, je dirai même qu'ils me nuisirent. Car les lettres du maghzen, surtout lorsqu'elles recommandent des chrétiens ou leurs partisans, revêtent toujours un caractère mystérieux, dans leur forme et dans leur esprit. Il faut connaître à fond le maghzen pour pouvoir découvrir ce caractère.

Que l'on me permette d'en citer un trait comme exemple, mais il est grossier, celui-là :

« Ayez soin de lui (l'homme recommandé), lit-on, à la fin de certaines lettres, jusqu'à ce qu'il revienne protégé de la grâce d'Allah. »

Les six derniers mots composant cette formule consacrée, occupent une place où se voit la trace d'une autre expression complètement effacée, probablement : « Jusqu'à ce qu'il revienne, marqué du sceau de la colère divine. »

La lettre que j'avais pour le bacha de Taroudant portait ce signe conventionnel. J'avais ouvert la lettre et constaté ce fait, en présence de M. Jeannier, dans son consulat. Ce bacha, entre parenthèse, n'existait que dans l'imagination de l'amel de Mogador, car Taroudant n'avait point de gouverneur à l'heure où j'y allais.

Nous étions quatre hommes, et nous avions trois mulets, deux fusils, quatre revolvers, deux tentes, quelques lettres de crédit, une somme d'environ 600 pesetas, en monnaie hassanie, et tout ce que les instructions de M. de Segonzac, et l'expérience que j'avais acquise dans mon premier voyage avec lui me conseillaient d'avoir.

Parti de Mogador le 4 avril, et coupant l'Atlas au col de Bibaoun, j'arrivai à Taroudant le 9 de ce mois, à 10 heures du matin. C'était un dimanche, jour du marché.

Une affluence considérable d'acheteurs et de vendeurs, venus des tribus avoisinant immédiatement la ville, donnait à celle-ci un étrange aspect, du moins à en croire mes yeux qui l'avaient vue, un mois auparavant, dans un calme enchanteur. Je dis « avoisinant immédiatement la ville », car les gens d'autres tribus n'y avaient point accès, leurs luttes perpétuelles et obscures s'y opposant.

Taroudant est, certes, l'une des villes les plus vastes de l'empire marocain ; mais les ruines et les jardins intra-muros en occupent la moitié. Sa population, qu'on peut évaluer à cinq ou six mille âmes, se divise politiquement, en temps de paix, c'est-à-dire lorsqu'il y a un gouverneur fidèle au Sultan, en quatre parties dont chacune doit fournir un certain nombre de soldats. La qaçba forme, à elle seule, une cinquième partie, caste distincte, sauvegarde du bacha, avec lequel elle demeure.

Ces cinq groupes de population, habitant les cinq quartiers de la ville, prennent, en temps d'anarchie, le caractère de tribus voisines et ennemies ; c'est-à-dire que, dans la même ville, il peut

y avoir cinq partis, d'opinions différentes, se querellant les uns les autres.

Le dernier gouverneur de Taroudant est le bacha Hida ould Mouéis. Agé de 60 à 65 ans, il conserve encore la vigueur d'une jeunesse extraordinaire. Grand, très bien portant, grave et autoritaire, il est d'une activité qui n'a d'égale que son énergie. Il passa toute sa vie à détruire les influences des seigneurs ses voisins. Grâce à sa force de caractère, à sa volonté inébranlable et aussi à sa générosité, il put, durant son règne, doter son territoire d'une administration basée sur les principes de la justice et de l'équité. Il savait inspirer le respect, et l'emploi de la force en toutes circonstances caractérisait le mode de son gouvernement.

Le supérieur qui ne saurait que se faire craindre, son pouvoir ne pourrait être que chancelant. A la moindre incartade il se trouverait anéanti. Les détails qui suivent nous expliquent la manière dont fut renversé Hida ould Mouéis, renversement qui amena la révolution de tout le Sous.

« Quand le chat est absent, les souris dansent. »

Nulle part mieux qu'au Maroc ce proverbe ne peut être placé.

De même qu'on craint Dieu et qu'on lui obéit parce qu'il est partout, parce qu'il est en nous-mêmes, de même on craint le maître quand il est avec nous parce qu'il nous regarde, mais l'on s'en moque s'il vient à s'absenter.

A peine le bacha Hida et autres qaïds, rappelés par le Sultan, avaient-ils quitté le Sous qu'une révolution générale éclata dans tout ce pays.

Et il semble que le Sultan, en sollicitant, il y a quelques années, le concours des gouverneurs du Sous pour combattre le prétendant qui, en ce moment-là, occupait Taza, n'avait point pensé qu'il était impossible que dans des états si désunis, l'ordre se maintînt tout seul, ou simplement par la force acquise.

Malgrè tous les enseignements que lui ont fourni d'innombrables révolutions pareilles, le Sultan n'y avait, en effet, point réfléchi, et les principaux qaïds du Sous arrivèrent à la tête de déplorables combattants, laissant derrière eux leurs femmes,

leurs enfants, leurs biens, tout ce qu'ils avaient de plus cher. On sait l'échec que leur infligea le Rogui à la bataille mémorable de Taza. Eux, cependant, n'avaient qu'une seule pensée : battre en retraite, rejoindre le foyer maternel.

Les qaïds partis, on détruisit leurs palais, et, quand ils voulurent rentrer dans leurs tribus, on leur en interdit l'accès sous peine de mort.

Hida ould Mouéis était l'un de ces qaïds venus du Sous. Il avait laissé à Taroudant, tout son harem cloîtré dans la qaçba que gardaient ses mokhaznis au nombre de 60 fusils. A Ras el-Oued, son fils Ahmed, qaïd des Menabha, dès que son père eut quitté le Sous se trouva bloqué dans sa grande maison avec toute sa famille, ses frères et cousins et quelques amis. Il dût soutenir un siège de plusieurs mois, pendant lequel il reçut une balle qui lui ravit l'âme toute jeune, inassouvie. Son frère, le qaïd el-Hâj, lui succéda et ne se montra pas moins énergique. C'est un jeune homme d'environ 25 ans, très bien élevé, et d'une exquise politesse. Il a voyagé : c'est un pèlerin qui a visité l'Arabie, l'Egypte et l'Algérie. Il n'en parle jamais sans que ses yeux trahissent une joie indicible.

De retour au Sous, le bacha Hida trouve donc la face des choses entièrement changée : Taroudant, où il fut longtemps maître absolu, lui refuse toute hospitalité ; ses mokhaznis même, auxquels il avait confié la garde de la citadelle, ses concubines, ses esclaves et la gérance de tous ses biens, font cause commune avec le peuple et lui ferment la porte au nez. Un de ses soldats, Ahmed Kabba, dont je reparlerai lorsque je conterai comment je fus sorti du danger, Ahmed Kabba, ayant conquis la confiance des autres, en devient le chef et joue un rôle considérable dans les partis révolutionnaires. Les Houara, détrousseurs de profession, qui avaient toujours, soi-disant, dépendu du bacha de Taroudant, ont tenté plus d'une fois la dévastation de la qaçba du maître absent. Ahmed Kabba a su se concilier les Oulad Yahia, tribu attenant à la ville, en partageant avec eux les biens du bacha et c'est grâce à cette alliance qu'Ahmed Kabba a pu repousser les attaques continuelles des Houara.

Ces Oulad Yahia, tribu centrale du Sous, occupent toute cette

plaine fertile et très cultivée qui se prolonge, à l'Est, jusqu'à Taroudant qu'elle entoure de trois côtés et que les Menabha continuent à l'Ouest.

Leur qaïd el-Haj Driss, revenu de l'expédition de Taza, trouve sa maison détruite et son pouvoir usurpé par el-Haj Ali, grand brigand dont le système est de profiter des défaillances maghzenniennes pour descendre des montagnes, où il vit en exil, et venir ravager la plaine.

D'accord avec cet el-Haj Ali, qui le soutient contre les Houara, Ahmed Kabba est non seulement aujourd'hui maître absolu de la qaçba, mais encore il paraît avoir, à Taroudant, une autorité très peu contestée.

Tel est l'état du Sous au moment du retour du bacha Hida.

Tous les habitants de Taroudant, sauf quelques gros commerçants, déclaraient désavantageuse la présence d'un maghzen chez eux. Et c'est étonnant, car les citadins sont en général pacifiques, et ne demandent pas mieux que de vivre paisiblement sous l'ombre protectrice d'une égide quelconque.

Le bacha Hida peut donc s'en laver les mains. Mais il le comprend si bien qu'il n'insiste point, sans toujours perdre l'espoir qu'un jour plus ou moins lointain, un vent favorable lui rapportera son pouvoir.

En attendant que ce jour fut venu, il s'en fut chercher asile dans la maison de son fils encore assiégée.

L'arrivée soudaine du grand bacha jeta dans le cœur de tous les Mnabha une sorte de terreur panique si intense, si pénétrante, que leurs notables, au nombre de dix-huit, ne tardèrent pas à venir se prosterner devant ses genoux, offrant leurs excuses et leurs cadeaux. Un accueil, cordial en apparence, leur fut réservé. On fit la fête. On mangea des tajin, du méchoui, du couscous. Puis, on fumait du kif ; quelques-uns, à ce qu'on m'a dit, buvaient même du vin, que quelques prévoyants israélites du voisinage avaient fermenté.

Les chaleurs enchanteresses de cette boisson dilatant leur esprit, tout le monde se mit à chanter. Mais le kif produisit bientôt son effet délirant. Et Morphée ne tarda pas à étendre

ses ailes sur ces hôtes assoupis. Leurs armes étaient en sûreté dans une pièce à côté, et les portes du palais fermées.

Alors apparut le bacha, comme un spectre majestueux et lent, et, derrière lui, des hommes aux physionomies sinistres tenant la chaîne d'une main et le poignard de l'autre. Et le bacha, d'une voix grave, vibrante : « Traîtres, fils de traîtres ! Cadavres abominables ! Chiens de malheur ! Vous avez tué mon fils qui m'était aussi cher que ma main droite, eh ! bien, cette main droite, et ce khanjar qu'elle brandit, vont, en un clin d'œil, vous ravir la vie. »

La main droite du bacha ne tua personne.

Ligotés ce soir-là même, les notables des Menabha furent, le lendemain, fusillés tous ensemble et jetés dans un puits.

La nouvelle, répandue, tel un éclair, valut au bacha la soumission de toute la tribu Menabha. C'est aujourd'hui dans tout le Sous la seule tribu qui soit dite maghzen.

J'ai traversé deux fois le Sous dans son état actuel que je viens de décrire.

Mon second voyage a été marqué par une mésaventure dont voici le récit.

Un ou deux jours avant mon arrivée à Taroudant des raqqaçs spéciaux avaient déjà informé les gens du Sous, et particulièrement les Oulad Yahia, qu'un chrétien cousu d'or et porteur d'armes magnifiques allait arriver dans leur pays. Le chrétien, c'était moi !

Arrivé à Taroudant à 10 heures du matin, je plaçai mes bagages dans un fondouk, et allai trouver les négociants auxquels j'avais à remettre des lettres de recommandation et de crédit. Je m'adressai pour les renseignements à un juif que j'avais connu pendant mon premier voyage, et auquel j'étais recommandé, cette fois, par le consul allemand de Mogador. Il me reçut dans sa boutique, m'offrit du thé. Des gens venaient s'informer du prix de certaines marchandises mais n'achetèrent rien. Entre temps ils glissaient sur moi des regards curieux et s'en allaient souriants. Je n'y faisais nullement attention. On fit signe au juif de sortir. Il sortit et revint me dire : « Ces gens-là vous disent chrétien. » Le visage blanc du juif Lévy Belka-

noun, c'était son nom, était si pâle, on l'eût dit à l'agonie ; ses yeux apeurés si clignotants, et ses membres si tremblants, qu'il m'eût probablement refusé toute explication si je lui en eusse demandé. Il me pria de m'éloigner de sa boutique et j'obéis sans rien dire.

Sa boutique se trouve dans ce grand bazar où tous les négociants de marque font leur trafic. Il n'a qu'une porte et c'était là que plusieurs centaines d'individus attendaient la sortie du « chrétien ».

Les négociants, effrayés par le nombre de cette foule croissant de plus en plus, fermèrent tous leurs boutiques et obligèrent le juif à livrer son roumi.

Quand je fus à la porte du bazar tout le monde se lança sur moi, tels les vautours affamés lorsqu'ils découvrent leur proie.

Harcelé, tiraillé comme peut l'être une balle dans les mains de joueurs habiles, je pus rester en vie grâce à la convoitise de mes agresseurs, convoitise qui excitait en eux une espèce de jalousie égoïste, car chacun voulait avoir tout mon or pour lui seul. Mon or, s'imaginaient-ils, revenait de droit à qui me tuait. Les naïfs croient que c'était pur fanatisme ; qu'en se disputant le meurtre d'un chrétien, les fanatiques s'en disputaient la récompense céleste. Cela, je n'y crois pas, car de tous temps et partout, les actes de brigandage commis au nom de la religion ont toujours pour mobile l'intérêt matériel.

Si Mbarek d'Abda, vous qui m'avez sauvé la vie, je revois en ce moment avec une précision singulière l'image de votre brun visage !

Et vous, Ahmed Kabba, qui avez pris une grande part à ce sauvetage, qui m'avez enlevé aux griffes de la mort en m'enfermant dans la qaçba dont vous êtes sans conteste le vrai chef, je ne vous oublierai jamais !

Le premier me conduisit, au milieu de la foule, chez le qadi de la ville. Il était le dernier à fermer sa boutique qui se trouve à la porte du bazar.

— Seigneur ! lui dis-je, ces gens-là me croient chrétien, et je suis, pourtant, un fervent musulman. Je sais de mémoire le Qoran puissant qui est la parole de Dieu même, et je possède,

des connaissances mystiques, théologiques et littéraires. Si ces gens-là s'obstinent à me croire un chrétien maudit, je ne l'oublierai pas demain, devant le Seigneur, lorsque les créatures comparaîtront toutes nues et que fortune et enfants ne serviront de rien. »

— « Cela ne me regarde point », me répondit Si Mbarek qui était bien convaincu que j'étais chrétien. Puis il n'éprouva aucune honte à me faire cet aveu : « Les chrétiens, aujourd'hui, dit-il, sont bien plus forts dans les sciences musulmanes que les musulmans eux-mêmes. »

Alors me tournant vers la foule et d'une voix frémissante :

« Ceux qui tuent volontairement un bon croyant, leur dis-je, leur récompense sera le séjour éternel en enfer. » Ils n'y entendaient rien les bons musulmans qui m'entouraient ! mais Si Mbarek eut maintenant pitié de mon sort : « Suis-moi », me dit-il. Je le suivis, le tenant par la main, jusqu'à la maison du Qadi.

Un pays en révolution, on ne peut le comparer à rien, même au Bled es-Siba où les sociétés, différentes parfois quant aux mœurs et coutumes, possèdent des institutions immuables, réglant leurs genres de vie sociale. Il ne peut avoir ni les lois du passé qu'il vient d'abolir, ni celles, à plus forte raison, d'un pays siba qu'il n'a pas connues ou qu'il a tout au moins oubliées.

J'ai connu le Bled es-Siba. J'y ai vécu plusieurs mois. Ce qui m'a le plus frappé, c'est cette sécurité, cette entente cordiale de tous les membres de la société, cette étonnante discipline qu'on y remarque et qui manque souvent dans un pays de gouvernement.

Dans un pays en révolution, il n'y a qu'une seule loi, primitive sans doute, mais paraissant être dictée par la nature même de l'homme : C'est la loi du plus fort.

Le Sous d'aujourd'hui en fournit un exemple frappant, cette haute vallée du Sous surtout, qui jouissait naguère d'un simulacre de gouvernement, et où les voyageurs circulaient sans danger avec leurs riches caravanes et bagages. Je ne sais si c'est l'Islam qui fortifie leur âme, mais il m'a semblé que les gens du Sous étaient tous forts, ou croyaient l'être, depuis les plus

misérables qui portent des haillons jusqu'aux plus riches de force et de fortune ; je n'en ai point remarqué un seul qui me parût réellement faible, même ce malingre commerçant, Si Mbarek d'Abda, qui a osé prendre seul l'initiative de me faire obtenir justice, en me conduisant au milieu d'une foule compacte chez le qadi.

La maison du qadi est placée au fond d'une impasse couverte, espèce de couloir.

Les foules qui me suivaient, qui, à chaque pas, essayaient de m'arrêter, qui me frappaient des mains et des pieds, qui déchiraient mes vêtements, en criant : « A mort le chrétien ; tuez l'infidèle ; venez à la guerre sainte, ô musulmans ! » ces foules proclamant la guerre sainte contre un seul chrétien égaré dans leur pays, n'osaient point franchir ce couloir et entrer dans la maison du juge où je fus demander justice.

Tandis que j'exposais l'affaire au qadi des foules nouvelles rendaient plus tumultueux les rassemblements formés à l'entrée du couloir. Un vacarme inouï. Tous parlaient en même temps pour demander à peu près la même chose : que le qadi leur livrât le chrétien réfugié dans sa demeure ; sinon, ils y entreraient de force.

Ce qadi n'est en fonctions que depuis les débuts de la révolution.

Soutenu par el-Haj Ali des Oulad Yahia et, par conséquent, formant çoff avec Ahmed Kabba de la Qaçba, il a, d'autre part, tous les Houara pour ennemis, et même une partie des habitants de la ville.

Soupçonné riche et n'ignorant point les intentions de ses ennemis qui, déjà, avaient essayé de le manger dans sa propre maison, il accepta l'ultimatum, le cœur effaré. Il était sûr, cependant, que j'étais musulman, car je le lui avais prouvé par la dernière des preuves : Je fus examiné !

Il donna l'ordre à ses mkhâznia de me livrer à mes bourreaux, et, après avoir vainement insisté, je fus contraint de sortir.

Quand je fus au bout du couloir, Ahmed Kabba arrivé me fit rebrousser chemin. Et je comparus de nouveau devant le juge qui venait de me condamner à mort.

Kabba fit en ma faveur une longue plaidoirie.

« Cet homme-là, dit-il au qadi, fût-il même chrétien, s'il retombait dans les mains des Houara, serait instantanément coupé en morceaux. Et alors, ce ne sont pas les Houara seulement qui en seraient responsables devant Dieu et devant ses créatures, mais nous-mêmes, surtout, gens de la ville : il est à la fois notre hôte et notre âr, et ce serait pour nous une double honte. »

Mais, les foules insistant, le qadi ne voyait point la possibilité de me garder chez lui. « Amenez-le à la mosquée, dit-il, et on y viendra l'examiner. »

Maintenant, comme tout à l'heure, Ahmed Kabba s'opposait énergiquement à l'exécution de ce deuxième arrêt du qadi.

Les foules, à qui l'on suggéra l'idée d'aller au fondouk d'abord manger les biens du chrétien, disparurent soudain, et, accompagné de Kabba et suivi de ses soldats, je courus vers la qaçba. Aussitôt que j'y fus on en ferma les portes. Il était exactement une heure quand je me trouvai en lieu sûr.

Que s'était-il passé dans la ville ? Kabba et ses amis venaient m'en donner des nouvelles à mesure qu'ils en apprenaient.

D'abord le marché de ce jour-là fut réduit à néant.

Les commerçants qui avaient des magasins purent les fermer, laissant en sûreté leurs marchandises. Mais ceux qui vendaient en plein air se virent publiquement pillés. Et rien n'est plus touchant que l'aventure de ces pauvres femmes qui avaient mis longtemps à coudre à la main quelques vêtements simples qu'elles cherchaient à vendre et qu'on leur vola.

Le juif Lévy Belkanoun, qui devait me rendre quelques services, s'était caché dans une maison mauresque, chez un musulman de ses amis et protecteurs. On y était venu le questionner et il avait répondu que j'étais parfaitement chrétien, apportant aux chioukh Ben Tabia la rançon de M. de Segonzac. C'était probablement la peur qui lui fit dire ce mensonge.

Les pillards, en effet, ne souffraient point qu'on leur dît : « il n'est pas chrétien. » Cela les eût détournés de leur but qui était de tuer le chrétien, uniquement pour s'emparer de ses biens.

La foule s'était transportée au fondouk et essaya d'y pren-

dre tout ce que j'y avais laissé. Mais le propriétaire de l'établissement ferma bientôt les portes, et ceux parmi les envahisseurs qui y étaient déjà entrés, n'en pouvaient plus sortir. Mes trois mules souffraient : chacune d'elles était entourée de plusieurs individus qui la tenaient, les uns par la gueule et les oreilles, les autres par les pieds et la queue. Ils indiquaient ainsi la part qui devait leur revenir dans le partage du butin.

Un des hommes que j'avais pris à Mogador s'était sauvé par la terrasse du fondouk ; un autre, le mokhazni, soldat de Sidna, était devenu comme fou, il demeura jusqu'au lendemain, bouche béante, les larmes plein les yeux ; à chaque question qu'on lui posait il répondait par des sanglots. Le troisième, Bachir, brave et fidèle serviteur, avait, dès que la nouvelle lui fut parvenue, placé mes affaires dans un magasin qu'il ferma à clef ; et comme il répondait toujours que je n'étais pas roumi, il fut roué de coups, et on lui passa même un couteau sur le cou, n'ayant fait néanmoins qu'effleurer sa peau.

Les notables de la ville, s'étant réunis, décidèrent de me défendre contre les pillards ; convaincus maintenant que j'étais vraiment mulsuman.

On sonna l'alarme : soixante soldats, fournis par les quatre quartiers de la ville, furent envoyés au fondouk ; d'autres circulaient en ville.

Quatre heures après-midi. Quarante cavaliers des Oulad Yahia, et à leur tête le fameux brigand Haj Ali, firent alors leur entrée menaçante dans Taroudant. Il y avait deux jours qu'ils étaient prévenus de la prochaine arrivée d'un chrétien. Et ils étaient venus tout armés, et en nombre, pour empêcher qui que ce fût d'avoir une part dans le butin.

Les notables de la ville s'adressant au chef des Oulad Yahia : « Si tu es venu manger le chrétien, lui disent-ils, celui-là n'en est pas un. C'est un vrai musulman, et, d'ailleurs, tu peux t'en rendre compte par toi-même, car rien n'est plus facile. » Ils faisaient allusion à la circoncision.

Soit ! firent les Oulad Yahia. Mais il faut que ses biens lui soient rendus par nous-mêmes, et suivant les règles d'usage.

Le qadi, ses secrétaires et quelques notables arrivent au

fondouk. Les Oulad Yahia sont là et l'on enregistre mes bagages, un à un, jusqu'aux épingles.

Le soir, vers 9 heures, ma caravane, conduite par les Oulad Yahia, arrive à la qaçba, complète.

C'est devant les secrétaires du qadi, devant Kabba, Si Mbarek et d'autres que les Oulad Yahia m'ont mis en possession de tous mes objets.

Sur leur demande, je leur en donne un reçu.

C'est fini, tout le monde s'en va. Les Oulad Yahia ne s'en vont pas cependant, et, pour je ne sais quelle raison, veulent absolument que je leur donne : 2 fusils, 1 revolver, 2 tentes et une somme de 100 douros. J'accepte le marché, non sans discussion.

Le lendemain, à 8 heures du matin, le qadi de la ville, ses secrétaires, quelques notables, Kabba et ses mokhaznis m'accompagnent jusqu'à la porte de Taroudant où m'attendaient trois cavaliers des Oulad Yahia. Je traverse avec ces derniers leur tribu et j'arrive après midi chez les Menabha. Enfin je peux respirer maintenant. Je suis en Bled el-Maghzen et je serai demain l'hôte du grand bacha Hida Ould Moueïs.

Le bacha me fit reconduire à Merrakech d'où je rentrai à Mogador.

Abd el-Aziz Zenagui.

DEUXIÈME PARTIE

Renseignements

Politiques, Economiques, Statistiques, Sociologiques, Religieux.

Nous avons groupé dans cette Deuxième Partie les renseignements qui nous ont été fournis par des informateurs indigènes, ou que nous avons pu recueillir nous-même :

1° sur la situation économique ;

2° sur l'organisation politique, religieuse et sociale ;

3° sur la géographie du Sud marocain.

Nous livrons ces documents tels que nous les avons recueillis. Sous leur forme incomplète, imprécise, approximative ils peuvent fournir la trame d'une enquête plus serrée. L'expérience nous a souvent prouvé combien il est difficile de déchiffrer un pays totalement inconnu, combien le moindre canevas de carte est précieux pour s'y orienter, pour le comprendre.

Ces renseignements ne prétendent à rien de plus ; ils appellent le contrôle et la critique de ceux qui nous suivront (1).

(1) Nous tenons à rendre hommage une fois de plus à notre éminent devancier le Vicomte Ch. de Foucauld dont la *Reconnaissance au Maroc* demeure le modèle de l'exploration marocaine.

Nous voulons remercier aussi M. Robert Boulle, représentant à Mogador du Comité du Maroc, pour le précieux concours qu'il a donné à tous les membres de notre mission, et pour le soin qu'il a pris de nous chercher et de nous faire venir des informateurs sérieux.

CHAPITRE PREMIER

SITUATION ÉCONOMIQUE DU MAROC MÉRIDIONAL, ET POSSIBILITÉS QU'ELLE COMPORTE

La région située au Sud du Haut-Atlas, entre le Sahara et l'Océan, est isolée du monde extérieur, par la nature d'abord, ensuite, par la volonté du Sultan. Le désert et la montagne l'enserrent sur trois faces ; l'Atlantique baigne la quatrième, et la disgrâce de ce littoral peu accessible, bordé de dunes, ceint d'une barre presque partout dangereuse, s'aggrave de l'obstruction qu'un souverain défiant oppose à toute pénétration étrangère.

Le Sud marocain ne communique avec le reste de l'univers que par une demi-douzaine de cols qui franchissent le Haut-Atlas. Il suffirait de les bloquer — et ce serait chose facile — pour que cette région devînt une véritable île. Si l'on ajoute que les populations berbères et arabes qui l'habitent sont en état d'insoumission permanente, on voit que ce champ d'action est isolé, vierge de toute pénétration, et sans maître. Il présente à notre enquête quatre côtés distincts ; nous examinerons successivement ces quatre faces.

*
* *

Trois provinces : le Sous, le Tazeroualt, l'oued Noun, baignent dans l'Atlantique. Leurs côtes sont assez bien connues ; une mission hispano-marocaine les étudia en 1883 (1). Le sul-

(1) Rapport manuscrit de l'ingénieur José-Manuel Alonzo. *Bulletin du Comité de l'Afrique française.*

tan Mouley el-Hassen se croyait assez fort pour lever l'obstruction qui pesait sur cette région et ouvrir ses marchés au commerce européen. Ce projet ne fut jamais réalisé. Il est urgent de le reprendre et facile de l'exécuter.

La famine qui désole en ce moment même tout l'Empire chérifien nous fournirait un prétexte de visiter la côte, une occasion de l'alimenter, d'y nouer des relations commerciales. Les habitants eux-mêmes nous y convient (1). Ils ont adressé une requête au Sultan, sollicitant qu'on les ravitaillât par mer, comme cela se fit lors de la dernière famine. Le Sultan n'a pas répondu à leur demande. Ils ont décidé de passer outre. Leur loyalisme ne va pas jusqu'à mourir de faim pour complaire au vague et loitain souverain, qui n'a souci — disent-ils — que de ses plaisirs.

Le premier port à ouvrir est celui d'Agadir-Irir. Son gouverneur, le cheikh Mohammed, beau-frère du plus puissant des trois qaïds de Haha, Sid Embarek el-Gellouli, s'est déjà mis en rapport avec un négociant anglais, auquel il a fait une commande de blé.

Dira-t-on que nous violons l'intégrité du Maroc en pénétrant par une porte qui s'ouvre d'elle-même ? Se trouvera-t-il quelqu'un pour protester contre une initiative qui élargit le marché du monde ?

La Commission espagnole signale, en second lieu, le point de Sidi Mohammed ben Abd Allah comme le plus propice à la création d'un port. Cette partie du littoral dépend du chérif du Tazeroualt, Ahmed ould Sidi Mohammed ou Hachem, chef de la confrérie des Ouled Sidi Ahmed ou Moussa, qui réside à quelques kilomètres d'Ilir. Ce chérif est animé d'idées très

(1) Les événements politiques qui ont bouleversé le Centre et le Nord du Maroc n'ont fait qu'aggraver l'isolement du sud marocain et son désir d'émancipation économique. Le danger est que les gens de ces régions prennent pour confidents de leur désir tous ceux qui passent. C'est ainsi qu'en 1908, un Belge, le Dr Tacquin, s'efforça d'organiser une société pour mettre en valeur le sud marocain ; et que, à l'heure actuelle, MM. Mannesmann, sujets allemands, dirigent dans le Sous une très active pénétration qui a pour but les gisements miniers que nous avons signalés (1910).

libérales et désireux d'entretenir de bonnes relations avec les puissances étrangères. Il vient de succéder à son père, Mohammed ou Hachem, décédé au retour d'un pèlerinage à La Mecque. Mohammed ou Hachem avait souvent manifesté le désir d'entrer en relations avec la France. Il avait même sollicité la protection française lors de la campagne du sultan Mouley el-Hassen dans le Sous. Tout récemment encore, il faisait adresser, confidentiellement, à un personnage officiel de nos amis, une lettre en hébreu, pour s'informer des intentions de la France.

Enfin le qaïd Mohammed ould Beirouk, gouverneur de l'Oued Noun, résidant à Goulimin, vient d'envoyer son neveu à Mogador, avec la singulière mission d'y commander un scaphandre pour curer les puits de sa région dont les eaux baissent d'une façon inquiétante. Cet envoyé a pris un négociant anglais pour confident des desiderata de la province d'Oued Noun. L'on y voudrait accroître le mouvement commercial, et amener des bateaux étrangers sur la côte. Mais le souvenir des tentatives antérieures (1) inspire quelques défiances, et l'on désire, avant toutes choses, entamer des pourparlers avec les diplomates et non avec des négociants.

On nous a encore rapporté des propos analogues tenus par le qaïd el-Hadj Mohammed du port d'Arbalou, le qaïd Bihi de l'oued Massa, les qaïds Ould Brahim ou Saïd et Mohammed Açouab des Aït bou Amran, Saïd el-Glioui d'Aglou.

Rien n'est plus simple que de vérifier ces dires. Nous avons sous la main des intermédiaires alliés ou amis de tous ces personnages. Cette enquête pourrait être faite en un mois ; aussitôt le résultat connu — et nous n'avons nul doute qu'il confirme nos renseignements — on pourrait envoyer sur cette côte une mission mi-scientifique et mi-commerciale dont l'œuvre nous paraît devoir être facile et féconde.

*
* *

Le Haut-Atlas forme une cloison naturelle entre la plaine de Merrakech et la région qui nous occupe. Des cols suffisamment

(1) Affaire de « *la Tourmaline* ».

nombreux et assez praticables la traversent, et mettent le Sud en relations commerciales faciles et suivies avec le Nord. Le passage de ces cols est libre pour tout le monde, sauf pour nous...

Ici, comme sur la côte Est, l'obstacle naturel est surmontable ; la difficulté provenant du mauvais vouloir des habitants est peu de chose ; l'obstruction chérifienne est la véritable barrière.

La route la plus occidentale est celle qui mène de Mogador à Agadir. On la fait en quatre étapes, elle est bonne et sûre. Les qaïds de la province de Haha : Embarek el-Guellouli et Hamed Enflous (1) sont en rapport avec les consuls et les négociants de Mogador. Ils observent strictement la consigne qu'ils ont reçue de nous interdire le passage, mais seraient tout disposés, pour peu que leur intérêt y fut lié, à favoriser notre extension commerciale vers le Sud.

Le col de Bibaoun met en relation Imi n'Tanout et Taroudant, une bifurcation, dite col d'Ameskout, joint Mogador à la nzala d'Argana. C'est la grande route du Maghzen. Elle est gardée par le qaïd Si Abd el-Malek el-Mtougui, dont le commandement s'étend sur les Ida ou Mahmoud, les Aït B'kher, les Ahl Irri, les Ahl Imi n'Tanout et les Mtouga. Le col débouche à el-Meneizla sur le territoire des Haouara, qui relève normalement du bacha de Taroudant, Haïda ould Oummeis.

La région de Taroudant est, à l'heure actuelle, en pleine insurrection. Le bacha est réfugié dans sa forteresse, hors de la ville. Les principaux chefs insurgés sont : cheikh Yahia, de Meskina ; cheikh Mohammed, des Aït Cheddekh ; cheikh el-Arbi, de Qfifat ; cheikh el-Mahfoud, des Ida ou Mennou ; cheikh Mohammed, des Ida ou Mohammed ; cheikh el-Arbi, des Ahl Adnim ; qaïd el-Hadj el-Hassen, de Qsima, etc., etc.

J'énumère à dessein les noms de ces chefs, dont quelques-uns me sont personnellement connus. Tous sont en relations excellentes avec des Européens, et l'on est certain de trouver bon accueil chez eux.

(1) Le qaïd Enflous fut notre plus fidèle allié et le dernier soutien dans le Sud de la cause du Sultan Mouley Abd el-Aziz (1910).

Le col de Goundafi conduit de Amizmiz au Ras el-Oued, c'est-à-dire à la haute vallée de l'oued Sous, comprise entre le confluent des oueds Tifnout et Zagmouzen, et Taroudant. Le commandement du qaïd Si Taïeb el-Goundafi, qui en a la garde, s'étend, au Sud, jusqu'à l'Anti-Atlas ; à l'Est, jusqu'au territoire des Aït Semmeg ; à l'Ouest, jusqu'à Taroudant.

J'ai été l'hôte de Si Taïeb el-Goundafi en 1899. C'est un homme actif, un esprit ouvert. Nous aurions en lui un précieux auxiliaire. Il a pour khalifa son frère, Si Brahim, qui l'a remplacé pendant son long séjour à la cour de Fez.

Le Sultan vient d'envoyer deux mahalla d'un millier d'hommes chacune à Si Taïeb pour l'aider à faire rentrer le Sous dans le devoir. L'une de ces mahalla est commandée par Mouley Arafa, l'oncle du Sultan. Elle punira au passage les Ouled Beç-Çbâa et les Aït Imour qui se sont révoltés, et se joindra à la mahalla du qaïd el-Hadj Ali. Les deux mahalla seront secondées par la mahalla du Sous, actuellement commandée par le qaïd el-Hassen el-Mezmizi, qui se portera de Tiznit, sa garnison normale, vers Taroudant. Ces opérations ont dû commencer vers la fin de mai 1905 (1).

Les principaux chefs du Ras-el-Oued sont : el-Hadj Mohammed el-Mtagui, chef de la tribu des Mtaga, voisine de Taroudant ; le qaïd el-Hadj Driss el-Yahiaoui, chef des Ouled Yahia ; el-Arbi Alozé, qaïd d'Aoulouz ; le cheikh Mhammed des Aït Semmeg.

Tous ces chefs ont été pour moi des amis précieux. Ils m'ont témoigné un véritable dévouement pendant les épreuves que j'ai traversées. Je suis resté en relation avec eux. Leurs territoires nous sont ouverts et leur bonne volonté nous est acquise.

Le col de Telouet, qui conduit de Sidi Rehal à Tikirt, et le col qui met Demnat en communication avec la haute vallée de l'oued Dra, désignée sous le nom d'oued Dadès, relèvent de Sid

(1) Elles se sont terminées par la pacification de toute la région. Le qaïd de Goundafi, retranché dans sa qaçba, s'est prudemment abstenu de prendre parti dans la querelle entre les deux sultans. Il est vassal soumis de Mouley el-Hafid, mais nul n'ignore qu'il a peu de sympathies pour son grand voisin le qaïd du Glaoui (1910).

el-Madani ben el-Mezouar, qaïd du Glaoui (1). Les khalifas du qaïd sont : ses frères Sid Hammadi, gouverneur du Ouarzazat ; Si el-Hadj Thami, résidant à Sfès, chargé de l'administration des Mesfioua ; Sid Hassih, actuellement occupé à réduire l'insurrection des Srarna contre leur qaïd bel Moudden ; le khalifa de Demnat, el-Hadj Mohammed abd Allah Abellakh el-Kerouli, dont l'autorité s'étend jusqu'aux Aït bou Zid et aux Aït bou Ouli, dans l'Est, et jusqu'au district de Skoura, au Sud. Nous avons été leurs hôtes au cours de ce voyage. Tous nous ont prêté leur concours et sont prêts à venir en aide à quiconque se recommandera de nous.

Le qaïd du Glaoui est le plus puissant seigneur de tout le Sud marocain. Par de-là le domaine soumis à son administration directe, il commande, à l'Est, jusqu'à l'oued Reris, au Sud jusqu'à la Feija, à l'Ouest jusqu'à l'oued Zagmouzen et au territoire d'Ounzin. Parmi ceux de ses vassaux qui me sont connus, je citerai le cheikh Hammou ez-Zenagui, chef héréditaire de la grande tribu des Zenaga, comme particulièrement favorable à notre pénétration commerciale. Les Zenaga circulent librement du Tafilelt à l'Oued Noun ; ils possèdent encore d'importantes propriétés à Tisint. Par eux, nous pourrons étudier tout l'Anti-Atlas, jusqu'au Sahara marocain où leurs bergers conduisent en hiver d'immenses troupeaux.

Au delà de Demnat, le Haut-Atlas est peuplé de tribus berbères encore réfractaires à toute pénétration. Aucune autorité politique n'y est écoutée. Toute tentative de ce côté serait prématurée. Il y a lieu cependant de nouer et d'entretenir des relations avec les chefs religieux qui seuls ont accès dans cette région barbare. Ils ne sont que deux : Sid Ali ou Hossein el-Ahançali et Sid Ali Amhaouch.

Le premier a deux zaouias (2), l'une à l'entrée, l'autre à l'is-

(1) On sait que le qaïd du Glaoui a été l'instigateur du soulèvement du Sud marocain contre Mouley abd el-Aziz. Il a donné sa fille en mariage au frère du sultan, Mouley el-Hafid, qu'il a fait proclamer à Merrakech puis à Fez. Il est maintenant grand vizir ; son frère Si el-Hadj Thami est bacha de Merrakech (1910).

(2) Première partie, pages 38 à 45.

sue du col d'Ahançal d'où sortent, d'une part l'Assif Ahançal, principal affluent de gauche de l'oued el-Abid, et de l'autre l'oued Thodra, affluent de l'oued Ziz. La clientèle spirituelle des Ahançali est composée des Aït bou Zid, Aït Atta, Aït Içah et Aït Soukhman.

Sid Ali Amhaouch habite la zaouia d'Arbala (1), voisine des sources de l'oued el-Abid et de l'oued Mlouya. Sa renommée est grande et son influence considérable. Les Aït Abdi, Aït Sri, Aït Ihoudi, Aït Ouirra, Aït Içhaq, Aït Ichcheqqeren, Aït Yahia, Aït Ihand, lui obéissent.

Nous avons eu ces deux cheurfa pour hôtes et pour guides pendant plusieurs jours ; leur sentiment pour nous se résume dans ces mots, que le chérif Amhaouch adressait aux cavaliers des Aït Yahia, à la suite d'une fantasia donnée en notre honneur : « Fabriquez de la poudre, fourbissez vos armes, entraînez vos chevaux, la guerre sainte est proche ! »

Il est utile de connaître ses ennemis, de les surveiller, d'avoir des agents chez eux. La chose nous sera facile ; les deux cheurfa sont affiliés à la confrérie des Derqaoua, et Sid Ali Amhaouch est l'ami du chérif de Tamesloht, qui est de tout cœur dévoué à la France (2).

Les deux derniers cols qui franchissent le Haut-Atlas, avant que la chaîne ne s'affaisse et ne se perde dans les déserts du Sud Oranais, sont le col de Tifnout et le col de Telrount.

L'oued Reris sort du premier, l'oued Ziz du second. Les Aït Haddidou et les Aït Merrad peuplent l'un, les Aït Izdeg l'autre. Toutes ces tribus montagnardes sont difficiles à aborder. Le voisinage de l'Algérie les rend défiantes et agressives. Il n'y a chez elles ni chef politique, ni chefs religieux dont l'influence soit prédominante, mais nous aurons de ce côté un agent d'information et de pénétration qui est exclu de la partie centrale de l'Atlas : le juif.

Nul ne connaît mieux le Maroc que les Israélites. Nous avons le devoir de signaler comme l'une des œuvres les plus utiles à

(1) Première partie, pages 53 à 59.
(2) Mouley el-Hadj, chérif de Tamesloht, est décédé en 1908.

notre pénétration, le développement des écoles israélites, et c'est pour nous un plaisir de reconnaître avec quel dévouement éclairé les maîtres des écoles de l'Alliance française israélite de Mogador et de Merrakech se consacrent à cette tâche de nous préparer des auxiliaires.

Il y a beaucoup à faire encore pour mettre ces écoles en mesure de suffire à la population juive. Ce n'est qu'une question de très peu d'argent, m'a-t-on dit, et je ne doute pas, tant le but est intéressant, qu'on ne le trouve vite et qu'on ne l'emploie bien.

*
* *

La face Est de notre quadrilatère est formée par le Tafilelt. Nous sortons ici de l'empire chérifien pour entrer dans la sphère d'attraction de l'Algérie. Ce bassin saharien n'est rattaché au Maroc que par ses traditions. Il doit devenir client de l'Oranie. La géographie a des arrêts contre qui la politique ne saurait lutter. Une oasis, de même qu'une île, est vassale du continent le plus proche. Or ici le plus court chemin qui joigne le Tafilelt à une terre fertile mène à Béchar, point terminus de notre chemin de fer du Sud oranais (1).

D'ailleurs, les sentiments de cette population sont peu fixés. Il court sur elle un dicton berbère qui la juge : « le Berbri n'a qu'un maître : la poudre ; le Filali n'a qu'un Dieu : l'argent ! » Au Sultan qui fait appel à son loyalisme, le Filali répond en montrant l'Est ; à l'Oranie qui le sollicite il montre l'Ouest. En réalité, il ne tient à rien qu'à son indépendance… financière surtout. Il masque la peur que nous lui inspirons du nom de fanatisme, et son mépris pour le Sultan du nom d'orthodoxie.

Le Tafilelt est alimenté par deux routes : celle de Fez, longue de dix étapes, qui passe normalement par le col de Telrount et occasionnellement par celui de Tounfit ; celle de Merrakech, longue de douze étapes, qui emprunte le col de Telouet.

Par l'une, les marchandises arrivent, en temps ordinaire,

(1) De Béchar à Bou Denib, 140 kilomètres environ, en suivant la vallée de l'oued Guir, avec de bons points d'eau aux étapes. De Bou Denib au centre du Tafilelt, 30 kilomètres.

majorées de 50 0/0 ; par l'autre de 60 0/0. Ces chiffres montent, en temps d'insurrection, au-delà de 100 0/0. Enfin, le cas s'est vu d'un véritable blocus, isolant le Tafilelt du Maroc. Il suffit pour cela que soient fermés les deux cols qui relient cette colonie à sa métropole.

Il nous serait possible de déterminer, à notre gré, cette obstruction. Le Tafilelt est presque enclavé dans le territoire de la redoutable tribu des Aït Atta. Cette tribu mi-nomade et mi-sédentaire ne reconnaît d'autre pouvoir que l'autorité spirituelle des cheurfa de Tameslohت. J'ai dit déjà quelle gratitude je devais au chérif, quelle protection et quel accueil j'avais reçu de lui. Par une lettre manuscrite qu'il m'a remise au moment de mon départ, il m'autorise à déclarer qu'il met toute son influence au service de la France dont il sollicite la protection pour lui et ses fils.

*
* *

La frontière Sud du Maroc est l'habitat d'un certain nombre de tribus nomades, Arabes pour la plupart.

La pénétration économique de cette face désertique n'est que peu intéressante. Il importe pourtant de savoir quelles influences y peuvent agir et comment on peut l'atteindre.

Le pouvoir politique y est morcelé à l'infini. L'autorité des chefs les plus puissants n'excède pas la superficie de leur tribu. Leur commandement ne s'exerce pas au-delà d'un district, d'une fraction, d'un douar, et encore leur action est-elle soumise à l'approbation des Jemaâ, ou assemblées de notables, qui les nomment et les contrôlent. Les Zenaga nous fournissent un rare exemple de tribu berbère, très fidèlement soumise à un chef héréditaire, et dont le territoire traverse le Sud marocain du Nord au Sud, du Djebel Siroua au Sahara.

Ici, l'autorité religieuse n'est plus seulement aux mains des cheurfa ou des marabouts, qu'en berbère on désigne du nom d'agouram ; elle appartient surtout à des zaouias. Les plus célèbres, les plus influentes, sont celles de Tamgrout (1), sur

(1) Première partie, pages 89 à 102.

l'oued Dra ; de Mrimima, sur l'oued Zguid ; de Sidi Mrri (1), sur l'oued Tlit ; de Sidi Mohammed ou Iaqoub (2), près d'Ilir ; de Sidi Aïssa ou Brahim (3), près d'Anzour.

Tous ces établissements religieux sont besogneux, et le proverbe berbère dit : « Il n'est sanctuaire que n'ouvre une clé d'or. »

Notre itinéraire passe par toutes ces zaouias, sauf celle de Mrimima, que le vicomte de Foucauld a longuement visitée. Je connais particulièrement les chefs des trois dernières. Rien ne serait plus simple que d'entrer en relations avec eux.

Il nous est facile d'atteindre directement cette limite méridionale du Maroc. Les Doui Menia en connaissent bien la route. Ils la parcourent chaque année pour venir piller les mader de l'oued Dra et razzier les troupeaux des tribus nomades du Sahel atlantique.

Nos Sahariens ont prouvé (4) qu'il nous serait facile de faire la police du Sahara marocain en prenant pour base nos postes du Sud-Oranais.

*
* *

Pour compléter cet aperçu de la situation politique et religieuse du Sud marocain, il nous faut citer encore quatre personnages qui, bien qu'habitant au Nord du Haut-Atlas, ont de l'influence dans la région méridionale, et peuvent être pour nous des collaborateurs précieux.

Je nommerai en premier lieu le frère du Sultan, Mouley el-Hafid, khalifa de tout le Sud, dont le rôle consiste plutôt à transmettre les ordres impériaux qu'à les faire exécuter. Son appui nous serait fort utile. Les voyageurs qui ont circulé dans l'intérieur du Maroc savent de quel poids peut être, même en pays peu soumis, une lettre de recommandation officielle tim-

(1) Première partie, page 118.

(2) Première partie, pages 125 à 127.

(3) Première partie, page 149.

(4) Reconnaissance du Capitaine Flye-Sainte-Marie, de la Compagnie Saharienne du Touat, vers Tindouf, 31 octobre 1904-11 janvier 1905, *Bulletin du Comité de l'Afrique Française*, octobre 1905.

brée au sceau du Sultan. Le makhzen en est avare, et ce refus de passeport est sa meilleure arme pour écarter les étrangers entreprenants. Mouley el-Hafid en sa qualité de khalifa, détient, le sceau chérifien.

Ce jeune prince est poète, il passe pour l'un des plus fins lettrés de l'Empire ; il est populaire, la voix publique l'a maintes fois désigné pour remplacer son frère...

Ces raisons doivent nous intéresser à lui. Nous aurions un autre motif d'attention. Le khalifa est travaillé par deux influences qui nous sont hostiles.

Il a près de lui un moqaddem du célèbre marabout soudanais de Chenguit, le cheikh Ma l-Aïnin. Ce « nonce », comme on le surnomme, a pour mission d'exciter le fanatisme du prince. L'exagération de sa violence suffit à écarter de lui Mouley el-Hafid qui semble, au contraire, plein de tolérance et de sagesse. Nous n'en avons pas moins été péniblement impressionnés quand, lors de notre visite, ce moqaddem, s'emportant contre les prétentions de la France et ses agissements dans la Mauritanie, déclara, avec une fureur tristement prophétique, que les Maures se chargeraient bien de couper la route qui mène du Sénégal au Maroc (1).

L'autre influence fâcheuse qui s'exerce sur Mouley el-Hafid est celle d'un pseudo-docteur, qui joue près du khalifa les rôles un peu subalternes de secrétaire interprète et de commissionnaire (2).

Si Aïssa el-Abdi, qaïd d'Abda, est le plus riche et le plus puissant des personnages politiques du centre du Maroc. L'accueil qu'il fait aux Français, celui qu'en a reçu mon collaborateur M. de Flotte Roquevaire, l'aide obligeante qu'il nous a prodiguée en toute occasion, montrent que nous avons en lui un ami dévoué autant que précieux par son influence et ses relations.

(1) Quelques semaines après notre retour les Maures assassinaient M. Copolani, puis, plus tard, le lieutenant Fabre. Mais, depuis lors, la belle campagne du colonel Gouraud (1909) a chassé vers le Nord les bandes pillardes de Ma l-Aïnin qui est, en ce moment même, réfugié à Tiznit dans le Sous (1910).

(2) Sur ce Docteur Holzmann, voir Première partie, pages 212 à 214.

Le marabout de Bou el-Djad est, dans ce même centre du Maroc, le chef religieux le plus vénéré. Il réside dans le Tadla, mais sa protection s'étend au loin. Elle fut utile à de Foucauld ; on nous assure qu'elle nous est encore toute acquise, et que le marabout mettrait ses nombreux fils au service de notre cause.

Enfin Sid el-Mahdi el-Menebhi, proscrit et exilé à Tanger, conserve l'affection et le dévouement de tous les chefs du Sud. Le qaïd du Glaoui est son cousin germain, le chérif de Tamesloht est son ami. Dans les tribus les plus reculées, j'ai entendu vanter son courage et souhaiter son retour. Lui-même, avec une obligeance que je n'ai pas sollicitée, m'a offert ses services quand je suis parti pour le Sud. Comme je l'en remerciais à mon retour, il me chargea de déclarer qu'il serait toujours heureux d'être utile aux Français (1).

(1) Nous n'avons rien changé à cet aperçu publié dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* de juin 1906. On sait comment les événements ont réalisé nos prévisions. Le khalifa Mouley el-Hafid s'est déclaré indépendant. Il a pris pour ministre de la guerre *(allaf)* le qaïd du Glaoui dont il a épousé la fille. Merrakech l'a proclamé Sultan en août 1907. Fez l'a reconnu en janvier 1908. Mouley abd el-Aziz, détrôné, s'est réfugié à Tanger (juillet 1909. Le marabout de Bou el-Djad est venu à Casablanca, pendant les opérations du Général Drude, attester son bon vouloir et offrir de mettre son influence au service de notre cause. Le chérif de Tamesloht est mort en 1908.

CHAPITRE II

ORGANISATION POLITIQUE

En résumé le Maroc méridional, isolé entre l'Atlas, le désert et l'Océan, forme un îlot à peu près indépendant. Son organisation politique est si complexe qu'au premier abord elle paraît anarchique. On y trouve toutes les formes de groupements depuis les petites communes indépendantes de l'Anti-Atlas jusqu'aux grands qaïdats héréditaires du Houz. Sur cette carte politique se superpose une carte religieuse, plus compliquée encore, où les zônes d'influence des différentes confréries et les domaines des innombrables zaouias s'enchevêtrent inextricablement. Cette complication s'aggrave chaque jour. Le Maroc est en pleine désagrégation sociale : les confédérations politiques se dissolvent, les tribus se divisent, les confréries religieuses se multiplient... Bientôt le Maroc ne sera plus qu'une mosaïque de groupements élémentaires, de *qbila*, ayant chacune leur autonomie politique et religieuse. Cette révolution, que des observateurs mal avertis appellent l'anarchie marocaine, n'est en somme que la tendance atavique de la race Berbère à revenir à son organisation ancestrale, au régime démocratique. L'histoire nous montre le Mogreb d'avant les invasions arabes peuplé d'une poussière d'hommes groupés en communes, en clans indépendants, tels que sont encore aujourd'hui nos sujets les Kabyles, nos vassaux les Touareg.

La conquête arabe, et la conversion qui l'a suivie ont profondément modifié cette organisation rudimentaire. Les Arabes ont

réuni les qbilas en tribus sous le commandement des cheïkhs, les tribus en confédérations sous l'administration des qaïds. Le gouvernement démocratique des assemblées de notables a fait place à l'autocratie du qaïd, à la théocratie du Sultan, empereur et pape. Mais cette organisation, imposée par les Arabes, ne fut jamais que superficielle. Les Sultans n'ont pu la maintenir que par la force, et en courant sans cesse du Nord au Sud de leurs états. A chaque défaillance du pouvoir central l'unité du Maroc est mise en péril, les groupements factices se désagrègent, l'instinct des Berbères dissocie l'œuvre des conquérants arabes et les ramène aux coutumes ataviques à la démocratie traditionnelle.

*
* *

L'aire que nous étudions (Safi, Djebel Aïachi, oued Dra) est peuplée par les représentants de quatre races qui sont, dans l'ordre chronologique de leur apparition au Maroc : les Berbères, les Nègres, les Juifs, les Arabes.

Nous ne tenterons pas de résoudre ici les difficiles problèmes de l'ethnologie marocaine. L'insuffisance des documents recueillis, la difficulté des observations rendent toute hypothèse aléatoire et toute conclusion prématurée.

Bornons-nous à constater que les populations du centre sont en majorité berbères. On sait que les invasions arabes ont d'abord refoulé les Berbères dans leurs montagnes, puis, un reflux naturel a ramené les Berbères dans les plaines, et repoussé les Arabes aux confins du Sahara. Enfin dans l'intérieur même du pays l'élément arabe s'est résorbé peu à peu dans la population berbère, si bien qu'il n'est guère possible, aujourd'hui, de démêler dans quelles proportions le sang asiatique se mêle au sang africain pour constituer cette population marocaine, dont les types, singulièrement disparates, varient du Rifain blond au Hartani noir.

Dans le Sud marocain les **Berbères** sont désignés sous des noms différents : ils se donnent entre eux le nom d'*Imaziren ;* on appelle *Braber* ceux du Moyen-Atlas, du Haut-Atlas et du

Sahara ; *Chleuh*, ceux du Sous et de l'Anti-Atlas et du Haut-Atlas ; *Haratin*, les Berbères noirs du bassin de l'oued Dra. Tous sont sédentaires, agriculteurs, éleveurs ; ils ont un instinct commercial égal, sinon supérieur à celui des Israélites ; ils parlent, à peu près exclusivement, la langue *tamazirt*.

Les **Arabes** relégués, nous l'avons vu, sur les confins du Sahara, sont constitués en grandes tribus nomades, et tiennent en vasselage les communes, les oasis berbères enclavés dans leurs domaines et auxquels ils imposent un droit de *debiha* (1).

Les **Nègres**, originaires du Soudan, sont esclaves. Ils étaient importés autrefois par les caravanes, mais depuis la conquête française ce commerce est ruiné ; la race ne se perpétue plus que par reproduction, elle suffit cependant aux besoins des Marocains. Les croisements de sang berbère et de sang nègre sont fréquents ; ils donnent naissance aux Draoua, Haratin, Qebdana, qui peuplent le bassin de l'oued Dra.

Les **Juifs** sont répartis assez irrégulièrement sur la surface du Sud-marocain. On leur attribue deux origines : l'une asiatique, la plus ancienne, à laquelle se rattachent les juifs de l'intérieur (les Berbères les appellent Aït Mouça ou Flichtin, Philistins) qui prétendent avoir quitté la Palestine après la destruction du Temple de Jérusalem ; l'autre européenne, à laquelle se rattachent les juifs de la côte, venus d'Espagne et de Portugal au temps des persécutions. Et, de fait, le type, les rites, le langage des juifs marocains justifie ces assertions (2).

Nous l'avons dit, l'organisation politique de ces populations est rudimentaire ; elles ne se sont pas encore élevées à la notion de patrie ; elles ne sont pas agrégées en nation ; elles forment de petits groupes sociaux élémentaires, sous le nom arabe de *qbîla*, ou le nom berbère de *taqbîlt*, que nous traduisons par : *tribus*.

La tribu n'est guère qu'une unité géographique, car les frac-

(1) Nous supposons connus les renseignements que de Foucauld a donnés sur la Debiha. *Reconnaissance au Maroc*, p. 130.

(2) Les renseignements et les appréciations de de Foucauld sur les Juifs au Maroc sont trop exacts pour que nous croyions devoir y rien ajouter.

tions qui la composent sont imbues d'un particularisme férocement égoïste. On désigne ces fractions du nom d'*ikhs* (famille), *adm* (os), *khoms* (cinquième), *sebs* (sixième). La fraction correspond à ce que nous appelons le clan ; elle est le premier groupement présentant une réelle cohésion ; elle est constituée par la réunion de plusieurs familles ou foyers, que les Berbères appellent *adouar* (maison), *inkân* (foyer), *tiguemmin* (maison), et les Arabes, *kheima* (tente), *taka* (tente), *kanoun* (foyer) (1).

Ces groupes sociaux s'associent entre eux, pour la défense de leurs intérêts communs, en ligues temporaires que l'on nomme *leff* (tamazirt : ameqqam). Il est bien rare que toutes les fractions d'une tribu fassent partie du même leff. Le plus souvent elles appartiennent à deux leffs ennemis.

Le trait caractéristique de cette société berbère est le particularisme. Chacun le pratique dans la mesure de ses forces. Le Berbère est férocement égoïste hors de sa famille.

Dans la famille, en dépit de l'autorité du chef, les femmes se jalousent, les frères consanguins se haïssent. Entre fractions, tout est cause de querelles et de batailles : les pâturages, l'eau, etc. Entre tribus, on s'accorde toujours pour la défense, et quelquefois pour l'attaque. En sorte que cette région apparaît au géographe comme une mosaïque infiniment compliquée, et le sociologue n'y distingue qu'une poussière d'hommes incapable d'ordre ou de cohésion.

Les nécessités de la vie en communauté ont cependant créé un organisme social rudimentaire, qui fonctionne à peu près de la même façon dans presque tous les groupements berbères. Que l'agglomération soit un *douar*, un *qçar*, une *qaçba*, une *moudâa*, un *agadir*, une *tirremt* elle est administrée par un conseil, qui prend le nom de *jemâa*, d'*anfaliz* (berbère), ou de *zeroufat* (Houz), et qui est formé par la réunion de tous les notables, *chioukh* ou *icemr'rouren*, sous la direction de l'un d'entre eux, élu chaque année, et appelé *cheikh el-am* ou *Amrar*.

(1) Dans les énumérations on attribue au « foyer » deux valeurs différentes : le foyer est de trois personnes, un homme, une femme et un enfant, ou de dix personnes, suivant que l'on dénombre en vue d'une statistique ou en vue de l'établissement des impôts.

Cette organisation démocratique porte dans le Sous le nom pittoresque d'*Aït Arbaïn* (gens aux quarante chefs) ; c'est par cette métaphore aussi que les Berbères traduisent le mot : République. L'élection du cheikh el-am est encore accompagnée dans certaines régions du Sous d'une sorte d'investiture symbolique, qui consiste à ceindre la tête de l'élu d'un énorme turban, une *rezâa*, achetée aux frais de la qbîla.

La jemâa élit aussi un *mezrâg* (porteur de lance). Ces deux personnages, le cheikh el-am et le mezrag, sont chargés, l'un de faire exécuter toutes les décisions prises par la jemâa, l'autre de surveiller cette exécution.

Une assemblée supérieure, où figurent les chioukh el-am et les mzareg de toutes les fractions, règle les affaires de la qbîla. Cette assemblée désigne chaque année un *amrar afella*, un chef suprême, dont le mandat n'est, en principe, ni résiliable ni renouvelable. Cette restriction n'a d'ailleurs jamais empêché certains chefs, dont la puissance ou les capacités s'imposaient, de conserver longtemps le pouvoir. Le titre d'amrar est ainsi devenu viager, et même héréditaire, comme, par exemple, dans la puissante tribu des Zenaga.

Il subsiste encore dans le Sous un certain nombre de personnages qui portent le titre de *qaïd*. Ce titre, purement honorifique en Bled es-Siba, puisqu'il désigne un fonctionnaire du maghzen, est la survivance de quelqu'une de ces nominations éphémères que les Sultans confèrent au cours de leurs expéditions. Le dignitaire endosse, en l'acceptant, une responsabilité dérisoire, car son pouvoir cesse dès que la colonne chérifienne évacue son territoire ; il ne lui en reste que le titre qui, par une persistance singulière, peut même être conservé à ses descendants.

La jemâa de la tribu règle les affaires extérieures. Elle ne se réunit que pour décider de la guerre ou de la paix, des alliances (*leff*) à nouer, les protections à accorder (*debiha*). Elle décrète les préparatifs d'armements à faire. La jemâa des Aït Atta avait décidé, lors de notre passage, que tout homme de la tribu devrait, selon sa fortune, posséder, avant une date fixée, un cheval, un fusil européen ou un fusil arabe.

De pareils ordres sont transmis à la fraction par le cheikh el-

am ; l'exécution en est surveillée par le mezrag. Le manquant est puni d'une forte amende, et, au besoin, de la confiscation de ses biens et de la prison.

La jemâa de la fraction est chargée des affaires intérieures : elle rend la justice, et fait la police ; le cheikh el-am est chargé de la première de ces fonctions, l'autre incombe au mezrag.

Justice. — Théoriquement la justice est rendue par le *qadi* conformément au droit musulman, ou à la *âda*, c'est-à-dire au droit coutumier en matière criminelle.

En pratique, on a rarement recours au qadi. Il n'existe pas plus d'une vingtaine de qadis dans le Sud marocain. Ce sont, ordinairement, de savants vieillards, qui se déplacent peu ; leurs sentences coûtent cher ; il faut habiter dans leur voisinage, et être riche, pour recourir à leur ministère. La justice est rendue par le cheikh el-am, conformément à l'*isref* (jugement), c'est-à-dire à la coutume berbère. Le cheikh peut quelquefois être remplacé par un arbitre, par un chérif, par un étranger de marque. Son jugement peut être déféré à la jemâa ; en principe il est exécutoire sans appel ni délai.

L'usage de l'*isref* est une dérogation à la Loi Coranique. Le chérif d'Ahançal, à qui nous devons les exemples qui suivent, s'en excusait sur l'ignorance de ses clients et sur l'antiquité de ces traditions. L'*isref* admet comme preuve *le serment des dix témoins*, qui consiste à opposer aux accusations le serment du défendeur appuyé par neuf hommes de sa tribu, qu'ils aient été témoins ou non.

La *dia* (composition) ou prix du sang, est d'un usage constant. Sa quotité varie selon la victime.

Entre les Aït Yahia, les Aït Soukhman et les Ichcheqqeren il est fixé à 500 moutons et 500 douros pour le meurtre d'un homme. Chez les Aït Atta, l'assassinat d'une femme est coté à 400 pesetas environ. Le meurtre d'un Juif peut être un cas de guerre ou l'objet d'un arbitrage, suivant la qualité de son protecteur.

Le *meurtre d'un étranger* est payé d'une amende de 60 moutons, que le *âr*, le protecteur (zettat), doit ramener à la famille du défunt.

Quiconque, dans une rixe, casse une *dent* à son adversaire, lui donne un bœuf de deux ans et un mouton. Il doit, en outre, fournir un repas aux arbitres.

L'indemnité due pour une *blessure au visage* varie, suivant la gravité. Pour l'apprécier, le juge fait mettre des moutons en file, sur un seul rang. Il se place à l'extrémité de cette file ; le blessé s'éloigne de lui à reculons, en lui faisant face, jusqu'à ce que le juge ne puisse plus discerner la blessure. Tous les moutons qui séparent le juge du blessé sont acquis à la victime.

Le voleur restitue le double de son vol : qui prend un bœuf en rend deux.

L'adultère est coté à 300 moutons chez les Aït Atta. Il n'est puni que si la femme coupable est mariée, car, l'adultère est considéré comme un vol, non comme une faute contre la morale. Les mœurs autorisent toutes les licences avec les femmes non mariées, qu'elles soient vierges, célibataires, divorcées ou veuves.

Hospitalité. — Le cheikh el-am répartit les charges de l'hospitalité, la *mouna*. Elle est due à tout étranger qui la réclame par la formule traditionnelle : dîf Allah ! — je suis l'hôte de Dieu ! L'hospitalité varie, suivant la qualité de l'hôte. Si c'est un personnage considérable, il est l'hôte de la tribu, et chaque foyer doit contribuer à son entretien. L'un fournit le tâm, un autre le sucre, un autre le thé, le bois etc., selon les prescriptions du cheikh. Si c'est un simple voyageur, il est attribué à un habitant, conformément à une liste de roulement établie par le cheikh.

Les contestations en matière d'héritage et de divorce sont les plus fréquentes et les plus délicates que le cheikh ait à trancher. Il nous a semblé, tant les renseignements qui nous ont été fournis sont confus, qu'aucune règle ne se dégageait de ces sortes de jugements. L'arbitre prononce selon l'équité, disent les juges ; selon son intérêt, disent les parties.

L'exécution de ces sentences, le prélèvement de ces amendes souffre la plupart du temps beaucoup de difficultés. On nous a signalé, chez les Aït Abdi, un procédé assez curieux. Le cheikh se rend chez le coupable qu'il a frappé d'une amende, et le met

en demeure d'en acquitter le montant. Si le condamné refuse, le cheikh ramasse une pierre, et la mouille en y appliquant sa langue. L'amende doit être payée avant que la salive ait séché, faute de quoi le montant en est doublé. Le cheikh renouvelle trois fois cette sommation, après quoi il requiert le mezrag qui emploie les moyens de coercition dont il dispose.

Il faut encore mentionner, parmi les personnages indispensables à la vie publique et privée, les *adoul* (notaires), à qui revient le soin de rédiger les actes importants. Il n'existe que fort peu d'adoul et, comme pour les qadis, on s'efforce de se passer de leurs services toujours fort coûteux.

Les fonctions de police du mezareg s'exercent principalement sur les marchés. Le *soûq* est la place publique d'une tribu. Situé en rase campagne, le plus souvent, et avec intention, loin des lieux habités, il présente une animation qui contraste singulièrement avec l'habituelle torpeur des bourgades berbères.

Le marché est une institution sacrée dans le Sud du Maroc ; elle m'a paru être plus respectée que dans le Nord. Je n'ai entendu dire nulle part que l'âpreté des querelles ait interrompu un marché, ni que les femmes seules y fussent admises, comme cela se fait dans le Nord, chez les Djebala. Un soûq, dans le Sud marocain, est un terrain neutre ; s'il est pillé, ce sera le fait d'une tribu ennemie, mais non le résultat d'une *nefra* ou d'une *kesra* survenant parmi la clientèle du marché. On s'y bat quelquefois, mais personne n'en profite pour piller les marchands. Les Berbères ont bien trop d'instinct commercial pour mêler leurs intérêts économiques et leurs intérêts politiques. La guerre même n'empêche pas toujours le négoce entre tribus voisines.

Nous donnerons, aussi exactement et aussi complètement que possible, dans nos Renseignements politiques, la liste des marchés de chaque fraction. Nous y ajouterons, pour que cette énumération soit complète, les grandes foires annuelles, telles que les *mouggar* de Mrimîma, du Tâzerouâlt, d'Aït Ioûça, et les fêtes patronales, les *moûcen*, des zaouias et des villes réputées.

CHAPITRE III

ORGANISATION RELIGIEUSE

L'Islamisme est la religion commune aux Berbères, aux Arabes et aux Nègres du Sud marocain (1). Il est permis d'affirmer que l'islamisation de ces peuples primitifs est très rudimentaire. La langue arabe, la langue lithurgique, leur étant inconnue, ils ne peuvent comprendre le Qoran, ni en pratiquer toutes les prescriptions. On objecte à cette excuse que le Qoran a été traduit en langue tamazirt afin que les Berbères en puissent connaître, sinon la lettre, du moins l'esprit. Tous les informants que nous avons interrogés ont démenti cette assertion. Le chérif Amhaouch s'indignait de cette hypothèse, rappelant avec justesse que le Livre sacré doit être récité sans aucune altération du texte, et que même les intonations en ont été notées suivant des rites immuables.

On commente le Qoran en Tamazirt dans toutes les écoles coraniques berbères, dans toutes les zaouias du Sud marocain. Les tolbas chargés de cet enseignement sont, la plupart du temps, incapables de parler l'Arabe ; tout au plus peuvent-ils rédiger et lire une lettre en mauvais Arabe littéraire. L'instruction religieuse des Berbères se borne donc aux quelques sourates usitées dans les prières quotidiennes, auxquelles il faut ajou-

(1) Nous n'avons entendu parler d'aucun schisme analogue à celui que le savant professeur Moulieras a découvert chez les Zenata, et dont l'existence nous avait été signalée en 1901, lors de notre passage chez les Riata de Gueldaman (*Voyages au Maroc*).

ter le *dikr* de la confrérie à laquelle ils appartiennent (1). Quelques lettrés ont traduit et commenté à l'usage des tolbas berbères les principaux ouvrages de théologie et de droit. On nous a récité des passages d'une traduction du traité de théologie du *Chîkh Snousi*, de *Sidi Khlil*. Nous avons rapporté un exemplaire manuscrit de la *Borda* du Cheikh el-Bousiri, avec paraphrase en langue Tamazirt (2).

L'ignorance religieuse des Berbères explique la tiédeur de leur foi ; elle nous permet de comprendre aussi comment l'islamisme a pu devenir entre leurs mains ce culte hétérodoxe, mêlé de fétichisme, d'antropolâtrie, de superstition, où se retrouvent, pêle-mêle, des survivances du paganisme, de la magie, du judaïsme et du catholicisme. Il semble que ce soit la revanche du vaincu contre son vainqueur que cette déformation de la religion des Arabes par les Berbères. Dans son ardeur de prosélytisme l'Arabe ne s'est préoccupé que de convertir par le sabre, sans se soucier si ses néophytes s'assimilaient son dogme. Le Berbère, docile, a subi la loi du plus fort, mais, dans sa conversion trop rapide, trop brutale, il a gardé en les transposant, en les adaptant toutes les croyances qui lui étaient chères. La plus importante, celle dont les conséquences sont le plus grave est le *culte des Saints*.

L'antropolâtrie est, à l'heure présente, l'agent de dissociation le plus puissant de l'unité islamique. Les Berbères ont hérité de leurs ancêtres païens, juifs et catholiques ce besoin de croire aux sorciers, aux prophètes ou aux saints ; ils ont introduit dans la religion la plus hermétiquement monothéiste le culte du

(1) Le chérif d'Ahançal nous a conté l'origine du dikr des Ahançala : Sidi S'îd, fondateur de la zaouia d'Ahançal, étant en pèlerinage à la Mecque, avec son maître Sidi Mhammed ou Çalah, visitait la bibliothèque du Prophète. Il vit un livre dont la couverture attira son attention, et tendit la main pour le prendre. Le bibliothécaire l'arrêta en lui disant que quiconque lirait ce livre serait frappé de folie. Mais Sidi Mhammed le rassura et, donnant le livre à son disciple, il le lui imposa comme dikr de la confrérie qu'il rêvait de fonder. Ce livre était le *Dimiati*, ou les quatre-vingt dix-neuf noms d'Allah. Voir Première partie, page 41, une version presque identique.

(2) *Manuscrits berbères de la mission de Segonzac*. Si Saïd Boulifa. Journal Asiatique. Sept. octobre 1905.

chérif descendant du Prophète, la vénération du marabout fondateur d'une dynastie sainte. Au temple de Dieu l'*Unique* ils ont substitué des milliers de chapelles, de zaouias ; le peuple des Croyants s'est morcelé en confréries rivales, sous la direction spirituelle et temporelle de chefs avisés qui se font une âpre concurrence.

Nous avons esquissé en tête de ce travail la carte religieuse du Sud marocain. On se souvient combien elle est complexe, combien les influences y sont enchevêtrées. Il n'y reste qu'une bien petite place pour le clergé officiel, pour l'*imâm*, fonctionnaire assez misérable et secondaire, que l'on trouve seulement dans les agglomérations importantes dotées d'une mosquée, une *jamâ*. L'imâm est recruté parmi les lettrés de la localité ; il est nommé par la jemâa, et rémunéré par les soins du cheikh el-am. Il a mission d'entretenir la mosquée, de pourvoir aux besoins des mendiants qui y cherchent abri ou refuge, de préparer l'eau qui sert aux ablutions. Il chante l'appel aux prières, et dirige l'école coranique. Les petites bourgades, les qçour, les tirremts, n'ont souvent pas d'imâm ; un notable quelconque en fait fonction, et cumule les emplois de taleb, de secrétaire, de maître d'école, et... de tailleur, car les travaux de couture sont une spécialité des tolbas.

Nous ne reviendrons pas ici sur l'organisation des zaouias et des confréries dont il a été maintes fois question dans la Première Partie de cet ouvrage (1) et dont le détail figure dans nos renseignements statistiques. Il importe seulement de retenir que toutes ces institutions religieuses sont besogneuses, et que, suivant le proverbe que j'ai déjà cité, « il n'est sanctuaire que n'ouvre une clé d'or ».

La conclusion de ce rapide aperçu de l'organisation politique et religieuse du Sud marocain sera la suivante :

(1) Les deux confréries les plus importantes du Maroc méridional sont les Naciriin dont le berceau est Tamgrout (voir Première Partie, page 93) et les Derqaoua (voir Première Partie, page 79). Les Derqaoua du Sous reçoivent leur mot d'ordre de Sidi Saïd résidant à Derarga dans la qbîla de Messeguina, et de Sidi el-Hassen ou Toumoudist, résidant à el-Mader (Ida ou Semlal), Ils reconnaissent pour chefs les chioukh Derqaoua du Tafilelt. Voir Première Partie, page 80.

L'individualisme dissocie l'unité politique, l'antropolâtrie désagrège l'unité religieuse ; cette situation rend impossible toute cohésion dans la défense, et chimérique toute velléité de *guerre sainte*.

Quant à l'organisation de cette région, comme de tout le Maroc d'ailleurs, nous pensons qu'elle sera l'œuvre d'un pouvoir central habile, qui élèvera la population berbère de sa désagrégation actuelle à l'échelon social supérieur, à la féodalité ; qui groupera les tribus en confédérations régionales sous le commandement de grands qaïds assistés de contrôleurs.

L'absorption de ces grands vassaux par le pouvoir central constituera l'étape suivante. Pour la mieux accomplir, le Sultan d'alors placera sa capitale au centre de gravité de ses Etats ; il mangera feuille à feuille, qaïd par qaïd, tribu par tribu, l'*artichaut marocain* ; il n'en sera plus réduit, pour lever l'impôt, à courir pendant tout son règne du Nord au Sud de son empire bicéphale, du royaume de Fez au royaume de Merrakech.

CHAPITRE IV

ORGANISATION SOCIALE

L'esprit particulariste des Berbères fait de chacun de leurs groupes de petites sociétés très attachées à leurs traditions, à leurs coutumes, très différentes, sous des apparences assez semblables. Chacune d'elle devrait faire l'objet d'une monographie, et de l'ensemble de ces études on pourrait déduire les traits généraux de l'organisation sociale du Sud marocain. Faute d'avoir pu réunir des documents assez complets nous devrons nous contenter d'esquisser cette organisation, en apportant à l'appui de nos dires les textes et les renseignements que nous avons recueillis.

Le mariage.

Les Berbères sont polygames, bien qu'en fait la monogamie soit le cas le plus fréquent. Tout homme aisé possède deux, trois ou quatre femmes, selon ses moyens. Nous avons vu un qçar où la mort de deux frères avait obligé le troisième à épouser ses cinq belles-sœurs, ce qui, joint aux deux femmes qu'il avait déjà, formait une sorte de harem de sept femmes. Le concubinage est conforme à la loi et à la tradition ; tous les grands chefs politiques et religieux possèdent de nombreuses esclaves noires. On nous a cité le harem du qaïd du Glaoui comme le plus peuplé du Sud marocain.

Le mariage est l'acte le plus important de la vie familiale berbère. On y songe de bonne heure. Les garçons se marient dès qu'ils peuvent subvenir aux charges du foyer, les filles dès

qu'elles sont nubiles, parfois même avant. Dans les tribus tout à fait barbares, chez les Aït Soukhman, par exemple, c'est la fille qui choisit son époux. Chez les Aït Atta de l'Atlas, la jeune fille se prostitue sans pudeur ; l'homme n'attache aucune importance à la virginité de l'épouse, mais il a le devoir d'épouser immédiatement la fille ou la veuve qu'il a rendue mère, et le chérif d'Ahançal ajoutait que ce correctif suffisait à rendre les hommes plus prudents si les filles étaient plus entreprenantes, et que le niveau moral de cette tribu, en dépit de cette étonnante tolérance, n'était guère inférieur à la moyenne.

Disons tout de suite que, d'une façon générale, les populations du Sud marocain sont d'une immoralité et d'une impudeur qui dépasse tout ce que l'on peut concevoir. Les chansons berbères que nous rapportons édifieront le lecteur à ce sujet.

Sauf les exceptions que nous signalons, la demande en mariage est faite par le père ou par la mère du futur. Elle est précédée d'enquêtes discrètes, menées par les femmes des deux familles, de façon à éviter l'affront d'un refus. Le prétendant connaît toujours celle qu'il demande, car dans la montagne les femmes ne se voilent guère, et partout elles jouissent d'une liberté d'action indispensable à l'accomplissement de leurs multiples fonctions. Le Berbère, en effet, se décharge sur ses femmes, ses filles et ses esclaves de tous les soucis de l'existence. Son rôle à lui se borne à boire, manger, dormir, faire l'amour et la guerre.

Le symbole des fiançailles est, en beaucoup d'endroits, un bracelet d'argent que les négociateurs passent au bras de la fiancée dès que le pacte est conclu. Les formes dans lesquels le contrat est discuté et passé varient beaucoup. Tantôt, comme dans le Sous, les deux pères délibèrent devant deux adoûl, prononcent la formule de la Souna au-dessus d'un plat de semoule sur lequel repose le bracelet ; tantôt, comme dans le Dadès, on signe un acte devant le qadi ou son naïb ; tantôt enfin, comme chez les Aït Haddidou, le fiancé négocie directement avec son futur beau-père.

Tout mariage, dans le Sud marocain, implique le paiement d'une dot par le fiancé. Le montant est variable. Chez les Aït

Ichcheqqeren, la femme vaut 1.000 à 1.500 pesetas ; aussi fête-t-on la naissance d'une fille plus que celle d'un garçon. La plupart du temps la dot consiste en une somme d'argent dépassant rarement 100 douros (500 pesetas), et en vêtements, vivres, bijoux que le fiancé, envoie, en une seule fois ou à chaque marché. Il a soin d'ajouter à ses dons quelques menus cadeaux pour le père et la mère de sa fiancée. La fille apporte en mariage des vêtements, des ustensiles de cuisine, des bijoux, et notamment le collier classique en pièces de monnaies entremêlées de corail et de verroteries.

Alors commencent les rites de purification. Partout on teint de henné les mains des fiancés, on leur met du koheul aux yeux, on les lave, on les parfume, on les isole de leurs familles, on immole une victime propitiatoire, dont le sang sert à oindre les montants de la tente ou le chambranle de la porte.

Les cérémonies achevées, les amis du futur viennent chercher la fiancée qu'ils conduisent à cheval, à mule ou à chameau jusqu'à la demeure préparée pour la noce. Cet exode de la fiancée rappelle toujours, par quelques simulacres de résistance, l'idée d'enlèvement, et s'accomplit à la tombée de la nuit. Le fiancé reçoit de la main de ses amis celle qui va être sa femme, il la voit officiellement pour la première fois.

La possession s'accompagne toujours d'un semblant de lutte, prolongeant jusqu'à l'acte suprême cette violence universellement simulée.

Un des usages les plus répandus, est celui qui consiste à faire aux nouveaux époux des présents en nature. Ces présents constituent une sorte de prêt, ils doivent être rendus lors du mariage du donataire ou de ses fils.

La Répudiation

Les Berbères du Sud de l'Atlas admettent que l'homme a le droit de répudier sa femme ; les femmes jouissent du même droit dans certaines circonstances. En principe, on se conforme à la loi coranique. Les formules de répudiation simple, ou de triple répudiation, entraînent une séparation provisoire ou défi-

nitive. La femme emporte ses hardes, le mari réclame le montant de la dot, les enfants sont laissés au père. En pratique, les Berbères divorcent moins facilement que les Arabes. L'incompatibilité d'humeur ne leur paraît pas un motif de répudiation. Quand un mari a à se plaindre de sa femme il la fait enfermer dans l'*akerbich*, sorte de prison de femmes, surveillée par une *tagoujimt*, une gardienne.

En cas de stérilité de la femme, ou quand le mari a des doutes sur la virginité de celle qu'il épouse, on a recours à la *qalbia*, l'examinatrice, qu'il faut se garder de confondre avec la sage-femme, la *qabla*.

L'adultère constaté est un cas de répudiation. Le mari, pour donner plus de solennité à cet acte, le fait écrire par un taleb, et le remet à sa femme.

Les Aït Atta de l'Atlas ont une forme de divorce particulière. Le mari convoque une dizaine de témoins et proclame, à haute voix, la répudiation et ses motifs. Il a le droit, par surcroît, d'interdire à sa femme d'épouser certains hommes qu'il désigne, mais dont le nombre ne peut être supérieur à dix.

La femme a le droit de demander la séparation dans certains cas : l'impuissance est le plus fréquent. C'est encore la qalbia qui, sur l'ordre du cheikh el-am, procède à l'enquête.

Chez les Aït Soukhman, la femme, en se mariant, choisit un *dâmen*, un représentant. Elle dit à son époux : « un tel sera mon dâmen ; j'ai mis la parole de répudiation dans sa bouche. » Si, pour un motif quelconque, elle veut se séparer, elle envoie dire à son mari, par son dâmen : « Ta femme te répudie ! » Elle est libre, et rentre dans sa famille sous la protection du dâmen.

La grossesse ajourne, de droit, toute répudiation, pourvu qu'elle se produise dans des délais licites après la séparation. Le mari doit reprendre sa femme, l'entretenir et l'assister jusqu'au jour de l'accouchement, et même pendant les sept jours qui suivent la naissance de l'enfant. L'enfant demeure dans la maison du père.

Nous avons déjà cité les Aït Atta et les Aït bou Zid comme particulièrement grossiers et dépravés. On en trouve une nouvelle preuve dans l'extraordinaire tolérance des maris qui ne font

aucun cas de la virginité de la fiancée, et qui poussent le mépris de l'épouse jusqu'à faire entre eux des échanges de femme. On nous a même assuré, mais sans que nous en ayons obtenu confirmation, que certaines fractions des Aït Atta pratiquaient la communauté de la femme.

La femme divorcée rentre dans sa famille, et demeure libre ou se remarie à son gré. La veuve est tenue de vivre seule pendant un délai qui varie de quatre mois et dix jours à une année. La coutume fixe la part d'héritage qui lui revient. Elle est souvent obligée d'entrer dans la maison de l'un de ses beaux-frères ou de l'un de ses cousins.

Dans presque tout le Sud, veuve et divorcée sont synonymes de prostituée.

La Naissance

Le Berbère concentre ses affections dans le cercle étroit de sa famille. Au dehors il est égoïste et brutal, chez lui il est bon père, époux patient ; il adore ses enfants. La fécondité est une des qualités les plus prisées de la femme. La stérilité est un cas de répudiation ou, tout au moins, de relégation au rôle de servante. On conjure la stérilité par toutes sortes de procédés magiques. Le plus simple consiste à porter, pendant un laps de temps, la ceinture d'une femme féconde.

Pendant la durée de la grossesse, et jusqu'à la veille de l'accouchement, la femme continue de vaquer à ses fonctions, de remplir tous ses devoirs, selon le bon plaisir de son époux. Dès qu'elle ressent les premières douleurs, on appelle la *qâbla* qui installe la patiente sur un tapis ou sur une pierre, en lui mettant entre les mains l'extrémité d'une ceinture accrochée aux poutres du plafond, puis elle s'installe en face d'elle. Si l'accouchement a lieu pendant le jour, on laisse l'accouchée seule avec la qâbla ; s'il a lieu de nuit, les femmes de la maison l'assistent. Aucun homme, pas même le mari, ne doit être présent.

La qâbla noue le cordon, le coupe avec des ciseaux, et le cautérise; elle enterre ensuite la délivre, en grand mystère, hors de la maison ou du douar. Pendant ce temps le mari accomplit des rites propitiatoires. Il immole des victimes, moutons ou pou-

les, suivant sa fortune. Le sacrifice diffère aussi suivant le sexe de l'enfant ; un garçon est toujours accueilli avec joie, les filles sont moins bien venues : « Nous n'aimons les *netoua* (femelles) que lorsqu'il s'agit de nos bêtes de somme ! » disent les Berbères. Nous avons vu pourtant que les Aït Ichchegqeren préféraient les filles.

La qâbla revêt l'enfant d'une simple pièce d'étoffe percée d'un trou ; elle lui met autour de la tête un cordon de laine auquel pend une amulette. On ne le lave que beaucoup plus tard. Pour le calmer et l'endormir, elle lui fait sucer un chiffon trempé dans une infusion d'huile d'arganier et de feuilles de bryone. Sa mère le prend ensuite et lui donne le sein.

La superstition berbère admet que les enfants nouveau-nés soient menacés de mille dangers occultes : il en meurt tant, et les sorcières sont si puissantes ! Pour conjurer les dangers et les maléfices on accomplit toute espèce de rites, on emploie toutes sortes de fétiches. Nous avons en notre possession un de ces talismans fabriqué sous la direction du fameux marabout de Sidi Mohammed ou Yaqoub. C'est un nouet de drap bleu, contenant une branche de persil, de la rue, du sel, du soufre, et une piécette d'argent d'un grìch. Le tout doit être fixé au poignet de l'enfant jusqu'au septième jour. Le septième jour on l'attache au cou, en y joignant une amulette écrite par un taleb.

Si l'accouchement est laborieux, on tente différentes manœuvres atrocement barbares. J'ai vu les qâbla des Oulad Jellal user du couteau et du fer rouge... En fin de compte, quand toutes les tentatives ont échoué, que la femme va mourir, on court chercher le *toubib*, le médecin le plus proche, et le mieux qui puisse arriver à la patiente est de mourir avant sa venue !

Il existe pourtant des moyens moins brutaux. Tel celui de laver les pieds du mari et de faire boire à l'accouchée l'eau qui a servi à ce lavage.

Le septième jour est une date fatidique de la vie de l'enfant.

C'est déjà la fin du repos accordé à la mère. Dès sa délivrance on l'a nourrie de soupe, *asoua*, de viande, et de thé. Le troisième jour elle a mangé une poule ou un poulet, suivant qu'elle a donné naissance à un garçon ou à une fille. Le septième jour

elle se lève, on la baigne, elle reprend son labeur, et même sa vie conjugale, s'il plaît à son maître, bien que l'usage lui prescrive une continence de quarante jours.

L'enfant a reçu un nom dès le premier jour, sinon il ne le recevra que le septième jour, et pendant ce délai on l'appellera *Aârab*.

L'imposition du nom est une fête de famille. On immole un mouton, on convie les enfants du douar ou de la bourgade à venir manger un plat de *toukhrift*, on leur fait réciter une *fatiha* pour la prospérité de l'enfant.

Puis on se rend chez le marabout ou chez un taleb qui coupe les cheveux de l'enfant. L'importance que l'on semble attacher à cette première coupe justifie la théorie des ethnologues qui veulent y voir un rite destiné à purifier l'enfant et à écarter les maléfices.

Nouvelle fête, et nouvelle invitation aux enfants d'alentour, en l'honneur des premières dents de l'enfant. « Puisse-t-il vivre assez pour apprendre les soixante sourates du Qoran ! » s'écrient les convives.

La fête de la circoncision est quelquefois célébrée le septième jour, mais le plus souvent elle n'est pratiquée que quarante jours après la naissance, parfois même l'enfant n'est opéré qu'à 5 ou 6 ans.

Dans certaines tribus la circoncision est une fête pour les femmes ; elles s'assemblent chez la mère qui, ce jour-là, remet sa ceinture, et lui apportent des présents propitiatoires : poules, œufs, semoule, argent... Le barbier les aide à faire la toilette de l'enfant, lui rase la tête, le lave, le parfume, lui attache à la cheville droite un sachet contenant de l'alun et de la rue, ou du henné et du benjoin.

On met à sa portée un oignon, des œufs, de l'écorce de noyer, l'on bande les yeux de la mère, et l'assistance chante en battant des mains. Pendant que le barbier incise rapidement les chairs d'un coup de ciseaux, un assistant pousse un oignon dans la bouche du patient qui hurle de douleur. On lave rapidement la plaie avec de l'huile et du henné. Puis le barbier, son office accompli, emporte le prépuce qu'il enterre dans le cimetière. Le soin avec

lequel on enfouit tout ce qui fait partie du corps humain, la délivre, le prépuce, les cheveux coupés, les rognures d'ongle, s'explique par la croyance, presque universellement répandue chez les Berbères, qu'il suffit de posséder une parcelle d'un individu pour pouvoir pratiquer contre lui tous les maléfices et les envoûtements : c'est bien la théorie de la magie sympathique telle que nos sorciers l'ont professée.

Les danses, les chants, la guerre, les cérémonies funèbres font l'objet de trop nombreux articles de notre première partie pour que nous croyions devoir y revenir. D'ailleurs, les récits qui suivent compléteront nos informations personnelles.

CHAPITRE V

MŒURS ET COUTUMES BERBÈRES

Récits écrits sous la dictée d'informateurs Imaziren.

J'ai publié, au cours de cet ouvrage, tous les renseignements que j'ai pu recueillir sur les mœurs et les coutumes des tribus que j'ai visitées. Parallèlement à ces enquêtes, j'avais chargé mon collaborateur Si Saïd Boulifa, répétiteur de Kabyle à l'Ecole des Lettres d'Alger, et Kabyle lui-même, d'interroger les habitants, et de réunir des documents sur les dialectes berbères. Il put constituer ainsi, sous la dictée d'informateurs indigènes, un recueil de textes berbères, aussi intéressants pour la sociologie que pour la linguistique. Ces « *textes berbères*, *en dialecte de l'Atlas marocain*, » ont été publiés, par les soins de l'Ecole des Lettres d'Alger (1), sous le contrôle du très érudit professeur R. Basset. Je ne donne ici que la traduction de quelques extraits, en leur conservant leur forme de traduction littérale, persuadé que toute retouche et tout commentaire en altèrerait la saveur.

(1) *Bulletin de correspondance africaine*, tome XXXVI.

Le Mariage chez les Imazir'en

PRÉPARATIFS — DEMANDE — CONDITIONS — CÉRÉMONIES
ACCOMPLISSEMENT DU MARIAGE

Le jeune homme des Imazir'en, quand il veut se marier, se livre à un travail, qu'il reste dans le pays ou qu'il aille à l'étranger. De ce qu'il gagne, il dépense la moitié ; il cache l'autre jusqu'à ce qu'il ait économisé la somme qu'il s'est fixée. Alors il revient au pays. Arrivé chez lui, il frappe à la porte. Sa mère accourt et lui ouvre. — Sa sœur s'accroche à lui ; toutes deux poussent des you-you de joie, le font entrer dans la chambre de la mère. La sœur court chez l'oncle et dit : « Voici ! mon frère chéri est arrivé ! » — On se lève et on vient en courant ainsi jusqu'à la maison. De nouveaux you-you sont poussés par les femmes. Fatiguées, elles se taisent. — Voilà que, tout d'abord, on lui présente pour boire un cruchon d'eau ; quand il a bu, on lui apporte de la galette et du beurre salé. Il se lave la main droite et il mange jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Il se lève pour se laver de nouveau les mains. — Puis il se rasseoit, et se met à causer avec sa mère, sa sœur et ses cousins ; il leur fait part de tout ce qu'il a enduré en pays étranger, de tout ce qu'il lui est advenu de mal ou de bien. Quant à son secret il le garde en lui-même. Après avoir attendu trois jours, le jeune homme dit à sa mère : « Je désire que tu me maries. » — Elle lui répond : « Volontiers ! mon fils. » — « Que nous faut-il ? ». — Elle lui dit : « Appelle le bijoutier israélite, qu'il vienne avec son aide. » — Pendant que le jeune homme va chercher le bijoutier, la mère et la sœur procèdent au nettoyage complet de la maison ; elles pétrissent et préparent du pain de blé qu'elles enduisent de beurre. Elles prennent de l'eau, la font chauffer

jusqu'à ce qu'elle soit bouillante, la versent dans la théière ; elles y ajoutent du sucre et du thé. Elles attendent un moment que l'infusion soit faite ; elles goûtent le thé. Le trouvant fade, elles y ajoutent du sucre et remettent la théière sur le feu qu'elles raniment avec un soufflet. Pendant ce temps le bijoutier, accompagné de son aide, arrive avec le jeune homme. Ils se dirigent vers la maison et frappent à la porte. La mère accourt et leur ouvre la porte. Entrés dans la cour de la maison ils y creusent un foyer, dressent et montent le soufflet, arrangent leurs outils et allument le feu. — La mère appelle son fils ; il entre seul dans la chambre avec sa mère qui lui dit : « Donne-moi de l'argent ? » — « Combien ? » lui demande-t-il. — Elle lui prend deux réaux (2 pièces de 5 francs) qu'elle remet au bijoutier, en lui disant : « Vous m'en ferez une paire de bracelets ». — Le juif prend l'argent, le jette dans le creuset et se met à souffler le feu jusqu'à ce que l'argent soit fondu. Il le travaille en le martelant. Ayant façonné les bracelets il les remet à la mère. Le jeune homme arrive et paye au juif le salaire convenu. On leur apporte du pain avec du beurre qu'ils mangent ; ils boivent du thé ; rassasiés, ils s'en vont. Aussitôt la mère se lève et va chez l'oncle : « Il faut que vous veniez avec moi, leur dit-elle, pour chercher et demander en mariage une fille qui soit belle et de bonne famille pour mon fils. » — Elle emporte avec elle la paire de bracelets ; elle se fait accompagner de la sœur et de deux cousines du jeune homme. Parties, et arrivées au milieu des habitations, elles se mettent à examiner les portes des maisons jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une grande maison ; alors elles se mettent à marcher doucement, sans que l'attention de personne soit attirée. Les gens de la maison ne s'en sont aperçus que lorsque, entrées dans la cour, elles se mettent à pousser des you-you. Alors une jeune fille suivie de sa mère arrive et sort. Ces femmes courent vers elle, la saisissent et lui mettent les bracelets aux mains droite et gauche, en disant à la mère : « Nous sommes les hôtes de Dieu ! ». — « Que la bienvenue soit avec vous ! » leur répondent-elle. Aussitôt elle fait dire au père de la jeune fille de venir. — Il arrive et il rentre dans la cour de la maison où il trouve les femmes. Celles-ci se lèvent et le

saluent en lui embrassant les mains. La mère du jeune homme lui dit : « Hôtes de Dieu ! » — « Soyez les bienvenues ! » lui répond-il. Elles lui disent : « Nous sommes venus te prier de nous accorder la main de ta fille pour notre garçon ? » Il leur répond : « Partez, dites au jeune homme que son délégué vienne, afin que nous puissions discuter et arrêter les conditions ! » — Elles se lèvent et lui disent : « Soit ! » — Elles s'en vont en laissant les bracelets aux bras de la jeune fille. Arrivées chez elles, elles frappent à la porte et le jeune homme, resté seul, leur ouvre en leur demandant : « Eh bien ? » — « Nous t'avons trouvé une jolie fille ; ses parents ont été contents de nous ; nous avons mangé et bu à satiété ; maintenant choisis-toi un délégué avec qui discutera le père de la jeune fille ». Aussitôt le jeune homme se lève et sort. Ayant rencontré un ami du qadhi, il l'invite à venir chez lui. A la maison, après lui avoir offert bien à manger et bien à boire, le jeune homme lui dit : « O ! un tel ! » — « Que veux-tu, mon fils ? » lui répond-il. Il lui dit : « Voici, je désire que tu me représentes auprès du père de telle jeune fille jusqu'à ce que ma noce soit célébrée ». — « Que Dieu m'aide, lui répond le naïeb, je te représenterai jusqu'à ce que tu aies célébré la fête ; tu peux commencer tes préparatifs dès demain ». Le lendemain le naïeb se rend auprès du père et lui dit : « Me voici ; je suis le représentant du jeune homme qui a demandé la main de ta fille. » — « Voici les conditions lui répond le père, vous me donnerez telle et telle choses pour la dot de ma fille ». — Il lui dit : « C'est entendu ! du consentement du jeune homme vous pouvez le lui donner. » Alors, accompagnés du jeune homme, ils se rendent auprès des *'adoul* (adjoints du qadhi) ; ils font rédiger un acte de ce qu'ils se sont promis. Ensuite ils partent et vont s'occuper des préparatifs de la fête. Le lendemain, le jeune homme accourt auprès du naïeb et lui dit : « Allons au marché ? » Ils partent au marché et achètent un taureau de boucherie, puis une charge d'un quintal de blé, un cruchon de beurre, un de miel et un autre d'huile, du henné, des dattes, un voile, des babouches, une chemise pour la nuit de noce, une coiffure avec un foulard qui se porte flottant en arrière, un corsage pour la poitrine, brodé en or. Ils achètent encore deux longues

chemises blanches. Tout ceci étant destiné à la jeune fille, le futur achète également pour le père une paire de babouches et un turban, pour la mère des babouches et une chemise. — Lorsqu'il a réuni tout cela, il l'envoie aux siens. Ceux-ci amènent des hommes en assez grand nombre. Ayant avec eux de la poudre, ceux-ci ne cessent de tirer des coups de fusils que lorsqu'ils sont arrivés près des parents de la jeune fille. — Là, le père et la mère se lèvent et viennent au devant d'eux les recevoir en leur disant : « Soyez les bienvenus ! » — Les hommes entrent dans la cour de la maison et remettent aux gens de la maison la *corbeille* qu'ils ont apportée. Ils s'asseoient et le père de la jeune fille leur présente du pain de blé, du miel et du beurre. Il place quatre hommes par plat. Ayant tous mangé jusqu'à satiété, ils se lèvent et repartent chacun de son côté. Trois jours s'écoulent ; le quatrième jour, le fiancé envoie une vieille inviter les femmes en les avertissant du jour du *Pétrissage*.

Le jour du *Pétrissage* les hommes arrivent et se mettent, avec les femmes, à danser et à chanter toute la nuit jusqu'à ce que l'étoile du matin se lève. Alors ils se taisent et s'asseoient pour manger du couscous et de la viande. — Puis les hommes se retirent pour aller se coucher. Quant aux femmes, elles se mettent aussitôt à pétrir et préparer du pain de farine de blé qu'elles tiennent à avoir prêt pour le lendemain, qui est le jour du *Nettoyage*.

Ce jour, le naïeb organise une troupe de tireurs qu'il conduit à la maison du fiancé. Réunis et munis de leurs fusils ils se mettent à faire parler la poudre depuis midi jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. — Le maître de la fête se lève et leur porte à manger du pain avec du miel et de l'huile. Ayant fini de manger, ils se lèvent et chacun se retire de son côté. Le lendemain, qui est le jour du *Blanchissage*, le fiancé dit à son naïeb : « Va, amène-moi un tel et un tel ». Lorsqu'ils sont au nombre de six, ils viennent trouver le fiancé qui les fait monter à l'étage où ils s'installent avec lui. On leur monte un plateau dans lequel se trouve un étui rempli de *koh'eul*, du *h'enné* et des dattes ; il leur donne les dattes pour les manger, le koh'eul

pour se faire les yeux. — Pour cela, deux femmes se trouvent parmi eux. — Lorsqu'ils se sont fait les yeux et ont mangé, ils prennent le marié, lui mettent du henné aux mains et à la tête ; cette opération terminée, les deux femmes redescendent et regagnent la cour où elles restent avec les autres femmes. Le naïeb se lève alors pour aller chercher le boucher. Voici que celui-ci arrive et pénètre dans la maison en disant : « Donnez donc le taureau que je l'égorge ! » On détache le taureau, on le lui amène au milieu de la cour. — On prend une pioche, on y creuse un endroit vers lequel doit couler le sang. On prend également dix œufs que l'on enveloppe dans un linge propre, et que l'on dépose dans le trou fait pour recevoir le sang. Sur les œufs on met un miroir. — Le boucher se met aussitôt à ligoter le taureau ; pendant ce temps, deux femmes se tenant debout se mettent à chanter et à improviser en disant : « O ! toi ! combien ta mort est belle ! O ! taureau de la fête ! » Lorsque le boucher l'égorge, la mère du jeune homme court et apporte une louche qu'elle met sous le sang ; lorsqu'elle en est remplie, la mère la retire et va répandre ce sang sur les montants de la porte de la maison. — Les autres femmes ramassent le miroir et les œufs également couverts de sang ; puis elles prennent et découpent l'estomac du taureau, elles en font des brochettes qu'elles préparent et mettent de côté avec le couscous.

Puis toutes les femmes s'en vont faire leur toilette et mettent ce qu'elles ont de plus beau. Elles reviennent, apportant chacune la pierre sur laquelle elle s'asseoit. — Lorsque toutes sont assises, elles se mettent à jouer l'*azamoud*. Alors se lèvent trois vieilles qui, saisissant un tambourin, se placent au centre. Surviennent deux autres dont l'une frappe le tambourin au milieu avec une seule main pendant que l'autre le frappe des deux mains. Tandis que celles qui se sont faites belles, assises sur leurs pierres, battent des mains.

Pendant ce temps des vieilles arrivent et procèdent à la toilette de la mariée ; elles l'habillent en lui mettant tout d'abord la chemise de noce dans laquelle elle sera possédée. Puis elles lui ajoutent le *caftan* (corsage) avec par dessus une *mlah'fa* que

la mariée elle-même se fixe aux épaules au moyen d'agrafes. Installée par elles au milieu de la chambre, les vieilles font dire au naïeb d'avancer. Il arrive accompagné des parents du jeune homme pour emmener la mariée. Leur venue s'annonce par des coups de fusils. Toutes les femmes, parentes de la jeune fille, se mettent à pleurer. On bâte le mulet, le naïeb y monte, se pousse sur l'avant du bât et prend la mariée derrière lui. On se met en route. Arrivé à la maison du marié, on tire de nouveaux coups de fusils. — La mère du jeune homme accourt, prend sur son dos la mariée et la porte vers la chambre, pendant que les autres femmes poussent des you-you. Elle y entre en courant et y dépose la mariée sur le lit où elle la fait asseoir. Elle ressort et la laisse seule dans la chambre.

On appelle les garçons d'honneur du marié, on leur sert des plats d'aliments, une bouilloire remplie d'eau bouillante, ainsi que du sucre et du thé. Ils s'installent et se mettent à en verser dans de petits verres et en boire jusqu'à satiété.

On dessert, en enlevant de devant eux ces ustensiles, puis on leur apporte de l'eau pour se laver les mains. Trois plats leur sont aussitôt servis ; le premier consiste en un plat de viande rôtie au beurre salé. Ils s'installent tout autour et le mangent. On leur sert également un deuxième plat de pain, de beurre et de miel ; le troisième renferme une bouillie de blé grossièrement écrasé sur laquelle on a répandu du beurre et du miel. Ils mangent de tous les plats. Quand ils sont rassasiés, on leur présente de l'eau avec laquelle ils se lavent les mains. De nouveau, on leur rapporte le réchaud garni de braise. Ils font lever le marié, le déshabillent et le plongent dans de l'eau chaude, puis lui mettent d'autres habits dans lesquels il se présentera à son épouse. Tout doit être neuf. Après lui avoir fait subir des fumigations de résine odorante et l'avoir habillé, tous les garçons d'honneur descendent avec lui, portant chacun dans sa main droite une bougie. Ils le conduisent jusqu'à la chambre nuptiale où se trouve la mariée. Les femmes poussent des you-you.

Le marié ouvre la porte de la chambre et y pénètre. Le naïeb referme du dehors la porte devant laquelle s'installent les

garçons d'honneur qui se mettent à jouer entre eux avec deux *derboukas* et un *goumbri.*

Le marié se lève pour prier. La jeune fille l'ayant laissé se prosterner, le frappe avec un morceau de sel. Il pousse un cri de colère, il se lève, la saisit, lui enlève les effets qu'elle portait, effets qui avaient été soumis aux fumigations de benjoin et de tête de caméléon. Il les dépose à la tête du lit, et il ne lui laisse qu'une chemise de baptiste blanche. S'étant, lui aussi, déshabillé, et n'ayant conservé que sa chemise, il saisit la jeune fille, cherche à lui lever les jambes ; comme elle se refuse, il lui tord les mains ; aussitôt elle se précipite sur lui et le mord au doigt. Après avoir reçu pour cela une gifle, elle le laisse se placer sur elle. Il la déflore ; elle, en perdant du sang, se met à crier : « O ! mère, je meurs ! » Le mari se lève, frappe à la porte que le naïeb lui ouvre. Il sort et jette aux jeunes gens des dattes qu'ils se disputent et mangent. Alors le mari revient à la chambre, s'y assied pour se chauffer près d'un fourneau, et il passe toute la nuit sans se coucher. Pendant ce temps les femmes poussent des you-you de joie et les parents se réjouissent. Les jeunes gens s'étant tus et ayant cessé de jouer, s'endorment dehors, devant la porte de la chambre nuptiale. Le lendemain, dès l'apparition de l'étoile du matin, ils se lèvent et appellent le mari qui arrive et qui leur jette la chemise ensanglantée de la jeune fille. Puis il s'habille et se coiffe d'un turban blanc. Les jeunes gens l'emmènent au bain et le lavent, lui font faire les yeux avec du *koh'eul*, rougir les lèvres avec de l'écorce de noyer. Cette toilette terminée ils sortent du bain et accompagnent le mari jusqu'à la maison où ils s'installent au premier étage dans une chambre. Les femmes leur montent à déjeuner de la bouillie arrosée de beurre et de miel. Ayant mangé, ils l'entraînent aux jeux de distraction, et y restent jusqu'au soir.

Au moment du coucher du soleil, les jeunes gens le ramènent en tirant des coups de fusil. Après avoir fait parler la poudre devant la maison, ils montent et rentrent dans la chambre du premier étage avec le mari. Les femmes arrivent et ferment la porte sur eux. Après avoir fait de la lumière, ils se mettent à se

distraire entre eux dans la chambre où ils se sont installés. Arrive la mère de la jeune mariée. Elle entre chez sa fille qu'elle trouve à la renverse, évanouie ; alors elle se met à pleurer. La mère du jeune homme accourt, et entre elle aussi. Toutes les deux prennent un grand plat en bois qu'elles remplissent d'eau chaude, et, après avoir jeté un morceau de sel dans cette eau, elles saisissent la mariée, la mère du jeune homme par les pieds, la sienne par les bras ; elles la font asseoir dans cette eau chaude. Aussitôt la jeune fille se réveille et se met à crier : ce qui fait rire la mère du jeune homme et pleurer la sienne qui ne cesse de dire : « Ah ! ma pauvre fille ! que le lion des bois a failli tuer ! Ha ! Haïe ! Haïe ! » Puis elles se lèvent, la font sortir de l'eau, la reconduisent dans sa chambre où elles l'habillent. Là elles font appeler une vieille tout édentée. La mère de la jeune fille l'interpelle et lui dit : « Empêche le mari, quand il rentrera, de toucher de nouveau ma fille » ; puis elles se lèvent et sortent. Voici que le mari rentre ; il trouve dans la chambre la vieille assise près de la jeune mariée. « Que fais-tu là, vieille, lui dit-il ? » Elle lui répond : « Je t'en prie ; ne la touche plus ! » — « Pourquoi ? lui réplique-t-il ? » Elle lui répond : « Attends qu'il se soit passé sept jours ». Aussitôt le mari s'en va s'asseoir seul. — La vieille dit à la jeune fille : « Voici ma fille, maintenant je vais m'en aller » ; mais celle-ci se cramponne à elle et lui dit : « Tu ne dois pas m'abandonner, ô !.. mère une telle !.. car, aussitôt toi partie, il va vouloir recommencer, ce chrétien (1) qui ne connaît même pas Dieu ! certes cette fois il va me tuer ! » La vieille dit alors au mari : « Je jure par Dieu que si tu la touches, tu n'auras affaire qu'à moi. Voici, si tu la touches je te rends impuissant ! » Le mari répond à la vieille : « Non ! ô mère une telle, je ne la toucherai pas ». Sur ce, la vieille se lève et s'en va. On apporte au mari le souper, on lui donne de l'eau, et, après s'être lavé les mains, il dit à la jeune femme, son épouse : « Avance et soupe avec moi ». Elle lui répond : « Je ne souperai avec toi que lorsque tu m'auras juré par Dieu que tu ne me toucheras pas ! » Il lui promet

(1) Ce terme est usité comme une injure.

devant Dieu qu'il ne lui demandera rien avant quatre jours. Alors elle s'avance et se met à manger avec lui. Lorsqu'ils ont fini de manger, il se met à lui donner à la bouche des dattes, des amandes cassées, grillées et salées qu'elle prend de sa main et qu'elle mange. — Tout d'un coup il la saisit et se met à l'embrasser entre les yeux. Elle aussitôt se lève et s'enfuit. Il lui dit : « Pourquoi fuis-tu ? » Elle lui répond : « Où est le serment que tu m'as fait, traître ? »

Il se met à rire et lui dit : « Pour moi le serment n'a pas d'effet ». Alors, elle se sauve vers la porte sur laquelle elle se met à frapper. Le mari se lève et la supplie de venir se coucher, alors qu'elle est toute tremblante de peur, en souvenir du premier jour où il l'a prise et l'a laissée évanouie. La prenant par la main, il lui dit : « N'aie pas peur, ô ! ma vie ! je te jure par Dieu que je ne chercherai à te prendre que le quatrième jour ainsi que je te l'ai promis ». Elle lui dit : « Voici, si tu ne vas pas t'asseoir, et si tu ne restes pas tranquille, j'appelle la vieille pour qu'elle revienne et me ramène chez ma mère ! » L'époux lui jure : « Que le jeûne d'un an me soit imposé si je te touche avant le quatrième jour ! » Alors ils se couchent et la jeune femme tourne le dos à son mari. Celui-ci se lève, prend la lampe, va vers la porte de la chambre, il appelle sa mère et lui dit : Dis aux jeunes gens que je les remercie ! »

La mère s'en va trouver les jeunes gens qui lui répondent : « Madame une telle, nous avons, quant à nous, fait tout ce qui dépend de nous en veillant à ce que la fête de sa noce s'accomplisse bien ; maintenant que cette noce lui porte bonheur, et que Dieu comble sa joie par la venue d'un fils. » — « Qu'il en soit de même pour vous, leur répondit-elle. » — « Et à vous, ajoutent-ils, nous souhaitons que vous ayez longue vie pour que vous assistiez aux noces de nos enfants. » Aussitôt les jeunes gens se retirent et s'en vont chacun de son côté, laissant les jeunes époux vivre ensemble. Au septième jour, la mariée se lève et procède à sa toilette pour aller, entre le coucher du soleil et le moment du souper, au bain, accompagnée de sa mère. A leur retour, elles frappent à la porte que la belle-mère vient aussitôt leur ouvrir. Elles entrent et les deux mères poussent des you-you dans la

chambre où elles s'installent pour manger le souper qu'elles trouvent prêt. Lorsqu'elles ont fini de souper, le mari rentre et s'assied ; sa mère lui sert également son repas. Quand il a fini de manger, il s'en va se coucher seul, laissant sa femme se reposer dans une autre chambre cette nuit avec sa mère et sa belle-mère. Le lendemain, dès qu'il fait jour, avant le lever du soleil, il part seul au bain. Lorsqu'il a fini de se laver, il sort du bain, et revêt ses vêtements neufs qu'il attache avec une ceinture de calicot ; puis il prend son burnous, il le revêt, en rabat le capuchon sur sa tête et revient chez lui retrouver son épouse.

Chez les Imazir'en la coutume est qu'une belle-mère veuve ne quitte la maison de son gendre que lorsque sa fille est accouchée. Pendant ce temps c'est elle qui s'occupe de la préparation des repas, de la lessive et de la propreté des ustensiles de cuisine. Tout ce qui touche au ménage lui est confié. Quant à la mère du mari, ainsi que la jeune mariée, elles n'ont qu'à se reposer et à manger jusqu'à ce que les neuf mois soient écoulés.

Naissance

ACCOUCHEMENT — IMPOSITION DU NOM — CÉRÉMONIES
PREMIÈRES DENTS — CIRCONCISION

Il est d'usage, chez les Imazir'en, qu'une femme enceinte reste à la maison qu'elle ne doit jamais quitter. Aussi son état de grossesse demeure-t-il ignoré jusqu'au jour de l'accouchement annoncé par des *you-you*. Neuf mois écoulés, la femme accouche et met au monde un garçon. Ce jour-là, le père se rend au marché, achète trois poulets qu'il égorge aussitôt. Il envoie chercher sa belle-mère qui est retournée chez son mari après le septième jour du mariage de sa fille. Elle arrive, et se met à pousser des *you-you* dès l'entrée de la maison en disant : « Ha ! quel bonheur, quelle joie ! » Aussitôt elle se débarrasse de son voile de laine, retrousse ses manches et prend de la farine de blé tamisée ; elle la délaie dans de l'eau chaude. Lorsqu'elle l'a bien pétrie, elle allume le feu, elle plume les pou-

lets, qu'elle coupe en deux ; puis elle verse sur eux de l'eau pure en y mettant du gingembre. Elle les laisse sur le feu jusqu'à ce qu'ils soient cuits ; puis elle les sort du feu et les met de côté. Aussitôt elle procède à la mise en pains de sa pâte, pains qu'elle fait cuire avec de l'huile pour empêcher ce pain d'adhérer au plat dans lequel elle le fait cuire. Ayant fini de tout faire cuire, elle prend un petit plat en bois dans lequel elle coupe le pain ; elle y met du poulet et de la sauce non épicée. Elle porte de l'eau à sa fille, qui se lave la main droite, puis elle lui sert le plat plein. Celle-ci après en avoir mangé un poulet et trois pains dit à sa mère : « Reprends le plat, j'en ai assez ! » La mère enlève le plat et le sert aux autres femmes. Celles-ci se lavent les mains et s'installent autour du plat. Lorsqu'elles ont mangé à leur faim, la mère du jeune homme arrive et mange le reste.

Le lendemain on fait de même ; ce jour-là la marraine de l'enfant arrive, prend les ciseaux et lui coupe le cordon. Elle lui noue autour de la tête une tresse de laine, l'emmaillote dans une étoffe de laine. Après six jours, le père égorge un mouton, et le lendemain il donne un nom à son fils. Ce jour-là, l'accouchée se lève et dit à son mari : « Nous voudrions aller au bain ? » — « Volontiers, lui réplique-t-il, ta mère et les autres femmes peuvent t'y conduire. » Elle lui dit : « Alors, va le retenir, et aussitôt après souper nous nous y rendrons ; nous laisserons l'enfant à la marraine. Quant à toi, après nous y avoir conduites, tu reviendras à la maison où tu nous attendras en compagnie de la marraine jusqu'à notre retour. »

Après souper, le mari se lève et les conduit au bain où elles entrent et se lavent. Après s'être bien lavées, elles s'habillent et restent au bain où elles se reposent jusqu'au lendemain. Dès le point du jour, elles en sortent et rentrent chez elles. Arrivées à la maison, elles frappent à la porte ; le mari arrive et leur ouvre. Elles entrent, et vont s'installer au milieu de la chambre en poussant des *you-you*. Aussitôt le père se lève et va au marché leur acheter des pâtes avec du beurre fondu. Sa femme prend ces pâtes, les trempe dans de l'eau, y met du sel, du lait et du piment pilé dans un mortier. Lorsque ces pâtes

sont cuites, elle les prend et les sert à celles qui l'ont lavée, puis, elle appelle la marraine qui vient et qu'elle fait asseoir à côté d'elle. Elles commencent à manger. La maîtresse de maison prend un peu de pâtes dans un bol qu'elle donne à son mari qui mange à part. Lorsqu'il a fini de manger il se lève et leur dit : « Je vous en remercie ! » — « A votre santé, frère ; que Dieu bénisse ton fils, et que vos désirs en lui se réalisent. » Elles disent également à la mère : « Nous te laissons avec la paix, sœur. » Elle leur répond : « Que Dieu vous conserve ! », puis elles s'en vont, laissant la mère allaiter son enfant. Lorsqu'un mois et dix jours se sont écoulés, le père va au marché et achète un mouton. Aussitôt la femme se lève, s'habille, et fait des fumigations de résine, de *h'ermel* et de tête de caméléon. On prend l'enfant, on lui met deux petites *gandouras* blanches, on lui entoure la tête avec une tresse de laine, puis les parents l'emmènent chez le marabout du pays ; la mère porte son enfant sur son dos. Ils vont jusqu'à la demeure du saint, frappent à la porte que le marabout lui-même vient leur ouvrir. Ils entrent et le saluent tous deux. La femme pénètre chez les maraboutes, amenant avec elle le mouton acheté par le mari. Quant à celui-ci, le marabout l'envoie sur la terrasse, lui étend une natte en jonc, et l'y fait asseoir avec quatre autres marabouts qui sont ses parents. Puis, le maître de la maison descend et se rend auprès des femmes ; il s'empare du mouton qu'il égorge dans la cour, le dépèce, enlève la peau et le découpe entièrement.

Ensuite il le donne aux femmes qui le font revenir dans de l'eau et de l'huile avec du piment pilé dans le mortier. Elles y ajoutent un peu de sel ; l'estomac, découpé par elles, y est mis et mélangé dans la marmite avec d'autre viande. Elles allument le feu. Quand la marmite entre en ébullition, elles prennent du couscous de blé qu'elles mettent, après l'avoir légèrement aspergé d'eau tiède, dans le couscoussier. Quand il est bien rempli de couscous, elles le prennent et l'ajustent sur l'orifice de la marmite dont elles ferment les interstices au moyen d'une cordelette pour empêcher que les vapeurs ne s'en échappent. — La femme du marabout se met à garnir le foyer de bois jusqu'à ce que le couscous ait subi trois cuissons successives. Chaque fois

le couscous est versé dans le plat et remis de nouveau sur la marmite. Après l'avoir refroidi avec la louche et bien enduit de beurre salé, elle prend la louche, et arrose le couscous avec la sauce dans laquelle a été cuite la viande

Puis elle retire le gras-double, le met sur le couscous et appelle son mari. Le marabout descend, vient retrouver sa femme qui lui passe le plat. Il le prend à deux mains et le monte sur la terrasse. Sa femme le suit et lui passe de l'eau pour les ablutions ; il revient la prendre au dernier escalier. — Après que les gens se sont lavé les mains, ils commencent à manger. La femme du marabout revient et leur fait monter de l'eau pour boire. Celui-ci la prend et se met à en verser dans un bol avec le cruchon. Lorsque les hommes ont bien mangé et bien bu, les femmes prennent l'enfant qu'elles font passer au marabout. Il lui mouille aussitôt les cheveux avec de l'eau tiède ; ceci fait il prend un bon rasoir, coupe à l'enfant tous les cheveux qui sont autour de la tête et n'en laisse qu'au sommet après avoir bien dessiné un cercle. Ayant fini de le raser, il prend le petit instrument avec lequel il fait des tatouages et lui en trace trois sur le front entre les sourcils. Puis, mettant la main droite sur la tête de l'enfant, le marabout récite la sourate du Qorân : « *Qoulou Allahou* ». Lorsqu'il a fini de réciter cette sourate, il prend l'enfant et le remet à sa mère en lui disant : « Tiens ! voici ton fils, que Dieu le bénisse ! » La mère embrasse la main du marabout, s'empare de son enfant, le met sur son dos et dit aux femmes du marabout : « Que Dieu vous donne la paix, mes bonnes dames ! » — « Qu'Il tranquillise votre âme, chère fille », lui répondent-elles. — Le père de l'enfant arrive, baise la tête du marabout et lui donne un *rial* de *ziara* (visite). Accompagné de sa femme, il quitte la demeure du saint et rentre chez lui. Il frappe à la porte, la marraine vient leur ouvrir ; ils entrent, se dirigent vers la chambre où la mère fait descendre de son dos l'enfant que la marraine saisit et baise sur la bouche ; l'enfant s'étant mis à pleurer la mère le reprend ; elle lui donne le sein ; il se met à téter pendant que sa mère le tient sur ses genoux et s'efforce de le calmer. — Un an après, lorsque l'enfant commence à

s'asseoir et à se mouvoir en marchant à quatre pattes, quatre petites dents lui poussent, deux à la mâchoire inférieure et deux à la mâchoire supérieure. Lorsque les parents ont vu que leur fils a des dents, la mère dit au père : « Réjouis-toi, notre fils a poussé des dents ; maintenant il va falloir que nous fassions la fête des *Premières dents* en faisant cuire la *toufrikt* pour les petits enfants. » — « Volontiers », lui dit-il. Il sort, et s'en va au marché, à la place aux céréales, pour acheter des fèves, du maïs, des pois chiches, du blé, des lentilles et des pois. De tout cela il en achète un peu, jusqu'à ce qu'il ait réuni une quantité suffisante pouvant cuire dans une marmite. Le tout est mis dans la marmite posée sur le foyer qu'on alimente en y mettant de menu bois. Lorsque tout est cuit, la femme le verse dans le grand plat où elle laisse refroidir. Pendant ce temps l'homme sort et réunit de petits enfants ; quand il en a assemblé seize, il les amène chez lui, les fait entrer dans la cour. Là il les fait tenir debout l'un à côté de l'autre et la mère portant son enfant s'assied par terre. Elle installe son fils entre ses jambes pendant que tous les autres enfants forment cercle autour d'elle. Le père soulève le plat de *toufrikt* qu'il maintient au-dessus de l'enfant, à une coudée de sa tête ; puis il crie aux bambins qui l'entourent : « Allons ! prenez, jeunes gens ! » Et eux de se précipiter sur le milieu du plat, de prendre de la *toufrikt* et d'en manger jusqu'ils soient rassasiés : « Eh bien ! avez-vous bien mangé », leur dit-il ? — « Nous avons bien mangé », lui répondent-ils — « Alors récitez pour moi une *Fatih'a* », leur demande-t-il. Ils récitent une *Fatih'a* en faisant beaucoup de vœux disant, entre autres choses : « Que Dieu le fasse vivre jusqu'à ce qu'il ait appris les soixante chapitres du Qorân ! » Puis ils sortent et s'en vont chacun de son côté.

Lorsque l'enfant a passé quatre ans, la mère dit un jour à son mari : « Il est à désirer que nous fassions circoncire notre enfant, il est grand maintenant, il est en âge de l'être. » — « Volontiers répond le père, dis-moi ce qu'il nous faut ? » — « Va, dit-elle, au marché acheter une demi-*kerrouba* de blé, une mesure d'huile de la contenance de huit huitièmes, six livres de beurre, un beau mouton de la valeur de cinq réaux et deux *chouaris*

(charges) de terre blanche (chaux) avec laquelle nous blanchirons les murs et les chambres de la maison ; fais en sorte que tout cela soit prêt. »

Le lendemain, le père engage un juif qu'il fait venir et entrer dans l'intérieur de la maison ; là il se met à lui montrer les chambres et autres murs de l'habitation. Après les avoir vus, le juif lui dit : « Que me donnes-tu ? » Il lui répond : « Je te donne tant pour tes peines. » — Le juif, ayant accepté l'offre, se lève, met une ceinture, relève bien ses effets, prend le grand plat, dans lequel on lave, le pose au milieu de la cour, et le remplissant de terre blanche il y verse de l'eau chaude ; puis il prend un petit balai au moyen duquel il remue la chaux jusqu'à ce qu'elle ait rendu blanche l'eau ; puis, avec ce balai, il commence, tout d'abord, à blanchir les chambres. Quand il a fini, il passe aux murs extérieurs qu'il blanchit entièrement, par couches successives, tant en largeur qu'en longueur. — Le soir, quand il a terminé, le maître de la maison lui paye son salaire ; le juif ramasse ses outils et s'en va. Le mari et la femme s'installent dans le vestibule et laissent sécher les chambres. Quand toute la maison est sèche ils font venir une femme qui est chargée de faire les invitations. Dès qu'elle est arrivée, ils l'habillent bien, puis elle part, elle va de maison en maison appeler les femmes en leur disant : « Madame une telle vous informe de la fête de circoncision de son fils. » — « Que Dieu augmente leur bonheur, lui disent-elles, quel jour aura lieu la fête ? » — « La fête est tel jour, si Dieu le permet » leur répond-elle. — Lorsqu'elle a ainsi averti toutes les femmes, elle revient à la maison. Elle rentre, enlève les habits dont on l'avait vêtue, et la mère lui donne pour ses peines une petite mesure de blé ; elle s'en retourne chez elle, jusqu'au jour fixé pour la fête.

Le jour de la fête, toutes les femmes, lavées et débarrassées de leur crasse, le visage bien maquillé avec des fards noir et rouge, viennent, habillées de leurs plus beaux habits. Dès le matin, quand elles arrivent, chacune apporte la pierre sur laquelle elle s'assied quand elle veut se reposer ; certaines d'entre elles apportent, comme cadeau à la maîtresse de la fête, des pièces d'étoffe, des foulards de soie ; d'autres l'honorent

en lui donnant de l'argent, d'autres du sucre. Lorsque la maison est remplie de femmes invitées par l'autre (la messagère) voici que les vieilles arrivent à leur tour ; elles entrent au milieu d'elles et se mettent à jouer. Pendant ce temps les hommes, invités par le père, pénètrent dans la maison et vont s'installer dans une autre chambre. Le barbier qu'a envoyé chercher le père, arrive portant avec lui ses instruments : des ciseaux bien aiguisés, un rasoir, une serviette propre, du linge blanc et une cuvette en cuivre jaune. Il entre dans la chambre où sont installés les invités et s'y assied en posant devant lui ses instruments. Le père se lève, s'en va trouver les femmes et leur dit : « Donnez l'enfant qu'on lui rase les cheveux. » Elles lui répondent : « Attendez qu'on l'habille. » Elles prennent l'enfant, lui lavent la figure avec de l'eau tiède et lui mettent une chemise sur laquelle elles ont répandu du parfum ; tous ses effets sont soumis par elles aux vapeurs de *hermel* et de *hebb er rechad* ; elles font un tout petit sachet dans lequel se trouvent du henné pilé et du benjoin noir, avec un coquillage de Guinée (caurie) ficelé extérieurement au sachet. Celui-ci lui est aussitôt attaché sous la cheville du pied droit avec un fil noir pris parmi les fils au moyen desquels les femmes tressent leurs cheveux. Lorsqu'elles ont fini de faire la toilette à l'enfant, elles appellent le père et lui disent : « Fais sortir le barbier hors de la chambre. » Le barbier sort et s'assied devant la porte de la chambre. Là le père lui amène l'enfant qu'il fait asseoir par terre devant lui. La marraine, elle, apporte de l'eau chaude avec laquelle le barbier mouille les cheveux de l'enfant. Ceci fait, il prend le rasoir et commence à lui raser les cheveux en partant du front et en suivant tout le tour de la tête, jusqu'à ce qu'il ait bien dessiné un cercle. Alors le père fait entrer l'enfant dans une pièce à part et ferme sur lui la porte, en poussant la targette de peur qu'il ne se sauve. Puis il revient auprès des invités, leur sert du thé avec la théière dans laquelle se trouvent de l'eau bouillante, du sucre et du thé. On s'installe, on verse le thé dans des verres et chacun se met à boire le sien. Quand il a fini de boire de cette boisson douce, le maître de la maison sert de nouveau des plats de nourriture. Enfin, l'on boit, l'on mange

jusqu'à ce que l'on soit rassasié. Puis on se lève, on prend une couverture de laine que l'on étale entièrement et dont un des bouts est fixé à un des côtés du couloir, et l'autre au côté opposé. Cette couverture est étendue de façon à former une séparation entre les femmes et les hommes. Le barbier arrive et va s'installer derrière la couverture, du côté de l'intérieur et dit : « Amenez-moi l'enfant. » Le père lui répond : « Volontiers. » Il se rend auprès des femmes à qui il dit : « Levez-vous et commencez à entourer la mère. » Les femmes se lèvent, prennent un grand plat en noyer, le posent au milieu de la cour et y conduisent la mère. Elles la font entrer dans le dit plat où elle se tient debout. Elles lui donnent à porter de la main droite un long roseau au bout duquel sont attachés des *amulettes de préservation* et des coquillages de Guinée. La mère s'étant faite toute belle, se trouve avoir le visage et les yeux bandés avec un linge propre. Les femmes arrivent, forment le cercle autour d'elle selon les bords du plat dans lequel elle se met à tourner et sur lequel elle frappe avec le roseau. Toutes celles qui l'entourent battent des mains, tandis qu'elle pleure. Celles qui battent des mains tout en tournant lui chantent en même temps les paroles suivantes :

Veillez sur l'enfant, ô ! anges.
Et toi aussi, barbier, que Dieu bénisse ton père !
Tais-toi, femme, ne te lamente pas !
Que ton fils grandisse et devienne jeune homme !
Et que, veillant sur toi, ta vie s'écoule en paix.
Devenu homme, certes tu le marieras.
Tu lui amèneras une épouse. Tu seras là,
Pour lui célébrer une belle noce au *h'enné*.
Puisses-tu encore avoir son père pour diriger sa fête !

Pendant que les femmes débitent ainsi ces paroles, le père ramasse les ustensiles dans lesquels on a mangé. Les invités s'installent côte à côte, tandis que le père apporte au barbier un plateau dans lequel se trouve un peu de *h'enné* en poudre, deux coquilles d'œufs, un crottin de mouton, un peu de cendre

et un peu d'huile dont le barbier enduit la crotte afin de la faire entrer sans blesser l'enfant. Le père prend la clef et la donne à la marraine qui s'en va ouvrir la chambre où se trouve l'enfant. Elle l'y amène pendant que lui, il ne cesse de pleurer ; alors elle lui donne, dans la main droite, un os sur lequel il y a encore de la viande, puis un œuf cuit dans de l'eau chaude et débarrassé de sa coquille. Elle le porte auprès des invités, le remet à l'un d'eux qui le saisit et le soulève entre ses mains pour le déposer devant le barbier. Aussitôt le père se lève et sort de la maison ; il reste là, en dehors de l'habitation pour ne pas assister à l'opération que l'on va faire subir à son fils.

Le barbier s'approche de l'enfant, lui écarte les jambes ; puis il saisit la verge de l'enfant. Il prend la crotte enduite d'huile, et commence à l'introduire dans le prépuce. Pendant que le barbier est ainsi occupé avec l'enfant les gens qui l'entourent psalmodient en chœur le refrain suivant : « Que Dieu répande ses grâces sur Moh'ammed et Ibrahim el-Khelil, le clément... » et ils ne se taisent que lorsque le barbier a fini d'opérer. Lorsque celui-ci a fait entrer la crotte dans le prépuce, il l'enfonce avec le pouce ; une fois introduite, il l'y retient solidement de la main gauche, tandis que de la main droite il saisit une paire de ciseaux bien aiguisée en disant à l'enfant : « Regarde, regarde la ceinture de ta mère, voilà qu'un rat l'emporte ! » Dès que l'enfant lève les yeux pour voir ce que devient la ceinture de sa mère, le barbier fait *trac* avec les ciseaux et tranche le prépuce. L'enfant se met à crier. Tous les invités s'approchent de lui : « Tiens, mords la viande ! mange cet œuf ! » Aussitôt il commence à perdre abondamment du sang. L'opération faite, le barbier prend une coquille d'œuf vidée qu'il tend et remplit de sang sur lequel il répand de la cendre. Puis il met du *h'enné* et de l'huile sur la blessure. L'hôte qui tenait l'enfant le porte et le remet pleurant à sa marraine. Celle-ci le saisit et le place sur son dos à nu, en lui disant : « Que la protection de Dieu soit sur toi, cher enfant, jusqu'à ce que tu deviennes homme. » Rabattant sa couverture sur lui elle se met à le calmer. Le père de l'enfant arrive, paye le barbier et dit aux invités : « Que Dieu vous donne la paix et le bien, chers parents. »

Ils lui répondent : « Nous vous adressons tous nos vœux de bonheur », puis ils partent chacun de son côté. Le barbier se lève et emporte avec lui le bout du prépuce coupé qu'il va enterrer dans le cimetière, puis il se retire lui aussi. La marraine, avec l'enfant sur son dos, court et entre chez les femmes à qui elle dit : « Allons saluez le prophète ; c'est assez ! l'enfant est circoncis ! » Aussitôt les femmes se taisent et cessent de jouer. La mère sort du plat et se met à rire. On la débarrasse de son bandeau. Dès qu'elle voit son fils, elle se réjouit de le revoir vivant, elle le prend et l'embrasse entre les yeux. Toutes les femmes se dirigent vers elle et lui disent : « Tous nos compliments, madame une telle. » — « Que Dieu vous conserve, chères sœurs, leur répond-elle. » Aussitôt celles-ci se lèvent, prennent leur pierre et s'en vont chacune de son côté.

Divorce

POUVOIRS DU MARI — CAS D'ADULTÈRE

Chez les Imazir'en, un mari n'est porté à divorcer d'avec sa femme, que s'il a des motifs à invoquer contre elle. — De son côté la femme peut reprendre sa liberté vis-à-vis d'un homme qu'elle n'aime pas ou qui est impuissant.

Lorsque le mari s'aperçoit que sa femme cherche à fuir le domicile conjugal, il l'arrête et la conduit dans la maison d'arrêt dite *akherbich*, où sont enfermées toutes les femmes qui veulent quitter leurs maris. L'*akherbich* est une maison de détention instituée par les notables du village pour y enfermer toutes les femmes en état de rébellion contre leurs maris. Nul n'a de pouvoir sur la femme que son mari ; celui-ci peut la laisser dans l'*akherbich* même un mois sans que personne autre que lui puisse lui parler ou même la voir. C'est pour cela qu'une vieille femme veille à l'entrée de l'akherbich ; on l'appelle *Tagoujimt*. Elle est chargée de servir la prisonnière.

Un homme qui veut divorcer ne le fait qu'au moment opportun. Un jour, il dit à sa femme : « Prépare-moi de quoi man-

ger, j'ai le désir de partir en voyage vers tel pays. » — « Volontiers », lui répond-elle ; et aussitôt elle se lève, prend de la farine de blé qu'elle verse dans le grand plat ; puis elle fait chauffer de l'eau tiède ; elle prend deux morceaux de sel qu'elle fait fondre dans cette farine puis elle la trempe avec de l'eau tiède. Elle la pétrit dans le plat. Lorsque la pâte est prête, elle y met du *cumin* pilé dans le mortier et autres épices. Puis elle la partage en morceaux pour en faire du pain ; elle met le plat en terre sur le feu et commence à faire des pains sur un plateau en palmier nain. Chaque pain fait est mis par elle sur le plat pour y cuire pendant qu'elle en prépare un autre. Chaque pain cuit est pris du plat et mis dans le plateau, couvert d'un linge afin que le pain reste chaud. Elle prend un autre pain qu'elle met dans le plat et elle continue ainsi à faire du pain jusqu'à ce qu'elle ait fini de préparer le pain destiné aux provisions de route pour l'homme. Alors elle ramasse ce pain ; elle prend le sac de voyage, l'ouvre et l'en remplit. Puis elle appelle son mari à qui elle dit : « Voici de quoi manger en route, si tu pars. » L'homme lui dit : « C'est bien ! ». — Il se lève, amène son âne, lui met le bât, et, prenant ses provisions de voyage, il dit à sa femme : « Que Dieu te donne la paix. » — « Bon voyage, lui répond-elle, quand tu reviendras, apporte-moi un peu de *koh'eul* pour les yeux... » Il s'engage sur le chemin et il s'en va ; arrivé à mi-chemin, jetant un regard devant lui de toute la puissance de sa vue, il aperçoit trois hommes armés de leurs fusils et assis au-dessus du chemin. Dès qu'il les aperçoit, il les tient pour des coupeurs de route. La peur le prend, il fait demi-tour, et revient en courant jusqu'à chez lui où il arrive à minuit. Arrivé à l'entrée de sa demeure, il entend la voix d'un homme qui doit se trouver avec sa femme dans la chambre. Il s'arrête sur le seuil de la maison, tout en tremblant de peur à cause de la présence de cet homme qui est auprès de sa femme. Assis, il se met à écouter les deux amants qui se livrent à leurs ébats, pendant que son fils dort dans une autre chambre, l'enfant est encore jeune ; sa mère l'a endormi et a fermé ensuite la porte sur lui, pour revenir dans l'autre pièce où se trouve son amant. Là ils donnent libre carrière à leur amour toute la nuit. Au

point du jour, l'amant de la femme se lève et veut partir ; la femme vient l'accompagner jusqu'à la porte. Dès qu'elle a ouvert pour donner passage à celui qui est avec elle, le mari se lève et porte la main sur son poignard. L'amant s'enfuit, mais le mari saisit la femme, la prend par les cheveux et la traîne dans l'intérieur de la maison. La femme se met à crier et à pleurer. Alors il revient en courant refermer la porte. Revenu près d'elle, il se déshabille pour ne conserver qu'un pantalon, puis il prend un gros bâton solide. La femme se lève et s'enfuit vers la chambre où se trouve l'enfant qu'elle prend aussitôt sur son sein ; elle dit au mari : « Je suis sous la protection de ton fils et sous celle de Dieu ! » Le mari se dirige vers elle, se penche et prend l'enfant du sein de la mère. Il l'emporte, le dépose au loin. Revenant vers elle, il la saisit, lui arrache tous ses habits jusqu'à la laisser complètement nue, comme au jour où elle a été mise au monde par sa mère. Il la prend par la main droite et se met à lui administrer des coups de bâton sur le dos, et elle de crier, en disant : « Haï, haï ! ô mère je meurs ! Courez ! ô amies, venez me délivrer de la main de l'ennemi de Dieu. » Les voisines qui ont entendu ses cris, accourent vers l'entrée de la maison dont la porte est fermée en dedans. Pendant qu'il continue à la frapper, les autres femmes se mettent à lui dire du dehors : « O ami ! que Satan soit maudit, c'est assez ! tu vas la tuer ! Ne vois en elle que la mère de ton fils ! » — « Les défauts et les vices de cette femme, leur répond-il, sont plus grands que ceux qu'elle peut avoir dans l'autre monde ; elle méconnaît et la voie de Dieu et celle de sa créature, et ne suit aucune d'elles. » Pendant qu'il la couvre de coups, il ne cesse de lui dire : « Ha ! la maudite, tu es ainsi faite ! tu as fait de moi un être plus bas que tous les êtres ?... » — « Ceci est une chose qui m'est imposée par Dieu », lui dit-elle. — « Ce n'est pas seulement la première fois que tu te conduis de la sorte, tu le fais depuis longtemps, aussi bien pendant ma présence qu'en mon absence ! » La laissant là comme une chienne, étendue par terre, il va ouvrir la porte, sort de la maison et se rend auprès des clercs qu'il salue en entrant. Ceux-ci lui demandent : « Qu'as-tu, ô un tel ? » — « Il m'arrive telle et telle chose, leur

répond-il. » Il leur fait part de tout ce que sa femme lui a fait. Quand il a fini de parler, les clercs lui disent : « Répudie-la ; quant à ton fils, tu le garderas, tu veilleras sur lui, tu le remettras à sa marraine qui l'élèvera jusqu'à ce qu'il soit grand ; quant à la mère, tu lui feras signifier la lettre de divorce ; tu lui donneras tous ses effets et tu la renverras sans que personne l'accompagne. » Ils lui rédigent aussitôt une lettre de répudiation la plus formelle.

L'homme prend la lettre et paye les clercs de leurs peines. Puis, accompagné d'un ami du qâdhi, il revient chez lui. Arrivés à la maison, l'envoyé du qâdhi frappe à la porte. La femme arrive et ouvre : « Voici ta lettre, lui dit-il ! », pendant que le mari l'interpelle et lui dit : « Va-t-en d'ici aujourd'hui même, je ne te connais ni tu ne me connais. » La femme s'en retourne, rentre dans la chambre, ramasse ses effets les plus beaux, prend la lettre et quitte le domicile de son mari. Elle s'en va seule, où bon lui semble. Quant à l'enfant, il reste auprès du père et de la marraine qui le soignent et l'élèvent jusqu'à ce qu'il devienne un homme.

Maladie

FRAYEUR — SOINS — SUPERSTITIONS — FAÇON PARTICULIÈRE DE TRAITER UN MALADE

Un homme prit une pioche et s'en alla dans sa propriété irriguer du maïs pendant le milieu de la nuit. Il allait seul. Arrivé au champ, il ouvrit le passage à l'eau qui suit la rigole tracée vers le maïs. En descendant derrière l'eau, il aperçut devant lui une hyène. Il la prit pour un chien et lui dit : « Va-t-en, le plus vilain des chiens ! » et la hyène de pousser des grognements en lui faisant : « Ahaha ! » Quand elle eut ainsi aboyé contre lui, celui-ci jeta sa pioche, s'enfuit en poussant des cris; et chaque fois qu'il regardait en arrière, il trouvait que la hyène était derrière lui, sur ses traces. Alors il poussa des cris plus forts et

accéléra sa course, jusqu'à ce qu'ayant aperçu la lumière des habitations, la bête le lâcha et le quitta en s'en allant ailleurs. Alors le pauvre homme après qui la hyène avait couru, tomba par terre devant la porte de sa demeure et se mit à gémir. Sa mère sortit, et lui dit : « Qu'as-tu, mon fils ? » — « Une hyène, lui dit-il, est sortie contre moi dans le champ de maïs. » Sa femme lui dit aussi : « Quel malheur pour moi ! Elle ne t'a pas fait de mal au moins ? » — « Si, elle m'a fort effrayé, leur répondit-il, j'ai couru et crié jusqu'à ce que je sois exténué de fatigue, elle ne m'a abandonné que lorsqu'elle a aperçu les lumières des maisons. » Alors l'homme, pris de vomissements, ne rendit que du sang. Sa femme se livra aussitôt à des lamentations, tandis que la mère, qui n'avait pas de force pour crier, tomba et se roula par terre en disant faiblement. « Ha ! mon fils, heureusement que l'hyène ne t'a pas dévoré ! » Et sa femme d'ajouter : « Ha ! mon Dieu qu'est devenu mon jeune poulain ? » Les voisines qui les avaient entendues se lamenter accoururent et, trouvant la porte de la maison grande ouverte, elles y entrèrent et se dirigèrent vers la chambre où se trouvait l'homme. Elles trouvèrent celui-ci étendu, couché sur son dos, poussant de fortes plaintes. Une femme parmi celles qui étaient entrées, s'avança et se mit à calmer l'épouse et la mère en leur disant : « Louez le Prophète, l'homme n'a aucun mal ; levez-vous et calmez-vous. » Une autre arriva et leur dit : « Préparez-lui une cuillerée de bouillie au thym, que vous lui donnerez à boire pour lui calmer l'estomac et l'empêcher de rendre du sang. » La femme du malade se leva, prit de la farine de blé, prépara la bouillie dans laquelle elle mit du thym réduit en poudre au moyen du mortier. Quand elle fut cuite, elle la lui fit boire, avec une cuiller, petit à petit. L'homme, l'ayant toute prise, rendit cette bouillie mélangée de sang. Puis il se mit à se rouler dans la chambre, car son cœur battait à éclater à la suite de la forte course qu'il venait de faire pendant que l'hyène le poursuivait. Telle était la cause des souffrances du pauvre homme qui se plaignait en disant : « Oh ! mon cœur ! »

Toutes les femmes venues à la maison avaient chacune quelque chose à conseiller à l'épouse et à la mère. Une autre

femme leur dit encore : « Donnez du miel avec du safran et de l'*aouermi* en poudre, après l'avoir chauffé dans un petit plat en terre dans lequel vous couperez, pour être trempé, du pain chaud qui vient d'être cuit ; puis vous le lui donnerez à manger. » — « C'est bien, lui dirent-elles. » Aussitôt la mère se mit à lui préparer le miel au safran et à l'aouermi : elle prit du pain sortant du four, le coupa dans le bol et le remua avec le manche d'une cuiller. Quand il fut bien mélangé, elle le donna à son fils qui ne pouvait le manger ; continuant à se plaindre bien fort en disant : « Ah ! mon estomac qui se déchire ! » La mère se leva et prit de l'eau potable qu'elle porta dans une autre chambre. Là, elle la mit sur le feu pour la chauffer et la donner ensuite à boire à son fils. Une autre femme dit à l'épouse : « Amène à ton mari un *t'aleb* qui lui écrive une amulette et qui tourne et examine pour lui les *feuilles* afin de voir ce dont il souffre à l'estomac. Ne serait-il pas possédé par quelque génie (démon) ? » La mère se leva et s'en alla elle-même chercher un t'aleb. Allant de mosquée en mosquée, elle trouva un bon t'aleb dans une mosquée où elle l'aborda en le saluant ; celui-ci lui dit : « Qu'as-tu, mère ? » Elle lui répondit : « J'ai mon fils qui est pris de quelque chose. Par ta protection et celle de Dieu, viens avec moi à la maison pour que tu puisses le voir et te rendre compte de ce qu'il y a dans les feuilles. » « Volontiers, lui dit-il. » Il se leva et alla avec elle jusqu'à la maison où elle le fit entrer. Arrivé dans la chambre où se trouvait le malade, il s'installa à son chevet, prit ses livres et commença à les feuilleter jusqu'à ce qu'il fut fatigué. N'ayant rien trouvé, il dit à la mère du malade : « Apportez-moi un petit plat. » Elle se leva et le lui donna. Il sortit son encrier rempli d'encre, ouvrit son sac et y prit le porte-plume avec lequel il traçait des sourates sur ledit plat. Quand il eut fini d'écrire : « Effacez, dit-il, ce qu'il y a d'écrit sur ce plat avec de l'eau chaude dans laquelle il faudra mettre de l'huile, du sel, du *khouzamt*, du cumin en graines. Vous lui ferez boire cette eau ; puis faites-lui prendre des fumigations avec du *h'ermel* et un os d'un chien ; après il n'aura plus aucun mal. » — « Si mon fils guérit, lui dit la mère, je m'engage à te donner un costume complet. » — « S'il

plaît à Dieu, il n'aura plus de mal. » Elle lui donna une obole pour le dédommager de sa peine : « Que la paix et le calme lui reviennent », dit-il en partant. La mère prit l'assiette dont elle effaça l'écriture avec de l'eau tiède, comme le lui avait recommandé le taleb. Après avoir fait faire des fumigations à son fils, elle lui fit boire l'eau. Cette boisson prise, il se coucha et continua à se plaindre jusqu'à minuit. Lorsque sa femme entra et alla le trouver, elle lui dit : « Je voudrais que tu vives pour moi et ne meures pas. » — « Pour l'amour de Dieu, nous devons nous pardonner nos torts, lui dit-il. » — « Pourquoi me dis-tu cela ? » lui demanda-t-elle. — « Le mal qui est en moi, lui répondit-il, est grave, je le sais. » — « Que ta vie soit longue, cher fils, lui dit sa mère, désires-tu quelque chose à manger ? » Il lui répond : « Je ne veux, mère, qu'un peu de beurre frais et du pain chaud. » Sa femme se leva aussitôt pour lui préparer ce qu'il demandait. Elle le lui porta et le lui servit en disant : « Le voici. » — « Je n'en veux pas, lui dit-il. » — « Que désires-tu ? » — « Je ne veux que du poisson, devrais-je ensuite en mourir. » Le lendemain, la mère s'en alla encore trouver des israélites ; chaque juif à qui elle demandait : « As-tu du poisson cuit ? », lui répondait : « Non, je n'ai rien. » Fatiguée d'errer elle revint à la maison, rentra dans la chambre où se trouvait son fils ; elle lui dit : « Fils, je ne t'ai rien trouvé en fait de poisson ! » Il jeta un regard sur sa mère et dit : « Que Dieu nous ouvre de meilleures voies » ; et sa femme ajouta : « Lui est notre Seigneur et Maître. » Il tourna la tête vers sa femme et lui dit : « Donne-moi le pot dans lequel j'urine ? » Elle se leva et le lui apporta ; elle lui plaça le pot sous ses effets et alla le soutenir par les épaules. Lorsqu'il eut fini d'uriner, elle prit le pot qu'elle alla vider dans les cabinets.

L'homme rappela sa femme qui lui répondit et se rendit auprès de lui, en lui disant : « Oui ! me voici, que veux-tu ? » — Frotte-moi un peu le dos ? » Elle s'assit et prit la tête du malade, qu'elle posa sur ses genoux et se mit à lui frotter le dos jusqu'à ce que le malade s'endormit ; elle-même, le sommeil commença à la gagner. Pendant qu'ils sommeillaient ainsi, la belle-mère s'en alla à la fontaine dès le point du jour puiser

de l'eau à boire. En arrivant à la fontaine elle y entendit des cris et vit une affluence de personnes. Prenant rang, elle attendit son tour qui n'arriva qu'au soir au déclin du soleil près de l'heure du Mar'reb. Elle remplit sa cruche et revint à la maison. Elle y entra, déposa sa cruche qu'elle vida dans la jarre. En entrant dans la chambre du malade, elle trouva son fils qui reposait sur les genoux de sa femme, tandis que celle-ci sommeillait aussi. Aussitôt la vieille l'interpella et lui dit : « Lève-toi, prépare le souper, que Dieu te couvre de fiente liquide et qu'il te mette le feu sous toi. O ! la maudite. Mon fils serait-il en train de mourir, que tu ne lui accorderais pas un moment de répit, ô ! la plus vile des chiennes ! En tout tu n'es pour nous qu'une femme de malheur ! Depuis que je t'ai amenée et faite ma belle-fille, nous ne faisons mon fils et moi que décliner, décroître, ô figure sans pudeur ! » La jeune femme garda le silence et se mit sans répondre à préparer le souper. Quand il fut prêt, elle donna un peu d'aliments à son mari qui ne voulut rien manger, n'en pouvant plus. Alors elles mirent le plat de côté ; quand elles eurent fini de manger elles-mêmes, elles firent de la lumière et s'assirent près du malade qu'elles veillèrent toute la nuit. Aussitôt qu'il fit jour, la belle-mère se leva, prit la farine pour préparer la bouillie du déjeuner. Dès qu'elle fut cuite, elle prit cette bouillie, et la servit toute chaude, toute bouillante. A son fils, elle en donna de la froide ; quant à sa belle-fille, elle lui en servit de la bouillante. La belle-fille vint, s'assit pour en manger ; à peine en avait-elle bu une gorgée que la bouillie lui brûla la bouche. Elle se leva, elle se mit à gesticuler, à se frapper sur les cuisses, à s'égratigner le visage et à ne parler qu'en faisant des gestes avec les doigts. Lorsque la bouillie fut descendue et avalée, la femme commença à respirer. Elle resta là, étendue par terre, jusqu'au soir ; alors elle se leva pour préparer le souper. Quand il fut cuit, elle mangea du couscous sec qu'elle faisait passer en buvant de l'eau. Puis elle servit le souper à son mari dans une jolie assiette ; quant à sa belle-mère, elle lui servit dans un plat son souper dans lequel elle mit beaucoup de sel et de piment en poudre. Ainsi préparé, elle le lui donna à manger, en ayant soin de lui cacher la

cruche d'eau. A peine la belle-mère eut-elle mis une cuillerée de couscous dans sa bouche qu'elle se sentit prise, étouffée par la gorge ; elle se leva, courut vers la cruche d'eau ; mais elle ne la trouva point ; elle se mit à chercher de l'eau ; n'ayant rien trouvé, elle fit dans le pot de l'urine qu'elle but aussitôt. Puis elle s'assit et se mit à se lamenter. Le fils qui l'avait entendu pleurer lui demanda : « Qu'as-tu pour pleurer ainsi. » Elle lui dit : « Voici, ta femme m'a fait telle et telle choses. » Il appela aussitôt sa femme et lui dit : « Où êtes-vous, madame ? » — « Me voici, lui répond-elle ; qu'y a-t-il ? » Il lui dit : « Qu'avez-vous fait à ma mère pour qu'elle pleure de la sorte ? » — « Non, je ne lui ai rien fait, tout ce qu'elle a pu te dire n'est que mensonge. » Il se tut et ne s'en occupa plus. Le jour où, pardonné par Dieu, il fut guéri, il sortit et alla s'installer devant la maison où le t'aleb qui lui avait écrit l'aperçut et fit aussitôt venir la mère avec laquelle il se rencontra devant l'entrée de la mosquée. Il lui dit : « Ton fils est maintenant guéri, que Dieu en soit loué ! Où est le costume que tu m'as promis de me donner ? » — « Va-t-en, éloigne-toi de moi, je ne t'ai rien promis. Quant à mon fils nul ne l'a guéri si ce n'est Dieu. » — « Comment ! chrétienne, tu me trompes donc, maintenant… » La mère le releva brusquement en lui disant : « Je ne t'ai rien promis, autre chrétien que tu es, toi qui mens à Dieu et à ses créatures. » « Allons va, lui dit-il, que Dieu te calme et te donne la paix ! »

Guerre

FAÇON DE SE BATTRE DES IMAZIR'EN — ARMES — ENLÈVEMENT D'UN MORT — FUNÉRAILLES — CÉRÉMONIES

Un tour pour l'eau est établi entre les Imazir'en et les Arabes. — Un jour, les Imazir'en, voulant irriguer leurs champs pendant la nuit, s'aperçurent que les Arabes leur avaient volé l'eau. Aussitôt ils déclarèrent aux Arabes : « Il y a désaccord entre vous et nous ; demain c'est la guerre ! » — « C'est

entendu ! répondirent les Arabes ; ce que vous n'avez jamais fait, vous ne pouvez le faire ! ». On passa quelques jours et la guerre fut déclarée entre Imazir'en et Arabes. Alors, l'homme qui était malade et actuellement rétabli se leva, lui aussi, pour aller combattre. Il fit sortir son cheval, le brida et le sella. Ayant mis précipitamment la selle, le poitrail et la sous-ventrière, voilà qu'il oublia de fixer celle-ci assez solidement. De plus, il avait un cheval très rétif. Ensuite il monta à cheval, et sa femme lui passa son fusil ; tout en étant à cheval, il le chargea avec de la poudre qu'il avait sur lui dans sa poudrière. Il quitta le village ; arrivé au chemin, il vit une foule de gens qui se rendaient vers le lieu de combat, portant tous leurs fusils ; chacun d'eux portait en outre, en bandoulière, toutes sortes de choses. Certains portaient des poignards et des massues garnies de pointes, suspendues entre les épaules ; d'autres des serpes avec lesquelles on coupe le bois ; d'autres avaient pris un levier de moulin, d'autres avaient une pince avec laquelle on troue les murs, alors que d'autres n'avaient que leurs poignards et leurs fusils. La plupart des gens montés sur leurs chevaux s'élancèrent au galop vers le lieu du combat. Arrivés là, les cavaliers se mirent en ligne l'un à côté de l'autre. Derrière eux les fantassins vinrent se ranger. Les Arabes se rangèrent eux-aussi, de la même façon, les cavaliers en avant et les fantassins derrière. Les cavaliers des Imazir'en tirèrent une décharge de coups de feu et se retirèrent derrière les fantassins qui restaient là et gardaient leur position en se tenant couchés. Les cavaliers Arabes aussi firent une décharge de coups de feu, et se retirèrent en arrière tandis que leurs fantassins restaient sur place, conservant leur position. Aussitôt, un combat s'engagea entre fantassins tandis que les cavaliers se tenaient au large, en rang. La cavalerie des Imazir'en veillait sur ses fantassins ; chaque fois qu'un de ceux-ci tombait, elle le ramassait. On resta là à se battre jusqu'au coucher du soleil. Pendant qu'on se battait, voilà que le cheval rétif s'emballa et sortit du rang des cavaliers Chleuh', emportant son maître. Il s'enfuit vers l'ennemi. Quatre hommes parmi les fantassins arabes le mirent en joue et tirèrent sur lui. Le cheval fut atteint ; une balle lui traversa le crâne en entrant

par l'oreille droite et en sortant par la gauche ; le cheval s'affaissa avec son cavalier et resta raide mort. Un des ennemis accourut et tira à bout portant sur la tête du cavalier dont il fit sauter la cervelle ; il le laissa mort sur place. Aussitôt fait, il prit la selle et la bride du cheval, ramassa le fusil, la corne à poudre et la giberne du guerrier, et il s'en retourna vers ses frères. Le soir, quand les Imazir'en revinrent du combat, la mère leur demanda : « N'avez-vous pas vu mon fils ? » Ceux qui connaissaient le fils de cette vieille lui répondirent : « Ton fils, que Dieu le reçoive dans son paradis ! il est tombé au champ de bataille en territoire ennemi ; il y est resté mort ainsi que son cheval. » — « Je me mets sous votre protection, leur dit-elle. » Elle courut aussitôt chercher un bouc qu'elle sacrifia pour les gens du village pendant cette nuit même : « Ton fils est tombé mort, lui dirent-ils, au milieu de l'ennemi, maintenant que Dieu nous donne des hommes qui puissent l'enlever. » On réunit des gens ; lorsqu'ils furent assez nombreux, ils s'en allèrent à sa recherche pendant cette nuit même. Lorsqu'ils arrivèrent au lieu où il était tombé, ils le trouvèrent raide. Ils le prirent ; ils le mirent sur un cheval sur lequel ils l'attachèrent au moyen de cordes. Ils revinrent, l'un conduisait le cheval par la bride tandis que les autres, leurs fusils en main, suivaient derrière. Lorsqu'ils furent arrivés à la maison du défunt, ils déposèrent celui-ci devant la porte et appelèrent sa mère et sa femme qui sortirent aussitôt. Dès qu'elles l'eurent vu elles se mirent à pousser des cris ; puis elles allèrent s'enduire le visage de bouse de vache liquide et de noir de fumée. De là, elles entrèrent dans la cuisine, y cassèrent tous les ustensiles aussi bien le plat dans lequel elles faisaient cuire le pain que la marmite. Les hommes prirent le mort, le portèrent à la *jema'a*, l'y déposèrent pour y passer la nuit, là seul et sans lumière ; parce que, selon leurs usages, celui qui meurt hors d'une habitation ne doit jamais y être ramené, tandis que celui qui meurt dans sa demeure a de la lumière, bien qu'il doive rester seul jusqu'au lendemain, sans que personne le veille.

Ayant entendu des cris, les voisines accoururent auprès de celles qui pleuraient. Là, les vieilles, deux à deux, se saisissant

par les épaules et les jeunes procédant de même, toutes se mirent à se lamenter, et chacune d'elles accompagnait ses lamentations de paroles. L'une des vieilles disait : « Hélas ! cher enfant, avec ta jeunesse, ta beauté, cher adoré. » L'autre, avec laquelle elle pleurait, répliquait : « Hélas, seigneur un tel, tu as poussé ta vie au danger, jusqu'à te faire tuer par les ennemis, cher enfant. » L'une des plus jeunes femmes, s'adressant à la femme du défunt, dit : « Hélas ! frère, tu ne méritais pas de mourir par la poudre, ni d'être ainsi profané, frère chéri ! » Et l'épouse de répondre : « Hélas ! cher poulain, tu meurs et tu laisses tes enfants livrés à l'injustice. — Que vais-je devenir avec eux ! » Puis elle se mit à pleurer et dire encore : « Ah ! mon poulain, mon poulain ! » parole qu'elle dit trois fois très fort. Enfin les vieilles se turent, et chacune en silence s'assit. Accroupies l'une à côté de l'autre et adossées contre le mur, elles laissèrent libre le milieu de la pièce qu'occupèrent bientôt les belles débarrassées de leur voile. Debout au milieu de la pièce, elles se mirent chacune à dire quelque chose : « Hélas, frère voici ta demeure !... Ceci est ta maison, hélas frère !... » Une deuxième reprit : « Hélas ! frère voici ton lit ! voici tes effets ; hélas, frère !... » elle continua : « Frère, la mort maudite t'a pris prématurément ; hélas ! frère !... » L'épouse du défunt répondit : « Hélas, mon poulain, quelle année maudite que celle-ci !... Mon poulain, j'ai veillé sur toi jusqu'à ce que tu fusses guéri et je m'en réjouissais ; un autre malheur m'attendait et voilà que je suis réduite à souffrir ! » Les vieilles arrivèrent et se mirent à consoler les jeunes. Une fois que les femmes se furent calmées, les voisines apportèrent dans des cruchons de la bouillie de maïs cuite ; chacune d'elles apporta le sien rempli de bouillie. Quand une femme entrait et présentait son cruchon, la mère du défunt lui disait : « Que Dieu vous le rende, chère sœur. » Elle lui prenait le cruchon et se mettait à verser de la bouillie dans de petits vases qu'elle distribuait ensuite aux femmes qui en buvaient. Chaque groupe de trois femmes avait son bol. Quand elles eurent fini de boire, et déposé toutes leurs bols devant elles, la mère prit le cruchon dans lequel on avait apporté la bouillie et alla le déposer dans la cuisine ; tandis

que la femme du défunt faisait le tour des femmes à qui elles avaient servi à boire de la bouillie, et partout où elle trouvait un bol vide, elle le ramassait et le portait également à la cuisine où elle réunit tous les ustensiles servant à prendre la bouillie. Après avoir fini de déjeuner, les femmes s'assirent et se mirent à causer entre elles de la mort de cet homme.

Pendant ce temps, trois hommes de ceux qui avaient ramené le mort se rendirent dans le Mellah', achetèrent quinze coudées de cotonnade pour servir de linceul, puis des feuilles de rose, du myrte et du safran. Ces trois choses composent ce qu'on appelle *lah'nout*. — Munis de ces objets ils revinrent à la maison. Ils remirent à un taleb ces *lah'nout'* légèrement pilés dans un mortier ; puis on chauffa fortement de l'eau dans une casserole en fer blanc, on apporta une grande planche garnie de distance en distance de larges trous, et on la déposa au milieu de la *djem'à*. Puis on prit le cadavre que l'on mit sur la planche où on le déshabilla. Un des hommes enleva son *haïk* que trois hommes prirent chacun par un bout et étendirent au-dessus de la planche sur laquelle se trouvait le mort. Le t'aleb entra sous la couverture où la casserole d'eau chaude ainsi qu'une louche lui furent aussitôt passées. Le prieur lui aussi entra sous la couverture. Là, avec la louche, il puisa de l'eau chaude qu'il répandit sur la tête du cadavre pendant que le taleb lavait une partie après une autre : la tête, les yeux, le nez, le visage ; puis il ouvrit la bouche du mort, il y introduisit ses doigts le pouce et l'index de la main gauche ; alors le prieur se mit à lui verser de l'eau pendant qu'il le lavait ; quand il eût fini il passa au cou, à la poitrine, au ventre, au nombril, aux cuisses ; il lui fit les ablutions en lui lavant les parties ; il continua par les genoux, les pieds et les mains. Quand le lavage fut terminé, on lui passa le linceul dont il coupa cinq coudées et qu'il étendit sous le dos du cadavre ; il lui en mit également cinq autres sous les pieds, et les cinq restants furent placées sous le cou. Puis il prit du solide fil de tissage, releva et réunit les bords de la pièce placée sous les pieds, prit l'aiguille, que le prieur lui passa, et faufila la pièce en un tour d'aiguillle, ce qu'il fit aussi pour la pièce placée sous le dos et dont les bords sont

réunis sur le ventre et ensuite cousus ; puis il procéda de même pour la dernière pièce placée sous la nuque, et dont les bouts furent tirés et rabattus sur la poitrine et puis cousus. De là il prit dans la main gauche les *lah'nout* qu'il répandit sur le mort avec la main droite depuis la tête jusqu'aux pieds, puis il se leva et appella les gens à qui il dit : « Allons, apportez la civière. » — On apporta la civière que l'on déposa au seuil de la *djemâa* pendant que d'autres entrèrent et enveloppèrent le cadavre dans une natte en palmier nain. Ils étaient quatre, les deux premiers disaient en le portant : « *Dieu est puissant, Dieu est grand !* » formule qu'ils prononcent deux fois, tandis que les deux derniers disaient : « *O Dieu, reçois dans ton sein celui qui n'a aucune malice !* » Ils répétèrent ces deux formules, du centre de la *jemâa*, en portant le cadavre, jusqu'à la porte, où était déposée la civière. Là d'autres gens arrivèrent pour les aider à le déposer et à placer le corps sur la civière ; quatre hommes, deux devant et deux derrière, la soulevèrent et commencèrent à marcher, pendant que les gens présents suivirent le corps. Les porteurs, les deux premiers, disaient : « Il n'y a de dieu que Dieu et Moh'ammed est son Envoyé », et les deux derniers disaient ensuite : « Seigneur, nous vous implorons, nous nous présentons à Vous, car nul ne peut nous recevoir au sein de votre Paradis que Vous, le Clément, le Miséricordieux » ; les derniers répétaient, tout en marchant, les mêmes paroles que les premiers jusqu'à l'entrée du cimetière. Là les premiers se mirent à dire : « *Nous voici dans votre domaine, Seigneur, Maître de tous les biens ; accordez-nous votre bonté en tout et pour tout* ». Ceci fut ainsi répété par les derniers jusqu'à la fosse, à côté de laquelle ils déposèrent le corps. — Des hommes de peine se mirent aussitôt à mélanger le mortier au moyen d'une pioche ; tandis que la foule se maintenait debout derrière le mort ; le t'aleb qui avait lavé celui-ci, traversa les rangs et alla se placer devant les gens ; alors le prieur prononça à haute voix : « Faisons la prière des morts sur le corps de cet homme. » Et tous les gens qui se sont présentés pour prier répondirent : « Que Dieu le reçoive au sein de son Paradis et qu'il lui pardonne ses péchés. » — Après, le t'aleb prononça à haute voix : « Dieu est

Grand » pendant que les gens debout sans s'incliner répétaient trois fois ce que disait le t'aleb. La prière terminée, le t'aleb salua, ainsi que tous les gens présents. Alors ceux-ci se séparèrent, en remettant leurs babouches, par groupes de quatre, tandis que d'autres prenaient le cadavre, le portaient vers la fosse, l'y descendaient, ainsi que la natte qui a servi à le transporter, et le couchaient, penché sur le côté droit. Puis ils le couvrirent de bâtonnets placés horizontalement, allant d'un côté à l'autre. Lorsque la fosse fut ainsi fermée du haut en bas, on prit le mortier que l'on appliqua sur les bâtonnets. Puis les gens vinrent et jetèrent chacun une pierre sur la couverture de la fosse ; ceci fait, on tira la terre vers la fosse au moyen de pioches, pendant que les t'olba récitaient d'abord la sourate de *Tabaraka*, puis celle de *Ouaïn kountoun âla Safarin*. Lorsque les gens eurent fini de combler la fosse, et que sa place se trouva être bien déterminée, ils la marquèrent en plantant trois bâtonnets placés l'un à la tête, les deux autres aux pieds. Puis on prit la cruche, on arrosa la tombe avec l'eau qui restait, et la dite cruche fut déposée à côté du bâtonnet planté à la partie supérieure de la tombe.

Alors les t'olba se turent et les gens de la *k'bîla* donnèrent chacun son obole aux t'olba en l'honneur du mort. On remit le montant de cette quête à un des t'olba pour en faire la distribution à ses camarades ; celui-ci donna à chacun sa part sans que personne eut plus ou moins que les autres. Les t'olba, ayant ainsi reçu leur obole, dirent aux habitants de la k'bîla : « Allons ! récitez pour lui une *Fatih'a* ? » On fit une *Fatih'a* en disant : « Que Dieu le bénisse, et répande ses os dans le Paradis ! » De là, les gens s'en retournèrent. Arrivés à la demeure du défunt, les t'olba et les gens de la k'bîla s'arrêtèrent et appelèrent la mère et la femme du défunt. Lorsque celles-ci furent sorties, les tolba proposèrent une nouvelle *Fatih'a* en disant : « Faisons une *Fatih'a* pour le défunt, que Dieu le reçoive au sein de Son paradis, qu'Il lui pardonne ses péchés et qu'Il répande sa bénédiction sur ses enfants jusqu'à ce qu'ils deviennent hommes et reprennent la place de leur père, et que Dieu mette de la consolation dans le cœur de tous ! » La *Fatih'a*

récitée, chacun se retira de son côté ; tandis que les femmes rentraient dans la maison ; là, elles adressèrent à la jeune veuve leurs condoléances, puis elles l'habillèrent avec un voile de cotonnade ayant quinze coudées, qu'elles lui mirent autour du corps ; après lui avoir entouré la tête avec une bande de cotonnade, elles lui dirent : « Console-toi, chère amie ; ceci t'est imposé par Dieu ; tous, nous devons mourir ; rien n'est durable que Dieu ; telle est notre destinée ! » — Puis pendant les sept premiers jours, des personnes vinrent à la maison du défunt, apportant avec elles des poulets cuits dans la marmite, du pain de blé cuit dans le plat, des œufs cuits à l'eau, sans être débarrassés de leur coque, des dattes appelées *ldjihel* et des noix cassées. Ensuite toutes les femmes qui avaient apporté ceci, se mirent autour des maîtresses de la maison pour les distraire par leurs conversations. A l'heure du repas, elles s'installèrent et se mirent à manger de ce qu'elles avaient apporté et burent de l'eau ; elles continuèrent à mener cette vie jour par jour, jusqu'à ce que les sept premiers jours fussent écoulés. Le dernier jour, les femmes se levèrent, saluèrent les maîtresses de la maison et dirent à la femme du défunt : « Madame une telle, que Dieu prolonge votre vie et qu'Il vous dédommage de ce que vous perdez actuellement. » Et les deux femmes de répondre : « Que Dieu éloigne de vous le mal, chères sœurs. » — Puis elles repartirent toutes. Le lendemain, le premier jour des seconds sept jours, d'autres femmes arrivèrent, apportant avec elles de grands plats pleins de couscous, du blé avec de la viande cuite ; chacune était venue avec son plat. Elles restèrent avec les maîtresses de la maison sept jours, mangeant et buvant jusqu'à ce que les sept autres jours soient passés ; puis elles se dirent au revoir et se quittèrent.

Le lendemain, le premier jour de la dernière semaine, les femmes éloignées du village, toutes celles qui étaient les amies du défunt, arrivèrent. Elles avaient apporté avec elles un mouton dépecé, mais sans être cuit, une petite jarre remplie de beurre fondu et des ustensiles tout neufs, entre autres un plat à pain, une marmite, une cruche, un pot à eau et deux petites jarres, une charge de bois, un panier rempli d'œufs, des pou-

lets vivants, un cruchon d'huile. Après avoir fait entrer tout ceci dans la maison, la mère du défunt se leva, sortit et alla au marché d'où elle rapporta du cumel et du piment en poudre. Puis elle se mit à préparer la viande que les femmes avaient apportée dans la marmite neuve ; elle fit du pain qu'elle fit cuire dans le plat neuf, elle versa de l'eau à boire dans la cruche neuve ; puis, avec un pot à eau neuf, elle fit boire les femmes. Elle fit la cuisine avec du beurre, réservant l'huile pour la lampe dans le cas où elles voudraient faire de la lumière pendant les sept jours. Ceux-ci écoulés, les femmes voulant partir se dirent au revoir, mais les maîtresses de la maison les retinrent en leur disant : « Restez, nous voudrions faire son éloge funèbre. » Les femmes se rassirent et la mère du défunt alla appeler les voisines qui vinrent. Elles pénétrèrent dans la maison, et là, toutes debout, elles formèrent un cercle au milieu de la cour, autour de la veuve qui se trouvait assise au centre. Puis chacune se mit à improviser à sa façon. Quand l'une improvisait, les autres gardaient le silence tout en tournant et en frappant des mains légèrement. Elles continuèrent ainsi toutes à improviser sur lui jusqu'à ce qu'elles eurent terminé le discours d'éloges et de louanges.

Voici ce que dirent les femmes sur celui qui est mort par la poudre au champ de bataille. Ceci est un usage chez les Imazir'en depuis les premiers temps :

COMPLAINTE

Un tel n'a pas laissé de pareil ;
Il était homme de grand courage
Il était brave et jamais craintif ;
S'il avait été lâche comme un Juif, on ne serait pas allé le chercher.
Pieux, il priait ; agriculteur, il plantait ;
Charitable, il faisait l'aumône en argent ou en pain.
Labourait-il, il en tirait une récolte suffisante pour lui ;
S'il faisait moudre, un produit abondant en était le résultat.
Se mettant en selle sur son cheval, il prit son fusil,

Ainsi que la corne dans laquelle se trouvait de la poudre.
Au sujet de l'eau une dispute s'engagea entre les Arabes
Et les Imazir'en qui avaient toutes les raisons.
Les Imazir'en s'en allèrent de nuit
Relâcher et reprendre l'eau en litige.
Les Arabes, eux aussi, s'en vinrent vers l'eau
Pour pouvoir irriguer leurs champs.
Ils trouvèrent près de cette eau des Imazir'en ;
Alors, un à un, des Arabes se dirigèrent
Vers le haut du canal ; où ils leur volèrent l'eau.
Voilà que les champs des Imazir'en eurent peu d'eau.
Aussitôt, des Imazir'en se levèrent et remontèrent le canal jusqu'à la tête de la conduite sans rencontrer d'eau.
Mais ils trouvèrent assis deux Arabes
Au haut du canal, veillant sur l'eau,
De peur que les Imazir'en ne vinssent la reprendre.
Au sujet de l'eau qu'ils ont prise sans raison,
Les Imazir'en leur demandèrent : « Où est l'eau ? »
Les Arabes leur répondirent : « C'est à nous qu'elle revient. »
Alors les Imazir'en leur déclarèrent : « C'est la guerre entre nous. »
— « C'est une parole en l'air, leur répondirent les Arabes
Ce que vous n'avez jamais fait est preuve de votre incapacité. »
Tous les Imazir'en se réunirent comme un seul homme
Lorsqu'il s'agit d'aller sur le champ de bataille
Où il devait y avoir un combat des plus acharnés.
Dès le point du jour, on assembla cavaliers et fantassins ;
On ne laissa que ceux qui sont infirmes.
Tous les cavaliers, munis de leurs cornes remplies de poudre et de balles,
Se dirigèrent en galopant vers le lieu du combat.
Les fantassins prirent les armes ; chacun était armé à sa façon ;
Les uns s'étaient munis d'une barre de moulin ;
D'autres, d'une faucille avec laquelle on moissonne ;
Un autre portait son fusil sur son épaule,
Certains ne prirent que de longues et grandes serpes ;

Les uns prirent la petite serpe qu'ils portent à la main ;

D'autres portaient sur l'épaule leur bâton de jet ;

Certains se munirent de la pince avec laquelle on perfore les murs.

Tous se dirigèrent vers le lieu de combat.

Là, devant les fantassins, tous les cavaliers se mirent en rang.

Les Arabes aussitôt réunirent cavaliers et fantassins,

Chacun prit chez lui quelque chose comme arme.

Tous les cavaliers arabes étaient munis de leurs armes,

Ils portaient des fusils, des cornes

Pleines de poudre ; ils avaient des balles,

Aussi bien que des sabres et des poignards.

La plupart des fantassins avaient des pistolets.

Certains prirent des cisailles bien tranchantes ;

Les uns portaient à la main une lance ;

D'autres avaient en bandoulière le poignard recourbé.

La cavalerie arabe se plaça également en rangs devant son infanterie bien alignée

Les Imazir'en les premiers attaquèrent.

La cavalerie, ayant déchargé ses fusils, se retira et se mit derrière l'infanterie.

Le fantassin couché prit position,

Et aussitôt la poudre et les balles parlèrent

De la part de la cavalerie arabe qui était nombreuse.

Puis les cavaliers se mirent derrière leurs fantassins qui s'accroupirent par terre pour charger leurs armes,

Et engagèrent le combat, pendant qu'en arrière les cavaliers se tenaient debout.

La nombreuse cavalerie des Arabes qui avaient volé l'eau fut engagée.

Cette lutte contre les Imazir'en eut pour cause l'eau qu'on dit appartenir à ceux-ci.

La victoire resta, dit-on, aux Imazir'en.

Le cheval rétif d'un tel, s'emporta, sortit et s'enfuit avec son maître vers l'ennemi.

Aussitôt les Arabes, en cachette, coururent après lui,

Tirèrent sur lui et abattirent son cheval à coups de balles.
Le cheval mort, ils tirèrent aussi sur l'homme.
Qu'ils atteignirent à la tête, mettant ainsi fin à ses jours.
Les ennemis lui enlevèrent son beau fusil,
Ainsi que son sac et sa corne à poudre ;
Ils prirent la selle et la bride,
Et abandonnèrent l'homme étendu par terre.
La nuit arrivée, on se sépara ;
Les Arabes s'en allèrent de leur côté.
Les Imazir'en eux aussi revinrent,
Et regagnèrent tous leurs demeures.
Seul, l'homme tué ne revint pas.
Lui et son cheval manquant,
La mère alla s'en informer
Auprès de tous les cavaliers qui avaient pris part au combat en leur demandant : « Où est mon fils ? »
Ils lui répondirent : « Que Dieu le bénisse, Madame !
Votre fils est mort ainsi que son cheval. »
La mère revint, prit une bête de sacrifice qu'elle alla égorger au milieu de la *k'bila*
Dont les habitants lui demandèrent : « Que désires-tu ? »
— « Que le corps de mon fils me soit apporté, leur répondit-elle.
Pour que je le revoie dans ce monde-ci. »
On réunit des gens qui doivent s'en retourner
Dans la nuit, ceux-ci repartirent à sa recherche ; ils le retrouvèrent
Etendu par terre avec le crâne fracassé.
Ces hommes le ramassèrent et l'attachèrent avec des cordes
Sur un cheval, où ils le fixèrent solidement ;
Et, pendant que l'on conduisait la bête par la bride,
Les autres la suivaient par derrière.
Ils ramenèrent ainsi le mort, revinrent jusqu'à sa maison ; ils frappèrent à la porte.
La mère du mort sortit ainsi que les enfants du défunt ;
A la vue du cadavre des cris s'élevèrent.
Les hommes reprirent le cadavre et le portèrent à la *Djemâa*

Où ils le déposèrent et le laissèrent sans lumière,
Comme pour tout individu qui meurt chez eux.
C'est une coutume pour tous les Imazir'en
Que celui seul qui meurt hors de chez lui ne peut pas avoir de la lumière ;
Tandis que si quelqu'un meurt dans sa demeure, il doit être éclairé.
Dans la chambre et laissé seul jusqu'au jour (1).
Son épouse se mit encore à se lamenter
Au souvenir de son mari défunt qui passait la nuit dans l'obscurité
Les autres femmes lui disaient : « C'est mal à toi
Ceci est infligé par Dieu à d'autres que toi »
« C'est moi qui deviens veuve, leur dit-elle,
« Et mes enfants, eux aussi qui deviennent orphelins »
— « Ceci doit arriver inévitablement,
La mort est destinée à tout autre que toi ! »
A la mère du défunt qui se mit également à pleurer les femmes dirent : « C'est toi qui devrais, vieille,
Te calmer et te taire, ayant de la sagesse,
Qu'il ne sorte de ta bouche que des paroles de prière. »
« C'est moi qui vais supporter, leur dit-elle, la charge des petits-fils ainsi que celle de la veuve. »
« Calmez-vous, lui répondirent-elles ; bientôt ils grandiront,
Ils auront la parole et possèderont des bœufs. »
« Quand vont-ils être grands ? dit-elle.
« Ils ne seront grands que lorsque j'aurai rejoint leur père. »
Elles lui répondirent : « La vie appartient à Dieu,
Et l'être humain ne fait qu'en user ! »
Aussitôt la pauvre vieille se tut ;
La femme du défunt se tut également.
Toutes les femmes commencèrent à les saluer,
Ainsi que leurs voisines qui avaient pleuré avec elles,
En leur disant : « Que Dieu vous pardonne vos actions ;
Résignez-vous à la mort et ne pleurez pas ! »

(1) Ce qui suit est en prose.

Les femmes partirent tout en causant de la mort de l'homme qu'elles n'avaient pu soigner.

Telle est l'histoire d'un homme mort, tué par la poudre chez les Imazir'en ; ce récit est terminé avec l'aide de Dieu.

Ah'idous

JEU ET DANSE DES IMAZIR'EN

L'*Ah'idous* est le jeu des Imazir'en où hommes et femmes débitent des paroles spirituelles et mordantes.

Ne se livre au jeu de l'*Ah'idous* que les gens d'esprit, experts en prosodie.

Le jour où les femmes veulent organiser un Ah'idous, elles préparent un bon dîner, puis elles envoient une vieille à qui elles disent : « Va appeler le *raïes* un tel, avec un tel et un tel. » Ils arrivent munis de leurs tambourins, entrent dans la maison où les femmes les reçoivent en poussant des you-you. Ils s'asseoient, et les femmes leur apportent à manger le souper ; puis elles vont à la cuisine allumer du feu pour que les hommes puisssent y réchauffer les tambourins avec lesquels ils joueront. Quand il a fini de dîner, le *raïes* va se placer au milieu de la cour, fait résonner son tambourin et ses compagnons accourus près de lui commencent aussi à jouer des leurs. Les femmes arrivent et toutes celles qui savent danser l'Ah'idous, viennent se placer devant les joueurs. Aussitôt le *raïes* commence à chanter et à célébrer les louanges des femmes assises devant eux, alors que celles-ci répondent aux compliments qui leur sont adressés sans se lever jusqu'à ce que le raïes ait achevé de débiter ses louanges. Voici les paroles par lesquelles le raïes commence l'Ah'idous :

Je te salue, ô oiseau au beau plumage, ô pigeon !
Je te salue, te saluent les pieds et te salue la terre !
Dieu, inspire-moi sur cet être qui, sans nous connaître arrête nos regards.

Quand on ne sait pas ce qu'il est, faire sa connaissance est une volonté divine.

Réponse des Femmes :

Que Dieu te rende le salut, toi qui nous adresses des louanges !

Quelle partie du monde t'envoie, ô toi ! pigeon ?
O faon ! au joli cou, qui t'a enfanté ?
Que te donnait ton père pour te nourrir et t'élever
Jusqu'à ne semer maintenant, avec ta langue, que de l'or ?
Je te reconnais, ô faucon ! au son de ta voix ;
Pourrions-nous t'interroger sur ton ami ? Où est-il ?
S'est-il absenté, est-il en pèlerinage ou est-il ici ?

Raïes.

Il n'est ni absent, ni en pèlerinage, ni en ces lieux-ci.

Le chacal passe sur des sentiers escarpés, tandis que le chien se maintient sur le chemin.

Le fils du mouflon suivant un sentier, ses traces disparaissent.

La source est fermée exprès pour toi qui es altéré.

F.

Pourrions-nons t'interroger sur le cours des denrées, toi qui as voyagé ?

Au moins aie la main serrée et tiens la clef cachée,
Afin que tu ne sois pas obligé de t'endetter
Pour les belles que tu désires avoir, ô boucher !

Elle te trompe celle-là qui te reçoit, car tu es desséché par le froid,

Tandis que, si tu te changeais et te mettais à l'abri de mes voiles, tu te réchaufferais.

R.

Chacun a quelqu'un de son rang, qui lui convient ;

S'il fréquente une amie qu'il aime, ceci est meilleur pour lui que le paradis,

Vivre, s'unir avec celle qu'on n'aime pas, la mort est préférable.
Lorsque tu trouves quelqu'un seul, au guet sur un chemin,
Sache que c'est une compagne qui lui manque.
Désigne-moi, allons, qui pourrai-je fréquenter ? et ne me jalouse plus.

F.

L'envie est chez le rocher seul qui retient l'eau.
Dieu t'a amené pour que nous puissions faire échange d'idées.
L'amour est pénible ; c'est exprès pour toi, ô cœur, qu'il est créé.
Il nous a affligés de la poésie et fait négliger le maïs qui se dessèche.
O ami, dès que je m'éloigne de toi je pleure et tu gémis.
Je n'ai pu te pardonner ni m'excuser, n'ayant pas eu d'entretien.

R.

Depuis bien des années, mon désir de te saluer aspire au tien,
Mais Dieu n'a décidé mon salut pour toi qu'aujourd'hui.
Je t'en prie, ô cyprès ! incline ta tête que nous nous embrassions.

(A ces paroles, le Raïes baisse le léger voile de son visage)

L'aurore est comme ton front ! bonjour, ô toi !
Qui t'ornes du *tabâ*, du plus précieux bijou ; vous vous ternissez.
Qu'est-ce qui t'a fait aimer, ô belle, le tournoi de la danse ?

F.

Où pourra-t-il te rencontrer celui qui veut, ô vénérable,
Te faire une visite et s'en retourner aussi vite que le vent ?
Moi, j'ai particulièrement en tête une chose :
Lorsque j'ai donné ma promesse à un ami, je ne le quitterai jamais
Dussè-je par là, être découpée en morceaux de la grosseur de grains d'orge ;

Y aurait-il des canons braqués sur moi, l'un à côté de l'autre,

Je ne t'abandonnerais ni je ne te changerais contre les richesses.

J'ai reçu bien des coups de bâton et ai eu des cheveux coupés pour toi.

A ma mère qui m'appelle, je réponds : « Je suis telle que tu m'as enfantée ! »

R.

Au père qui m'interpelle, je promets de ne jamais répondre.

Ah ! ah ! ce soupir n'est pas un soupir de vie, c'est un soupir de mort.

O mon Dieu ! j'ai le cœur, que tu as brisé comme un roseau.

Cœur je te retiens et j'appuie sur toi la main droite.

J'appuie sur toi la main gauche pour t'empêcher de gémir.

Par Dieu ! ô saint du rocher ! donnez-moi la main

Afin que je puisse voir où le ramier a placé ses petits.

O toi, arbre qui m'as attiré tous ces vautours,

Que la foudre te brise ou que la rivière t'emporte !

Si le hasard te met en présence de celui que tu aimes,

C'est comme si ton père te laissait en héritage cent quintaux d'objets précieux.

Et si cette rencontre te met avec quelqu'un que tu n'aimes pas,

C'est comme si ton père te laissait cent dettes.

Si Dieu t'a accordé ses grâces, ne prive personne du charme de ta parole ;

Et si Dieu t'en a privé, inutile de solliciter la protection de qui que ce soit.

F.

O ami, je t'aime ! Je sais que tout le monde t'aime,

J'attends que ceux qui prétendent t'aimer ne veuillent plus de toi.

Je mets toute ma confiance en Dieu, dans le Prophète, l'envoyé et dans les Anges !

Qu'il s'éloigne, celui qui entre nous ne fait que rapporter !

Que la poudre lui brûle la langue avec laquelle il s'exprime !

Ou lui crève les yeux au moyen desquels il voit les gens !
Dans ma façon d'agir, je n'ai quitté ni voies ni chemins.
Les plus grandes richesses ne me sépareront pas de toi.
Un fort vent en tourbillon a soufflé et a mis à nu le miel,
Un miel d'une jolie et belle fleur, ô Pigeon !
Comprends, ô intelligent ! ce qu'en paroles je te dis.
O ami ! sache que c'est de toi que je parle.
Le grain est moulu, la farine est en train de se tamiser ;
Il ne manque que de la viande et des légumes.

R.

Voici, c'est que j'ai peur que des regards ne soient attirés sur nous
Et que, faisant un faux pas, je ne serve de pâture aux vautours.
Car quel est celui qui pourrait faire sa prière au bout d'un roseau
Et redescendre sans le balancer ni remuer ses feuilles ?

F.

Allons ! Courage ! tu inspires assez de respect et de crainte
Rejette le pan de ton burnous et n'aie aucune peur
De toutes les craintes il n'y a que celle de Dieu ; de celle-ci nous en répondons.
Jamais je ne serai lâche puisque j'ai rencontré
Un poisson qui quitte l'eau et, à travers le rivage, regagne le chemin.
O ami ! je te le jure, par Dieu le Rédempteur !
Car une chose dans laquelle nos deux mains n'ont pas trempé
Pour attester devant Dieu, n'est-elle pas, ô frère, une chose illicite ?

R.

Je sais, que Dieu te le rende, que tu ne me veux que du bien ;
La bonté est en toi ; elle est dans ta bouche.
Mes parents, qui me refusent celle que j'aime,

M'imposent celle que je ne veux pas, celle à qui aucun amour ne m'unit.
Il n'y a en moi ni lâcheté, ni crainte ;
Toutefois en te voyant, toi, je suis devenu craintif.
Jamais je ne serai lâche, puisque j'ai trouvé
Un juif qui après avoir fait ses ablutions à la mosquée, alla se placer près de l'Imâm.

F.

Tu es mon frère et je suis tienne jusqu'à la mort.
Ne t'ai-je pas déclaré que je t'aime et que toute autre parole est superflue ?
Ne le crois jamais si une autre te dit qu'elle t'aime.
T'ayant mangé le meilleur de tes biens, elle te fuira.
Unissez-vous, ô doigts ! s'entr'aider est une bonne chose
Surtout pour toi, pouce qui n'as personne près de toi.
Explique-moi ce que c'est qu'*un livre écrit sans être souillé* ?
Si tu me l'expliques, je te saluerai et me soumettrai à toi.

R.

C'est une belle vierge qui n'a pas d'enfants.
Si tu es intelligente, tu dois nous dire
Et nous expliquer ce que c'est qu'*un livre écrit avec une épine?*
Si tu me le dis, je te saluerai et me soumettrai à toi.

F.

Passe-moi une glace et un pinceau, je te dirai le reste.
Si tu es intelligent et enfanté par un tel,
Explique-moi : *Un animal qui a de longues dents*
Très saillantes au ventre et que soulève la main?

R.

C'est *le peigne à tisser* je le sais, mais je dois te le dire.
Si tu es intelligente, dis-moi...
En m'expliquant, ce que c'est qu'*un animal qui n'a pas de moelle ni de cervelle ?*
Si tu me le dis, je te saluerai et me soumettrai.

F.

C'est *la marmite* ; qu'elle noircisse tes vêtements !
Si tu es intelligent et enfanté par un tel,
Dis-moi ce que c'est qu'*une mer qui n'a pas de marins* ?
Si tu me l'expliques, je te saluerai et me soumettrai.

R.

C'est *l'œil*, que Dieu crève le tien !
Si tu es intelligente, tu dois me dire
Et m'expliquer : *Un animal qui ne possède qu'un seul pied* ?
Si tu me le dis, je te saluerai et me soumettrai.

F.

C'est *un fusil*, qu'il t'éclate dans les mains !
Si tu es intelligent et enfanté par un tel,
Tu dois me dire : *Un animal qui a une calotte* ?
Si tu me l'expliques, je te saluerai et me soumettrai.

R.

C'est le ..., que Dieu déchire le tien
Dont les côtés sont enflés comme une marmite et qui ne connaît que le mal !
Si tu es intelligente, tu me diras
Et expliqueras : *Un animal dont l'os est défendu*
Et la moelle permise et que tout le monde mange ?
Si tu me l'expliques, je te saluerai et me soumettrai.

F.

C'est *une grenade*, je dois te le dire, ô ! mauvais esprit !
Si tu es intelligent, dis-moi,
Et explique-moi : *Ils sont cent, arrive un qui les expulse* ?
Si tu me l'expliques, je te saluerai et me soumettrai.

R.

C'est *le Chapelet* ; je dois te le dire, car je le sais.
Explique-moi : *Un animal qu'on égorge et qui n'en meurt pas* ?

Si tu me le dis, je te saluerai, ô la plus belle des femmes !

F.

C'est *la* ...., que Dieu te coupe la tienne.
Si tu es intelligent et enfanté par un tel,
Explique-moi : *Un animal qui n'est jamais tondu,*
Qui ressemble à un chien et qui dit par son cri : anâam ?

R.

C'est *le chacal* qui voudrait arracher le foie de ta mère !
Si tu es intelligente, dis-nous
Et nomme-nous : *Un animal qui est de la longeur d'une coudée*
Et dont les yeux sont deux tisons qui scintillent comme deux lumières dans l'obscurité ?

F.

C'est *le chat*, qu'il te morde et s'enfuie loin de toi !
Si tu es intelligent et enfanté par un tel,
Explique-moi : *Un animal qui fait perdre la raison à l'homme* ?
Si tu me le dis, je te saluerai et me soumettrai.

R.

C'est *la hyène*, que contre toi elle sorte sur un chemin !
Si tu es intelligente, tu nous diras
Et expliqueras : *Un animal de couleur bigarrée* ?
Si tu me le dis, je te saluerai et me soumettrai.

F.

C'est *une panthère*, qu'elle arrache le foie de ta mère !
Si tu es intelligent et enfanté par un tel,
Explique-moi : *Un champ ensemencé sans laboureurs*
Moissonné dans la journée qui repousse le soir ?

R.

C'est *le ciel et les étoiles*, s'il faut le dire, car je le sais !
Si tu es intelligente, tu dois nous dire

Et nous expliquer : *Un animal est de la grosseur d'une jarre,*
Qui se meut et qui est tout nu ; c'est dans une forêt que je l'ai rencontré ?

F.

C'est *une ogresse*, qu'elle t'enlève toute ta progéniture !
Si tu es intelligent et enfanté par un tel,
Dis-moi ce que c'est qu'*un mouton qui est sans cornes,*
Qui est expressément défendu pour le sacrifice et qui n'a jamais été tondu ?

R.

C'est *un chien* ; qu'il arrache les poumons de ta mère !
Si tu es intelligente, tu me diras
Et expliqueras : *Un animal de forme ronde et qui est défendu*
Il a au dos une rigole pourvue au centre d'une petite bouche ?

F.

C'est *le* ..., que Dieu déchire le tien !
Si tu es intelligent et enfanté par un tel
Explique-moi : *Un animal qui n'a pas de main*
Et qui marche sur le ventre en criant ?

R.

C'est *la vipère*, qu'elle sorte contre ta mère !
Si tu es intelligente tu me diras
Et expliqueras : *Un animal roulé en spirale*
Avec la moitié du corps relevé ; il ne fait que ramper ?
Si tu me le dis je te saluerai et me soumettrai.

F.

C'est le *Naja*, qu'il te poursuive au milieu de la nuit !
Cessons de nous injurier, c'est bien préférable pour nous,
Pour qu'en frères, nous puissions unir nos efforts dans notre délicate situation
O Dieu, Maître de toutes les clefs, viens à notre secours !
Si Dieu ne nous ouvre les portes, nous nous mettrons en pénitence.

O aigle au plumage bleu, orné de collerette, que Dieu t'aide !

O Seigneurs T'olba, si je ne m'adresse à vous

C'est pour que vous m'écriviez un *h'orz* ; je suis brisé de chagrin.

Écrivez-m'en aussi un autre contre l'amour.

R.

Belle, aujourd'hui c'est jeudi, je n'écris pour personne ;

Car on nous a dit que ce serait un grand péché, aussi je ne le ferai pas.

Maintenant, Belle, demain je vous ferai un *h'orz* de protection contre l'amour,

Et je vous en écrirai également un autre contre la tristesse.

F.

Je ne te crois pas, ta bouche ne débite que des moqueries.

Jure-moi sur le Livre ; alors je te croirai !

Je saurai par là, si tu es décidé à m'écrire un *h'orz* de protection.

Avec ton sourire aux lèvres, tu ne fais que te jouer des âmes.

R.

Pour Dieu, source douce, donne-moi un peu d'eau,

Que je la boive, sœur chérie, la soif est en moi très intense.

F.

La source est sacrée, je n'y laisserai boire personne.

Cent mille pics, et cent pioches

Ont été brisées sans que l'eau jaillisse,

Et tu désires, toi, raïes, avoir de l'eau !

R.

C'est d'une vieille source que j'attends de l'eau ;

Quant aux petites sources si elles ne sont pas remuées elles finissent par se dessécher.

Lorsqu'une source descend jusqu'à la vallée, elle devient tête de rivière.

Alors quand tout le monde aura bu, je boirai moi aussi.
Par Dieu ! je voudrais te faire prendre
Et te crucifier sur une muraille.

F.

Donne à ton fusil toute la force de sa portée ;
Ne le charge pas trop de peur qu'il ne t'éclate sur le ventre !
Que Dieu t'inflige trois calamités sur le ventre :
Une, qu'elle soit la gale, te gratter jusqu'à l'an prochain ;
Une, qu'elle soit de la poudre à laquelle je mettrai un tison ;
Une, qu'elle soit la mort pour te priver de tes jours.

R.

Plaise à Dieu que ce que tu me désires t'atteigne ;
Que cela soit en bien ou en mal, emporte tout.
Que Dieu te donne, ce que l'ânon donne à sa mère :
Une morsure sur le cou et des coups de pieds sur le derrière.
Que Dieu t'afflige de chagrins qui feraient pleurer ta mère,
Ou la phtisie, ou un mois d'une maladie qui puisse te tenir le plus longtemps !
Que Dieu te prive de la vue et que tes jours te soient des jours de peine !
Que sur toi se répandent des mouches en tas, ô femme mal propre !

F.

O homme vil, bien malheureuse celle qui t'épouserait !
C'est contre nature ; et la mort ne veut pas t'enlever !
Lorsque ta femme te demande une paire de babouches,
Tu lui montre tes orteils sans chaussures.
Que Dieu te donne la variole de la grosseur d'une figue,
Et que tu sois de bonne heure sur un tas de fumier avant le jour !

R.

C'est le pays de *A'bda* que je te souhaite, ô Juive,
Où tu porterais sur la peau de ton dos des outres sans eau ;
Qu'un Arabe poilu se serve de toi pour dépiquer le grain ;

Et que sa concubine te dispute jusqu'aux fils qui attachent les cheveux !

Je ne te souhaite qu'un moulin à bras ou des cardes,

Et, pour toute nourriture, un huitième de mesure, pour que tu sois près de la mort !

Que la pluie disparaisse pour que toutes les femmes maigrissent !

C'est fini pour toi : plus de bons plats ni d'étreintes !

F.

C'est pour toi que les grillades d'épis de maïs et les figues tardives sont finies !

Toi qui as fait la cour à une Juive ; quelle peine mérites-tu selon la Loi !

R.

Le service rendu par une Juive est préférable à celui d'une marchande ;

De celle qui s'élance sans voir l'obscurité où elle se jette.

F.

Va, raïes, un malheur t'attend et te guette ;

Tu y laisseras tes olives et tous tes oliviers.

Tu y vendras tes biens et y engageras les petits champs de ta mère !

Puisse-tu devenir berger chez celui qui ne t'aimerait pas !

R.

C'est le matin de bonne heure que toutes les esclaves se vendent.

Quant à l'après-midi, il ne reste que les non-valeurs.

O marmite fêlée, tu nous agaces !

Toi qui es habituée à ne manger que les boyaux des marchés.

F.

Frappez le chien de moulin, il est habitué à lécher la poussière de farine.

Va-t-en vers ta niche, que Dieu la démolisse sur toi !
Prenez garde : c'est un chien enragé qui est au milieu de vous ;
Dès qu'il rencontre quelqu'un, il aboie après lui !

R.

C'est toi qui es chienne, bergère !
Tu es mariée au plus vil des chiens, un mari qui te prostitue ;
Lorsque quelqu'un lui donne quelques deniers
Il te saisit par les cheveux et te conduit vers lui.
Si tu avais du cœur, jamais tu n'oserais entrer dans l'*Ah'idous*,
Ni te mêler aux filles nobles et honnêtes.

F.

C'est toi qui est le proxénète, fils d'un inconnu.
C'est ta mère qui est bergère et qui n'a pas laissé de progéniture ;
Que *Bourkab* t'atteigne de la tête aux pieds,
Et que, pris aux jarrets, tu puisses avoir un mois de maladie.
J'ai rencontré ton père qui traînait une grenouille par la patte
Et disait : « O ma joie ! Une aubaine pour laquelle je n'ai rien dépensé ! »
J'ai vu ton père guettant et attendant en face du *Mellah'*,
Plein d'envie de la bouillie de fève et du pain des Juives.

R.

C'est sous le bât d'un Juif que ta mère est venue au monde ;
Ton père est associé avec *Ya'qoub* pour sa boutique ;
J'ai trouvé ton père couché sur ta mère ; loin de se déplacer
Lui ayant dérobé sa chemise, il me tourna le dos.
J'ai vu aussi ton père faisant le comique, ta mère mendier et faire la quête
Près des musulmans et des Juifs qui donnaient un sou chacun.

F.

Tes yeux ressemblent à ceux de *Semh'a Mellah'*
Ou à ceux d'un singe qui fuit en remontant vers le col.

J'ai vu ton père et ta mère qui tournoyaient.

Ton père qui, ayant mis à ta mère une bride en corde, la faisait danser

Lorsqu'il demandait aux gens : « Donnez-moi un sou »

Ceux-ci lui répondaient : « Dis à ta femme de jouer. »

R.

Ton père est un meunier, il ne vit que du produit de son moulin

Quiconque apporte du grain à moudre il lui en vole un peu.

Faisant la chasse aux rats, il les a tous exterminés ;

Il ne se nourrit que d'eux et de la farine qu'il vole au moulin.

Quand ces rats étaient attrapés, il les grillait dans le four ;

Frits, il les faisait rouler dans la farine et il les dévorait.

Ayant fini de manger, il s'en allait vers le canal, se baissait.

Et se mettait à boire de l'eau trouble ; pris de coliques

Il descendait au bas du moulin et s'efforçait d'évacuer

Tandis qu'il rendait par en haut, le bas répondait.

Que Dieu te fasse donner des coups d'un gros bâton ;

Qu'ils tombent aussi sur ton père jusqu'à ce que vous soyez privés de vie !

F.

Fasse Dieu que tu reçoives un coup avec le poignard de *Ammi Mançour* !

Qu'il coupe les parties de ton père et le... de ta mère.

Que Dieu te donne un cancer qui soit aussi large qu'un vase

Pour te ronger le derrière ainsi que celui de ta mère.

Et qu'enfin la menace d'un châtiment te fasse quitter le pays,

Emportant avec toi tous les maux des femmes.

Tu n'es qu'un Juif, tes manières me l'indiquent,

Car tu ne fais ni la prière ni le jeûne du Ramadhan.

C'est aujourd'hui que nous avons connaissance de ton existence engagée avec toi dans la honte ;

Nous verrons quel genre de force tu as, tu peux nous le montrer.

R.

Plaise à Dieu qu'un chameau te .... pour que tu mettes au monde une hyène

Et que tu sois imprégnée de l'odeur du chameau, telle qu'elle est en lui.

Que Dieu veuille te mettre dans l'anus du lion et qu'il le referme sur toi !

Tu verrais des excréments de l'être humain dans ses entrailles.

C'est sous le nid d'un corbeau que j'ai vu ta mère ;

Avec *Yak'oub*, mangeant du pain de Juives.

J'implore ce qu'implorent les étoiles et l'eau,

Tous les saints du pays l'un après l'autre.

Que tu perdes la parole et le jeu de l'Ah'idous !

Que tu ne puisses plus exprimer une seule parole de poésie !

J'espère ce qu'espère l'ennemi en temps de guerre

(Qu'il abatte ta mère au moment où elle se trouverait sur le chemin

Et que raide morte elle tombe comme un poteau.

Qu'il la dépouille de tous les effets qu'elle aurait sur elle).

Je te souhaite, ô chienne ! que des coupeurs de route

Te saisissent et ne te relâchent qu'après avoir passé sur toi à tour de rôle.

Tu verrais ce dont sont capables les hommes,

Et qu'ils n'acceptent pas de chienne comme toi...

. . . .

Ici, silence complet aussi bien du côté des hommes que des femmes. Les deux intéressés seuls continuent à s'interpeller.

F.

Je me soumets à Dieu ! pardon si je t'ai fait de la peine !

Cher ami, je me soumets, je ne dirai plus rien.

C'est fini, je ne dirai plus de vilaines choses !

Je ne pardonnerai pas au chant d'avoir amené la parole jusqu'à ce point.

Viens, frère, ne crois pas que je sois une rapporteuse.

Le Juif seul, bien qu'étant un être humain, médit sur tout ce qu'il voit ;

Le mouchard et l'envieux ne doivent être traités que de la manière suivante :

Il faudrait leur administrer une fiole d'arsenic ou cinq onces de poison.

Je te mettrai, mon raïes, dans ma robe qui n'est point fanée !

Viens, partons chez toi ; si tu ne veux pas, moi je t'emmène.

Dans mon sommeil, un ange t'a présenté à moi ;

Il m'a révélé et ta silhouette et ta voix.

R.

Maudissez le Diable, c'est lui qui présente le portrait

D'un homme pour que les femmes en rêvent.

Le pire de tout pour un voleur c'est d'être découvert et pris.

N'ayant pas sur lui d'arme pour se défendre, il est arrêté

Et frappé par tous les gens du village, y compris les femmes.

Si c'est un étranger, on le tue et on le jette à la rivière,

Ou s'il est du pays, on lui coupe la main,

Pour que toutes les fois qu'il aura l'idée de voler, il regarde son moignon,

Voilà ce qui me fait peur et me donne à réfléchir !

Pour toi j'affronterai la haine de nos ennemis, je lutterai pour te défendre.

S'il le faut, je t'emmènerai dans un autre pays éloigné d'ici.

Où, malgré leurs recherches, ils ne nous découvriront pas.

Quand nous serons dans ce pays où nous nous réfugierons,

Nous ferons un sacrifice aux habitants qui ensuite seront contents de nous.

F.

Cher ami ! Me trouves-tu donc livrée à tes désirs !

Penses-tu, ô rivière ! que je veuille être plaine !

Prends garde de t'en aller sans que j'en sois informée ?

Allons trouver un marabout qui recevra notre serment ;

Par nous deux un engagement réciproque est nécessaire, frère.

Pour qu'il n'y ait pas de trahison de ton côté ni du mien.

R.

Je ne suis pas, moi, un traître, en qui il ne faut pas avoir confiance ;

Je t'emmènerai au su et au vu de tout le monde ; te tromper, ce serait pour moi commettre un péché.

Je te munirai de tout pour t'embellir :

Des plaques en argent, des médaillons en or,

Un cafetan, celui qui est brodé en fil d'or,

Des bracelets tout en argent pur,

Un diadème formé de perles enfilées,

Des mousselines et une paire d'anneaux de pieds,

Des foulards appelés : *Tasebnit*, *lek'tib* et *la'brouk'*,

En pure soie des Indes, le tout pour toi.

F.

Dieu, ô frère chéri ! tu t'es emparé de mon âme !

Quand c'est mon père qui m'interpelle, j'arrive à lui répondre.

Mais si ma mère me parle, je me mets à pleurer.

Alors elle me dit : « O rebut de la *k'bila!* » sans arriver pour cela à me corriger.

Le soir, ayant servi le dîner je pense à toi, je me mets à pleurer ;

Le déjeuner prêt, je me retrouve dans le même état.

R.

C'est moi qui ai le cœur plein de noir, ô sœur !

Ce sont tes larmes qui sont cause de mon amour pour toi.

Les aliments m'étant devenus amers, je ne vis que d'eau.

Toujours en larmes, je me tiens éveillé en buvant de l'eau,

A cause de l'amour et de la grande amitié que j'ai pour toi.

Si je te racontais tout ce que j'ai enduré,

Tu verrais que je ne subirais pas de châtiments plus forts à l'Interrogatoire.

Quand je soupire, la moitié de mon être s'effondre vers le sol.

De toutes les peines que j'ai endurées, celles causées par toi sont d'un quintal,

Du poids d'un *bordj*, d'une montagne, ou de l'étendue d'une plaine.

Si Dieu t'avait remise un peu à la raison, tu t'en irais simplement ;

Quant à mon âme, elle va vers toi, elle est en toi !

Ma vie n'est faite que de peines ; pour toi je ne fais que pleurer.

Depuis le lever du jour jusqu'à la nuit, je ne fais que souffrir.

Retiens dans ton cœur que nous nous pardonnons tout

Puisque Dieu veut que je t'épouse.

Lorsqu'on veut terminer l'Ah'idous, les femmes et les compagnons du raïes se taisent en cessant de chanter. Le raïes seul continuant à faire résonner son tambourin et s'adressant aux femmes dit :

Par Dieu, allons ! que pouvons-nous pour toi

Qui occupes l'intérieur de notre cœur !

En vous, nous mettons toute notre foi, ô Saints !

Et, aveugles, à vous tous nous demandons votre protection !

Il faut que l'amoureux verse des larmes,

Et se désole, si l'objet de son amour n'est pas près de lui.

Puis le raïes fait tournoyer son tambourin sur le pouce de la main gauche, le pouce engagé dans le trou pratiqué sur le cercle. A ce signal ses compagnons se remettent à jouer fortement du tambourin. Pendant ce temps, les femmes se relèvent et viennent se mettre debout, l'une à côté de l'autre, devant le raïes et ses compagnons ; elles battent des mains, alors que des femmes chantant en chœur disent : « O abeilles », les femmes répondent : « Où est la fleur de Mars ? »

Hommes et femmes, placés en face les uns des autres, continuent ainsi à chanter en balançant légèrement leur corps, et les hommes en avançant doucement vers les femmes qui reculent de même. Lorsqu'elles sont arrêtées par le mur de la maison, les hommes reculent tandis que les femmes leur faisant face les suivent. Ils continuent ainsi jusqu'au lever du jour ; alors chacun se retire de son côté.

Là, se termine l'Ah'idous, jeu et danse des Imaz'iren, tel que l'ont laissé les Premiers depuis les temps anciens (1).

Les Fêtes religieuses des Imazir'en.

I. — *Le Aïd Sr'ir.*

Lorsque la lune du Ramadhân est apparue pour le premier jour du mois, les Imazir'en ne prennent pas le repas du « *Sh'our* ». La veille, le dîner pris, on se couche jusqu'au lever du jour et hommes et femmes commencent le Ramadhân. La plupart des femmes jeûnent ; il en est qui ne jeûnent pas ; la raison pour celles qui ne font pas le Ramadhân est la menstruation. Alors, mangeant quelques jours de ce mois, elles comptent ces jours jusqu'au moment où leurs règles s'arrêtent. Là chacune d'elles s'en va, et passe au bain, et revêt ses habits propres. Le lendemain elle fait le Ramadhân comme tout le monde. Quand l'heure du *Mor'reb* est arrivée, l'heure de manger, on boit de la bouillie et l'on ne dîne que vers *Lâïcha*. Puis les femmes pétrissent et préparent la pâte, alors que le crieur appelle et dit : « O gens, dormez tous, dormez ! » Il ne les avertit ainsi qu'une fois que la prière a été faite par tout le monde à la mosquée. — Au second appel du crieur, les femmes se lèvent, allument le feu et font du pain avec la pâte. Quand il es cuit, elles le trempent dans du miel et du beurre et mangent le *Sh'our* jusqu'au moment où le crieur leur dit : « O gens assez manger et boire, le jour va bientôt luire ! » Quand on a mangé et bu, on se rince la bouche et on se recouche jusqu'au jour ; alors on se lève et on s'ha-

(1) L'*Ah'idous* est la danse nationale des Imazir'en du centre de l'Atlas. Cette danse appelée *Ah'ouach* par les Chelh'as de l'Ouest, est toujours accompagnée de chants. Elle se pratique à l'occasion de toutes les réjouissances pratiques ou privées Dans ce jeu, il y a toujours deux acteurs principaux ; ce sont le *raïes* et la *taraïest*, un homme, directeur du jeu qui interpelle et une femme qui répond. En fait d'instruments de musique, il n'y a que le tambourin que les hommes manient ; quant aux femmes, elles ne doivent que battre des mains.

bille. Ceci continue de la même manière pendant toute la durée du Ramadhân. Quant à l'enfant de quatorze ans, il ne doit jeûner que le 26me jour du mois de Ramadhân. Couché toute la journée dans la chambre, il ne se lève qu'à l'heure de la prière de *Laçer*. — Sa mère qui le réveille lui dit : « Lève-toi, mon fils, et lave-toi la figure et les pieds pour te vêtir ensuite de tes beaux effets. » « Oui, ma mère », répond l'enfant qui se lève aussitôt, prend de l'eau fraîche, se nettoie le visage et les pieds. Après lui avoir mis ses vêtements propres, sa mère grimpe sur la terrasse de la maison, appelle les voisines, celles qui demeurent à côté d'elle et leur dit : « Que chacune de vous apporte sa coquille vide et qu'elle vienne avec sa fille pour célébrer le premier jeûne de notre fils. » Elles lui répondent : « Volontiers, que cela soit un événement heureux pour vous ! » Puis toutes les femmes appelées se lèvent et arrivent ayant chacune sa fille et sa coquille d'escargot. Dès qu'elles sont entrées dans la maison de la femme qui les a appelées, elles s'y installent et restent jusqu'aux approches du *Mor'reb* ; alors la mère de l'enfant se lève, prend un foulard en soie qu'elle étale sur le visage de son fils et qu'elle lui fixe à la tête au moyen d'une tresse en soie. — Ensuite elle prend son fils qu'elle fait monter sur une échelle. Lorsqu'il est arrivé au milieu de l'échelle, sa mère lui abaisse jusqu'à la poitrine les franges du foulard ; muni d'une assiette en terre vernie de galène et remplie de miel, assiette qu'elle tient de la main gauche, elle grimpe vers l'enfant et s'asseoit à côté de lui, sur l'échelon marquant le milieu de l'échelle. Assise à sa gauche, elle soutient son fils par les épaules avec sa main droite et pousse aussitôt des you-you, suivis de ceux des autres femmes qui arrivent se mettre en cercle devant l'enfant, au pied de l'échelle. Lorsque toutes les femmes se sont placées en rang avec leurs filles, munies chacune de sa coquille, la mère appelle la première jeune fille qui vient et grimpe sur l'échelle. Quand elle est arrivée près de la mère, celle-ci lui passe l'assiette que la jeune fille saisit avec la main gauche, tandis qu'elle tient dans la main droite la coquille vide. Elle prend du miel dans l'assiette jusqu'à ce qu'elle ait rempli sa coquille ; elle la passe à l'enfant qui ouvrant la bouche, la saisit avec les

dents. Après avoir remis l'assiette à la mère, la jeune fille redescend et se met de côté. La mère de l'enfant appelle alors une autre fille qui vient et grimpe vers elle ; après avoir fait ce qu'a fait la première elle redescend et se met de côté, à côté de la précédente. Pendant que les filles à tour de rôle continuent à agir ainsi, les femmes ne cessent pas de pousser des you-you. Quand les jeunes filles sont toutes passées, elles dansent une ronde en chantant :

Que le Ramadhân prochain nous retrouve
Mères d'enfants pieux et pratiquants,
Toutes en vie et mariées !
Que nous ayons d'abondantes récoltes,
Des taureaux et des vaches,
Des brebis et du beurre salé.

Puis toutes les jeunes filles s'arrêtent et se taisent, tandis que les femmes cessent leurs you-you. La mère descend son enfant de l'échelle, le ramène dans la chambre où elle débarrasse sa tête du lien. — Ensuite les femmes et les filles s'installent, prennent de la bouillie pour déjeûner ; lorsqu'elles ont toutes fini, elles se retirent chacune de son côté, continuant ainsi à jeûner jusqu'à *Lâid sr'ir*. Ce jour là, les hommes, aussitôt levés et vêtus de leurs beaux habits neufs, se rendent tous vers le lieu de prière où ils s'asseoient et prient en disant trois fois : « Dieu est grand » et ils ajoutent : « Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu le Très Élevé, l'Auguste. »

Les gens assis continuent à dire ainsi jusqu'à l'arrivée du qadhi qui a bien voulu prier avec eux. Aussitôt arrivé celui-ci se met au milieu d'eux, debout sur un grand rocher assez haut. Alors les gens se taisent en portant toute leur attention sur le qadhi, et ils écoutent ce qu'il va leur dire. — Debout sur le rocher, il prononce doucement : *Ellah ouakbar !* formule que leur répète le prieur : *Ellah ouakbar !* Ensuite les gens gardent encore le silence tandis que le qadhi dit à voix basse : *Ellah ouakbar !* ce qui est encore répété par le prieur ; on continue ainsi jusqu'à ce que le qadhi ait terminé la prière (prône) ; alors il descend du rocher sur lequel il se tenait pendant que le prieur achève

la prière ; quant à la foule, elle fait deux prières d'une inclinaison chacune. Quand on a fini, on salue le qadhi et l'on se retire chacun de son côté. Quand deux hommes se rencontrent, ils doivent s'embrasser l'un l'autre en disant : « Que votre fête soit heureuse ! » — « Que Dieu vous conserve jusqu'à l'an prochain ! » répond-on. Tous les hommes agissent de la sorte jusqu'à ce qu'ils soient rentrés chez eux ; là ils se mettent à table et mangent du pain avec du beurre et du miel.

Les jeunes filles et les femmes, après s'être parées de leurs belles toilettes et de tous leurs bijoux en argent et chaussées de babouches neuves, se répandent dans le village et vont rendre visite aux lieux saints du pays. Vers le soir, chaque femme accompagnée de sa fille, revient chez elle. Pendant ce temps, chaque homme, accompagné d'un autre, sort, et tous deux se promènent dans les environs du village jusqu'au soir. Puis ils reviennent et chacun regagne sa demeure. Après avoir soupé, tous les membres de la famille, femmes, hommes et enfants se réunissent pour prendre du thé. Après en avoir bu à satiété, les enfants se lèvent et gagnent une autre pièce. Arrivés dans leur chambre, ils se déshabillent et accrochent leurs vêtements à un clou, puis ils se couvrent avec une couverture de laine et se couchent. Quant à leur mère, dormant avec leur père, elle se couche dans la pièce où ils ont dîné. Le lendemain, dès qu'il fait jour, le père se lève, s'habille et s'en va au bain. La mère s'étant levée et habillée aussi, allume le feu et procède à la préparation et à la cuisson de la bouillie. Une fois que celle-ci est prête, la mère réveille ses enfants qui, habillés, vont se laver la figure, les mains et les pieds ; puis ils se mettent, chacun muni de son bol, à boire de la bouillie. Le déjeûner pris, la mère ramasse les ustensiles, les lave et déjeûne elle aussi, non sans avoir laissé pour son mari une bonne assiettée de bouillie. Lorsque celui-ci est de retour du bain, sa femme prend l'assiette pleine de bouillie, la présente à son mari qui la saisit et se met aussitôt à déjeûner. Quand il a fini de boire, il appelle sa femme qui vient prendre l'assiette qu'elle lave et place avec les autres ustensiles. Ceci fait, elle revient vers son mari et lui dit : « Voici, notre désir est d'appeler le raïes et

ses compagnons ! » — « Quand, lui demande-t-il ? » — « Aujourd'hui même, lui répond-elle. » — « Soit ! lui dit-il. » — « Que leur préparerons-nous pour leur souper, lui demande-t-elle ? » — « Tout est entre tes mains, lui dit l'homme, fais ce que tu voudras ! » — « Achète-nous, tant de viande, dit-elle. » Alors le mari se lève et se rend au marché d'où il lui rapporte un petit panier rempli de viande, d'oignons, de poivre pilé au mortier et de navets doux, qu'elle servira comme légumes avec le couscous de blé. Aux environs de la prière de l'après-midi, la femme commence sa cuisine ; elle prend la marmite qu'elle remplit à moitié d'eau ; dans le grand plat en bois elle découpe l'oignon, la viande et le chou qu'elle met ensemble dans la marmite ; elle y ajoute la quantité voulue de sel et de poivre pilé ; puis elle active le feu, et quand la marmite commence à bouillir elle prend du couscous sec qu'elle humecte bien avec de l'eau froide ; puis elle met le couscous ainsi détrempé dans le couscoussier, posé sur un vase. Lorsque le couscoussier est plein, elle le soulève et le place sur l'ouverture de la marmite. Entre le couscoussier et l'embouchure de la marmite, elle enroule un tampon de linge destiné à empêcher la vapeur de s'échapper. Une fois que les vapeurs ont traversé le couscoussier, la femme le sort de la marmite ; elle refroidit le couscous versé dans le grand plat, puis elle le remet encore dans le couscoussier et fait ainsi la même opération trois fois. Vers le *mor'reb* le mari s'en va et revient accompagné du raïes et de ses compagnons. Dès qu'ils sont entrés dans la maison, la femme leur prépare un grand plat de couscous de blé avec de la viande aux navets ; elle appelle son mari et lui présente de l'eau pour se laver et une serviette avec laquelle on s'essuie les mains. Lorsque tous les invités se sont nettoyé les mains, le maître de la maison apporte le grand plat de couscous qu'il dépose devant eux. Ils s'installent autour du plat et se mettent à manger tandis que le maître de la maison leur dit : « Soyez les bienvenus ! » — « Qu'Il t'accorde ses faveurs, lui répondent-ils. » Pendant ce temps, la femme prend la bouilloire, la remplit d'eau et la met sur le feu au milieu du foyer. Puis elle se rend auprès des voisines à qui elle dit : « Venez jouer l'Ahidous. » — « Volontiers, lui répondent-elles. » La

femme revient chez elle pour surveiller la bouilloire. Quand le raïes et ses compagnons ont fini de manger, le mari reprend le plat et le rapporte à la cuisine. Là, trouvant l'eau de la bouilloire en ébullition, il la retire et y met du sucre et du thé, puis il porte aux hommes un plateau en cuivre avec quatre petits verres, ainsi que la théière. Le tout est déposé devant eux ; ils se mettent à se verser du thé et à boire à volonté. Lorsque le mari revient à la cuisine auprès de sa femme, il réveille ses enfants qui, après s'être tous lavé les mains, s'assoient et soupent avec leur père.

Pendant ce temps, le raïes et ses compagnons se régalent d'eau succulente (thé). Voilà que des voisines en nombre, arrivent et s'installent dans la cour de l'habitation, tandis que la maîtresse de la maison garnit le foyer de menu bois, pour permettre aux joueurs de réchauffer leurs tambourins. Lorsque les hommes ont fini de prendre du thé, ils se lèvent et se dirigent vers la cour où l'on allume trois lampes accrochées chacune à son support, et une forte lumière se répand par toute la maison. Le raïes et ses compagnons qui sont entrés dans la cuisine pour bien réchauffer leurs tambours en ressortent et prennent position en restant debout au milieu de la cour. Aussitôt, les femmes poussent des you-you, et le raïes ayant entamé les préludes, toutes celles qui sont expertes en la matière viennent prendre part au jeu qui commence aussitôt et se continue toute la nuit jusqu'à la pointe du jour, où, alors, chacun se retire chez soi.

Voilà de quelle manière se passe le *Ramdhan*, du premier jour du mois jusqu'à la fin, marquée par la fête de *l'âïd sr'ir* ; tous les Imazir'en suivent cette tradition qui date des temps anciens.

Lâïd lekbir.

Voici la description du mois de *Lâïd lekbir* qui vient après *Lâïd Sr'ir* et qui dure sept jours appelés *Tafaska*.

Dès le premier du mois, on choisit, parmi les troupeaux, des moutons que l'on retient à la maison et que l'on nourrit d'orge et de son délayé dans de l'eau salée ; on donne ainsi à manger aux moutons pour que ceux-ci aient beaucoup de graisse. — Quand

le dernier marché avant *lâïd* a lieu, tous les gens s'y rendent et y achètent du h'enné, des voiles de cotonnade blanche, du beurre salé et du miel ; ils y achètent également des vêtements neufs pour leurs enfants, des babouches d'hommes et de femmes, des foulards à franges et des objets neufs cuits au feu, c'est-à-dire tous les ustensiles de cuisine dont nous avons déjà parlé. Munis de tous les objets mentionnés, les gens quittent le marché et reviennent chez eux. Le lendemain, les femmes prennent du blé qu'elles vont laver dans les canaux ou rigoles. — Le lavage terminé, elles étendent ce blé au soleil ; quand il est sec, elles le ramassent et le portent à la maison où elles procèdent aussitôt au triage ; ce nettoyage fait, le blé est porté aux moulins à eau dans la soirée, par les hommes qui y passent la nuit. Dès qu'il fait jour, ceux-ci se lèvent, soulèvent les vannes et mettent bien en mouvement les meules devant écraser et moudre le blé. — Lorsque tout le monde a moulu son grain, le produit est rapporté et déposé à la maison. Dès le lendemain, les femmes se lèvent et se mettent toutes au travail. Elles prennent des tamis et des grands plats et passent toute la journée à tamiser. L'opération terminée, elles ramassent et enferment dans des jarres ce qu'elles ont tamisé. Un jour après, elles reprennent encore les grands plats, elles retirent la farine et se mettent avec de l'eau fraîche à faire du couscous. Lorsqu'elles ont fini d'en fabriquer, elles étalent une couverture au soleil, et y étendent le couscous qu'elles surveillent jusqu'à ce qu'il soit sec. Alors, celui-ci est ramassé et mis dans des jarres ; le lendemain les femmes prennent leurs lits qu'elles vont étendre au soleil. Chaque literie se compose de nattes en palmier nain, de couvertures en laine et de toiles remplies de son, qu'elles mettent sous la tête et qu'on appelle coussins ; lorsque, sous leur surveillance, tous ces objets ont été suffisamment exposés au soleil, elles prennent une baguette au moyen de laquelle elles frappent et secouent les nattes d'où s'échappent et fuient beaucoup de puces. — Les nattes nettoyées, elles reprennent les couvertures qu'elles se contentent de secouer entre leurs mains ; puis elles rentrent tous les effets secoués dans les chambres où elles les étendent. Elles prennent un autre blé très beau ; elles le lavent et le mettent dans un

grand mortier en bois de thuya ; elles saisissent le pilon avec lequel elles décortiquent le blé, préalablement mouillé, jusqu'à ce que le grain se dépouille de son enveloppe extérieure. Aussitôt que le grain est dégagé, et que les pellicules remontant sont toutes amassées au milieu du mortier, les femmes mettent de grands plats près du mortier ; elles saisissent celui-ci par le bas et dirigeant son ouverture vers l'un des plats, elles le penchent et le secouent pour y vider et le grain et les pellicules tout ensemble. Mettant le mortier de côté, elles prennent des plateaux en palmier nain sur lesquels elles placent le blé qui vient d'être décortiqué dans le mortier. Assises les pieds ouverts et allongés chacun de son côté, elles saisissent des deux mains le plateau et commencent à vanner le blé ; elles secouent et frappent les plateaux entre leurs mains, tandis qu'elles soufflent avec leur bouche, les pellicules s'envolent par dessus les bords du plateau. Lorsque la quantité de blé du premier tour est vannée, elles en prennent encore une autre qu'elles nettoient dans les plateaux ; toutes les femmes des Imazir'ren procèdent ainsi pour séparer le blé de son enveloppe. Ce blé ainsi décortiqué et nettoyé est aussitôt enfermé et gardé pour le jour de Lâïd.

Lorsque le jour de la nuit de Lâïd arrive, toutes les femmes prennent de la feuille de h'enné qu'elles pulvérisent au moyen de moulins à bras. — Assises l'une en face de l'autre, elles étalent une peau de mouton en ayant soin de mettre la partie pourvue de laine en bas et l'autre en haut ; elles y installent le moulin. L'une d'elles après avoir fait allonger un pied à celle qui est assise en face d'elle, allonge aussi le sien ; puis toutes deux saisissant le manche du moulin, poussent la meule qu'elles font tourner de droite à gauche. Le h'enné moulu sort et tombe sur les côtés de la maie du moulin et les femmes le retirent, (au fur et à mesure qu'il tombe), vers le milieu de la peau. — Quand elles ont fini de moudre du h'enné, elles le ramassent et elles essuient les meules aussi bien que leur pivot, avec une queue de mouton. — Le moulin mis de côté, elles reprennent le h'enné qu'elles versent dans une assiette vernie où, après avoir ajouté un peu de jus de grenade amère et d'eau tiède, elles le délaient avec leur main jusqu'à ce qu'il commence à

former des filaments. — Puis elles prennent un brasier qu'elles remplissent avec de la cendre sur laquelle elles placent des charbons ardents. Elles apportent également un panier en roseau qu'elles bourrent de paille, elles l'entortillent dans une bande de tissu de laine. Puis, lorsqu'une des femmes est assise avec ses jambes allongées sur le panier couvert du tissu, une autre s'empare de l'assiette renfermant le h'enné délayé et vient la déposer à proximité de celle qui a les pieds allongés. Installée à côté de celle qui veut se teindre, elle en prend avec la main droite et commence à lui en appliquer sur les pieds ; par couches successives, elle les lui enduit de h'enné jusqu'à un doigt au-dessus des chevilles. Les pieds ainsi teints, elle approche un réchaud plein de charbon ardent.

Le brasier est placé sous les pieds, à deux ampans de distance. Puis elle prend encore du fil et, saisissant la main droite de celle à qui elle met du h'enné, elle lui attache le poignet avec ce fil qui est en laine. — Elle lui applique du h'enné à partir du fil sur toute la main. Lorsque les deux mains sont teintes, l'opératrice se lève, prend le brasier qu'elle va garnir au foyer ; elle le rapporte à celle qui a du h'enné, près de laquelle elle le dépose et à sa droite. Alors celle-ci se met à passer ses mains au-dessus du réchaud pour se sécher ; quand les mains sont sèches, elles les enduit d'huile, pour que la teinte du h'enné devienne plus foncée. Alors elle prend des chiffons de laine avec lesquels elle s'enveloppe les pieds ; chaque pied est enroulé séparément dans une bande ; puis elle se lève et se retire. Ensuite toutes les autres femmes procèdent pour s'appliquer du h'enné de la même manière que la première. Lorsque toutes les femmes se sont mis du h'enné, qu'elles se sont toutes tracé sur les pieds des dessins appelés *isegdhan*, que la nuit de Lâïd étant passée, il fait grand jour et que le soleil est chaud, vers le soir les femmes reprennent encore le blé qu'elles ont décortiqué, trituré dans le mortier. Elles font chauffer les marmites dans lesquelles elles ont mis de l'eau et un peu de sel. Lorsque le feu du foyer fortement garni de bois a bien pris, elles versent dans les marmites le blé dont il est question ; elles le remuent constamment avec une louche et elles passent ainsi toute la nuit à

préparer du *h'erbal*. — Dès qu'il fait jour, elles retirent du foyer les marmites dans lesquelles elles ont fait cuire le h'erbal. — Puis elles font leur toilette, en se lavant bien le visage et les pieds, et revêtent les effets neufs que leur avaient achetés leurs maris. Les hommes, habillés également de vêtements neufs achetés au marché, se rendent en masse vers les lieux de prière, pour prier comme ils avaient prié lors de Lâïd Çr'ir. — Rentrés chez eux, ils s'installent et prennent leur déjeuner consistant en un plat de h'erbal. Puis les femmes se lèvent et prennent des plateaux en palmier nain ; elles y versent un peu d'orge dans laquelle elles ajoutent un peu de h'enné en feuilles, d'écorce de noyer et de poudre prise dans la fiole du *koh'el*. — S'emparant du mouton de Lâïd, les hommes lui ouvrent la bouche et lui vident dans la gueule le h'enné et l'orge. Ils ajoutent, tout de suite après, de l'eau et lui tiennent, avec la main gauche, le museau serré. Puis les femmes, tenant avec la main droite la fiole de koh'el, la présentent aux hommes ; ceux-ci saisissent le pinceau et le plongent dans la fiole pour prendre du koh'el qu'ils appliquent avec ce pinceau sur l'œil droit du mouton. Ils couchent le mouton sur le flanc gauche, les hommes saisissent le couteau et disent : « *Ceci est le sacrifice de telle famille, les fils d'une telle* » et ils accomplissent le sacrifice de Lâïd, au nom de leurs mères. — Lorsque les gens ont égorgé et tué leurs moutons, on leur apporte des cruchons d'eau ; puisant avec la main gauche, ils répandent de l'eau fraîche sur le cou du mouton dont ils lavent avec la main droite la section produite par le couteau. — Le lavage du sang terminé, ils pratiquent une incision sur les pattes de derrière à hauteur du jarret et avec leur bouche ils se mettent à souffler le mouton par la coupure ; la peau enfle extérieurement et, comme d'autres la tapotent avec la main sous la queue du mouton, les pattes se détendent ; quand celles-ci sont fortement tendues les gens soulèvent le mouton par les pieds de derrière et le tiennent appuyé sur le cou. Pendant que les uns le soutiennent par les pattes sur lesquelles se trouvent les incisions, ceux qui l'ont égorgé placent les autres pattes entre leurs jambes et commencent à dépecer. Lorsqu'ils ont dégagé les cuisses de derrière, ils pren-

nent des traverses qu'ils engagent dans les trous de la muraille jusqu'à ce que ces traverses aient passé vers l'intérieur de la maison et qu'il ne reste d'elles que la moitié. On prend le mouton, les uns par les jambes dépecées, les autres par les pieds de devant et on le soulève jusqu'à ce qu'on lui ait entre-croisé les pattes sur la traverse, on le dépèce et quand la peau est enlevée, on la met de côté. On ouvre le ventre du mouton et on y trouve toute palpitante une forte couche de graisse. On arrache les entrailles que l'on fait passer aux femmes qui s'en emparent. Elles enlèvent le foie, et le découpent avec un couteau de cuisine ; le foie étant fortement garni de sel, elles le jettent sur la braise au milieu du foyer ; quand il est cuit elles le découpent et en donnent un peu à chacun des hommes. Lorsque ceux-ci ont fini de manger du foie, ils écartent les flancs du mouton, et y introduisent un morceau de bois qui appuie sur le côté droit et sur le côté gauche et laisse ainsi le ventre de la bête ent'rouvert. Dans le foyer les femmes passent à la flamme les têtes de moutons. Lorsqu'elles les ont grillées, elles les râclent en les frottant après une pierre jusqu'à ce qu'elles deviennent jaunâtres, alors elles les rincent dans de l'eau ; quand elles sont devenues bien propres, elles les font cuire dans une marmite sur laquelle elles font également cuire à la vapeur du couscous séché, pour le souper du jour de Lâïd. Le soir, elles servent et arrosent ce couscous avec la sauce dans laquelle la tête a cuit. — La viande placée sur le couscous, les gens s'installent, mangent leur souper et se couchent jusqu'au lendemain.

Ce jour-là, dès leur lever, les femmes reprennent les entrailles de l'animal qu'elles déposent dans de grands plats. Elles puisent de l'eau qu'elles versent dans les plats sur les entrailles ; elles lavent les poumons, le cœur, le boyau, le feuillet et les deux pochettes, (la panse et le bonnet). Lorsqu'elles ont fini de nettoyer tout ce que nous venons de mentionner, elles saisissent des couteaux bien aiguisés et elles se mettent à découper l'estomac en bandes assez longues et larges de deux doigts. Puis elles prennent le cœur, elles le découpent en menus morceaux auxquels elles ajoutent un peu de poumon et d'intestin grêle, qu'elles mettent tout ensemble dans les pochettes de

l'estomac. La panse ainsi bien remplie est pendue à un crochet de bois qui est engagé dans un trou de la muraille et qui se trouve à l'intérieur de la maison. Puis elles versent dans le grand plat beaucoup de sel, du piment et du cumin pilés et de la coriandre également pilée. — Elles mélangent et délaient le tout dans de l'eau fraîche ; puis sortant du crochet la panse qu'elles y ont accrochée, elles la plongent dans ce liquide et couvrent le grand plat avec un large plateau, en attendant que les hommes découpent le corps de l'animal et leur remettent les quartiers désossés. Les parties charnues sont découpées dans le sens de la longueur et en une seule pièce ; cette viande appelée *tichchouiin* est destinée à être conservée. — Les os sont cassés en trois endroits différents. Alors les femmes prennent ces quartiers aux os cassés, les plongent dans un grand plat contenant de l'eau où se trouvent du sel, de la coriandre pilée, du piment rouge et fort, et un peu d'ail dont les gousses sont épluchées. Puis, munies de traverses assez grosses, elles vont à chaque trou de la muraille dans la cour, piquer et engager une de ces traverses. Ceci fait, elles retournent vers les plats qu'elles découvrent en enlevant les plateaux sous lesquels se trouvent les quartiers avec les os concassés. Elles commencent par étendre tout d'abord sur ces traverses les quartiers de viande. Puis elles s'assoient pour faire de la farce.

Voici leur façon de procéder : lorsque les femmes veulent faire de la farce, elles se munissent de couteaux, s'installent toutes autour des plats et se mettent à couper un peu du poumon, un peu de l'intestin grêle et un peu de l'estomac (feuillet) ; réunissant le tout, elles l'enferment dans un morceau de membrane prise du ventre de l'animal. La farce enroulée dans cette membrane, est ensuite entortillée au moyen de l'intestin qui en fait le tour deux fois ; au troisième tour, l'intestin est fixé et noué, mais sans être coupé. Puis elles, font une deuxième saucisse comme elles ont fait la première. Quand elles ont fini de fabriquer des saucisses, elles trempent et roulent bien celles-ci dans de l'eau salée renfermant également du cumin, de l'ail, de la coriandre et du piment rouge, mélange d'où les femmes avaient déjà retiré les quartiers et les os ; elles retirent ces saucisses et les pendent

après les piquets, à côté des quartiers de viande exposés au soleil. Vers le soir, elles ramassent les quartiers de viande, les os et les saucisses, mettent le tout dans de gros couffins, et les rapportent à la maison.

Le lendemain, dès qu'il fait jour, elles reprennent les couffins qu'elles portent dans la cour. Là, les quartiers de viande sont de nouveau étendus sur les traverses comme le jour précédent ; elles continuent ainsi jusqu'à ce que les quartiers soient devenus secs ; alors elles les ramassent et les enferment dans des jarres qu'elles couvrent hermétiquement.

Au septième jour, le soir, prenant du couscous séché qu'elles préparent et humectent avec de l'eau tiède, les femmes débouchent les jarres et en retirent les os et un pot rempli de saucisses, laissant les quartiers de viande et un autre pot de saucisses pour la fête de l'*Achoura*.

Elles font cuire tous les os et quelques saucisses dans la marmite sur laquelle elles passent également à la vapeur le couscous déjà humecté. Ensuite toutes les jeunes filles procèdent à leur toilette, mettent leurs plus beaux habits, sortent et appellent les autres filles leurs voisines qui, elles aussi, se font toutes belles. Celles-ci se rendent à leur appel et arrivent avec elles en apportant leurs instruments de musique, comme la *tagenza*, l'*aggoual*, la *tak'ezdamout* et les *touzalin* ainsi que la baguette avec laquelle elles font résonner les cisailles. Quand elles sont rentrées, elles présentent aux filles invitées un copieux souper dans un grand plat, où leur sont servis en même temps les os et les saucisses.

Assises en cercle autour du plat, les invitées filles et femmes, ainsi que les maîtresses de la maison se mettent à manger jusqu'à satiété. Alors les femmes prennent un peu de ce souper qu'elles réservent pour leurs maris ; quand ceux-ci sont rentrés, elles leur servent le dîner dans un plat plus petit. Lorsqu'ils ont fini de manger, ils sortent et se retirent dans une maison quelconque, où, aussitôt arrivés, ils s'enferment à clé.

Alors les filles se lèvent et vont toutes se tenir debout, dans la cour, tandis que les femmes, ayant allumé du feu dans le foyer à la cuisine, réchauffent la *tagenza*, le grand « *aggoual* » et la

petite *tak'ezdamout*. Puis voilà qu'une des filles, celle qui sait jouer et danser à la manière des gens de H'ah'a, s'empare de la *tagenza* qu'elle met dans la main gauche ; une autre prend l'*aggoual*, une autre, la *tak'ezdamout*, une autre les *touzalin* qu'elle tient avec la main gauche et prend dans la main droite le petit bâtonnet. — Alors elles se mettent toutes en rang ; celles qui jouent des mains vont se placer devant celles qui sont munies des instruments dont nous venons de parler ; les joueuses de mains sont plus nombreuses. — Se tenant devant elles, la *Tarraïest* (chef) enseigne et dirige la danse et le jeu de mains. Elle commence à faire résonner la tagenza qu'elle sait manier, tandis que celle qui tient l'aggoual la suit à contre mesure pendant que l'autre alterne avec sa takezdamout tout en jouant aussi à contre mesure avec celle qui a les touzalin. Celle qui s'est munie des touzalin, les tient en engageant le pouce dans l'œil de l'une des lames et l'index qui vient après le pouce dans l'autre œil. Choquant les doigts de la main gauche l'un contre l'autre, les ciseaux produisent un léger son, que la jeune fille accompagne par celui qu'elle tire en frappant avec le bâtonnet de la main droite ; les joueuses de mains, en cadence, suivent le rythme. Alors la joueuse de la tagenza s'adressant à ses compagnes qui se règlent sur elle pour jouer le jeu des H'ah'a, dit :

Dieu, je ne devrais que pleurer car mon cœur ne veut se calmer !

Je vais certes vous adresser des paroles sensées,

Solides comme les murailles de maisons renfermant des richesses :

Bou-H'alou (1) ne te fréquentant pas, nous ne te connaissons aucun défaut ;

O Timzit notre maîtresse, tu as été créée par des Qaïds ;

Quant à toi, Taourirt, une seule touffe de ronce suffirait pour te réduire en cendre.

(1) Tous ces noms propres désignent les faubourgs et les quartiers de Demnat, ville située sur la rive gauche de l'oued Amh'açir, un des affluents de l'oued Tassaout. Demnat est renommée pour ses huiles et ses poteries. — La spécialité de chaque quartier ou faubourg nous est donnée par la chanteuse ; elle n'a de louanges que pour le quartier de la k'asba où réside le Qaïd.

Vous les Aït Erras qui perchez sur la falaise comme des ramiers,

Votre hospitalité ne nous a gratifiés que d'une poignée d'olive dans un vase.

Nous logeant dans une maison commune, vous nous avez exposés au froid et à la faim.

De toi, Bour'rart, je ne sollicite ni pot, ni vase !

De vous, Aït Oumr'ar, on dit que le grenadier est votre seule fortune.

O ! Aït Ir'erian, vous n'avez de remarquable que votre ravin,

Et la source de Tala n Ouazar. A Ir'oundra on ne trouve que du gibier.

Vous, les Aït Ter'ermin, vous ne savez faire que des lampes,

Des assiettes vernies et des plats,

Aussi bien des couscoussiers, des encriers et des cruchons.

Chez les Aït Fechtan, il n'y a que des prostituées.

Vous, les Aït Mâïadh, vous vivez comme le sanglier dans de l'eau bourbeuse.

A vous, Aït Ouh'erbi qui êtes au guet de ce qui se dit,

Je souhaite que vous soyez réduits à payer l'orge cinq *ouaq* (sous) le grain.

C'est commettre un péché que de fouler leurs terres, lô ! jongleurs !

Vous, Aït Loqsabi les *chorfa* qui êtes en haut,

Parmi vous se trouve un lion c'est lui qui vous a placés où vous êtes.

Là se termine le jeu du premier des sept jours de Lâïd de Tafaska selon la coutume des Imazir'en. Le lendemain, les femmes se lèvent et se mettent à préparer de la viande fraîche qu'elles font revenir et cuire dans des casseroles avec de l'huile, du piment, de l'oignon et de l'eau ; puis elles pétrissent du pain qu'elles font cuire au four sur la braise. Quand il est cuit, elles le retirent et le cachent en attendant que la viande soit apprêtée. Le soir elles envoient une vieille femme appeler d'autres femmes, de celles qui sont habiles dans le jeu de l' « Ah'idous ». Celles-ci arrivent accompagnées de la vieille et pénè-

trent dans la maison où elles s'installent. De nouveau la vieille est renvoyée par les femmes expertes au jeu en lui disant : « Va appeler le raïes un tel et ses compagnons? » La vieille se lève et s'en va en leur disant : « Volontiers. » Elle revient avec les chanteurs apportant chacun son tambourin. Ils entrent dans la maison et ils s'asseoient. Alors les femmes, les maîtresses du logis se lèvent pour servir le souper consistant en trois assiettes qu'elles ont remplies de viande et de sauce, et qu'elles déposent sur le plateau ; elles y ajoutent également quatre tas de pain cuit au four ; prenant le premier plat, elles le servent au raïes et à ses aides ; elles leur donnent aussi de l'eau pour se laver, dans un petit cruchon, et de l'eau potable dans un petit seau en cuivre. Assis en cercle, les gens se mettent à manger et à boire à volonté. Les femmes sont assises également en deux groupes ; la moitié d'entre elles mange dans un plat, l'autre moitié dans un autre. Lorsqu'elles ont toutes fini de manger, elles se lèvent et vont s'asseoir au milieu de la cour. Elles y font de la lumière qui se répand sur toute l'habitation au moyen de lampes. Le raïes accompagné de ses aides sort et se rend à la cuisine pour réchauffer les tambourins. Ceux-ci réchauffés, ils sortent et reviennent vers la cour où ils commencent à jouer l'Ah'idous tandis que les femmes écoutent. Au point du jour, chacun se retire de son côté.

Voilà comment se passe la fête de Läïd Tafaska chez les Imazir'en.

La fête Achoura.

La lune de Achoura, le premier du mois, un marché a lieu chez les Imazir'en aussi bien pour les hommes que pour les femmes. On trouve dans ce marché tous les objets *chleuh'* : des *derboukas*, des tambourins, des tambours (*et't'eboul*). Les hommes y achètent du h'enné, des dattes, des figues sèches, des pêches sèches, des amandes fermées, des amandes ouvertes appelées *h'ih'i* ; ils achètent aussi des chemises en toile, des foulards en soie, des voiles en cotonnade, des babouches de femme en cuir rouge, des babouches d'enfants et des chemises de cotonnade pour les femmes ; ils achètent pour eux-mêmes

des *gandouras* en cotonnade, des babouches, des turbans et des burnous blancs de laine, légers et d'un tissu bien transparent. Lorsqu'ils ont acheté tous ces vêtements, ils s'en retournent chez eux. Les femmes et jeunes filles s'en vont, elles aussi, au marché de femmes où elles achètent de l'écorce de noyer, du *koh'eul* ; elles achètent aussi des *imendal* don. elles se vêtissent quand elles vont jouer, au milieu du printemps, dans la campagne sur la verdure et les fleurs ; elles achètent du fard noir et du fard rouge, du benjoin noir ainsi que du *çalaban*, dont elles se font des fumigations, des clous de girofle qu'elles percent avec une aiguille dans laquelle elles ont fait entrer un gros fil de lin ; quand elles ont enfilé tous ces clous de girofle après le fil, elles s'attachent ce collier autour du cou. Lorsque toutes les femmes ont acheté tout ce que nous venons de dire, elles se retirent chacune de son côté pour rentrer chez elles. Là, elles tirent du blé, le lavent bien ; elles l'étendent sur des couvertures étalées au soleil et celles mêmes qui l'ont lavé le surveillent jusqu'à ce qu'il soit sec. Alors les femmes, repliant les couvertures sur le grain, mettent le blé en tas sur une de ces couvertures. Puis elles prennent des plateaux en jonc, chaque femme étant munie du sien ; de la main gauche, elle le plonge dans le blé, et avec la main droite, elle attire le grain vers l'intérieur du plateau. Celui-ci rempli, chacune se met à trier du blé sur son plateau. Lorsqu'elles ont débarrassé le blé des pierres, elles remplissent des sacs (*tellis*) avec le blé nettoyé. Vers le soir, leurs maris prennent et emportent le grain aux moulins à eau où ils passent toute la nuit à moudre du blé jusqu'au point du jour. — Lorsqu'ils ont fini de moudre leur blé, ils remportent la farine et s'en retournent chez eux. Quand ils sont arrivés, ils entrent et déposent leurs sacs dans la cour. Alors surviennent les femmes qui, munies de tamis et de grands plats, se mettent à tamiser la farine. Lorsqu'elles l'ont toute tamisée, elles la ramassent, la mettent dans des jarres pour la conserver jusqu'au jour de l'*Illumination*. — Puis elles prennent du h'enné qu'elles réduisent en poudre au moyen d'un mortier ; elles le versent pilé sur un linge transparent, et elles le tamisent sur une peau de mouton. Lorsque le h'enné est ainsi criblé, elles le ramas-

sent et le placent dans un morceau de tissu serré. Puis elles mettent de côté ce h'enné qu'elles gardent lui aussi pour le jour de l'Illumination.

Quand le jour de l'Illumination arrive, elles reprennent la farine qu'elles avaient réservée, elles la trempent et la pétrissent jusqu'à ce qu'elle soit bien travaillée ; elles mettent sur un plateau la pâte en pains qu'elles font cuire sur un plat en terre. Lorsqu'il est cuit, ce pain blanc et bon est mis de côté pour le soir. Les hommes qui ont acheté de la viande fraîche, la donnent aux femmes qui l'apprêtent aussitôt pour le déjeuner. Lorsqu'elle est cuite, elles la retirent de la marmite et la mettent sur des assiettes ; puis elles prennent la moitié du pain apprêté, le mangent avec de la viande pour leur déjeuner, en laissant l'autre moitié de ce pain pour le soir. Le déjeuner pris, elles reprennent encore le h'enné pilé qu'elles versent dans des assiettes. Elles répandent sur lui de l'eau bien chaude, le délaient avec leur main jusqu'à ce que le h'enné devienne pareil à de la bouillie un peu liquide ; elles y pressent un peu de jus de grenade acide et elles le laissent un petit moment. Puis elles prennent ce h'enné pour se l'appliquer tout d'abord sur les pieds, jusqu'à un doigt au-dessous de la cheville. Elles appellent ce dessin tracé sur les pieds *içegdhan*. Elles teignent ensuite leurs mains à partir du poignet, et elles appellent cette façon de mettre le h'enné aux mains *taouridha*. Ceci fait, elles retirent les quartiers de viande et les saucisses, le restant de ce qu'on a mangé pendant la fête de *Tafaska*. Elles mettent dans la marmite toutes les saucisses et y ajoutent une bonne quantité d'eau ; quand la marmite est à moitié remplie d'eau avec un peu d'huile, elles garnissent de bois le foyer dont elles attisent le feu avec un soufflet. Quand le feu a bien pris au bois, la marmite commence à bouillir. La nuit venue, la viande de conserve étant cuite, les femmes retirent avec une louche cette viande, aussi bien que les saucisses, pour la mettre dans des assiettes vernies. Lorsque celles-ci sont bien pleines, une des femmes se rend chez les voisines et leur dit : « Aussitôt que vous aurez pris votre souper, que celles qui voudront participer au jeu de l'Illumination viennent chez nous devant l'entrée de

la maison. » — « C'est convenu », lui répondent-elles. A son retour à la maison, l'envoyée dit : « Voici, je viens de leur dire qu'aussitôt le souper pris, elles viennent jouer au jeu de l'Illumination. » Puis une des femmes demande : « Allons, donnez-nous notre dîner et mangeons ! » Les femmes se lèvent, mettent les plats sur des plateaux, se munissent d'eau et se lavent les mains ; elles apportent également de l'eau à boire qu'elles placent à côté d'elles. Assises en cercle, toutes ces femmes, habitant la même maison, se mettent à manger du pain blanc avec de la viande de conserve et des saucisses. Quand elles ont mangé et bu à leur satiété, elles prennent un autre plat dans lequel elles versent de la marmite le souper de leurs maris. Elles placent ce plat rempli de morceaux de viande sur le plateau, où elles mettent également du pain. Elles retirent la marmite du foyer, à proximité duquel elles la déposent. Alors elles prennent le souper destiné aux hommes, le leur portent et le servent dans une autre pièce ; elles leur donnent aussi de l'eau pour se laver et de l'eau à boire, qu'elles déposent à l'entrée de la pièce où ils sont. Lorsqu'ils ont fini de souper, les femmes prennent la clef de la pièce dans laquelle se trouvent les hommes, et elles les y enferment. Alors toutes les femmes débarrassées de leur *haïk* se lèvent et se tiennent debout. Pendant que l'une d'elles saisit la *tagenza*, une autre prend l'*aggoual*, une autre les *touzzalin*, et une autre la *tasersart* ; — elles sortent, et toutes se mettent dehors devant l'entrée de la maison où celles qui ont été appelées par la femme arrivent avec des paquets de jujubier pour l'Illumination ; chacune des voisines fait et apporte un fagot de jujubier. Arrivée à l'entrée de la maison où le jeu doit avoir lieu, elle jette son fagot sur les autres ; ceux-ci forment un gros tas suffisant pour l'Illumination ; les femmes apportent un peu de feu qu'elles placent sous les fagots. Lorsque le feu a bien pris après le jujubier, les femmes forment un cercle autour du jujubier enflammé qu'elles désignent sous le nom du *Feu de Joie*. Alors celles qui savent manier les instruments de musique commencent à en jouer en s'interposant et à contre mesure, tandis que les autres les accompagnent en jouant des mains. Puis suivant le rythme et la cadence du Jeu,

elles arrivent aux préludes que la joueuse de la *tagenza* commence ainsi :

Il n'y a de Dieu que Dieu ! O vie qui n'es formée que de déceptions !

Tu es vile comme le lion qui dévore sa progéniture !

Il y avait une fille créée par le Seigneur, belle comme un *dinar* ;

Sa renommée, par des écrits, s'était répandue à travers monts et vallées,

Et dans toutes les plaines. Fille d'un père d'une grande fortune,

Elle fut épousée par un homme qui garnit de richesses la cour de sa demeure.

Par Dieu, je vais maintenant distribuer l'eau du barrage.

Que celui qui se dit notre ami soit là pour en recevoir le premier à la tête du canal.

Qu'il sache que l'eau sacrée d'une source est impropre à la purification !

L'amour étant entre l'atmosphère et le vide,

Que dois-je faire, ô ami, à la passion qui m'obsède ?

Dois-je m'élever vers les cieux ou dois-je descendre à terre ?

Et toi, ami, par quelle voie es-tu venu ?

Sois le bienvenu, toi qui es le meilleur et le plus intelligent des hommes !

Je t'adresse, dusses-tu les dédaigner, cent vœux !

Un ami, ô mon Dieu, est comme s'il était de mon sang.

Quant à celui qui me dirait : « Une telle a été à moi ; je l'ai rêvé »,

Je l'abandonne et le laisse pour celle qui le prend pour une rareté.

Si tu es ainsi traître, je ne te croirai plus,

Dusses-tu, pour te disculper, me jurer sur le *Boukhari*.

Où est donc ce serment sacré que tu m'as fait avec nos doigts enlacés ?

Seul le souvenir de ce serment m'est pénible ; quant aux autres promesses, tout passe hélas !

J'ai vu sur la muraille un pigeon qui se lamentait, le malheureux ;

Qu'avait-il ? Qu'est-ce qui devait le faire gémir ? — Il voyait des colombes.

Nul ne va chasser sur des montagnes d'un accès inabordable.

Nul ne va à la chasse, s'il n'y est déjà dressé par des maîtres.

Nul ne peut chasser s'il n'est pourvu de poudre et fusil.

On ne peut aller à la chasse si on est soi-même gibier, ô ignorants.

Adieu, ô Feu de joie, l'année prochaine je reviendrai à toi,

Plaise à Dieu que je mette au monde un être qui t'alimentera ».

De cette façon, elles arrêtent le jeu. Pour terminer, celles qui jouent des instruments débitent un couplet auquel les joueuses de mains répondent en changeant de cadence. Aussitôt les instrumentistes accélèrent leur jeu que les autres suivent en mesure en battant des mains et en dansant. Dès qu'il fait jour, de bonne heure, les maîtresses du logis rentrent chez elles, tandis que les autres se retirent chacune de son côté.

Quand elles sont revenues chez elles, les femmes prennent de la farine ; elles la trempent et la pétrissent pour en faire du pain au beurre qu'elles mangent, puis elles demeurent dans leurs chambres pendant toute la journée. Ce sont alors les hommes qui, levés de bonne heure, sortent et se rendent au ruisseau où ils se plongent dans l'eau tout habillés dès qu'ils sont arrivés. — Ensuite ils se relèvent et courent en poussant des cris bien fort pour amasser la foule dans la rue. Lorsqu'un individu entend ces cris, il accourt pour voir ce qui se passe ; dès qu'il se présente, les gens le saisissent et le portent sur leurs bras en disant : « C'est un impie ! », et ceux qui les suivent derrière d'ajouter : « C'est un ennemi de Dieu. » Arrivés au ruisseau, ils poussent dans l'eau celui qu'ils ont emmené ; ils l'y plongent ainsi tout habillé. Lorsqu'il est bien trempé celui-ci sort du ruisseau ; et, tandis que l'eau coule de ses vêtements, il se joint lui aussi aux autres baigneurs. Il court derrière eux et se met à crier comme eux. Les gens accourent ; quiconque arrive près d'eux est saisi et emmené par eux au ruisseau où ils le plongent dans

l'eau jusqu'à ce qu'il soit complètement trempé. Puis ils le lâchent et l'individu sort de l'eau. Ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient fait subir le même sort à tous ceux qui sont accourus.

Si quelques-uns sont avisés par d'autres gens que la baignade est commencée, ils se lèvent et s'enfuient vers les jardins ; là l'un grimpe sur un olivier pour s'y cacher, un autre sur un peuplier ; les autres pénètrent tous dans des trous du lit du torrent, où l'eau passe avec beaucoup de force quand ceux qui irriguent leurs plates-bandes la lâchent. Alors les baigneurs se mettent à leur recherche dans tout le village sans pouvoir les découvrir ; tous ceux qui ont pris le bain se réunissent et lorsqu'ils sont nombreux, ils se dirigent vers les vergers. Arrivés dans les jardins, ils ramassent des pierres dont chacun remplit le bas de son vêtement, vont vers le premier olivier, l'entourent de tous les côtés et lancent des pierres contre la cime. Celui qui est caché garde le silence ; mais dès qu'il est touché par un coup de pierre, il se met à crier et à dire : « Miséricorde, ô frères ! » — « Descends, espèce de cornard, lui répondent-ils ; par Dieu tu ne partiras qu'après avoir été plongé toi aussi dans le ruisseau. » — Quand il est descendu, ils le plongent à l'instant même dans l'eau. Ensuite il part avec eux et leur montre tous ceux qui se sont cachés sur les arbres ; ils leur font subir la même opération l'un après l'autre ; lorsqu'ils leur ont fait faire à tous le plongeon, ils les emmènent avec eux jusqu'à ce qu'ils leur aient montré d'en bas ceux qui se sont cachés dans les trous du lit du torrent. Alors tous ceux qui font des recherches remontent la vallée jusqu'à la hauteur des cavernes ; ils vont relâcher d'en haut l'eau abondante et forte qui arrive sur ces trous, et ceux qui y sont cachés sont emportés par l'eau. Dès que le premier tout habillé apparaît, entraîné par le torrent, tous ceux qui ont ainsi lancé l'eau se mettent à crier après lui et à frapper des mains. — Un autre est également rejeté par un autre trou et descend le ruisseau au milieu des huées. — Enfin l'on continue ainsi jusqu'à ce qu'aucun ne soit ménagé. Lorsqu'un de ceux-ci est attrapé, il est amené au ruisseau où il subit lui aussi le plongeon ; on ne le relâche que lorsqu'il est bien trempé. Il reste debout dans l'eau et quand ceux qui lui ont fait prendre le bain

repartent pour rechercher d'autres personnes, il remonte et sort du ruisseau, le malheureux, trempé avec la seule blouse en laine dont il est vêtu, et cet homme est bien chauve. Toute sa tête est lisse et rouge ; on n'y voit pas le moindre cheveu, fût-ce même pour une drogue. — Il s'assoit accroupi, mettant sa tête bien en face du soleil, attendant que le devant de sa blouse soit sec pour le tourner, mettre le sec en arrière et le mouillé en avant. L'eau coule le long de sa barbe ; il se met à claquer fortement des dents et à grelotter, tandis que le soleil brille sur sa tête. A leur retour, ceux qui lui ont fait prendre un bain portent sur leurs bras un autre homme qu'ils ont retiré du ruisseau et à qui aussi ils font faire un plongeon. Ceci fait, voilà qu'un autre, jetant un regard en arrière, aperçoit la tête de celui qui est assis au soleil et qui se réchauffe ; il court chercher un cruchon qu'il remplit d'eau du ruisseau ; puis il se dirige vers celui qui est assis, très doucement de façon à ne pas se faire entendre et par suite lui faire tourner la tête. Celui-ci ne s'aperçoit de sa présence qu'après que l'autre lui a vidé sur la tête son cruchon d'eau. L'eau coulant par sa barbe lui mouille la poitrine et tout le dos. Il se relève brusquement et se met à courir et à crier bien fort ; il se sauve et il grimpe en courant vers le haut de la muraille où il s'arrête. En grelottant, il jette un coup d'œil à droite et à gauche. Comme il n'a pas vu même un chat, il enlève sa blouse en laine dont il est vêtu, le seul vêtement que le malheureux possède, il étend cette blouse au soleil et il reste tout nu, tel que sa mère l'a mis au monde. Alors toutes les mouches des champs arrivent et se réunissent sur lui et le piquent sur le dos ; ce qui le fait crier et sursauter tout en étant assis. Aussitôt il se lève et va arracher une branche de chêne avec laquelle il chasse de son dos ces mouches qu'il met ainsi en fuite. Lorsque sa blouse est sèche, il la prend et il la met. Puis il descend du haut de la muraille et il s'en va. A son retour au village, il trouve que tous les habitants se sont changés et ont mis leurs vêtements neufs, et que tout le monde est rentré chez soi pour déjeuner.

Lorsque tous les hommes sont rentrés chez eux, les femmes en sortent, habillées seulement d'un *haïk* en laine ; elles enfer-

ment les hommes dans les maisons et prennent les clefs qu'elles cachent dans les trous extérieurs de la muraille ; puis elles se munissent de vases en terre rouge, qu'elles portent à la main et elles se dirigent vers le ruisseau. Dès qu'elles sont arrivées, l'une d'elles prend son vase avec lequel elle va puiser de l'eau du ruisseau. Elle va vider ce récipient bien plein sur une de ses compagnes ; une autre tenant elle aussi son vase par une attache, le plonge dans le ruisseau, et lorsqu'il est bien rempli d'eau, elle le soulève et court dans la direction de celle sur laquelle on a déjà répandu de l'eau, mais celle-ci s'étant enfuie, elle vide son vase sur une autre femme. Alors toutes les femmes se mettent à pousser des cris et à rire. — Alors deux femmes s'attrapent et se mettent à se jeter de l'eau, toutes nues, telles que leur mère les a mises au monde. Toutes les autres femmes agissent de la même manière que les précédentes. Lorsqu'elles ont brisé tous les cruchons apportés, elles commencent à se pousser l'une l'autre vers le ruisseau et continuent à jouer jusqu'aux approches de la nuit. Alors elles se retirent chacune de son côté. A leur retour, elles reprennent les clefs de la porte extérieure, des trous où elles les avaient déposées ; elles ouvrent leurs maisons, elles entrent et retrouvent leurs maris qui viennent de faire une bonne sieste au point de n'avoir plus sommeil, elles sortent leurs vêtements neufs ; elles quittent le h'aïk de laine tout mouillé qu'elles mettent de côté, pour se vêtir de leurs beaux habits neufs ; elles chaussent des babouches qui sont également neuves. Puis avec le tube de ko'heul, elles se font les yeux. Lorsqu'elles ont fini de s'appliquer du *koh'eul*, elles prennent un petit flocon de laine qu'elles enduisent fortement de savon ; elles prennent de la poussière de fève moulue qu'elles mettent sur un plateau placé à côté d'elles ; elles apportent un vase d'eau chaude qui est également déposé à côté d'elles. Avec le flocon de laine, elles puisent de l'un et de l'autre. Ce flocon est tout d'abord trempé dans cette eau chaude jusqu'à ce qu'il soit imbibé ; elles le retirent et elles le massent entre leurs mains jusqu'à ce que l'écume soit formée, alors elles se frottent le visage avec le savon et la poudre de fève, ensuite elles le rincent avec de l'eau claire ;

puis elles s'essuient la figure avec un linge propre et leur visage devient brillant comme une fleur. Ensuite elles se passent un voile de cotonnade par dessus les vêtements auxquels elles le fixent au moyen d'épingles (agrafes) en argent. Elles les font prendre l'une au-dessus du sein droit, l'autre qu'elles placent de la même manière au-dessus du sein gauche. Puis elles prennent de l'écorce de noyer avec laquelle elles se nettoient l'intérieur de la bouche, qui devient rouge comme une fleur de safran ; elles prennent le fil après lequel elles ont enfilé des clous de girofle et se l'attachent au cou ; elles prennent également du *âçfour* avec lequel elles se teignent les lèvres qu'elles frottent ensuite avec du *h'amedh* (1) jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges comme le feu ; puis avec la *tanest* noire, elles se tracent sur le haut du visage un dessin appelé *zrer'mil*, elles s'en font aussi un autre entre les sourcils au-dessus des yeux, qu'elles appellent *ar'emmaz* ; elles s'appliquent également des grains de beauté sur le visage ; une mouche est posée au milieu de chaque joue ; une autre est aussi piquée sur la partie proéminente de la bouche (lèvre supérieure) ; le petit bâtonnet (pinceau) est ensuite traîné depuis le milieu de la lèvre inférieure jusqu'au dessous de la mâchoire. Ceci fait, elles prennent le pot de fard noir et elles le mettent de côté ; elles exposent à des fumigations d'encens les vêtements dont elles sont vêtues. — Elles se lèvent et préparent un bon dîner avec de la viande en saucisses dans laquelle on a fait cuire des navets comme légumes ; ce plat de viande se mange avec du pain de blé. Tout ce que nous venons de dire étant prêt, elles envoient chercher par une d'entre elles les *raïes* qui habitent le même *ir'rem* qu'elles. Le soir tous les *raïes* accompagnés de leurs aides arrivent avec leurs tambourins ; ils amènent également avec eux quatre femmes qui sont veuves, leurs maris étant tous morts. — Arrivés sur l'espace située à l'entrée de l'ir'rem, les *raïes* et leurs compagnons ainsi que les femmes et les gens vont venir pour danser l'*araçal*, s'y installent. Les habitants de l'ir'rem se lèvent et vont apporter le souper. Chaque chef de famille

(1) Grenade amère, acidulée.

apporte le sien à l'entrée de l'ir'rem pour les *raïes* qui ont accepté de jouer l'*araçal.* Lorsque tous les plats sont réunis, les *raïes* se placent à part ; leurs compagnons dont le rôle consiste à jouer des mains se mettent également à part. On les installe par groupe de quatre par plat ; les quatre se placent autour de chaque plat, ils prennent du pain, le coupent et mangent en buvant de l'eau. Lorsqu'ils ont fini de manger à leur satiété, on prend un des fagots de jujubier que l'on dépose au milieu des *raïes.* On met le feu à ce tas de jujubier qui s'enflamme vivement.

Alors les *raïes* s'approchent et réchauffent bien leurs tambourins, puis ils se lèvent et ils se mettent debout, tous du même côté, tenant à la main leurs tambourins ; ceux qui doivent jouer des mains se lèvent et se rangent également d'un autre côté. — Alors les femmes, toutes en toilette, viennent s'installer, toutes du même côté, auprès de ceux qui vont jouer l'*araçal.* Celles qui sont venues avec les *raïes*, s'assoient aussi à côté d'eux ; elles se sont également faites belles. Alors les *raïes* commencent la danse, sur un seul rang ; ils chantent et jouent le même jeu. Dès que les *raïes* se taisent, ceux qui frappent des mains sur le même rang aussi reprennent le chant et le jeu laissés par les *raïes.*

Le chant se continue de la sorte alors que les *raïes* font rèsonner faiblement leurs tambourins pendant qu'ils débitent l'*araçal.* On continue à jouer ainsi, jusqu'au moment où l'on veut le clôturer, les *raïes* se mettent à dire : « Que la bénédiction de Dieu soit sur vous ! » ; ceux qui jouent des mains répondent : « Nous le souhaitons, ami. » Là le mouvement du jeu se précipite et le *raïes* qui sait bien toucher de la *tagenza* se met au milieu d'eux en donnant à ceux qui jouent des mains. Le jeu des mains et de tambourins devenant de plus en plus précipité, les quatre femmes qui sont expertes dans la danse, se lèvent et vont se placer au milieu des hommes ; toutes sont en toilette ; chacune d'elles se voile le visage au moyen d'un linge en fil, d'un tissu transparent et bien propre. Puis elles vont se placer debout, deux en faisant face à ceux qui jouent des mains, à l'une des extrémités du rang et les deux autres à l'autre extré-

mité en faisant également face aux joueurs des mains. Deux hommes sortent du bout du rang et se mettent à danser avec les deux femmes ; deux autres hommes se guidant dans la danse sur ce que font les deux précédentes qui sont à l'autre bout, dansent avec les deux autres femmes. Les joueurs de mains, se mettant par deux, exécutent ce que font les précédents ; — pendant que les instrumentistes jouent en accélérant le mouvement ; tandis que les autres femmes assises à proximité des joueurs et danseurs ne font que pousser des *you-you*. On procède ainsi toute la nuit jusqu'au jour, puis chaque femme se retire de son côté. Les *raïes* et leurs aides se retirent aussi amenant avec eux les quatre femmes, celles que les *raïes* ont amenées pour danser et jouer l'*araçal*.

Ainsi se termine le jeu de l'*araçal* de l'*Achoura*, tel que l'ont transmis les anciens.

Lâïd Lmouloud

Voici également ce que font les Imazir'en pour la fête d'*Elmouloud*. Ils établissent un calcul à partir du jour où a eu lieu la nouvelle lune. Le septième jour étant nettement déterminé, ce jour est pour eux jour de fête, et un marché pour hommes se forme à l'entrée d'un *Ir'rem*. Tout ce qui est comestible chez les Imazir'en s'y rencontre ; œufs, poulets tenus à jeun, moutons blancs, boucs noirs, taureaux, vaches et bœufs, pois secs, blé, orge, fève, pois-chiche et lentille. Les habitants de l'ir'rem devant lequel se tient le marché s'y rendent tous également. Quiconque a de la vieille huile la sort de chez lui dans des jarres qu'il prend et porte à l'entrée de l'ir'rem où se tient le marché. Il va l'exposer sur la place où se vend l'huile ; il la débite à raison de quatre réaux par jarre. — Voilà que des gens achètent du blé, de l'huile, du beurre salé, du miel, des œufs, des pois et des lentilles. — Ils se procurent aussi de la viande : quatre individus achètent un bouc, ils l'égorgent, le dépècent et ils mettent de côté la peau enlevée. Ils percent le ventre du bouc, ils retirent les résidus qui s'y trouvent ; ils ouvrent la peau dans laquelle ils les versent pour que cette peau paraisse

lourde à celui qui voudra l'acheter. Ils vendent la peau et ils se partagent l'argent entre eux quatre. Ils se partagent également la viande et chacun d'eux emporte chez lui son quart. Ceux-ci achètent aussi du blé, des pois, des lentilles, des œufs, des jeunes poulets à jeun qui sont assez grands et qui commencent à chanter. Lorsqu'il ne reste que quatre jours pour arriver à *Lâïd*, les femmes se mettent à moudre du blé et tiennent prête la farine ; elles passent également au moulin les pois qu'elles concassent. Quand tout est prêt chez elles, les femmes prennent du h'enné qu'elles réduisent en poudre menue après l'avoir bien pilé ; elles ramassent ce h'enné qu'elles mettent aussi de côté pour la nuit de *Lâïd Lmouloud*. Ce jour-là, les hommes prennent des poulets tenus à jeun qu'ils égorgent vers le milieu de la journée. Ils les donnent aux femmes ; celles-ci les reprennent et les plument ; ceci fait, elles leur ouvrent le ventre avec un couteau de cuisine ; elles sortent les boyaux qu'elles jettent au fumier ; elles leur coupent la tête et les pattes qui sont également jetées dans le tas de fumier. Puis elles découpent chaque poulet en deux et elles le mettent dans une marmite en terre pour l'apprêter ; elles découpent aussi de l'oignon avec des feuilles vertes de *coriandre* (cerfeuil), qu'elles mettent dans la marmite en y ajoutant du gingembre et du poivre pilés et aussi un peu de sel. Lorsque les femmes ont ainsi tout apprêté, elles garnissent le foyer de bois, et quand le feu a bien pris, la marmite se met à bouillir. Alors, avec de la farine de blé qu'elles mélangent avec celle de froment, elles commencent à rouler du couscous ; celui-ci fait, elles le font passer une première fois au bain de vapeur. Quand le couscous est traversé par la vapeur, elles sortent le couscoussier de la marmite, pour le vider aussitôt dans un grand plat ; après avoir légèrement aspergé d'un peu d'eau fraîche et remué le couscous, elles couvrent le plat avec un plateau.

Puis elles prennent des pois, des lentilles, des pois chiches, des figues non mûres, du navet vert, du navet séché et de l'amande verte, jusqu'à ce qu'elles aient réuni sept légumes ; quand tout est prêt, les femmes mettent ces légumes dans la marmite, où tous ces légumes sont cuits avant qu'elles aient

achevé de faire cuire le couscous. Elles en enduisent fortement, avec du beurre salé, le couscous qu'elles servent avec du poulet dans les grands plats après l'avoir arrosé de bouillon. Elles passent de l'eau pour se laver, à leurs maris, et elles se lavent elles-mêmes les mains.

Après avoir puisé dans les jarres de l'eau à boire et l'avoir déposée à côté d'eux, elles s'installent autour de leur plat et elles se mettent à manger ; les hommes aussi s'asseoient, mangent et boivent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus faim. Alors les femmes ramassent, pour les mettre à la cuisine, les plats dans lesquels les hommes et elles ont mangé. Ensuite elles prennent du h'enné qu'elles délaient avec de l'eau chaude dans des assiettes en terre ; puis elles se tracent sur les mains des *touaridh* et sur les pieds des *isegdhan*. Lorsqu'elles ont fini de se teindre avec du h'enné, elles s'enveloppent les pieds dans des chiffons en laine et sèchent leurs mains au feu. Lorsque celles-ci sont devenues bien sèches les femmes se couchent et dorment jusqu'au lendemain ; dès qu'il fait jour, elles se lèvent et préparent pour le petit déjeuner de la bouillie légère de blé moulu avec du lait. Lorsque tout est apprêté, elles prennent leur déjeuner aussi bien que les hommes. Puis elles s'habillent de nouveau avec des vêtements tout neufs et se préparent pour jouer le soir l'*Ah'idous*.

Les hommes, aussi bien que les enfants, mettent également leurs vêtements neufs. Puis les hommes munis de gros bâtons et de gourdins de jet, garnis de clous en fer, et les enfants munis aussi de longs bâtons, sortent tous et se rendent au milieu de l'ir'rem pour se mettre à la recherche des chiens ; tout chien rencontré endormi sur le chemin ou courant à travers l'ir'rem est frappé et battu par les hommes qui le tiennent par devant ; le chien assommé et mourant est abandonné et livré par les hommes aux enfants, qui se réunissent après la bête qu'ils frappent avec leurs longs bâtons jusqu'à ce qu'elle crève. Le chien mort, les enfants le laissent et partent en courant derrière les hommes qui, dès qu'ils rencontrent un autre chien, lui font subir le même sort qu'au premier. On continue ainsi jusqu'à la tombée de la nuit où alors chacun revient et se retire chacun

chez soi. De leur côté, les femmes envoient, dès que le dîner est prêt, une vieille en lui disant : « Va chercher le raïes un tel et ses compagnons. » La vieille leur répond : « Volontiers » et s'en va appeler le raïes et ses aides. Elle revient avec eux et, arrivée à la maison, elle frappe à la porte que les femmes lui ouvrent. Elle fait entrer dans une pièce le raïes et ses aides ; elle leur donne de l'eau pour se laver et dès qu'ils se sont nettoyé les mains, elle leur passe une serviette propre en cotonnade avec laquelle ils se les essuient. — Elle prend et leur sert dans la chambre où ils sont assis un grand plat de couscous, de grosse semoule délayée et cuite, bien arrosée de beurre ; elle leur y porte aussi de l'eau à boire qu'elle dépose à côté d'eux. Le raïes et ses aides assis, s'installent autour du plat et ils se mettent à manger ; tandis que la vieille se rend chez les voisines qu'elle invite à venir assister au jeu. Celles-ci se lèvent, et toutes en toilette elles se réunissent et arrivent avec la vieille qui les amène. Arrivées à l'entrée de la maison, elles frappent à la porte qu'une des femmes leur ouvre. Elles entrent et vont s'installer dans cette maison. Le raïes rappelle la vieille qui se rend auprès de lui : « Avez-vous allumé le foyer, lui dit-il ? » — « Nous l'avons allumé, lui répond-elle. » — Aussitôt le raïes se lève et sort accompagné de ses aides ; ils entrent tous dans la cuisine où ils se mettent à réchauffer leurs tambourins. Lorsque ceux-ci ont été bien réchauffés, le raïes et ses compagnons sortent de la cuisine et se rendent au milieu de la cour où ils commencent à faire résonner leurs tambourins. Les femmes viennent s'asseoir en ligne devant eux. Alors le raïes chante et débite l'*Ah'idous* que toutes les femmes écoutent. Ceci dure ainsi toute la nuit jusqu'au point du jour ; alors chaque femme se lève et s'en va chez elle, alors le raïes et ses compagnons se retirent à leur tour de leur côté.

Les femmes continuent ainsi à faire jouer l'*Ah'idous* pour chaque groupe de cinq familles. C'est ainsi que le lendemain, il y a un autre *Ah'idous* dans d'autres maisons et le jeu se continue de la sorte, jour par jour, jusqu'au septième jour de la fête du Mouloud. — Alors les femmes finissent le jeu et la danse de l'*Ah'idous* de la fête du *Mouloud*. C'est là une cou-

tume chez les Imazir'en, qui date des temps les plus reculés et qui est transmise par les Anciens qui sont morts ; que Dieu les bénisse.

De la laine.

TONTE, LAVAGE, FILAGE, TEINTURE, TISSAGE.

Un propriétaire vient acheter pour cent réaux de bêtes de race ovine. Ces moutons et brebis sont tous jeunes. Leur âge ne dépasse pas un an. Le propriétaire prend à gages un berger pour les faire paître et les garder. Il doit l'habiller, le nourrir et lui attribuer un salaire annuel de tant. Le troupeau de moutons est donc confié à la garde du berger qui, chaque jour, le conduit paître ; lorsque, les jours se succédant, on arrive au bout d'une année, et que les moutons, ayant passé un printemps, se trouvent avoir beaucoup de laine, le propriétaire s'en va retenir quatre individus habiles tondeurs, il leur donne des arrhes et leur dit : « Dès qu'il fera jour, venez de bonne heure ; quant à moi je m'en retourne pour tout vous préparer. » — « C'est entendu, lui répondent-ils. » — Il revient chez lui ; arrivé à la maison il y entre et dit à sa femme : « Lève-toi, femme, prends une mesure de blé qu'il faudra nettoyer et passer dans le moulin à bras pour en faire de la grosse semoule. » — « C'est fait, lui répond-elle, que devons-nous faire de cette semoule ? » — « Fais-en, dit le mari, un gros vase de bouillie au lait doux, pour quatre personnes expertes dans la tonte, qui ont accepté de tondre nos moutons ; je me suis entendu avec elles pour qu'elles viennent de bonne heure et avec leurs outils ; tu leur prépareras ensuite, pour leur déjeuner, du couscous d'*ibrin* au beurre et, pour leur goûter, du pain et du beurre ». — « C'est bien, lui répond-elle. » Le maître se dirige vers le parc où se trouvent les moutons, il appelle le berger qui vient auprès de lui ; « Quand il fera jour, lui dit le patron, n'emmène pas les moutons au pâturage, ils ont tous besoin d'être tondus. » Le berger lui répond : « C'est bien ! je vous en félicite et vous adresse tous mes vœux ! »

Dès qu'il fait jour, les quatre individus qui vont tondre les

moutons, arrivent portant avec eux leurs cisailles bien tranchantes et des cordes avec lesquelles ils entravent les moutons qu'ils veulent tondre. Ils frappent à la porte, le maître du logis leur ouvre et leur dit : « Soyez les bienvenus ! » — « Que Dieu vous chérisse, lui répondent-ils. » Ils s'assoient et quand ils ont pris le petit déjeuner en buvant de l'*asekkif*, ils demandent au maître : « Allons ! nous voulons nous mettre au travail. » Le propriétaire des moutons se lève, va avec eux et les fait entrer dans le parc où se trouvent les moutons. Le berger se lève et en saisit quatre, il en donne un à chacun des tondeurs. Lorsqu'ils se sont emparés des moutons, chacun d'eux prend le sien, l'entrave et commence à lui tondre les flancs, le dos et le cou, jusqu'à ce qu'il ne lui reste que la tête et la queue, alors il le lâche. On en prend quatre autres que l'on entrave et que l'on tond entièrement avec des cisailles bien aiguisées, en commençant par les pattes ; on ne leur ménage que le bout de la queue et la tête, puis on les relâche.

Les quatre individus continuent ainsi leur opération jusqu'à ce qu'ils aient tondu tous les moutons. Alors le propriétaire leur paye le salaire convenu : « Que Dieu te rende généreux et serviable, lui disent-ils. » « Ainsi soit-il » répond le maître aux individus qui se retirent et partent de leur côté. Alors le propriétaire recueille la laine ; il choisit la plus belle qu'il met de côté. Le triage terminé, il prend cette belle laine, la porte dans une chambre où il la met à part ; puis il ramasse l'autre laine et la donne à sa femme ; celle-ci la prend et elle la conserve jusqu'au jour où elle voudra s'en servir.

Le lendemain le mari porte au marché la laine qu'il avait choisie ; il l'y débite selon sa forme et sa qualité : il touche un bon prix d'une grosse toison, et un faible prix d'une petite, jusqu'au moment où il a vendu toute sa laine ; alors il s'en retourne chez lui.

Quant à ceux qui ont acheté la laine, ils la portent chez leurs femmes à qui ils la remettent. Elles la prennent, chauffent de l'eau et achètent de la *tir'ir'ejt* qu'elles pilent dans un mortier. Lorsque la *tir'ir'ejt* est broyée, elles la répandent sur la laine placée dans un grand plat en noyer. Deux femmes assises l'une

en face de l'autre saisissent ensuite chacune un battoir dans la main droite. Vient une troisième femme qui, avec un vase, verse de l'eau chaude sur la laine, tandis que les autres battent l'une après l'autre cette laine avec les battoirs, jusqu'à ce que l'écume de la *tir'ir'ejt* qu'elles ont mise dans la laine soit montée. Puis elles mettent cette laine dans un grand panier en roseau et elles la portent au ruisseau dans l'eau ; elles y déposent le panier, à travers les interstices duquel l'eau monte et s'écoule ; pour empêcher l'eau d'entraîner le panier, une des femmes retient celui-ci par le haut de ses bords, tandis que les autres femmes arrivent et se mettent à rincer la laine dans de l'eau claire ; quand toute cette laine a été rincée, les femmes soulèvent le panier qu'elles posent sur une pierre qui est hors de l'eau et qu'on appelle *asgourd*, pierre sur laquelle les hommes lavent leurs vêtements. Lorsque la laine s'est égouttée, et qu'elle ne contient plus d'eau, les femmes soulèvent le panier rempli de laine et elles le placent sur la tête de l'une d'elles. Elles reviennent à la maison ; celle qui porte le panier marche en avant, tandis que les autres, munies chacune de son battoir, suivent par derrière. Quand elles sont arrivées à l'*ir'rem*, elles entrent dans la maison et déposent le panier. — Elles prennent des nattes de palmier nain et les étalent dans la cour de l'habitation, dans un lieu où il y a du soleil. Puis elles reprennent le panier, en tirent la laine qu'elles étalent au soleil sur les nattes ; quand cette laine a séché, elles font venir deux juives qu'elles invitent à s'asseoir. Alors les femmes ramassent leur laine qu'elles déposent en tas, puis elles apportent une balance dont le fléau est en bois, les plateaux en palmier nain et les poids en pierre. Elles pèsent toute la laine et elles la partagent en deux parties égales. Elles en donnent une part à chaque juive. Aussitôt les juives s'installent et se mettent à la peigner avec leurs cardes ; tandis que les femmes se lèvent et apportent encore deux paniers vides, et elles en remettent à chaque juive un pour y déposer la laine cardée.

Voici comment ces juives s'y prennent : elles mettent une quantité de laine sur la carde qu'elles tiennent de la main gauche et qu'elles appuient sur le genou ; avec la main droite, elles

tirent l'autre carde. Lorsque la laine commence à devenir lisse, elles renversent les cardes et tirent dans le sens contraire pour faire passer la laine de la carde de la main gauche sur celle de la main droite, puis elles recommencent à manœuvrer avec la carde de la main droite. Elles continuent ainsi jusqu'à ce que la laine soit bien cardée, alors elles la tirent de la carde et elles la mettent dans un panier, puis elles prennent une autre quantité de laine ; elles continuent ainsi à carder jusqu'au moment du déjeuner. Alors les femmes leur apportent du pain de four et de l'huile, les juives déjeunent et mangent à satiété. Quand elles ont fini de manger, elles se rincent les mains et reprennent leur place où elles se remettent à carder la laine. Quand elles ont fini de tout carder, elles se lèvent, reçoivent leur salaire et se retirent. Alors les femmes prennent des paniers remplis de laine, les portent dans une pièce où elles déposent toute cette laine cardée en la couvrant avec un linge propre. Le lendemain, au point du jour, les femmes se lèvent, étendent des nattes au soleil, apportent la laine qu'elles y déposent et s'asseoient sur les nattes l'une à côté de l'autre. Elles prennent chacune dix peignées ; chaque peignée est ouverte et partagée en deux par la femme. Lorsqu'elles ont fini de partager en deux la peignée, elles procèdent aussitôt à l'enroulement et à la confection de fuseaux de laine. Ensuite chaque femme se munit d'une quenouille, elle y attache le premier rouleau de laine dont elle tire et file l'un des bouts qu'elle roule sur le bout du fuseau en bois ; ensuite elle se met à faire du fil de chaîne. Lorsque les fuseaux sont garnis de fil, elles prennent des tamis dans lesquels elles déposent ces fuseaux. Elles saisissent l'extrémité du fil avec la main gauche et se mettent à le dérouler en le bobinant sur lui-même avec la main droite. Lorsqu'elles ont fini de mettre le fil en pelote, elles prennent un linge propre et y serrent le fil jusqu'au jour où les femmes auront apprêté le fil de trame.

Le lendemain, les femmes prennent encore la laine qui est inférieure à celle qui leur a servi à faire du fil de chaîne, elles l'apportent à une juive pour la passer sous une carde. Lorsque la juive a fini de la peigner, les femmes la rapportent chez elles. Elles s'asseoient et se munissent de longs fuseaux surmontés dans

la partie inférieure d'une rondelle ; chacune des femmes prend de la main droite son fuseau, auquel elle attache de la main gauche le commencement du fil de trame. Puis, le pied droit allongé, elle place, entre le genou et la cheville, sur le tibia, le fuseau dont l'extrémité portant la rondelle est posée sur un culot de cruche cassée, alors que l'autre bout tient le fil de la trame. Elle fait tourner de bas en haut le fuseau sur la jambe, tandis qu'elle forme le fil avec ses doigts entre le pouce et l'index, doigts au moyen desquels elle tire petit à petit la laine et régularise le fil qui s'amincit et se forme. Lorsque le fil est devenu assez long, elle le réunit en l'enroulant sur les doigts de la main gauche. Puis elle tourne le fuseau, et y enroule le fil que petit à petit elle détache de ses doigts. Lorsqu'elle a fini de faire du fil et de l'enrouler autour du fuseau, elle prend une autre peignée qu'elle ouvre en deux, elle joint le bout du fil à la pointe du fuseau ainsi qu'elle l'a fait précédemment. Elle continue donc à filer de la trame. A la fin, le fuseau étant suffisamment garni de fil, elle le prend et place sa pointe entre le gros orteil et le doigt qui vient après lui. Quant à l'autre extrémité du fuseau portant la rondelle, elle reste sur le culot d'une cruche cassée. — La femme prend le bout du fil qu'elle enroule une fois autour de l'index, puis le tirant à elle, elle saisit le fil avec les doigts de la main gauche et le passe ensuite sur les doigts de la main droite. — Elle alterne ainsi ses mains après le fil ; le fuseau tourne dans le sens de la gauche, jusqu'à ce qu'il soit complètement dévidé. Elle dégage ses mains du fil de trame et elle attache l'écheveau qu'elle vient de former. Elle le prend et va, chez les femmes qui l'aident dès le début, chercher aussi les écheveaux filés par elles, les rapporte et les serre dans un linge.

Un jour, alors que le filage est terminé, les femmes se lèvent et apportent du soufre et un *isekni*, panier haut et large en brins de laurier rose entrelacés et attachés avec des cordelettes de palmier nain. — Elles tournent son ouverture vers le sol, posent ce panier dans un endroit spacieux et allument du feu sur le sol à l'intérieur du cercle. Elles prennent un morceau de plat cassé (réchaud), et le placent sur le feu jusqu'à ce qu'il devienne rouge ; alors elles apportent les pelotes de fil de chaîne et les

écheveaux de fil de trame qu'elles suspendent les premières à l'extérieur et les seconds à l'intérieur du panier. Puis elles jettent le soufre sur l'éclat de plat, aussitôt une grande fumée s'élève ; elles courent chercher une large couverture qu'elles étalent sur tout le panier. Lorsqu'il n'y a plus de fumée, elles retirent la couverture qu'elles étendent au soleil et après avoir repris les écheveaux elles vont les y déposer ; quant aux pelotes de fil de chaîne, elles les accrochent après un clou planté intérieurement au mur de la chambre.

Dans la soirée, elles prennent de l'écorce séchée de grenade amère qu'elles broient dans un mortier ; lorsqu'elle est bien pilée, elles la mettent de côté. Le lendemain elles font chauffer de l'eau sur le foyer, et, après avoir répandu dans un grand plat l'écorce broyée de grenade avec un peu d'alun, elles y versent cette eau chaude qu'elles se mettent à remuer avec une cuillère jusqu'à ce que l'eau devienne jaunâtre, alors elles prennent les écheveaux de fil de trame qu'elles trempent dans cette eau.

Quand ils sont retirés de l'eau, les écheveaux deviennent jaunes, couleur de babouches, appelée *ezziouani*. Les femmes emportent les écheveaux, les posent sur l'*isekni* pour les faire égoutter et sécher. Ces écheveaux devenus secs, les femmes se lèvent et en prennent trois qui sont teints en jaune pour les porter à une juive qui doit les teindre d'une autre couleur. — Alors la juive va prendre trois marmites qu'elle met chacune sur un foyer ; elle verse un cruchon d'eau dans chaque marmite en y ajoutant un morceau d'alun, avec autant de sulfate de cuivre — l'alun et le sulfate de cuivre doivent être employés dans des proportions égales ; — elle les met dans la première marmite ; elle prend encore un morceau d'alun et autant de matière donnant la couleur bleue (ou verte) ; le tout est mis dans la deuxième marmite. — Puis elle passe à la troisième marmite où elle met, avec autant d'alun, la matière qui doit lui donner la couleur rouge orange. Lorsque tout ceci est fait, elle garnit les foyers de bois et quand les marmites commencent à bouillir, elle prend les écheveaux et elle met chacun d'eux dans une marmite. Chaque marmite a une teinture spéciale, la première a une teinture noire, la seconde bleu-vert et la troisième jaune-rouge.

Quand les écheveaux sont mis dans les marmites, la juive ferme celles-ci avec des couvercles, et elle les laisse ainsi bouchées jusqu'à ce que la teinture mise en ébullition, son écume déborde par l'ouverture des marmites. Alors la juive vient enlever les couvercles ; elle prend une louche dont elle introduit le manche dans la marmite ; elle s'en sert pour sortir le premier écheveau de la teinture noire, elle le plonge aussitôt dans de l'eau tiède et propre qui se trouve dans une jarre. Elle procède pour les autres écheveaux de la même manière que pour le précédent en trempant chacun d'eux dans une jarre spéciale. La juive les y laisse jusqu'à ce qu'ils deviennent maniables après avoir été refroidis ; alors elle les prend et les presse entre ses mains et quand ils n'ont plus d'eau, elle les remet aux femmes qui les lui ont apportés. — Celles-ci les reprennent et, après avoir payé la juive de ses peines, elles s'en retournent chez elles. — Quand elles arrivent dans la cour, elles accrochent les écheveaux au soleil. — Puis elles prennent trois piquets dont le premier est long et gros, tandis que les deux autres sont plus petits. Au milieu de la cour, elles plantent le plus long et les deux autres petits un à chaque extrémité de la ligne. Une des femmes prend la pelote de fil de chaîne dont elle dégage le bout, tandis qu'une autre va s'asseoir derrière un des petits piquets ; survient une troisième qui s'installe derrière l'autre petit piquet, en face de la précédente. Les deux femmes ainsi assises prennent le fil d'arrêt appelé *asgour*, avec lequel elles fixeront le fil de chaîne et l'attache après les piquets. Aussitôt celle qui a pris la pelote de fil de chaîne se lève et la tenant dans sa main gauche, elle commence à dérouler et à distribuer le fil avec sa main droite.

Allant de l'une à l'autre des femmes, elle donne le fil à celle près de laquelle elle arrive. Celle qui est assise le prend avec la main droite et le passe dans le fil d'arrêt qui est double. Le fil de chaîne engagé entre les deux, elle fait un tour à ceux-ci en passant celui de la main gauche dans la main droite, et celui de la main droite dans la main gauche. Puis, tenant avec la main gauche les deux fils d'arrêt, elle fait descendre le fil de chaîne avec sa main droite dans les deux fils d'arrêt pour que

le fil de chaîne soit régulièrement placé à côté de l'autre. — La distributrice de fil va vers l'autre femme à qui elle passe le fil ; celle-ci le prend et l'ajuste comme a fait la précédente femme, sa compagne. — Elles continuent ainsi et, à l'heure du déjeûner, le maître s'en va au petit marché où il leur achète un pain et demi de pain de four. Il leur partage ce pain et il en donne à chacune d'elles la moitié qu'il leur place sur le genou ; quant à celle qui distribue le fil, elle prend son demi pain qu'elle met sous son bras et elle continue à porter le fil de l'une à l'autre de ces compagnes. Lorsqu'elle a donné le fil à l'une d'entre elles, elle sort vite son pain sous l'aisselle, elle en tire une grosse bouchée qui lui remplit la bouche puis elle le remet sous son bras. Elle continue ainsi jusqu'à ce qu'elle ait fini son pain. Quant à celles qui tiennent les piquets, elles mangent le pain posé sur leur genou en y donnant elles aussi de beaux coups de dents.

Quand elles ont terminé avec l'opération de l'ourdissage du fil de chaîne, les femmes se lèvent et prennent un long roseau gros et solide, qu'elles mettent à la place du gros piquet sur lequel est aménagé un croisement de fil, premier point d'envergure. Le piquet arraché, elles le mettent de côté. Puis elles apportent deux longues verges en bois de bruyère, un peu minces, qu'elles introduisent chacune à la place qu'occupe chacun des deux petits piquets ; elles apportent l'ensoupleau après lequel elles attachent l'une des verges par ses deux extrémités au moyen d'une cordelette appelée *timseddest*. Elles prennent également l'ensouple à laquelle elles fixent l'autre verge par les mêmes moyens que ceux employés pour l'ensoupleau. Puis elles couchent, en les renversant, ces deux pièces ainsi que le roseau d'envergure de façon à mettre le fil par dessus ; l'ensoupléau posé sur le sol, deux femmes s'assoient, une à chaque bout, en tournant le dos à celles qui, restant debout, soutiennent l'ensouple sur laquelle elles exercent de fortes tractions pour que les fils de la chaîne soient tendus et redressés. Pendant qu'elles agissent ainsi, elles poussent des you-you pour attirer chez elles d'autres femmes. En effet, toute femme qui entend ces you-you accourt vers la maison où elle entre ; dès qu'elle franchit

le seuil et pénètre dans l'intérieur de la maison, les autres femmes l'appellent en lui disant : « Assois-toi sur l'ensoupleau ! » Une autre qui survient pour voir également ce qui s'y passe, est aussitôt retenue et installée à côté des autres. Elles continuent ainsi jusqu'à ce que la maison se trouve remplie de femmes. Alors d'eux d'entre elles se lèvent et se placent l'une en face de l'autre, entre l'ensouple et l'ensoupleau ; elles prennent des roseaux qu'elles introduisent l'un après l'autre entre différents points d'envergure ; elles y placent ainsi quatre roseaux, tous poussés vers l'ensouple. — Quant au roseau mis à la place du piquet central marquant le premier point d'envergure, elles le descendent vers l'ensoupleau. Puis les deux femmes, saisissant deux roseaux par leurs extrémités, commencent à lever et à descendre simultanément la main droite et la main gauche, pour que les fils de la chaîne se détachent et se séparent. Elles font ceci sur toute la longueur de la chaîne depuis l'ensouple jusqu'à l'ensoupleau. — Le démêlage terminé, les femmes qui soutiennent l'ensouple se mettent à enrouler la chaîne sur l'ensouple, qu'elles placent aussitôt sur l'ensoupleau. L'ensouple étant plié sur l'ensoupleau, toutes les femmes qui sont survenues se lèvent pour repartir en disant : « Que Dieu vous le fasse terminer avec paix et santé ! » Et celles à qui appartient le métier de répondre : « A votre postérité, sœurs ! » (à bientôt votre tour !) ; puis elles prennent le métier qu'elles vont déposer dans un coin de la chambre. Le lendemain, dès qu'il fait jour, les femmes se lèvent et elles vont chercher des montants qu'elles dressent verticalement, en attachant l'extrémité supérieure de chacun d'eux après une traverse qui se trouve engagée dans un trou de la muraille ; elles fixent également l'autre montant après une autre traverse. Lorsque les deux montants sont bien fixés au moyen de cordes en palmier nain, deux femmes prennent l'ensouple et la soulèvent chacune par un côté ; une troisième femme munie d'une corde de poil de bouc, monte sur échelle qu'elle appuie sur une des traverses de la muraille. Les deux femmes soulèvent assez haut l'ensouple ; puis la plus rapprochée fait passer le bout de l'ensouple à celle qui est sur l'échelle. Cette dernière saisit l'ensouple sur l'extré-

mité de laquelle elle passe deux tours de corde ; elle l'attache solidement au montant en faisant trois nœuds. Puis elle descend et va fixer l'autre bout de la même façon.

Les deux autres femmes abaissent l'ensoupleau en appuyant avec leurs pieds jusqu'à ce que l'extrémité de l'ensoupleau ait dépassé le trou qui se trouve au bas du montant. Alors arrive une autre femme qui prend comme cheville l'os du pied de devant d'un mouton et l'introduit dans le trou du montant. Puis elle va vers l'autre, prend un autre os qu'elle introduit aussi dans le trou du second montant. Quand les femmes qui exerçaient une pression sur l'ensoupleau descendent, celui-ci, tenant à se relever, se trouve retenu par les deux chevilles en os que les femmes viennent de placer dans les trous des montants.

Puis, avec leurs doigts, les femmes se mettent à arranger, à régulariser les fils de la chaîne pour qu'aucun défaut ne s'y produise. Lorsque le montage du métier est terminé, elles prennent les paillassons sur lesquels elles s'asseoient en tissant ; l'une d'elles passe derrière le métier et installe sa paillasse entre le mur et le métier ; une autre femme survient avec sa paillasse qu'elle place, elle aussi, à côté de la précédente. Puis elles prennent trois clous en fer dont l'un des bouts forme crochet, elles les plantent dans le mur, l'un en face du milieu de la chaîne et les deux autres, un en face de chaque montant. Puis elles prennent une cordelette qu'elles fixent et nouent après chaque clou. Lorsque ces ficelles sont ainsi attachées aux clous, les deux femmes s'assoient à l'intérieur du métier, et prenant chacune sa ficelle, l'une, celle de droite et l'autre, celle de gauche, elles passent la ficelle autour de chaque extrémité du roseau placé à côté de l'ensoupleau ; elles font plusieurs nœuds sur le roseau et arrêtent la ficelle ; — passant ensuite à la cordelette centrale, elles la fixent au roseau comme elles viennent de le faire avec les précédentes cordelettes.

Puis elles vont chercher du fil de « rentrage », fil teint au h'enné et formé en double, et s'en servent pour faire l'opération de « remettage » en attirant la moitié de la chaîne vers le roseau. De l'arrière du métier où elles se trouvent, elles font passer le fil de rentrage vers l'avant, le passent autour du fil de

chaîne extérieur qu'elles ramènent vers elles. — Elles continuent ainsi à faire rentrer les fils pairs ou impairs de la chaîne jusqu'à ce qu'elles se rencontrent vers le milieu ; le roseau étant garni tout entier de fil de rentrage, le dernier point d'envergure est obtenu. Elles coupent le fil de rentrage, et en mettent le restant de côté. La femme qui les aide arrive et leur apporte un écheveau de fil de trame blanc et deux peignes ; à chacune d'elles, elle donne un peigne et la moitié de l'écheveau. Alors les deux femmes passent derrière le métier et s'assoient chacune sur sa paillasse, se munissent du fil de trame et commencent en disant : « Au nom d'Ellah ! nous nous guidons et nous comptons sur Toi, Dieu, et sur vous, Saints du pays, l'un après l'autre, pour faire mieux et plus que nous dans ce tissage, — qu'il nous porte bonheur —, que nous souhaitons terminer et qu'il ne nous reste pas inachevé. »

Elles prennent des fils de trame qu'elles introduisent dans la chaîne avec les doigts, l'index et celui qui est après lui (le majeur). Lorsqu'elles y ont engagé trois fils de trame séparés chacun par un croisement de fil de chaîne, elles prennent le peigne avec lequel elles rapprochent et entassent doucement les duites. Quand elles sont montées de quatre doigts de tissage, elles se lèvent et apportent deux pinces ; elles retirent les languettes et humectent avec de la salive l'intérieur des pinces ; puis, prenant un morceau de tissu propre en laine douce, elles s'en servent pour envelopper le bord de l'*aâban* en formation, qu'elles introduisent ensuite dans les pinces. Ensuite elles tirent l'attache des pinces qu'elles vont fixer après le montant au-dessus de l'os (cheville) qui retient l'ensoupleau. Les femmes placent une pince à chaque côté du métier pour que le tissu soit bien tendu et qu'il ne se plisse pas. Elles continuent à passer les duites et à les serrer avec les peignes, jusqu'à ce qu'elles aient tissé une coudée à poing fermé ; alors leur aide leur apporte un écheveau de trame teint en noir, elle le leur partage et en donne à chacune la moitié. Puis elles se remettent à tisser avec de la trame noire qu'elles serrent fortement. Lorsqu'elles ont tissé trois doigts, elles reprennent de la trame blanche avec laquelle elles font un empan de tissage ; puis elles

passent encore à la trame teinte en bleu ou vert ; elles s'en servent pour tisser environ trois doigts, alors elles reviennent à la trame blanche. Lorsqu'elles en ont tissé trois doigts, elles prennent l'écheveau teint en jaune ; elles s'en servent jusqu'à ce qu'elles aient monté de quatre doigts. Elles reprennent ensuite la trame blanche et elles continuent à tisser tous les jours sauf le vendredi, jour que l'on considère sacré pour les femmes. Pendant ce jour, les femmes ne doivent ni se mettre au métier, ni prendre le fuseau, parce que la coutume des Imazir'en est ainsi faite selon les traditions transmises par les anciens.

Lorsqu'elles ont fini de tisser et qu'elles désirent détacher la pièce tissée, les deux femmes se lèvent et prennent deux couteaux de cuisine ; chacune se saisit du sien. Leur aide s'en va fermer et caler la porte extérieure de la demeure avec une poutre pour que les voisines n'y entrent pas. La porte fermée, l'une des femmes dit en ponctuant :

« Il n'y a de Dieu que Dieu ! » — « Interviens en notre faveur, ô ! Envoyé d'Ellah ! » ajoute l'autre. La première reprend et dit :

« Nous te coupons, ô tissu, avec paix et perfection. A la santé de mes doigts, qu'ils me soient conservés ! » L'autre répond en répétant trois fois ce que la première vient de dire. — Puis elles se mettent chacune de son côté, à détacher la pièce en coupant les fils pour ne laisser que le surplus de la chaîne du côté de l'ensouple, fils qu'on appelle *ir'risen* et avec lesquels on coud des effets de laine. Elles prennent l'ensouple et la portent dans une chambre où elles la déposent dans un coin. Elles passent ensuite à l'ensoupleau sur lequel est enroulée la couverture, tissu neuf ; elles le saisissent chacune par un bout tandis leur aide, prenant elle aussi la couverture, va en reculant. Les autres allant aussi en arrière, elles déroulent l'ensoupleau et lorsqu'il ne reste plus sur lui que le dernier pli, maintenant d'une main la couverture, elles détachent de l'ensoupleau la verge sur laquelle elles avaient monté la chaîne ; cette verge dégagée de ces fils, elles prennent la couverture qu'elles détendent et secouent entre leurs mains. Quant à leur aide, elle se lève et ramasse les différents instruments du métier, ne laissant que les deux traverses après lesquelles elles avaient fixé les

montants ; elle les rentre dans la maison et va les déposer au même endroit auprès de l'ensoupleau placé dans un coin. Les deux autres femmes plient ce vêtement neuf, le mettent dans un linge de cotonnade et le gardent jusqu'à l'entrée de l'hiver, saison pendant laquelle il y a du froid et de la neige.

Telle est la manière de procéder des femmes des Imazir'en dans le tissage d'une couverture de vêtement pour hommes ou pour femmes, du *kheidous* noir, du burnous blanc, de la *djellaba*, du voile avec lequel s'enveloppent les femmes, des couvertures de lit et des *h'aïks* fins pour hommes. Le tissage des vêtements de laine est uniforme ; il n'y a de différence que dans la teinture et dans la confection des fils de chaîne et de trame. — Si les femmes veulent confectionner un tissu fin et beau, elles y mettent un mois ; quant au tissu ordinaire, elles n'y passent que huit jours. Ici se termine le récit sur l'industrie de la laine depuis le commencement jusqu'à la fin (du nom à l'aiguille). — Que Dieu nous accorde une longue vie !

Les Olives.

SCÈNES DE MÉNAGE, RÉCOLTE, FABRICATION DE L'HUILE

Nous voici chez un homme des Imazir'en, qui possède quatorze oliviers. Il prend sa houe, la porte au forgeron à qui il la remet. Celui-ci la saisit pour la passer aussitôt dans le brasier, puis il la martelle sur l'enclume, et, quand elle est bien aplatie, il la trempe dans une mare d'eau fraîche. Aussitôt le fer de la pioche se met à grésiller dans l'eau ; lorsque la pioche est refroidie, le forgeron la ramasse et passe sur la partie tranchante une corne de mouton, pour que cette partie soit solide et ne se casse pas quand on s'en servira pour faire une conduite d'eau. Alors le forgeron remet la pioche au propriétaire qui la saisit en l'examinant de haut en bas. Comme il la trouve bien faite, il dit avec satisfaction au forgeron : « Que Dieu te donne la santé (je t'en félicite !). » Puis il prend sa pioche et il s'en

va. Quand il est arrivé dans sa propriété, il y entre, dépose la pioche et se ceint fortement les reins (ventre) avec une corde (végétale). Alors il reprend sa pioche et il ouvre le réservoir (barrage) d'eau. Aussitôt l'eau s'écoule par un fossé ; il la suit par derrière et la conduit jusqu'à l'olivier le plus proche ; là, l'eau s'arrête, retenue par un barrage ; l'homme accourt et ouvre ce barrage avec la pioche ; l'eau s'élance et se déverse dans la cuvette creusée autour de l'olivier. Cette cuvette remplie, il conduit encore l'eau vers un autre olivier. Enfin depuis le premier olivier, l'homme ne cesse de suivre et de conduire l'eau par le fossé, en veillant à ce que l'eau ne soit pas arrêtée par un morceau de bois et par une branche de celles qui sont coupées et éparpillées sous l'olivier. Telle est la raison pour laquelle il suit l'eau. Dès que cette eau est lâchée du barrage, il doit la suivre pour enlever et jeter de côté toute branche qu'elle rencontrerait. Quand il a fini d'irriguer tous les oliviers il vient fermer le fossé par lequel l'eau est arrivée vers le premier olivier, puis il va au barrage et le détourne lui aussi. Ensuite il jette sa pioche, se lave les mains, les pieds et la figure, se lève et, reprenant la pioche avec laquelle il vient d'irriguer, il la met sur son épaule droite et s'en retourne en prenant le chemin de la maison. Quand il est arrivé chez lui, il frappe à la porte ; sa femme accourt et la lui ouvre. Sa femme lui dit, dès qu'il est entré et arrivé dans la cour : « As-tu tout irrigué ? » — « Les quelques oliviers dont Dieu nous a gratifiés, lui dit-il, ont été tous irrigués par moi ! » — « Que Dieu te donne la santé, lui dit-elle, et qu'Il augmente nos biens ! » — « As-tu faim ? » lui demande-t-elle encore. — « Certes, j'ai faim, lui répond-il, donne-moi ce qu'il y a à manger ! » — « Des aliments tout prêts, il n'y en a pas, lui dit-elle ; mais si tu veux, je vais te faire du pain qui sera bientôt cuit ? » — « Non, femme, lui dit-il, apprête-moi seulement une grillade d'orge, que je grignoterai pour me faire oublier la fraîcheur de l'eau ; je suis bien engourdi par l'humidité. »

Alors la femme se lève, prend de l'orge dans le coffre en roseau, en remplit un vase qu'elle porte à la cuisine et qu'elle y dépose. Elle sort en emportant avec elle un éclat de poterie,

dans lequel les femmes vont chercher du feu ; elle entre chez une des voisines qui lui en donne. Elle l'apporte, revient chez elle où elle trouve son mari couché au soleil dans la cour et en train de ronfler. — Elle le laisse ainsi endormi au soleil, rentre dans la cuisine, et, prenant du bois, elle fait un bon feu qu'elle active avec un soufflet. Le feu allumé, elle prend un plat en terre qu'elle place sur les pierres (trépied) au-dessus du foyer. Lorsque le plat est chaud, elle y verse l'orge qu'elle se met à remuer avec un petit balai pour empêcher que les grains n'éclatent et ne se fendillent ; quand l'orge est cuite et devenue bien blanchâtre, elle la sort, et elle la porte toute chaude à son mari, la dépose devant lui en lui disant : « Lève-toi donc, la grillade d'orge est prête ! » Il se relève et précipitamment il allonge sa main. Tout endormi encore, il prend de la grillade qu'il met vite dans la bouche. Aussitôt cette orge se colle après sa langue ; alors il se lève et, après avoir craché l'orge, il se met à crier et à se tortiller jusqu'au point d'en perdre la vie ; — puis il court à un cruchon d'eau, il le saisit, le soulève de toutes ses forces et le penchant sur sa bouche, il se met à boire alors que la moitié de l'eau se déverse et se répand sur sa poitrine. Puis le cruchon à la main, il s'élance vers sa femme et, arrivé près d'elle, il lève le cruchon et le lui lance sur la tête. Celle-ci tombe étendue par terre ne faisant entendre ni une, ni deux paroles, qu'un certain ronflement. Lorsque l'homme l'a vue ainsi, il s'approche d'elle et il essaie de la réveiller et de la faire se lever, mais elle ne revient pas à elle et ne se lève pas du sol où elle s'est évanouie ; il la secoue et l'appelle, il ne peut ni la faire parler ni la faire se relever. — Jetant un coup d'œil, il aperçoit que de l'urine coulait sous les pieds de la femme ; — alors il lui relève les effets et il lui découvre (1) . . . .

. . . .

Puis, pour s'enlever le moindre doute à ce sujet, il se met

(1) Passage obscène que je renonce à traduire. Son maintien dans le texte est nécessité par la partie lexicologique qu'il importe de développer le plus qu'on pourra. — Ceci ne pouvant donc être intéressant que pour les Berbèrisants, la suppression de quelques passages obscènes dans la partie française, ne peut nuire à l'ensemble du chapitre (Note de Si Saïd Boulifa).

. . . .
Aussitôt l'homme se relève et dit à sa femme : « Qu'un jeûne d'un an me soit imposé, si je te garde chez moi ! Ah ! tu es ainsi faite, ô femme vulgaire ! »

Voilà que la femme se réveille et lui dit : « Pourquoi ? que t'ai-je fait ?... » — « Ton . . . .
— « Non ! lui répondit-il je ne te veux plus, allons ! viens avec moi chez le qadhi que je rende ton contrat ?... » — « Pourquoi dois-je aller avec toi ? lui réplique la femme, vas-y toi qui ne sues jamais ! » Dès qu'il est près de sortir, la femme court après lui et elle le retient : « Éloigne-toi de moi, lui dit-il, jamais tu ne coucheras avec moi, ni je coucherai avec toi !... » — « Pourquoi ? » lui demande-t-elle. — « Jusqu'à ce que nous ayons récolté les olives, ajoute-t-il. » — « C'est bien, lui répond la femme. » Celle-ci laisse faire le mari et quand il s'est couché seul dans une autre chambre, alors elle se lève et elle y va tout doucement ; arrivée près de son mari elle le trouve endormi et rêvant. Elle s'asseoit près de lui et commence à lui enlever les effets. Lorsqu'elle a fini de l'en débarrasser, elle se faufile sous le drap sans que lui s'en aperçoive ; . . . .
. . . .
l'homme se réveille et se met à crier : « Tais-toi, lui dit-elle, n'aies pas peur, c'est moi qui suis ici !... » — « Que tu aies à répondre à Dieu de la frayeur que tu m'as causée ! » — « Pourquoi ? suis-je une diablesse pour pouvoir t'effrayer ? » — « Tu es plus que diablesse, lui répond le mari » — « Tais-toi, lui dit-elle, et approche-toi donc vers moi !... ». . . . .
. . . . lui demande-t-elle. »
— « Non, je ne veux rien ! lui réplique-t-il. — « Pourquoi ? lui dit-elle ? » — « Moi, je cherche à conserver ma santé, lui dit-il, tandis que toi, tu ne cherches qu'à me débiliter pour qu'une fois affaibli, je sois incapable de faire quoi que ce soit ; alors tu rirais de moi, canaille !... » — « Non ! lui dit-elle ; voici, cher ami, je ne fais que plaisanter avec toi ; pourquoi ? suis-je folle pour vouloir coucher avec toi ? Non, à partir d'aujourd'hui, je ne penserai plus à réaliser ma demande ! » — « Soit, lui répond-il. » — « J'attendrai jusqu'à ce que tu aies ramassé tes olives. »

Ils restent ainsi séparés ; et, quand les olives sont mûres, l'homme s'en va au milieu de la rue où il s'arrête et dit de toutes ses forces : « O femmes ! que quiconque a une fille ou un garçon, me l'envoie à la maison ! » Aussitôt des filles et des garçons accourent auprès de lui ; et chacun d'eux, garçon ou fille s'est muni de son couffin ; tous, ils se rendent à la maison de l'homme qui les a demandés. Celui-ci se lève et les conduit vers la propriété où il entre le premier, passant devant eux, suivi par les jeunes ramasseurs. Quand ils sont arrivés au premier olivier il leur dit : « Allons ! ramassez les olives de cet arbre. » — Alors ils se mettent à l'œuvre et chaque tâcheron ramasse de son côté, tandis que le propriétaire les suit et surveille par derrière. Lorsqu'ils ont fini de ramasser les olives de cet arbre, ils passent aussitôt à un autre olivier. Ils continuent ainsi, toujours suivis du maître jusqu'à ce que le soleil se trouve bien haut ; alors chaque tâcheron se trouve avoir formé un tas (d'olives) à part, car tout ce que les tâcherons ont ramassé est versé en un lieu indiqué par le propriétaire. Vers le soir, quand ils ont fini de ramasser, le maître prend une mesure avec laquelle il va mesurer toutes les olives qu'ils ont ramassées. Il commence l'opération par les garçons, et lorsque leurs tas d'olives sont mesurés, et que chacun des tâcherons a reconnu le nombre de mesures contenues dans son tas, le maître passe aux tas des filles, pour lesquelles il va aussi mesurer les olives ramassées. Quand cette opération est terminée pour tout le monde, il leur dit : « Allons ! que chaque tâcheron prenne son panier ; nous allons partir ; à la maison je vous paierai ce qui vous est dû. » — On se lève, et le maître en tête, suivi de tous les ramasseurs, revient à la maison. En y arrivant il frappe fortement la porte que sa femme accourt lui ouvrir. Il y entre, suivi des tâcherons qu'il conduit vers la trappe. Il leur découvre l'ouverture de la trappe et chacun d'eux y verse les olives rapportées. Lorsqu'ils ont tous vidé leurs paniers, le maître entre dans la chambre, prend un sac de monnaie de bronze ; il s'assoit et se met en devoir de les payer, commençant par le premier il lui dit : « Combien t'ai-je mesuré ? » — « Tant... » lui répond-il. A celui qui a beaucoup ramassé d'olives, il donne beaucoup d'argent ; celui qui en a peu ramassé

touche peu d'argent. L'usage chez les Imazir'en, en ce qui concerne le ramassage des olives, est que pour une *kharouba* d'olives le tâcheron touche un *mitk'al* ; pour une demi *kharouba*, il touche cinq *ouak'* ; s'il n'a ramassé qu'un quart, il touche dix *oujouh* ; celui qui ramasse le huitième, aura cinq *oujouh* ; celui qui a ramassé un *ak'bou* a deux *oudjouh* (2 *oudjouh* = 1 *fels* = 1 centime).

Lorsqu'il les a tous payés il leur dit : « Partez ! que Dieu vous donne la paix. » — « Devons-nous revenir demain matin ? » demandent les ramasseurs. — Il leur répond : « Certes, il le faut ; venez dès qu'il fera jour ! » Alors, ils partent chacun de son côté. — Le lendemain, tous les tâcherons arrivent et appellent le maître de la maison. Celui-ci sort et va louer un habitant de l'*ir'rem* à qui il dit : « Va, accompagne-les au champ, et veille sur eux ; qu'ils ramassent tout ce qui reste d'olives en attendant que je vienne avec des ânes sur lesquels je rapporterai les olives. » Cet homme-là s'en va accompagnant les tâcherons au champ.

Le propriétaire se lève et va trouver les habitants de l'*ir'rem* pour demander des ânes ; tout individu sollicité par lui de lui prêter son âne, le lui donne. Quand il a réuni un certain nombre d'ânes, tous munis de leurs *chouaris* (paniers), il les conduit au champ. En arrivant il trouve que l'homme et les tâcherons envoyés avec lui, ont fini de ramasser toutes les olives tombées seules, et que chacun des ramasseurs est assis à côté de son tas d'olives qu'il vient de ramasser. Il s'arrête, décharge les paniers et prend la mesure. Il commence à mesurer les olives, du premier jusqu'au dernier tas ; lorsqu'il a fini de mesurer il appelle l'homme embauché ; ils se mettent tous deux à charger les paniers sur les ânes. Le chargement terminé, ils conduisent et ramènent à la maison les ânes chargés des premières olives. Lorsqu'ils sont arrivés et rentrés dans l'habitation, ils déchargent les ânes de leurs paniers, qu'ils vont vider dans la trappe. Les tâcherons se présentent et, quand ils ont été payés par le propriétaire, ils se retirent chacun de son côté. Puis le maître attend quelque temps et quand le moment d'abattre les olives arrive, il se rend au milieu du marché, il dit à tous ceux qu'il

rencontre assis, tenant une gaule à la main : « Viens-tu chez moi, m'abattre des olives ? » — « Si tu veux d'autres batteurs, lui dit celui-ci, en voilà ; j'ai des camarades avec qui je suis venu du pays et qui savent eux aussi abattre des olives ? » — « Combien de batteurs êtes-vous ? » — « Nous sommes dix. » — « Quel est celui qui est votre chef ? » On le lui montre ; l'homme va le trouver et lui demande : « Venez-vous m'abattre des olives de quatorze arbres ? » — « Combien nous donneras-tu pour faire tomber les olives de ces arbres ? Si tu veux nous ne les ferons à la tâche ? (à crédit ou à forfait). » — « Venez, leur dit-il, que je vous montre les oliviers. » — Ils vont avec lui jusqu'au champ où il leur fait voir tous ses oliviers. Une fois qu'ils les ont tous vus, ils lui disent : « A nous dix, tu nous en donneras cinq réaux et tu nous offriras notre déjeuner ? » — « C'est entendu, leur répond-il, allons ! que Dieu vous aide ! » Aussitôt le chef se lève le premier, se ceint et monte sur un olivier ; les autres le suivent et, après avoir béni le Prophète, ils commencent chacun de son côté à faire tomber les olives. Lorsqu'ils ont fini d'abattre toutes les olives du premier arbre, ils en descendent pour grimper aussitôt sur un autre.

Voici que quinze ramasseurs arrivent et se mettent à ramasser les olives des arbres qui ont été secoués. Ils continuent à suivre les batteurs en cueillant des olives, qu'ils vont déposer au même endroit, en plusieurs tas séparés et formés par chacun d'eux. Vers midi, la femme du propriétaire arrive apportant le déjeuner pour les batteurs ; celui-ci consiste en un grand plat de couscous d'orge, de navets conservés et arrosé d'huile. Quand les batteurs ont fini d'abattre toutes les olives, ils descendent des arbres, ils déposent leurs gaules et se lavent les mains dans le bassin d'eau qui se trouve dans le champ ; puis ils s'assoient en s'installant autour du plat et ils se mettent à manger. Lorsqu'ils ont fini de prendre leur déjeuner, le propriétaire sort de l'argent de sa sacoche et compte au chef les cinq réaux convenus avec eux. — Le chef ayant touché l'argent, prix de leur peine, se retire ainsi que ses compagnons.

Alors le propriétaire revient vers l'endroit où sont déposés les tas d'olives, il y trouve tous les ramasseurs qui, la cueillette ter-

minée, viennent se poster chacun à côté de son tas. « Allons, maître, lui demandent-ils, nous voudrions partir nous aussi ; la nuit arrive et nous avons fini de tout ramasser ; nous n'avons laissé aucun olivier !... » — « Que Dieu vous donne la santé, leur dit-il, patientez un moment ; et, quand les ânes seront arrivés, vous m'aiderez à charger sur eux les paniers d'olives ; à la maison je vous paierai, à vous aussi, ce qui vous est dû. » — Les ânes arrivent, amenés par son beau-frère, le frère de sa femme. On prend les paniers remplis d'olives, on les met sur les baudets ; chaque âne est chargé d'un panier-double (*chouari*). Lorsque tous les chouaris sont placés sur les ânes, on ramène ceux-ci vers la maison. En y arrivant, le mari frappe à la porte que sa femme vient aussitôt lui ouvrir. On fait entrer les ânes et on les décharge de leurs chouaris que l'on va vider dans la trappe. Puis le maître appelle les ramasseurs qui vont avec lui jusqu'à l'entrée d'une pièce où se trouve de la lumière ; là, le patron tire un sac contenant de la menue monnaie, et, appelant les ramasseurs l'un après l'autre, il leur paie leurs peines. Quand il a donné à tous les ramasseurs le salaire qui leur est dû, ils se retirent et partent chacun de son côté.

Lorsque l'abattage et la cueillette des olives sont terminés, un mois après, le propriétaire se lève pour aller au marché, où il achète trois petits sacs en palmier nain ; après les avoir trempés dans l'eau, il les rapporte à la maison. Aussitôt arrivé, il appelle sa femme et lui dit : « Femme, ouvre la trappe et apporte-moi un couffin d'olives ; nous allons les expérimenter pour savoir si elles promettent une bonne récolte ou non ! » — La femme va ouvrir la trappe, elle remplit le couffin avec des olives qu'elle apporte à son mari ; elle lui procure également deux pierres dont l'une est grande et large et l'autre plus petite ; puis elle s'asseoit en face de lui ; elle prend quelques poignées d'olives qu'elle place sur la pierre large et qu'elle écrase avec la petite pierre. Lorsque les olives sont bien écrasées et qu'elles forment une pâte, l'homme prend un petit sac de palmier nain, le met dans un gros plat ; puis il remplit le sac avec ces olives écrasées. Quand celui-ci est bien plein, l'homme prend un deuxième sac qu'il remplit également d'olives écra-

sées et qu'il place sur le précédent. Passant au troisième sac, il le remplit et le met bien plein, sur les autres. Puis il se lève et, aidé de sa femme, ils prennent le gros plat qu'ils vont placer en un lieu où le soleil donne ; ensuite la femme va chercher une meule de moulin qu'ils mettent sur les petits sacs ; ceux-ci sont laissés là dans le grand plat, exposés au soleil ; dès que les sacs pressurés par la meule sont échauffés par le soleil, l'huile commence à s'en échapper et à couler abondamment ; aussitôt que l'homme s'aperçoit que l'huile s'échappe des sacs, il se met à rire de joie, car ceci lui démontre que ses olives lui donneront une bonne récolte d'huile. S'il avait constaté que ses olives ne donnaient pas assez d'huile, n'étant pas suffisamment mûres, il les aurait laissées passer une année avant de chercher à les travailler. Il appelle sa femme et lui dit : « Viens femme, viens voir des larmes de chacal ! » — La femme accourt et dit : « Que Dieu en soit loué ! » — « Va, fais-nous du pain, que nous mangerons avec de la nouvelle huile dont Dieu nous a gratifiés ! » La femme court vite prendre de la farine d'orge, la verse dans un grand plat, où elle fait fondre dans un coin un peu de sel ; puis elle se met à tremper la farine avec de l'eau, quand elle est pâte, elle la pétrit ; quant au mari, il se dirige vers l'entrée de la maison dont il ferme la porte en la calant avec une perche pour empêcher toute voisine de venir et de voir le produit de leur récolte, ce qui leur porterait préjudice par suite du « mauvais œil ». — Une fois que le pain est cuit, la femme le prend et le sert tout chaud devant son mari. Ils s'assoient tous deux et après s'être lavés les mains, ils commencent à manger en disant : « A notre santé, à notre santé, huile nouvelle ! Souhaitons d'en avoir autant l'année prochaine et que celle-là nous retrouve pleins de vigueur !..... »

Lorsqu'ils en ont mangé à satiété, l'homme se lève et dit : « Femme, prends une gourde, remplis-la d'huile, j'irai en garnir toutes les lampes des lieux saints, afin d'attirer leurs bénédictions sur notre huile. » Il part, muni de la gourde pleine d'huile ; arrivé à chaque marabout, il entre, et en garnit les lampes. Quand il a fait le tour de tous les lieux saints de la région, sans que personne l'ait vu, il rentre chez lui. Le lende-

main, il va trouver le propriétaire du moulin à huile, qui en a la clef. Muni de la clef qui lui a été remise, il se rend au moulin, l'ouvre et y entre pour examiner les instruments et ustensiles du moulin et pour que, dans le cas où il manquerait quelque chose, il puisse en aviser le propriétaire qui l'achèterait. Comme il l'a trouvé en bon état et que rien n'y manque, il en sort et referme la porte, met la clef dans sa sacoche, revient chez lui et dit à sa femme : « Voici, je viens de louer le moulin ; demain nous entamons nos olives ; il ne nous reste qu'à les écraser ! » — « Que cela soit pour notre bonheur et notre santé, lui répond la femme ; envoie chercher mon frère pour t'aider ; avec des bêtes de somme il te portera les olives au moulin. »

Le lendemain, le beau-frère arrive et commence à prendre des olives qu'ils transportent sur des bêtes de somme, ânes et mulets, au moulin où il les verse dans le dépotoir ; le transport se continue ainsi jusqu'à ce que la trappe soit complètement vide. Alors l'homme se rend au marché où il parle à quatre individus, avec lesquels il convient du salaire qu'il leur donnera pour lui moudre ses olives. Il arrive donc avec eux au moulin où son beau-frère apporte et fait entrer tout d'abord un cruchon d'eau, pour que le moulin se remplisse ensuite d'huile. Lorsqu'il a déposé le cruchon dans un coin du moulin, les autres entrent après lui ; c'est le pourvoyeur qui se tient debout sur la maie ; puis celui qui verse des olives sur les côtés de la meule ; ensuite celui qui ramasse la pâte d'olives écrasées ; enfin arrive le quatrième, celui qui est chargé de garnir avec des olives écrasées les scourtins que l'on pressure pour en extraire de l'huile. Lorsqu'ils sont tous entrés, ils mettent leur ceinture avec laquelle ils relèvent et fixent leurs vêtements. Puis le pourvoyeur monte sur la table et, avec la main, il se tient après le pivot après lequel est maintenue la meule qui y est appuyée. Le propriétaire des olives survenant saisit la traverse de bois (essieu) passée dans le trou central de la meule ; tandis qu'un autre prend des olives avec un couffin qu'il vient vider aux alentours de la meule au milieu de la maie. Lorsqu'on a fini de verser des olives tout autour de la meule et sur toute la table, le pourvoyeur dit : « Allons ! au nom du Prophète... » Alors le patron commence à

pousser l'éparre et la meule se met à tourner, tandis que le pourvoyeur, la suivant par derrière, pousse et remet les olives sous la meule avec son pied droit. Lorsque la meule passe sur les olives, elle les écrase, et le pourvoyeur d'un coup du pied gauche, retire de côté ces olives écrasées. La meule roulant alors plus vite, le pourvoyeur la suit derrière tout en manœuvrant avec ses deux pieds ; du pied droit il pousse des olives sous la meule et du pied gauche il retire celles sur lesquelles la meule a passé.

Un autre ouvrier survient ; il ramasse les olives écrasées formant une pâte appelée *abak'lou* et les met dans un couffin. Lorsque celui-ci en est rempli, il le passe à celui qui est descendu dans le scourtin placé sur la maie du pressoir. L'ouvrier garnisseur prend les olives écrasées, les verse dans le scourtin dont il bourre les différentes parties avec une barre en bois ; lorsque ce scourtin est fortement garni de cette pâte d'olives, il fait descendre un autre scourtin qu'il place sur le précédent qui vient d'être garni. Il monte et entre dans le deuxième scourtin où il verse les olives écrasées, il procède pour ce deuxième scourtin comme il avait fait pour le premier. — Le deuxième étant bien rempli d'olives écrasées, il fait encore descendre le troisième scourtin qu'il garnit de pâte et qu'il bourre avec la barre de bois. — Le garnissage des scourtins terminé, il dit : « Allons ! au nom du Prophète... ! » Aussitôt le propriétaire lâche l'éparre qu'il poussait et la meule s'arrête ; le pourvoyeur descend de la maie ; il prend des rameaux d'oliviers formant un balai, il s'en sert pour nettoyer toute la maie, et, lorsqu'il a amassé tout ce qui restait d'olives écrasées dans la maie, il le met dans le couffin qu'il va vider dans le dernier scourtin. Ensuite les quatre hommes arrivent et prennent deux paillasses qu'ils placent par dessus l'ouverture du dernier scourtin ; sur ces paillasses ils ajoutent deux fortes traverses ; puis tous les quatre, ils soutiennent les scourtins pour qu'ils n'aillent pas de travers, tandis que le patron prend le bois de la vis qu'il tourne dans le sens de la droite et la presse commence à s'abaisser vers la pile de scourtins ; dès qu'elle est descendue sur le scourtin supérieur, l'huile se met alors à couler sur la maie d'où, par

un petit conduit, elle va se déverser dans la première citerne. Lorsque celle-ci est remplie, l'huile et les morges passent dans la seconde, de la seconde dans la troisième. Dans la première pile il ne séjourne que les morges ; quant aux autres, elles contiennent des morges et de l'huile, celle-ci restant flottante à la surface des morges.

Au milieu de la journée, la femme du propriétaire arrive apportant aux ouvriers leur déjeuner. Aussitôt les hommes se lèvent, prennent de l'eau à la jarre et se lavent les mains ; puis ils s'installent et se mettent à manger du couscous d'orge aux navets conservés arrosé de beurre. Lorsque les hommes rassasiés ont fini de manger, la femme ramasse les ustensiles et s'en retourne à la maison. Quant aux hommes, ils allument du feu en face des scourtins pour que ceux-ci s'échauffent et que l'huile s'en dégage. Ceci fait, les ouvriers reprennent leurs effets, sortent pour aller vers le canal ; là ils déposent leurs effets à côté d'eux et se mettent à se nettoyer et à se laver. Leurs ablutions faites, ils reviennent vers le propriétaire à qui ils disent : « Voici ! nous allons partir et nous te laissons en paix ! » — « Volontiers, leur dit-il, demain dès qu'il fera jour, soyez ici. » — Ensuite il leur donne de quoi s'acheter à souper : « Demain, lui répondent-ils, nous remoudrons les tourteaux, tenez prêt le bœuf qui nous permettra de faire l'opération. » Les ouvriers partis, le patron ferme la porte du moulin, met la clef dans sa sacoche et s'en va lui aussi à sa maison, auprès de sa femme qui lui dit : « Avez-vous fini d'écraser les olives ? » — « Il nous en reste encore ; demain, nous amènerons un bœuf pour remoudre les tourteaux. » — La femme lui sert le dîner et, après avoir soupé, il se couche.

Le lendemain, le propriétaire se lève de bonne heure, détache le bœuf, le fait sortir de l'étable et le conduit devant lui jusqu'au moulin. En y arrivant, il ouvre la porte avec la clef et fait entrer le bœuf ; il prend le joug, le lui place sous le poitrail et, avec des cordes passant l'une par la droite et l'autre par la gauche, fixées au-dessus du garrot, attache l'animal à l'éparre de la meule, éparre avec laquelle il faisait tourner le moulin le premier jour. Les quatre ouvriers arrivent et, dès leur entrée,

ils trouvent que tout a été préparé. Après un coup d'œil sur les scourtins, ils s'aperçoivent que ceux-ci sont secs. — Alors le propriétaire va ouvrir la porte des citernes, et, après examen, il trouve les deux premières remplies ; l'huile a même débordé ! Quant à la troisième pile, elle n'est qu'à moitié pleine. Il referme la porte des citernes et revient vers les ouvriers qui, s'étant préparés au travail, s'attaquent aux scourtins. De son côté il prend la barre de la vis, l'engage dans son trou et se met à tourner vers la gauche et à faire remonter la presse. Quand celle-ci est bien remontée, les ouvriers retirent les traverses et les paillasses qu'ils jettent de côté ; puis, le prenant avec leurs mains chacun par un côté, ils soulèvent le premier scourtin qu'ils vont déposer sur la table de la meule. Là, ils le vident avec une pioche ; puis, passant au deuxième scourtin, ils le saisissent et le portent, lui aussi, vers la meule où ils le vident et le secouent. Enfin ils prennent le troisième scourtin et vont le vider où ils ont vidé les autres. Les scourtins mis de côté, le pourvoyeur remonte sur la maie et, se tenant debout derrière la meule, il saisit un long bâton avec lequel il aiguillonne le bœuf quand il ne veut pas marcher. Il dirige le bœuf et lui crie : « Allons ! marche ! » Alors le bœuf tire et marche tandis que la meule tourne et écrase les tourteaux desséchés ; le pourvoyeur se met à manœuvrer comme la première fois ; il pousse les tourteaux sur lesquels la meule a passé, et les fait sortir avec son pied gauche. Alors la femme du patron arrive et leur apporte de l'eau bien chaude qu'ils répandent sur ces grignons. Quand ils sont bien écrasés, le pourvoyeur les fait sortir de la meule ; d'autres arrivent, retirent cette pâte pour la mettre dans le scourtin où l'homme à la barre l'entasse ; lorsque ce scourtin est plein, ils en garnissent les autres. Puis ils prennent et dressent sur la table du pressoir les scourtins qu'ils placent l'un sur l'autre ; ensuite ils font descendre la presse.

Le bœuf dételé, la femme se lève, l'attache par les cornes avec sa ceinture pour le traîner, et elle revient chez elle. Quand elle arrive à la maison, elle l'y fait entrer et elle lui donne du son d'orge délayé dans un grand plat avec de l'eau tiède et un peu de sel.

Lorsque les ouvriers ont déjeuné, ils se lèvent et allument un grand feu devant les scourtins, comme ils l'avaient fait la première fois. — Puis reprenant leurs effets, les ouvriers disent au patron : « Que Dieu te rende bon, un tel, notre désir est de nous retirer ». — « Revenez demain, leur répond-il, nous mesurerons l'huile ! »

Le lendemain, dès qu'il fait jour, le propriétaire se rend au moulin, ouvre la porte et examine les scourtins qu'il trouve bien secs ; ensuite, il va ouvrir la porte des citernes qu'il trouve pleines d'huile. Quand il descend sa main dans la dernière pile, elle y est aussitôt arrêtée par la paillasse : « Bénis, ô mon Dieu ! se dit-il. »

Les ouvriers de retour changent de vêtements, mettent leurs ceintures et se rendent auprès des scourtins ; ils remontent la presse et dégagent les scourtins dont ils vident les grignons sur la maie. Les scourtins vidés et secoués sont mis de côté. Puis se munissant des couffins avec lesquels ils prenaient de la pâte d'olive, ils ramassent les grignons qu'ils vont déposer dans un coin du moulin, où ils resteront jusqu'au moment où le boulanger, qui s'en sert pour faire cuire du pain, les enverra chercher.

Ensuite, le propriétaire du pressoir arrive, portant sur sa tête un petit plat en bois et tenant dans sa main droite une mesure et dans sa main gauche un vase en bois. Il dépose le tout devant lui, à l'entrée du moulin, et il s'assoit attendant que l'on commence à mesurer.

Le beau-frère du propriétaire de l'huile arrive, amenant avec lui des ânes dont chacun est chargé de deux jarres vides placées dans un *chouari* ; on prend les jarres que l'on met par terre l'une à côté de l'autre ; l'ouvrier-pourvoyeur va ouvrir la porte des citernes ; il saisit une jarre et le vase qu'il porte jusqu'à l'ouverture de la dernière citerne ; puis il se met à puiser avec le vase de l'huile qu'il verse dans la jarre. Quand celle-ci est pleine, il la prend et va la porter à celui qui tient la mesure placée dans le plat. — On mesure ainsi l'huile que l'on reverse dans les jarres, et lorsque celles-ci sont remplies on les charge sur les ânes, au moyen desquels le beau-frère les transporte à la maison. En

arrivant, celui-ci donne ces jarres à sa sœur qui va les vider dans d'autres jarres plus grandes. Puis il revient au moulin avec les ânes pour y prendre les autres jarres qu'il avait laissées remplies d'huile.

L'opération de mesurage terminée, l'opérateur laisse une jarre d'huile au propriétaire du moulin comme prix de location de la meule ; puis il prend une autre jarre dont il partage le contenu entre les quatre ouvriers, en donnant à chacun d'eux la moitié de la mesure.

Ensuite, le boulanger qui cherche à acheter les grignons arrive, et dit : « Où sont les tourteaux que tu désires vendre ? » — Le propriétaire de l'huile lui répond : « Les voilà devant toi, dans le coin du moulin. » — Après les avoir examinés, il lui dit : « Combien dois-je t'en donner ? » — « Donne m'en tant ! » lui demande-t-il. — « Entendu, lui répond le boulanger, que Dieu avec cela nous fasse réaliser un gain ! » Puis il lui paie le prix convenu des grignons qu'il vient d'acheter, pendant que le propriétaire de l'huile lui remet la clef en lui disant : « Quand tu auras achevé d'enlever tes tourteaux, tu la remettras au propriétaire du moulin. » Ensuite les deux hommes se séparent ; le propriétaire rentre chez lui avec son beau-frère qu'il retient à souper ; le dîner fini, il lui donne une mesure d'huile ; le beau-frère se lève, prend congé de sa sœur et s'en va en emportant l'huile qu'on vient de lui donner.

Le maître de la maison sort pour fermer la porte. A son retour, il trouve que sa femme est allée se coucher seule dans une pièce. Fermant donc la porte de cette chambre, il se déshabille et s'approche de sa femme avec le désir de coucher avec elle ; voilà que celle-ci se lève de cet endroit et fuit dans une autre chambre : « Où vas-tu ainsi, femme, lui demande le mari ? ». — Il se lève lui aussi, court derrière elle, entrant en même temps qu'elle dans la chambre et se met à la cajoler et à la flatter alors qu'il est en chemise, car il a laissé tous ses vêtements dans la chambre précédente. — « Va-t-en, lui dit-elle, il y a eu contre moi un serment par lequel je ne dois jamais coucher avec toi ! » — « Moi, je ne faisais que plaisanter, lui répond-il, un serment ne peut avoir prise sur moi, car je suis ton mari légitime. » — « Toi, tu

n'es, lui dit-elle, qu'un fils d'une femme malhonnête. Et le moment où tu as voulu me répudier ?... Donne-moi deux gifles pour que tu ne sois pas parjure !... » — « Non, lui répond-elle, il m'est défendu de passer ma main sur ta figure !... » — « Je ne t'en voudrais nullement, lui répond-il. » En disant ces paroles, il serre sa femme contre un coin de la chambre, cherchant à l'attrapper, mais elle lui échappe en disant : « Si tu ne veux pas que je sois parjure, laisse-moi te demander une chose ? » — « Parle, lui dit-il, quelle est cette chose ? » — « Donne-moi ta main, lui demande-t-elle, et jure-moi par Dieu... ; mais tu me laisseras faire ce que je veux, afin qu'entre toi et moi le serment que j'ai fait passe et soit sans effet ; en second lieu, allons, ami, viens ! Asseyons-nous car il n'y a pas de paroles sérieuses étant debout... ! » — « Me voici assis, parle, et dis ce que tu veux, mais ne me débite jamais de mensonges !... » — « Je connais la voie que Dieu me recommande de suivre, lui dit-elle : il faut que je me conduise avec toi en femme honnête et que je t'obéisse ; Dieu t'a fait, toi aussi, pour être mon mari légitime, ton devoir est de te soumettre à moi comme je suis soumise à toi ; maintenant tu vas me laisser faire de toi ce que je désire, comme tu peux faire de moi tout ce que tu veux ?... » — « Soit ! lui répondit-il, maintenant, que signifie tout ce discours ? » — « Donne-moi tes mains, lui dit-elle, allonge-les en arrière ; une fois attachées, je les relâcherai. Ceci fait, tu feras, toi, ce que tu voudras de moi. » — « C'est une parole sensée que celle-ci, lui dit-il. » — Il se retourne et il lui donne les mains en arrière sur le dos ; la femme tire le lien avec lequel elle relève les manches de ses vêtements, le tord en un seul, puis elle s'en sert pour lui attacher fortement les mains, en y mettant trois nœuds l'un après l'autre ; ensuite elle se lève pour sortir et le mari l'interpelle en lui disant : — « Où vas-tu ? » La femme lui répond : « Patiente un peu, je vais faire mes ablutions. » — « Dépêche-toi, ne reste pas longtemps, j'ai les mains qui vont se couper. » La femme se met à rire et lui dit : « Comment ? toi qui es un homme, tu peux bien endurer quelque chose de plus fort que ceci ! » — Elle sort et ferme sur lui la porte en le laissant là seul dans l'obscu-

rité et le froid : « Pourquoi, lui crie-t-il, m'enfermes-tu ? » — « Je me venge de toi, lui répond-elle, ne m'as-tu pas dit que tu me répudierais lorsque tu aurais terminé ta récolte d'olives ? Maintenant que tu as ramassé tes olives, allons ! viens me rendre mon contrat devant le *kâ'dhi ?*... » — « Quelle honte, ô mes yeux !..., lui dit-il ; en ce moment-là, je ne faisais que plaisanter avec toi... ! » — « Moi aussi, lui réplique-t-elle, je ne fais aujourd'hui que rire avec toi. » — « Ceci est hors de plaisanterie, lui dit-il ; j'ai les mains qui se coupent et le corps qui s'enfle de froid ! » La femme lui répond : « Qu'un jeûne d'un an me soit imposé si, comme tu m'as laissée pendant un mois releguée en un coin, pareille à une chienne, sans faire aucun cas de moi, je ne te laisse pas à mon tour coucher seul cette nuit !... »

Après lui avoir dit ces paroles, elle gagne une autre pièce dont elle ferme la porte et s'y couche seule laissant son mari appeler de l'autre chambre où il était resté ; elle fait la muette et ne lui répond pas. Alors il se lève et va vers la porte qu'il se met à frapper avec ses talons, en criant et en disant : « Sauvez-moi, ô créatures de Dieu ! Holà ! une chrétienne me tue ! voici que je suis trahi chez moi !... » Les voisins entendant les cris au milieu de la nuit, se lèvent et arrivent munis chacun d'un gros bâton, croyant que ce sont des voleurs qui ont pénétré dans sa maison. Ils accourent tous et se mettent à frapper contre la porte avec leurs bâtons en disant : « Ouvrez donc ! Que vous est-il arrivé pour crier de la sorte ? » — La femme se lève, va vers la porte et, se tenant derrière les battants, et à travers les interstices, elle leur répond : « Il n'y a que le bien ; seulement mon mari est devenu un peu fou ; il a déchiré tous ses vêtements ; chaque fois que je cherche à lui passer quelque chose, il cherche à me mordre ! Je viens de lui donner un vase pour boire ; après l'avoir pris, il l'a cassé sur moi... ! C'est moi qui suis malheureuse . . . .

. . . .

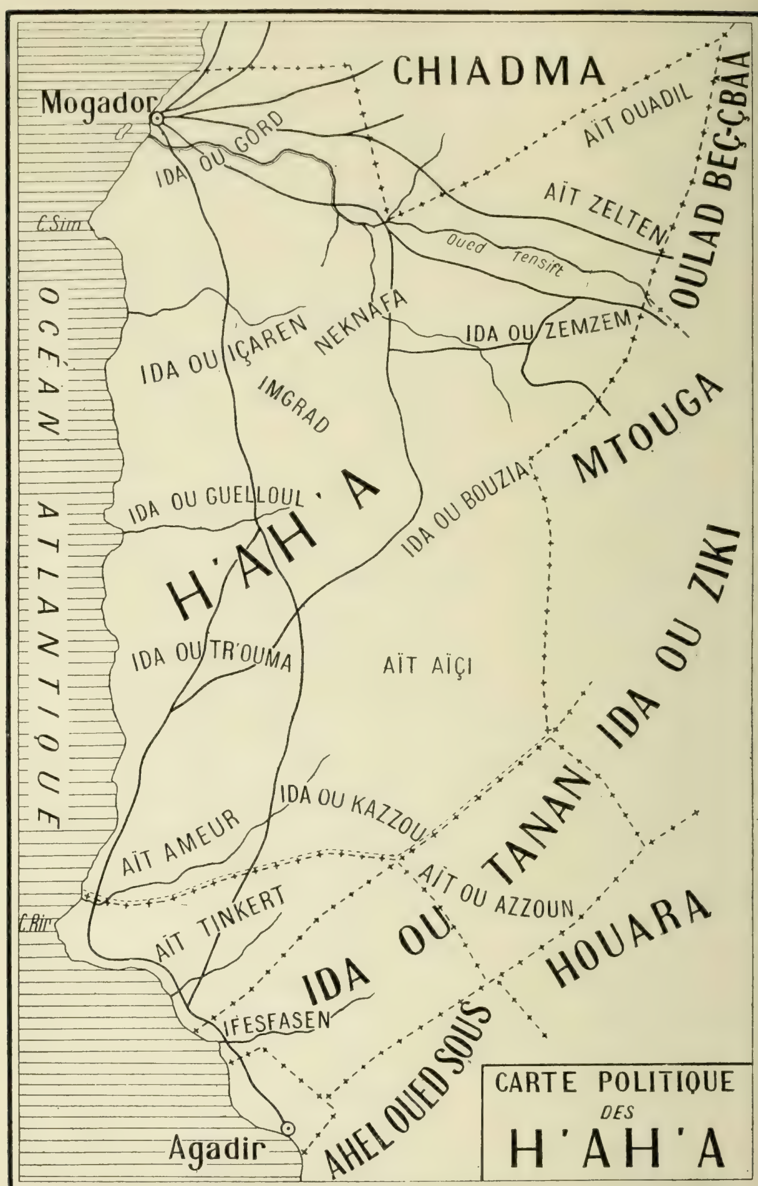
Dès que le mari entend ces paroles, voilà qu'il se met à crier de sa chambre et à dire aux gens : « Non ! elle ne fait que vous mentir, la mauvaise, la damnée ! Entrez, vous verrez ce qu'elle

m'a fait, la fille de chienne !... » Les gens demandent à la femme : « Ouvre, nous verrons ce qu'il a ? » — « Allez vous occuper de vos affaires; vous n'avez rien à me réclamer ; vous ne pouvez violer ainsi ma pudeur au milieu de la nuit pour une affaire qui est entre mon mari et moi !... » Alors les gens se retirent en disant : « Soit ! nous nous retirons et demain matin nous reviendrons voir quel genre de *djinn* le possède et le tourmente ! » — Ensuite tous les voisins accourus rentrent chez eux. Quand tout le monde est parti, la femme prend un peu de braise et allume sur un fourneau du feu qu'elle anime avec un soufflet ; et, quand tout le brasier est devenu ardent, elle rouvre la porte de la chambre où se trouve son mari, elle y apporte le brasier dans lequel elle jette de la résine odorante et prenant les effets de son mari, elle les passe au-dessus du brasier. Lorsque les vêtements soumis à ces fumigations ont été réchauffés, la femme en revêt son mari, puis elle prend le brasier qu'elle va déposer devant lui en lui disant : Assieds-toi et ne m'en veuille plus ! — Tout ceci n'est que plaisanterie car je ne voulais que m'amuser avec toi. » — Après avoir bien installé le brasier devant le mari qui s'était mis à se réchauffer, la femme se lève, ramasse tous les bâtons qui se trouvent dans la chambre et va les jeter dehors, dans la cour ; alors le mari sourit et lui dit : « Qu'est-ce qu'il te prend pour jeter ainsi ces bâtons ? » Elle s'approche de lui, elle le prend par la tête, elle lui tourne sa face vers elle et se met à l'embrasser à la bouche et dit en riant : « Je ne jette les bâtons que par la crainte d'en être frappée quand je t'aurai détaché les mains ! » — « Tu n'as rien à craindre de moi, lui dit-il ; je ne veux rien te faire ; c'est toi qui dois me dire pour quel motif tu m'as fais cela ? » — « As-tu oublié, lui réplique-t-elle, toi qui es un homme ? Moi, je n'ai pas oublié ce que tu m'as fait pendant tout le mois passé !... » — « Détache-moi les mains, ensuite nous oublierons tout ce qui s'est passé ; je te promets devant Dieu que je ne te ferai jamais rien que de ton consentement ; est-ce que l'on ne sait pas que depuis les temps les plus anciens, l'homme est auprès de la femme comme la queue du coq ; de quelque côté que souffle le vent, elle y tourne toujours ! Suis-je insensé pour vouloir te faire quoique ce soit ? Si je te fais quel-

que chose aujourd'hui, tu peux m'exposer demain à la foule. » — « Non, lui dit-elle, je ne le ferai jamais ; c'est que j'ai été habituée à ton amour ; maintenant, je me soumets à Dieu et à toi ; fais de moi ce que tu veux, je suis entre tes mains. » — Puis elle se lève, elle dresse le lit sur lequel ils se couchent ; elle y met par-dessus une couverture dont elle laisse une bonne partie pour se couvrir ; puis elle se débarrasse des vêtements dont elle est vêtue, et reste toute nue, telle que sa mère la mit au monde.

Lorsque son mari la voit ainsi, il dit : « Allons, amie, défais mes mains et déshabille-moi, je désire aussi me coucher… ! » Elle s'approche de lui, elle le débarrasse de ses habits, ensuite elle dénoue le lien avec lequel elle lui a attaché les mains, puis elle le roule à côté d'elle. . . . .

Ils dorment jusqu'à ce qu'il fasse jour ; les voisins qui étaient venus frapper à leur porte la veille, reviennent et trouvent l'homme avec un esprit aussi lucide que le leur ; ils lui demandent : « Qu'est-ce que tu avais hier pour crier au milieu de la nuit ? » — « Oh ! ne m'en parlez pas ! Ce que j'ai eu, jamais un croyant ne l'eut. C'est au moulin que j'ai été touché ; je ne suis débarrassé du *djinn* qui m'a bouleversé l'esprit qu'après avoir pris une drogue préparée par ma femme. C'est grâce à ce breuvage que j'ai reconquis mon bien-être. » Les autres lui répondent en lui disant : « Ami, tu n'as rien à dire ; tu t'es fait bien du tort et tu n'as qu'à en vouloir à toi-même, car après avoir récolté ton huile, tu aurais dû en prélever une partie et la distribuer aux pauvres ; tu aurais pu même en donner un peu à tes voisins, et tout cela pour que rien ne t'arrive. Maintenant, fais l'aumône d'une partie de ton bien, car cette charité te préservera contre les malheurs et les maladies… »


CHIADMA
Mogador
IDA OU GORD
AÏT OUADIL
AÏT ZELTEN
OULAD BEÇ-ÇBAA
C. Sim
Oued Tensift
NEKNAFA
IDA OU ZEMZEM
IDA OU IÇAREN
IMGRAD
OCÉAN ATLANTIQUE
MTOUGA
IDA OU GUELLOUL
H'AH'A
IDA OU BOUZIA
IDA OU ZIKI
IDA OU TR'OUMA
AÏT AÏÇI
IDA OU TANAN
IDA OU KAZZOU
AÏT AMEUR
AÏT OU AZZOUN
C. Rir
AÏT TINKERT
HOUARA
IDA OU
IFESFASEN
AHEL OUED SOUS
Agadir
CARTE POLITIQUE DES H'AH'A
G. Huré.

RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET STATISTIQUES

CHAPITRE VI

H'AH'A (tamazirt : Ih'ah'en)

L'organisation politique et sociale des H'ah'a a été magistralement étudiée par le professeur Ed. Doutté (1). Mes renseignements, postérieurs à ceux qu'il a recueillis, confirment en tous points sa monographie, et tendent seulement à en compléter certains détails.

Les H'ah'a sont Berbères ; ils parlent exclusivement la langue tamazirt. Pourtant les fractions qui confinent à la tribu de Chiadma se servent également de la langue arabe. Les Chiadma faisaient jadis partie de la tribu de H'ah'a ; ils se sont arabisés au contact des Abda et des Oulad Beç-Çbâa, et sont aujourd'hui si profondément séparés de leurs frères berbères qu'ils font partie du leff de Mtouga, ennemi séculaire des H'ah'a (2).

Les hommes de H'ah'a sont de taille moyenne, secs, vigou-

(1) *Bulletin du Comite de l'Afr. Franç.* M. Ed. Doutté a publié également : *Merrakech*, *Monographie des Haha*, *Les grands qaïds* ; et nous tenons à exprimer notre admiration pour sa haute érudition et pour ses admirables travaux (Janvier 1905).

(2) Pour récompenser le loyalisme du qaïd Enflous le Sultan Mouley Abd el-Aziz lui conféra le commandement de la confédération de Haha.

reux, bruns. Ils sont braves et querelleurs ; les ruines qui jonchent leur pays attestent leur combativité. Ils vont toujours tête nue et rasée. Ceux mêmes qui portent la *rezâa*, le turban, enroulent seulement la bande de coton blanc autour de leur tête, mais laissent le sommet du crâne à découvert.

La tribu obéissait autrefois à un seul chef le qaïd el-Hadj Abd Allah Ould Bihi, qui gouvernait également une partie du Sous.

Le sultan Sidi Mohammed fit empoisonner ce trop puissant vassal et partagea les H'ah'a en quatre qaïdats. A l'heure présente, la tribu est divisée en deux camps par suite de la querelle des deux qaïds Enflous el-Neknafi et Mbarek el-Guellouli. Ces deux chefs se disputent le commandement des Ida ou Içarn et des Ida ou Gord' dont le territoire est particulièrement riche en pierre à chaux, en bois de construction, en charbon de bois, en huile d'argan. Le Neknafi tient ses titres de propriété du Maghzen auquel il a versé 40.000 douros. Le Guellouli a les mêmes titres, acquis postérieurement, au prix de 60.000 douros (1). Cet exemple des concessions et des prévarications du gouvernement marocain n'étonnera personne de ceux qui reconnaissent le Maroc. Quant aux populations objet du litige elles ont payé l'impôt entre les mains du premier acquéreur, le Neknafi ; elles se voient menacées d'avoir à payer au second, et le repoussent de toutes leurs forces.

L'homme de H'ah'a est travailleur, il cultive soigneusement son sol pierreux. Grâce à l'abondance des sources, qu'explique le voisinage de la montagne, il a de beaux vergers, de vastes olivettes. L'arganier est une richesse naturelle qu'il recueille avec soin. Il fait un important commerce de miel et de cire, et un sérieux élevage de chèvres dont les peaux s'exportent bien. Mogador est un admirable marché où convergent tous les produits du Sud (2). Les H'ah'a n'ont que peu de chevaux. Le cheval est animal de combat pour eux. Les travaux et les transports se font à dos de mule et de chameau.

(1) En 1904.

(2) Le qaïd Enflous assure la sécurité des caravanes en multipliant les postes de surveillance, les *nzala* ; mais ces nzala perçoivent des droits de passage si élevés qu'elles entravent le transit.

Au point de vue religieux les H'ah'a appartiennent, en majorité, à la confrérie des Naciriin. La confrérie des Derqaoua compte aussi beaucoup d'adeptes ; leur chef est el-Hadj Saïd Hareghaïd, résidant à Sidi bou Rja. Les Tidjaniin, assez peu nombreux, reconnaissent pour chef le très influent chérif Sidi Mohemd ou Tildi, résidant à Neknafa, de qui le qaïd Enflous écoute docilement les conseils.

La tribu de H'ah'a est partagée en quatre qaïdats. Les qaïdats sont divisées en fractions (les H'ah'a disent *Qbîla*).

Haha. — Neknafa, Ida ou Gord, Ida ou Içarn, Aït Zelten, Ida ou Zemzem, Ida ou Bouzia, Imgrad, Ida ou Kazzou, Aït Amer, Ida ou Troumma, Ida ou Guelloul, Aït Ouadigh, Aït Aïci.

Ces treize qbilas sont gouvernées par quatre qaïds :

Le qaïd Ould Gourma commande les Ida ou Zemzem ;

Le qaïd Mbarek ould Si Saïd el-Guellouli commande : Ida ou Guelloul, Imgrad, Ida ou Kazzou, Ida ou Troumma, Aït Amer, Tamanakht (Ida ou Tanan) ;

Le qaïd Mohammed ou Hammed ez-Zeltni commande les Aït Zelten et réside à Azarara n'Aït Bihi ;

Le qaïd Hamed ben Mbarek ould Enflous commande : Neknafa, Ida ou Gord, Ida ou Içarn, Aït Ouadîgh.

La tribu de H'ah'a a pour *limites* : au Nord : Chiadma ; à l'Est : Oulad Beç-Çbâa, Mtouga, Ida ou Ziki ; au Sud : Ida ou Tanan.

Fractions de H'ah'a.

Neknafa

Notables. — Chîkh Bihi ou Kherdid ; Abdallah ou El-Kadjir ; chîkh Bihi Bouchkal ; chîkh Lahcen Djaïd ; Si Mohammed Ben Ahmed El-Hossini.

Marchés. — Es-Sebt, El-Khemis Sidi Bouredja.

Organisation politique :

Neknafa (Iniknafen) (qaïd Enflous).
- Aït Irerman.
  - Aït Tagragra,
  - Lemehra,
  - Aït Zerar,
  - Aït Jegderj,
  - Aït Taourirt,
  - Aït Taouriafalt.
- Aït Baha,
- Aït Joujguel,
- Aït Shaq,
- Ida ou Khoulf,
- Aït Mhend,
- Id ou Min.

Statistique. — 500 chevaux, 2.000 fusils, 3.500 feux.

Zaouia. — Sidi Mohammed ou Sliman El-Jazouli ; Sidi Mohammed ; Imin el-Had.

Eaux. — Sources en quantité.

Sol. — Pays accidenté et boisé.

Produits. — Céréales, vergers, amandiers, oliviers.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Traversée par la route de Merrakech à Taroudant.

Limites. — Nord : Chiadma. — Est : Aït Ouadil, Aït Zelten, Ida ou Içarn. — Sud : Ida ou Bouzia, Imgrad. — Ouest : Ida ou Içarn et Ida ou Gord'.

Aït Ouadil

Notables. — Chîkh Hiddor.

Statistique. — 60 chevaux, 1.000 fusils, 2.500 feux.

Zaouia. — Sidi Abd El-Oussaâ.

Eaux. — Beaucoup de sources ; Oued El-Kseb.

Sol. — Plaine et mamelons.

Culture. — Céréales, vergers.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Merrakech et Mogador au Sous.

Limites. — Nord : Chiadma. — Est : Ida ou Zelten. — Sud : Neknafa. — Ouest : Chiadma.

Ida ou Gord'

Notables. — Ali Ben Hadj Mohammed ; Lahcen Bel Mahdjoub ; Hadj Abdallah Aougni ; Chîkh Addi.

Marché. — El-Arba n'Aït Tahella.

Organisation :

Ida ou Gord (qaïd Enflous).

Ida ou Mâda.	Bou Tazert, Ifran, Aït Iassin, Zaouia Bou Ilouqi.
Ida ou Blal. (Chîkh : Bel Mahjoub) (Chîkh : Mbarkou ou Bihi) (Ch. Mohammed ou Bihi).	Oummiramer (Mramer), Id el-Aouni, Aït el-Hassen.
Aït Tahella (Ch. Mohammed ou Mbarek)	Aït Ouassif, Aït Touzzount, Aït Amer.
Aït Ba Amran (Ch. el-Hadj Abdallah).	Aït Qerrout, Zouati.
El-Harartha (Ch. Addi n'Srîti).	Aït Srîti, Oulad Zeïd, Ichebbaken (Ichbak).

Statistique. — 150 chevaux, 3.000 fusils, 5.000 feux.

Zaouia. — Sidi Bou Otman ; Sidi Mohammed ou Abdallah.

Eaux. — Puits très profonds.

Sol. — Pays assez accidenté, boisé d'arganiers.

Culture. — Céréales, oliviers.

Débouché. — Mogador.

Voies de communication. — Route du Sous à Mogador et route de Merrakech au Sous. Route de Merrakech à Mogador.

Limites. — Nord : Mogador et Chiadma. — Est : Neknafa. — Sud : Ida ou Içarn. — Ouest : Océan Atlantique.

Ida ou Içarn (Ouissaren)

Notables. — Agueroudj ; Ikeblim ; Bounaïm ; si Bel Hadj Omar ; Mouley Ali Azelal. — Hadj Mbarek el-Aïçi.

Marchés. — El-Had Smimou ; Et-Tnin Imi n'Tlit ; El-Khemis Ida ou Iazza.

Organisation :

Ida ou Içarn (Ouissaren). (Qaïd Enflous) (Chîkh Bihi ou Aomar n'Ida ou Guendel).	Tarzout, Ida ou Koungui, Ida ou Iazza (voisins d'Ida ou Guelloul), Aït Berda (à l'Est d'Aït Iazza), Arbalou (voisins d'Ida ou Gord, littoral), Taboulaouant (littoral, port de pêche), Tarouahaïa (litt. voisins d'Ida ou Guelloul). Imerdito »

Statistique. — 250 chevaux, 2.500 fusils, 4.000 feux.

Zaouia. — Sidi Mbarek ; Sidi Boulbarakat ; Sidi Bou Bouzekri ; Sidi Ahmed Saïah.

Eaux. — Aghbalou ; Smimou ; Aouslioulit.

Sol. — Pays accidenté et boisé.

Culture. — Céréales, oliviers, amandiers.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Traversée par la route de Mogador au Sous.

Limites. — Nord : Ida ou Gord — Est : Neknafa. — Sud : Imgrad ; Ida ou Guelloul et Ida ou Tr'oumma. — Ouest : l'Océan Atlantique.

IDA OU GUELLOUL

Notables. — Ben Omar ; Oubella. Qaïd El-Guellouli.

Marché. — El-Had Imeghrin.

Organisation :

Ida ou Guelloul (qaïd el-Guellouli).	Aït Oussoul	Chîkh Outsouka,
	Ida ou Kouargan	Chîkh Bou Ghra,
	Ida ou Zerkou	Chîkh Mohammed ou Saïd, Chîkh Bou Igueroual.
	Aït bou Mejji	Chîkh Mohammed ou Saïd, Chîkh Ben Aomar, Chîkh Mohammed ou Bihi.
	Imeghrein	Chîkh Aghrez, Chîkh Mohammed ou Gheïou.
	Ifni	Chîkh Ali n'Sti,
	Ifers	Chîkh Oujâa, Chîkh Amel Atrouma.

Statistique. — 300 chevaux, 2.000 fusils, 4.000 feux.

Zaouias. — Lalla Meriem ou Yahia ; Sidi Hsa ou Hassaïn ; Iziraren (Ida ou Kouargan), moqaddem el-Hadj Ali Aziraren.

Eaux. — Puits et citernes.

Sol. — Pays de plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Traversé par la route de Mogador au Sous.

Limites. — Nord : Ida ou Içarn. — Est : Imgrad. — Sud : Ida ou Kazzou ; Ida ou Tr'oumma. — Ouest : Ida ou Tr'oumma.

Imgrad

Notables. — Hamidouch Oudjabrid ; chîkh Omar d'Id Abbou.

Marchés. — Les Imgrad fréquentent el-Khemis Deridi.

Organisation :

Imgrad (qaïd el-Guellouli) (Chîkh Mbarek ou el-Hadj, à Tajabrît)	Imouchken, Tajabrit, Sdeuta, Aït Ba Hammou, Agouirer (ruines chrét. ?).

Statistique. — 50 chevaux, 1.000 fusils, 2.000 feux.

Zaouia. — Ifrad ou Taha (Iferdoutaâ) à Tajabrit.

Eaux. — Puits et citernes.

Sol. — Pays montagneux et pierreux, point culminant. Djebel Amessiten.

Produits. — Céréales, gommes, amandes, miel ; forêts.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Traversée par la route de Mogador au Sous.

Limites. — Nord : Ida ou Içarn. — Est : Ida ou Içarn, Ida ou Bouzia. — Sud : Aït Aïçi ; Ida ou Kazzou. — Ouest : Ida ou Guelloul.

Ida ou Tr'oumma (Tghoumma)

Marché. — Es-Sebt à Imezniten.

Organisation :

Ida ou Troumma (qaïd el Guel-louli).	Ida ou Acha, chîkh el-Hadj ou Akrim Oufari. Ida ou Mellil, chîkh Chquern ou Boudrar. Ida ou Issimour, chîkh Si Bou Chta. Inezmiten, chîkh Si Bou Chta.

Statistique. — 60 chevaux, 1.000 fusils, 2.000 feux.

Zaouias. — Sidi Ahmed ou Mbarek ; Sidi Ahmed ou Mrar.

Eaux. — Puits et citernes.

Sol. — Plaine légèrement boisée.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador.

Voies de communication. — Traversée par la route de Mogador au Sous.

Limites. — Nord : Ida ou Içarn. — Est : Ida ou Guelloul et Ida ou Kazzou. — Sud : Ida ou Tanan. — Ouest : Aït Ameur et Océan.

Ida ou Kazzou

Notables. — Si Mohammed Akazou.

Marché. — El-Jemâa Assaoua (Iboudiiren).

Organisation :

Ida ou Kazzou (qaïd el-Guellouli) (chîkh Mohammed Zitaou, à Masfou).	Masfou, Tìoughar, Aït ou Bbouz, Tafentirt (chîkh Bourîk), Ida ou Hamman, Iboudiiren, Tarouali, Srou (chîkh Ali ou Derdour).

Statistique. — 1.200 fusils, 2.000 feux.

Zaouia. — Sidi Mohammed ou Bouzîd (Medersa des Ida ou Hamman).

Eaux. — Sources nombreuses.

Sol. — Pays très montagneux et boisé.

Culture. — Céréales, amandes, gommes, vergers.

Débouché. — Mogador.

Limites. — Nord : Imgrad. — Est : Aït Aïçi. — Sud : Ida ou Tanan. — Ouest : Ida ou Tr'oumma ; Ida ou Guelloul.

Aït Amer

Notables. — Outgzirin, Outmassinin.

Marché. — El-Khemis Imessoual à Ighil n'Bâa.

Organisation :

Aït Amer (qaïd el-Guellouli).	Tililt, chîkh Abd Allah Ouanir. Imessoual, chîkh Bekkera. Aït Amer, chîkh el-Hadj ou Ben Addi. Aït Shaq, chîkh ben Saïd. Aït Ouiouf, chîkh Qerbid. Aït Ouaourik, chîkh Mazouz, à Tamenaght. Aït Iouss, chîkh Saïd ould Qsiri. Aït Khemis, chîkh Saïd ould Qsiri. Aït Oukaqaou, chîkh Imiahi.

Statistique. — 100 chevaux, 2.500 fusils, 4.000 feux.

Zaouias. — Sidi Mohend Ouchen, à Tasqa Oudraren (moqaddem bou Addi) ; Sidi Abderrahman.

Eaux. — Puits et citernes.

Sol. — Montagneux au Sud, plaine ailleurs.

Culture. — Céréales, dattiers, etc.

Elevage. — Chameaux nombreux.

Débouché. — Mogador.

Limites. — Nord : Ida ou Tr'oumma. — Est : Tr'oumma. — Sud. Ida ou Tanan. — Ouest : Océan.

Aït Zelten

Notables. — Qaïd Iguider ; El-Ourat ; Si Ahmed Outsila, Chérif Imedjad.

Marché. — El-Had Aït Bou Setta.

Organisation :

Aït Zelten. (Qaïd Mohammed ou Hammed ez-Zeltni, à Azarara n'Aït Bihi.)	Issemghoughen (voisins de Meskala). Aït Bou Setta (voisins de Ida ou Zemzem Meskala). Ilalen (Aït Ouadigh Neknafa). Ahel Adrar (I. ou Bouzia, Neknafa, Aït Aïçi). Ahel Taqoucht (I. ou Bouzia, A. Aïci).

Statistique. — 400 chevaux, 2.000 fusils, 3.000 feux.

Zaouia. — Sidi Ghalem (Ilalen).

Eaux. — Beaucoup de puits. — Oued El-Kseb.

Sol. — Djebel Takoucht, le reste plaine.

Culture. — Céréales, amandes, olives, vergers.

Débouché. — Merrakech.

Voie de communication. — Traversée par la route de Merrakech au Sous.

Limites. — Nord : Aït Ouadil ; Chiadma. — Est : Mtouga, Ida ou Zemzem. — Sud : Ida ou Bouzia. — Ouest : Neknafa.

Ida ou Bouzia

La qbîla d'Ida ou Bouzia n'a pas de qaïd.

Notables. — Bou Ifenzi, Bou Khelik.

Marché. — El-Jemaâ.

Statistique. — 60 chevaux, 2.000 fusils, 3.500 feux.

Zaouia. — Sidi Saïd ou Abd en-Naïm.

Eaux. — Nombreuses sources.

Sol. — Très montagneux.

Produits. — Peu de céréales, vergers, caroubiers, beaucoup de bois, amandiers, oliviers.

Débouché. — Mogador.

Limites. — Nord : Ida ou Zemzem. — Est : Mtouga. — Sud : Ida ou Tanan. — Ouest : Aït Aïçi, Imgrad.

Aït Aïçi

La qbîla d'Aït Aïti n'a pas de qaïd.

Marché. — Es-Sebt.

Statistique. — 1.500 fusils, 2.500 feux.

Eaux. — Oued Aït Amer, sources, puits.

Sol. — Pays très montagneux, couvert de thuyas.

Culture. — Très peu de céréales, vergers, gommes, dattiers, amandiers.

Débouché. — Mogador.

Limites. — Nord : Imgrad. — Est : Ida ou Bouzia. — Sud : Ida ou Tanan. — Ouest : Ida ou Kazzou.

Ida ou Zemzem

Notables. — Qaïd Gourma.

Marché. — Et-Tnin.

Statistique. — 300 chevaux, 2.000 fusils, 3.500 feux.

Eaux. — Oued El-Kseb ; beaucoup de sources.

Sol. — Djebel Hlass, le reste plaine.

Culture. — Céréales, vergers, amandiers, gommes.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Traversée par la route de Merrakech au Sous.

Limites. — Nord : Aït Zelten. — Est : Mtouga. — Sud : Ida ou Bouzia. — Ouest : Aït Zelten.

CHAPITRE VII

IDA OU TANAN

Les Ida ou Tanan (1) sont Berbères. Ils parlent exclusivement la langue tamazirt. Ils sont indépendants et ne reconnaissent ni qaïds ni sultan. Ils ont pourtant fait partie administrativement des H'ah'a dans le cours de l'histoire ; on leur attribue même une origine commune, bien que les Ida ou Tanan s'en défendent.

Ils montrent encore les ruines d'une forteresse qui fut construite par un de leurs chefs nommé Ahenddar qui aurait conquis le Sous et la partie du Houz située au Sud de l'Oued Tensift. Depuis lors ils vivent sans chef ; ils sont administrés par une Jemâ'a composée des chioukh élus par chaque *khoms* (fraction). Ce titre de chîkh, électif en principe, est, en fait, presque toujours héréditaire. Le chîkh le plus influent est, à l'heure actuelle, Si el-Hassen Bou Naga, fils de el-Hadj Mohammed Bou Naga, chef très écouté que le qaïd el-Guellouli a fait assassiner.

Les Ida ou Tanan se divisent en trois *telt* (tiers) :

Tinkert, Ifsfassen, Aït ou Azzoun.

Les limites d'Ida ou Tanan sont (2) :

Au Nord. — Aït Amar ; Ida ou Tr'oumma ; Ida ou Kazzou ; Aït Aïçi ; Ida ou Bouzia.

A l'Est. — Mtouga.

Au Sud. — Houara ; Tamaït ; Mesguina ; Gsima ; Agadir.

(1) Voir dans l'ouvrage de mon collaborateur Louis Gentil, ***Mission de Segonzac, Explorations au Maroc***, page 185 à 238, son voyage à travers les Ida ou Tanan.

(2) Voir la carte des H'ah'a, au chapitre précédent.

A l'Ouest. — L'Océan.

Leffs. — Les Ifsfassen n'ont aucune alliance ; les deux autres fractions sont alliées à Qsima et à Mtouga. Le qaïd Enflous a sur eux une certaine autorité. Le qaïd el-Guellouli commande à Tameghart (Ifsfassen).

Zaouias. — La grande zaouia de Sidi Ali ou Brahim compte environ **100** feux. Ses merabtin sont les descendants du santon Sidi Ali ou Brahim, patron des Ida ou Tanan.

Elle a pour moqaddem Si Brahim ou Saïd.

La zaouia d'Aourir moins importante est située à **4** heures d'Agadir.

TINKERT (AÏT N'KERT)

Chîkh el-Hassen bou Naga administre la qbîla.

Notables. — Fekir Belaïd, Bou Tichik, Agaïou, El-Hadj Bibi Izem ; Fekir Ali, Chîkh Taïeb.

Marché. — Et-Tlèta.

Localités. — Pas de villages, les maisons sont éparses dans la montagne.

Organisation :

Aït n'Kert (Tinkert) :
- Aghghez,
- Imsker,
- Ida Amran,
- Ilazir,
- Aït Nacer.

Statistique. — Pas de cavaliers, **1.000** feux.

Zaouia. — Sidi Brahim ou Ali.

Eaux. — Sources nombreuses.

Sol. — Montagnes (Djebel Iskedji, Temketti, Tidili, Tounougrou, etc.).

Produits. — Céréales, amandes, noix, vergers, gomme, huile, pays boisé.

Débouché. — Mogador, qu'on appelle en arabe Souera, en tamazirt Tassourt.

Routes. — De Mogador au Sous.

Limites. — Nord : Ida ou Kazzou, Aït Aïçi. — Est : Aït ou

Azzoun. — Sud : Ifsfassen. — Ouest : Aït Ameur, Ida ou Tr'oumma.

IFSFASSEN

Notable. — Chîkh Ould bou Lachra, chef de la qbîla.

Organisation :

Ifsfassen	Aourir, Akssri, Ahel Aouri ou Fella, Assif Ieg.

Statistique. — 1.200 feux.

Eaux. — Sources nombreuses.

Sol. — Montagneux.

Produits. — Comme Aït Tinkert.

Voie de communication. — Traversée par la route du Sous à Mogador.

Débouchés. — Mogador et Agadir.

Limites. — Nord : Aït Tinkert. — Est : Aït ou Azzoun. — Sud : Ahel oued Sous. — Ouest : l'Océan Atlantique.

AÏT OU AZZOUN

Notable. — Chîkh Aghghez.

Marché. — El-Khemis.

Villages. — Maisons éparses.

Organisation :

Aït ou Azzoun	Aït Aoughrir, Tidili, Tamarout, Tiskezzi, Temkti.

Statistique. — 700 feux.

Eaux. — Sources nombreuses.

Sol. — Montagneux.

Produits. — Comme Aït Tinkert.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Traversée par la route de Merrakech à Taroudant.

Limites. — Nord : Ida ou Kazzou. — Est : Aït Aïçi. — Sud : Ifsfassen. — Ouest : Aït Tinkert.

CHAPITRE VIII

AGADIR N'IGHIR

La ville d'Agadir est gouvernée par le frère du qaïd el-Guellouli : el-Khlifa el-Hadj Hassen.

L'histoire d'Agadir est connue : elle fut fondée par les Portugais sur l'emplacement d'une maison portugaise nommée Santa Cruz ; reprise par les Marocains en 1536, à la suite de l'explosion de sa poudrière. Un peu plus tard on construisit à mi-côte, une batterie destinée à surveiller la rade. La ville était gouvernée par un fonctionnaire du Maghzen, il s'y faisait un commerce assez actif. En 1760 la fondation de Mogador par le Sultan Sidi Mohammed détourna une partie du commerce du Sous. Agadir cessa de payer l'impôt. Le sultan la fit assiéger en 1776 par une mehalla qui s'en empara et y exerça une répression sévère. L'accès de tous les ports de la côte du Sud marocain fut interdit aux navires étrangers.

En 1882 Mouley el-Hassen autorisa l'introduction des grains pour parer à une famine qui désolait le Sous.

La mission hydrographique commandée par le lieutenant de vaisseau A. H. Dyé opéra des sondages dans la rade d'Agadir en 1905. Ses rapports ne justifient pas les espérances que l'on avait fondées sur ce port (1).

(1) Voir les levés hydrographiques publiés par le Comité du Maroc : feuille d'Agadir.

La ville d'Agadir est devenue, en ces derniers temps, le grand port de contrebande d'armes du Sud marocain. Un croiseur français envoyé pour réprimer cette contrebande n'a pu débarquer ses hommes. Ces jours der-

Agadir

Notables. — Allal Ben Salah ; Hadj Abdallah bou Houliin ; Si Ali ou Hammou.

Marché. — Journalier, et el-Had à Founti.

Organisation. — Agadir (300 feux), qoubba de Sidi Boul Qnadel ; Founti au pied sud de la colline qui porte Agadir (50 feux) ; Tamraght ; Zaouia Tireldi.

Zaouia. — Sidi Boul Qnadel.

Puits. — Une grande source à Founti ; Agadir a des citernes.

Nature du sol. — Agadir est sur une colline et commande le col de la route de Mogador.

Produits. — Céréales, pêcheries.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route du Sous.

Limites. — Nord : Ida ou Tanan. — Est : Mesguina. — Sud : Gsima. — Ouest : La mer.

Renseignements topographiques. — Tamraght est à 1 heure d'Agadir ; Agadir est à 1/4 d'heure de Founti.

niers mon collaborateur Louis Gentil en a été chassé malgré la lettre du Sultan qui commandait de lui faire bon accueil. En conséquence de ces procédés inadmissibles, le Gouvernement français vient d'exiger, et d'obtenir du Sultan, que le Khalifa d'Agadir fut destitué et remplacé (Mars 1910).

CHAPITRE IX

CHIADMA ET REGRAGA

Les Chiâdma se disent Arabes ; ils sont d'origine berbère, comme les H'ah'a, dont Léon l'Africain ne les distinguait pas. Ils sont très arabisés, parlent exclusivement l'Arabe, sauf dans les tribus limitrophes des H'ah'a où la langue Tamazirt est comprise et parlée.

Leurs groupements sociaux sont identiques à ceux de leurs voisins.

La *tribu*, administrée il y a quelques années par cinq qaïds, est actuellement répartie entre trois qaïds. En 1904 elle tendait à se grouper sous un chef unique. Cette concentration, cet effort vers l'autonomie et l'indépendance, marque le recul de la puissance du Maghzen. En 1908, elle tend au contraire à se désagréger en petites qbîlas indépendantes, et le pouvoir des qaïds diminue de jour en jour. Cette évolution a pour cause la disparition complète de tout pouvoir central.

Les seize *fractions*, que l'on désigne du mot arabe *ad'm*, c'est-à-dire *os*, ont leurs chîkhs. Les uns sont élus par la jemâ'a, d'autres sont héréditaires ; et les jemâ'as réunissent les notabilités de la fraction sans qu'aucune loi précise en limite la composition.

La famille est normalement constituée. Le chef y jouit d'une autorité sans contrôle. Au contraire de leurs voisins les H'ah'a, qui sont volontiers monogames, les Chiâd'ma pratiquent la polygamie quand leur fortune la leur permet.

Le Chiâd'mi est vigoureux, mais inférieur en taille à l'Abdi.

Les femmes ont un renom de beauté ; et les maris une réputation de jalousie.

Un dicton prétend que le Chiâd'mi est redouté de ses amis et méprisé de ses ennemis :

« En *Dra*, chaque maison abrite un traître ;
En *Hanchan*, un mauvais conseiller ;
En *Krimat*, un voleur ! »

Dans les groupements politiques qui associent les tribus marocaines en *leff*, c'est-à-dire en ligues, Chiâd'ma a pour alliés les Oulad beç-Çbâa, et une moitié de H'ah'a ; et pour ennemis l'autre moitié de H'ah'a. Mais un fractionnement intérieur divise la tribu de Chiâd'ma en deux camps ennemis, ayant pour alliés, l'un Abda, l'autre Mtouga (1).

Administrativement le Maghzen partage Chiâd'ma en un certain nombre de *khoms*, c'est-à-dire de *cinquièmes* (certains informants se sont servis du terme *rba'* qui signifie quart). Le *khoms* est l'unité territoriale, en matière d'impôt et se compose de dix personnes ; l'unité sociale est le *kânoun*, c'est-à-dire le *feu*, estimé ordinairement à trois personnes : un homme, une femme et un enfant.

Cette répartition financière a été abolie par la substitution du *tertib* aux anciens impôts coraniques. Récemment des commissions, composées d'un *anîm* et de deux *'adoûl*, ont opéré le recensement des qaïdats de Chiad'ma, inscrivant le chiffre de fortune de chaque individu sur un registre appelé *daftar*. Ce tertib n'a jamais fonctionné, et, depuis 1903, Chiadma, comme les provinces voisines, ne paye plus d'impôts réguliers, les qaïds prélèvent des contributions proportionnées à leur puissance.

Ce qui distingue les Chiâd'ma, et leur confère une notoriété unique dans l'Islam, c'est la présence dans cette tribu de la famille maraboutique des *Regraga* (altération du mot *Redje-*

(1) Les récents événements ont modifié ces alliances traditionnelles. Tout Chiadma a pris parti pour Mouley el-Hafid et s'est allié avec les Aït Guelloul et Mtouga pour combattre le qaïd Enflous (Neknafa) et la garnison de Mogador (janvier 1908).

radja), de leurs vingt-quatre zaouias, et de leurs innombrables sanctuaires.

Les Chiâd'ma prétendent que ces marabouts sont une *fakhda*, une famille, descendant des Arabes conquérants. Voici, au contraire, la légende, telle que les Regraga la content :

Nous sommes des *Ansar* (disciples) de Jésus, fils de Marie. Nous avons émigré pour échapper aux persécutions qui ensanglantèrent les premières années de l'ère chrétienne. Quand le prophète Mohammed eut révélé le Qoran, les Regraga désignèrent sept d'entre eux pour aller recueillir la parole divine et la rapporter en Occident. Ces sept envoyés furent :

Sidi Ouasmin ;

Si Ali El-Krati ;

Sidi Hassaïn ;

Sidi Saïd Sabek ;

Sidi Aïssa Moul el-Outed ;

Si Ali Saïah ;

Sidi Bou l'Alam.

En route Sidi Saïd tomba malade et ses compagnons durent l'abandonner aux soins d'un de leurs hôtes. Ils parvinrent au but de leur voyage et se prosternèrent aux pieds du Prophète.

— Combien êtes-vous ? interrogea l'envoyé de Dieu.

— Nous étions sept, répondirent-ils, l'un de nous est tombé malade...

Le Prophète ouvrant son burnous découvrit Sidi Saïd auquel ce miracle valut le surnom de *Sabek*, le précurseur.

Quand l'instruction des sept Regraga fut achevée, Mohammed leur ordonna de retourner dans leur pays et de convertir leurs frères à la religion nouvelle. Il remit une lettre à Sidi Ouasmin, en lui recommandant de ne la lire qu'au Djebel Hadid. En arrivant dans le pays de Ahmar, à quelques étapes seulement du Djebel Hadid, Sidi Ouasmin ouvrit la lettre du Prophète et la lut. Elle lui conférait le titre de roi des Regraga, *Soltan Regraga*, que la postérité lui a conservé. Mais l'envoyé, craignant que cette faveur n'inspirât quelque jalousie à ses compagnons, enterra la lettre à l'endroit où il l'avait prématurément ouverte.

Quelques jours plus tard, on arrivait au terme fixé par le Pro-

phète, et les Regraga voulurent prendre connaissance de l'épître sacrée. Sidi Ouasmin dut confesser sa curiosité. Il raconta le contenu de la lettre, fit part des craintes qu'elle lui avait inspirées et indiqua l'emplacement où il l'avait enterrée.

On se remit aussitôt en route pour retourner au campement de Zima, dans le pays de Ahmar. Quand on y parvint un phénomène miraculeux s'était produit : un vaste lac, le lac Zima, s'étendait à l'endroit même où, quelques jours plus tôt, les Regraga avaient planté leurs tentes.

La seule chose qui paraisse mériter d'être retenue dans ce récit est l'origine berbère des Regraga, et leur conversion à l'Islam lors de la première invasion arabe.

Cette famille maraboutique conserve une grande cohésion. Sans être hermétiquement endogame elle ne donne ses filles qu'à des personnages dont l'alliance l'honore ou la sert. Enfin elle garde la tradition du *Dour Regraga*, ce grand pèlerinage annuel aux tombeaux des ancêtres illustres, qui dure quarante jours, et commence le premier jeudi de mars. Il vaut à ceux qui le dirigent des *ziaras*, des offrandes, abondantes et, à ceux qui s'y joignent des faveurs et des indulgences notoires.

La présence de cette grande famille maraboutique, sa puissance temporelle, l'autorité spirituelle dont elle jouit, ne laissent guère de place à d'autres castes, ni à d'autres influences religieuses. Nul chérif important n'habite le territoire des Chiàd'ma. Le sultan ne peut ouvrir son parasol sur les territoires des Regraga.

On trouve en Chiàd'ma les trois classes sociales inférieures qui remédient, dans tout le Sud marocain, à la paresse des Berbères : Les haratin, les nègres et les juifs. Haratin et nègres se rencontrent à l'état d'esclaves ou d'affranchis ; les juifs sont sédentaires, et exercent dans les mellahs leurs habituelles industries, ou nomades quand les besoins de leur commerce l'exigent. Presque tous se réclament d'un protecteur berbère ou arabe choisi parmi les chefs respectés, auquel ils payent l'impôt de la debiha.

Nous étudierons d'abord la caste des Regraga, qui constitue

l'aristocratie religieuse de la tribu ; puis les cinq qaïdats des Chiàd'ma.

Regraga

Les Regraga possèdent vingt-quatre zaouias ; douze grandes et douze petites. L'enseignement que l'on y donne n'offre rien de particulier, sinon que l'on y prône particulièrement l'efficacité de l'intercession des saints de la grande famille. Les disciples y apprennent le *Qoran*, les *h'adits*, un peu de droit musulman.

Les grandes zaouias sont (1) :

1° *Sidi Ouasmin* (Taourirt).

Nous avons conté la légende de ce santon surnommé *Soltan Regraga*.

La zaouia est située au Djebel Hadid, sur le territoire des Oulad Aïssa. Elle relève du qaïd el-Krimi. Son chîkh est Si Hamed bel Moqiddem, son moqaddem se nomme el-Hadj Mohammed Bel Haïlat. On y compte 1.200 âmes environ, 200 fusils et 40 chevaux.

Des sources abondantes alimentent ce centre important.

2° *Si Ali el-Krati*.

Zaouia sise au Djebel Krat, entre les Menassir, Talmest et Bou Tritech. Relève du qaïd el-Krimi. A pour chef Si Ahmed ben Abdan. Comprend 500 feux, 300 fusils, 20 chevaux. Des sources l'alimentent.

Un marché s'y tient le mardi : Souq et-Tlèta.

3° *Talmest*.

A l'Est du Djebel Krat ; entre la zaouia de Krat, Mekhalif et Bou Tritech. Relève du qaïd El-Mâroûri. A pour chef Si Mohammed ould Si el-Hachmi, moqaddem de tous les Regraga. Comprend 1.200 âmes, 200 fusils, 15 chevaux. C'est une zaouia de Cheurfa descendants de Sidi Megdoul (?) ; elle renferme le Seïd de Sidi Abdallal el-Jelil. Elle est alimentée par des sources.

4° *Bou Tritech*.

(1) Les numéros portés sur la carte correspondent à ceux de la présente énumération.

Entre Talmest, Si Ali el-Krati, Mekhalif, Aghissi, Naïrat. Relève du qaïd el-Krimi. Son chef est Si el-Mekki. 500 feux, 400 fusils, 20 chevaux. Sources.

5° *Sidi Hassaïn Moul el-Bab.*

Ce santon doit son surnom de *portier* (moul el-bab) à ce fait qu'il commande les crues de la rivière, et peut ainsi, à son gré, permettre ou interdire l'exode des habitants.

Il est situé à l'embouchure de l'oued Tensift, sur le territoire des Oulad el-Hadj ; sous la juridiction du qaïd el-Hadj ; sous la direction de Ould Si Allal. 500 feux, 150 fusils, 10 chevaux.

6° *Akermoud.*

Territoire des Oulad Aïssa. Qaïdat d'el-Hadji. Direction de Si Mohammed Bou Belleur. 200 feux, 150 fusils, 15 chevaux. Citernes et puits de 10 brasses de profondeur.

7° *Skiat.*

Sur l'oued Tensift, entre les Nedjoum, Mekhalif et Amzilat. Qaïdat d'Agourram el-Mâroûri. A pour directeur le chîkh Si Omar el-Ferqouchi, et pour moqaddem Ould el-Teqih el-Skiati. 250 feux, 200 fusils, 15 chevaux. Rivière, puits, citernes.

8° *Amzilat.*

Entre Nedjoum, Medarâa, Skiat et Meramer. Relève du qaïd Agourram el-Mâroûri. Est dirigée par Si Mohammed Bouikil. 250 feux, 200 fusils, 5 chevaux. Rivière, puits de 10 brasses.

9° *Meramer* (Souira Jdida).

Entre Medaraâ, Amzilat, Oulad-Beç Çbaâ, Ahl Haret. Qaïdat d'Agourram el-Mâroûri. Dirigée par Si el-Habib el-Haïl. 250 feux, 200 fusils, pas de chevaux. Oued Meramer et sources.

10° *Sidi Boul Alam.*

Entre Medaraâ et Naïrat. Relève du qaïd el-Krimi. A pour chîkh Si Tahar, frère du qaïd el-Kourimi, et pour directeur Si Abd Allah Ould Hassia. 600 feux, 500 fusils, 50 chevaux. Citernes, puits de 15 brasses. Beaucoup de vignes donnant un raisin très sucré.

11° *Aghissi.*

Entre Hanchan, Bou Tritech, Sidi Yala et Krimat. Qaïdat d'el-Krimi. Notables : Si Dahman et Si Bouih. 400 feux, 300 fusils, 15 chevaux. Citernes ; puits de 10 brasses.

12° *Sidi Saïd es-Sabek.*

Nous avons expliqué l'origine de son surnom de *précurseur*. La zaouia est située au milieu des Assassas, près des Mfougga. Elle relève du qaïd el-Krimi. Le principal personnage est Si el-Mekki. On y compte 100 fusils. Des sources et des canalisations l'alimentent en eau.

*
* *

Les douze petites zaouias sont des agglomérations de 10 à 20 feux. Ce sont :

13° *Sidi Abd Allah ou Saïd;* dans les Meskala, et relevant du qaïd el-Meskali.

14° *Sidi Abd en-Naïm;* territoire des Oulad bou Nedjima ; qaïdat d'el-Krimi.

15° *Ahl Taktent;* territoire des Medaraâ ; qaïdat d'Agourram el-Màroùri.

16° *Sidi Aïssa bou Khabia* (le teinturier) ; sur l'oued Tensift, entre les Oulad el-Hadj et les Menassir ; qaïdat d'el-Hadji.

La légende veut que Sidi Aïssa, chef d'une petite cohorte de *Mojàhidoun*, défenseurs de la foi, ait pratiqué un ingénieux stratagème pour masquer à ses ennemis la faiblesse de son effectif. Il faisait teindre, après chaque combat, les vêtements de ses compagnons d'armes et reparaissait, tantôt avec des montagnards aux *selhams* sombres, tantôt avec des sahariens en *khount* bleu, tantôt avec des gens de la plaine aux *burnouss* blancs...

On vénère encore, à côté de la zaouia, une grande bassine de teinturier (*khabia*) qui servit à la perpétration de ce pieux subterfuge.

La zaouia contient 130 tolba environ, elle est dirigée par le feqih Si Abdallah bel-Hafid Talmisti.

17° *Sidi Aïssa Moul el-Outed*, on dit aussi Moul el-Oulid (l'homme au piquet) ; zaouia sise sur le territoire de Naïrat ; placée sous la juridiction du qaïd el-Krimi.

Ce surnom vint à Sidi Aïssa des efforts qu'il fit pour attirer à lui, pour évangéliser et pour pacifier les tribus berbères rebelles à la prédication des Regraga. Tandis que ses compagnons

convertissaient par le glaive, lançaient des malédictions, soufflaient des épidémies, des fièvres, la rage, mettaient les indigènes en poussière ou en déroute, lui, avait planté un piquet dans le désert, et, chaque jour, il réunissait autour de ce signal ceux qui échappaient à la sainte fureur des six apôtres. On raconte que ce fut lui qui sollicita Sidi Hassaïn Moul el-Bab (le portier) de faire déborder l'oued Tensift pour arrêter l'exode des populations berbères.

18° *Ahl Taheria ;* située entre les Oulad Aïssa, Tala et Dra ; relève du qaïd el-Meskali.

19° *Sidi Abd Allah ben Ouasmin ;* territoire de Hanchan, près du marché de Souq et-Tlèta ; juridiction du qaïd el-Krimi.

20° *Mouley bou Zerktoun ;* sur le territoire de Tala ; relève du qaïd el-Hadji.

21° *Sidi bou Brahim ;* territoire de Krimat ; qaïdat d'el-Krimi.

22° *Sidi Saïd bou Ghembour ;* territoire des Oulad Aïssa ; qaïdat d'el-Hadji.

23° *Sidi bou Yaqoub ;* territoire des Oulad Aïssa ; qaïdat d'el-Krimi.

Sidi bou Yaqoub se consacra à l'existence hérémitique sur le sommet du Djebel Hadid. Il embrassait de là un panorama immense, et surveillait la côte, où les chrétiens cherchaient souvent à débarquer. Sa qoubba blanche est posée comme un signal sur la crête de la montagne. Elle est déserte et nue. Le tombeau du santon repose dans un catafalque de bois recouvert d'une vieille toile. A côté de lui se trouve une autre tombe dont on n'a pu nous nommer l'hôte. Une pièce vide, de 5 mètres de longueur, environ, sur 2 mètres de largeur, sert de mosquée à la zaouia. La façade qui regarde l'Est porte un *mihrab* percé de meurtrières par où l'iman peut voir l'Orient quand il fait la prière. Une autre pièce vide servait de salle d'étude aux enfants. La zaouia ne compte plus que 5 feux.

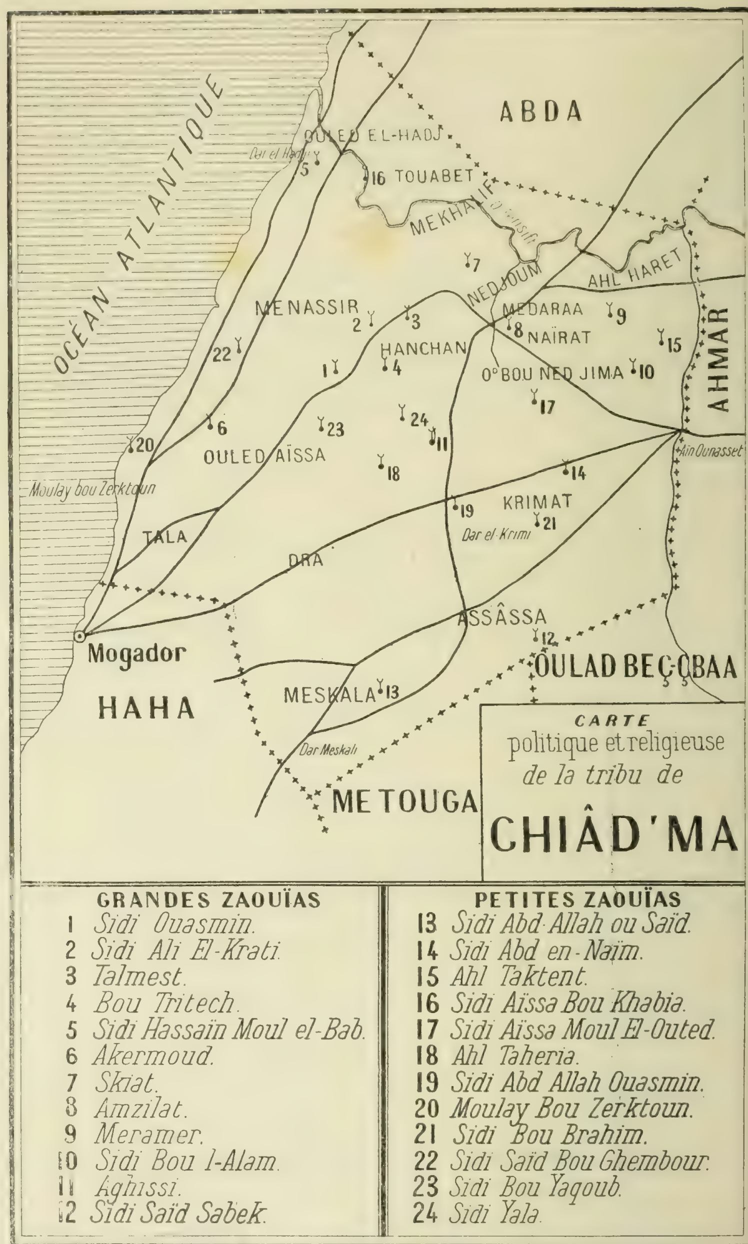
24° *Sidi Yala ;* zaouia située entre les Oulad Aïssa, Aghissi, el-Hanchan et Bou Tritech ; relève du qaïd el-Krimi.

DIVISION POLITIQUE

La tribu de Chiàd'ma est divisée en deux *leffs* auxquels on donne les noms de Leh'laf et de Drou'. Le territoire est partagé administrativement en cinq qaïdats (1) :

(1) Nous citerons, comme exemple de l'incessante évolution de l'organisation politique du Maroc, le groupement de la province de Chiadma en janvier 1908. On verra que des modifications profondes se sont produites entre 1905 et 1908 dans la répartition des Qbilas. Le Sultan Mouley Abd el-Aziz conféra officieusement le titre de qaïd de tout Chiadma au qaïd el-Kourimi, pour le ramener à son parti et lui faire abandonner la cause de Mouley el-Hafid.

Chiadma.	Oulad el-Hadj (Qaïd Hamed el-Hadji) 550 chevaux, 6.000 fusils.	Tella, Oulad Aïssa, El-Menacer, Oulad el-Hadj, Touabet, Zaouia Akermoud, Zaouia Ertana, Zaouia bou Tritech.
	Kourima (Qaïd Si Mohammed bel Hadj Hamed bel Aïachi el-Kourimi). 1.500 chevaux, 8.000 fusils.	Ahel el-Kourimat, Oulad bou Njima, Mramer, El-Harth, Njoum, El-Mkhalif, Zaouia Kourath, Zaouia Aït Bàazzi, Zaouia Bou l'Alam, Zaouia Amzilet.
	Meskala (Qaïd el-Hadj el-Hassen bel Hadj Mbarek Khoubban el-Meskali). 1.200 chevaux, 8 000 fusils.	Ahel Meskala, Loummarid, El-Assaka, Drà, Hanchan, Hassan, Qsima, Zaouia Taourirt, Zaouia Talmest, Zaouia Skiàt.


OCÉAN ATLANTIQUE
ABDA
OULED EL-HADJ
Dar el Hadj
TOUABET
MEKHALIF
MENASSIR
HANCHAN
NEDJOUM
MEDARAA
NAÏRAT
AHL HARET
AHMAR
O^o BOU NED JIMA
OULED AÏSSA
Moulay bou Zerktoun
Aïn Ounasset
KRIMAT
Dar el-Krimi
TALA
DRA
ASSÂSSA
Mogador
HAHA
OULAD BEÇÇBAA
MESKALA
Dar Meskali
METOUGA
CARTE
politique et religieuse
de la tribu de
CHIÂD'MA
GRANDES ZAOUÏAS
1 Sidi Ouasmin.
2 Sidi Ali El-Krati.
3 Talmest.
4 Bou Tritech.
5 Sidi Hassaïn Moul el-Bab.
6 Akermoud.
7 Skiat.
8 Amzilat.
9 Meramer.
10 Sidi Bou l-Alam.
11 Aghissi.
12 Sidi Saïd Sabek.
PETITES ZAOUÏAS
13 Sidi Abd-Allah ou Saïd.
14 Sidi Abd en-Naïm.
15 Ahl Taktent.
16 Sidi Aïssa Bou Khabia.
17 Sidi Aïssa Moul El-Outed.
18 Ahl Taheria.
19 Sidi Abd Allah Ouasmin.
20 Moulay Bou Zerktoun.
21 Sidi Bou Brahim.
22 Sidi Saïd Bou Ghembour.
23 Sidi Bou Yaqoub.
24 Sidi Yala.

G. Huré.

Leh'laf.	Qaïd el-Hadji	Oulad el-Hadj, Oulad Aïssa, Tella, El-Mnâcer.
	Qaïd Agourrâm el-Meramri	Meramer, El-Medaraâ, Ahl Haret.
	Qaïd Gheridou el-Mâroûri	En-Nejoum, Et-Thouâbet, Mekhâlîf.
Drou'	Qaïd si Mohammed Bel Aïachi el-Krimi	El-Krîmât, Oulad bou Njima, Naïrât.
	Qaïd el-Hadj Hasseïn Ould Khoubbân el-Meskali	Mouarir, Dra, El-Hanchan, Meskala, El-Assa'assa.

Oulad El-Hadj

Notables. — Qaïd Hamed El-Hadji ; Chîkh Si Dhaman ould Bou Nouala ; Si Mohammed Zouo ; El-Kouchi ; Ahmed ould Gheridou ; Oulad Ben Doula.

Marché. — El-Khemis (Oulad Saad).

Organisation :

Oulad el-Hadj	Haferd en-Nejer, Affourar, El-Oulza, Oulad Amira, Souffer.

Zaouias. — Seïd de Sidi Hosseïn Moul el-Bab, et zaouia Retnana (Chîkh ould si Tahar ben Allal) ; Sidi Aïssa bou Khabia ; Sidi Saïd ben Taaria (à côté de la demeure du qaïd) ; Sidi Ali el-Maachat ; Sidi Mohammed el-Qoutoubi ; Sidi Moul ed-Dounia ; Mouley Abd es-Selam.

Eaux. — Citernes et puits de 10 brasses.

Sol. — Mamelons boisés d'argans et pierreux.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi et Mogador.

Voie de communication. — Route de Safi à Mogador.

Limites. — Nord : Abda (Aleghiat). — Est : Et-Touâbet. — Sud : El-Mnaçer. — Ouest : la mer.

Oulad Aïssa

Notables. — Aïssa el-Aouar (Oulad Khelfoua) ; Abd Allah ould Mbarek (Oulad Ali).

Marchés. — Tlèta (mardi) ; Djemaâ (vendredi).

Organisation. — Les Oulad Aïssa habitent pour la plupart sous des nouaïls ; ils sont groupés autour de leurs zaouia ou des demeures de leurs chioukh de la façon suivante :

Oulad Ali	El-Gouramta	Zaouia Sidi Ali ben Saïd
	El-Koheul.	Zaouia Setta ou Settin.
	Sidi Ouasmin,	
	Sidi bou Yaqoub.	
Oulad Khelfoua.	Sidi Ali bou Bouâli,	
	Ifri,	
	dar qaïd Regragui (ce qaïd est en prison).	

Zaouia. — Akermoud ; Sidi Ouasmin ; Ahl Tahria. Si Bou Youb. Sidi Saïd Bou Ghembour.

Eaux. — Citernes ; puits de 4 à 5 brasses ; sources à Sidi Ouasmin et Assouafir.

Sol. — Plaine et collines.

Culture. — Céréales, vignes et vergers.

Débouché. — Safi et Mogador.

Voie de communication. — Route de Safi à Mogador.

Limites. — Nord : El-Mnaçer. — Est : Hanchan. — Sud : Dra et Tella. — Ouest : la mer.

Tella

Notables. — Le qaïd Bou Jema vient d'être tué (Janv. 1908), sa demeure est voisine du Seïd Sidi Amer ; Chîkh Mohammed Ould Chiaoud (Dar el-Gueddim) ; Oulad Raïs Omar.

Organisation. — Groupements autour de quelques rares maisons :

Tella { El-Groun,
Ez-Zralil,
Imzourar,
Chicht.

Zaouias. — Mouley Bou Zerktoun Haddada ; el-Maachad el-Khegouba (Zaouia de Sidi Ali Maachou) ; Zaouia ech-Cherif (Dar Demana, Ouezzan).

Eaux. — Citernes ; puits le long de la mer ; sources Oum-el-Aïoun ; Mouley Bou Zerktoun.

Sol. — Mamelons pierreux et broussailleux.

Culture. — Céréales. Trois fermes : Azib Si Allal Akenour (Qebbat à la douane de Mogador) ; Azib Abraham Kouriat (Israélite) ; Azib M. Ritchman (Anglais).

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Mogador à Safi.

Limites. — Nord : Oulad Aïssa. — Est : Oulad Aïssa, Dra. — Sud : Haha. — Ouest : la mer.

El-Mnaçer

Organisation. — Les habitants logent sous des nouaïls groupés autour des maisons des chioukh ou des seïds de la façon suivante :

El-Mnaçer { Chîkh Si Qeddour bel Arbi,
Chîkh el-Khadir,
Seid Sidi Sallah (au bord de la mer),
Seid Abd Allah el-Bettach (route de Safi),
Sidi Içhaq,
Dar Si bou Chaïb er-Rohi,
Forêt d'el-Kheroub el-Koheul.

Zaouia. — Si Ali El-Krati.

Eaux. — Citernes ; puits de 7 à 8 brasses à Sidi Içhaq.

Sol. — Mamelons pierreux et boisés.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi et Mogador.

Voie de communication. — Route de Mogador à Safi.

Limites. — Nord : Oulad El-Hadj. — Est : Mekhalif. — Sud : Oulad Aïssa. — Ouest : la mer.

Medaraa

Notables. — Si Mohammed ould Ahmed ; Abdallah Agourram (qaïd).

Marché. — El-Had.

Villages. — Souïra, un mellah et plusieurs petits villages.

Zaouia. — Tiktent. Meramer ; Amzilat.

Eaux. — Puits.

Sol. — Plaines et mamelons.

Culture. — Céréales, vergers, vignes.

Débouché. — Mogador et Safi.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Mogador.

Limites. — Nord : Nedjoum et Ahl Harret. — Est : Oulad. Beç-Çbâa. — Sud : Naïrat. — Ouest : Hanchan.

Ahl Harth

Notables. — Ould Bel Moqaddem ; Si El-Aïachi.

Organisation. — Douars et quelques maisons éparses.

Eaux. — Puits de 8 à 10 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador et Safi.

Voie de communication. — Route de Merrakech par Meramer.

Limites. — Nord : Abda. — Est : Ahmar. — Sud : Medaraâ. — Ouest : Nedjoum.

El-Krîmat (Kourima)

Notables. — Qaïd Si Mohammed el-Aïachi ould si Saïd el-Kourimi ; chioukh ses oncles et ses frères : Si Hammou el-Qerd ; Si el-Hadj Hosseïna ; Si Aomar ; Si Tahar ; Bel Mamoun ; Ould Idder.

Marché. — El-Jemaâ.

Organisation :

Lâbadla. (Chîkh Si Hamou el-Qerd, oncle du qaïd, très riche et puissant).	
Aountiri. (Chîkh el-Hadj Hosseina.)	Forêt de Qesoula, Nzala moqaddem Messaoud, Tafettecht.
Mestemmou. (Chîkh Ould Idder.)	Aïn Oumest (Source), Forêt de Mtobzan.
Legbiba. (Chîkh si Aomar (fils du qaïd)	Seïd Sidi Mohammed ben Brahim, Souq el-Jemâa.
Bir el-Fid. Chîkh Ould bel Lebzar.	

Zaouias. — Tilioua. Zaouia de mauvais renom dirigée par le Chîkh Ould el-Hafid. Bou Tritech (près d'Aquermoud), feqih el-Boutritichi. Sidi bou l'Alam. Chîkh Si Tahar. Aghissi cheurfa Drissiin. Chîkh Ould Mouley bou Fach. Bou Brahim. Sidi Salah.

Eaux. — Oued Tafettech et puits de 10 brasses.

Sol. — Plaine mamelonnée.

Culture. — Céréales, quelques vergers.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Mogador à Merrakech.

Limites. — Nord : Naïrat et Oulad Bou Nedjima. — Est : Oulad Beç-Çbaâ. — Sud : Assaassa ; Meskala. — Ouest : Hanchan.

Dra

Notables. — Qaïd Khoubban el-Meskali ; voir les chioukh ci-dessous.

Marché. — El-Had.

Zaouia. — El-Machat ; Si Ahmed El-Hamri ; Sidi Qanoun ; Sidi Yahia.

Eaux. — Aïn El-Hajer et puits de 8 à 10 brasses.

Sol. — Plaine.

Organisation :

Dra
- Ounara (Chîkh Allal)
  - Seid Sidi Tleha.
  - Jaouna.
  - Rouissat.
  - Sidi Thami el-Aïour.
  - Aït bel Kerroum.
  - Sidi Mohammed el-Hamri.
  - Bel Kheraz.
  - Nboubat (puits fameux).
  - El-Hassen el-Menhir.
  - Bou Jelakh.
  - Bir Selim.
- Oulad Mimoun
  - — El-Kabra (Chîkh Si Allal ould el-Hadj Tahar
  - — El-Boggara. . . . .
  - — El-Mseïm (Chîkh Haoudan) . . . . .
- Oulad el-Hadj (Chîkh Abd el-Qader bel Lebaz)
  - Metraza. Chîkh Si Mohammed Ould el Hadj Qad
  - Erahat id.
  - Châab id.
  - Zmanat. Chîkh Annour.
  - Aïn el-Hajer
    - Chîkh Aomar Abellouch.
    - Chîkh Smain.
  - Zaouia Sidi Yahia. Chîkh Si Hamida el-Guerrou
  - Mouley Anza (metraza).
- Rbaïa.
  - Sidi Ali ber Rahmoun (Seïd, medersa, qoubba).
  - Aït Allal. Chîkh Ould el-Guetra.
  - Soualha-medersa de Si Bihrouk-feqih.
  - Ribet Aïat. Chîkh Mohammed Ould Manaho.

Dar Si Allal, Jemâa, Souq el-Had, Diour el-Had.
feqih Ould bou Oun, taleb el-Madani.
puits de 3 mètres de profondeur.
Tabia.
Sbabta, medersa ; seïd Rjel-bir Sedra.
Aït khelifa chîkh Mbarek el-Ftah.
Aït ben Hamed.
El-Qleila.
Qar el-fqih Si bou Jemâa.
Zaouia Aït Taharia.
Zaouia Aït el-Qaïd, seïd Sidi bou Lanouar.

Oulad Aïssam.. . . .
Oulad Kerkour.
Aït bou Zeid.
Dar Amara.
Forêt d'el Berja.
El Falati.
Aït el-Hadj Regragui.
Dar Mbarek.
Serita (plaine).
Dar el-Hadj Tahar.
Dar Chîkh el-Haoudan (des Boggara ou Mseïm).

Er Rmeïlat . . . . .
Aït el-Hadj Abdallah.
El-Hadj en-Hajmi bou Ljem.
El-Hadj Ali bel Mati

Aït el-Bachir. Chîkh El-Hadj Hamida Ould Bakhellouk.
Zaouia Ngouia. Chîkh Si Qanoun ; moqddem Si el-Arbi.
Ould Sidi Haïda. Chîkh Si Abbou.

Agadir el Gouneïn.
El Mehalla.
Doua.
Tseira.
Dar Amer.
El Braouza.
Zaouia Dar Demana.

Culture. — Céréales, vergers, vignes.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Aïssa. — Est : El-Hanchan. — Sud : Meskala. — Ouest : Haha ; Tala.

Oulad Bou Njima

Notables. — Chîkh Si Tahar ould el-Kharta. Omar el-Arej.

Douars et maisons.

Zaouia. — Sidi Abd en-Naïm.

Eaux. — Aïn Amassat ; puits de 3 brasses.

Sol. — Plaine et mamelons.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Mogador à Merrakech.

Limites. — Nord : Naïrat. — Est : Oulad Beç-Çbaâ. — Sud : el-Krimat. — Ouest : el-Krimât.

Naïrat

Douars et maisons.

Zaouia. — Sidi Bou l'Alam (voir el-Krimat).

Eaux. — Puits de 6 à 7 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Merrakech par Mramer.

Limites. — Nord : Medaraâ. — Est : Oulad Beç-Çbaâ. — Sud : Oulad Bou Njima ; el-Krimat. — Ouest : Hanchan, Mekhalif.

Hanchan

Notables. — Mbarek Ben Ali ; Ahmed Bakenech.

Marché. — Et-Tlèta el-Qdadra ; el-Khemis Taqqat.

Organisation :

Hanchan.
- El-Qdadra
  - Chîkh Mbarek ben Ali,
  - Ould Bakennich,
  - Forêt de Qessoula (entre Qdadra et Qsima),
  - Dar Ould Bella ou Zeroual (en ruines).
  - Zaouia Sidi Abdallah ben Ouasmin.
- Taqqat
  - Ifoulloussen (Jemâa),
  - El-Mrazi ; medersa, feqih el-Bachir ben Jdaïr, 50 tolbas.
  - Forêt de Rlizoss,
  - Chîkh Omar Ould Zeida,
  - Chîkh Ould el-Mharouq,
  - Si Mohammed el-Qiheul.

Zaouia. — Sidi Abd Allah Ouasmin ; Sidi Mohammed Ben Ouasmin. Sidi Yala.

Eaux. — Puits de 5 à 8 brasses ; source à Tlata.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales et vergers, vignes.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Mekhalif. — Est : Naïrat, Meskala. — Sud : Dra. — Ouest : Oulad Aïssa.

MESKALA

Notables. — Qaïd el-Hadj el-Hassen ben el-Hadj Mbarek Khoubban el-Meskali ; Qadi Si Hamed ; Mohammed el-Keziz ; Ould Si Ahmed Ben Mbarek.

Marché. — El-Khemis el-Khtarat ; et-Tnin Loummarid.

Organisation :

Ahl Meskala
- El-Khtarat. Dar el-qaïd ; souq el-Khemis ; Seïd Sidi Abdallah ou Seïd (medersa, feqih el-Jerari) ; plaine de Taïnint ; mellah.

Ahl Meskala.

- Aït ben Sellikh. 4 maisons attenantes à la demeure du qaïd.
- Tiiout, résidence de Cheurfa Drissiin de la confrérie des Naciriin. Chîkh Mouley Mbarek Chmirro.
- Sbabha. Chîkh el-Hadj Ahmed, frère du qaïd.
- Aougdal : Chîkh Ould el-Hadj el-Bachir, Chîkh el-Hadj Mbarek Ould Si Ahmed Mbarek.
- Aït ben Kerrek. Chîkh ould el-Hazzali.
- el-Hamri. Chîkh Si Mohammed Ould Si Amara.
- El-Mehercha. Chîkh el-Mâti el-Meherchi.
- Zaouia Sidi Amara. Chîkh Si Mohammed ould Sidi Amara.
- Zaouia Mezza. Chîkh Si Hamed.
- Zaouia el-Fouirat. Chîkh Si Mohammed ben Hamida.

Loummarid

- Souq et-Tnin.
- Zaouia Sidi Saïd Sabeq (Seïd). Chîkh Si Hammou el-Mouroudi. Source.

Eaux. — Puits de 3 à 5 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Merrakech par Imin' Tanout.

Limites. — Nord : El-Krimat. — Est : Assaassa. — Sud : Haha. — Ouest : Dra, Hanchan.

El-Assa'assa

Notables. — Belaïd ould El-Hadj Abbou ; Si Ahmed Bel Mekki.

Marché. — Et-Tnin.

Eaux. — Sources et puits de peu de profondeur.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales et vergers.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Mogador.

Limites. — Nord : El-Krimat. — Est : Oulad Beç-Çbaâ. — Sud : Mtouga. — Ouest : Meskala.

EN-NJOUM

Notable. — Qaïd Si Saïd en-Njoumi.

Marché. — El-Jemaâ de Sidi El-Aroussi.

Organisation. — Dar el-Qaïd, détruite depuis dix ans. Chîkh Si Mohammed bel Qaddour. Zaouia Sidi el-Aroussi.

Zaouia. — Zaouia de Sidi el-Aroussi (Cheurfa) ; Sidi Aïssa Moul el-Outad ; Skiat.

Eaux. — Puits de 20 à 40 brasses ; Oued Tensift.

Sol. — Plaines et montagnes.

Culture. — Céréales et vignes.

Limites. — Nord : Abda. — Est : Ahl Harth. — Sud : Medaraà. — Ouest : Mekhalif.

ET-TOUABET

Notable. — Chîkh Ali Tebti.

Marché. — El-Had.

Organisation. — Dar ech-Chîkh Ali Tebti. Zaouia Sidi Aïssa bou Khabia. El-Kheneg (près de l'oued el-Kheneg).

Eaux. — Citernes ; Oued Tensift.

Sol. — Plaine et mamelons boisés.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador. Safi.

Voie de communication. — Route de Mogador à Abda.

Limites. — Nord : Abda. — Est : Mekhalif. — Sud : el-Menaçer. — Ouest : Oulad El-Hadj.

Mekhalif

Notables. — Chîkh Saïd el-Mkhloufi.

Zaouia. — Talmest, Bou Tritech (voir Kourimat).

Eaux. — Citernes.

Sol. — Plaine et mamelons boisés.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador, Safi.

Limites. — Nord : Abda. — Est : En-Njoum. — Sud : Hanchan. — Ouest : El-Menaçer, Et-Touabet.

CHAPITRE X

OULAD BEÇ-ÇBAA

Les Oulad Beç-Çbâa sont une grande tribu arabe du Sahara. La partie principale de la tribu habite encore aux environs de la Seguiet el-Hamra. La fraction dont il est question ici émigra dans le Houz il y a deux cents ans environ. Elle se divise en deux qaïdats :

Oulad Beç-Çbâa.	Qaïd Mbarek Bel Bachir.	Oulâd El-Ghazi, El-Hajaj.
	Qaïd Mohammed Raâh.	Oulâd Brahim, Oulâd Amran.

Les limites de cette tribu sont : Nord : Ahmar ; Tekna. — Est : Medjat ; Mezouda. — Sud : Douiran ; Seksaoua ; Nefifa ; Mtouga. — Ouest : Chiâdma.

Oulad El-Ghazi

Notables. — Abdallah bel qaïd ; si Hamida ben Tahar.

Organisation. — Quelques maisons et des douars : Oulad Djemmouna ; El-Ababsa ; El-Helalat ; Oulad Abd el-Moula ; Oulad Chennan ; El-Gouaïat.

Statistique. — 100 chevaux, 400 fusils, 500 feux.

Sol. — Plaine.

Produits. — Céréales et vergers.

Eaux. — Citernes et puits de 15 à 20 brasses.

Voies de communication. — Route de Merrakech.

Débouché. — Mogador, Merrakech.

Limites. — Nord : Ahmar. — Est : Ahmar ; Oulad Amran. — Sud : Oulad Brahim. — Ouest : Chiâdma.

El-Hajaj (Hadjadj)

Notables. — Si Abd el-Djellil ben Medelchi ; Ould Aghenadj ; Si Tahar ould Ali ould-Bihi ; Mohammed ould Lekhal.

Organisation. — Quelques maisons et des douars : Oulâd Beggar ; Oulad Zaouia ; Oulad Aïssa ; Oulad bou Anga.

Statistique. — 50 chevaux, 300 fusils, 400 feux.

Sol. — Plaine.

Produits. — Céréales.

Eaux. — Citernes et puits de 3 à 20 brasses.

Débouché. — Merrakech, Mogador.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Ahmar. — Est : Tekna ; Medjat ; Mezouda. — Sud : Douira ; Seksaoua. — Oulad Amran.

Oulad Brahim

Notables. — Qaïd Mohammed Râah ; Brahim ben Mohammed ; Abd el-Jelil ould el-Kouri ; Mohammed ould Bou Jemâa.

Organisation. — Maisons et des douars : Abidat ; Dmissat ; Oulad Moumen ; Oulad Sghiri ; Mdadha ; Mzazka.

Marché. — El-Arba.

Statistique. — 100 chevaux, 400 fusils, 600 feux.

Zaouia. — Sidi el-Mokhtar.

Sol. — Plaine.

Produits. — Céréales.

Eaux. — Citernes et puits de 6 brasses.

Débouché. — Merrakech, Mogador.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad el-Ghazi. — Est : Oulad Amran. — Sud : Mtouga. — Ouest : Chiadma.

Oulad Amran

Notables. — Mohammed Ould Mouça ; Ahmed ben Loumin ; Hassen Ould el-Moqaddem.

Organisation. — Maisons et des douars : Abd allah ben Mbarek ; Oulad Bou Hassen ; Douar Sfia ; Douar el-Ghaba ; Ahl Timloulet.

Statistique. — 150 chevaux, 300 fusils, 500 feux.

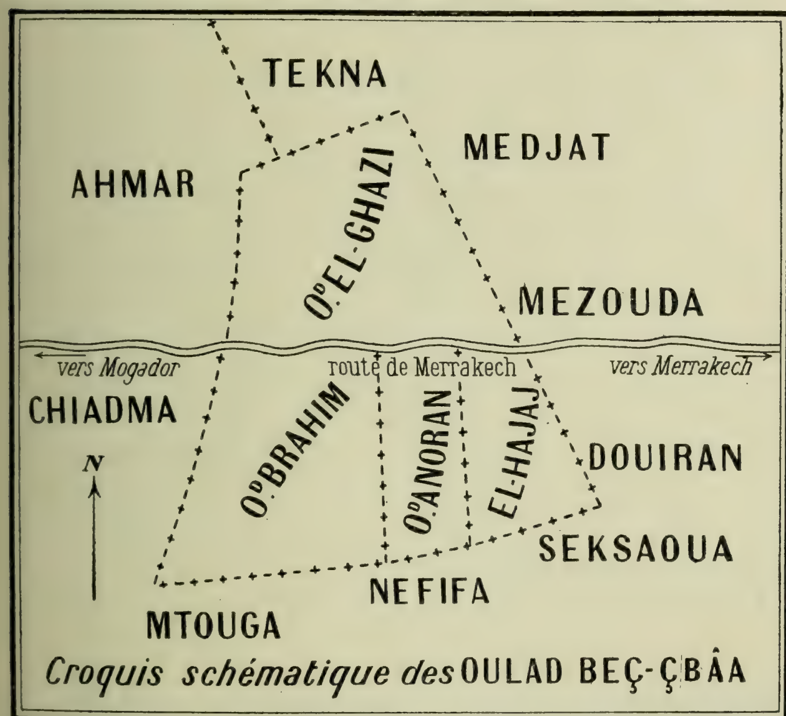
Sol. — Plaine.

Eaux. — Citernes ; puits de 12 à 20 brasses ; source de Timloulet.

Débouché. — Mogador, Merrakech.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Ahmar. — Est : El-Hajaj. — Sud : Nefifa ; Mtouga. — Ouest : Oulad Brahim ; Oulad el-Ghazi.



Croquis schématique des OULAD BEÇ-ÇBÂA

CHAPITRE XI

DOUKKALA

« Les Doukkala — dit M. Ed. Doutté (1) — sont un mélange de Berbères et d'Arabes... »

Le Doukkali est grand, assez rude d'aspect, vaniteux et versatile. Drapé dans son haïk écru il a l'air indolent et pacifique. Il est en réalité actif et belliqueux ; les muletiers et les chameliers Doukkala sont répandus sur toute la surface du Maroc, presque tous ont, dans leur tribu, un champ qu'ils reviennent cultiver soigneusement. Leur loyalisme est précaire, et dure tant que le Sultan réside à Merrakech ; dès que Sa Majesté Chérifienne part pour Fès le Doukkali ne paye plus l'impôt. Ainsi la prospérité actuelle de la tribu s'explique par le long séjour de Mouley Abd el-Aziz dans le Nord de ses états (2).

Les Doukkala ont peu de maisons. Ils vivent en douars. Leurs douars sont formés de *kheima* et de *nouala*, de tentes et huttes. Le chef de la famille habite sous la tente, les autres membres de la famille occupent les naoula.

La tribu des Doukkala est normalement divisée en cinq qaï-

(1) *Merrakech*. Premier fascicule, pages 126 à 278. Dans cette étude M. Ed. Doutté étudie, d'une façon très complète, les mœurs et les coutumes des Doukkala. Nous laisserons donc de côté toute cette partie épuisée par l'éminent professeur, et nous nous bornerons à parler de l'organisation de la tribu.

(2) Les Doukkala ont prudemment évité de prendre parti dans les événements récents. Ils n'ont opté ni pour Mouley Abd el-Aziz ni pour Mouley el-Hafid. Ils aspirent à vivre indépendants, administrés par leurs *zeroufat* (conseils), sans payer d'impôt à personne (Janvier 1908).

dats. Actuellement elle est fractionnée en dix-sept qaïdats (1). Nous donnerons ici la répartition normale, et en note la répartition actuelle. Les cinq qaïdats sont :

Oulad Bou Aziz,
Houzia, Chtouka, Chiad'ma,
Oulad Oumer,
Oulad Bou Zerara,
Oulad Ferej, El-Aounat, Oulad Amran.

Ces qaïdats forment cinq *khoms* (cinquièmes), subdivisés eux-mêmes en *qbîla*.

(1) La répartition actuelle en dix-sept qaïdats est la suivante :

Qaïd Ould el-Hadj Mbarek	Oulad Ghalem.
Qaïd Ould el-Hadj Qaddour	Haïaïna, Oulad Douib.
Qaïd el-Hassin	Hrakta, Oulad Aïssa, Oulad Hassin, Oulad Rebia, Oulad Zalim.
Qaïd Triaï	Houzia, Chtouka, Chiadma.
Qaïd Ahmed el-Gherbi	Gherbia, Oulad Sbita.
Qaïd Abd es-Selam ez-Zemamri	Zemamra.
Qaïd Abd es-Selam ez-Ghenadri	Qhenadra.
Qaïd ben Oumer	Beni Ikhlef.
Qaïd Ahmed ed-Derqaoui	Beni Mdassen.
Qaïd Bel Mehdi	Fetnassa, Oulad Jaber.
Qaïd Ould Hamadi	Oulad Meslem.
Qaïd el-Hadj Abd el-Qadder	Beni Helal, Oulad Taleb.
Qaïd bou Ali	Tous les Oulad Ferej.
Qaïd Abd es-Selam	Bosra, Oulad Hamîd, Metran.
Qaïd Ralem	Oulad Youçef, Beni Sir Ciris.
Qaïd Si Qaddour el-Henini	Oulad Salah, Oulad Bou Bekr.
Qaïd Abbas bel Qaddour	Oulad Saïd.

Division des Doukkala

Oulad Bou Aziz (1 Khoms).	Oulad Ghalem,
	Haïaïna,
	Harakta,
	Oulad Aïssa,
	Oulad Douib,
	Oulad Hassin,
	Oulad Rebia,
	Oulad Zalim.
Triat (1 Khoms).	Houzia,
	Chtouka,
	Chiadma.
Oulad Oumer (1 Khoms).	Gherbia,
	Oulad Sbita,
	Zemamra,
	Ghenadra,
	Ben Ikhlef,
	Beni Medassen.
Oulad Bou Zerara (1 Khoms)	Beni Helal,
	Oulad Ahmed,
	Oulad Meslem,
	Fetnassa,
	Oulad Jaber,
	Oulad Taleb,
	Oulad Rahal.
Oulad Ferej (1/3 de Khoms)	El-Meharza,
	Oulad Amara,
	Oulad Mahammed,
	Oulad Sidi Messaoud Ben Hassin.
El-Aounat (1/3 de Khoms).	Beni Sir Ciris,
	Oulad Youssef,
	Bosra,
	Oulad Hamid,
	Metran.
Oulad Amran (1/3 de Khoms)	Oulad Saïd,
	Oulad Bou Bekr,
	Oulad Salah.

Oulad Ghalem

Notables. — Abd el-Qadder Khou Lahmar, Si El-Ghali.

Marché. — Et-Tlèta ; el-Jemaâ.

Zaouia. — Sidi Ahmed Ben Mbarek.

Puits. — Puits de 7 à 8 brasses.

Sol. — Mamelons pierreux, plaine riche du côté du Souq el-Jemaâ.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mazagan, Safi.

Limites. — Nord : Oulad Aïssa. — Est : Haïaïna. — Sud : Oulad Rebia. Oualidia. — Ouest : la mer.

Haïaïana

Marché. — Es-Sebt.

Zaouia. — Moulay Abdallah Ben Ahcin, à Saïss.

Puits. — Profondeur 20 brasses.

Sol. — Plaine de bonne qualité et quelques mamelons pierreux.

Culture. — Céréales, cactus.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Safi par Gharbia.

Limites. — Nord : Harakta. — Est : Oulad Ben Ikhlef. — Sud : Oulad Rebia. — Ouest : Oulad Ghalem.

Harakta

Douars.

Zaouia.

Puits. — Profondeur 6 à 10 brasses.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Safi.

Limites. — Nord : Oulad Douib. — Est : Ben Ikhlef. — Sud : Haïaïna. — Oulad Aïssa.

Oulad Aïssa

Marché. — El-Had.

Douars.

Zaouia. — Sidi Ghalem.

Puits. — Aïn Sidi abd el-Aziz, puits de 2 à 4 brasses.

Sol. — Mamelons très pierreux et plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Safi.

Limites. — Nord : Oulad Douïb. — Est : Harakta. — Sud : Oulad Ghalem. — Ouest : La mer.

Oulad Douïb

Marché. — Es-Sebt.

Puits. — Profondeur de 25 brasses.

Sol. — Quelques mamelons pierreux et surtout plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Safi et de Mazagan à Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Hassin. — Est : Harakta. — Sud : Oulad Zalim. — Ouest : la mer.

Oulad Hassin

Grands douars.

Zaouia. — Mouley Abdallah ben Meghar, à Têt.

Puits. — Profondeur 12 à 15 brasses.

Sol. — Mamelons pierreux.

Culture. — Céréales, potagers, vergers.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Safi. Route de Mazagan à Merrakech.

Limites. — Nord : Mazagan et El-Houzia. — Est : El-Houzia, Maharza et Beni Helal. — Sud : Oulad Douïb. — Ouest : la mer.

Oulad Rebia

Notable. — Si Mohammed El-Arouri.

Douars.

Zaouia. — Sidi Ali Ben Mhammed.

Puits. — Profondeur 20 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — De Mazagan à Safi et à Merrakech.

Limites. — Nord : Haïaïna. — Est : Ghenadra et Ben Ikhlef. — Sud : Oulad Sbita. — Ouest : Oulad Ghalem.

Oulad Zalim

Douars.

Puits. — Profonds 3 à 5 brasses.

Sol. — Mamelons pierreux.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Safi.

Limites. — Nord : Oulad Douïb. — Est : Oulad Douïb. — Sud : Oulad Aïssa. — Ouest : la mer.

Houzia

Marché. — El-Arba.

Douars et ville d'Azemmour.

Zaouia. — Moulay Bou Chaïb d'Azemmour.

Eaux. — Puits de 5 à 7 brasses. Oued Oum er-Rebia.

Sol. — Mamelons pierreux et plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Merrakech et de Mazagan à Casablanca.

Limites. — Nord : Rivière d'Oum er-Rebîa, Azemmour (ville). — Est : Oulad Feredj. — Sud : Beni Helal. — Ouest : Oulad Hassin et Mazagan.

Chtouka

Marché. — Et-Tnin.

Douars et Ville d'Azemmour.

Zaouia. — Sidi Bou Bekr.

Eaux. — Puits de 12 brasses, rivière d'Oum er-Rebîa.

Sol. — Mamelons pierreux et plaine.

Culture. — Céréales, potagers et vergers.

Débouché. — Mazagan et Azemmour.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Casablanca.

Limites. — Nord : Chaouia. — Est : Chiadma. — Sud : Oued Oum er-Rebìa. — Ouest : la mer.

Chiadma

Marché. — Et-Tnin, placé entre Chiadma et Chtouka.

Douars.

Zaouia. — Sidi Bou-Bekr.

Puits. — Profondeur **10** à **12** brasses.

Sol. — Mamelons pierreux et plaine.

Culture. — Céréales, potagers et vergers.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Casablanca.

Limites. — Nord : Chaouia, Oulad Amara. — Est : Chaouia et Oulad Mhammed. — Sud : Rivière d'Oum er-Rebìa. — Ouest : Chtouka.

Gherbia

Notables. — Si Ahmed Ben Abdallah, Oùlad el-Amîn.

Marché. — Et-Tnin.

Douars.

Zaouia. — Oulad Ben Niffou.

Puits. — Profondeur **10** à **15** brasses.

Sol. — Petits mamelons et grande plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi et Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Safi.

Limites. — Nord : Oulad Sbita. — Est : Oulad Salah. — Sud : Abda (Temra). — Ouest : Abda (Temra).

Oulad Sbita

Notable. — Si Ahmed Sbiti.

Douars, Hara (léproserie).

Zaouia. — Sidi Ali Ber Rahal, dans cette fraction se trouve un asile de lépreux (hara).

Eaux. — Puits de 10 à 15 brasses, source de Sidi Ali Ber Rahal.

Sol. — Mamelons et plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi et Mazagan.

Voie de communication. — Route de Safi à Mazagan.

Limites. — Nord : Ouled Rebia. — Est : Zemamra. — Sud : Gherbia. — Ouest : Abda.

Zemamra

Notable. — Qaïd Abd es-Selam Bel Hachmi.

Marché. — El-Khemis.

Douars.

Zaouia. — El-Kouassem.

Puits. — Profondeur 25 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi et Mazagan.

Limites. — Nord : Ghenadra, Oulad Rahal. — Est : Oulad Bou Bekr. — Sud : Oulad Salah. — Ouest : Oulad Sbita.

Ghenadra

Notable. — Ben Allal.

Marché. — El-Khemis (entre Ghenadra et Zemamra).

Douars.

Puits. — Profond. 25 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mazagan et Safi.

Limites. — Nord : Ben Ikhlef. — Est : Oulad Rahal. — Sud : Zemamra. — Ouest : Oulad Rebia.

Ben Ikhlef

Notable. — Ben Oumer.

Marché. — El-Arba.

Douars.

Puits. — Profondeur 15 à 25 brasses.

Sol. — Plaine.
Culture. — Céréales et potagers.
Débouché. — Mazagan et Merrakech.
Voie de communication. — Route de Merrakech à Mazagan.
Limites. — Nord : Beni Helal. — Est : Beni Medassen. — Sud : Ghenadra. Oulad Rebia. — Ouest : Haïaïna et Herakta.

Beni Medassen

Notable. — Si Ali Ben Derkaoui.
Douars.
Puits. — Profondeur 15 à 20 brasses.
Sol. — Plaine.
Culture. — Céréales et vergers.
Débouché. — Mazagan.
Limites. — Nord : Beni Helal. — Est : Oulad Meslem. — Sud : Oulad Rahal. — Ouest : Ben Ikhlef.

Beni Helal

Notable. — Hadj Abd el-Qadder El-Helali.
Marché. — Jemaà.
Douars.
Puits. — Profond. 20 à 25 brasses.
Sol. — Plaine.
Culture. — Céréales, vergers.
Débouché. — Mazagan.
Voie de communication. — Route de Merrakech à Safi.
Limites. — Nord : Oulad Feredj. — Est : Oulad Ahmed. — Sud : Oulad Meslem, Beni Medassen et Ben Ikhlef. — Ouest : Oulad Douïb, Oulad Hassin.

Oulad Ahmed

Notable. — El-Hadj El-Maati.
Marché. — Et-Tlèta Sidi Ben Nour.
Grands douars.
Zaouia. — Sidi Saïd, Kouassem de Ouarar.

Puits. — Profond. 30 à 40 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales, vergers, vignes.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Mazagan.

Limites. — Nord : Beni Helal. — Est : Oulad Djabeur, Fetnassa. — Sud : Oulad Bou Bekr. — Ouest : Oulad Meslem.

Oulad Meslem

Notable. — Ould Ahmed.

Douars.

Puits. — Profond. 25 à 30 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales t vergers.

Débouché. — Mazagan.

Limites. — Nord : Oulad Ahmed. — Est : Oulad Bou Bekr. — Sud : Oulad Rahal. — Ouest : Beni Medassen.

Fetnassa

Notable. — El-Mehdi Ould Ali Yaqoub.

Douars.

Puits. — Profondeur 35 à 40 brasses.

Sol. — Plaines.

Culture. — Céréales, vergers.

Débouché. — Mazagan, Merrakech.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Djaber. — Est : Oulad Hamid. — Sud : Oulad Bou Bekr. — Ouest : Oulad Ahmed.

Oulad Djaber

Douars.

Puits. — Profond. 25 à 30 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales et vergers.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Taleb. — Est : Metran. — Sud : Fetnassa. — Ouest : Oulad Ahmed.

Oulad Taleb

Puits. — Profond. de 25 à 30 brasses.
Sol. — Plaine.
Culture. — Céréales, vergers.
Débouché. — Mazagan.
Limites. — Nord : Chaouia. — Est : Metran. — Sud : Oulad Djaber. — Ouest : Oulad Sidi Messaoud.

Oulad Rahal

Notable. — Ben Driss.
Douars.
Puits. — Profond. de 25 à 30 brasses.
Sol. — Plaines.
Culture. — Céréales et vergers.
Débouché. — Mazagan.
Limites. — Nord : Beni Medassen. — Est : Oulad Bou Bekr. — Sud : Zemamra. — Ouest : Ghenadra.

El-Meharza

Puits. — Profond. 15 à 20 brasses.
Sol. — Plaine.
Culture. — Céréales, vergers.
Débouché. — Mazagan.
Limites. — Nord : Chiadma. — Est : Oulad Mhammed. — Sud : Beni Helal. — Ouest : El-Houzia. Oulad Hassin.

Oulad Amara

Douars.
Eaux. — Puits de 15 brasses, rivière d'Oum er-Rebìa.
Sol. — Plaines.
Culture. — Céréales, vergers.
Débouché. — Mazagan.
Limites. — Nord : Chaouia. — Est : Oulad Sidi Messaoud. — Sud : Oulad Mhammed. — Ouest : Chiadma.

Oulad Mhammed (M'hammed)

Douars.

Puits. — Profond. 12 à 15 brasses.

Sol. — Plaines.

Culture. — Céréales et vergers.

Débouché. — Mazagan.

Limites. — Nord : Oulad Amara. — Est : Oulad Sidi Messaoud. — Sud : El-Meharza. — Ouest : Chiadma.

Oulad Sidi Messaoud Ben Hassin

Marché. — El-Had.

Douars.

Puits. — Profond. 15 à 20 brasses.

Sol. — Plaines.

Culture. — Céréales et vergers.

Débouché. — Mazagan.

Limites. — Nord : Chaouia. — Est : Oulad Taleb. — Sud : Beni Helal. — Ouest : Oulad Mhammed et Oulad Amara.

Beni Sir Ciris

Eaux. — Beaucoup de sources et puits de peu de profondeur.

Sol. — Mamelons et plaines.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Merrakech.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Casablanca.

Limites. — Nord : Chaouia. — Est : Rehamna. — Sud : Rehamna. — Ouest : Oulad Youçef.

Oulad Youçef

Notable. — Messedek ould El-Aouni.

Marché. — El-Khemis.

Douars.

Puits. — Profond. de 15 brasses.

Sol. — Mamelons et plaine.

Culture. — Céréales et vergers.

Débouché. — Merrakech et Mazagan.

Limites. — Nord : Chaouia. — Est : Bosra. — Sud : Rehamna. — Ouest : Metran.

Bosra

Marché. — El-Had.

Douars.

Puits. — Profond. de 12 à 15 brasses.

Sol. — Mamelons et plaines.

Culture. — Céréales et vergers.

Débouché. — Merrakech et Mazagan.

Limites. — Nord : Chaouia. — Est : Beni Sir Ciris. — Sud : Rehamna. — Ouest : Oulad Youçef.

Oulad Hamid

Douars.

Zaouia. — Sidi Tounsi.

Puits. — Profond. 5 à 10 brasses.

Sol. — Mamelons et le Djebel Lakhdar.

Culture. — Céréales et vergers.

Limites. — Nord : Metran. Oulad Youçef. — Est : Rehamna. — Sud : Rehamna. — Ouest : Fetnassa.

Metran

Douars.

Puits. — Profond. de 15 à 20 brasses.

Sol. — Plaine et mamelons.

Culture. — Céréales et vergers.

Débouché. — Mazagan et Merrakech.

Limites. — Nord : Chaouia. — Est : Oulad Youçef. — Sud : Oulad Hamid. — Ouest : Oulad Djaber, Oulad Taleb.

Oulad Saïd

Notable. — El-Hadj Saïd.

Marché. — El-Arba.

Douars.

Zaouia. — Beni Dghough.

Puits. — Profond. 25 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales et vergers.

Débouché. — Merrakech et Mazagan.

Voie de communication. — Route de Mazagan à Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Bou Bekr. — Est : Oulad Dlim. — Sud : Abda. — Ouest : Oulad Salah.

Oulad Bou Bekr

Notable. — Kassem Ben Djaoui.

Douars.

Puits. — Profond. de 25 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales et vergers.

Débouché. — Mazagan et Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Ahmed, Fetnassa. — Est : Rehamna. — Sud : Oulad Saïd. — Ouest : Oulad Rahal, Zemamra, Oulad Meslem.

Oulad Salah

Notable. — Si Kaddour El-Hini.

Douars.

Puits. — Profond. 35 à 40 brasses.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mazagan.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Mazagan.

Limites. — Nord : Zemamra. — Est : Oulad Bou Bekr et Oulad Saïd. — Sud : Abda. — Ouest : Gherbia.

CHAPITRE XII

ABDA ET OUALIDIA

Les auteurs anciens nous apprennent que la tribu Arabe de Doukkala comptait au nombre de ses fractions le *clan* des Abda. Nous n'avons pu déterminer l'époque où ce clan conquit son autonomie et devint la *tribu* d'Abda. Dans la suite, cette tribu se fractionna, et l'un de ses clans donna naissance à la tribu d'Ahmar. Rien ne subsiste des liens originels qui unirent Abda à Doukkala. Une inimitié profonde sépare, au contraire, ces deux tribus. En revanche les qaïds d'Ahmar reconnaissent la suzeraineté du qaïd d'Abda.

L'histoire d'Abda est intimement mêlée à celle du Maroc. La tribu fut presque toujours soumise au Maghzen. Elle fut la cliente et l'alliée des Portugais auxquels elle servit de rempart contre les assauts des Chiâd'ma conduits par les Regraga.

Lors de l'avènement de Mouley el-Hassen la tribu était divisée en quatre qaïdats. Le sultan réunit ces fractions sous le commandement d'un chef unique, le qaïd *Aïssa*, issu d'une des plus anciennes familles arabes (Himer) de la tribu. A sa mort, son fils, *Ben Omar ben Aïssa*, lui succéda. Il eut pour successeur son fils, *Mohammed ben Omar*, frère du qaïd actuel *Si Aïssa ben Omar*.

La mort du sultan Mouley el-Hassen mit en péril l'organisation qui avait été son œuvre. Abda se souleva contre son qaïd en appelant à son secours les gens de Safi. Si Aïssa, soutenu seulement par la fraction de Temra, s'allia aux Doukkala et écrasa l'insurrection. Depuis lors, il règne sans conteste. Après s'être

fait redouter il s'est fait aimer. On l'a bien vu, quand, il y a quatre ans, le sultan Mouley Abd el-Aziz, jaloux, et inquiet de son prestige, le fit arrêter ; tout le Houz faillit se soulever. Il fallut, précipitemment, relâcher le qaïd et le combler de faveurs. Cette épreuve a grandi son influence morale. On peut dire qu'il est le maître de l'Ouest marocain, comme le qaïd du Glaoui est le maître du Sud. Sa fortune considérable est le produit de ses immenses domaines, et non le fruit de son administration. Il a sous ses ordres un noyau de 2.000 cavaliers choisis parmi ses proches, et armés de fusils à tir rapide. Une clientèle considérable encombre sa maison. Il nourrit chaque jour plus de 2.000 hôtes. Sa passion pour la chasse et sa simplicité sont légendaires. Ses ennemis, qui sont encore nombreux, lui reprochent une sévérité qui, à les en croire, va jusqu'à la cruauté (1).

Les gens d'Abda ne vivent pas dans des villages. Les riches possèdent des maisons, leurs serviteurs et leurs tenanciers se groupent autour d'eux dans des huttes, des *nouala*.

Comme toutes les tribus du Maghzen, Abda est divisé en circonscriptions administratives nommées *Khoms* (pl. Khmas), c'est-à-dire *cinquième*. Abda comprend trois khoms subdivisés en *îd*, c'est-à-dire en *mains*.

Le groupement politique, le *leff*, dont Abda fait partie se compose des tribus d'Ahmar, de Chaouia, d'une moitié de Chiâd'ma, d'une moitié de H'ah'a.

Le leff ennemi comprend : Doukkala, Oulad Beç-Çbaâ, Mtouga, l'autre moitié de Chiâd'ma, une fraction de Ahmar habitant le territoire de Chechaoua.

Le type de l'Abdi est commun ; il est d'assez grande taille, quoique plus petit que le Doukkali ; il passe pour brave. Sa spécialité est l'élevage : ses bœufs sont forts ; la laine de ses moutons est réputée ; ses chevaux sont, avec ceux de Mtouga, les meilleurs du R'arb. Le sultan possède, dans la presqu'île com-

(1) Si Aïssa ben Omar a pris parti pour Mouley el-Hafid dès le début de l'insurrection. A la stupéfaction générale ce grand qaïd, qui paraissait si loyaliste, a porté le premier coup et le plus dangereux au pouvoir de Mouley Abd el-Aziz. Il a été nommé ministre des affaires étrangères du nouveau Sultan. Ses fils ont été nommés bacha et oumana de Safi.

CARTE POLITIQUE
DE LA
TRIBU D'ABDA

G. Huré.

DOUKKALA
RHAMNA
OULAD DLIM
AHMAR
CHIADMA
BEKHATI
IDALÂA
REBIA
CHEHALI
SHIM
DJRAMNA
ALEHCINE
ALAMER
MOUISSAT
BEHIRAT
DERBALA
TEMRA
BEHATRA
LOULAD
OULAD ZEID
ZAÂ
DJHOUCH
OULED SELMAN
ALEGHIAT
Oualidia
Sidi Mohâmmed Labiod
Djemmaa
Tlata
Sidi Mbarek
Sidi Ouassel
Letmine
Safi
Elmalah
Cap Cantin
Djorf Elyhoudi
Djorf Ghrâba
Oued Tensift
OCÉAN ATLANTIQUE
route de Mazagan
route des oulad Amrane à Mogador
route de Doukkala
route de Marrakech
route de Mogador

prise entre les lagunes d'Oualidya et la mer, une jumenterie où 400 juments et quelques étalons vivent et multiplient en liberté sous la responsabilité de la tribu d'Abda. On sait que cette responsabilité consiste à remplacer tout animal qui meurt ou disparaît, en vertu de ce principe que *le bien du Sultan ne meurt pas*.

Division d'Abda

Behatra (1 Khoms)	Oulad Zeïd, Zaâ. Djehouch, Temra, Loulad, Derbala, Oulad Selman, Aleghiat.
Alameur (1Khoms)	Djeramna. Alehcine, El-Behirat, Mouissat.
Rebia (1 Khoms)	El-Idalaâ, Chehali, Sehim, Bekhati.

Oulad Zeïd

Notables. — Bel-Ghezal. Hadj Selam El-Fedoudi. Ben Mbarek el-Jelidi. Si Tahar Bel Habib.

Marché. — El-Had Herara.

Zaouia. — Sidi Bou Chta.

Sources. — Sidi Bou Chta. Sidi Chachkal. Takabrout. Beaucoup de sources et de puits de peu de profondeur.

Sol. — Hautes falaises et mamelons rocheux avec cuvettes de terre fertile.

Produits. — Céréales, pays pauvre, favorable au pâturage.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Safi à Mazagan par le littoral.

Limites. — Nord : Djehouch. — Est : Temra, Loulad. — Sud : Territoire de Safi. — Ouest : Océan.

Zaa

Notables. — Oulad Hadj Khelifa. — Si Allal Ben Heddi.

Marché. — Et-Tlèta Bouarich.

Zaouia. — El-Ghaï[illegible]in.

Puits. — Miat bir ou bir (*cent et un puits*). Puits nombreux et peu profonds (de 4 à 6 brasses).

Sol. — Mamelons rocheux.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Limites. — Nord : Temra. — Est : Temra. — Sud : Loulad. — Ouest : Oulad Zeïd.

Djehouch

Notables. — Si Naceur El-Kissoumi. Oulad El-Feqih Bel Hadj.

Zaouia. — Aïr, et Sidi Mohammed El-Maâti.

Le territoire de Oualidia est enclavé entre cette fraction, la mer, Doukkala et Temra.

Puits. — Nombreux et peu profonds.

Sol. — Mamelons pierreux et broussailleux.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi et marché de Et-Tnin de Gherbia dans Doukkala.

Limites. — Nord : Doukkala. — Est : Temra. — Sud : Oulad Zeïd. — Ouest : la mer.

Temra

Notable. — Si Aïssa Ben Omar, qaïd actuel de Abda.

Villages. — La maison de Si Aïssa et celles de ses serviteurs et clients forment un groupe de 500 à 600 maisons dans un rayon de moins d'un kilomètre.

Marché. — El-Khemis de Gouidir (puits).

Statistique. — 2.500 chevaux ; 3.000 hommes, presque tous armés de fusils à tir rapide ; 4.000 à 5.000 feux.

Zaouia. — Maachat et Moul El-Bergui.

Puits. — Nombreux et assez profonds de 15 à 20 brasses.

Sol. — Mamelons pierreux dans l'Ouest ; bonnes terres et plaine à l'Est.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Safi à Mazagan.

Limites. — Nord : Doukkala. — Est : El-Idalaa, Sehim, Alehcin. — Sud : Derbala, Loulad. — Ouest : Zaâ et Djehouch.

Loulad

Notables. — Si Mohammed ould Rouizem.

Zaouia. — Zaouia de Hedil.

Eaux. — Peu de puits et très profonds, 15 à 20 brasses, entre autres les puits de Sarno.

Sol. — Plaine mamelonnée.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Safi à Mazagan par Sarno et Gherbia. — Route de Guerando passant par les Oulad Amran de Doukkala, le marché du Djemaâ de Sehim et Sidi M'barek Moul el-Oulid.

Limites. — Nord : Temra. — Est : Derbala. — Sud : Oulad Zeïd. — Ouest : Oulad Zeïd.

Derbala

Notable. — Maati El-Hamidi.

Eaux. — Un seul puits chez Maati El-Hamidi, 45 brasses ; des citernes.

Sol. — Mamelons pierreux couverts de genêts ; bas-fonds de bonnes terres.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Safi à Merrakech (par et-Tlèta) à Sidi Mohammed Tidji et Zima.

Limites. — Nord : Temra. — Est : Sehim, Djeramna. — Sud : Oulad Selman. — Ouest : Safi (territoire).

Le territoire de Safi se trouve enclavé dans cette fraction qui s'étend le long de la mer, depuis le cap Safi jusqu'au Djorf El-Yahoudi, sur une bande de 4 ou 5 kilomètres de largeur.

Limites de Safi. — Nord : Oulad Zeïd. — Est : Derbala. — Sud : Oulad Selman et Alleghiat (Ahel Ghiat). — Ouest : la mer.

Oulad Selman

Notable. — Si M'barek Bel Hamadi.

Marché. — Es-Sebt Guezoula.

Zaouia. — Sidi Saïd Bou Ghenbour.

Eaux. — Guezoula, plus de 500 à 600 puits de 18 brasses ; citernes.

Sol. — Mamelons pierreux couverts de genêts et plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — 1° Route de Mogador à Safi 2° route venant de Djemaâ de Sehim à Mogador par Guezoula.

Limites. — Nord : Derbala et Safi. — Est : Alameur. — Sud : Aleghiat. — Ouest : la mer.

Aleghiat (Ahel Ghiat)

Notables. — El-Hadj Salah El-Mahmoudi. — Chîkh el-Hadj Bachir. — El-Hadj el-Fatmi. — Chîkh Messaoud. — Oulad el-Hadj Merah.

Marché. — Et-Tnin d'Aleghiat.

Zaouia. — Oulad Bec-Çbaâ.

Eaux. — Puits d'El-Malah, sur la route de Mogador à Safi.

Sol. — Gros mamelons broussailleux et pierreux.

Culture. — Céréales, potagers.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Mogador à Safi ; route

venant de Doukkala à Mogador par Es-Sebt Guezoula et marché de Et-Tnin.

Limites. — Nord : Oulad Selman. — Est : Mouissat. — Sud : Chiadma. — Ouest : la mer.

Djeramna

Notables. — Quebbour Ould Houman. Ould Nouiga (ancien qaïd).

Marché. — Et-Tlèta de Sidi Mbarek.

Zaouia. — Zaouia de Sidi Mbarek, Bou Guedra.

Eaux. — Puits de Tlèta Sidi Mbarek, 8 à 10 brasses ; citernes.

Sol. — Petits mamelons, plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — 1° Route de Marrakech à Safi par Zima ; 2° Route de Doukkala à Mogador par Es-Sebt de Guezoula.

Limites. — Nord : Sehim, Alehcin. — Est : Mouissat. — Sud : Behirat. — Ouest : Derbala et Loulad.

Alehcin (Ahel Hecin)

Notable. — Si Ahmed Guerdam.

Zaouia. — Ahel Anegga.

Eaux. — Puits assez nombreux, de 8 à 10 brasses ; citernes.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — 1° De Safi à Merrakech passant par Sebaâ Sedrat ; 2° Et route de Doukkala à Mogador par Es-Sebt Guezoula.

Limites. — Nord : Behirat et Djeramna. — Est : Djeramna. — Sud : Aleghiat. — Ouest : Oulad Selman et Derbala.

Behirat

Notable. — Si Ahmed Ben Amer.

Zaouia. — El-Gouraân.

Eaux. — El-Ogla, 8 à 10 puits de 15 brasses ; citernes.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Safi par Et-Tlèta Sidi Mbarek.

Limites. — Nord : Djeramna. — Est : Mouissat. — Sud : Alehcin. — Ouest : Oulad Selman et Derbala.

Mouissat

Notable. — Chîkh Zaouia Ould El-Hadj El-Hachmi.

Zaouia. — Zaouia de Sidi Kanoun. Sidi Ahmed Ben Mbarek. Zaouia de Lekouach.

Eaux. — Puits d'El-Horra de 6 à 7 brasses.

Sol. — Pays montagneux et raviné, Djebel El-Mouissat.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Safi à Merrakech par Et-Tlèta.

Limites. — Nord : Sehim. — Est : Ahmar. — Sud : Aleghiat. — Ouest : Alehcin.

El-Idalaa

Notable. — Chîkh Seghir ; Bou Chaïb Ber Rahal.

Zaouia. — Sidi Ahmed Bou Medin.

Eaux. — Puits de Gadir, 12 brasses ; citernes.

Nature du sol. — Plaine de terre noire.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Limites. — Nord : Doukkala. — Est : Chehali. — Sud : Sehim. — Ouest : Temra.

Chehali

Notables. — Abd el-Qadder Ould Saïd El-Hafian ; Ould Dahman (l'un des chefs du dernier soulèvement).

Zaouia. — Zaouïet Sidi Zouin, El-Hadder, SidiBou Zaïkin.

Eaux. — El-Guetatma, El-Hadder (60 brasses) ; citernes.

Sol. — Plaine et djebel Sidi Bou Zaïkin.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Doukkala à Safi par El-Jemaâ de Sehim.

Limites. — Nord : Bekhati et Oulad Amran (Doukkala). — Est : Ahmar. — Sud : Sehim. — Ouest : El-Idalaâ.

Sehim

Notables. — Ould El-Assal. Oulad Ben Brahim.

Marché. — El-Jemaâ de Sehim.

Zaouia. — Sidi Aïssa Ben Makhlouf.

Eaux. — El-Jemaâ (60 brasses) ; citernes.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Doukkala à Safi par El-Jemaâ.

Limites. — Nord : Chehali et El-Idalaâ. — Est : Ahmar. — Sud : Mouissat. — Ouest : El-Idalaâ, Alehcin.

Bekhati

Notable. — El-Hadj Bou Chaïb.

Marché. — El-Had.

Eaux. — Quelques puits de 60 brasses ; citernes.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Safi.

Voie de communication. — Route de Doukkala à Safi par El-Jemaâ.

Limites. — Nord : Doukkala (Oulad Amran). — Est : Doukkala (Oulad Amran). — Sud : Chehali, El-Idalaâ. — Ouest : Doukkala.

Oualidia (1)

Chef (f. f. de Qaïd). — Si El-Hachmi.

Village fortifié. — Oualidia de 40 à 50 maisons et 3 douars.

Statistique. — 40 à 50 maisons, 3 douars.

Eaux. — Sources et puits nombreux.

Sol. — Rocheux, sauf le long des lagunes.

Culture. — Céréales et potagers.

Débouché. — Safi et Mazagan.

Voie de communication. — Route de Safi à Mazagan par le littoral.

Limites. — Nord : Doukkala. — Est : Temra. — Djehouch. — Ouest : Océan.

(1) Les habitants de Oualidia relèvent d'un qaïd du Dar el-Magzen. Le dernier, qui n'est pas encore remplacé fut Si El-Mehdi El-Menebhi, ancien ministre de la Guerre.

Oualidia ne paie aucun impôt. Elle a la garde du littoral et la charge de la jumenterie du sultan située sur son territoire.

CHAPITRE XIII

AHMAR

La tribu de Ahmar forme 12 fractions :

Ahmar {
- El-Biahsa,
- El-Krarma,
- Riahma,
- Oulâd Saïd,
- Oulâd Brahim,
- Oulâd Iich,
- Ferjan,
- Oulâd Maachou,
- Jemadgha,
- Nouacir,
- Hedil,
- Riaïna.

El-Biahsa

Notable. — Mahjoub El-Aradi.

Organisation. — Maisons et douars.

Marché. — Et-Tnin.

Statistique. — 150 chevaux, 500 fusils, 800 feux.

Zaouias. — Sidi Bou Mehdi el-Ghaouti ; Zaouiet ben Hermet el-Allah.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Puits de 20 à 25 brasses.

Produits. — Céréales, pâturages.

Voie de communication. — Route de Safi.

Limites. — Nord : Doukkala. — Est : Rehamna. — Sud : Jenadgha. — Ouest : Krarma.

El-Krarma

Notable. — Messaoud ould el-Arbi ben Houmad.
Organisation. — Maisons et douars.
Statistique. — 100 chevaux, 400 fusils, 600 feux.
Zaouia. — Sidi Thami el-Loubiri.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Citernes et puits de 20 à 25 brasses.
Produits. — Céréales, pâturages.
Voie de communication. — Route de Safi.
Limites. — Nord : Abda. — Est : Biahsa. — Sud : Riaïna. — Ouest : Riaïna.

Riahma

Notable. — Qaddour ben Allou.
Organisation. — Maisons et douars.
Marché. — El-Hord et el-Arba.
Statistique. — 100 chevaux, 200 fusils, 300 feux.
Sol. — Plaine et Djebel Ighoud.
Eaux. — Sources et puits peu profonds.
Produits. — Céréales, pâturages.
Voie de communication. — Route de Safi.
Limites. — Nord : Abda. — Est : Krarma. — Sud : Riaïna ; Oulâd lich. — Ouest : Ferjan.

Oulad Saïd

Notable. — Si El-Amri.
Organisation. — Maisons et douars.
Marché. — El-Jema Sidi Chiker.
Statistique. — 50 chevaux, 200 fusils, 300 feux.
Zaouia. — Sidi Chiker ; Moul Chehiba.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Sources et Oued Tensift.
Produits. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Safi.

Limites. — Nord : Riaïna. — Est : Oulâd Maachou. — Sud : Oulâd Brahim. — Oulâd Iich.

Oulad Brahim

Statistique. — 30 chevaux, 150 fusils, 250 feux.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Sources et oued Tensift.

Produits. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Oulâd Saïd. — Est : Oudaïa. — Sud : Tekna. — Ouest : Ferjan.

Oulad Iich

Notable. — Si Allal ben Zìn.

Organisation. — Douars.

Statistique. — 20 chevaux, 150 fusils, 200 feux.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Sources et oued Tensift.

Produits. — Céréales.

Limites. — Nord : Riahma. — Est : Riaïna ; Oulâd Saïd. — Sud : Oulâd Brahim. — Ouest : Ferjan.

Ferjan

Notable. — Si Omar ben Hamadi.

Organisation. — Douars.

Statistique. — 60 chevaux, 200 fusils, 300 feux.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Sources ; puits de 3 à 4 brasses ; Oued Tensift ; Oued Chechaoua. La Zaouia de Hedil est enclavée dans cette fraction.

Limites. — Nord : Riahma. — Est : Oulâd Iich ; Oulâd Brahim. — Sud : Oulâd Beç-Çbaa. — Ouest : Chiadma.

Oulad Maachou

Notable. — Ould Heddi ben Danou.

Organisation. — Maisons ; douars.

Marché. — El-Khemis.

Statistique. — 150 chevaux, 300 fusils, 500 feux.

Zaouia. — Sidi Bou Mehdi.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Lac salé de Zima ; citernes ; puits de 6 à 10 brasses.

Produits. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Safi.

Limites. — Nord : Biahsa. — Est : Jenadgha. — Sud : Oulâd Brahim. — Ouest : Oulâd Saïd.

Jenadgha

Notable. — Ould ben Ba.

Organisation. — Douars.

Statistique. — 150 chevaux, 200 fusils, 400 feux.

Sol. — Plaine.

Produits. — Céréales.

Eaux. — Citernes ; puits de 20 brasses.

Limites. — Nord : Rhamna. — Est : Oulâd Maachou. — Sud : Oulâd Saïd. — Ouest : Riaïna.

Nouacer (Zaouia)

Notable. — Si Qacem ould Bel Qadi.

Organisation. — Maisons.

Marché. — El-Khemis.

Statistique. — 60 chevaux, 150 fusils, 300 feux.

Sol. — Vallée de l'Oued Chichaoua.

Eaux. — Oued Chichaoua.

Produits. — Vergers, céréales.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Cette zaouia située au bord de l'oued Chichaoua est située entre les Oulâd Beç-Çbaa et Tekna.

Hedil (Zaouia)

Notable. — Si Abd el-Qader bel Moqaddem.
Organisation. — Maisons.
Marché. — Et-Tnin.
Statistique. — 20 chevaux, 100 fusils, 200 feux.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Oued Chichaoua.
Cette zaouia est enclavée dans le territoire de Ferjan.

Riaïna

Statistique. — 20 chevaux, 150 fusils, 200 feux.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Puits de 4 à 6 brasses.
Produits. — Céréales.
Voie de communication. — Route de Safi.
Limites. — Nord : Krarma. — Est : Oulâd Saïd. — Sud : Oulâd Brahim. — Ouest : Oulâd Iich.

CHAPITRE XIV

REHAMNA

Pour ce qui concerne l'histoire et l'organisation sociale des Rehamna nous renvoyons le lecteur à l'étude très complète de M. Ed. Doutté (1). Nous nous occuperons seulement de l'organisation politique de cette importante et turbulente tribu.

Les Rehâmna se divisent en cinq *khoms* (cinquième).

Rehâmna { Brabich, Oulâd Slama, Selam El-Gherraba, Selam El-Arab, Oulâd Bou Bker.

Les limites de la tribu sont :

Au Nord : Doukkala, Beni Meskin. — A l'Est : Sraghna, Zemran. — Au Sud : Mesfioua ; Herbib. — A l'Ouest : Menabha ; Oulad Delim ; Haouara.

1° Brabich

Le khoms des Brabich se divise en onze fractions :

Brabich { Oulad Ghennan, Tloh, Oulad Abdallah, El-Alaka, Oulad Brahim, Mehazil,

(1) *Merrakech*. Comité de l'Afrique française.

Brabich { El-Anakir, El-Khrarba, El-Ghouanem, Beni-Hassan, Oulad Zebir.

Les limites du khoms sont :

Au Nord : Sraghna. — A l'Est : Zemran. — Au Sud : Oulâd Slama ; el-Gheraba. — A l'Ouest : Oulâd Bou Bker.

Nous donnons ci-dessous les renseignements que nous possédons sur ces fractions :

Oulad Ghennan

Notables. — Si Mbarek ; El-Hadj el-Mokhtar.

Douars.

Marché. — El-Had Ras el-Aïn.

Zaouia. — Sidi Ali.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Puits de 8 à 10 brasses de profondeur.

Cultures. — Céréales, pâturages.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Abdallah. — Est : Tloh. — Sud : Skoura. — Ouest : Oulad Brahim.

Tloh

Notable. — Ould Bou Sebnia.

Douars.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Canaux d'irrigation.

Cultures. — Céréales, pâturages.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Abdallah. — Est : Sraghna. — Sud : Ghouanem. — Ouest : Skoura ; Oulad Ghennan.

Oulad Abdallah

Notable. — Ould ben Taïbi.

Douars.

Marché. — Et-Tnin.

Zaouia. — Sidi Mohammed Merzouk.
Sol. — Collines Djebilet.
Eaux. — Puits de 7 à 10 brasses.
Cultures. — Céréales, pâturages.
Limites. — Nord : Sraghna. — Est : Tloh. — Sud : Oulad Ghennam. — Ouest : El-Alaka.

El-Alaka

Notables. — Tahar ben Ahmed ; qaïd el-Djilali.
Douars.
Marché. — Et-Tnin.
Sol. — Plaine couverte de jujubiers.
Eaux. — Puits de 70 à 80 brasses.
Culture. — Céréales, pâturages.
Limites. — Nord : Sraghna. — Est : Oulad Abdallah. — Sud : Oulad Brahim. — Ouest : Aït Moussi.

Oulad Brahim

Notable. — Ahmed Ould El-Kial.
Douars.
Zaouia. — Sidi Makhlouf.
Sol. — Collines Djebilet.
Eaux. — Oued et puits de 3 à 5 brasses.
Cultures. — Céréales, pâturages.
Limites. — Nord : El-Alaka. — Est : Oulad Ghennan. — Sud : Skoura. — Ouest : El-Anakir.

Mehazil

Notable. — Ahmed bel Djilali.
Douars.
Marché. — Et-Tnin, Sidi Bou Otman.
Zaouia. — Sidi Bou Otman.
Sol. — Collines Djebilet.

Eaux. — Puits de 3 à 5 brasses.
Cultures. — Céréales, pâturages.
Voie de communication. — Route de Merrakech.
Limites. — Nord : El-Anakir. — Est : Oulad Brahim. — Sud : Mekhalif. — Ouest : El-Khrarba.

El-Anakir

Notable. — Rahal bel Abbès.
Douars.
Sol. — Djebilet.
Eaux. — Puits de 5 à 10 brasses.
Cultures. — Céréales, pâturages.
Limites. — Nord : Oulad Brahim. — Est : Skoura. — Sud : Mekhalif. — Ouest : Mehazil.

El-Khrarba

Notables. — Si Qaddour; bel Lahsen.
Douars
Zaouia. — Sidi Mohammed ben Moumen.
Sol. — Djebilet.
Eaux. — Puits de 60 à 80 brasses.
Limites. — Nord : El-Alaka. — Est : Oulad Brahim ; Mehazil. — Sud : Mehazil. — Ouest : El-Gherraba.

El-Ghouanem

Notable. — Si Tahar bel Hadjani.
Douars.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Puits de 6 à 10 brasses.
Limites. — Nord : Sraghna. — Est : Zemran. — Sud : Mekhalif. — Ouest : Skoura.

2° Oulad Slama

Le Khoms des Oulad Slama se divise en vingt fractions :

Oulad Slama {
- Oulad Belaguid,
- Oulad Talha,
- Oulad Bou Aïssoum,
- Aït Tlil,
- Mekhalif,
- Oulad Mansour,
- Oulad Taleb,
- Skoura,
- Douar Ahmed Nah,
- Ahel Sidi Ali,
- Ahel Hadjoub,
- Aït Ibourk,
- Aït Taleb,
- El-Arabat,
- Ahel Mohammed Chaoui,
- Ahel el-Hezzaoui,
- Sehikat,
- El-Beghoula,
- Mtaguil.

Limites de Khoms. — Nord : Berabich. — Est : Mesfioua. — Sud : Merrakech ; Herbil. — Ouest : Menabha ; Selam El-Gheraba.

Oulad Belaguid

Notable. — Chîkh Brahim.

Douars.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Canaux d'irrigation.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Talha. — Est : Oulad Mansour. — Sud : Herbil. — Ouest : Oulad Bou Aïssoum.

Oulad Talha

Notable. — El-Hadj Mohammed.

Douars.

Sol. — Djebilet.

Eaux. — Puits de 7 à 15 brasses.

Limites. — Nord : Mekhalif. — Est : Oulad Mansour. — Sud : Oulàd Belaguid. — Ouest : Oulad Bou Aïssoum.

Oulad Bou Aïssoum

Notable. — Chîkh Jilali bel Mekki.

Douars.

Sol. — Djebilet.

Eaux. — Puits de 3 à 5 brasses.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Mazagan.

Limites. — Nord : Mekhalif. — Est : Oulad Talha ; Oulad Belaguid. — Sud : Herbil. — Ouest : Menabha.

Aït Tlil

Notable. — Si el-Ralhemi bel-Hadj.

Douars.

Sol. — Djebilet.

Eaux. — Puits de 8 à 15 brasses.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Mazagan.

Limites. — Nord : Aït Moussi. — Est : Oulad Bou Aïssoum. — Sud : Oulad Bou Aïssoum ; Menabha. — Ouest : El-Groun.

Mekhalif

Notable. — Chîkh Mohammed.

Douars.

Sol. — Djebilet.

Eaux. — Puits de 8 à 12 brasses.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Mazagan.

Limites. — Nord : El-Mehaliz ; Anakir ; Skoura. — Est : Oulad Mansour. — Sud : Oulad Talha. — Ouest : Aït Tlil.

Oulad Mansour

Notable. — Bel Mekki.

Douars.

Marché. — El-Jemaâ.
Zaouia. — Ben Sassi.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Canaux d'irrigation.
Voie de communication. — Route de El-Qelaâ.
Limites. — Nord : Mekhalif ; Ghoualem. — Est : Oulad Taleb. — Sud : Merrakech. — Ouest : Herbil.

Oulad Taleb

Notable. — Si Mbarek ben Ahmed.
Douars.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Canaux d'irrigation.
Limites. — Nord : Ghoualem. — Est : Mesfioua. — Sud : Merrakech. — Ouest : Oulad Mansour.

3° Selam el-Gheraba

Le khoms d'El-Gheraba se divise en six fractions :

El-Gheraba { Sehiqat, Aït Moussi, Arib Oulad Raho, El-Guerinat, El-Groun, Oulad Mbarek.

Les limites de ce khoms sont : Nord : El-Brabich. — Est : Oulad Slama. — Sud : Menabha. — Ouest : Selam El-Arab.

Sehiqat

Notable. — El-Mekki ben Jilali.
Douars.
Zaouia. — Zaouiet Bel-Garen.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Puits de 70 brasses.
Voie de communication. — Route de Mazagan.

Limite. — Nord : El-Berabich. — Est : El-Berabich. — Sud : Aït Moussi. — Ouest : Oulad Mbarek.

Aït Moussi

Notable. — Chîkh Salah.

Douars.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Puits de 20 à 25 brasses.

Voie de communication. — Route de Mazagan.

Limites. — Nord : Sehiqat. — Est : Berabich. — Sud : Herbil. — Ouest : El-Groun.

Arib Oulad Raho

Notable. — Chîkh Hamidat.

Douars.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Puits de 6 à 10 brasses.

Limites. — Nord : Berabich. — Est : Oulad Mbarek. — Sud : El-Grinat. — Ouest : Selam el-Arab.

El-Grinat

Notable. — Mohammed el-Hirat.

Douars.

Zaouia. — Sidi Ahmed ben Mahmoud.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Puits de 20 à 25 brasses.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Mazagan.

Limites. — Nord : Arib Oulad Raho. — Est : El-Groun. — Sud : Menabha. — Ouest : Selam el-Arab.

El-Groun

Notable. — Chîkh Qaddour.

Douars.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Puits de 50 à 60 brasses.

Limites. — Nord : Oulad Mbarek. — Est : Aït Moussi. — Sud : Menabha. — Ouest : El-Grinat.

Oulad Mbarek

Notable. — Chîkh el-Jilali.

Douars.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Puits de 30 à 40 brasses.

Limites. — Nord : Sraghna. — Est : Sehiqat. — Sud : El-Groun. — Ouest : Arib Oulad Raho.

4° Selam El-Arab

Le khoms de Selam el-Arab est divisé en dix-huit fractions :

Selam el-Arab:
- Oulad Bella,
- Oulad Jaber,
- Oulad Bou Cherit,
- Requibat,
- Nouadji,
- Oulad Bou Kedia,
- Mekichrat (1),
- Aït Yassin,
- Khelafa,
- Guedala,
- Nouidrat,
- Jeriouat,
- Torech,
- Aït Hennan,
- Aït Moussa ou Ahmed,
- Oulad Abid,
- Oulad Barka,
- Alouani.

Les limites du khoms sont :

Nord : Oulad Bou Bker. — Est : Selam El-Gheraba. — Sud : Hamar : Oulad Delim. — Ouest : Doukkala.

(1) Il y a désaccord entre les informants ; les uns divisent le khoms en sept fractions seulement, un autre y ajoute les onze dernières.

Oulad Bella

Notable. — Mohammed ben Merzouk.

Douars.

Marché. — Et-Tnin.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Puits de 3 brasses.

Limites. — Nord : Es-Sellel. — Est : Nouadji. — Sud : Menabha. — Ouest : Oulad Delil.

5° Oulad Bou Bker

Le khoms des Oulad Bou Bker se divise en vingt-deux fractions :

Oulad Bou Bker:
- Soualeh,
- Aït ben Chamekh,
- Oulad Ahmed ben Mbarek,
- Oulad Larbi ben Lahcen,
- Oulad Ahmed ben Jilali,
- Es-Sellel (1),
- Semihat,
- El-Foukra,
- Ahel el-Fouinin,
- Oulad Si Bou Yahia,
- Oulad el-Hadj Jilali,
- El-Kebabra,
- Chiadma,
- Mehammediin,
- Oulad Bab Aïssa,
- Oulad Sidi el-Behilil,
- El-Qçar,
- El-Djeloud,
- Cheïbat,
- El-Khemilat,
- Ahel Reguita.
- Oulad Brahim.

(1) La majorité des informants borne la division du khoms aux six premières fractions.

Les limites de ce khoms sont :

Nord : Sraghna. — Est : El-Berabich. — Sud : Selam el-Arab. — Ouest : Doukkala.

CHAPITRE XV

SRAGHNA (Srar'na)

La tribu des Sraghna est d'origine berbère. Elle est l'une des plus turbulentes de cette région. Depuis 1903 le qaïd du Glaoui est aux prises avec elle. Elle a tenté de détruire la qaçba de son qaïd, Bel Moudden. Une mahalla chérifienne, appuyée par les frères de Sid el-Madani, a rétabli l'ordre (1905).

Lors du soulèvement de Mouley el-Hafid les Sraghna ont pris position contre lui, par rancune contre son beau-père et allaf le qaïd du Glaoui.

Le jour même où Mouley el-Hafid sortit de Merrakech pour se porter contre Mazagan une partie de Sraghna pénétra, à Tamellall, près de Sidi Rehal, dans la qaçba du qaïd Bel Feïda et le massacra. Mouley el-Hafid dut faire face à cette agression. Il a passé le mois de janvier 1908 à combattre les Sraghna et à négocier avec eux et leurs alliés les Tadla et les Beni Meskin que le Chérif de Bou el-Djad avait, à l'instigation de notre consul de Casablanca, ligués contre l'usurpateur.

Les alliés ordinaires de Sraghna sont Zemran et Entifa ; ses ennemis habituels sont : Glaoua et Rehamna.

La tribu de Sraghna est divisée en cinq khoms qui sont :

Sraghna — Ahel El-Ghaba — El-Halafat, El-Ararcha, Oulad Hammou, Oulad Sbih, Oulad Zerrad.

Sraghna	Ahel el-Oued	Oulad Cherqi, Oulad Bougrin, Beni Amer, Oulad Ahmed, Ounasda.
	Zaouia	Oulad Bou Ali, Fraïta, Dzouz, Atamna. Oulad Yaqoub.
	Bou Haoula	Oulad Tahla, Oulad Ouggad, Fetnasa, Oulad Khira. Hammadna.
	Djebbala	Oulad Khellouf, Senhadja, Entifa, Ahel Bezou, Aït Messat, Aït Ayat, Aït Atab.

Les limites de Sraghna sont :

Nord : Beni Meskin ; Tadla. — Est : Demnat ; Glaoua. — Sud : Zemran ; Rehamna. — Ouest : Rehamna.

1° Ahel el-Ghaba

Le khoms d'Ahel el-Ghaba se divise en cinq fractions ; il a pour limites :

Nord : Ben Meskin. — Est : Zaouia. — Sud : Zemna. — Ouest : Rehamna.

El-Halafat

Notables. — Ali ben Kourata ; El Hadj el-Mati.

Organisation. — Douars et quelques maisons.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Canaux.

Culture. — Céréales.

Voie de communication. — Route de El-Qelâa à Mazagan.

Limites. — Nord : El-Ararcha. — Est : Oulad Hammou. — Sud : Oulad Sbih. — Ouest : Rehamna.

El-Ararcha

Notables. — Boulaïd ; Ben Aredj.

Organisation. — Douars.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Source d'Aïn Gaïnou, située sur le territoire de Zemran, amenée par une canalisation jusqu'à El-Qelâa.

Voie de communication. — Route d'El-Qelaâ à Sidi Rahal.

Limites. — Nord : Oulad Zerrad. — Est : Oulad Hammou. — Sud : El-Halafat. — Ouest : Rhamna.

Oulad Hammou

Notables. — Bel Kouied ; Si Mohammed Ben Kadj.

Sol. — Plaine.

Eaux. — Canal de Gaïnou.

Culture. — Céréales

Voie de communication. — Route d'El-Qelaâ à Mechra ech-Chaïr.

Limites. — Nord : El-Hadra ; El-Khela (terres vagues). — Est : Oulad Bougrin ; Dzouz. — Sud : Oulad Sbih. — Ouest : El-Ararcha.

Oulad Sbih

Notables. — Chîkh Allal ; Bel Arouci.

Organisation. — Douars.

Marché. — Et-Tnin.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Quatre puits de 12 à 30 brasses.

Voie de communication. — Route de Merrakech à El-Qelâa.

Limites. — Nord : Oulad Hammou. — Est : El-Qelâa. — Sud : Rhamna. — Ouest : El-Halafat.

Oulad Zerrad

Notables. — El-Hadj Rahal ; El-Arbi ben Chellah.
Organisation. — Douars.
Marché. — El-Had.
Sol. — Plaine.
Culture. — Céréales.
Eaux. — Puits de 16 à 20 brasses.
Limites. — Nord : Oulad Cherqi. — Est : Oulad Bougrin. — Sud : El-Ararcha. — Ouest : Rehamna.

2° Ahel el-Oued

Le khoms d'Ahel el-Oued se divise en cinq fractions ; il a pour limites : Nord : Beni Meskin. — Est : Djebbala. — Sud : Zaouia. — Ouest : Ahel el-Ghaba.

Oulad Cherqi

Notables. — El-Hassan ; Ould Allal.
Organisation. — Plusieurs petits villages.
Marché. — El-Arba.
Zaouia. — Sidi Bou Mohammed Salah.
Sol. — Plaine.
Culture. — Céréales.
Eaux. — Puits de 16 à 20 brasses.
Voie de communication. — Route de Merrakech à Tadla.
Limites. — Nord : Beni Meskin. — Est : Beni Amer. — Sud : Oulad Bougrin. — Ouest : Oulad Zerrad.

Oulad Bougrin

Notables. — Mbarek bel-Ghendour ; El-Arbi ben Doua.
Organisation. — Douars.
Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Canal et puits de 25 brasses.

Voie de communication. — Route d'El-Qelâa aux Beni Meskin.

Limites. — Nord : Beni Amer. — Est : Ounasda. — Sud : Oulad Yaqoub. — Ouest : Oulad Hammou.

Beni Amer

Notable. — Ben Haddou.

Organisation. — Douars.

Marché. — El-Arba.

Statistique. — 35 chevaux, 150 fusils, 200 feux.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Canal.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Beni Meskin. — Est : Oulad Ahmed. — Sud : Aounasda. — Ouest : Ouad Cherqi.

Oulad Ahmed

Notables. — El-Hadj Rahal ; Ould el-Mesfar.

Organisation. — Douars.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eau. — Canal.

Limites. — Nord : Tadla. — Est : Senhadja. — Sud : Oulad Bou Ali. — Ouest : Beni Amer.

Ounasda

Organisation. — Village d'El-Qçar.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Canal.

Limites. — Nord : Beni Amer. — Est : Oulad Ahmed. — Sud : Oulad Yaqoub. — Ouest : Oulad Bougrin.

3° Zaouia

Le khoms d'ez-Zaouia se divise en cinq fractions ; ses limites sont :

Nord : Ahel el-Oued. — Est : Bouaoula. — Sud : Zemran. — Ouest : Ahel el-Ghaba.

Oulad Bou Ali

Notables. — Si Ahmed bel Hassan ; Si Regragui.

Organisation. — Douars.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales, jardins.

Eaux. — Rivière.

Voie de communication. — Route d'El-Qelâa à Tadla.

Limites. — Nord : Oulad Ahmed. — Est : Oulad Khîra. — Sud : Atamna. — Ouest : Oulad Yaqoub.

Fraïta

Notables. — Ould Si Ali ; Si Fatah.

Organisation. — Douars et maisons.

Marché. — El-Had.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales et jardins.

Eaux. — Rivière.

Limites. — Nord : Atamna ; Dzouz. — Est : Oulad Tahla. — Sud : Zemran. — Ouest : Dzouz.

Dzouz

Notable. — El-Hadj Mbarek.

Organisation. — Douars.

Sol. — Plaine et collines.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Source d'Aïn Dzouzia, et puits de 8 brasses.

Limites. — Nord : Oulad Yaqoub. — Est : Oulad Bou Ali. — Sud : Fraïta. — Ouest : Oulad Sbih ; Oulad Hammou.

Atamna

Notables. — Bel Bahloul ; Ben Yeffou.

Organisation. — Douars et quelques maisons.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Canal.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Bou Ali. — Est : Oulad Tahla. — Sud : Fraïta. — Ouest : Fraïta.

Oulad Yaqoub

Notable. — Si Mohammed ben Qaddour.

Organisation. — Douars et une maison.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales et jardins.

Eaux. — Rivière et puits de 10 brasses.

Limites. — Nord : Ounasda. — Est : Oulad Bou Ali. — Sud : Dzouz. — Ouest : Dzouz.

4° Bou Haoula

Le khoms de Bou Haoula se divise en cinq fractions ; ses limites sont :

Nord : Djebbala. — Est : Glaoua. — Sud : Zemran. — Ouest : Zaouia.

Oulad Tahla

Notable. — El-Hadj Mohammed ben Amran.

Organisation. — Douars.

Sol. — Plaine.

Culture. — Vergers et céréale.

Eaux. — Rivière.

Limites. — Nord : Atamna. — Est : Oulad Ouggad. — Sud : Zemran. — Ouest : Fraïta.

Oulad Ouggad

Notable. — Si el-Arbi ben Ali.

Organisation. — Douars.

Zaouia. — Sidi Tounsi.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Rivière.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Fetnassa. — Est : Glaoua. — Sud : Oulad Tahla. — Ouest : Atuma.

Fetnasa

Notables. — Qaïd Ahmed en-Najini; Si Mohammed ben Amran.

Organisation. — Douars.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Canal.

Limites. — Nord : Hamadna. — Est : Demnat. — Sud : Oulad Ouggad. — Ouest : Oulad Khîra.

Oulad Khira

Notable. — El-Yamini Ould Hadj Saïd.

Organisation. — Douars.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Eaux. — Rivière.

Limites. — Nord : Senhadja. — Est : Oulad Khellouf. — Sud : Hamadna. — Ouest : Oulad Bou Ali.

Hammadna

Notables. — Mahjoub ben Feddoul ; Si Mohammed ben Abbou ; Bou Guetib ; qaïd Bel Moudden.

Organisation. — Douars et maisons.

Marché. — El-Arba.

Sol. — Plaine.

Culture. — Oliviers et céréales.

Eaux. — Source Aïn el-Arba.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Khellouf. — Est : Demnat. — Sud : Fetnassa. — Ouest : Oulad Khîra.

5° Djebbala

Le khoms des Djebbala est divisé en sept fractions ; mais les fractions montagnardes de ce khoms sont presque toujours insoumises. Nous en donnons ici l'organisation d'après nos informateurs du Bled el-Maghzen ; on verra plus loin l'organisation particulière de certaines de ces fractions telle que nous l'avons recueillie sur place.

Les limites des Djebbala sont :

Nord : Tadla. — Est : Demnat : Glaoua. — Sud : Bouhaoula. — Ouest : Zaouia.

Oulad Khellouf

Notables. — Si Mohammed ben Ahmed ; El Hadj Allal bel Khadir.

Organisation. — Douars et maisons.

Sol. — Plaine.

Culture. — Oliviers, céréales.

Eaux. — Oued Ifechtan.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Senhadja. — Est : Demnat. — Sud : Hamaradna. — Ouest : Senhadja.

Senhadja

Notables. — Si Mohammed ben Allal ; El-Hadj Rahal ; Ben Saïd.

Organisation. — Maisons et douars.

Sol. — Plaine.

Culture. — Oliviers et céréales.

Eaux. — Puits de 12 à 16 brasses.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Limites. — Nord : Ahel Bezou ; Entifa. — Est : Demnat. — Sud : Demnat. — Ouest : Ahel Bezou ; Oulad Ahmed.

Entifa (Ntafa)

Notables. — Mohammed Zenagui ; Kourmach.

Organisation. — Petits villages.

Marché. — Et-Tnin.

Sol. — Montagnes.

Culture. — Oliviers, céréales.

Eaux. — Sources nombreuses.

Limites. — Nord : Aït Atab. — Est : Demnat. — Sud : Senhadja. — Ouest : Ahel Bezou.

Ahel Bezou

Notables. — El-Hadj Mohammed ould Aârab.

Organisation. — Village de Bezou.

Zaouia. — Médersa.

Sol. — Montagnes.

Culture. — Jardins, céréales.

Eaux. — Sources.

Limites. — Nord : Tadla. — Est : Aït Atab, Entifa. — Sud : Senhadja. — Ouest : Tadla.

Aït Messat

Marché. — El-Arba.

Sol. — Montagnes.

Culture. — Jardins et céréales.

Eaux. — Sources.

Limites. — Nord : Aït Azat. — Est : Demnat. — Sud : Aït Atab. — Ouest : Tadla.

Aït Ayat

Organisation. — Petits villages.

Sol. — Montagnes.

Culture. — Jardins et céréales.

Eaux. — Sources.

Limites. — Nord : Tadla. — Est : Demnat. — Sud : Aït Messat. — Ouest : Tadla.

Aït Atab

Notables. — Ouchen ; Ould Ahmidou Ali.

Organisation. — Petits villages.

Marché. — El-Khemis.

Sol. — Montagnes.

Culture. — Jardins, céréales.

Eaux. — Oued el-Abid ; canaux.

Limites. — Nord : Aït Messat. — Est : Demnat. — Sud : Entifa. — Ouest : Ahel Bezou.

CHAPITRE XVI

TRIBUS DU HAUT-ATLAS

AIT MEGHRAD (Merrad)

Les Aït Meghrad sont des Imaziren. Ils parlent le Tamazirt, mais leur voisinage du Tafilelt les oblige à de fréquentes relations avec des voyageurs Arabes. Ils vivent en *qçour* indépendants les uns des autres. Chaque *qçar* est administré par un *chîkh el-'âm* élu par la jema'a. En cas de guerre les qçour qui prennent les armes nomment un *chîkh afella* pour une durée déterminée.

Organisation politique des Aït Meghrad

Aït Meghrad	Aït Mhamd, Aït ou Lroum, Iibib, Aït Amer ou Mançour, Aït Issa bou Izzem, Aït Ayyoub, Aït Amer ou Gahi.

Les *qçour* des Aït Meghrad s'échelonnent dans les vallées. La nomenclature suivante mentionne seulement les *qçour* situés le long de l'oued Taria et de l'oued Reris.

Amougger (Confluent des deux branches dont est formé l'oued Taria).	Tacheggacht, Aït ben Sîd, El-Mrabten.

Adzeddi.

Atsaoudeddît.
Ouimiden.

Semgat (200 habitants, pas de juifs).	Dcher el-Kebir, Aït Sleman, Aït Cheou, Aït Hemmi, Aït Ayyoub, Aït bou Izzem.

Melouan.
Aït Sìd ou Ali.
Amellak.
Thalmouth.
Lahron.
Thahemdounth.
El-Qçar el-Kebir.
Igran (el-Fdaden).
Aït Brahim.
Timezguit.
Asefla.

Tadiroust	Hemmou Aourir, Dcher ech-chérif, El-H'erth, Zenba, Thazgareth, El-Borj.

Thaleth Thafraout.

L'oued Taria prend ensuite le nom d'oued Reris (Gheris) et arrose l'oasis du même nom, formé des *qçour* suivants :

Dcher Jdid.
Meggamen (bâti par le maghzen).
Aït Iahya ou Otman.
Irrir.
Aït Guetto.
Izerrar.
El-Herrath.
Goulmima.

Aït Moch.
Thakatherth.
Bouthenfith.
Gaouz.
Ech-Chorfa.
Aït Omm ou Iahya.
Aït Iaaqoub.
Khlil.
Aït Sidi Amer.
Tounfit (4 qçour).

AIT ATTA

Les Aït Atta sont des Imaziren. Leur territoire, limité à l'Est par le Tafilelt, au Nord par les Aït Iahya, les Zenaga, et les Aït Meghrad, à l'Ouest par les tribus chleuhs de Zguid et de la Feija, est sans limite précise du côté du Sud. Ils vivent en qçour le long des vallées et font paître leurs troupeaux dans l'Anti-Atlas et dans le Sahara. Tribu puissante, riche, cavalière, ils sont redoutés de leurs voisins. Ils se considèrent comme une caste supérieure, une aristocratie. Ils méprisent les Berbères de la montagne, auxquels ils donnent le surnom de *chleuh*, parce que, disent-ils, leur façon de parler fait croire qu'ils ont la langue tordue, *chellha*. Les haratin et les nègres sont leurs esclaves ; ils exploitent les juifs, et n'ont de respect que pour l'autorité religieuse du chérif de Tamesloht.

Organisation politique des Aït Atta

Aït Atta.	Aït Ounir.	2.500 fusils.	
	Aït Ouallal.		
	Aït Ouâhlèm.	Aït Hassou.	3.000 fusils.
		Aït Merzoui.	
	Aït ou Nebghi, 1.000 fusils.		
	Aït Isfoul, 1.500 fusils.		
	Aït Iazza.	Aït el-Fersi.	1.500 fusils.
		Aït Issa Mezzé.	

La statistique des qçour des Aït Atta est essentiellement varia-

ble. Des guerres continuelles modifient la carte politique de ces régions.

Nous en donnerons une idée en disant que la plupart des qçour du Reris ont changé trois fois de maître en ces dernières années. Conquis sur les Aït Meghrad par les Aït Atta, ils sont revenus à leurs anciens maîtres, mais les Aït Atta se préparent à les reprendre, et nous les énumérons ici sans avoir pu connaître le résultat de la dernière campagne.

Oussikis-Msemrir.	Aït ou Nebghi, Ouaatab, Aït Ounir, El-Jdid, Aqdîm, Tiadadat.
Çarro	Tinnou, Ouerchan, Aït el-Fersi, Irrem, Aït Marcet, Tagdilt, Imiterr. Tirermatin (2 qçour).
Thodra	Tabesbasseth, Tarzout, Tadafalt, Ichtat, Touzouka, Toulouìn.
Amara	Igli, Merroutcha, Mellab, Outouri.
Reris	Maggaman, Aït Iahya ou Otman, I'rerrer, Tiouanin, Izerraren,

Reris	Aït Guetto,
	Oulmima,
	Ikherrazen,
	Aït Moch,
	Takaterth,
	Herrouir,
	Bouthenfith,
	Iygaouz,
	Aït Hammou ou Lhasen,
	Aït Iaaqoub,
	Akhlil,
	Sidi Moussa ou Issa,
	Tsourza.
Er-Reteb	Aït ou Nebghi,
	Zaouia de Mekis,
	Aït Iahya ou Gayyour,
	Jramna,
	Oulad Issa,
	Aït Chach,
	Tiguedrin,
	El-Gara,
	Aït Amira (2 qçour),
	Takhiamth,
	Er-Rbît,
	El-Blarma,
	Zaouiaou Yensou,
	Zaouia Tazouggarth,
	El-Marka,
	Tamarkith,
	Tabettahith.
Tafilelt	Mezguida (Aït ou Nebghi).
Fzou	Aït Ichchou,
	Aït Hossaïn,
	Aït Iaoui,
	Aït ou Mnaçf.
Riy	Abd el-Aziz,
	Alennif.

El-Haçayya	el-Hazban,
	Tazegzaouth,
	Aït Haddou,
	Ihandar,
	El-Facht,
	Amda.
Ajmou ou Tarbalt	Tichemmoumin,
	Mejran,
	Aaddan,
	Tifekhsit,
	Tiqechcha,
	Zagour,
	Tharoulit,
	Tharenbouth,
	Aït Hammi,
	Beberou,
	Aït Izzo.
Tazzarin	Boubri,
	Aït Chib,
	Ithouthaouen,
	Izakhennioucn,
	Thassakhth n'Ikhennioucn,
	Aït Arla,
	Igouthern,
	Aït ben Merdi.
Mlal	Aït Abbou,
	Aït Daoua,
Dâdes	Iattachen.
	Aït Lahsin,
	Aït Ouzzin,
	Aït Boulman,
	Aït Alouan,
	Aït Sloullou,
	Boulman.
En-Neqoub	Aït Ouzzin,
	Aït Mesaoud,
	Tnoumrith,

En Neqoub { Abdi,
Tamsahlet,
Aït Ouaazin.

Ben Dlala { Hemchan,
Aït Iahya ou Moussa.

Amzrou (400 fusils, autrefois au Maghzen).

Ez-Zerouan (Aït Ounir).

Bou Dnib (2 qçour).

Tiguit { Talektaout,
Urrem n'Aït Isfou.
Aït Kherdi,
Aït Izzo,
Er-Riabi.

El-Mhamid { Bounou n'Aït Alouan,
Er-Reba,
Tiraf,
Aït Issa ou Brahim.

CHAPITRE XVII

QAIDAT DU GLAOUI

Aït Abdi

Tribu berbère (Braber); parle le Tamazirt; est indépendante. Tasraft en est le centre, on lui donne également le nom de Tinjaf ou Timjgâren. Les Aït Abdi sont montagnards. Ils cultivent les vallées et font paître leurs troupeaux dans la montagne. Ils exploitent une mine de sel située non loin de Taseraft. Ils font partie du même leff que les Aït Soukhman.

Organisation politique des Aït Abdi.

Aït Abdi	1er leff	Aït er-Robaa,
		Aït ou Aferd (Taferda).
	2e leff	Aït Ouarad,
		Aït Boulman (Tazeraft).

Ed-Dir

Enumération des tribus du Dir (versant septentrional) du Moyen-Atlas, des sources de l'Oued Oum er-Rebìa à la Qaçba des Beni Mellal (Renseignements fournis par Sid Ali Amhaouch) (1).

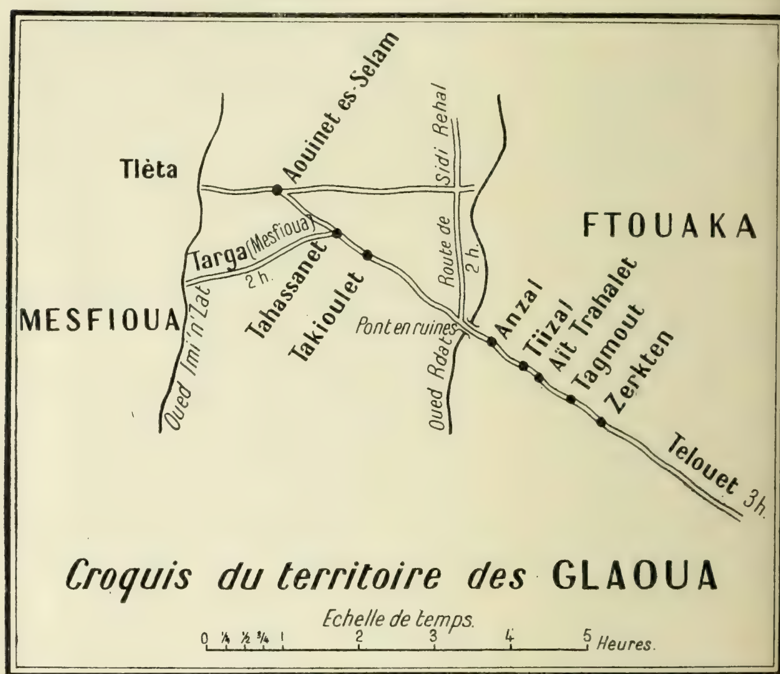
Aït Ihand (le centre principal en est le Marabout de Sidi Youssef).

Aït Ichcheqqeren	Aït Abd el-Krîm,
	Aït Mechchân (centre principal El-Qbab Leqbab).
	Aït bou Yaqoûb ou Issa,
	Aït Ahmed ou Issa,
	Aït bou Brahim,
	Aït Içhaq,
	Aït bou Melal.

(1) Voir Première partie, page 59.

Aït Houdi	Aït abd en-Noûr, Aït Gtêf, Imhouach.
Aït Ouirra	Aït Sìd, Aït Yaqoub.
Aït Soukhman	Aït Mhamed, Aït abd Louli, Aït Sìd.

Qaçba Beni Mellal.



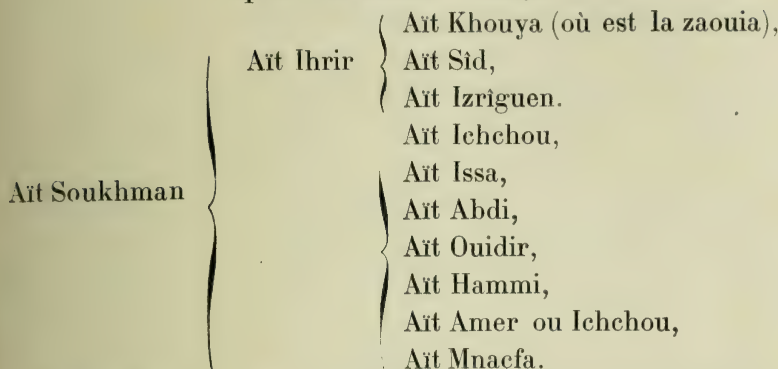
Aït Soukhman

Tribu berbère (Braber) ; se vante de n'avoir jamais eu de contact avec le Maghzen. Reconnaît pour ancêtre éponyme un esclave de Mouley Abd el-Qader el-Djalni nommé Soukhman. Son origine remonte donc au XII[e] siècle de l'ère chrétienne.

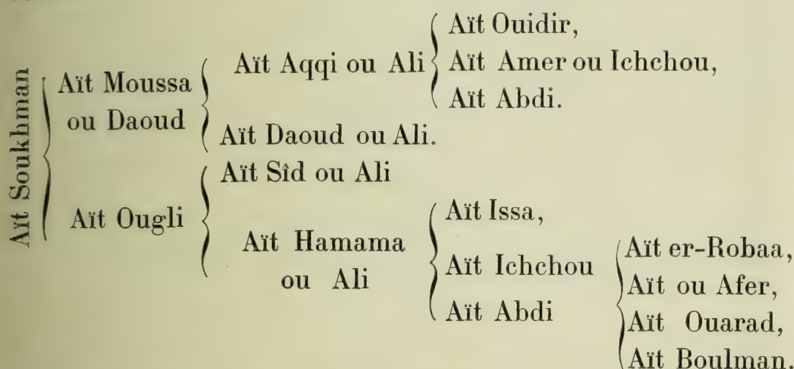
Nous avons deux versions de son organisation politique. L'une nous fut fournie par Sid Hsaïen, chérif d'Ahançal ; l'autre par le célèbre et savant chérif Sid Ali Amhaouch. La qualité de nos informants nous oblige à exposer les deux systèmes.

Organisation politique des Aït Soukhman

D'après Sid Hsaïen Ahançal.



D'après Sidi Ali Amhaouch les Aït Soukhman se divisent en deux *leffs* : Aït Moussa ou Daoud et Aït Ougli. Chacun de ces leffs se subdivise en deux *clans* : Aït Haqqi ou Ali et Aït Hmama ou Ali.



Les Aït Daoud ou Ali et les Aït Sîd ou Ali sont deux fractions issues du même aïeul ; elles sont actuellement en guerre.

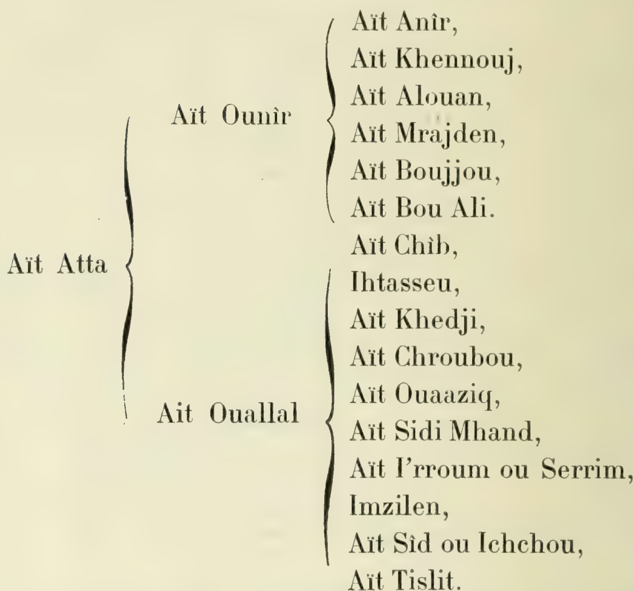
Aït Atta

Les Aït Atta sont des Imaziren, ils parlent exclusivement le Tamazirt. Leur chef est un *chîkh annuel*, choisi dans chacune des fractions successivement, et sacré par un *agouram*, c'est-à-dire par un marabout.

La *Jemâá* se tient les jours de marché et contrôle l'administration du chîkh. Les Aït Atta ont deux marchés hebdomadaires : el-Had et el-Jema.

La tribu est partagée en deux *leffs* : celui de la plaine, Aït Ounîr ; celui de la montagne, Aït Ouallal.

Organisation politique des Aït Atta



Les Aït Bou Ali, Aït Sidi Mhaud et Aït I'rroum ou Serrim, sont dits *Igourrâmen* ; ce sont des familles maraboutiques.

Aït Atab

Tribu d'Imaziren indépendants. Elle fit, comme sa voisine d'Aït Messat, acte de soumission vis-à-vis de Mouley el-Hassen. Elle lui fit hommage de 500 mules lors du passage de l'expédition du Tafilelt, en 1894.

Depuis ce temps son chef, le Qaïd Haddou ben Hossaïen el-Bouzidi, qui réside à Inguert, continue d'administrer la tribu, et entretient avec le Maghzen des relations épistolaires (1). Il a pour *Khalifa* son frère Addi.

(1) Voir *Documents*.

Les Aït Atab font partie du même *leff* que les Aït Messat de la plaine, que les Guettioua et les Aït Taguella, contre le *leff* d'Entifa et des Aït Messat de la montagne (1).

Organisation politique des Aït Atab

Aït Atab { Aït Bou Zid,
Ahel el-Oued,
Iqadoucen.

Les Aït Bou Zid forment la fraction la plus puissante ; ils ont environ 1.200 feux. Ils sont en ce moment en guerre avec leurs voisins les Aït Atta.

Aït Messat

Les Aït Messat sont Imaziren ; ils parlent exclusivement la langue tamazirt. La légende leur donne une origine chrétienne. Voici cette légende, telle que le chérif d'Ahançal nous l'a contée : La fraction la plus ancienne de la tribu est celle des Aït Içha. L'ancêtre éponyme, Içha, était fils d'une mère chrétienne et d'un Arabe établi dans ces régions. Cette chrétienne, nommée Qechtellou, était la fille d'un seigneur chrétien du nom de Ad. Elle eut une sœur, nommée Todra, dont descendent les gens de Todra.

Or un soir le grand saint, Sidi Sid Ahançal, patron du pays, vint visiter la tribu d'Aït Messat. Nul ne voulut l'héberger. Seul le mari de la chrétienne lui fit accueil.

Il était pauvre, et n'avait pour tout bien qu'un troupeau de sept chèvres ; chaque jour il en égorgeait une pour le repas de son hôte. Le septième jour, son fils, qui depuis longtemps était malade, expira. Au souper, Sidi Sîd Ahançal, étonné de ne plus voir l'enfant, s'enquit de son état, et, l'Arabe, pour ne point troubler le repas de son hôte, répondit qu'il était indisposé.

— *Çheyyeh* (2), *il se porte bien*, répliqua le saint.

(1) Voir *Documents*.

(2) Çheyyeh, diminutif de Çahih, qui signifie : étant en bonne santé.

Et l'enfant se leva sur son séant. On lui donna le nom de Çheyyeh, qui plus tard s'altéra et devint Içha.

La tribu d'Aït Messat est *Siba* ; le dernier contact qu'elle eut avec le Maghzen fut lors du passage de Mouley el-Hassen allant au Tafilelt. La tribu jugea prudent de rendre hommage au grand Sultan ; elle lui offrit une magnifique *ziara* de 700 mules. Le Sultan fit acte de suzeraineté, leva des impôts, se fit escorter par un contingent de notables, et nomma quelques qaïds. Depuis lors les Aït Messat ont rompu avec le Maghzen. Ils n'ont plus de qaïds. Chaque fraction a son *chîkh*, les Aït Tferkel en ont deux. Ces Chioukh jouissent des prérogatives ordinaires, et exercent le droit coutumier. La seule particularité dans leurs attributions consiste en l'exercice *successif* du droit de police par chacun des chioukh (ceux de Aït Tferkel comptant pour un seul) sur l'unique marché de Aït Messat, el-Khemis Aït Ikhleft (Khlift).

Les Aït Messat ne tolèrent pas l'installation du mellah juif sur leur territoire, mais les israélites peuvent venir au marché, y faire du commerce et y pratiquer leurs industries. Les bijoutiers séjournent même parfois deux ou trois mois chez des clients riches qui les emploient.

La tribu d'Aït Messat est divisée en deux *leffs* :

Aït Messat	1er leff	Aït ou Tferkel,
		Aït ou Goudîd,
	2e leff	Aït Mhand,
		Aït Içha.

Le nom d'Aït Messat est plus particulièrement employé pour désigner le premier leff, les fractions du deuxième étant désignées par leur nom générique.

Les alliances de ces deux *leffs* des Aït Messat sont la résultante de leur situation géographique. Le premier leff, habitant la plaine, fait cause commune avec les Aït Atab, les Aït Bou Zîd, Guettioua et Aït Taguella. Le deuxième leff, habitant la montagne, est du parti d'Entifa.

Organisation politique d'Aït Messat

- Aït Messat
  - 1er leff
    - Aït ou Tferkel.
      - Ibararen,
      - Aït Aballa (Abd Allah),
      - Aït Arfa,
      - Aït Khlift (lkhleft).
    - Aït ou Goudîd
      - Aït Azroumli
      - Aït ou Fezza
        - Aït Ouâzzodh,
        - Aït Idzir,
        - Aït Sîd,
        - Iqejjâm,
        - Aït Berka,
        - Aït en-Neçf,
        - Aït Issa.
  - 2e leff
    - Aït Mhand.
    - Aït Içha.
      - Aït Mhamed ou Sîd,
      - Aït Issa,
      - Iamoumen,
      - Aït Mejjout,
      - Aït Hsi,
      - Aït Izerouâl.

Entifa (berb. *Intifen*)

La tribu d'Entifa est Imaziren. Elle est en ce moment *Siba*, c'est-à-dire insoumise. Le Maghzen lui avait imposé un qaïd, Ould Si Abd Allah ez-Zenagui. Ses exactions furent telles que la tribu se révolta, obligeant le qaïd à s'enfuir chez les Aït Atab. Sa succession fut sollicitée par un berbère du nom d'Aberrâh, qui vint à Fez demander au sultan une lettre d'intronisation au qaïdat d'Entifa. La lettre obtenue il rentrait dans son nouveau commandement, quand le qaïd du Glaoui le fit arrêter et incarcérer, et nomma à sa place Si Çalah ben Mohammed Aourâr (1) dont l'autorité est bien précaire à l'heure où nous traversons sa tribu.

(1) Voir *Documents*.

Organisation politique d'Entifa.

- Entifa
  - Aït Taguella
    - Tamchegdân,
    - El-Maoudhaa,
  - Rfala,
  - Ahel Bzou,
  - Aït Omras,
  - Aït Hassan,
  - Zenaga,
  - El-Atamna,
  - Foum el-Jema,
  - Skoura,
  - Larbia.

Lors de notre passage la fraction d'Aït Taguella a rompu avec Entifa, elle fait partie du *leff* d'Aït Messat. Les deux *ikhs* d'Aït Taguella ont environ 500 fusils. Leur *Jemâa* est composée de douze notables et dirigée par le Chîkh Ali ou Mzîl. Leur mellah contient 35 *taka*, c'est-à-dire 35 feux (*le taka* est l'équivalent du *kânoûn* arabe).

Oultana

Le territoire d'Oultana est le commandement du qaïd de Demnat. Les habitants sont des Imaziren, parlent la langue tamazirt et ne comprennent l'Arabe que sur les confins de la plaine de Merrakech.

La qbila est divisée en sept khoms :

- Oultana.
  - Taoudanoust. Demnat.
    - Qaçba,
    - Igadaïn,
    - Ifettan,
    - Mellah.
  - Guettioua.
    - Aït Blal,
    - Aït Mhamd,
    - Aït Majten,
    - Bou Antar.
      - Aït Zmirkou.
      - Aït Kerouel.
  - Aït Chitachen,
  - Aït Iouarîdhen,
  - Ghezeff,
  - Fetouaka.

Oultana situé aux confins du Bled el-Maghzen est le théâtre où se nouent toutes les intrigues, où se dénouent toutes les querelles entre les tribus insoumises et le sultan. Oultana est la proie du vainqueur. Il fait partie actuellement du leff Siba (1) avec les Aït Taguella, Entifa, Aït en-Neçf, Aït bou Zid, Aït Messat.

Les limites d'Oultana sont :

Nord : Sraghna (route de Fès). — Est : Oued el-Akhdar. — Sud : Glaoua (oued Taçaout). — Ouest : Ghejedama.

Taoudanoust (Outaoudanoust).

Ce khoms est le plus riche. Demnat en fait partie.

Notables. — El-Hadj el-Arbi ; bel Hadj Ali ; bou Nekhilat ; Si Mansour ben Afkir.

Villages. — Sour ; Aït Zadmen ; Aït Hassaïn.

Zaouia. — Sidi Yahia.

Sol. — Plaine et montagnes.

Eaux. — Rivières, canaux d'irrigation.

Produits. — Céréales, vergers, oliviers.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Fès, route de Demnat à Merrakech.

Limites. — Nord : Sraghna. — Est : Aït Majten. — Sud : Kerouel ; Demnat. — Ouest : Fetouaka.

Demnat (2)

Notables. — Si Ali Chaïah ; Hadj Mohammed ; Adjebli ; Si Mohammed Chebani.

Organisation. — La ville est partagée en quatre quartiers : Qaçba, Igadaïn, Ifettan, Mellah. Plusieurs villages l'entourent : Aït Maïat, Zouaiet Oumghar, etc...

Zaouia. — Oumghar.

Limites. Nord : Ahel Taouadanous. — Est : Kerouel. — Sud : Aït Chitachen. — Ouest : Fetouaka.

(1) Voir *Documents*.

(2) Voir Première partie, pages 19 à 23.

Guettioua (1).

Le khoms de Guettioua est le plus puissant d'Oultana.

Notables. — El-Hadj Mohammed Ahadri ; Si Mohammed Ighil.

Villages. — Aoula ; Ouaouisert (Ouaouissekht) ; Aït Blal.

Marché. — El-Arba.

Limites. — Nord : Ghesefl. — Est : Sraghna. — Sud : Glaoua. — Ouest : Aït Chitachen.

Aït Chitachen

Notable. — El-Hadj Mohammed bou Izergan.

Villages. — Tissilt ; Ihouiren.

Voie de communication. — Route de Demnat à Tamgrout.

Limites. — Nord : Demnat ; Kerouel. — Est : Ghezeff ; Guettioua. — Sud : Glaoua ; Ftouaka.

Kerouel (2)

Notable. — El-Hadj Mohammed Abelagh.

Villages. — Ihansal.

Zaouia. — Sidi Youssef.

Limites. — Nord : Demnat ; Ahel Taoudanoust. — Est : Aït Majten ; Ghezeff. — Sud : Aït Chitachen. — Ouest : Aït Chitachen.

Ghezeff

Notable. — El-Hadj Mohammed ou Merri.

Limites. — Nord : Aït Majten. — Est : Sraghna. — Sud : Guettioua. — Ouest : Aït Chitachen ; Kerouel.

Fetouaka

Notable. — Lahcen ould Nacer ou Haddou.

Village. — Tiguili.

(1) L'organisation de Guettioua que nous donnons ici diffère de celle exposée plus haut. La première a été recueillie sur place ; la seconde est fournie par des informants.

(2) Kerouel que nous portons comme fraction de Guettioua est donné par un autre informateur comme un khoms.

Marché. — Et-Tnin.

Voie de communication. — Route de Demnat à Merrakech.

Limites. — Nord : Sraghna. — Est : Ahel Taoudanoust, Demnat, Kerouel. — Sud : Aït Chitachen. — Ouest : Glaoua.

Tougana

Est placée sous le commandement du qaïd du Glaoui.

Renseignements topographiques. — De Tahassanet à Et-Tlèta Mesfioua, 2 h.

De Tahassanet à Takioulet, 1/2 h.

De Takioulet à Ouzal, 1/2 h.

L'oued Rdat coupe la route entre ces deux localités. On voit encore un pont en ruines.

D'Anzal à Tizel, 1/2 h.

De Tizel à Aït Trahalet, 1/4 h.

De Zerkten (dar el-qaïd el-Glaoui) à Tagmout, 1/2 h.

De Telouet (Qaçba du qaïd), 3 h.

Ourika

Notable. — Si Abd es-Selam Bel-Hadj.

Renseignements topographiques. — De El-Khemis (à 4 h. de Merrakech) à Takatert, 1/4 h.

De Takatert à Et-Tnin (à 2 h. 1/2 d'Outkent).

De Et-Tnin à Alegsi.

D'Alegsi à Timalizen, 1/2 h.

De Timalizen à Anzal, 1/4 h.

D'Anzal à Akhelidj, 1/2 h.

D'Akhelidj à Outkent (Mellah, Qaçba du qaïd), 2 h. 1/2.

D'Outkent à Taourilt 1/4 h.

De Taourilt à Agadir, 1/4 h.

D'Agadir à Tinalizen 1/4 h. (à 2 h. d'Iguer),

De Tinalizen à Aït Lahcen, 1 h.

De Aït Lahcen à Asgui, 1/2 h.

De Asgui à Iguer, 1/2 h.

D'Iguer à Tazrout, 1/2 h.

De Tazrout à Aghbalou, 1/2 h.

De Aghbalou à Igherman, 1/2 h.

De Igherman à Asni, 1/4 h.

De Asni à Irghef, 1 h.

De Irghef à Aghbalou el-Khemis, 1/2 h.

De Aghbalou à Bou Toked, 1/2 h.

De Bou Toked à Aït el-Kak, 1/4 h.

De Aït el-Kak à Aït Iran, 1/4 h.

De Aït Iran à Aouril, 1 h.

Marché. — Et-Tnin.

Sol. — Plaine et montagne.

Culture. — Céréales, oliviers, amandiers.

Limites. — Nord : Glaoui. — Est : Goundafi. — Sud : Gheghaïa. — Ouest : Merrakech, Mesfioua.

Reraïa (Gheghaïa)

Notables. — El-Hadj Lahcen ben Mohammed ; Si Brahim n'Aït Abdallah ; Bou Kedir.

Organisation. — Akbour ; Tilouna ; Douar ech-Chérif ; Tahenaout ; Aït Zekri ; Imin Tebidert ; Djebel el-Akhdar ; Tasseloumt ; Mouley Brahim ; Bou Kedir ; Asni.

Marché. — Et-Tlèta de Tahenaout.

Zaouia. — Mouley Brahim (Chérif Mouley el-Hadj de Tamesloht).

Sol. — Montagnes et plaine.

Eaux. — Sources.

Culture. — Céréales, olivettes.

Voie de communication. — Route de Merrakech au Sous.

Limites. — Nord : Ourika. — Est : Glaoui et Goundafi. — Sud : Souktana. — Ouest : Merrakech.

Renseignements topographiques. — De Akbour à Merrakech, 1 h.

De Akbour à Tilouna, 2 h.

Tilouna et Douar ech-Chérif se touchent.

De Tahenaout à Tilouna, 1 h.

De Tahenaout à Aït Zekri, 1/2 h.

De Imin Tebidert à Aït Zekri, 1 h.

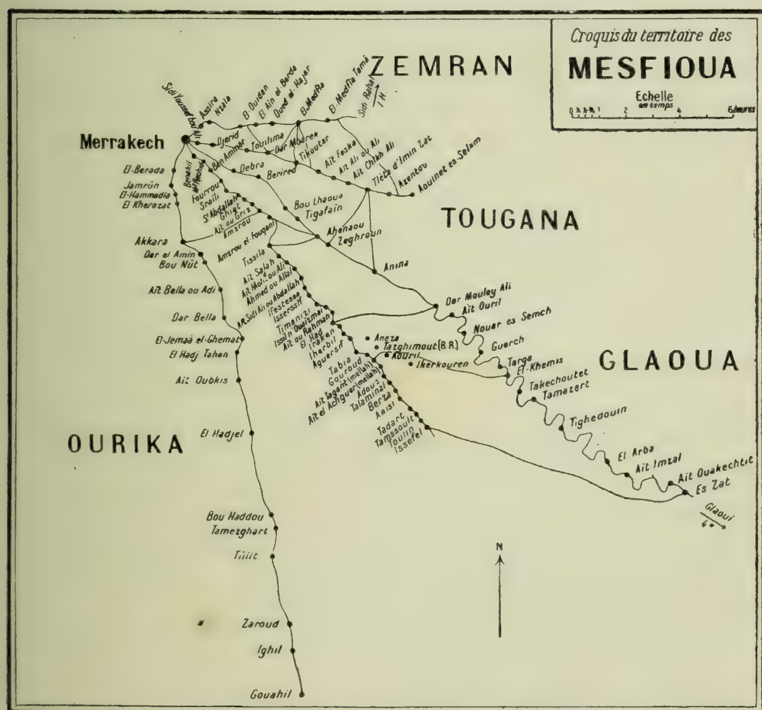
De Imin Tebidert à Djebel el-Akhdar, 1 h. 1/2.

De Tasseloumt à Djebel el-Akhdar, 1/2 h.
De Tasseloumt à Mouley Brahim, 1/2 h.
De Bou Kedir à Mouley Brahim, 1/4 h.
De Bou Kedir à Asni, 1/4 h.

Mesfioua

La tribu de Mesfioua est Berbère et montagnarde. Elle cultive aussi les plaines situées entre Merrakech (Sud-Est) et le Haut-Atlas. Cette tribu était en pleine insurrection quand je suis entré à Merrakech en 1899. Le *tabor* (bataillon) du fameux qaïd el-Hadj Ali célébrait une victoire remportée sur les Mesfioua et défilait par la ville, portant 44 têtes coupées, et traînant 150 prisonniers. En mai 1905 la tribu était soumise ; le frère du qaïd du Glaoui, Si Thami l'administrait. Trois mois plus tard nouvelle révolte, réprimée sévèrement par le qaïd Sid el-Madani. La tribu est aujourd'hui tranquille et prospère.

La carte que je donne ci-dessous a été dressée à l'aide des renseignements et des croquis que m'a fournis Si Thami lui-même.



G Huré.

CHAPITRE XVIII

TAMESLOHT

Le district de Tamesloht formait jadis un qaïdat, sous les ordres du chérif Mouley el-Hadj. Depuis **1893**, époque à laquelle la protection Anglaise fut accordée au Chérif, Tamesloht a été rattaché à Merrakech, et a été placé sous la direction administrative d'un khalifa. La famille des Meslohiin possède la célèbre zaouia de Mouley Brahim, et dirige deux autres puissantes zaouias : Tazarin (Aït Atta), Sidi Mohammed ou Yaqoub (Dra).

Notables. — Le chérif Mouley el-Hadj el-Meslohi, protégé anglais, et ses trois fils ; Kerouch el-Brighli.

Statistique. — **50** chevaux, **300** fusils, **900** feux.

Organisation. — Tamesloht (Zaouia) ; Sehib ; Touirga ; Dar el-Aïn Zaouia de Mouley Brahim.

Marché. — Marché quotidien et Souq el-Jemâa.

Zaouia. — Zaouia de Tamesloht.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales, olivettes, jardins.

Voie de communication. — Route du Sous à Merrakech (par Imin' Tanout).

Limites. — Nord : Merrakech. — Est : Gheghaïa. — Sud : Souktana. — Ouest : Aït Immour.

Renseignements topographiques. — De Tamesloht à Merrakech, **2** h. **1/2** (N. E.).

De Tamesloht à Dar el-Aïn, **1/2** h. (E.).

De Touirga à Merrakech, **2** h. **1/2** (N. E. N.).

De Touirga à Dar el-Aïn, **1/2** h. (O.).

De Touirga à Sehib, **1/2** h. (E.).

CHERARDA

On désigne sous le nom de Cherarda la confédération des trois fractions suivantes émigrées du sud dans le Houz (1).

Cherarda { Doui Blal,
Tekna,
Oulad Delim.

La tribu des Aït Ahmar sépare Tekua des deux autres fractions.

Doui Blal

Cette fraction, soumise au Maghzen, est issue de la grande tribu arabe des Ida ou Blal qui nomadise dans le Sahara marocain au sud de l'oued Dra.

Notable. — El-Hadj el-Mâti ou Regragui.

Douars.

Marché. — El-Arba Bougadir.

Voie de communication. — Route de Safi à Merrakech.

Limites. — Nord : Oulad Delim. — Est : Menabha. — Sud : Herbil ; Oudaïa. — Ouest : Ahmar.

Tekna (tribu maghzen)

Notable. — Qaïd el-Mokhtar ould Saïd el-Aïn.

Organisation. — Douars.

Eaux. — Citernes ; puits de 10 brasses.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Ahmar. — Est : Frouga. — Sud : Medjat. — Ouest : Oulad Beç-Çbâa ; Chichaoua ; Ahmar.

(1) La région dont Merrakech est le centre est appelée el-Houz-Merrakech. Le chérif de Tamesloht nous dit qu'une très ancienne répartition divise cette région en deux leff : Aït Zouqqout et Aït Fademt. Font partie des Aït Zouqqout : Rehamna, Seraghna, Zemran, Mesfioua, Goundafa, Gheghaïa, 1/2 Souktana, etc... ; Font partie des Aït Fademt : Oulad Beç Çbaa, Sbouiat (Azrar), 1/2 Souktana, etc...

OULAD DELIM (tribu maghzen)

Notables. — Qaïd Mouida ould Siïd ; Qaïd Brahim el-Antri.

Organisation. — Douars.

Marché. — Et-Tlèta.

Zaouia. — Sidi Ahmed.

Eaux. — Citernes ; puits de 15 à 20 brasses.

Limites. — Nord : Menabha. — Est : Rhamna. — Sud : Herbil. — Ouest : Doui Blal.

OUDAIA (tribu maghzen).

Notables. — Qaïd Bou Selham ; qaïd el-Arbi ; qaïd Saïd.

Organisation. — Oulad Beç-Çbaa ; Tareda ; Oulad Allouch ; douar el-qaïd Houman ; Shimat ; Ghar et-Tour ; Zaouiet Sidi Zouin ; El-Ghaf ; Zaouiet Cherardi ; Aïn Sidi ; El-Aïoun ; Oulad El-Qern.

Renseignements topographiques. — De Oulad Beç-Çbâa à Merrakech, 4 h.

De Oulad Beç-Çbâa à Tarda, 1/2 h.

De Oulad Allouch à Tarda, 1 h.

De Oulad Allouch à Douar el-Qaïd, 1/2 h.

De Shimat à Douar el-Qaïd, 1 h.

De Shimat à Ghar el-Tour, 1/2 h.

De Sidi Zouin à Ghar et-Tour, 1 h.

De Sidi Zouin à el-Ghaf, à 1 h. 1/2.

De Zaouiet Cherardi à el-Ghaf, 1 h. 1/2.

De Zaouiet Cherardi à Aïn Sidi, 1 h.

De El-Aïoun à Aïn Sidi, 1 h.

De El-Aïoun à Oulad el-Qern, 1 h.

Marché. — Et-Tnin de Zaouiet Cherardi.

Eaux. — Oued Nefis ; Oued Tensift ; sources.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales ; vergers ; olivettes.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Doui Blal. — Est : Merrakech. — Sud : Aït Immour. — Ouest : Ahmar.

HERBIL (tribu maghzen).

Notable. — Mohammed ben el-Hassen.
Organisation. — Douars.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Oued Tensift ; citernes ; puits de 10 brasses.
Voie de communication. — Route de Mazagan à Safi.
Limites. — Nord et Est : Rhamna. — Sud : Merrakech. — Ouest : Oudaïa ; Doui Blal ; Oulad Delim.

MENABHA (fraction maghzen issue de la grande tribu du Ras el-Oued)

Notables. — Si Ayad el-Menebhi ; Si Rahal ben Tounsi ; Si Abbas el-Menebhi.
Organisation. — Douars et maisons.
Marché. — El-Had.
Sol. — Plaine.
Eaux. — Puits de 40 brasses.
Culture. — Céréales et saponaire récoltée dans le Bebira.
Voie de communication. — Route de Mazagan.
Limites. — Nord et Est : Rhamna. — Sud : Oulad Delim. — Ouest : Doui Blal.

CHAPITRE XIX

QAIDAT DU GOUNDAFI

Goundafi

Le Qaïd Si Taïeb el-Goundafi (1) est un des plus puissants qaïds de l'Atlas. Son commandement est limité à l'Est par celui du qaïd de Glaoua, à l'Ouest par celui du qaïd de Mtouga, au Sud par celui du qaïd de Menabha.

Si Taïeb est, à l'heure actuelle (janvier 1908), retiré dans sa qaçba de Taguentaft. Après avoir rendu hommage à Moulay el-Hafid il s'est querellé avec les qaïds de Mtouga, de Glaoua et d'Abda. Il s'est enfui de Merrakech, et nous déclare qu'il attend au fond de son inaccessible défilé que les événements se dénouent.

Les tribus vassales du qaïd de Goundafi sont :

Ouneïn, Tifnout, Tidili, Talekjount, Talemt, 1/2 Souktana, 1/2 Indaouzal, 1/2 Indouzal, Mzoudi, Amizmiz, Seksaoua, Guedmioua, Oulad Mta, Frouga, Tekna, Medjat, Aït Immour.

Le territoire de Goundafi s'étend le long de la vallée de l'Oued Nefis.

	Fezdada	4 feux.
Goundafi	Aghbar	100 »
	Mouldighet	20 »
	Tagmout	30 »
	Tagoundaft	40 »
	Tassafet	40 »
	Targa ou Fella	60 »

(1) Voir l'étude de M. Edmond Doutté. *Les Grands qaïds*.

Goundafi	Taferhoust	40	feux
	Arghen	20	»
	Talaten Yaqoub	150	»
	Alla	50	»
	Taghhart	60	»
	Agoundiz	100	»
	Takherri	4	»
	Ihennaïn	10	»
	Imeghraoun	15	»
	Targa Izdar	10	»
	Iguer n'Kouris	8	»
	Toug er-Khîh	15	»
	Tlaïalin (zaouia)	5	»
	Talat en-Nous	10	»
	Aït Hassaïn	60	»
	Imidel	10	»
	Imegdal	20	»
	Asguin	40	»
	Tagadirt el-Bour	40	»
	Ouargan	200	»
	Agdour n'Qik	40	»
	Qik	60	»

Marché. — Et-Tnin à Taguendaft.

Zaouia. — Zaouiet Tiaïalin.

Eaux. — Sources, oued Nefis.

Sol. — Montagnes.

Culture. — Céréales ; amandiers ; noyers.

Voie de communication. — Route de Merrakech au Dra.

Limites. — Nord : Glaoui. — Est : Tifnout. — Sud : Ounaïn ; Aït Zoulet ; Ida ou Msatoug ; Guedmia. — Ouest : Aguergour ; Souktana ; Gheghaïa ; Ourika.

Renseignements topographiques. — De Fezdada à Aghbar, 2 h.

De Fezdada à Mouldighet, 1 h.

De Mouldighet à Tagmout, 3/4 h.

Tagoundaft est en face de Tassaft, à 1/2 h.

De Tagoundaft à Tagmout, 1 h.

De Tagoundaft à Targa ou Fella, 1/2 h.

De Taferhoust à Targa ou Fella, 1/2 h.
De Taferhoust à Arghen, 1 h.
De Taferhoust à Talaten Yaqoub, 1/2 h.
De Alla à Arghen, 1 h.
De Alla à Taghbart, 1 h.
Taghbart est en face d'Agoundiz.
De Takherri à Taghbart, 1/2 h.
De Takherri à Ihennaïn, 1/2 h.
De Imeghraoun à Ihennaïn, 1/2 h.
De Imeghraoun à Targa Izdar, 1 h.
De Iguer n'Kouris à Targa Izdar, 1/2 h.
De Iguer n'Kouris à Toug er-Khìh, 1 h.
Tïalalin en face de Talat en-Nous.
De Tïalalin à Toug er-Khìh.
De Tïalalin à Aït Hassaïn, 1 h.
De Imidel à Aït Hassaïn, 1 h.
De Imidel à Imegdal, 1 h.
De Asguin à Imegdal, 1/2 h.
De Asguin à Tagadirt el-Bour, 1 h.
De Ouargan à Tagadirt, 3/4 h.
De Ouargan à Agdour n'Qik, 2 h.
De Agdour n'Qik à la rivière, 1 h.
De Agdour n'Qik à Qik, 1/2 h.

Agdour n'Qik est à égale distance de l'oued Nefis et de l'oued Gheghaïa.

Qik est sur l'oued Gheghaïa.

Aoulouz

Au confluent des deux oueds Tifnout et Zagmouzen. Les Aït Aoulouz sont gouvernés par le qaïd el-Arbi ed-Derdouri ami du qaïd de Goundafi, avec qui il partage le commandement des Ida ou Agommad

Aït Aoulouz { Ida ou Agommad,
Tamessoult,
Amari.

Seïd et zaouia de Sidi Bou Rja.

Ida ou Zal

Tribu indépendante.

Notables. — Chìkh Mohammed ould El-Hadj, El-Hachmi, Aloukas. — Chìkh Brahim El-Bedaâ. — Si Lahcen de Tamda.

Villages. — Dar ou Mansour, 10 feux ; Aglou, 20 feux ; Iferd, 15 feux ; El-Mouih, 30 feux ; Tamda, 25 feux ; Meneizla (marché d'El-Had, 70 feux ; Ida ou Moumen, 80 feux.

Nature du sol. — Col de Bibaoun.

Eaux. — Sources et citernes.

Culture. — Céréales, amandes, henné, oliviers.

Voie de communication. — Route du Sousse à Mogador.

Limites. — Nord et Ouest : Ida ou Ziki. — Est : Ida ou Moumen. — Sud : Houara.

De Dar ou Mansour à Aglou, 1/2 h.

D'Aglou à Iferd, 1/2 h.

D'Iferd à El-Mouih, 1 h.

D'El-Mouih à Meneizla, 2 h. (route de Taroudant).

D'El-Mouih à Tamda, 2 h. (route de Tiznit).

De Meneizla à Ida ou Moumen, 1 h.

Souktana

Notables. — Qaïd Omar Ounnas ; qaïd Lahcen el-Guergouri.

Organisation. — Tizguin; Zerga ; Aguergour ; Ahel ed-Dra ; Deriat ; Ahel Ounnas (mellah) ; Takrich ; Anamer ; Sidi Fares.

Zaouia. — Akrich ; Sidi Fares.

Sol. — Plaine et montagne.

Culture. — Céréales, olivettes, vergers.

Voie de communication. — Route de Merrakech au Sous.

Limites. — Nord : Merrakech. — Est : Gheghaïa. — Sud : Goundafi. — Ouest : Guedmia (oued Nefis) ; Tamesloht.

Renseignements topographiques. — De Tizguin à Tamesloht, 1 h. 1/4.

De Tizguin à Zerga, 1/2 h.

De Zerga à Amzmiz, 1 h. 1/2.

De Zerga à Touirga, 1 h. 1/2.

De Zerga à Tensift, 1 h.
De Zerga à Ahel ed-Dra, 1/4 h.
De Zerga à Deriat, 1/2 h.
De Aguergour à Tamesloht, 2 h.
De Deriat à Tamesloht, 3/4 h.
De Ahel Ounnas à Tamesloht, 1 h.
De Ahel Ounnas à Ahel ed-Dra, 1 h.
De Takrich à Tamesloht, 1 h. 1/2.
De Takrich à Ahel Ounnas, 1 h.
De Takrich à Ahel ed-Dra, 1 h.
De Takrich à Anamer, 1/2 h.
De Anamer à Tamesloht, 1 h. 1/2.
De Sidi Farès à Tamesloht, 2 h.
De Sidi Farès à Anamer, 1 h.

Guedmioua

Notables. — Qaïd el-Hassen ; Qaïd el-Abbas.

Organisation. — Amzmiz (Mellah) ; Tizguin ; Aït Saheli ; Dar En-Nous.

Marché. — El-Khemis Tizguin ; Et-Tlèta Amzmiz ; Et-Tnin Dar Akimakh.

Sol. — Plaine et montagne.

Eaux. — Sources et seguias.

Culture. — Céréales, vergers, olivettes, vignes.

Voie de communication. — Route du Sous ; route du col de Goundafi.

Limites. — Nord : Medjat ; Oulad Mta. — Est : Souktana ; Goundafi ; Sud : Goundafi, Aït Zoulit. — Ouest : Ida ou Mahmoud ; Seksaoua ; Douiran ; Mzouda.

Mzouda

Notables. — Qaïd el-Hadj Omar el-Mzoudi ; Chîkh Hammou ; Biinik ; Chîkh Omar Azaou.

Organisation. — Aït Hassaïn ; Tihouna ou Mzil ; douar el-qaïd ; Sidi Soultan ; Zaouiet Sidi Ahmed ou Ali,

Marché. — Es-Sebt.

Zaouia. — Sidi Ahmed ou Ali ; Sidi Soultan ; Sidi Hassaïn.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Imi n' Tanout.

Limites. — Nord. — Medjat Est : Guedmioua. — Sud : Douiran. — Ouest : Oulad Beç-Çbâa.

Seksaoua

Notables. — Omar ould Bihi ou Hefed ; Chîkh Ahmed.

Marché. — Et-Tlèta.

Eaux. — Oued el-Kihra.

Voie de communication. — Route de Merrakech à Imi n'Tanout.

Limites. — Nord : Oulad Beç Çbâa. — Est : Douiran. — Sud : Ida ou Mahmoud. — Ouest : Nefifa.

Douiran

Notables. — Ahmed bou Neddi ; Mohammed ben Abd es-Selam.

Organisation. — El-Kihra, etc.

Marché. — El-Arba.

Zaouia. — Sidi Ali ou Mohammed.

Eaux. — Oued el-Kihra ; sources.

Limites. — Nord : Oulad Beç-Çbâa. — Est : Guedmioua. — Sud : Seksaoua. — Ouest : Seksaoua.

Talekjount

Notable. — Chîkh Ahmed el-Bazzi (Siness).

Organisation. — Agoudal-Siness.

Sol. — Montagnes.

Produits. — Arganiers, amandiers.

Statistique. — 350 feux, quelques chevaux.

Limites. — Nord : Ida ou Kaïs. — Est : Menabha. — Sud : Talemt. — Ouest : Aït Yous.

Aït Immour

Notables. — Qaïd el-Arbi ; Qaïd Bassou ; Qaïd Saïd ; Chérif Mouley Ali.

Organisation. — Douars et maisons.

Marché. — Es-Sebt de Dar Jdida.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales ; vergers ; olivettes.

Eaux. — Canal de Tamesgalt ; rivières ; canalisation ; puits.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Oudaïa. — Est : Merrakech ; Tamesloht. — Sud : Oulad Mta. — Ouest : Frouga.

Medjat (Mejjat)

Notables. — Oulad qaïd Ahmed ; famille des Beni Aïcha.

Organisation. — Maisons et douars.

Marché. — El-Had.

Zaouia. — Sidi bou Daoud ben Rekba ; Sidi Saïd Amhin ; Sidi Ahmed ou Moussa.

Eaux. — Seguia d'Assif el-Mel ; puits de 7 à 20 brasses.

Voie de communication. — Route de Mogador et route du Sous.

Limites. — Nord : Tekna. — Est : Frouga. — Sud : Guedmioua ; Mzouda. — Ouest : Oulad Beç-Çbâa.

Frouga

Notable. — El-Hadj Mohammed ben Djerid.

Organisation. — Maisons isolées ; deux villages.

Marché. — El-Arba.

Voie de communication. — Route de Mogador, et route du Sous.

Limites. — Nord : Medjat. — Est : Aït Immour. — Sud : Guedmioua. — Ouest : Tekna.

Oulad Mta

Notables. — Qaïd Mohammed Ber Rahal ; El-Hadj el-Hassen-ben Louban.

Organisation. — Villages : Merdja ; el-Krakeb, etc.

Marché. — Et-Tnin.

Eaux. — Oued Nefis.

Voie de communication. — Route d'Amzmiz.

Limites. — Nord : Aït Immour. — Est : Aguergour. — Sud et Ouest : Guedmioua.

CHAPITRE XX

QAIDAT DE MTOUGA

Mtouga

Le qaïd Abd el-Malek Ould Moussa el-Mtougi, dit Tiggi (1), a sous son commandement les tribus et territoires suivants :

Mtouga, Nfifa, Demsira, Imi n'Tanout, Asseratou, Qira, Ida ou Ziki, 1/2 Ida ou Zal, Ida ou Talilt, Ida ou Mhamoud, Ida ou Kaïs.

Le qaïd est en ce moment (janvier 1908) dans le camp de Moulay el-Hafid. Il a déjà plusieurs fois sollicité l'autorisation de rentrer chez lui pour défendre son territoire contre le qaïd Enflous qui menace de l'envahir avec l'aide des renforts que Moulay Abd el-Aziz lui a envoyés.

La tribu de Mtouga est soumise au Maghzen ; elle se divise en cinq khoms.

Mtouga.	Intemlin, Ida ou Merzoug, Alassen, Rahala, Ida ou Talilt.

Notables. — Qaïd Abd el-Malek el-Mtougui ; El-Hadj Mohammed (Tarselt) ; Chîkh Bihi n'Aït Mohammed ; Sidi Mohammed ben Abder-Rahman.

Marchés. — Et-Tlèta ; El-Arba.

Zaouia. — Sidi Abd el-Moumen près de Tarzelt, assez pauvre, 200 âmes, ne paye pas d'impôts, moqaddem Si el-Mekki ; Sidi Abd er-Rahman ou Messaoud Cheurfa, 300 à 400 feux, moqaddem Si Ali ; Sidi bou Brahim, 15 feux, moqaddem Mohammed.

(1) Voir *Les Grands qaïds*, par Edmond Doutté.

Limites. — Nord : Oulad Beç-Çbâa. — Est : Nefifa ; Demsira. — Sud : Ida ou Ziki ; Ida ou Tanan. — Ouest : Haha ; Chiadma.

Intemlin

Limites. — Nord : Oulad Beç-Çbâa. — Est : Nefifa. — Sud : Ida ou Merzoug. — Ida ou Talilt ; Rahala.

Ida ou Merzoug

Limites. — Nord : Intemlin. — Est : Demsira. — Sud : Alassen. — Ouest : Ida ou Talilt.

Alassen

Limites. — Nord : Chiadma. — Est : Rahala ; Ida ou Talilt. — Sud : Ida ou Mersoug ; Ida ou Ziki. — Ouest : Haha.

Ida ou Talilt

Limites. — Nord : Rahala. -- Est : Intemlin ; Ida ou Mersoug. Sud et Ouest : Alassen.

Rahala

Limites. — Nord : Oulad Beç-Çbâa. — Est : Intemlin. — Sud : Ida ou Talilt. — Ouest : Alassen.

Nefifa

Notables. — Chîkh Ali ould Zidan ; chîkh Ahmed ou Zekri ; Abdallah ould Beslan.

Villages. — Imi n'Tanout ; Sidi Abd el-Moumen ; Hoçen ; Asseratou ; Talaten Irrahalen.

Organisation :

Nefifa.	Oued Imi n'Tanoût, Oued el-Bour, Ameznez.

Zaouia. — Sidi Ali ou Mohammed.

Eaux. — Assif el-Bour.

Sol. — Montagne.

Voies de communication. — Routes de Merrakech à Mogador et de Merrakech au Sous.

Limites. — Nord : Oulad Beç-Çbâa. — Est : Seksaoua. — Sud : Demsira. — Ouest : Mtouga.

Demsira

Notable. — Ould Bejja.

Villages. — Ifren el-Arba ; Zaouia Rahala ; Zaouiet el-Arima ; Irghi ; Amezri ; Timlilet ; Agadir el-Ghachi ; Amzamar ; Chamaren.

Organisation :

Demsira (1.000 feux).	Ouassen, Chîkh Abdallah ould Mbarek ou Mhend.
	Hassen, Amrar Ahmed ou Jâa.
	Aït Messaoud. Chîkh Si Brahim ou Zeroualt.
	Taskemt. — Chîkh Aomar ou Bihi.
	Afellaïs, Chîkh Aomar ou Chiad.
	Aït Bekheur (indépendants, refusent tout impôt).
	Ikhouhalen, Chîkh Abdallah n'Aït Ali ou Messaoud.
	Asseratou, Chîkh Ahmed ou Jâa.
	Aït Daoud, Chîkh Ahmed Igouzalen.

Zaouias. — Mzlla el-Arima ; arghi ; Ben Nacer (Taskaout) ; Tizi ; Tamarount.

Voie de communication. — Route du Sous.

Limites. — Nord : Netifa ; Seksaoua. — Est : Ida ou Mahmoud. — Sud : Ida ou Mahmoud ; Ida ou Zal. — Ouest : Ida ou Ziki ; Mtouga.

Ida ou Ziki

Tribu chleuh très belliqueuse, divisée jadis en six ou huit qaïdats, placée aujourd'hui par le Sultan Mouley Abd el-Aziz sous l'autorité du qaïd de Mtouga. Elle est divisée en quatre qesma :

Ida ou Ziki.
- Aït Moussi, chîkh el-Mahjoub Oumrouch,
- Imeguenoun, chîkh el-Hadj Bibi.
- El-Halef, chîkh el-Mahjoub,
- Aït Saïd.

Marché. — Souq el-Jemâa Aït Moussi.

Zaouia. — Si Messaoud (Cheurfa) dans le Djebel Tatrirt.

Produits. — Huile, amandiers, forêts, panthères et moufflons.

CHAPITRE XXI

LE SOUS

Le Vicomte de Foucauld a recueilli une classification des tribus du Sous en deux familles : Sektana et Guezoula.

Cette même classification nous est donnée avec une variante : les deux familles seraient Haougga et Guezoula. La légende veut que les ancêtres éponymes de ces deux familles aient été deux femmes également belles, pareillement guerrières, qui auraient entraîné leurs partisans dans leur querelle, et divisé tout le pays en deux camps. L'une, Semlalia, était chérifa, descendante du prophète, son parti prit le nom de Guezoula (en berbère Taguezzoult) ; l'autre, Aniia, d'origine moins noble, eut pour adeptes les Haougga (en berbère Tahouggat).

Les *mouggar* du Sous

Le *mouggar* (tamazirt : *moussem*) est une foire annuelle. Elle diffère du *souq*, du marché hebdomadaire, par l'importance du trafic qui s'y fait et l'abondance de sa clientèle. L'ordre immuable dans lequel ces foires se succèdent est réglé d'après le calendrier Julien, seul usité dans le Sud marocain.

L'une d'elle est célèbre dans toute l'Afrique du Nord : le mouggar Sidi Ahmed ou Moussa (Tazeroualt). Elle offre cette particularité d'être triple.

Le premier mouggar a lieu le troisième lundi de mars, et dure cinq jours ;

Le deuxième a lieu le premier lundi d'octobre ;

Le troisième, 40 jours après le deuxième.

Les mouggar se succèdent ensuite dans l'ordre suivant :

Chez les Aït Bou Amran :

8 jours après le premier mouggar de Sidi Ahmed ou Moussa mouggar de Tadaïght (Aït Djerrar), qui dure 3 jours ;

8 jours après, mouggar de Bou Guerfa (Aït Bou Bker), durée 3 jours ;

8 jours après, Sidi Mohammed ben Abdallah (Imestiten) ;

8 jours après, Sidi Messaoud ou Zîna (Aït Ikhlet), durée 3 jours ;

8 jours après, Sidi Mohammed ou Abdallab (Aït Moussakna), 3 jours ;

8 jours après, Isseg.

Dans l'oued Noun :

40 jours après le premier mouggar de Sidi Ahmed ou Moussa (fin avril), mouggar d'Asrir (Zouafit), durée 3 jours ;

8 jours après, El-Qçabi (Aït Lahcen).

8 jours après, Si El-Ghazi (Goulimin).

8 jours après, deuxième mouggar d'Asrir (Zouafit).

Les mouggar de Chtouka sont :

8 jours après le premier mouggar de Sidi Amed ou Moussa Sidi Ider (Aït Amr).

8 jours après, Sidi Saïd ou Messaoud (Aït Milk).

8 jours après, Aoukhrib (Aït bou Lefâa).

8 jours après, Allal (Aït Amira).

8 jours après, Medersa (Aït Izza).

8 jours après, Sidi Bibi (Aït Amira).

8 jours après, Sidi Abdallah ou Brahim (Aït Oued Rinn).

8 jours après. Sidi Bou Shab (Ida ou Gouaran).

Sidi Mezar a trois mouggars :

Le premier a lieu 8 jours avant celui de Sidi Ahmed ou Moussa, le deuxième lundi de mars.

Le deuxième a lieu 8 jours après le mouggar de Sidi bou Shab.

Le troisième a lieu en automne, il coïncide avec le mouggar de Sidi Bou Abdelli (Aït Brahim) ; ce sont les deux dernières foires de l'année.

8 jours après le deuxième mouggar de Sidi Mezar a lieu le mouggar de Sidi Mohammed Chechaoui (Aït Bekkou).

Le jour de la fête du Mouloud se tient le mouggar de Sidi Mohammed Chebki (Assa).

8 jours après le premier mouggar de Sidi Ahmed ou Moussa Takoucht (Aït Souah).

8 jours après Ouagrad (Aït Souah).

8 jours après Talmest (Aït Souah).

Oued Sous

L'Oued Sous est formé par deux rivières : l'Oued Tifnout et l'Oued Zagmouzen. La première lui apporte le tribu des eaux du Haut-Atlas et du Djebel Siroua, la seconde le tribu des eaux de l'Anti-Atlas. Cette région a été étudiée d'une façon très complète par le Vicomte de Foucauld (1). On verra que nos informations se superposent exactement aux siennes.

Tifnout

Oued Tifnout. — L'oued prend sa source dans le Tidili et coule vers le Sud d'abord, à travers le territoire des Aït Tameldou ; où il arrose :

Tidili,
Afezza,
Inmaghart,
Azro n'Aït Leti (mellah),
Tanmersselt,
Ouaouzought. Oued Inmarakht, affluent de gauche,
Imellil,
Mezgemmat,
Tassoult,
Assareg (mellah),
Anemid,
Talamitert,

(1) *Reconnaissance au Maroc*, page 321.

Amezzarko, zaouia de Cheurfa des Aït Ben Ouissaden Chîkh Tahia, mellah.

Imi n'Ouamoumen. Oued, affluent de droite, descendant des Aït Ouamoumen,

Igbil,

Tizerouin,

Imoukhsan,

Tanghent,

Tigrout,

Aghella,

Amzaourou,

Askaoun,

Aghfezli,

Tingherda,

Imaoun Taddarin. Oued Azeggrouz (Izgrouzen), affluent de droite, sort du Djebel Ouijeddan, traverse les Aït Tameldou, arrose Idikel, Tazougart, Tamedilt, Afella, Ikiis, Azeggrouz.

Hellout, dar chîkh d'Id Mhend.

Igli. Oued Idikel, affluent de droite ; oued Seqsed, affluent de gauche.

Aguerd n'Ougadir. Oued Ikis, affluent de droite.

Timiter n'Aït Iamen. Oued Msount, affluent de gauche.

Iguizi, chîkh d'Id Mhend, mellah.

Arlad Tahtani.

Arlad Fouqani, mellah.

Tamadout.

Tamessoult, zaouia de Sidi Ali ou Mhend. Cheurfa.

Agadir, qaïd si Mohammed Abdallah (bâtie sur un rocher).

Mzi. Oued Tizgui n'Mousi, affluent de gauche.

Tarniouin.

Tithqit.

Douzrou,

Teïssa.

L'oued Tifnout pénètre ici sur le territoire d'Iounzioun. Il y arrose :

Iounzioun

- Aït Ajadan
  - Tineksif.
  - Taouarsout,
  - Zaouia Agdz (Igourram).
  - Ichakouken,
  - Idergan,
  - Assoul,
  - Alkerak,
  - Taârat,
  - Ierggnaten,
  - Tabia, chîkh Mouley Aomar, chérif d'Aït Brahim,
  - Tazelin,
  - Agdz Aït Himmi,
  - Tagadirt Aït Hamed ou Hammou,
  - Assaoun,
  - Aoufour.
- Aït Hmid
  - Toug el-Khìr,
  - Questan,
  - Ibichichen,
  - Assgoun,
  - Tinmekoul,
  - Almid,
  - Tassedrent, chîkh Hamed d'Id el-Qaïd,
  - Souari,
  - Aguerd,
  - Tarzout,
  - Imi n'Tamgout,
  - Aoulouz.

L'oued Tifnout reçoit de nombreux affluents dont les plus importants sont l'oued Izguer et l'oued Igrensdaten qui se jettent un peu avant le confluent de l'oued Zagmouzen.

Oued Izguer. — Sort du DjebelAntar et arrose :

Antar.

Ouaouzouggert.

Anammer,

Taouielt, zaouia et tombeau de Sidi Ali ou Mhend.

Timiter (1).

Inmeghzen.

Id ou Amghar.

Igourzan.

Tagadirt n'Aït el-Haz.

Amazzer.

Mensour.

Tiski.

Igourdan.

Talmoudat.

Tisgui n'Aït Mouqqer.

Tamezzerst, zaouia et mellah.

Bou Tizi.

Anrouz.

Id el-Hassen ou Ali.

Assaka.

Araben.

Tagrioualt.

Igoumran.

Aït Ouzaqar.

Aït Tebeda.

Tagherbant Aït Ifeghd, Chîkh Si Mohammed Abdallah.

Mial. Oued Achakchki, traverse Zgounder chez les Aït Ifri où se trouve une grotte célèbre (2).

Aouilouz chîkh Ihobban, mellah.

Oued Igremsdaten. — Prend sa source à Agaouz et arrose :

Agaouz.

Imi n'Tineskis.

Tirezza.

Agadir n'Igremsdaten.

Agouni.

Tamanert, tombeau du rabbin Rebbi Israël enterré avec sept de ses disciples, pèlerinage célèbre.

Tighirt.

(1) Timiter, nom fréquent qui signifie « signal d'alarme ».

(2) Oufri signifie grotte.

Aït Smaïl.

Tizegguin.

Tamimoumin.

Imider, zaouia de Sidi el-Kouss vénéré des Musulmans et des Juifs.

Tamghhout, zaouia de merabtin.

Azaghaghen (désert).

Ouneïn

Notables. — Chîkh Mohammed Issafaren. Chîkh Mohammed d'Adouz. Chîkh Lahcen d'Aït Moudden.

Villages :

El-Medad	20	feux
Amghaz	30	—
Tamjrejret	10	—
Ouilzan	15	—
Disk	10	—
Adouz (mellah 25 maisons, marché d'Et-Tnin)	30	—
Tamesloumet (zaouia Sidi Ahmed ou Yaqoub)	20	—
Tamterga	30	—
Tamedghoust	40	—
Aït Yassin	40	—
Aït Draret	15	—
Ijedan	10	—
Tasseguint	15	—
Talaouin	20	—
Inemli	15	—
Igli	10	—
Tagoulemt	30	—
Taouriret el-Bahrin	20	—

Zaouia. — Zaouia de Sidi Mohammed ou Yaqoub.

Nature du sol. — Montagnes.

Eaux. — Sources et rivières.

Culture. — Céréales, vergers, dattiers, noyers.

Voie de communication. — Route de Merrakech.

Débouché. — Sous et Merrakech.

Renseignements topographiques :

D'El-Medad à Amghaz, 1/2 h.
D'El-Medad à Tamjrejret, 1 h.
D'El-Medad à Disk, 1 h.
De Tamjrejret à Amghaz, 1 h.
De Tamjrejret à Ouilzan, 1/2 h.
De Tamjrejret à Disk, 1/2 h.
De Adouz à Disk, 1/2 h.
De Adouz à Tamesloumet, 1/4 h.
De Tamterga à Tamesloumet, 1/2 h.
De Tamterga à Tamedghoust, 1/2 h.
De Tamedghoust à Aït Yassin, 1/4 h.

Rhala (Irhal).

Les Rhala sont divisés en six *seds*.

Notables. — Qaïd El-Arbi Derdouri. — Chîkh Mohammed ou Hassin. — Chîkh Hommad n'aït Ichou. Chîkh abd er-Rahman d'Aït El-Kias. — Mouley Bihman n'Aït ou Berri.

Tinzert.	Medjerdin	30	feux.
	Aït Salah	60	—
	Imnach	40	—
	Douterga	30	—
	Aït Merrach	40	—
	Douar Cheurfa	30	—
Ida ou Kaïs (1)	Aït Bou Messaoud (mellah de 15 maisons)	40	feux.
	Aït Yahia	50	—
	Douar ould Baba		
	Zaouiet Sidi Ali ou Mansour (marché d'El-Jemaâ) (zaouia des Oulad Ben Nacer)	60	—
	Takerzmi	30	—
	Aït ou Lahrech	10	—
	Aït Chelloud	15	—
	Tachedirt	10	—

(1) Une fraction d'Ida ou Kaïs a émigré au Nord de Taroudant, sur le ver-

El-Aïn	Tazouknit	20 feux.
	Aït El-Hadj	15 —
	Talat	30 —
	Tamzaguet	40 —
	Zaouiet Sidi Ahmed ou Yaqoub	15 —
	Tiniguet	40 —
	Aït Boulidjour	10 —
	Aït Ouachou	40 —
Taghlamet	Taghezrit	15 feux.
	Tameldou	20 —
	Azazi	20 —
	Aït Ali	40 —
	Tagadirt	20 —
	Stara	15 —
Tahala	Tagadirt n'Oudiz	15 feux.
	Bourogh (qoubba de Sidi Bourezg)	30 —
	Ida Outift (marché d'Et-Tnin)	40 —
	Aït Salah	30 —
	Ameghli (mellah de 30 maisons)	40 —
	Amari	
	Taourirt (marché d'el-Arba et de El-Had	
	Aït Ben Saadi (demeure du Mezouar des Cheurfa, Mouley Ismaël ben Nacer)	20 —
	Aourir	20 —
	Imin Temgout	30 —
Tigm n'Talaght	Ida ou Goummad	40 feux.
	Aït Hammou	50 —
	Agadir n'Tafoukt	30 —
	Taguenza	16 —
	Tirghet	15 —
	Aoumeslaghet	30 —

sant sud du Haut Atlas ; elle dépend du qaïd Ahida ould Oummeis; la principale localité en est Tigouga (chikh Abd er-Rahman ben el-Hassen); son marché est El-Jemâa Tagouzni ; sa zaouia de Mouley Idriss est située sur le Djebel Tlidis auprès d'une mine de fer réputée.

Tigmi n'Talaght	Zaouiet Sidi Amar ou Haroun	40	feux.
	Zaouiet Sidi Bou Bker	30	—
	Aït Iguit	50	—

Eaux. — Sources et oued Sous.

Culture. — Oliviers, vergers.

Voie de communication. — Route de Tata à Merrakech et route de Taroudant au Dra.

Alliés. — Aït Semmeg ; Aït Iggas ; Houara ; Oulad Yahia.

Ennemis. — Indaouzal ; Menabha.

Renseignements topographiques :

De Aït Bou Messaoud à Douar cheurfa (sur la rivière), 1/4 h.
De Aït Bou Messaoud à Aït Yahia, 1/4 h.
De Douar ould Baha à Aït Yahia, 1/4 h.
De Douar ould Baha à Zaouiet Sidi Ali ou Mansour, 1/2 h.
De Takerzmi à Zaouiet Sidi Ali ou Mansour, 1/4 h.
De Takerzmi à Aït ou El-Ahrech, 1/2 h.
D'Aït Cheloud à Aït El-Ahrech, 1/4 h.
D'Aït Cheloud à Tachedirt, 1/2 h.
De Tazouknit à Tachedirt, 1/2 h.
De Tazouknit à la rivière, 1/2 h.
Tazouknit est entre Aït El-Hadj et la rivière.
De Tazouknit à Talat, 1/4 h.
De Talat à Aït El-Hadj, 1/4 h.
De Tamzaguet à Tachedirt, 3/4 h.
De Tamzaguet à Aït El-Hadj, 1/4h.
Tamzaguet tout près de Zaouiet Sidi Ahmed ou Yaqoub.
De Tiniguet à Zaouiet Sidi Ahmed, 1/2 h.
De Tiniguet à Aït Bou Lidjour, 1/4 h.
De Aït Ouachoû à Aït Bou Lidjour, 1/2 h.
De Taghezrit à la rivière, 3/4 h.
De Taghezrit à Tazouknit, 1 h. 1/4.
De Taghezrit à Tameldou, 1/4 h.
De Tameldou à la rivière, 1/2 h.
De Tameldou à Azazi, 1/4 h.
De la rivière à Azazi, 1/4 h.
De Aït Ali à Aït Ouachoû, 1/2 h.
De Aït Ali à Tagadirt, 1/4 h.

Tagadirt tout près de Stara (Sud).
Tagadirt n'Oudiz en face de Aït Ouachoù.
Bourogh (Qoubba de Sidi Bourezg) en face de Tiniguet.
De Ida Outift à Tagadirt n'Oudiz, 1/4 h.
De Ida Outift, à Aït Sala, 1/4 h.
D'Ameghli à Stara, 1 h.
D'Ameghli à Amari, 1 h.
D'Amari à la rivière, 1/4 h.
D'Amari à Taourirt, 3/4 h.
D'Amari à Aït Bou Saadi, 3/4 h.
D'Aourir à Aït Bou Saadi, 1/2 h.
D'Aourir à Imin Temgout, 3/4 h.
Ida ou Goummad en face de Ameghli.
Aït Hammou en face d'Amari.
Agadir n'Tafouq en face de Aït Bou Saadi.
D'Agadir n'Tafouq à Taguenza, 1/4 h.
De Tirghet à la rivière, 3/4 h.
De Tirghet à Azazi, 1 h. 3/4.
De Tirghet à Taghezrit, 2 h.
De Tirghet à Aoumeslaghet, 1/4 h.
De Tirghet à Zaouiet Sidi Amar ou Haroum, 1/4 h.
D'Aoumeslaghet à Zaouiet Sidi Amar ou Haroum, 1/4 h.
Zaouiet Sidi Bou Bker en face d'Aourir.
D'Aït Iguit à Zaouiet Sidi Amar, 1/2 h.
D'Aït Iguit à Taghezrit, 2 h. 1/2.

Sendala (Issendalen)

Notables. — Akhillou ; Abeoud ; Si El-Hanafi ; Si Abd-el Haï

Marché. — El-Khemis zaouiet Sidi Salah.

Villages. — El-Feida ; Asdass ; Aourir ; Adar ou Aman ; Issil ; Imin Ighzer ; Amchtout ; Amsegt ; dar Abeout ; Tidzi.

Zaouia. — Sidi Salah.

Eaux. — Beaucoup de sources.

Nature du sol. — Montagnes.

Culture. — Vergers et céréales.

Limites. — Nord : Houara. — Est : Guettioua. — Sud : Illalen. — Ouest : Tidsi.

Renseignements topographiques :

D'El-Feida à Sidi Salah, 1/2 h.

D'El-Feida à Amsegt, 1/2 h.

D'El-Feida à Asdass, 2 h.

D'El-Feida à Adar ou Aman. 1 h. 3/4.

D'El-Feida à Issil, 1 h. 1/2.

D'El-Feida à Imin Ighzer, 1 h.

D'El-Feida à Amchtout, 3/4 h.

D'Asdass à Taroudant, 3 h.

D'Asdass à Aourir, 1/2 h.

D'Asdass à Adar ou Aman, 1 h.

De Aourir à Taroudant, 2 h. 1/2.

De Issil à Adar ou Aman, 1/2 h.

De Issil à Imin Ighzen, 3/4 h.

D'Amchtout à Amsegt, 1 h.

D'Amchtout à Dar Abeout, 1 h. 1/4.

De Dar About à Imin Ighzer, 1 h. 1/4.

CHAPITRE XXII

QAIDAT DE MENABHA (Ras el-Oued)

Menabha

Le qaïd Ahida Ould Oummeis, qaïd des Menabha, commande sur une partie de la vallée supérieure de l'oued Sous depuis le confluent des Oueds Tifnout et Zagmouzen jusqu'à Taroudant. Il habite chez les Oulad Ber-Rehim (Oulad Abba). Cette région porte le nom de Ras el-Oued. Les tribus actuellement soumises au qaïd des Menabha sont :

Menabha,
Aït Iggas,
Rhala,
Haouara (en ce moment révoltés, janvier 1905),
Aghren,
Mentaga,
Aït Semmeg,
Indaouzal.

La tribu des Menabha est divisée en six *Seds* (sixièmes).

Elle est administrée par le qaïd Ahida Ould Oummeis assisté de son fils et kalifa El-Hadj Hammed.

Notables. — Chîkh Ould Bari (Aït Jouat); Chîkh Mohammed el-Hadj Saïd (Oulad Abdallah), Moulzirek (Oulad Ziad.

Menabha	Oulad Abdallah	Aït Ben Nehar	30	feux.
		Aït El-Flis	25	—
		Djaafra	60	—
		Oulad Mohammed	20	—
		Oulad Ziad	100	—
		Aït En-Nafoukh (mellah		

Menabha	Oulad Abdallah	de 20 maisons) (marché d'Et-Tnin)	30	feux.
		Oulad Aïssa	60	—
		Aït Azerloual	20	—
		Aït Dahman	40	—
		Oulad Malek	50	—
		Zaouiet ben Abbou	30	—
		Agouidir Abbou	20	—
		Zaouiet Sidi Bou Bker	60	—
	Igli	Agadir Remel	30	feux.
		El-Heri	10	—
		Agadir El-Amr	100	—
		El-Mekhatir	60	—
		Rezaguena	50	—
		Assakra	30	—
		Fouzara	30	—
		Oulad Aouidat	50	—
		Zaouiet Nedjouâ	30	—
		Zaouiet El-Khorta	20	—
	Dir	Chama	60	feux.
		Aït Mellouk	40	—
		Dir	50	—
		Oulad Amar ben Ali	30	—
		Agadir Bou Chhab	15	—
		Zaouia	20	—
		Agdal	30	—
	Tamazt	Douar Lahcen ou Bourhim	20	feux.
		Ahel ed-Draâ (mellah de 30 maisons)	30	—
		Douar El-Qoudia	40	—
		El-Kraker	30	—
		Ahel Zaouiet Sidi Ayad	40	—
		Aït Youb	70	—
		Aïn Achaâoui	20	—

Menabha	Oulad Ber Rehil	Aïn El-Assid	30 feux.
		Oulad Brahim	20 —
		Chouatat	30 —
		Oulad Abbou (mellah de 30 maisons) (maison du qaïd Idda).	50 —
		El-Bordj	30 —
		Cheraïr	25 —
		Agadir Cheurfa	20 —
		Oulad Mbarek	15 —
	Oulad Allag	Oulad Farès	30 —
		Oulad Zekri	25 —
		Zaouiet Sidi Abdallah ou Moussa	60 —
		Oulad Amran	30 —
		Oulad Radjah	15 —
		Meghafra	40 —
		Oulad Driss	50 —
		Igoudar (marché d'Et-Tlèta) (mellah de 20 maisons)	50 —
		Madida	40 —
		El-Aounia	60 —
		Djeradat	30 —

MENTAGA (Mtaga)

Cette qbîla montagnarde a pour chîkh El-Hadj Taïeb El-Mtagui.

Notable. — Si Mohammed n'Aït el-Hassen.

Organisation :

Aguerd el-Had	400 feux
Imoulas	400 —
Aït Bou Bker	600 —
Aït El-Hadj	600 —
Tamaloukt	150 —
Aouarouan	400 —

Bou El-Hajlat	200	feux
Amechrek	200	—

Marché. — Tlèta n'Imi.

Zaouia. — Sidi Ider (Cheurfa).

Limites. — Nord : Le Haut-Atlas. — Est : Seksaoua. — Sud : Aït Iggas. — Ouest : Ida ou Mhamoud.

Aït Zoulit

Aït Zoulit	Tiouineght	200	feux
	Ifouzaren	50	—
	Talegjount	300	—
	Ida ou Kaïs	400	—
	Ida ou Messatoug	200	—
	Tigouga	300	—
	Agounsan	250	—
	Imedlaoun	300	—
	Azazen	400	—
	Amzal	500	—
	Talamet	100	—
	Agdal	50	—
	Oued Nekhaïl	400	—
	Aït Igas	600	—

Renseignements topographiques :

De Aït Ben Nehar à Aït El-Flis, 1/4 h.

De Aït Ben Nehar à Agouidir Abbou, 2 h.

De Djaafra à El-Flis, 1/2 h.

De Djaafra à Oulad Mohammed, 1/4 h.

D'Oulad Ziad à Oulad Mohammed, 1/4 h.

D'Oulad Ziad à Aït en-Nafoukh, 1/4 h.

De Oulad Aïssa à Aït en-Nafoukh, 1/2 h.

De Oulad Aïssa à Aït Azerloual, 1/2 h.

De Aït Dahman à Aït Azerloual, 1/2 h.

De Aït Dahman à Oulad Malek, 1 h.

De Oulad Malek à la rivière, 1/2 h.

De Oulad Malek à Zaouiet ben Abbou, 1/4 h.

De Oulad Malek à Agouidir Abbou, 1 h.

De Agadir Remel à Zaouiet ben Abbou, 1/4 h.
De Agadir Remel à Aït Dahman, 1/2 h.
De Agadir Remel à El-Heri, 1/4 h.
De Agadir Remel à Agadir El-Amr, 1/4 h.
De El-Heri à la rivière, 1/2 h.
De Zaouiet Sidi Bou Bekr à Assaka, 1/4 h.
De El-Mekhatir à Agadir El-Amr, 1/4 h.
De El-Mekhatir à Rezaguena, 1/2 h.
De El-Mekhatir à Zaouiet El-Khorsa, 1/2 h.
De Rezaguena à la rivière, 1/2 h.
Zaouiet Nedjoua touche Zaouiet El-Khorsa.
De Fouzara à Assaka, 1/4 h.
De Fouzara à Chama, 1/4 h.
Zaouiet Sidi bou Bker touche à Zaouiet El-Khorsa.
De Chama à la rivière, 1 h. 1/2.
De Chama à Aït Mellouk, 1 h.
De Dir à Aït Mellouk, 1/4 h.
De Dir à Oulad Amar ben Ali, 1/4 h.
D'Agadir Bou Chhab à Oulad Amar ben Ali, 1/4 h.
D'Agadir Bou Chhab (source) à Zaouia, 1/4 h.
De Zaouia à Agdal, 1/2 h.
De Douar Lahcen ou Bourhim à la rivière, 1/2 h.
De Douar Lahcen ou Bourhim à Oulad Aouïdat, 1 h.
De Douar Lahcen ou Bourhim à Ahel ed-Dra, 1/4 h.
Ahel Ed-Dra à la rivière, 3/4 h.
Ahel Ed-Dra à Douar El-Qoudia, 1/4 h.
De Douar El-Qoudia à la rivière, 1/4 h.
Douar El-Qoudia touche El-Kraker.
De Douar El-Qoudia à Aït Youb, 1/2 h.
De Douar El-Qoudia à Aïn Achaoui, 1/2 h.
Ahel Zaouiet Sidi Ayad touche Douar El-Qoudia.
De Aïn Achaoui à la rivière, 3/4 h.
De Aïn El-Assid à Agdal, 1/2 h.
De Aïn El-Assid à Agouidir Abbou, 2 h.
Aïn El-Assid touche Oulad Brahim.
De Chouatat à Oulad Brahim, 1/4 h.
De Chouatat à Oulad Abbou, 1/4 h.

De El-Bordj à Oulad Abbou, 1/4 h.
De El-Bordj à Cheraïr, 3/4 h.
De Cheraïr à Oulad Mbarek, 1/2 h.
De Oulad Amran à Oulad Radjah, 1/2 h.
De Oulad Amran à Igoudar, 2 h.
De Oulad Amran à Zaouiet Sidi Abdallah ou Moussa, 1/2 h.
De Oulad Zekri à Zaouiet Sidi Abdallah, 1/4 h.
De Oulad Zekri à Oulad Farès, 1/4 h.
De Igoudar à Oulad Farès, 2 h. 1/2.
De Igoudar à Aïn Achaoui, 1/4 h.
De Igoudar à Madida, 1/4 h.
De Igoudar à Djeradat, 1/4 h.
De Igoudar à Oulad Driss, 2 h.
De Igoudar à Meghafra, 2 h.
De Igoudar à Oulad Radjah, 2 h.
De Madida à Aït Youb, 1/2 h.
De Madida à El-Aounia, 1/4 h.
De Meghafra à Oulad Driss, 1 h.
De Meghafra à Oulad Radjah, 1 h.
De El-Aounia à Djeradat, 1/2 h.

Aït Iggas

Notables. — Chîkh Mbarek ould Ouadi. Chîkh Brahim n'Aït El-Arbi. Mohammed ou Ahmed.

Villages :

Ida ou Zerki	30	feux
Talbordjt	20	—
Aït Tament, Qaçbet ou El-Chqer (marché d'El-Arba)	30	—
El-Gherab	15	—
Tagadirt	20	—
Ichebaan	30	—
Zaouiet Sidi Moussa	10	—
Bou Oughioul	15	—
Ida ou Goueïlal	30	—

Zaouia. — Sidi Bella.

Nature du sol. — Plaine et montagnes.

Eaux. — Citernes et puits de 15 mètres.

Culture. — Céréales.

Voies de communication. — Route de Taroudant à Merrakech et route de Taroudant au Dra.

Renseignements topographiques :

De Ida ou Zerki à Taroudant, 2 h. (par l'oued Sous).

De Ida ou Zerki à Talbordjt, 1/4 h.

De Ida ou Zerki à Ichebaan, 2 h.

De Aït Tament à Talbordjt, 1/2 h.

De Aït Tament à El-Gherab, 1 h.

De Aït Tament à Tagadirt, 1/2 h.

De Tagadirt à El-Gherab, 1/4 h.

De Tagadirt à Ichebaan, 1 h,

De Zaouiet Sidi Moussa à l'oued Ziad, 1 h.

De Zaouiet Sidi Moussa à Ichebaan, 1/4 h.

De Zaouiet Sidi Moussa à Bou Oughioul, 1/2 h.

De Zaouiet Sidi Moussa à Ida ou Goueïlal, 1 h.

De Ida ou Goueïlal à Zaouiet Sidi Bella, 1/4 h.

De Zaouiet Sidi Bella à l'oued Sous, 1 h.

De Ida ou Goueïlal à l'oued Sous, 1 h.

Haouara

Grande tribu divisée en deux parties séparées par l'oued Sous : Oulad Saïd, au Nord ; Naaïm au Sud.

Oulad Saïd	Bouria	30	feux
	Boudhar (marché d'El-Arba)	50	—
	Oulad Sghir	60	—
	Amres	15	—
	Zaouiet El-Baarir	20	—
	Bou Hsira	15	—
	Douar Aïssa	20	—
	Nouadji	60	—
	Oulad Brahim	60	—
	El-Bouida	30	—
	Kebachda	25	—

Oulad Saïd	Zaouiet Hansala	15	feux
	Stahat	20	—
	Oulad Moumen	30	—
	Oulad Gueroum	40	—
	Guenaouiat	20	—
	Douar ould Bel-Aïd	35	—
Naaïm	Oulad Tima (marché d'Et-Tnin) — ces deux fractions sont au Nord de l'Oued Sous.	30	—
	Arrou	40	—
	Azrou	30	—
	Oulad Daho	60	—
	Oulad El-Qoura	35	—
	Guefifet (marché d'Es-Sebt)	200	—
	Amezzou (marché ou El-Jemâa)	40	—
	El-Hefaïa	100	—
	El-Gueroun	30	—
	Oulad Saïd, Ahl er-Remel	100	—
	Oulad Mohammed	50	—
	Assila	30	—
	Aït Si Qassem	20	—
	Oulad Raho	50	—
	Aït Boutili	100	—
	El-Mehadi (marché de El-Had)	60	—
	Oulad Ali	70	—
	Adouar Sidi Ahmed ben Yahia	60	—
	Aïn Mediour	25	—
	Guerdan	100	—
	Guelalcha	100	—
	Agafaïn	30	—

Nature du sol. — Plaine.

Eaux. — Puits et oued Sous.

Culture. — Céréales ; vergers le long du Sous ; arganiers.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Les deux parties de la tribu sont sans cesse en guerre ; elles ont pourtant des ennemis communs : Sendala ; El-Menabha ; Ida ou Ziki ; Mesguina ; et une alliée : Chtouka.

Renseignements topographiques :

De Bouria à Boudhar, 1/2 h.
De Bouria à Oulad Tima, 1 h.
De Bouria à Arrou, 1 h.
De Boudhar à l'Oued Sous, 1 h.
De Boudhar à Oulad Sghir, 1 h.
De Boudhar à Amres, quelques minutes.
Oulad Sghir en face de Amezzou.
De Oulad Sghir à Zaouiet El-Baarir, 1 h.
De Oulad à Bou Sira, 1/2 h.
De Zaouiet El-Baarir à Bou Sira, 1/2 h.
De Zaouiet El-Baarir à Oulad Brahim, 1 h.
Zaouiet El-Baarir en face de El-Hefaïa.
De Douar Aïssa à Bou Sira, 1/4 h.
De Douar Aïssa à Nouadji, 1 h.
De Nouadji à l'Oued Sous, 1 h. 1/2.
El-Bouida en face de El-Mehadi.
D'El-Bouida à Oulad Brahim, 1 h.
D'El-Bouida à Kechachda, 1/2 h.
De Zaouiet Hansala à Kechachda, 1/4 h.
De Zaouiet Hansala à Stahat, 1 h.
De Stahat à l'Oued Sous, 1 h. 1/2.
De Stahat à Oulad Moumen, 1 h.
De Stahat à Oulad Gueroun, 1/2 h.
De Oulad Gueroun à Oulad Moumen, 1 h.
De Guenaouiat à Kechachda, 1/4 h.
De Douar Ould Bel-Aïd à Taroudant, 1 h.
De Douar Ould Bel-Aïd à Guenaouiat, 2 h.
Azrou en face de Oulad Tima.
Azrou en face de Arrou.
De Oulad Daho à Azrou, 1 h.
De Oulad Daho à Oued Sous, 1/2 h.
De Oulad Daho à Oulad El-Qoura, 1/2 h.
De Guefifet à Oulad El-Qoura, 1/4 h.
De Guefifet à l'Oued Sous, 1/2 h.
D'Amezzou à Oulad El-Qoura, 1/2 h.
D'Amezzou à El-Hefaïa, 1 h.
D'El-Gueroun à El-Hefaïa, 1/2 h.

D'El-Gueroun à Oulad Saïd Ahl er-Remel, 3/4 h.
D'Oulad Saïd à l'Oued Sous, 1/2 h.
D'Oulad Saïd à Oulad Mohammed, 1/2 h.
De l'Oued Sous à Oulad Mohammed, 1/2 h.
De l'Oued Sous à Assila, 1 h.
De Assila à Oulad Mohammed, 1/4 h.
De Assila à Aït Si-Qassem, 1/4 h.
De Oulad Raho à Aït Si-Qassem, 1/4 h.
De Oulad Raho à Aït Boutili, 1/2 h.
De Oulad Raho à Oulad Ali, 1/4 h.
De Adouar Si Mohammed ben Yahia à Taroudant, 1 h.
De Adouar Si Mohammed ben Yahia à Aïn Mediour, 1/4 h.
Guerdan entre Adouar Si Mohammed et Aïn Mediour.
Guelalcha et Agafaïn en face de Douar Ould Bel-Aïd.

Arghen

Tribu chleuh administrée par le qaïd Ahida Ould Oummeis. Son territoire, partie montagne et partie plaine, est peuplé par deux sortes de populations. En plaine :

Arazan. Chîkh Abd er-Rhaman. Chîkh Mohend ben Hamman.	Aït Ouharibba, Aït Aatman, Aït Khelkhel, Aït Abdallah Ouiess.
El-Jerf	Timzerouil, chîkh Mohammed n'Aït el-Hadj, Adouar n'Aït Bihi, Tagahour el-Qaçba, El-Mechra, Tararin. Chîkh n'Ouadder, 366 seïds, et ruines chrétiennes (?), Agadir n'ben Anad, Agadir el-Jdid, Tagadirt n'Aït Aamer, Aït Iazza, Anoutel.

Zaouia Sidi Aatman ou Mhend (Seïd).

Les fractions montagnardes sont :

Ida ou Gueti,
Ida ou Finis,
Aït Mìmoun,
Aït Moussa ou El-Hadj,
Ida ou Zekri,
Ida ou Nadif,
Ida ou Kensous,
Taltegmout,
Aït Abdallah,
Aït Setint,
Meraït,
Aït Tammadan,
Aït Aatman,
Aït Ibourk,
Tammest,
Assif n'Ouarren,
Aït Mìmoun,
Tinilft.

Aït Semmeg

Notables. — Ahmed ou Mansour. Chîkh Brahim ould Bazi. Ali ou Nacer (de Targa). Ali n'Aït Agouram.

Villages :

Talamet	100 feux.
Talekdjount (marché d'El-Khemis	20 —
Sins	20 —
Fouzara	40 —
Tiouinghet	30 —
Achbarou	30 —
Aït Youss	20 —
Ifesfass	15 —
Targa Zougaghen (marché d'Et-Tnin	60 —
Amzal (marché d'El-Had)	100 —

Aït Maala	50	feux.
Tadjegalt	30	—
Hanguira	60	—
Ifenguelt	30	—
Aftout (demeure du qaïd Abd er-Rahman ould Bacha)	25	—
Taberbourt	30	—
Stara	10	—
Taouraguet	30	—
Touchaâ	40	—
Zaouiet Sidi Ouazziz	15	—
Tiloua	100	—
Tagandout	20	—

Nature du sol. — Montagnes et plaines.

Eaux. — Sources.

Culture. — Comme les qçour, et, en plus, des orangers, du henné et surtout du safran.

Voie de communication. — Route de Taroudant à Merrakech.

Renseignements topographiques :

Talekjount en face de Sins.

De Talekjount à Talamet, 1 h.

De Talekjount à Fouzara, 1 h. 1/2.

De Talamet à Achbarou, 2 h. 1/2.

De Talamet à Amzal, 4 h.

De Tiouinghet à Fouzara, 1/2 h.

De Tiouinghet à Achbarou, 2 h.

De Aït Youss à Achbarou, 1/2 h.

De Aït Youss à Ifesfass, 1/4 h.

D'Ifesfass à Targa Zougaren, 1/4 h.

D'Ifesfass à Amzal, 2 h.

D'Ifesfass à Aït Maala, 1 h.

De Aït Maala à Amzal, 1 h. 1/2.

De Aït Maala à Tadjegalt, 1 h.

De Aït Maala à Ifenguelt, 1/2 h.

De Aït Maala à Aftout, 2 h.

De Tadjegalt à Amzal, 2 h.

De Tadjegalt à Hanguira, 1 h. 1/2.

De Ifenguelt à Hanguira, 1 h. 1/2.
De Ifenguelt à Aftout, 1 h. 1/2.
De Ifenguelt à Taberbourt, 1 h.
De Taberbourt à Stara, 5 minutes.
De Taberbourt à Taouraguet, 1/2 h.
De Taberbourt à Touchaâ, 1/2 h.
De Taberbourt à Sidi Ouazziz, 1 h.
De Sidi Ouazzîz à Targa Zougaren, 3 h.
De Sidi Ouazziz à Tiloua, 1/4 h.
De Tagandout à Tiloua, 1/2 h.
De Tagandout à Targa Zougaren, 4 h.

Indouzal

Le qaïd de Goundafi exerce une autorité virtuelle sur la partie orientale de cette tribu. Le qaïd de Taroudant et le qaïd Hamed ou Malek ont des intérêts et une clientèle dans la partie occidentale.

Villages

Djorf Mouley Mahammed mta El-Jerd.	Djorf	50	feux.
	Bou Aban	15	—
	Taouraghet	30	—
	El-Hefaïr	50	—
	Agadir El-Bour (chîkh Hadj m'barek n'Aït El-Baz)	60	—
	Agadir Akchou	30	—
	Zaouiet Sidi Ahmed ou Yaqoub	15	—
	Tassoukt	25	—
	Tirighț	15	—
	Zaouiet el-Aman.	30	—
Akechtim qaïd Ahmed ould Malek	Akechtim Tahtani	60	—
	Tazioukt	15	—
	Chebika	30	—
	Akechtim Fouqani	30	—
	Imaoun	20	—
	Igoudar n'Tatlet	60	—
	Tacherifet	70	—

Akechtim qaïd Ahmed ould Malek	Aït El-Hadj	30	feux.
	Agadir Zenaga	40	—
	Ighir Tahtani	15	—
	Ighir Fouqani	20	—
	Tafellount	50	—
	Maout	15	—
	Tafraout	40	—
	Tamergoult	10	—
	Tamgret ech-Cheurfa	15	—
	Tassoumt	20	—
	Tirguet	100	—
Tirguet Qaïd Saïd frère du qaïd Ahmed ould Malek.	Ihchach	30	—
	Iguendaz	20	—
	Zaouiet Sidi Saïd	10	—
	Aït El-Hadj	15	—
	Igui n'El-Feïd	30	—
	Douar Cheurfa	25	—
	Aït Mohammed	15	—
	Zaouiet Sidi Abdallah ou el-Hassen	20	—
	Imi n'El-Had	5	—
	Tidnas	30	—

Eaux. — Citernes, sources et oued Sous.

Cultures. — Céréales, oliviers, vergers, amandiers.

Voies de communication. — Route de Tatta à Merrakech et route de Taroudant à Drâ.

CHAPITRE XXIII

OULAD YAHIA

La tribu est administrée par le qaïd el-Hadj Driss.

Notables. — El-Hadj ali ben Aïssa (Oulad Messaoud), qui habite à Agadir Telba, chez les Aït Iazza, et commande également Tiiout et Reguita ; Chîkh Mohammed ould Saïd El-Ama (Oulad El-Hallouf) ; Yazid n'Aït Abid ; Si Ahmed n'Aït Si Saïd El-Ghefiria ; Chîkh Ould Aït Aomar ; Chîkh Mohammed Ould ben Mellouk (Oulad Ajal) ; Chîkh Bou Maïti ez-Zidounia.

Villages (1) :

Oulad Abbou Tahtaniin — 30 feux

(1) Ces différentes localités sont groupées par l'un de nos informateurs de la façon suivante :

Oulad Yahia 700 chevaux, 2.000 fusils	Oulad El-Hallouf	Tlèta Oulad Hallouf,
		Oulad Messaoud (Chîkh El-Hadj Ali ben Homad, Zaouia Sidi Aïad, 80 feux),
		Agadir Tolba,
		Zidania, chîkh El-Hadj El-Arbi n'Aït Taouni.
		Taguedrant.
	Oulad Aarfa	Aït Isbeïr (voisins d'Arazan),
		Rgada,
		Oulad Jafer,
		Aourlad,
		Serahna, chîkh Tahar n'Aït Moqueddour, Seïd Sid el-Hadj ben Yahia, Sidi bou Brahim,
		Timedouin (maison de l'ex-qaïd Saïd).
	Montagnards	Aït Afaïr,
		Oulad Mehad,
		El-Bhara, Seïd Sidi Ahmed El-Bharaoui,
		Tanzart,
		Oulad (ou Aït) Amer.

Zidounia, qaçba construite jadis pour commander Taroudant	15	feux.
Oulad El-Hallouf (Zaouia de Sidi Allal bel-Ghazi) (mellah de 20 maisons, marché d'Et-Tlèta)	60	—
Oulad Terna	30	—
Oulad Raho	40	—
Sidi Amara	30	—
Oulad Saïd	50	—
Takerkourt	30	—
Oulad Amira	50	—
Agadir Tolba	60	—
Ben Sifer	15	—
Freija	20	—
Chaaba	40	—
Frikis	50	—
Oulad Ajal	60	—
Oulad Messaoud	40	—
Zaouiet Sidi Ali n'Aït Aomar	30	—
Oulad Bou Riis (marché d'Et-Tnin)	70	—
Taguetrant	80	—
Regada	20	—
El-Ghefiria	40	—
Oulad Hraba	20	—
Srahna	50	—
Oulad Mehad	30	—
Timedouin (marché d'Et-Tnin). Mellah de 15 maisons (maison du qaïd Ahmed El-Jaïdli)	40	—
Oulad Azzouz	100	—
Oulad Maammar	20	—
Oulad Abbou El-Foukaniin	30	—

Nature du sol. — Plaine arrosée par l'oued Sous.

Culture. — Oliviers, vergers.

Voie de communication. — Route de Taroudant.

Renseignements topographiques :

De Oulad Abbou Tahtaniin à Taroudant, 1/4 h.

De Oulad Abbou Tahtaniin à Zidania, 1 h.
De Zidania à Taroudant, 1 h.
De Zidania à Oulad El-Hallouf, 1/2 h.
De Oulad El-Hallouf à Oulad Terna, 1/2 h.
De Oulad Raho à Oulad Terna, 1/4 h.
De Oulad Raho à Sidi Amara, 1/4 h.
Oulad Saïd en face de Sidi Amara.
Takerkourt en face de Oulad Amira.
Agadir Tolba en face de Freija.
De Takerkourt à Oulad Saïd, 3/4 h.
De Takerkourt à Agadir Tolba, 1/4 h.
De Ben Sifer à Agadir Tolba, 1/4 h.
Chaaba touche Freija.
De Frikis à Freija, 1/4 h.
De Frikis à Oulad Amira, 1/4 h.
De Frikis à Oulad Adjal, 1/4 h. (E.).
De Oulad Messaoud à Oued Tiout, 1/2 h.
De Oulad Messaoud à Sidi Amara, 1/4 h.
De Oulad Messaoud à Zaouiet Sidi Ali ben Omar, 1/2 h.
De Oulad Adjal à Zaouiet Sidi Ali, 1/2 h.
De Oulad Adjal à Oulad Bou Riis, 1 h.
De Oulad Adjal à Taguetrant, 1 h. 1/2.
De Oulad Bou Riis à Zaouiet Sidi Ali, 1/4 h.
De Oulad Bou Riis à Taguetrant, 1 h. 1/2.
Regada sur l'oued Sous.
De Regada à Taguetrant, 3/4 h.
De Regada à Chaaba, 2 h.
De Regada à El-Ghefiria, 2 h.
De Oulad Hraba à El-Ghefiria, 1/2 h.
De Oulad Hraba à Srahna, 1/4 h.
De Oulad Mehad à Shrana, 1/2 h.
De Oulad Mehad à Timedouin, 1/4 h.
De Timedouin à Oulad Azzaz, 3 h.
De Timedouin à Oulad Maammar, 3/4 h.
De Oulad Azzouz à Taroudant, 9 h.
De Oulad Azzouz à l'oued Sous, 1/2 h.
De Oulad Maammar à Oulad Abbou El-Fouqaniin, 1 h. 1/2.

MESGUINA

Notables. — Qaïd Ben Chedakh ; El-Yazid Et-Tikioui.

Marché. — El-Jemaâ.

Villages. — Tikiouin ; Tamaït ; Sidi Boudhab ; Derarga ; Aït Baha ; Taourirt ; Douar Ben Cheddakh ; Anounefguer ; Dar Ben Azza ; Ahel Ighil ; Ahel Agafaï ; Kenassis.

Statistique. — 100 chevaux, 1.000 fusils, 1.000 feux.

Zaouia. — Sidi Bou Bker, Sidi Salah.

Eaux. — Oued Sous.

Nature du sol. — Montagnes et plaines.

Culture. — Céréales, vergers, potagers.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Mogador et de Merrakech.

Limites. — Nord : Agadir et Ida ou Tanan. — Est : Houara. — Sud : Chtouka. — Ouest : Gsima.

Renseignements topographiques :

De Tikiounin à Agadir, 4 h.

De Tikiounin à Tamaït, 4 h.

De Tikiounin à Sidi bou Shab, 4 h.

De Tikiounin à Derarga, 1/4 h.

De Tamaït à Agadir, 5 h.

De Tamaït à Sidi bou Shab, 2 h.

De Tamaït à Taourirt, 1/4 h.

De Sidi bou Shab à Aït Baha, 3 h.

De Sidi bou Shab à Taourirt, 1 h.

De Sidi bou Shab à Douar ben Cheddakh, 5 minutes.

De Sidi bou Shab à Anounefguer, 1 h.

De Sidi bou Shab à Dar Ben Azza, 1/4 h.

De Derarga à Aït Baha, 3 h.

De Zaouiet Sidi Salah à Taourirt, 1/2 h.

De Zaouiet Sidi Salah à Douar ben Cheddakh, 2 h.

De Zaouiet Sidi Salah à Anounefguer, 1/4 h.

De Zaouiet Sidi Salah à Dar Ben Azza, 4 h.

CHAPITRE XXIV

TRIBUS DE L'ANTI-ATLAS

ILALA (Ilalen)

La confédération d'Ilala peuple la région comprise entre Chtouka (O.), Ras el-Oued (N.), Sektana (E.) et le bassin de l'oued Dra (S.).

Son organisation politique est rudimentaire ; aucun lien ne paraît unir ces districts montagnards. Leur communauté d'origine est problématique. Les Ilalen se croient originaires du Sud-Est. Ils pensent avoir émigré sous la poussée des tribus sahariennes. Ils appartiennent au leff des Taguezoult. La confédération se compose de dix-huit districts.

Chaque district porte une dénomination commune.

Le chef virtuel d'Ilala est le qaïd Si Taïeb el-Guellouli. Son autorité se réduit à peu de choses. On entretient avec lui de bonnes relations parce qu'il commande le col de Goundafi par lequel se fait tout le commerce de cette région. Le qaïd a vainement tenté de faire payer un impôt régulier aux Ilalen, il a dû se contenter de prélever — comme font tous les qaïds de l'Atlas — un droit de passage sur les marchandises qui transitent sur son territoire. En fait les Ilalen sont indépendants.

Organisation :

Ilalen.
- Aït Seguedelt, où se trouve la zaouia Tafeqert (cheurfa), moqaddem Si Hamed d'Aït Zahout, Souq-El-Had,
- Ida ou Ska (500 feux) Souq El-Khemis, 2 fractions séparées,
- Ikhoullan (300 feux),
- Ihentass,

Ilalen.

Tassedmit, Zaouia Sidi Yaqoub, moqaddem El-Hadj el-Hassen.
Messdaguen, souq El-Khemis.
Issendalen, souq El-Arba,
Assadess,
Aït Abd Allah,
Ida ou Sekri,
Aït ou Mghri,
Oum Sedeqt,
Iberqaq,
Touf El-Azd (Azz) souq Et-Tnin,
Imi El-Had, souq El-Had,
Tifechtran,
Ida ou Guenidif, Zaouia Sidi Messaoud, moqaddem Afilal Souq El-Jemâa,
Toudma,
Irgh,
Tirkatin,
Aït Mighat (Meraït).

Le patron des Ilalen est Sidi Yaqoub. On y vénère aussi une sainte locale nommée Tafeqert.

Tazalakht

Qbîla indépendante (Aït Arbaïn). Région montagneuse et pauvre où le portage se fait à dos d'homme et surtout de femme. Tazalakht est réputé pour ses mines de fer et d'antimoine. Les habitants fréquentent les marchés suivants :

El-Had Ida ou Semlal.
El-Arba Aït Baha.
Et-Tlèta Taouanas, Aït Saïd.
El-Jemâa Ammeln.
Zaouias. — Sidi Moumenin ; Sidi Abdallah.

Souktana (Sektana)

La tribu de Souktana est sous l'autorité du qaïd de Goundafi. Elle a pour ennemis les Zenaga, Ounzin, les Aït Hemid.

Notables. — Chîkh Abdallah Dou Tourirt. — Chîkh Laheen d'Inin Ighzer. Chîkh Ouahman à Taourirt El-Had. — Chîkh Laheen Tazolti de Tazoult.

Marchés. — El-Khemis, Ighil Nogho, El-Had Intaoun.

Villages :

Taourirt El-Had	60	feux.
Et-Tlèta	40	—
Amaïn	15	—
Timguilet	11	—
Aït Telha	300	—
Imgoun	50	—
Aouzet (zaouia de Sidi Mhammed Gouissaden)	30	—
Taguergoust	50	—
Tabia n'Boro	50	—
Tazoult	50	—
Igriz	40	—
Ighil Nogho (mellah 20 feux), marché d'el-Khemis)	60	—
Taguejdit,	30	—
Iboukaren	40	—
Makhfaman (mellah de 30 feux)	70	—
Aït Yahia (mellah de 20 feux)	100	—
Imgoun	60	—
Intaoun (marché d'el-Had)	100	—
Annamer	10	—
Agounnifad	40	—
Taguenafa	20	—
Tidnas	15	—
Makhfan	25	—

Nature du sol. — Plaine et montagne.

Eaux. — Source et rivière de Souktana.

Culture. — Oliviers, dattiers, légumes, céréales.

Débouché. — Taroudant.

Voie de communication. — Route de Taroudant au Tafilelt.

Limites. — Nord : Iouzioun. — Est : Ounzin. — Sud : Aït Hemid. — Ouest : Zenaga.

Renseignements topographiques :
De Taourirt El-Had à Et-Tlèta, 1 h.
De Taourirt El-Had à Amaïn, 2 h.
De Taourirt El-Had à Tidnas, 1 h.
D'Et-Tlèta à Amaïn, 1 h.
D'Et-Tlèta à Timguilet, 1/2 h.
D'Aït Telha à Timguilet, 1 h.
D'Aït Telha à Tidnas, 2 h. 1/2.
D'Aït Telha à Imgoun, 1 h.
D'Aouzet à Imgoun, 1 h.
D'Aouzet à Taguergoust, 3 h.
De Tabia n'Boro à Taguergoust, 1/4 h.
De Tabia n'Boro à Tazoult, 1/4 h.
De Igriz à Tazoult, 1/4 h.
De Igriz à Ighil Nogho, 1/4 h.
De Taguejdid à Ighil Nogho, 1/2 h.
De Taguejdid à Iboukaren, 2 h. 1/2.
De Makhfaman à Iboukaren, 1/4 h.
De Makhfaman à Imgoun, 1 h.
De Aït Yahia à Amaïn, 1 h. 1/2.
De Aït Yahia à Imgoun, 5 h.
De Aït Yahia à Intaoun, 5 h.
De Aït Yahia à Annamer, 8 h.
D'Imgoun à Intaoun, 1/4 h.
D'Imgoun à Annamer, 4 h.
De Taguenafa à Agounnifad, 1/4 h.
De Taguenafa à Tìdnas, 1 h.

Aït Hemid

Les Aït Hemid payent la debiha aux Oulad Jellal et aux Ida ou Blal. Ils ont pour ennemis Ounzin et Souktana.

Notables. — Mohammed n'Aït Chìkh (de Tirit) Si Ouakrim ould Abdallah ou Mhammed (à Imin ou Assif). Chìkh Abd er-Rahman ben Tabia,

Villages :

Aït Moussa ou El-Hadj 100 feux, puits.

Taourirt	100	feux.	puits.
Aït ou Laheen	300	—	
Tanamrout	100	—	citernes.
Aglez	15	—	citernes.
Asrouks	30	—	sources.
Darouallou	15	—	puits.
Oued El-Assal	100	—	puits.
Agadir Jedid	50	—	sources.
Taourda	15	—	puits.
Tirit (marché d'Et-Tnin)	40	—	puits.
Amzaourou (1)	30	—	puits.
Amezoug	20	—	puits.
Aït Ba Salah	30	—	puits.
Tankaout	10	—	puits.
Tazougart	40	—	sources.
Iniks	15	—	sources.
El-Mdinet	30	—	sources.
Adrouli	10	—	puits.
Tamterga	10	—	puits.
Ihlouchen	15	—	puits.
Tinmaliz	30	—	sources.
Anzour (Dar ben Tabia).	10	—	sources.

Un douar des Oulad Jellal, les Oulad el-Hassen, campe auprès d'Anzour.

Tisferouin	30	feux,	puits.
Azrar	30	—	puits.
Izerzer	15	—	sources.

Zaouia. — Sidi bou Aïssa ou Sliman (boules d'or). Sidi Mohammed ou Brahim. Sidi Brahim ou Ali (Derqaoua), moqaddem el-Hadj ou bel Kheïl. Sidi Mohammed ou Otman à Imi

(1) Amzaourou : Qbila montagnarde assez riche (Aït Arbaïn, régime démocratique). Les hommes y sont très petits de taille. Ils émigrent en Oranie pour travailler aux mines ou aux récoltes. Leur sol produit des figues et quelques champs de céréales. Ils ont une coutume particulière qui les astreint à déposer une garantie avant de demander justice.

Les notables sont : le qadi Si Mohammed Ajlim, et les chioukh Si Mohammed ou Abbou, et Si Ahmed Abara.

n'Tlèt (Derqaoua) moqaddems ses fils Sidi Seïd et Sidi Abd er-Rahman.

Nature du sol. — Montagne de Krikis. Tankaout. Anzour. Aguenin.

Eaux. — Puits de 10 brasses.

Culture. — Céréales, amandiers, figuiers, noyers.

Débouchés. — Taroudant et Mogador.

Voies de communication. — Route de Tatta à Oued Dra, route de Tissint à Dra.

Limites. — Nord : Souktana. — Est : Ounzin. — Sud : El-Qçour. — Ouest : Aït Melloul.

Renseignements topographiques :

De Taourirt à Aït Moussa ou El-Hadj, 1/2 h.
De Taourirt à Tanamrout, 1 h.
De Taourirt à Aït ou Lahcen, 2 h.
De Taourirt à Asrouks, 1 h.
De Aglez à Tanamrout, 1/4 h.
De Aglez à Asrouks, 1 h.
De Dar Ouallou à Asrouks, 1 h.
De Dar Ouallou à Ould El-Assal, 1/4 h.
De Taourda à Agadir Jdid, 1/2 h.
De Taourda à Tirit, 1 h.
De Amzaourou à Tirit, 1/2 h.
De Amzaourou à Amezoug, 1 h.
De Aït Ba Salah à Amezoug, 1 h. 1/2.
De Aït Ba Talah à Tanekaout, 1 h.
De Tazougart à Taourda, 2 h.
De Tazougart à Tirit, 2 h.
De Tazougart à Iniks, 1/2 h.
D'El-Mdinet à Iniks, 2 h.
D'El-Mdinet à Agadir Jdid, 3 h.
D'El-Mdinet à Adrouli, 1/2 h.
D'El-Mdinet à Tamterga, 1/2 h.
De Tamterga à Adrouli, 1/2 h.
De Tamterga à Tinmaliz, 3 h.
De Tamterga à Tisferouin, 6 h.
De Tamterga à Azrar, 2 h.

De Tamterga à Izerzer, 1 h. 1/2.

De Ihlouchen à Aït Moussa ou El-Hadj, 2 h.

De Ihlouchen à Aït ou Laheen, 3 h.

De Tinmaliz à Anzour, 3 1/4 h.

De Tinmalz à Tisferouin, 3 h.

De Tinmaliz à Azrar, 4 h.

De Tinmaliz à Izerzer, 4 h.

De Azrar à Izerzer, 1 h.

Aït Melloul

Notables. — Ahmed Ali, Abdallah n'Aït El-Hadj, Si El-Hassan ould Sidi Hoummad.

Sol. — Collines.

Eaux. — Sources et citernes.

Culture. — Céréales, élevage de troupeaux.

Débouché. — Marchés du Sous.

Voie de communication. — Chemin de Tatta au Sous par Tangarfa.

Limites. — Nord : Ida ou Nidif. — Est : Aït Hemid. — Sud : Tatta. — Ouest : Ida ou Nidif.

Ida ou Nidif

Villages. — Maisons éparpillées. Tagmout, 50 maisons ; Aït Kin, 30 maisons avec un agadir.

Sol. — Pays montagneux.

Eaux. — Sources.

Culture. — Dattiers, amandes, orge, maïs.

Débouché. — Marchés du Sous.

Voie de communication. — Route de Tatta à Merrakech.

Limites. — Nord : Indouazal. — Est : Aït Melloul. — Sud : Tatta. — Ouest : Arghen.

Tagmout et Aït Kin payent une debiha à Houmida ould Brahim el-Harzlaou des Ida ou Blal.

Le reste de la tribu paye une debiha à Ahmed Mah ould Siid demeurant à Toug er-Rih des Ida ou Blal. Les Ida ou Nidif sont ennemis des Oulad Jellal.

El-Qçour

On donne le nom d'el-Qçour aux districts chleuhs qui peuplent le versant méridional de l'Anti-Atlas. Ces Qçour, administrés par leurs Jemaâ, ont, pour la plupart, des debiha sur les tribus des Oulad Jellal et des Doui Blal.

Notables. — Abid ben Illal. El-Hadj Salem ben Kerroum. Hida ben Kerroum. Houis bel Hadj Mohammed ould Mbarek ben Omar. El Hadj Moussa ben Alla.

Statistique. — Imi n'Tatlet. Zaouia de Sidi

	Mohammed ou Yaqoub	100 feux.
	Rekon	15 —
	Iligh	100 —
	Tissenassamim	30 —
	Aqqa Iren	300 —
	Serghina	10 —
	Targant	15 —
	Tissekmoudin	40 —
	Ida Oulstan	30 —
	Qaçbet El-Joua	200 —
	Tghit	30 —
	El-Kheneg Sidi Rezzoug	10 —
	Aqqa Iguiren	30 —
	Aqqa n'Aït Sidi	10 —
Tissint	Agadir	100 feux.
Tissint	Aït Ouiran	120 —
Tissint	Zaouia	60 —
Tissint	Taznout	15 —
Tissint	Beni Moussi	20 —
Tissint	Mrimima (Meghimima)	60 —

Nature du sol. — Plaine déserte limitée par le Djebel Bani.

Eaux. — Sources.

Culture. — Oliviers, dattiers, figuiers, jardins.

Voie de communication. — Route du Sous au Dra et au Tafilelt, de Tindouf à Merrakech.

Renseignements topographiques :

De Rekon à Imi n'Tatlet, 1/2 h.

De Rekon à Iligh, 1 h.
De Tissenassamin à Iligh, 1 h.
De Tissenassamin à Aqqa Ighen, 2 h.
De Serghina à Aqqa Iren, 1/2 h.
De Serghina à Targant, 1/4.
De Ida Oulstan à Targant, 1 h.
De Ida Oulstan à Tissekmoudin, 1/4 h.
De Aqqa Iguiren à El-Qaçbet El-Djoua, 1 h.
De Aqqa Iguiren à El-Kheneg, 2 h.
De Tissekmoudin à Qaçbet El-Djoua, 2 h.
De Tghit à El-Kheneg, 2 h.
De Tghit à Aqqa n'Aït Sidi, 1 h.

Oued Tlit (Tansida) :
De Tansida à Issengaren, 1 h.
D'Issengaren à Zaouia de Sidi Mrri, 2 h. 1/2.
Imi n'Tlit.

De Tansida à Aqqa n'Aït Sidi, 1 h.
D'Agadir à Aqqa n'Aït Sidi, 1 h.
D'Agadir à Aqqa Aït Ouiran, 1/4 h.
De Zaouia Tassint à Aït Ouiran, 1/2 h.
De Zaouia Tassint à Taznout, 1/4 h.
De Beni Moussi à Taznout, 1/2 h.
De Beni Moussi à Mrimima, 2 h. 1/2.

Tanzida

Formée de trois qçour le long de l'oued Tanzida.

Tanzida	30 feux.
Issengaren (dépôt de vivres de Ansoula)	40 —
Imin Tlit (zaouia de Sidi Mrri)	30 —

Eaux. — Rivière coulant toute l'année.
Culture. — Même production que tous les qçour.
Renseignements topographiques :
Imi n'Tlit à 2 h. 1/2 d'Issengaren.
Issengaren à 1 h. de Tanzida.
Tanzida à 1 h. d'Aqqa n'Aït Sidi.

Tatta

Notables. — Qaïd Hoummad de Tintazart ; Ahmed Mah ould Siïd (Toug er-Rih) ; Qaïd Mouloud ould Qaïd Ali (Toug er-Rih).

Qçour. — Sédentaires et nomades.

Villages :

Tighremt (Est de la rivière)	40	feux.
Akka Izounkat	15	—
Adiss (marché d'El-Khemis)	100	—
Toug er-Rih	40	—
Tintazart	60	—
Toursoult	60	—
El-Qçabi	15	—
El-Jebaïr	40	—
Taïti	40	—
Ida Oulstan	10	—
Intefian	15	—
Tiguizmert	40	—
Aït Yassin	15	—
Agouchgal	40	—
Agadir El-Hena (mellah de 30 feux), marché d'Et-Tlèta.	60	—

Nature du sol. — Grande plaine.

Eaux. — Sources.

Culture. — Dattiers et arbres fruitiers. Beaucoup de roses.

Voie de communication. — Route de Taroudant à Guennina. Tatta relève des Ida ou Blal qui l'habitent en partie.

Limites. — Nord : Ida ou Nidif. — Est : El-Qçour. — Sud : Oued Dra. — Ouest : Aït Mribet.

CHAPITRE XXV

CHTOUKA

La confédération de Chtouka constitue l'un des groupements les plus importants du Sud marocain. Il est difficile de préciser les relations des différentes tribus qui la composent tant elles sont mobiles. A l'heure présente un vent de particularisme souffle dans le Maroc méridional et désagrège tous les leffs (Chleuh : Ameqqoun). D'une façon générale pourtant Chtouka est divisée en deux partis : les tribus du Sahel, désignés sous le nom de Chtouka ; les tribus de la montagne, appartenant au groupe des Aït Ouadrin.

Chtouka :
- Qsima (1),
- Aït Baha,
- Ida ou Mhammed,
- Ida ou Mennou,
- Imechguiguilen,
- Tirest,
- Ida ou Gouaran.
- Aït Amira (1),
- Inechaden (1),
- Allal,
- Aït Iazza,
- Ida ou Bouzia,
- Aït Amer,
- Aït Bekkou,
- Aït Bou Taïeb,
- Aït Bel-Lefaà,
- Aït Milek,
- Aït Hougan.

(1) Qsima, Mesguina, Aït Amira, Inechaden forment un leff sous le nom d'Ahel Oued Sous.

Aït Ouadrin	Ikounka, Aït Mzar, Aït Baha, Aït Fers, Aït Ali, Aït Touzzount, Aït Moussa, Imeddioun, Aït Ouigemman, Imekhiin Aït Fellas, Aït Ouazen, Aït Oughan, Imekouin, Aït Touchka.

Qsima (Gsima)

Notables. — El-Hadj Lahcen ; Abd er-Rahman ould El-Hadj El-Arbi ; El-Qsimi (Qaïd).

Marchés. — Et-Tlèta.

Villages. — Inzeggan, demeure du qaïd ; Aït Melloul ; Dchira ; Ben Sergaou ; Tighmi ou Fella ; Lemzar. Taraïst.

Zaouia. — Lemzar ; Taraïst ; Seïd Sidi Salah.

Eaux. — Sources. Oued Sous.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales, vergers et potagers, arganiers.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Mogador au Sous.

Limites. — Nord : Agadir et Mesguina. — Est : Mesguina. — Sud : Chtouka. — Ouest : La mer.

Renseignements topographiques :

De Aït Melloul à Agadir, 3 h.

De Aït Melloul à Dchira, 1/4 h.

De Aït Melloul à Lemzar, 3/4 h.

De Inzeggan à Dchira, 3 h.

De Inzeggan à Aït Melloul, 1/2 h.

CHTOUKA

Croquis schématique dessiné par un informateur indigène

Taroudant
Agadir
MESEGUINA
HOUARA
ISENDALEN
ILALEN
IDA OU GUENADER
AÏT ABD ALLAH
Plaines
AÏT SOUAB
AÏT OUGHAN
AÏT TOUCHKA
AÏT TIOUZZOUIN
AÏT OUARZEN
AÏT OUIGUEMMAN
ANTI ATLAS
Jebel Saghough
IMEKOUIN
IMEDDIOUN
Sidi Salah
AÏT FELLAS
IMEKHIIN
AÏT MEZAL
AÏT BAHA
AÏT FERS
AÏT ALI
AÏT TOUZZOUNT
AÏT MOUSSA
Oued oul Ras
IDA OU SKA
IKOUNKA
IDA OU MENNOU
IMECHGUIGUILN
TIREST
IDA OU BOUZIA
IDA OU MHAMMED
IDA OU GOUARAN
AÏT IAZZA
AÏT AMER
AÏT MILEK
AÏT ILOUGAN
AÏT BAHA
JOUGHEISEN
AÏT BOU LEFAA
OSIMA
AÏT AMIRA
ALLAL
AÏT BEKKOU
AÏT BOU TAÏEB
Oued Sous
Route de Tezerouait
OCÉAN ATLANTIQUE

De Inzeggan à Agadir, 2 h. 1/2.
De Inzeggan à Tighmi ou Fella, 3/4 h.
De Inzeggan à Lemzar, 3/4 h.
De Ben Sergaou à Agadir, 1 h. 1/2.
De Ben Sergaou à Dchira, 1/2 h.

Aït Baha (m'ta El-Outa)

Notable. — Chîkh Bouhouch ould Bou Lefra.
Villages. — Agadir ; Djaïra.
Eaux. — Puits de 6 brasses.
Nature du sol. — Plaine sablonneuse.
Culture. — Céréales.
Limites. — Nord : Mesguina. — Est : Ida ou Mahammed. — Sud : Iougheisen. — Ouest : Aït Amira.
Renseignements topographiques :
Agadir et Djaïra se touchent.
De Djaïra à Sidi Bibi, 1 h. 1/2.
De Djaïra à Taourirt, 2 h. 1/2.

Ida ou Mahammed

Notables. — Hoummad ou Saïah ; Salah ou El-Houz ; Brahim ou Houman.
Marché. — Et-Tnin.
Villages. — Talbordj ; Aït Bella ; Zaouia Si Saïd chérif ; Douar Hoummad ou Saïah ; douar Salah ou El-Houz ; Bou Iougra ; douar Aït Nadir Tinhammou.
Zaouia. — Sidi Saïd Chérif (medersa).
Eaux. — Puits de 50 brasses.
Nature du sol. — Plaine.
Culture. — Céréales.
Voie de communication. — Route de Mogador à Aït ou Blal et route de Taroudant à Foum El-Hassan.
Limites. — Nord : Aït Amira. — Est : Houara. — Sud : Ida ou Mennou. — Ouest : Aït Iazza et Aït Baha.
Renseignements topographiques :

De Talbordj à Agadir n'Aït Baha, 1 h. 1/2.
De Talbordj à Zaouiet Sidi Bibi, 2 h.
De Talbordj à Taourirt, 2 h. 1/2.
De Talbordj à Aït Bella, 1 h. (ouest).
De Talbordj à Zaouia Sidi Saïd chérif, 1/2 h.
De Talbordj à Douar Hoummad ou Saïah, 1 h.
De Aït Bella à Zaouia Sidi Saïd chérif, 1/2 h.
De Aït Bella à Douar Hoummad ou Saïah, 1 h.
De Aït Bella à Douar Salah ou El-Houz, 1/2 h.
De Aït Bella à Bou Iougra, 1 h. 1/4.
De Douar Salah ou El-Houz à Douar Aït Nadir, 1 h.
De Douar Salah ou El-Houz à Douar Hoummad ou Saïah, 3/4 h.
De Zaouia Sidi Saïd Chérif à Bou Iougra, 1/2 h.
De Douar Hoummad à Saïah à Douar Aït Nadir, 1 h.

Ida ou Mennou

Notables. — Hoummad Abekhas ; Brahim frère d'El-Hadj Mtagui.

Marché. — Et-Tlata Sidi Saïd.

Villages. — Tadouart ; Bou Alamen ; El-Kherba ; Tagragra ; Tafraout ; Ighir.

Zaouia. — Sidi Saïd Chérif.

Eaux. — Puits de 30 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Mogador et de Taroudant.

Limites. — Nord : Haouara. — Est : Tidsi ; Ida ou Ska. — Sud : Ikounka ; Ida ou Mahammed. — Ouest : Ida ou Mahammed.

Renseignements topographiques :
De Tadouart à Talbordj Ida ou Mahammed, 3 h.
De Tadouart à Douar Aït Nadir, 3 h. 1/2.
De Tadouart à Bou Alamen, 1/2 h.
De Tadouart à El-Kherba, 1/2 h.

De Tadouart à Tagragra, 1 h.
De Tadouart à Tafraout, 3/4 h.
De Tadouart à Ighir, 1 h. 1/2.
De Bou Alamen à Talbordj (Ida ou Mahammed), 3 h.
De Bou Alamen à El-Kherba, 1/2 h.
De El-Kherba à Tagraga, 3/4 h.
De Tagragra à Tafraout, 1/2 h.
De Tagragra à Ighir, 1/2 h.
De Tagragra à Sidi Saïd, 1/2 h.
De Tafraout à Ighir, 3/4 h.

Ida ou Gouaran

Notables. — Ali ou Hamdan ; Ahmed ou Brahim.
Marchés. — El-Jemaâ ; Moussem de Sidi bou Shab.
Villages. — El-Guezmir ; Azouggar ; Talemrest ; Tin Mohammed ou Hammou ; Ighil El-Feïd ; Imzilen ; El-Bordj ; Tinezdi ; Aït El-Atti ; Tagadirt ; Tin Hemmou ; In Ouachtouk ; Tougaran ; Adouar El-Qçar ; Tin el-Baz ; Toulechguer ; Touhassoun ; douar Abdallah ou Ali ; Tirest ; Aït Bouari ; Talmit ; Bou Toutla ; Iatran ; Tin Hafi ; Mers Sidi Ahmed.
Zaouia. — Sidi Bou Shab.
Eaux. — Puits de 40 à 50 brasses.
Nature du sol. — Plaine et montagnes.
Voie de communication. — Route de Mogador et Taroudant.
Limites. — Nord : Aït Baha ; Ida ou Mahammed. — Est : Ikounka ; Aït Mzal. — Sud : Aït Iazza. — Ouest : Aït Amira ; Allal.
Renseignements topographiques :
De El-Guezmir à Bou Igra (d'Ida ou Mahammed), 3 h.
De El-Guezmir à Talbordj (d'Ida ou Mahammed), 3 h. 1/2.
De El-Guezmir à Taourirt (Aït Amar), 2 h. 3/4.
De El-Guezmir à Azouggar, 1/2 h.
De El-Guezmir à Talenoust, 1/2 h.
De El-Guezmir à Ighil El-Feïd, 1 h.
De El-Guezmir à Imzilen, 1/2 h.
De El-Guezmir à Bou Toutla, 1 h.

De El-Guezmir à El-Bordj, 2 h.
De El-Guezmir à Tinezdi, 3 h.
De El-Guezmir à Adouar El-Qçar, 1 h. 1/4.
De El-Guezmir à Tougaran, 1 h.
De El-Guezmir à Tin el-Baz, 1 h. 1/2.
De El-Guezmir à Toulechguer, 1 h. 3/4.
De Azouggar à Bou Igra, 2 h. 1/2.
De Azouggar à Bou Toulta, 1 h.
De Azouggar à Touhassoun, 2 h. 3/4.
De Azouggar à Talemrest, 1/2 h.
De Azouggar à Tin Mohammed ou Hammou.
De Talemrest à Ighil El-Feïd, 3/4 h.
De Talemrest à Talmit, 3/4 h.
De Talemrest à Bou Toutta, 3/4 h.
De Talemrest à Tirest, 3 h.
De Tin Mohammed ou Hammou à Bou Igra, 1 h.
De Imziln à Ighil El-Feïd, 1/2 h.
De Imziln à El-Bordj, 1 h.
De Ighil El-Feïd à Talmit, 1/2 h.
De El-Bordj à Tinezdi, 1 h.
De El-Bordj à Aït El-Atti, 1 h. 3/4.
De El-Bordj à Tougaran, 1/2 h.
De El-Bordj à Tirest, 3 h.
De El-Bordj à Sidi Bou Shab, 1 h. 1/2.
De Tinezdi à Aït El-Atti, 1 h. 1/2.
De Tinezdi à Tagadirt, 1 h.
De Tinezdi à Tin Hemmou, 3/4 h.
De Tinezdi à In Ouachtouk, 3/4 h.
De Aït El-Atti à Tirest, 2 h.
De Aït El-Atti à Sidi Bou Shab, 1/2 h.
De Aït El-Atti à Tagadirt, 1/2 h.
De Tagadirt à Tin Hemmou, 1/2 h.
De Tagadirt à In Ouachtouk, 1/2 h.
De Tin Hemmou à In Ouachtouk, 1/4 h.
De Tougaran à Adouar El-Qçar, 3/4 h.
De Adouar El-Qçar à Tin El-Baz, 1/2 h.
De Tin El-Baz à Tin Hafi, 1/2 h.

De Tin El-Baz à Toulechguer, 1/2 h.
De Tin El-Baz à Douar Abdallah ou Ali, 3/4 h.
De Toulechguer à Touhassoun, 1/4 h.
De Touhassoun à Tin Hafi, 1/2 h.
De Touhassoun à Douar Abdallah ou Ali, 1/2 h.
De Tirest à Iatran, 1 h. 1/2.
De Tirest à Sidi Bou Shab, 1 h. 1/2.
De Tirest à Aït Bouari, 1/2 h.
De Sidi Bou Shab à Aït Bouari, 1 h.
De Iatran à Talmit, 1 h.
De Iatran à Bou Toutla, 1 h.
De Iatran à Mers Sidi Ahmed, 1/2 h.
De Bou Toutla à Mers Sidi Ahmed, 3/4 h.

Aït Amira

Notable. — Saïd ould Saïd ou Mbarek.

Marchés. — El-Khemis ; Moussem de Taddart, et de Sidi Bibi.

Villages. — Takat ; El-Bordj ; Aït Mimoun ; Anamer ; Ben Guemoud (Arabes) ; Adouar ; Zaouiet Sidi Bibi ; Tin Addi ; Tousbab ; Touamal. Ghezala.

Zaouia. — Sidi Bibi.

Eaux. — Puits de 7 à 8 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Oued Sous. — Est : Chtouka ou Amar. — Sud : Inechaden ; Aït Bekkou. — Ouest : la mer.

Renseignements topographiques :

De Takat à la mer, 1 h.
De Takat à Agadir, 3 h.
De Takat à Inzegan (Qsima), 2 h.
De Takat à El-Bordj, 1 h. 1/2.
De Takat à Aït Mimoun, 1/2 h.
De El-Bordj à Inzegan, 2 h.
De El-Bordj à Anamer, 1 h.

De El-Bordj à Ben Guemoud, 1 h.
De El-Bordj à Adouar, 1 h.
De El-Bordj à Sidi Bibi, 1 h. 1/2.
De Aït Mîmoun à la mer, 1 h. 1/2.
De Aït Mîmoun à Agadir, 2 h. 1/2.
De Aït Mîmoun à Anamer, 1 h. 3/4.
De Aït Mîmoun à Ben Guemoud, 3/4 h.
De Anamer à Adouar, 3/4 h.
De Anamer à Tin Addi, 1 h.
De Anamer à Tousbab, 2 h.
De Anamer à Touamal, 3 h.
De Adoùar à Sidi Bibi, 1/2 h.
De Adouar à Tin Addi, 3/4 h.
De Tin Addi à Tousbab, 1/2 h.
De Tousbab à Touamal, 1 h.

Inechaden

Notable. — Hadj Brahim d'Aït Dekir.

Marché. — El-Had ben Dlimi.

Villages. — Forment un seul gros village : Inechaden et le hameau de Tagoudecht.

Eaux. — Puits de 5 à 6 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Aït Amira. — Est : Allal. — Sud : Aït Bekkou. — Ouest : la mer.

Inechaden est en ce moment en guerre avec Aït Bekkou (Janvier 1908).

Aït Iazza

Notable. — Najem Ould El-Bachir.

Marché. — Un mouggar.

Villages. — Anou El-Jdid ; Tin El-Qaïd ; Zaouia ; In Kourri ; Fetaïah ; Tin Aït Dekir.

Zaouia. — Zaoui et Aït Iazza, où se fait le mouggar d'el-Fetaïah (medersa).

Eaux. — Puits de 50 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Limites. — Nord : Ida ou Gouaran. — Est : Ida ou Bouzia. — Sud : Aït Amar. — Ouest : Allal.

Renseignements topographiques : D'Anou El-Jdid à Agadir n'Aït Baha, 2 h. 1/2.

D'Anou El-Jdid à Bou Iougra (Ida ou Mohammed), 1 h. 1/2.

D'Anou El-Jdid à Tin el-Qaïd, 3/4 h.

D'Anou El-Jdid à la Zaouia, 3/4 h.

De Tin El-Qaïd à la Zaouia, 1/2 h.

De Tin El-Qaïd à Bou Iougra, 1 h. 3/4.

De Tin El-Qaïd à In Kourri, 3/4 h.

De In Kourri à la Zaouia, 1/2 h.

De In Kourri à Fetaïah, 1/4 h.

De In Kourri à Tin Aït Dekir, 3/4 h.

De Fetaïah à In Kourri, 1/2 h.

De Fetaïah à Tin Aït Dekir, 1/2 h.

Ida ou Bouzia

Notable. — Chîkh Mohammed d'Aït Oudjan.

Villages. — Ihaouna ; Tamoudjout ; Bizouran ; douar d'Aït Bel Baroud ; Bou Teblat ; Bou Tabet ; Imin Aghgoummi.

Zaouia. — Sidi Fares.

Eaux. — Puits de 50 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Tiznit à Taroudant.

Limites. — Nord : Ida ou Gouaran. — Est : Aït Iazza. — Sud : Aït Milek. — Ouest : Aït Fers.

Renseignements topographiques :

De Ihaouna à Achgherghi (A. Boulefâa), 2 h. 1/2.

De Ihaouna à Zaouiet Anaghrib, 3 h.

De Ihaouna à Tamoudjout, 1/2 h.

De Ihaouna à Bizouran, 1/2 h.
De Tamoudjout à Douar Aït Bel Baroud, 1 h.
De Tamoudjout à Bizouran, 1/2 h.
De Tamoudjout à Zaouiet Sidi Fares, 3/4 h.
De Bizouran à Douar Aït Bel Baroud, 3/4 h.
De Bizouran à Bou Teblat, 3/4 h.
De Bizouran à Bou Tabet, 1 h. 1/2.
De Bizouran à Imin Aghgoummi, 1 h. 1/2.
Douar Aït bel Baroud à Zaouiet Sidi Farès, 1/2 h.
De Douar Aït Bel Baroud à Bou Teblat, 1/2 h.
De Bou Tabet à Bou Teblat, 1 h.
De Bou Tabet à Imin Aghgoummi, 3/4 h.

Aït Amer

Notables. — Chîkh Mouloud ould Mbarek ou Ali; Chîkh Amed ou Abd allah (Ida ou Aïssi).

Marché. — Mouggar de Sidi Idder.

Villages. — Tin Tafouqt; Tin Bou Saïd; Imin Oughgoumi (peut-être le même que ci-dessus); Bakhir; Taourirt; Agadir; Douar Mouloud.

Zaouia. — Sidi Idder.

Eaux. — Puits de 30 à 40 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Aït Iazza. — Est : Ida ou Bouzia; Aït Ali. — Sud : Aït Milek. — Ouest : Aït Bou Lefâa; Aït Bekkou.

Renseignements topographiques :

De Tin Tafouqt à In Kourri (Aït Iazza), 2 h.
De Tin Tafouqt à Tin Aït Dekir, 2 h. 1/2.
De Tin Tafouqt à Tin Bou Saïd, 1/2 h.
De Tin Tafouqt à Imin Oughgoumi, 1/2 h.
De Tin Tafouqt à Taourirt, 1/2 h.
De Tin Tafouqt à Douar Mouloud, 1/2 h.
De Tin Bou Saïd à Tin Aït Dekir, 1/2 h.
De Tin Bou Saïd à Imin Oughgoumi, 1 h. 1/2.

De Tin Bou Saïd à Taourirt, 3/4 h.
De Tin Bou Saïd à Bakhir, 1 h.
De Tin Bou Saïd à Agadir, 1 h. 3/4.
De Tin Bou Saïd à Sidi Idder, 2 h.
De Taourirt à Bakhir, 1 h. 1/2.
De Taourirt à Imin Oughgoumi, 1/2 h.
De Agadir à Bakhir, 1 h. 1/4.
De Agadir à Sidi Idder, 1 h. 1/2.
Sidi Idder à Douar Mouloud, 3/4 h.

Aït Bekkou

Notables. — Qaïd Omar ben Delimi ; Chikh Lahcen ben Abd el-Kerim.

Marché. — El-Had.

Villages. — Dar ben Delimi ; Ghezala ; Tafraout ; Iferian ; Qaçba ben Abd El-Jelid ; Afriat ; Aït El-Aïat ; Douar Ben Abd el-Kerim.

Zaouia. — Sidi Bou Medin el-Arouci ; Sidi Mohammed ech-Chechaouni.

Eaux. — Puits de 10 à 15 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Débouché. — Mogador.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Inechaden ; Allal. — Est : Aït Amer ; Aït Bou Lefâa. — Sud : Aït Bou Lefâa ; Aït bou Taïeb. — Ouest : l'Océan.

Renseignements topographiques :

De Dar ben Dlimi à Inechaden, 3/4 h.
De Dar ben Dlimi à Touamal, 1 h. 1/2.
De Dar Ben Dlimi à la mer, 2 h.
De Dar ben Dlimi à Qaçba ben Abd El-Jelil, 2 h.
De Dar ben Dlimi à Afriat, 2 h.
De Dar ben Dlimi à Aït El-Aïat, 1 h. 1/2.
De Dar ben Dlimi à douar Ben Abd el-Kerim, 1 h.
De Dar ben Dlimi à Zaouiet Sidi Mohd ech-Chechaouni, 1 h.

De Dar ben Dlimi à Zaouiet Sidi bou Médin el-Arouci, 1/2 h.

De Ghezala à Tafraout, 2 h.

De Ghezala à Iferian (par le littoral), 1/4 h.

De Ghezala à Qaçba ben Abd el-Jelil, 1 h.

De Afriat à Qaçba ben Abd el-Jelil, 1/2 h.

De Afriat à Iférian, 1/2 h.

De Afriat à Zaouiet Sidi Bou Médin el-Arouci, 2 h.

De Douar ben Abd el-Kerim à Aït el-Aïat, 1/2 h.

De Douar ben Abd el-Kerim à Zaouiet Sidi Mohammed ech-Chechaouni, 1/2 h.

De Douar ben Abd El-Kerim à Zaouiet Sidi Bou Médin el-Arouci, 3/4 h.

Aït Bou Taïeb

Notable. — Chîkh Hoummad n'Aït Doukkali.

Marché. — El-Jemaâ.

Villages. — Douar El-Kebir ; Bouibat ; Iferian (Arabes); Tabouhaneikt.

Zaouia. — Sidi Bou Median El-Arouci.

Eaux. — Puits de 10 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Aït Bekkou. — Est : Aït Bou Lefâa. — Sud : Massa. — Ouest : la mer.

Renseignements topographiques:

De Douar El-Kebir à la mer, 3 h.

De Douar El-Kebir à Afriat (A. Bekkou), 2 h. 1/2.

De Douar El-Kebir à Aït El-Aïat, 1 h.

De Douar El-Kebir à Bouibat, 1/2 h.

De Bouibat à Aït El-Aïat, 1 h.

Aït Bou lefaa

Notables. — El-Moqaddem Hoummad ; Chîkh Mohammed Ben Saïd Chîkh Abd el-Kerim.

Marché. — Et-Tnin ; moussem d'Ouaghril.

Villages. — Achgherghi (mellah) ; Zenibi ; Agadir ; Stahat ; douar El-Houssin ; Taghzout.

Statistique. — 100 chevaux, 500 fusils, 600 feux.

Zaouia. — Aït Bou Lefâa ; Ouaghrib.

Eaux. — Puits de 30 à 40 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Limites. — Nord : Aït Bekkou. — Est : Aït Amar, Aït Milek, Aït Hougan. — Sud : Massa. — Ouest : Aït Bou Taïeb.

Renseignements topographiques :

De Achgherghi à Inechaden, 3 h.

De Achgherghi à Zenibi, 1 h.

De Stahat à Inechaden, 4 h.

Aït Milek

Notables. — Ahmed ou Fekir ; Brahim ou Bou Selam; Si Hemmou n'Aït Ali.

Villages. — Assersif ; Bou Izakaren ; Tagaïout ; Bou Tabet ; Touelgherb ; Tinefkiren.

Zaouia. — Sidi Bou Bker. Sidi Saïd ou Messaoud.

Eaux. — Puits de 15 à 20 brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Aït Âmer. — Est : Aït Moussa. — Sud : Aït Ilougan. — Ouest : Aït Bou Lefâa.

Renseignements topographiques :

D'Assersif à Achgherghi (Aït Bou Lefâa), 2 h. 1/2.

D'Assersif à Zaouiet Anaghrib (Aït Bou Lefâa), 3 h. 1/2.

D'Assersif à Bou Izakaren, 1/2 h.

D'Assersif à Tagaïout, 1 h.

D'Assersif à Touelgherb, 1 h.

D'Assersif à Tinefkiren, 2 h.

De Bou Izakaren à Tagaïout, 1/2 h.

De Bou Izakaren à Achgherghi, 3 h.

De Bou Izakaren à Bou Tabet, 1/2 h.

De Tagaïout à Bou Tabet, 1/2 h.
De Tagaïout à Ida ou Aïssi, 1 h. 1/2.
De Tinefkiren à Touelgherb, 1 h.
De Tinefkiren à Ida ou Aïssi, 1 h. 3/4.

Aït Ilougan

Notables. — Chîkh Mamouh ; Abdallah Ben Djah ; Mohammed Abaghab.

Marchés. — Et-Tnin d'Imin Oughgoumi ; El-Had Sidi Mezal Moussem de Sidi Mezal.

Villages. — Imin Oughgoumi ; Tafraout ; Tamaliht (mellah de 30 maisons) ; Amzaourou ; Talaghat ; Ibourim.

Zaouia. — Sidi Mezal.

Eaux. — Puits de 10 à 15 brasses de profondeur.

Nature du sol. — Plaine.

Voie de communication. — Route de Mogador et de Taroudant.

Limites. — Nord : Aït Milek. — Est : Aït Moussa. — Sud : Ida ou Guersmoukt. — Ouest : Aït Bou Lefâa.

Renseignements topographiques :

D'Imin Oughgoumi à Aït ou Aïssi, 2 h.
D'Imin Oughgoumi à Tinefkiren (Aït Milek), 2 h.
D'Imin Oughgoumi à Tafraout, 1/2 h.
D'Imin Oughgoumi à Tamaliht, 1 h.
D'Imin Oughgoumi à Amzaourou, 1 h.
D'Imin Oughgoumi à Talaghat, 1 h. 3/4.
D'Imin Oughgoumi à Ibourin, 1/2 h.
De Tafraout à Tinefkiren, 2 h. 1/4.
De Tafraout à Ibourin, 2 h.
De Tamalith à Tinefkiren, 1 h. 1/4.
De Tamalith à Amzaourou, 1/2 h.
De Tamalith à Ibourin, 1 h. 1/2.
De Tamalith à Sidi Mezal, 1 h. 1/2.
De Talaghat à Amzaourou, 1 h.
d'Amzaourou à Sidi Mezal, 1 h. 3/4.

Ikounka

Notables. — El-Mâalem Ahmed ; Ahmed Amegharou ; Bou Bker Djeddi.

Habitations. — Anou el-Jdid (1) ; Tamouguert ; Tagrâgra (2) ; Sidi Bou Mezguida.

Marché. — Mouggar de Tafekirt.

Zaouia. — Tafekirt.

Eaux. — Puits de 50 à 60 brasses.

Sol. — Plaine et montagne.

Limites. — Nord : Ida ou Mennou. — Est : Tidsi. — Sud : Aït Oufra. — Ouest : Ida ou Gouaran.

Aït Baha (Jebala).

Notables. — Chîkh Hassoun ; Mohammed ou Ali ; Si Addi d'Aït El-Ouali.

Marché. — El-Arbaâ.

Villages. — Imin El-Jemaâ (mellah de 30 feux) ; Adouz (mellah de 25 feux) ; Tafegagh ; Agadir ou Fella ; Agadir El-Arbaâ ; Cheguigla.

Eaux. — Puits de **3** à **4** brasses.

Nature du sol. — Montagnes et plaines.

Culture. — Amandiers.

Limites. — Nord : Ida ou Mennou. — Est : Ikounka. — Sud : Ida ou Gouaran. — Ouest : Aït Chtouka.

Renseignements topographiques :

D'Imin El-Jemaâ à Tamejloujt, **3** h.

D'Imin El-Jemaâ à Tirest (Ida ou Gouaran), **1** h.

D'Imin El-Jemaâ à Bou Telat (Ida ou Bouzia), **1** h.

D'Imin El-Jemaâ à Adouz, **1/2** h.

D'Imin El-Jemaâ à Tafegaght, **1/2** h.

D'Imin El-Jemaâ à Agadir ou Fella, **3/4** h.

De Adouz à Tirest, **1** h. **1/2**.

(1) Anou El-Jdid a déjà été mentionné dans Aït Iazza.

(2) Déjà mentionné dans la fraction voisine d'Ida ou Mennou, doit faire double emploi.

De Adouz à Tafegaght, 1/2 h.
De Adouz à Agadir ou Fella, 1/2 h.
De Adouz à Agadir El-Arba, 1/4 h.
De Tafegaght à Agadir El-Arba, 1/2 h.
De Tafegaght à Cheguigla, 1/2 h.
D'Agadir El-Arba à Cheguigla, 3/4 h.

Aït Moussa

Notables. — Ali ou Bihi ; Chikh Hoummad ; El-Hadj Ali ou Iriguin.

Villages. — Tafraout. Tamejloujt.

Zaouia. — Ifeghel.

Eaux. — Sources, citernes, oued.

Nature du sol. — Plaine et montagnes.

Limites. — Nord : Touzzount. — Est : Imedioun ; Aït Ouiguemman ; Imekhiin. — Sud : Oued Oul Ras. — Ouest : Aït Ilougan ; Aït Milek.

Renseignements topographiques :

De Tafraout à Agadir ou Fella (Aït Baha), 3 h.
De Tafraout à Tamejloujt, 2 h.

CHAPITRE XXVI

IDA OU LTIT

La confédération d'Ida ou Ltit comprend trois qbila comme l'indique son nom (Ida ou Ltit : Gens des trois tribus).

Ida ou Ltit { Ida ou Semlal, Ida ou Bakil, Ida ou Guersmoukt.

Elle a pour alliés les Aït Ammeln (A. Immel), et pour ennemis les Aït Braïm, les Aït Rekka, les Imejjat.

Ida ou Semlal

La qbila d'Ida ou Semlal prétend être l'une des plus anciennes du Maroc (1). Elle est dispersée en trois groupements :

Ida ou Semlal { Ida ou Semlal, Tazerouałt, El-Mader,

Notables. — Qaïd Moussa Semlali ; Chîkh El-Houssin ; Chîkh Tahar ; Chîkh El-Hadj Brahim er-Rechid.

Villages. — Tadart ; Ouijan ; Agadir ; Ouchan ; Tanout ;

(1) Voici sa généalogie, suivant un des notables de cette tribu :



IDA OU LTIT
LAKHSAS
AÏT JERRAR
Croquis schématique dessiné par un informateur indigène.

G Huré.

Assaka ; Ighir Meloulen ; Aït Baha ; Issemouguen ; Tighmi ; Agadir Tighmi ; Tammachet ; Agueni m'ta Sidi el-Ghiat ; Ouirgan.

Marchés. — Et-Tlèta de Ouijan (mellah de 30 maisons); Assaka (a également un mellah de 40 maisons).

Eaux. — Rivière de Tazeroualt et citernes; puits de trois brasses.

Nature du sol. — Plaine.

Culture. — Céréales.

Voie de communication. — Route de Mogador au Tazeroualt.

Zaouia. — La confrérie la plus influente est celle des Naciriin.

Limites. — Nord : Ida ou Guerchmoukt. — Est : Aït Baha. — Ouest : Aït Znit. — Sud : Oulad Djerrar et Aït Braïm.

Renseignements topographiques :

L'oued Tazeroualt traverse le territoire d'Ida ou Semlal, et la route de Mogador à Ilir sépare Ida ou Semlal de Ouafka.

De Tadart à Aït Brahim, 2 h.

De Tadart à Aït Znit, 14 h.

De Tadart à Aman n'Taghmra, 1 h. 3/4.

De Tadart à Ouirgan, 1/2 h.

De Tadart à Ouijan, 1 h.

De Tadart à Ouchan, 2 h.

De Ouijan à Ouirgan, 1 h. 3/4.

De Ouijan à Agadir, 1/2 h.

De Ouijan à Ouchan, 1 h.

D'Agadir à Ouirgan, 2 h.

D'Agadir à Tanout, 1 h. 3/4.

D'Agadir à Ighir Meloulen, 1/2 h.

D'Agadir à Aït Baha, 1 h. 1/4.

De Tanout à Ouchan, 1/2 h.

De Tanout à Assaka, 1 h. 1/2.

De Tanout à Ighir Meloulen, 1 h. 1/2.

De Ouchan à Assaka, 1 h. 1/2.

De Ighir Meloulen à Aït Baha, 1 h.

De Ighir Meloulen à Issemouguen, 3/4 h.

De Ighir Meloulen à Tighmi, 1 h. 3/4.

De Ighir Meloulen à Tammachet, 2 h.

De Issemouguen à Aït Baha, 1/2 h.

De Issemouguen à Tighmi, 1 h.

De Agadir Tighmi à Tighmi, 1/4 h.
De Agadir Tighmi à Issemouguen, 1 h.
De Agadir Tighmi à Tammachet, 1 h. 1/2.

Tazeroualt

Le Tazeroualt est compté comme fraction de la tribu d'Ida ou Semlal. Il est le berceau de la famille maraboutique des Oulad Sidi Ahmed ou Moussa. La légende veut que l'ancêtre éponyme, Ahmed ou Moussa, ait été un brigand réputé pour ses talents d'acrobate et de jongleur. Une vieille femme pesamment chargée vint à passer un jour sur son chemin. Ses compagnons la bafouèrent, mais lui, s'emparant de son fardeau, la conduisit jusqu'au terme de son voyage. Depuis lors, touché par la grâce, il vécut solitaire non loin d'Iligh, à l'endroit où s'élève aujourd'hui sa zaouia. Le marabout Hosseïn ou Hachem lutta longtemps contre le pouvoir chérifien ; les campagnes de 1880, 1886 entreprises par Mouley El-Hassen, et la campagne de 1898-1900, conduite par le qaïd Si Taïeb el-Gellouli, sur l'ordre de Ba-Hamed régent de Mouley Abd el-Aziz, eurent le Tazeroualt pour objectif. Aucune d'elle ne fut couronnée d'un succès définitif, et le marabout actuel, Sidi Mohammed ou Hosseïn, est indépendant. Il est âgé, et n'a qu'une influence limitée. Son fils est un homme dépourvu de scrupules, qui s'énivre, et n'a souci que de se procurer de l'argent. La fortune des marabouts a diminué avec leur prestige. Le plus clair de leur revenu est le produit d'un tronc scellé près du tombeau de Sidi Ahmed ou Moussa qui produit, lors du fameux marché annuel (mouggar) du Tazeroualt, de 3.000 à 4.000 douros. Les marabouts appartiennent à la confrérie des Qadriia, mais la confrérie des Naciriin est également très puissante au Tazeroualt.

Limites. — Au Nord : Ida ou Bakil. — A l'Est : Imedjjad. — Au Sud : Aït Jerrar. — A l'Ouest : Aït Jerrar.

Nature du sol. — Le Tazeroualt est entouré d'une ceinture montagneuse.

Eaux. — L'oued Tazeroualt le traverse. On y trouve de l'eau en abondance, puits et sources.

Voies de communication. — Routes de Tiznit, d'Ofran, de Goulimin, d'Assaka.

Localités. — La Zaouia, où se trouve l'importante Qaçba des marabouts (200 feux) ; Iligh (100 feux, 150 chevaux) très déchue, mellah (100 feux) ; Tirmi (Sud de la Zaouia) (100 feux) ; Imezgagen (100 feux) ; Tiouanaman (100 feux). — En dehors de la famille et des serviteurs des marabouts la population est en majeure partie composée d'Ida ou Semlal et d'Imejjat.

Renseignements topographiques :

De Iligh à Ouafka, 2 h. 1/2.

De Iligh à Aguechgal (Aït Baha), 1 h. 1/2.

De Iligh à la Zaouia, 1 h.

De Iligh à Magaman, 1/2 h.

De la Zaouia à Aguechgal, 1 h.

De la Zaouia à Ouafka, 2 h.

De Magaman à Aguechgal, 1 h.

Ida ou Guersmoukt

Limites. — Au Nord : Massa et Aït Bou Lefâa, Aït Hougan, Aït Ahmed. — A l'Est : Aït Souab, Aït Immel. — Au Sud : Ida ou Bakil. — A l'Ouest : l'Océan.

Nature du sol. — Plaine à l'Ouest, montagne dans l'Est.

Eaux. — La rivière d'Oued El-Ras arrose la partie méridionale du territoire ; sources, puits assez profonds, et citernes.

Voie de communication. — La route de Mogador à l'oued Noun traverse la tribu.

Localités. — El-Mader ; Fergoula (Afergoulla) ; Anenaddou ; Taourirt ; Ighil El-Feïd ; Taghzout ; Ikhfentchich ; Afrag ; Bou Rdîm ; Tankist ; Aït Ighzer ; Adaï ; Tin Addi ou Bidar ; Imi n'Ou Agour ; Insoulefa ; Aqqa el-Meloulen ; El-Aïoun ; Aoudja ; Aït Brahim ou Rious ; Imi n'el-Kheneg ; Isbouia ; Bou Koura ; Ifghel ; Tagadirt ; El-Qaçba ; Touaman.

Marché. — Souq El-Jemaâ Bou Rdîm.

Zaouias. — Zaouia de Tankist (Naciriin) ; Zaouia d'Ifghil ; Zaouia de Bou Koura.

Notables. — Qaïd Moussa ; Mahammed ould Ali ou Yahia ;

Mouha n'Aït Abdallah ; Aomar bel-Hadj ; Si Ahmed el-Kas ; Mohammed el-Qoubâa.

Statistique. — Environ 1.200 feux ; 1.500 fusils ; 200 chevaux.

Renseignements topographiques :

De El-Mader à Aglou, 3 h.
De El-Mader à Nounir, 2 h. 1/2.
De El-Mader à Khenabib, 3 h.
De El-Mader à Fergoula, 1 h. 1/2.
De El-Mader à Anenaddou, 2 h.
De El-Mader à Taourirt, 2 h.
De El-Mader à Tagadirt, 1/2 h.
De Fergoula à Aït Noumer, 3 h.
De Fergoula à Anenaddou, 1 h.
De Fergoula à Taourirt, 1/2 h.
De Fergoula à Ighil El-Feïd, 1 h.
De Fergoula à Taghzout, 1 h.
De Fergoula à El-Qaçba, 1/2 h.
De Taourirt à Ighil El-Feïd, 1/2 h.
De Taourirt à Tagadirt, 1 h. 1/4.
De Taghzout à Anenaddou, 1/2 h.
De Ikhfentchich à Taghzout, 1 h.
De Ikhfentchich à Anenaddou, 1 h. 1/2.
De Ikhfentchih à Afrag, 3 h.
De Ikhfentchich à Aït Ighzer, 3/4 h.
De Ikhfentchich à Insoulefa, 1 h. 1/4.
De Ikhfentchich à Akalmeloulen, 1/2 h.
De Afrag à Ighil El-Feïd, 1 h. 1/2.
De Afrag à Bou Rdîm, 1/2 h.
De Bou Rdîm à Ighil El-Feïd, 2 h. 1/2.
De Bou Rdîm à Taukist, 1 h.
De Bou Rdîm à Tin Addi ou Bider, 2 h. 1/2.
De Bou Rdîm à Aoudja, 2 h.
De Taukist à Aït Ighzer, 1 h.
De Taukist à Ighil El-Feïd, 2 h.
De Taukist à Adaï, 3 h. 1/2.
De Taukist à Tin Addi ou Bidar, 2 h. 1/2.
De Taukist à Aoudja, 1 h.

De Tankist, à Boukoura, 1/2 h.
De Adaï à Aït Ighzer, 3 h.
De Adaï à Tin Addi ou Bidar, 3 h. 1/2.
De Adaï à Imin ou Agour, 1/2 h.
De Adaï à Imin El-Kheneg, 2 h. 3/4.
De Adaï à Isbouia, 1/2 h.
De Adaï à Ifghel, 1 h.
De Tin Addi ou Bidar à Tankist, 1 h.
De Tin Addi ou Bidar à Aoudja, 2 h.
De Tin Addi ou Bidar à Aït Brahim ou Rious, 1/2 h.
De Imi n'Ou Agour à Aït Ighzer, 3 h.
De Imi n'Ou Agour à Insoulefa, 1 h. 1/2.
De Imi n'Ou Agour à Isbouia, 1 h. 1/2.
De Imi n'Ou Agour à Ifghel, 3/4 h.
De Insoulefa à Aït Ighzer, 2 h. 1/2.
De Insoulefa à El-Aïoun, 1 h. 1/2.
De Akalmeloulen à Anenaddou, 1/2 h.
De Akalmeloulen à El-Aïoun, 1/2 h.
De Aït Brahim ou Rious à Aoudja, 3/4 h.
De Aït Brahim ou Rious à Imin El-Kheneg, 1/2 h.
De Bou Qoura à Aït Ighzer, 1/2 h.
De Ifghel à Isbouia, 1 h. 1/4.

Ida ou Bakil

Les Ida ou Bakil se divisent en deux groupes :

Ida ou Bakil { Aït Ouafka,
Aït Baha.

Ils ont pour alliés : Ida ou Guersmoukt et Aït Immel et pour ennemis : Aït Braiim, Aït Rekha, Imejjat.

Zaouia. — Adouz, Dar El-Aïlem (nacirîîn), chîkh Si Abd el-Aziz ; Igdi, medersa ; Mouzeid, medersa ; Ighazan, medersa ; Afſella ou Guenz, 2 medersa (enfantine et coranique) ; Afaouzour, medersa narciria.

Aït Ouafka

Notables. — Si Brahim Ighechi.

Statistique. — 150 feux, 100 fusils, 20 chevaux.

Zaouia. — Les Naciriïn sont en majorité.

Nature du sol. — Pays montagneux.

Eaux. — Pas de rivières ; sources abondantes et puits.

Produits. — Céréales, oliviers.

Localités. — Un seul village : Aït Ouafka, à 1/2 heure d'Aguechgal (Aït Baha), à 2 h. 1/4 environ d'Ighrem (Aït Baha).

Limites. — Nord : Aït Baha. — Est : Aït Immel. — Sud : Tazeroualt. — Ouest : Ida ou Semlal.

Aït Baha

Notables. — Qaïd Omar ould qaïd Mohammed el-Hadj Azza.

Localités. — Aït Messiid ; Iadjelin ; Mira ; Assif ; Aït Kodni ; Toumanar ; Agechgal ; El-Qaçba ; Ighrem ; Tafraout ; Gechdid ; Agadir Addi Ahmed ; Iguerd ou Ghalim ; Agadir el-Maghzen.

Zaouia. — Sidi Bou Salah.

Nature du sol. — Pays montagneux.

Eaux. — Pas de grand cours d'eau, mais sources abondantes et puits.

Voie de communication. — La route du Tazeroualt sépare Ida ou Semlal d'Aït Baha.

Limites. — Nord : Ida ou Guersmoukt. — Est : Aït Immel. — Sud : Aït Ouafka.

Renseignements topographiques :

De Aït Messiid à Aït Baha, 1 h. 1/2.

De Aït Messiid à Ida ou Semlal, 8 h.

De Aït Messiid à Tanout, 1 h.

De Aït Messiid à Iajelin, 1 h.

De Aït Messiid à Aït Kodmi, 1 h. 1/2.

De Iajelin à Aït Baha, 1 h. 3/4.

De Iajelin à Ida ou Semlal, 8 h.

De Iajelin à Tanout, 1 h. 3/4.

De Iajelin à Mira, 1 h.

De Mira à Aït Baha, 2 h. 1/2.

De Mira à Assif, 1/4 h.

De Mira à El-Qaçba, 1 h.

De Assif à Aït Baha, 2 h. 3/4.

De Assif à Aït Kodmi, 2 h. 1/2.

De Assif à Toumanar, 3 h.

De Assif à El-Qaçba, 1 h. 1/4.

De Toumanar à Aït Kodmi, 1 h.

De Toumanar à Aguechgai, 1/4 h.

De El-Qaçba à Tafraout, 1/2 h.

De El-Qaçba à Ighrem, 1/2 h.

De Ighrem à Aït Kodmi, 1/2 h.

De Ighrem à Tafraout, 1/2 h.

AIT ZNIT (Tiznit)

Le territoire de Tiznit est enclavé au milieu des Ida ou Ltit. Une légende singulière prétend expliquer à la fois la formation de cette agglomération hétérogène, et l'étymologie de son nom. Une prostituée d'une grande beauté (1) vint se fixer à l'endroit où s'élève aujourd'hui Tiznit. Autour de sa kheima des nouail s'élevèrent, et ce fut l'embryon de la qbîla actuelle dont le nom perpétue l'origine.

La qbîla de Tiznit fait partie du leff des Tahouggat.

Limites. — Nord : Ida ou Guersmoukt. — Est : Aït Jerrar, Ida ou Bakil. — Sud : Aït Braïm. — Ouest : Aït Noumer et Aglou.

Nature du sol. — Pays plat, bordé de collines à l'Est et au Sud.

Eaux. — Traversé par le lit de l'Oued Adoudou (Oued Tiznit).

Voies de communication. — Tiznit est le centre de diramation de nombreuses routes :

Tiznit-Agadir (Sous), Mogador.

Tiznit-Iligh (Tazeroualt), Ofran, Tamanart, Icht, le Sahara.

Tiznit-Goulimin (Oued Noun), Assaka (Dra).

Tiznit-Aglou (mer).

Localités. — La ville de Tiznit est habitée par les fractions suivantes :

(1) Izania signifie en Tamazirt courtisane (de la racine hébraïque « zoua, » et arabe « izni, » forniquer).

Tiznit { Aït Thelha, Aït Mhend, Ida Kfa, Aït Touirga, Souq el-Khemis.

Les autres agglomérations sont :

Tagouidert, Tamedghoust, Touirga, Atebban, Tadouaret, El-Aouina (Talaïnt), El-Azib.

Notables. — Le gouverneur actuel de Tiznit est Ould Si Hoummou Mhamed ou Hessoun.

Mouley el-Hafid a nommé à ce commandement un nouveau qaïd qui n'a pas encore tenté de prendre possession de son poste.

Les autres personnages importants sont : les qaïds de toutes les tribus voisines, réfugiés à Tiznit, et les notables suivants : Si Hennou n'Aït ou Hassoun, Si Brahim n'Aït Ouafka, Mohammed Zehrat, à Touirga.

Marchés. — Souq El-Kkemis Touirga ; Souq Et-Tlèta El-Aounia.

La zaouia de Sidi Abd er-Rahman, à Tiznit, est importante. Les Naciriin sont très influents.

Statistique. — 600 feux ; 100 chevaux. La garnison de Tiznit est très variable ; elle serait en théorie de trois thabors, mais n'atteindrait pas en ce moment 500 hommes.

Renseignements topographiques :

De Tiznit à Maden, 2 h.

De Tiznit à Ida ou Guersmoukt, 2 h.

De Tiznit à El-Aïoun, 4 h.

De Tiznit à Tagouidirt, 1/2 h. (vers la mer).

De Tiznit à Tamedghoust, 2 h.

De Tiznit à Touirga, 1 h.

De Tiznit à Ahebban, 1 h. 1/2.

De Tiznit à Aman Temaghra, 2 h.

De Tiznit à Aït Brahim ou Salah, 3 h.

De Tagouidirt à Tamedghoust, 1 h.

De Tagouidirt à Touirga, 3/4 h.

De Tagouidirt à Tadouaret, 1/2 h.

De Tagouidirt à El-Aounia, 2 h.

De Taouirga à Tadouaret, 1/2 h.

De El-Aounia à Tamedghoust, 1 h.

De El-Azib à El-Aounia, 1/2 h.

De El-Azib à Tamedghoust, 3/4 h.

De El-Azib à Aman Temaghra, 2 h.

D'Aït Brahim ou Salah à Aman Temaghra, 1/2 h.

D'Aït Brahim ou Salah à Ahebban, 2 h.

CHAPITRE XXVII

AGLOU

La confédération d'Aglou se divise en trois fractions :

Aglou { El-Khenabib, Oulad Noumer, Aït Aglou.

On la dit Bled Maghzen parce que, depuis quinze ans, ses qaïds sont investis ou reconnus par le Maghzen, mais en fait elle est indépendante et ne paye aucune redevance au sultan.

El-Khenabib

Limites. — Au Nord, Massa ; à l'Est, Ida ou Bakil ; au Sud, Oulad Noumer ; à l'Ouest, l'Océan.

Nature du sol. — Région basse ; littoral atlantique bordé de dunes.

Eaux. — Les puits ont 5 brasses de profondeur moyenne.

Voie de communication. — La route de Mogador à Assaka suit le littoral, à trois kilomètres environ de la mer.

Localités. — Une seule agglomération : le village d'El-Khenabib, situé à 1 heure de la mer, à 1 heure d'Arbalou (Massa), à 2 heures d'Aït Lias (Massa), à 2 heures 1/2 d'Oulad Noumer.

Il faut citer encore la petite Zaouia de Sidi Ouagag.

Notables. — Le personnage le plus important est El-Hadj Abid El-Khenbibi.

Statistique. — Environ 150 feux ; 100 fusils ; 15 chevaux.

Les gens d'El-Khenabib sont Mrabtin.

Oulad Noumer

Limites. — Au Nord, El-Khenabib ; à l'Est, Ida ou Bakil ; au Sud, Aït Aglou ; à l'Ouest, l'Océan.

Nature du sol. — Le territoire des Oulad Noumer s'étend sur environ 3 heures de littoral (N. S.) et sur 3 heures de profondeur (E. O.).

Eaux. — L'eau est fournie par des puits de 5 brasses de profondeur moyenne.

Voie de communication. — La route de Mogador à Assaka traverse du Nord au Sud.

Localités. — Le village d'Oulad Noumer est située à 1 heure de la mer, à 2 h. 1/2 au Sud d'El-Khenabib ; à 1 heure au Nord d'Aglou.

Notables. — Son chef se nomme Ahmed ould El-Hadj El-Arbi.

Statistique. — Il se compose de 150 feux ; 120 fusils ; une quinzaine de chevaux.

Les Oulad Noumer sont une fraction détachée de la grande tribu des Oulad beç-Çbaa originaire du Sahara, dont une branche est allée se fixer dans le Houz Merrakech abandonnant dans sa migration ce rameau des Oulad Noumer.

Aït Aglou

Limites. — Au Nord, Aït Noumer ; à l'Est, Ida ou Bakil ; au Sud, Aït Ba Amran ; à l'Ouest, l'Océan.

Nature du sol. — Le territoire d'Aglou s'étend sur 2 heures de littoral du Nord au Sud, et 3 heures de l'Est à l'Ouest. C'est une région plate ; Aglou est à 1/2 journée de Massa.

Eaux. — L'Oued Adoudou traverse de l'Est à l'Ouest. Une source célèbre alimente la zaouia de Sidi Moussa.

Voie de communication. — La route de Mogador à Assaka longe le littoral à 3 heures de la mer ; elle bifurque à Aglou vers Assaka (2 jours) et vers Goulimim (2 jours).

Localités. — Le village d'Aglou est une forte agglomération.

Notables. — Il a pour chefs le qaïd Brahim n'Aït El-Hadj, le chîkh Saïd Mderkou, le chîkh Ahmed ou Hommad.

Marchés. — Souq Et-Tnin Aglou, et Mouggar d'Aglou à côté de la zaouia de Sidi Moussa.

Statistique. — Environ 3.000 feux.

Zaouia. — Sidi Ouagag, medersa de 1.200 feux. Assemblée annuelle de foqra naciriin ; chîkh El-Bachir.

MASSA

Le territoire de Massa s'étend le long de l'Oued El-Ras (chleuh : Assif oul Ras) sur environ 4 heures de marche (N.O.-S.E.). Il est indépendant et mal soumis à son qaïd Mohammed Si Hennou.

Limites — Au Nord, Aït bou Taïeb (Chtouka) ; à l'Est, Ida ou Guersmoukt ; au Sud, El-Khenabib (Aglou) ; à l'Ouest l'Océan.

Eaux. — L'Oued El-Ras coule abondamment en tous temps. Puits de 5 à 10 brasses.

Voie de communication. — La route d'Agadir à Tiznit le traverse au gué de Tassennoult.

Localités. — Il arrose les villages suivants :

Rive gauche		Rive droite
Qoubbat en-Nebbi (Sidi Ouassein),	↑ Oued el-Ras	R'bat,
Aghrimz,		Arbalou (maison du qaïd),
Imalalen,		Talat ou Nguerf,
Aït Lias,		Dar Jdida,
Tikiout,		—
Ida ou Loun,		Tassila,
Ifentar,		Souq Et-Tlèta,
Tassennoult,		Afensou,
Jouaber (à 4 h. d'Arbalou).		Toubouzar.

Au Nord de l'Oued : Izouika ; au Sud : Aouizen.

Notables. — Si Mohammed ben Mahammed ; Bihi ou Ali.

Marché. — Souq Et-Tlèta.

Zaouia. — Sidi Mohammed ou Ahmed (naciriin).

Renseignements topographiques :
De Arbalou à Bouïbat n'Aït Bou Taïeb, 3 h.
De Arbalou à la Mer, 1/2 h.
De Arbalou à Tarzout n'Aït Bou Lefâa, 4 h.
De Arbalou à Ida ou Mout, 1/2 h.
De Tassila (situé en face d'Ida ou Mout) à la mer, 1 h. 1/4.
De Ifentar à Ida ou Mout, 1 h.
De Ifentar à Afensou, 1/2 h.
De Jouaber à Tassila, 1/2 h.
De Aït Lias à Jouaber, 3/4 h.
De Aït Lias à Toubouzar, 2 h.
De Aït Lias à Aouizem, 2 h. 1/2.
De Tassennoumet à Afensou, 1/2 h.
De Tassennounet à Aït ou Mribet, 2 h.
De Toubouzar à Aït ou Mribet, 1/2 h.
De Toubouzar à Adouar Sidi Ali, 1 h.
De El-Gareb à Igouika. 1/2 h.
De El-Gareb à Aït ou Mribet, 1/2 h.
De El-Gareb à Adouar Sidi Ali, 1 h.
De Anouizem à Aït ou Mribet, 1 h. 1/2.

LAKHSAS

Limites. — Au Nord, Aït Jerrar ; à l'Est, Aït Er-Rha et Ofran ; au Sud, Oued Noun ; à l'Ouest, Aït Ba Amran.

Nature du sol. — Le territoire de Lakhsas est en majeure partie montagneux.

Eaux. — L'oued Gourizim y prend sa source. L'eau est rare ; on trouve partout des citernes.

Voie de communication. — Une route mène à Mogador.

Organisation :

Aït Ali (N. E.). { Zaouia Sidi Ali ou Saïd (naciriin).
Zaouia Sidi Homman El-Hassen. }

Iddrazel (S. E.).

Aït Bou Iassin (S. O.).

Aït Bou Iffoulen (Centre) allié au Tazeroualt.

Aït Hemman (O.) (1) Sidi Bou Abd Elli (medersa).

Aït Braiim. { Tagamsa (Vill). Bou Naaman (bourgade), Issil n'Demhalla.

Zaouia. — Une medersa à côté du Seïd de Sidi Bou Abd Elli dans les Aït Brahim et un Souq el-Jemâa ; Zaouia Bou Izakaren (derqaoua) moqaddem El-Hadj Ali.

Marché. — Un mouggar près de ce Seïd, et Souq et-Tlèta n'Tiguinit.

Notables. — Qaïd Ali n'Aït Ali ; Qaïd Bou Hahia Bou l'Id d'Aït Iffoulen ; Qaïd El-Madani d'Iddrazel ; Mahammed bou Omar ; Mohammed ou Saïd, Cheikh Moussa des Aït Braiim.

Statistique. — 2.400 feux, pour les 5 premières fractions. Les Aït Braiim, qui sont souvent comptés comme une qbîla isolée, sont estimés à 500 feux ; 300 fusils ; 50 chevaux.

Aït Jerrar

Limites. — Au Nord, Ida ou Bakil ; à l'Est, Tazeroualt ; au Sud, Lakhsas ; à l'Ouest, Aït Braïm (Lakhsas).

Nature du sol. — Territoire peu montagneux.

Eaux. — L'oued Adoudou traverse le territoire de l'Est à l'Ouest. Sources. La source de Talaïnt est particulièrement abondante.

Voie de communication. — Route d'Ofran à Massa.

Localités. — Talaïnt (El-Aouina) bourgade fortifiée ayant un mellah ; El-Bouaïrat (Lebouaïr) ; Er-Regada ; Idegh, village important ; derqaoua ; Ighboula ; Ighrem ; El-Fraïnina ; Ighir Meloulen ; Mirghed.

(1) Les tribus d'Aït Hemman et d'Aït Braiim se sont définitivement séparées de Lakhsas on nous en donne l'organisation suivante :

Aït Braiim { Aït Imi Ouqni, Tagounza, Talat n'Zeqqi, Bou Naaman, Issil n'Demhalla, Aït Bou Seksou,

(janvier 1908).

Zaouia. — Zaouia de Tadaïght, merabtin. Les Naciriin et Derqaoua sont en majorité dans cette tribu.

Marché. — Souq El-Had Talaïnt, et Mouggar à Tadaïght.

Notables. — Le qaïd se nomme Abd es-Selam, il habite Talaïnt ; on cite Ayad El-Jerrari, Tahar ould Ahmed.

Statistique. — 3.000 feux.

Produits. — Région riche, céréales, olivettes, vergers.

Renseignements topographiques :

De Talaïnt à El-Bouaïrat, 1/2 h.

De Talaïnt à Ighboula, 1 h.

De Talaïnt à Ighrem, 1 h.

De Talaïnt à Mirghed, 1 h.

De Talaïnt à Tadaïght, 1/2 h.

De Idegh à Ouidjan, 2 h.

De Idegh à Ida ou Semlal, 2 h.

De Idegh à Er-Regada, 2 h. 1/2.

De Idegh à El-Bouaïrat, 2 h.

De Idegh à Ighboula, 1 h. 1/2.

D'Er-Regada à Ouidjan, 2 h.

D'Er-Regada à Tadaïght, 1/2 h.

D'El-Bouaïrat à Tiznit, 2 h.

D'El-Bouaïrat à Ighir Meloulen, 1/4 h.

De Talaïnt à Tiznit, 3 h. 1/2.

D'Ighboula à Idegh, 1 h. 1/2.

D'Ighboula à El-Bouaïrat, 1 h.

D'Ighrem à El-Bouaïrat, 1 h. 1/2.

D'Ighrem à Ighir Meloulen, 1/4 h.

D'Ighrem à Mirghed, 1/2 h.

CHAPITRE XXVIII

AIT BA AMRAN

La confédération des Aït Ba Amran est aujourd'hui indépendante. L'autorité du Maghzen, rétablie par la deuxième campagne de Mouley El-Hassen dans le Sous, en **1882**, périclita à la mort de ce sultan (**1894**). La campagne du qaïd Si Taïeb El-Guellouli, en **1898-1900**, rendit quelqu'autorité aux fonctionnaires nommés par le Maghzen. Depuis un an (**1906**) tous ces qaïds ont dû quitter leurs résidences et se réfugier à Tiznit, dernier et bien faible réduit de l'autorité chérifienne. Mouley el-Hafid a déjà vendu quelques-uns des qaïdats de Aït Ba Amran. Les habitants ont refusé de recevoir ses envoyés et déclarent ne connaître d'autre sultan que Mouley Abd El-Aziz, mais cette profession de loyalisme demeure platonique, puisqu'ils ne payent d'impôt à personne et refusent de reconnaître aucun qaïd.

Le seul chîkh qui ait une influence étendue est Si Mohammed Ould El-Hossein ou Ahia, le jeune chîkh des Aït Issimour.

Le qadi Si Zoubeïr est un marabout écouté.

La confédération d'Aït Ba Amran comprend les qbîla suivantes :

Aït Ba Amran {
- Ahel Sahel,
- Aït Bou Bker,
- Mesti (Imestiten),
- Sbouia,
- Aït Iazza,
- Aït Abd Allah,
- Ida ou Souggem.

Aït Ba Amran	Aït Mousakna, Aït Issimour, Aït Youb, Aït Ali, Smahra.

Elle est fractionnée en deux leff dont l'un porte le nom d'Aït El-Khoms.

Aït El-Khoms	Ahel Sahel, Sbouia, Aït Iazza, Aït Abd Allah, Aït Mousakna, Aït Issimour, Aït Youb, Aït Ali, Smahra.
2e leff	Aït Bou Bker, Mesti, Ida ou Souggem.

La confédération d'Aït Ba Amran s'étend sur deux journées de marche du Nord au Sud (d'Aglou à Assaka), deux jours de marche du Nord-Ouest au Sud-Est (Aglou à Goulimin), et une demi-journée à une journée de l'Est à l'Ouest.

Elle est, en majorité, composée d'adeptes de la confrérie des Ouled ben Naceur (Naciriin). Les deux représentants les plus vénérés de cette confrérie sont : Sidi Hamed ou Mejjoud dans la qbila d'Aït Sahel, et Sidi Mohammed Abaragh dans la qbila d'Aït Bou Bker. Le produit des ziara est porté à Sidi El-Hachmi ben el-Hadj Hassen, à Timeggilcht (Oued Dra).

Aït Sahel

Limites. — Occupent le littoral, d'Aglou à Aït Bou Bker. Ils sont limités par les Aït Braïm du côté de l'Est. L'oued Gourizin traverse leur territoire.

Nature du sol. — Pays de collines basses, propre à la culture des céréales.

Eaux. — La rivière permet des irrigations assez étendues. Sources et puits nombreux.

Voies de communication. — Routes d'Agadir à Assaka (N.-S.) et de Aglou à Goulimin (N. O.-S. E.).

Divisions et Zaouia :

Aït Sahel.

- Aït El-Qoreima, 500 feux ; medersa de Sidi bou Fedaïl, foqra de la confrérie des Naciriin. Cette fraction passe pour être d'origine juive (?)
- Aït Er-Reba, 250 feux ; la majorité des hommes appartient à la confrérie de Sidi ben Nacer.
- Aït Ranimin (Tiranimin), 350 feux, medersa au centre de la fraction. Naciriin et Derqaoua se partagent la population. Le chîkh des Derqaoua Sidi El-Hassen ou Tmouddist réside à El-Mâder.
- Aït Iferda, 200 feux ; medersa de Sidi bou Sadaqa, Naciriin et Derqaoua.
- Aït Ouanqida (Ida ou Nqida), 300 feux ; Naciriin et maison des Cheurfa Sidi Mohammed ben Hamed de son frère Sidi El-Hassen, à Bou Tferzist.

Marché. — Souq El-Arba n'Aït Sahel.

On trouve sur la frontière deux agglomérations étrangères à la qbîla :

Tamerzekt, aux Aït Iazza,

El-Mejamia, aux Aït Ikhlef.

On cite encore deux villages importants El-Gada (voisin d'Aglou), et Ceheb, au centre de la qbîla.

Aït Bou Bker

Limites. — Au Nord, les Aït Sahel ; à l'Est, les Aït Iazza et les Aït Abd Allah ; au Sud, Mesti, les Aït Mousakna et les Ida ou Souggem ; à l'Ouest, l'Océan.

Nature du sol. — Les Aït Bou Bker habitent un territoire assez accidenté. Les montagnes y bordent d'assez près le littoral, et s'élèvent dans l'Est. On cite le Djebel Tellou que franchit la route d'Aglou à Goulimin, le Djebel Mhaïrta au voisinage de la mer. L'oued Mikhleft sépare les deux fractions de la tribu ; on

le traverse en gareb, ainsi qu'une petite rivière voisine, en allant d'Aglou à Assaka. L'oued Ifni traverse Aït Bou Bker de l'Est à l'Ouest. Le littoral est encombré de dunes. Il offre un petit port de pêcheurs à El-Jesir.

Eaux. — En dehors des rivières on trouve d'abondantes sources ; les puits ont de 10 à 15 brasses de profondeur.

Voies de communication. — La route d'Aglou à Goulimin (N. O.-S. E.) et la route d'Aglou à Assaka (N. S.) sont les voies les plus fréquentées.

Divisions. — Les Aït Bou Bker se divisent en deux grandes fractions :

Aït Bou Bker.	Aït en Nous (1.300 feux).	Outoughous Isseg (moussem. maison du qaïd). Messaïdir
	Aït Ikhlef (1.000 feux).	Mhaïrta (près de la montagne du même nom). El-Jesir (petit port, pêcheries excellentes). Souq el-Khemis n'Aït Bou Bker.

Notables. — Le qaïd Mohammed ou Brahim ou Saïd habitait Isseg et avait pour khalifa son frère Si Mohammed. Il a fui momentanément sa demeure, et s'est réfugié à Tiznit.

Statistiques. — Environ 2.300 feux. Les Aït Ikhlef ont pour qaïd Mohammed ou Ali.

Leff. — Les Aït Bou Bker ont pour ennemis traditionnels les Aït Abd Allah et les Aït Iazza. Ils font partie de la confédération des Aït El-Khoms.

Zaouia. — Medersa Sidi bou Brahim, à Isseg, dont le chîkh est Hamed bel Cheqqer. Les Naciriin ont pour chîkh Sidi Mohammed ould Sidi Mohammed Abaragh. Les cheurfa d'Ouezzan ont un établissement à Dhaq.

Les Aït Ikhlef ont une medersa près du Souq El-Khemis ; ils sont en majorité Naciriin ; quelques Derqaoua.

Mesti (chleuh : Imestiten)

Limites. — Au Nord les Aït Bou Bker, les Aït Mousakna ; à l'Est les Aït Youb, les Aït Ali ; au Sud Sbouia ; à l'Ouest l'Océan.

Nature du sol. — Pays de plaine s'étendant de l'oued Ifni à l'oued Areksis, et arrosé par deux autres petites rivières : l'oued Tazerout (N.) et l'oued El-Koureïma (S.).

Voies de communication. — La route d'Aglou à Goulimin écorne l'extrémité orientale de Mesti. La route d'Aglou à Assaka traverse le territoire (N.-S.).

Organisation :

Mesti
- Ida ou Nàamma, deux groupes, l'un au bord de la mer, l'autre à l'Est.
- Aït Chaïb, région nord.
- Id Inniten.
- Ida ou Igedel.
- Ibidaden.
- Ouled Driss (Arabes).

Notables. — Cheïkh Haïssoun ben Aomar.

Statistique. — 600 feux, 20 chevaux.

Zaouias. — Medersa de Sidi Ouerzg et medersa de Sidi Mohammed ben Daoud ; foqra Naciriïn.

Sbouia (Isbouia)

Limites. — Au Nord, Mesti ; à l'Est, Aït Ali ; au Sud, l'oued Noun ; à l'Ouest, l'Océan.

Nature du sol. — Pays de plaine mamelonnée au bord de la mer et de montagnes dans la partie orientale. La côte est rocheuse par endroits.

Eaux. — L'oued Areksis traverse le territoire de Sbouia de l'Est à l'Ouest ; l'oued Assaka le limite au Sud. Hors ces rivières, l'eau est mauvaise, les puits sont saumâtres. Les maisons ont des citernes.

Produits. — Cultures de céréales. Les mines de cuivre d'Areksis sont très vantées (?).

Voie de communication. — La route d'Aglou à Assaka longe le littoral et passe à Areksis.

Marché. — Souq Et-Tlèta Sbouia, dans l'Est.

Histoire. — Le port d'Areksis est demeuré célèbre par la tentative de débarquement et d'établissement commercial du Major Spilsbury (affaire de la Tourmaline).

Organisation :

- Sbouia
  - Zenaga.
  - Aït Abd Allah ou Brahim.
  - Aït Ali ou Amer
    - Id Iagou,
    - Aït Sliman,
    - Aït Hamed,
    - El-Haouafi.

Notables. — Le qaïd se nomme El-Bachir ben El-Hassen ; on cite comme personnages influents Mouloud ou Belaïd, et El-Hassen ould Mbarek, ce dernier, faible d'esprit, bénéficie de la grande autorité de son père Mbarek ou Ahmed mort l'an dernier (1906).

Statistique. — Environ 1.200 feux ; 1.500 fusils ; 100 chevaux.

Zaouia. — Médersa voisine du Souq Et-Tlèta. Les confréries qui ont le plus d'adeptes sont les Tidjaniin et les Naciriin.

Aït Iazza

Limites. — Au Nord et à l'Est, Lakhsas ; au Sud, Aït Abd Allah ; à l'Ouest, Aït Bou Bker.

Nature du sol. — Région montagneuse.

L'agglomération la plus importante est Bou Guerfa où se tient un mouggar annuel.

Organisation :

- Aït Iazza
  - Aït Merzegt (Tamerzegt) enclavé dans Aït Sahel.
  - Aït Bou Guerfa, Aït El-Asri (Vill.).

Notables. — Le qaïd Hamed Assouab nommé par Mouley El-Hassen s'est enfui à Tiznit.

Statistique. — 500 feux.

Zaouia. — Médersa de Sidi Brahim ou Abd Allah, à Bou

Guerfa, dirigée par les Cheurfa descendants du fondateur. Congrégation des Naciriin.

Aït Abd Allah

Limites. — Au Nord, Aït Iazza ; à l'Est, Lakhsas ; au Sud, Aït Issimour ; à l'Ouest, Aït Bou Bker, Ida ou Souggem.

Nature du sol. — Région montagneuse.

Eaux. — L'oued Ifni prend sa source dans ces montagnes. Les puits ont environ 15 brasses de profondeur.

Voie de communication. — La route d'Aglou à Goulimin laisse les Aït Abd Allah à l'Est.

Organisation :

A. Abd Allah
- Oukhrib (gros village, mellah).
- Tarhalt.
- Zaouia peu importante d'Aït Iazza ou Heda, sur la frontière des Aït Iazza.

Marché. — Souq El-Arba et Mouggar d'Oukhrib.

Notable. — Le qaïd est Si Ali El-Khezzar, actuellement à Tiznit.

Statistique. — Environ 800 feux ; 500 fusils ; 100 chevaux.

Zaouia. — Medersa pour les enfants, près du Souq, et zaouia peu importante d'Aït Iazza ou Heda, sur la frontière d'Aït Iazza. Confrérie des Naciriin.

Leff. — Les Aït Abd Allah sont alliés aux Aït Iazza contre les Aït Bou Bker.

Ida ou Souggem

Limites. — Au Nord, Aït Bou Bker ; à l'Est, Aït Abd Allah et Aït Issimour ; au Sud, Aït Moussakna ; à l'Ouest, Aït Bou Bker.

Nature du sol. — Région montagneuse.

Divisions :

Ida ou Souggem
- Tafraout Ngaboun.
- Tafraout n'Beni Aïch.
- Allalen.

Statistique. — 300 feux ; 10 chevaux.

Zaouia. — Zaouia importante de Sidi Sliman. Confrérie des Naciriin

AÏT MOUSSAKNA

Limites. — Au Nord, Aït Ida ou Souggem et Aït Bou Bker; à l'Est, Aït Issimour et Aït Youb ; au Sud, Mesti ; à l'Ouest, Aït Bou Bker.

Nature du sol. — Une montagne importante, le Djebel Taoulecht, située sur la frontière d'Aït Youb donne naissance à un affluent de l'Oued Ifni ; cet affluent forme la frontière de Mesti.

Organisation :

A. Moussakna
- Tinkazzou (medersa ; moqaddem des Naciriin : Tqir Ali (prophète ?...)
- Ighiren n'Brahim,
- Assif n'Laroussi,
- Sidi Messaoud ou Zeina (mouggar),
- Amellou.

Notable. — Cheikh Mouloud ou Zagga Saïd n'Braïk.

Statistique. — 400 feux ; 20 chevaux.

SMAHRA

Limites. — Au Nord, Aït Issimour ; à l'Est, Lakhsas ; au Sud, Oued Noun ; à l'Ouest, Aït Ali.

Nature du sol. — Montagneux.

Divisions. — Amassin (gros village) ; Abaïnou (gros village).

Notable. — Qaïd El-Bachir (qaïd de Sbouia).

Statistique. — 350 feux ; 10 chevaux.

Zaouia. — Zaouia de Sidi Sliman Abaïnou. Naciriin. Une source chaude sulfureuse située près de la zaouia opère des guérisons miraculeuses ?...

AÏT ISSIMOUR

Limites. — Au Nord, Aït Abd Allah ; à l'Est, Aït Abd Allah et Lakhsas ; au Sud, Aït Youb ; a l'Ouest Mesti et Aït Mousakna.

Nature du sol. — Pays de collines.

Eaux. — Pas de rivières. Les puits ont une dizaine de brasses de profondeur.

Produits. — Culture de céréales.

Voie de communication. — La route d'Aglou à Goulimin laisse Aït Issimour à l'Est.

Marché. — Souq Et-Tnin.

L'agglomération la plus importante est celle de Tanguerfa où se trouve une zaouia avec medersa.

Notables. — Le jeune Cheikh Si Mohammed Ould El-Hossein ou Ahia jouit d'une réelle autorité sur tout Ba Amran. Son père, Ahia ou Ahia, était qaïd et très puissant. Sa famille est la plus ancienne de la tribu. On cite encore Si Allal bou Fouss, et le qaïd Ali ben bou Ahia.

Statistique. — Environ 600 feux ; 50 chevaux.

Zaouia. — Il existe une medersa donnant l'enseignement coranique à Tangarfa. Naciriin.

Aït Ali

Limites. — Au Nord, Aït Youb ; à l'Est, Smara et Lakhsas ; au Sud, Oued Noun ; à l'Ouest, Sbouia et Mesti.

Nature du sol. — Pays de montagne.

Eaux. — Ruisseaux, sources de l'oued Ifni (Oued Bouigra).

Voie de communication. — La route d'Aglou à Goulimin traverse le territoire (N. O. — S. E.).

Divisions :

Aït Ali { Id Ramdan, Aït Gounfel, Aït Ioughran, Aït Ouggoug.

Notable. — Cheikh El-Hossein n'Aït Ali ; même qaïd que le qaïd des Aït Issimour.

Statistique. — 700 feux.

Zaouia. — Medersa à Taddert. Naciriin.

Aït Youb

Limites. — Au Nord, Aït Issimour ; à l'Est, Aït Abd Allah et

Lakhsas ; au Sud, Aït Ali et Mesti ; à l'Ouest, Mesti et Aït Moussakna.

Nature du sol. — Région de collines, montagneuse dans l'Est.

Eaux. — Pas de cours d'eau ; puits assez profonds (15 à 25 brasses).

Voie de communication. — La route d'Aglou traverse le territoire (N. O. — S. E.) et passe par l'important village d'Idchera.

Notable. — Le cheikh Hamed Makhou mort en 1905 a eu pour successeur son oncle le qaïd Bou Baker.

Divisions :

Aït Youb { Aït Hammou, Idchera, Aït Ougui n'Zekri, Ihemchin (gros village), Souq El-Djemâa.

Statistique. — 300 feux.

Zaouia. — Pas de medersa ; l'enseignement coranique est donné dans chaque village à la Jema. Naciriin.

CHAPITRE XXIX

OUED NOUN

La désignation géographique d'Oued Noun est appliquée à la confédération des tribus qui habitent le bassin de l'Oued Assaka.

Cette confédération se divise en deux groupements :

Aït Jemel (Tahogat).

Aït Bella (Taguesoult).

Ces deux groupements se divisent eux-mêmes de la façon suivante :

Aït Jemel (Ijmel) :
- Aït Moussa ou Ali (où se trouve Goulimin),
- Aït Laheen,
- Izerguiin,
- Aït Hessin,
- Yeggout,
- Aït Imejjat (Mejjat),
- Izenkat.

Aït Bellah :
- Aït Ahmed,
- Aït Messaoud,
- Azouafit (Zouafit),
- Bel Houilat,
- Aït Yassin.

Les ligues politiques qui unissent ces qbila sont peu stables.

Les Aït Moussa ou Ali et les Azouafit entraînent dans leurs querelles traditionnelles tantôt les unes tantôt les autres des qbila de leur groupement. Izerguiin a pour clientes les petites fractions d'Aït Hessin, de Medjat et d'Izenkat.

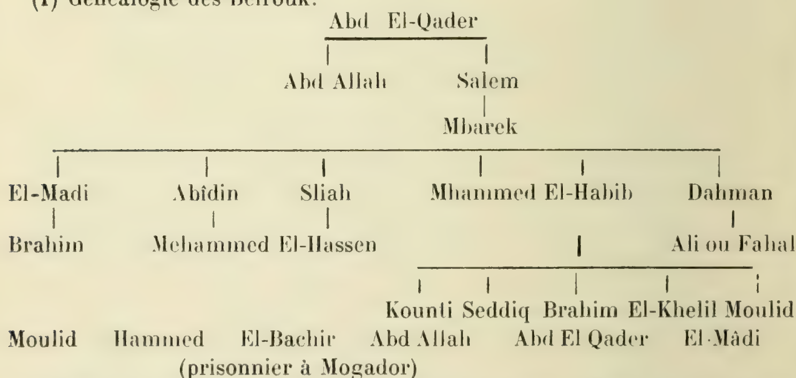
La population de l'Oued Noun se dit d'origine berbère, elle parle le Chleuh et l'Arabe et croit avoir été convertie, il y a 1150 ans, par Mouley Idriss lui-même.

Ses souvenirs historiques n'ont de précision qu'à dater du commencement du XVIIIᵉ siècle. Le qaïd Dahman a manifesté plusieurs fois le désir d'entrer directement en relations économiques avec l'Europe. Ses neveux, Saddiq Ould El-Habib Ould Beirouk, et Brahim El-Khelil s'associent à ses projets. Son frère Abìdin lui fait une violente opposition (1). Sans s'exagérer la valeur des sentiments xénophiles du qaïd d'Oued Noun, on doit surveiller les négociations qu'il conduit et le commerce qui se fait en ce moment entre les navires espagnols et la côte d'Isserguiin.

Tout le commerce de l'Oued Noun passe actuellement par Mogador (6 étapes); en sorte que le prix de revient des marchandises y est majoré de 8 douros (4 douros de droits de nzala, 4 douros de frais de portage). Le chiffre total de ce commerce, exportation et importation, est supérieur à 300.000 douros par an.

Les gens de l'Oued Noun sont fanatiques, mais leur religion se borne à une observance rigoureuse du culte extérieur islamique et une intolérance farouche. Ils sont ignorants. Leur qâdi Si Ali El-Filali, résidant à Goulimin, estime que la proportion des illettrés dépasse 90 0/0. Aucun personnage religieux ne jouit d'une autorité particulière. On cite pourtant le chérif Mouley Ali ben Mouley Sliman et quelques cheurfa des Oulad Beç Çbaa, comme assez révérés.

(1) Généalogie des Beirouk.



El-Habib fut le complice du major Spielsbury dans l'affaire de la Tournaline. Le qaïd actuel est Dahman ; son fils lui succèdera.

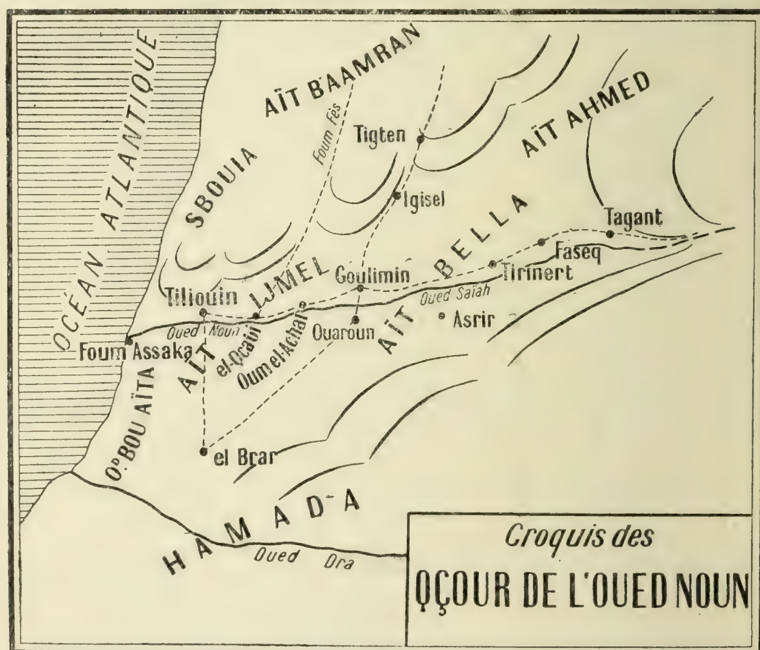
Géographie. — La rivière d'Assaka dont le bassin porte le nom d'Oued Noun est formée par la réunion de deux affluents : l'Oum El-Achar et l'Oued Saïad qui confluent en un point nommé El-Mâader

L'oued Saïah porte, dans la dernière partie de son cours, le nom d'Oued Noun. Le district qu'il traverse porte le nom de Tekna, et est gouverné par le qaïd Dahman ben Beïrouk. Ce district, que l'on désigne couramment du nom d'Oued Noun, est très commerçant, très indépendant. Il sert d'intermédiaire entre le Soudan et le Maroc et entretient de bonnes relations avec les tribus de l'Anti-Atlas, les Maures et le Tazeroualt.

Les fractions qui l'habitent sont :

Tekna	Aït Ijmel (Aït Djemel)	Aït Moussa ou Ali (Goulimin) (Sédentaires)	Aït Bouchen, Iharan, Khoumiin, Aït Ali ou El-Hassen, Aït Ouakrim.
		Aït El-Hassen (El-Qcabi, Tissegan) (nomades)	Injouren, Aït Bou Mejout, Aït Daoud ou Abdallah, Aït Yahia, Zekkara, Aït Saad.
		Izerguiin (nomades)	El-Gorah, Chtouka, Aït Saïd.
		Yeqqout (nomades)	Aït Saïd, Aït Hammou, El-Abidat, Aït Ibourk.
		Aït Hasseïn Medjat Izenkat	Ces trois petites fractions sont vassales d'Izerguiin.
		Aït bou Aïta	

Tekna	Aït Bella	Aït Ahmed	Aït Hiran, Aït Bou Adi, Aït Bou el-Arouah, El-Herahir, Igherbiin.
		Azouafit (Asrir, 1/2 Tirmert, 1/2 Ouaroun)	El-Khenous, Aït Mahammo, Ahel Hin, Amouazigh, Aït Ahmadou Ali.
		Bel-Houilat (1/2 Ouaroun)	El-Haratin, El-Biod.
		Aït Messaoud (1/2 Tirmert),	Oulad Daoud.
		Aït Iassin,	
		(Ferket),	
		(Guir)	
		Aït bou El-Achra.	



Goulimin

Notables. — Qaïd Dahman Ould Beïrouk.

Marchés. — El-Had ; mouggar Sidi El-Ghazi.

Zaouia. — Sidi El-Ghazi.

Eau. — Sources.

Sol. — Plaine.

Culture. — Céréales : on laboure quand il y a des crues de l'Oued Saïah.

Voie de communication. — Route de Mogador.

Limites. — Nord : Aït Ba Amran. — Est : Azouafit ; Aït Messaoud ; Bel Houilat. — Sud : Azouafit ; Aït Messaoud. — Est : Aït El-Hassen.

Aït El-Hassen

Grande qbila dont le territoire s'étend sur trois jours de marche. Le chîkh Dahman Ould Beïrouk en est le véritable chef bien qu'elle ait deux qaïds :

Qaïd Mohammed El-Amin, résidant à El-Qçabi, et Chiha ben Najem ben Hommid, dont le frère Mohend El-Mokhtar ben Hommid est le chîkh le plus écouté.

Organisation :

Ahel Najem (Qçabi et tentes). Chîkh Mohend el-Mohktar.

Rouimiat. Chîkh Mohammed ould Ouara, chîkh Mbarek ould Abdallah ou Bhii.

Aït Bou Meggout. Chîkh Ould Hammou ould bou Chaad ould El-Boumeggouti. Chîkh Saïd ould Brahim ben Ali.

Ahel Mohammed ed-Dleïmi. Chîkh Saghri Ould Mohammed ed-Deleïmi.

Zkara. Chîkh Aomar ould el-Rellaoui.

Aït Sâad. Chîkh ould Hamedan.

Aït bou Gsaten. Chîkh Mohammed ould bou Debbouz.

Ida ou Daabdallah. Chîkh Ramouk.

Aït Abd El-Qader. Chîkh Salek ould Mohammed.

Les principales localités sont :

El-Qçabi.

Tisseggnan.

Dchera.

Tiliouin.
Chouirat.
Oumifis.
Maabouda.
Lebier (l'oued Dra).
Tiderguit (miel ; mine de sel).
Timatnous (Oued Dra).
El-Kheneb Aït bou Meggout à 1/2 étape de Lebier.

Zaouia. — El-Qçabi ; Seïd Sidi Amer ou Amran.

Marché. — Mouggar d'El-Qçabi.

Limites. — Nord : Sbouia. — Est : Oued Noun. — Sud : Oued Dra (Hammada). — Ouest : La mer.

Imejjat (Medjat)

Limites. — Au Nord, Tazeroualt ; à l'Est, Aït Moussa ou Ali ; au Sud, Ifran ; à l'Ouest, Lakhsas.

Géographie. — Territoire montagneux.

Eau. — L'eau y est rare ; on recueille l'eau de pluie dans des citernes.

Voies de communication. — Routes d'Ifran, de Massa.

Organisation. — La Qbîla est divisée en deux fractions :

Qaïd Saïd Mbarek ou El-Hassen n'Aït ben Niran.	Aït ben Niran (4.000 feux ; résidence du qaïd). Aït er-Rha (3.000 feux). Aït Tajejt (5.000 feux) (sud du Tazeroualt, sont souvent comptés pour qbila isolée). Aït Kermoun (200 feux). Agouchtim (500 feux), 2e résidence du qaïd. Agoummad (300 feux).
Qaïd bou Hiia, n'Aït Moussa	Aït Ali (3.000 feux). Tizgui (500 feux). Ighir Melloul (300 feux). Aït Hemman (200 feux). Aït Moussa (500 feux), résidence du qaïd.

L'inimitié d'Imejjat et d'Ifran met sans cesse aux prises les villages de ces deux groupements.

Aït Ahmed

Notables. — El-Gasli ; Achemmik.

Localité. — Ida ou Ahmed.

Marché. — El-Arba.

Eaux. — Puits de 15 à 20 brasses ; une petite source.

Limites. — Nord : Azouafit. — Est : Lakhsas. — Sud : Ida ou Brahim. — Ouest : Aït Yacin.

Azouafit (Zouafit).

Notable — Qaïd Aït Hamed Achemmik.

Organisation :

Azouafit:
- Ahel Asrir. Chîkh Ould el-Hiba.
- Tighmert. Chîkh Ould el-Mâti.
- Aït Ouaram. Chîkh Ould Hamed ou Salem, commande aussi les Aït Iassin.

Zaouia. — Asrir.

Eaux. — Source d'Aïn Tirmert ; puits.

Limites. — Nord : Aït Moussa ou Ali. — Est : Aït Moussa ou Ali. — Sud : Aït Messaoud. — Ouest : Aït Ahmed.

Aït Messaoud

Notable — Qaïd Zeroual résidant à Taïddert et commandant aussi les Aït bou el-Achra.

Localité. — Tirmert.

Limites. — Nord : Azouafit. — Est : Aït Ahmed. — Sud : Aït Iassin. — Ouest : La Hamada.

Aït Iassin

Notables. — Qaïd ould Hamed ou Salem habite Asrir. Chîkh Mbarek El-Iassini.

Localité. — Ferket.

Eaux. — Puits de 15 à 20 brasses.

Limites. — Nord : Azouafit. — Est : Ida ou Brahim. — Sud : Aït Bou Achra. — Ouest : Aït Ahmed.

Aït bou Achra (A. bou el-Achra)

Ont le même qaïd que les Aït Messaoud.

Notable. — El-Hassen ben El-Maïouf.

Localité. — Aït Bou Achra.

Eaux. — Sources et puits de 15 brasses.

Limites. — Nord : Aït Iassin. — Est : Ida ou Brahim. Aït Oussa. — Sud et Ouest : El-Hamada.

Renseignements topographiques :

De Goulimin à Tagant, 1 jour 1/2.

De Goulimin à Assaka, 1 jour 1/2.

De Goulimin à El-Brar, 1 jour long.

De Goulimin à Igisel, 3 h.

Ifran (Ofran)

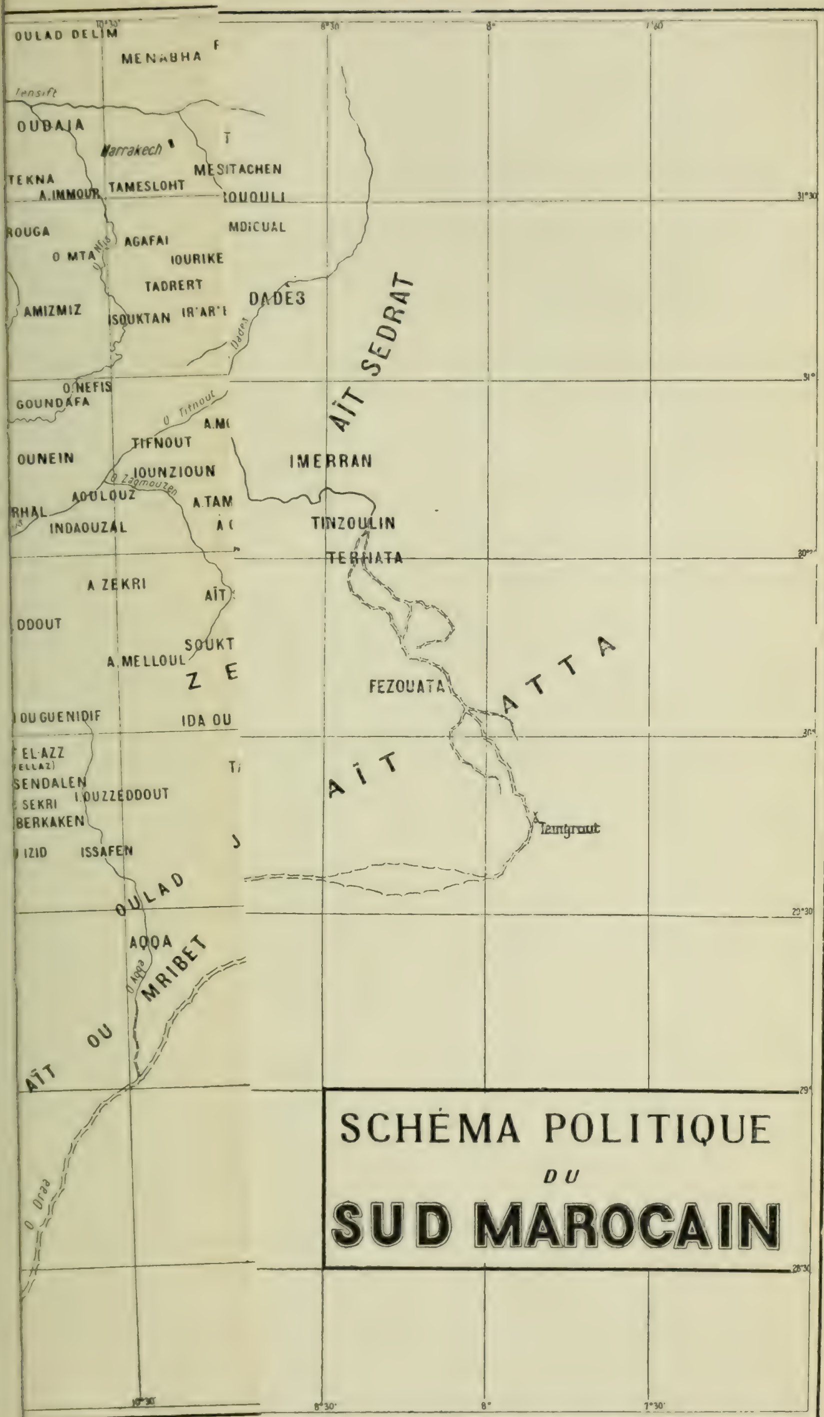
On donne le nom d'Ifran à l'importante agglomération qui peuple la vallée de l'Oued Ifran. Les villages qui la composent sont complètement indépendants ; on les dit « Aït Arbaïn », c'est-à-dire communes sans chefs, administrées par leurs jemâa.

Nul n'y pénètre sans zettat. Ils n'ont pas d'alliés, et se battent sans cesse entre eux.

Le pays est riche et produit en abondance le maïs, l'orge, les dattes, les olives.

On peut répartir ces bourgades en trois groupes :

Timoulei {
- Timoulei. Souq El-Jemâa (700 feux),
- Amsra. Souq El-Arba (1.000 feux) ; notable : Si Mohammed ou Mohammed.
- Ida ou Chkra (3.000 feux) ; notable : Mohammed ou Messaoud.
- Assaka (2.000 feux) ; résidence du chérif Si Mohammed ou Hassou.



OULAD DELIM
MENABHA
Tensift
OUDAJA
Marrakech
MESITACHEN
TEKNA
A. INMOUR
TAMESLOHT
ROUGA
AGAFAI
O MTA
IOURIKE
TADRERT
AMIZMIZ
ISOUKTAN
DADES
AÏT SEDRAT
O. NEFIS
GOUNDAFA
TIFNOUT
OUNEIN
IMERRAN
IOUNZIOUN
AOULOUZ
INDAOUZAL
TINZOULIN
TERNATA
A ZEKRI
DDOUT
SOUKT
A. MELLOUL
FEZOUATA
AÏT ATTA
OUGUENIDIF
IDA OU
EL-AZZ
SENDALEN
SEKRI
I. OUZZEDDOUT
BERKAKEN
Tamgrout
IZID
ISSAFEN
OULAD
AQQA
MRIBET
AÏT OU
O. Draa
SCHÉMA POLITIQUE
DU
SUD MAROCAIN
8°30'
8°
7°30'
31°30'
31°
30°
29°30'
29°
28°30'
G. Huré

Zaouiet, Seïd Sidi bou l'Alam (3.000 feux). Souq El-Had ; notable : El-Hadj Bel Kass.

Taskala (Tinskalat)

Aguersouaq (1.000 feux) ; notable : Si Ahmed ou Bel Aïd.

Taskala (2.000 feux) ; notable : Si Hammed ou Hoummou.

Souq El-Had, le fqîh El-Hadj El-Hossein y réside.

Idazen (1.000 feux) ; notable : Hammed m Taleb Moumma.

Lamtok (500 feux) ; mellah ; notable : Mbarek ou Assoun.

Taourirt Izaka (1.000 feux) ; notable : Si Salah.

Tankert (Tinkert)

Timoussan (1.000 feux) ; notable : Mohammed ou Ali.

Lhamtek (El-foqani) (500 feux) ; notable : Brahim ou Bella.

Tankert (3.000 feux).

Timesguida ; El-Jemâa (500 feux) ; notable Mohammed ou Ali.

La longueur de ce territoire est de 2 heures de marche. Les Juifs sont nombreux, on les emploie même à faire la guerre. Les Haratin y forment une population ouvrière de plus de 3.000 hommes.

Ifran a pour ennemi traditionnel Imejjat.

CHAPITRE XXX

ÇMARA (1)

Çmara, située sur la seguiet El-Hamra, à trois jours de marche de la mer, est actuellement la résidence du marabout Maou El-

(1) Nous donnons à titre de renseignements une liste des rades foraines de l'Atlantique qui ont été visitées par des navires de commerce, et les deux itinéraires de l'Oued Noun à Chenguitti.

Rades de l'Atlantique :

El-Bouida (Oued Noun).
Sahel El-Harsa,
Akhfenir,
Asouirou,
Tarfaia (cap Juby), Oued Dra,
El-Baddar,
Tafraout,
Aoussi Ahmand.
Thouarim,
Lemsith.
Bou Idour.
Flisath,
El-Dakhla (Rio de Oro).

Les étapes de la route de l'Oued Noun à Çmara sont :

Oued Noun.
El-Aouinet (Aït Oussa),
Tirounzoun (source près de l'Oued-Dra).
Fenjriah (pas d'eau).
Oued Zita (eau abondante).
Khribichat (pas d'eau).
Toughourt (seguia).
Çmara.

Itinéraires de l'Oued Noun à Chenguitti :

Oued Noun (Goulimin).
Guir (puits et Qçar),
Bani (qçar).
Gaada.
Gaada.

Aïnein (Ma l-Aïnin), fils du Chîkh Fadel, fondateur de la confrérie des Fadelia. Le chîkh Fadel eut quatre fils : Mâou El-Aïnein s'installa à Chenguitti dans l'Adrar ; le chîkh El-Amin, à Çmara ; le chîkh Sâad Bou, à Touizikt, dans l'Inchiri, qui fait partie du territoire de la Mauritanie ; le chîkh Sid El-Kheir à Dar Salam, dans le Hodh.

Le chîkh Maou El-Aïnein a conquis la confiance du Sultan Mouley el-Hassen, et, après lui, celle de son successeur Mouley Abd El-Aziz, il a pris l'habitude de venir chaque année récolter les abondantes « ziara » que recueillent ses zaouias du Maroc. Chenguitti lui a paru trop loin, et les 25 étapes qui séparent l'Adrar de l'Oued Noun trop peu sûres. Les convois de grains, les troupeaux, les présents qu'il rapportait de ses fructueuses

Sehb Negued,
El-Hemidiat,
Betianat,
Seguiet el-Hamra.

Route du Sahel	Route du désert
Meramit,	Zouilila.
Jrifia,	Maadra.
Krîb (sans eau).	Aoukarat,
El-Bir,	Mziniza,
Ledjouad (dans l'Adrar Soutlouf).	Bou Dreguett.
Oum ed-Douiat (mare quelquefois sèche).	Laouedj (sebkha et salines d'Idjil ; point terminus de la colonne de Mauritanie).
Tiznig.	Bou Dridja.
Lassak,	Mehiritat.
Foum Joul (qaçba et col).	Bou Alaga forte étape.
Aoudi (10 puits).	El-Dhar (Dhar : dos ; par opposition à la plaine située au Nord qu'on nomme el-Bathen : le ventre.)
Mehaguin (qaçba).	Chenguitti.
Char (qaçba).	(Contrairement à ces renseignements, le colonel Gouraud nous a appris qu'il y avait 12 étapes sans eau de Zemmour à Idjil).
Attar, 35 k. de Foum Joul,	
El-Dhar plateau,	
Chenguitti.	

Itinéraire de Tarfaia à Çmara :
Tarfaia (rade et bordj),
El-Haggoumia (bon puits), 10 heures de marche.
Rassen (redirs, puits médiocres), 12 heures.
Çmara, 12 heures.

tournées offraient aux coupeurs de route du Sahara une proie trop tentante, trop facile. Il a donc fixé sa résidence à Çmara, à 15 étapes au Nord de Chenguitti, à 3 étapes seulement de Tarfaïa, point de la côte situé à l'embouchure de la Seguiet El-Hamra où il se fait déposer par les bateaux qui le ramènent du Maroc.

Tarfaïa, qu'on nomme aussi cap Juby, n'est qu'une rade foraine. Un bordj important, habité seulement par quelques oumana du Maghzen, rappelle la tentative commerciale de l'anglais Mac Curtis (1894).

La zaouia de Çmara se compose de cinq maisons, autour des quelles se groupent les tentes des serviteurs du Chîkh. Çmara n'a de marché voisin que celui de Goulimin. Les pâturages des environs sont à peine suffisants pour nourrir les quelques centaines de chameaux qui constituent la fortune du Chîkh. Un millier d'esclaves, à peine vêtus, desservent la zaouia.

On nous assure que Çmara dépérit en l'absence de son chef. On sait que Maou El-Aïnein, parti pour Fez en août 1907, était campé sous les murs de Merrakech au moment où Mouley el-Hafid se proclamait Sultan. Il tenta vainement de réconcilier les deux frères en leur conseillant d'unir leurs efforts contre la France.

Mouley Abd el-Aziz resta sourd à ses exhortations. Dès lors le Chîkh prit ouvertement le parti de Mouley el-Hafid qui, en reconnaissance, lui fit verser par la ville de Merrakech une « oumia » (ration quotidiennne) de 600 douros pour l'entretien de sa suite.

Mouley Abd el-Aziz répondit à cette attitude en faisant fermer la zaouia du Chîkh à Mogador et expulser ses fidèles.

Les serviteurs, les *talamid* du Chîkh, dont le nombre ne paraît pas excéder 4.000, proviennent de divers groupements. Ce sont des gens des Mechdouf, des Oulad Gheilan (Riran), grande tribu qui nomadise au Sud de l'Oued Noun, des Oulad Beç-Çbaà (Bou-Çbaa), du Tajakant (Tadjakant), quelques hommes de famille royale de l'Adrar les Oulad Aïdda (le chef actuel de cette famille est Yahia ben Aothman), et enfin des ouvriers des salines d'Idjil, sorte de caste particulière à laquelle

on donne le nom d'Arzarir, et dont le chef actuel est Sidi Mohammed El-Kounti, qui réside à Ouadan.

Nous avons longtemps admis que cette clientèle du Chîkh n'avait aucune valeur militaire. La brillante campagne du colonel Gourau nous a prouvé que les talamid de Ma l-Aïnin étaient singulièrement braves et actifs. Le rezi par lequel ils ont tenté de couper la retraite de notre colonne de Mauritanie, surprenant et tuant le capitaine Babelon, tournant le colonel Gourau, et venant, jusqu'au Sud de Chenguitti, attaquer en plusieurs points les chameaux de nos convois, est une opération dont la hardiesse a fait l'admiration de leur vainqueur.

On peut affirmer que sans l'intervention des talamid de Ma l-Aïnin l'Adrar ne nous aurait offert presqu'aucune résistance.

Le vieux Chîkh a pour lieutenants ses fils dont les plus connus sont :

Naâma, futur détenteur de la Baraka, chargé des intérêts spirituels de la Zaouia ; Ahmed el-Heïba, chargé des rapports avec le Sultan, qui fut reçu à Fez en grande pompe lors de l'échec de la dernière ambassade espagnole ; Chîkh Hassan, qui dirigea les opérations de l'Adrar en 1908 ; il y fut remplacé, en 1909, par son frère El-Oueli, âgé de 25 ans, le plus jeune des fils de Ma l-Aïnin ; Lakhdaf a la gestion des biens temporels, et en particuliers des troupeaux.

On cite encore parmi les amis du Chîkh : Ould el-Khadem, Chîkh d'Aouinet ; Ould Hamed ou Salem, chef des Aït Iassin ; Ould Bel Aïd Cham, Dahman Ould Beirouk et ses neveux.

Le Chîkh trouve encore appui chez les Regueibat et chez les Oulad Delim, dont le chef est El-Hamoïm.

Lors de mon dernier voyage au Maroc le Chîkh Ma l-Aïnin avait de nombreux ennemis dans l'Oued Noun, le Sous et le Tazeroualt. Le Tekna qui détenait l'hégémonie religieuse et politique se déclarait ouvertement hostile à son influence. La situation s'est modifiée ; nos victoires dans l'Adrar ont effrayé le vieux Chîkh qui s'est mis en route vers le Nord, vers le Maroc, emmenant avec lui ses tentes et ses troupeaux. Aux dernières nouvelles il était à Tiznit, ville située au Nord du Tazeroualt et qui fut le point terminus de mon itinéraire, en

1899 (1). Ses intentions sont mal connues ; les uns prétendent qu'il doit aller s'installer près de Merrakech, à la zaouia Cherardi, d'autres affirment qu'il se fixera dans le Ras el-Oued, dans la haute vallée de l'Oued Sous.

Nous avons la preuve que c'est le Sultan Mouley el-Hafid lui-même qui appelle à lui le Chìkh Ma l-Aïnin, et qui lui offre l'hospitalité ; et cela précisément au lendemain de cette campagne de l'Adrar où les fils et les talamid du Chìkh nous ont combattu, au moment même où le Sultan vient de signer l'accord par lequel il s'engage formellement à ne plus soutenir Ma l-Aïnin !...

Je termine ces *Renseignements* en remerciant le colonel Gourau qui a bien voulu rectifier et mettre à jour ces quelques notes sur le territoire de Çmara, voisin de la Mauritanie théâtre de la glorieuse campagne qu'il vient d'achever.

Ses rectifications m'ont prouvé, une fois de plus, que les informations recueillies de la bouche des indigènes contiennent beaucoup d'inexactitudes et d'erreur. Elles font ressortir aussi la rapidité kaléidoscopique avec laquelle se modifie la situation politique de cette mosaïque marocaine. Elles me fournissent un nouveau prétexte à solliciter l'indulgence de tous ceux qui contrôleront ces documents. Cet aveu de leur imperfection me procure l'occasion de rendre encore hommage aux admirables travaux de mon illustre devancier, le premier et le plus grand des explorateurs du Maroc, le vicomte Charles de Foucauld, aujourd'hui Frère Charles de Jésus, ermite au fond du Sahara.

Qu'il daigne me permettre de placer ce livre sous sa haute autorité, et qu'il m'excuse de l'achever en publiant sa belle et bienveillante lettre qui constitue pour moi le plus précieux des éloges :

(1) Photographie de Tiznit. *Voyages au Maroc*, p. 272.

Beni Abbès, 8.6.03

Monsieur,

votre lettre si gracieuse, qui me touche & me remplit de confusion, & votre beau livre, que j'admire, me trouvent à la porte de ce Maroc qui est vôtre... Vous m'étiez déjà très connu par votre exploration connue de tous... Je ne puis plus penser au Maroc – qu'on voit d'ici, pour ainsi dire – sans penser à vous qui l'avez exploré d'une manière si admirable, en choisissant si bien les objets de votre exploration, que vous avez parcouru les régions non seulement &

✝ Jesus

plus inconnues & les plus intéressantes, mais aussi les plus difficiles. – Djebel el Aïachi, Aït Izdeg, Beni Mguild, Aït Cherouchen, Beni Ouaraïn, Riata, Rif, Sous, c'est un chef d'œuvre que j'admire de tout mon cœur .. Je ne trouve point de paroles capables d'exprimer mon admiration de votre reconnaissance des B. Mguild, de la Bte Mlouïa, du Dj. Aïachi, des Aït Cherouchen, des Beni Ouaraïn des Riata.

En même temps que mon admiration, laissez-moi vous confier ma joie ma joie de ce qu'un si grand pas soit fait dans la connaissance de ce pays que nous aimons –; grand pas dans sa connaissance, qui est en même temps, nécessairement, un grand pas vers son occupation

L'amour commun pour le Maroc établit entre vous & moi une

✝ JESUS

-nion profonde .. Si j'ose exprimer un voeu, un
-spoir, c'est que vous continuiez à travailler
pour le Maroc & pour la France, pour lesquels
vous avez déjà tant fait !

De tout mon coeur je prie Dieu,
du fond de mon ermitage, pour que, comme
vous le dites si bien, "l'ombre de notre drapeau
s'étende un jour, - s'étende bientôt - " sur
les peuples que vous avez tant fait pour donner
à la France.

Et comme tout passe excepté
Dieu, comme il est une distance infinie
entre la créature & le Créateur, comme la
vie mortelle ne nous est donnée que pour
parvenir à la pleine lumière de l'éternité,
je prie Dieu de toute mon âme de vous accorder
toute grâce, toute bénédiction, tout don divin
en ce monde & le ciel dans l'autre.

Daignez agréer encore l'expression de
ma profonde gratitude & veuillez me croire
votre très respectueux, reconnaissant, dévoué
serviteur dans le CŒUR sacré de JESUS
fr. Charles de JESUS ((Ch. de Foucauld))

CHAPITRE XXXI

DOCUMENT n° 1 (Traduction).

Louange à Dieu seul !

Que la Bénédiction d'Allah soit sur notre Seigneur et Maître Mohammed et sur sa famille.

« *Cachet de 'Abd el-Aziz* »

A notre serviteur très dévoué, le qaïd Haddou ben Hossàien el-Bouzidi. Que Dieu l'assiste et lui accorde le salut ainsi que la miséricorde !

Ensuite : Parmi les devoirs que la nécessité, la coutume et les preuves irrévocables ont établis, se trouve la Zakat qui est une des bases de la Religion, rendue obligatoire par le Livre (Qoran) et par les décrets (Sounna) mêmes du Chef des Envoyés.

Le Très-Haut n'a-t-il pas dit dans son Livre sublime et pur : « Faites la prière et payez la Zakat ».

Le Prophète (sur lui soient la bénédiction et le salut) disait au sujet de ce devoir, incitant les gens à s'en acquitter et les avertissant des menaces auxquels ils s'exposeraient en le négligeant :

« Celui à qui Dieu aura donné des biens et qui n'en aura pas payé la dime, Dieu, au jour de la Résurrection fera apparaître ces biens sous la forme d'un python à la tête chauve, avec deux excroissances de chair. Le jour de la Résurrection, ce python s'enroulera autour du cou de cet homme ; il le prendra dans ses mâchoires et dira : « Je suis ton bien, je suis ton trésor ».

De plus, celui qui se refuse à la payer, on doit le contraindre à s'acquitter sur le champ. Notre Seigneur Abou Bekr eç-Çaddiq (Que Dieu soit satisfait de lui !) a dit : « Par Dieu ! quand ils ne me refuseraient qu'une chèvre parmi les redevances qu'ils payaient à l'Envoyé de Dieu, je les combattrais à cause de ce refus ».

Dans ces conditions, nous t'ordonnons de satisfaire, dans ta province, aux obligations imposées par Dieu à tes administrés, à savoir, la Zakat

et la dîme et de pousser tes sujets à s'en acquitter le plus tôt possible afin que la souillure des péchés soit détachée de leurs livrets.

Que Dieu vous sanctifie ! Qu'Il soit satisfait de vous ; qu'Il bénisse vos récoltes et les produits de vos bestiaux !

Salut.

Le 7 Rabi' II de l'année 1314 (Hégire).

L'enveloppe du document n° 1 porte l'adresse suivante :

Le qaïd Haddou ben Hossâien el-Bouzidi.

DOCUMENT n° 2 (Traduction).

Louange à Dieu seul !

Que la bénédiction de Dieu soit sur notre Seigneur et Maître Mohammed et sur sa famille.

Cachet de Mouley el-Hassen.

A notre serviteur très dévoué, le qaïd Haddou ben S'ìd el-Bouzidi (Que Dieu l'assiste et lui accorde son salut et sa miséricorde !)

Ensuite : Au reçu de cette lettre, je t'ordonne de lever pour une Harka le nombre habituel de tes compatriotes, choisi parmi les hommes les plus valides. Tu y joindras les chevaux les meilleurs quant à la vitesse, à la force et à l'entraînement. Il faut que le tout soit apte à rendre des services en cas de bataille. Tiens-toi avec eux, sur le lieu de rassemblement, tout prêt, afin qu'à l'arrivée de notre auguste commandement de partir, tu te trouves dispos sur le qui-vive.

Salut.

Le 7 du Sacré Ramadan de l'année 1311 (Hégire).

L'enveloppe n° 2 porte l'adresse suivante :

Le qaïd Haddou ben S'ìd el-Bouzidi.

DOCUMENT n° 3 (Traduction).

Louange à Dieu seul !

Que la Bénédiction de Dieu soit sur notre Seigneur Mohammed et sur sa famille ! De la part du serviteur de son Maître 'Ali ben 'Abdessalam ben el-'Arbi ben 'Ali el-Hassani d'Ouazzan,

A tous nos fermiers qui prendront connaissance de cet écrit (Que le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde et la bénédiction de Dieu !)

Que ma prière adressée à Dieu en votre faveur soit exhaussée !

Ensuite, nous vous ordonnons d'avoir des égards pour le porteur de

cette lettre. Traitez-le généreusement comme votre hôte et conduisez-vous avec lui avec la rectitude la plus parfaite pour tout ce dont il aura besoin Dieu vous sera favorable et vous aidera.

Salut.

Ici le cachet : Ali ben Abdessalam ben el-'Arbi el-Ouàzzani (que Dieu l'assiste !)

Pour éviter les faux le chérif Mouley Ali a fait graver un cachet contenant une faute d'orthographe. Le Chérif efface et corrige la faute, de sa main, quand son secrétaire a apposé le cachet.

DOCUMENT n° 4 (Traduction)

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux !

Que la bénédiction et le salut soient sur notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons.

A droite est placé le cachet qu'on peut lire :

« El-Hanafi ben Mohammed ben Abi Bekr, Dieu soit pour lui ».

Aux amis en Dieu Très Haut, aux généreux, les membres de la tribu de Taourit n'Tillès, à qui je m'adresse en bloc et individuellement, notamment notre Moqaddem très dévoué, le sieur Ahmed et le Taleb Si Brâhîm, que Dieu vous protège ! Et que le salut et la Miséricorde de Dieu soient répandus sur vous ainsi que ses bénédictions ! Je loue, en votre faveur, Dieu, en dehors de qui, il n'y a point d'autre divinité.

Ensuite, en demandant de vos nouvelles, nous adressons à Dieu des prières favorables pour vous et votre postérité, espérant qu Il les accueillera et vous assurera le bonheur dans ce monde et dans l'autre.

Notre esclave, le porteur de la présente arrivera chez vous avec mission de prendre ce que vous avez l'habitude d'offrir, chaque année à la Zaouia.

Donc, dès son arrivée, remettez-lui ce qui se trouve sous la main du Moqaddem, quoi que ce soit. Mais ayez soin de nous transmettre le compte de ce que vous lui aurez remis, afin que nous sachions clairement ce qui provient de chez vous.

Que Dieu rende abondants vos biens et vos récoltes, fertiles vos terres ! Ainsi soit-il !

Salut.

Le 25 Rab.' du Prophète de l'année 1313.

DOCUMENT n° 5 (Traduction).

Louange à Dieu seul !

A notre ami et frère, le qaïd Haddou d'Aït Ichchou, à la Djemâ'a

d'Aït Bouzid et d'Aït Messat ; à vous tous le salut et la miséricorde divine.

Ensuite : ce que nous désirons de vous (que Dieu vous en récompense !) c'est que vous veniez en aide à nos frères d'Aït Taguella et d'Aït en-Neçf.

Tandis que nous croyions former avec vous un tout homogène, puisque nous sommes du même leff, voici que nous apprenons maintenant que nos frères d'Aït Taguella viennent d'être réduits par les Guettioua et que Zenagui est en prison chez les Aït Mhamed.

Quant à nous, nous ne leur avons encore rien dit. Nous nous expliquerons avec eux lorsqu'ils dirigeront leurs regards vers nos demeures.

Cependant nous voudrions que tu fusses la cause du bien de tous, en faisant ton possible pour rétablir la paix ; si non, tu nous donneras ton avis sur l'issue de l'affaire.

Salut.

Çalah Aourâr
et l'assemblée d'Ahl (gens) de la Djem'a
(Dieu les rassure !)

DOCUMENT nº 6 (Traduction).

Louange à Dieu seul !

Que Dieu bénisse notre Seigneur Mohammed, sa famille et ses compagnons et leur accorde le salut.

A l'ami le plus dévoué, le qaïd Haddou d'Aït Bouzid et au Cheikh Brahim (Que Dieu vous assiste tous deux !)

Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions !

Ensuite : nous désirons de vous deux que vous ayez soin de régler le conflit qui a surgi entre nous et nos frères d'Aït Taguella. Vous y ferez certainement tout votre possible, comme nous le pensons bien.

Nous restons fidèles à nos amitiés.

Salut.

Vous serez renseigné par le porteur de la lettre.

Çalah ben Mohammed Aourâr des Hentifa (Que Dieu l'assiste !)

Nous conservons notre vieille alliance avec vous. Vous êtes à nous et nous sommes à vous. Vous nous trouverez à votre aide en toutes circonstances. Il en est de même de vous à notre égard.

DOCUMENT n° 7 (Traduction)

Louange à Dieu seul !

A notre ami le qaïd Haddou d'Aït Lehchou et à son frère 'Addi.

Que le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde et la bénédiction de Dieu.

Ensuite : votre lettre nous est parvenue par l'intermédiaire de notre ami 'Ala.

Elle nous apprend que vous êtes, Dieu merci, en bonne santé.

Quant à nous, sachez que Dieu nous a délivrés de la Harka.

La sécurité règne dans ces parages.

En ce qui concerne le qaïd ben el-Moudden il est allé à Merrakech voir Mouley Hfîdh. Les Srârna également sont allés à Merrakech.

Le Qaïd el-Glaoui est rentré à Tazert. Quant à vous, il faut qu'un de vous vienne chez nous, afin que nous nous entendions avec lui. Car vous et nous, nous formons un seul bloc sans divergence.

Salut.

Çalah ben Mohammed Aourar' (que Dieu le rassure !)

DOCUMENT n° 8 (Traduction)

Louange à Dieu seul !

Que Dieu bénisse celui après quoi il n'y a point de prophète !

A la lumière la plus éclatante, la plus mystérieuse et la plus célèbre, au soutien des vrais croyants, le plus savant de ceux qui possèdent la vérité, à l'homme au cœur sincère, Mouley Ibrâhîm. Que ta grandeur se perpétue, qu'elle croisse indéfiniment ! Et que le salut ainsi que la Miséricorde et les bénédictions d'Allah, Très-Haut, continuent à se répandre sur toi et sur tous ceux qui t'aiment, tant que durera la marche de la sphère céleste, tant que se répétera son mouvement !

Ensuite : ne te laisse pas séduire par les nombreuses gens de notre époque qui prétendent faire partie du nombre des fidèles de Dieu, et qui font parade des qualités des mystiques. Or ces qualités ne sont pas aussi sincères que tu le crois. Au contraire, ils agissent pour leur propre intérêt, non pour Dieu. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se rappeler ce que disaient nos (maîtres) illustres (Que Dieu soit satisfait d'eux !)

Ils disaient : « Mettre sa confiance dans les hommes est signe de perdition ».

Parmi ces gens-là, tu en vois beaucoup qui aiment occuper le pre-

mier rang et ne veulent point rester en arrière. Ils ne font cela que dans un but : remplir leur maison de gens, psalmodier bruyamment, offrir à manger, se rendre populaire, recevoir des éloges, acquérir une supériorité et s'emparer de ce qui se trouve entre les mains des gens, se souciant peu de Dieu.

« Certes ! nous appartenons à Dieu et c'est à Lui que nous reviendrons. »

Du reste, la célébrité dans cette vie n'est qu'une disgrâce et l'âme en est cependant entachée, tandis que la vie obscure est un bonheur et l'âme ne la désire pas.

On dit aussi dans le même sens : « l'obscurité est une faveur qu'on ne sollicite point, et la célébrité un malheur dont l'âme est satisfaite ».

Et je loue, pour toi, Dieu en dehors de Qui il n'y a point de divinité, d'avoir fait que tu n'aies pas été à la tête d'Aït Hdiddou en général et surtout de Houssin Icheqqer d Ali Krou et de Tahsîs. Car (Dieu merci) avant que le raisin soit mûr, ils en ont fait du raisin sec. Mais ils n'en ont rien obtenu. De même Qarfoùn, S'ìd de Taddart et leurs semblables.

Ils n'ont trouvé aucune aide pour leur entreprise et ne cessent d'être enchaînés comme nous par les liens des passions et ils ne sont occupés que de leurs propres intérêts. Ils n'ont à faire qu'aux enfants et aux femmes et se détournent des hommes vertueux.

Parler encore d'eux serait trop long.

Prends courage, rejette loin de toi leurs paroles et « laisse-les se divertir dans leurs divagations ». Dis : Allah ! et tu découvriras le merveilleux qui te sépare de Dieu et de ton Cheikh. Répète ce nom d'Allah jusqu'à ce que tu atteignes, par la Puissance de Dieu, ton but. N'aie d'égards que pour le Cheikh, dans toute entreprise et en toutes circonstances. Si par son intermédiaire tu as obtenu quelque grâce, attribue-la à Dieu.

Eux, au contraire, demandent à leur Cheikh des faveurs et s'ils obtiennent quelque chose ils oublient d'en louer Dieu.

Salut.

Ecrit rapidement, au milieu de l'agitation où se trouve mon esprit, à cause des nombreux troubles qui se sont abattus sur ce pays, épreuves infligées par Dieu à ses serviteurs.

A la date de 18 Safar de l'année 1319.

Votre petit chien.

Ali ben el-Mekki (Que Dieu arrange son affaire et la facilite !)

الحمد لله وحده

من عند ولد الشيخ حمو احاحبك ازناك باقدي
التاجر احمد بن امجاح بعد السلام عليك نحب منك
بارك الله فيك ان تعمل معنا الطابور مثل التي عملنا
ثلاثة بطاقات ارسلناك قبل هذه وما جربتنا
عليهم لا بقليل ولا بكثير ولان نرجينك بما كان
يد الفونص فرنصيص لاني في ارض اسفي اربع
مكاحل مثلوع الفرطاص التي قلت عند القايد
المعدن في تلوت والتي جاء على خاطرك لا من قبل
المكاحل ولا منه قبل مونة الكتب الى الفونص
في ارض اسفي يدفعه لنا واما الماكن انتوعك
التي عند ولد بن تلابي في انزور التي اردتهم نشتري
من عندهم بالدراهم لانه بن تلابي مات وما بقي
الا اخوانه فالوا الينا الا ارجف الحوايج انتوعك
نعطيناهم فيهم ماية ريال واكتب لنا بما كان والقا
التي عملنا معك بقوتعا زينا بان ترسل الينا بما
وعدتنا على يد فونص افرانصيص في ارض اسفي
والسلام في 27 رجب عام 1324

كاتب الحروف ولد الشيخ حمو ازناك باقدي
صاحبك في ارض اسفي

DOCUMENT n° 9 (Traduction)

Cachet : (Il n'y a de divinité que Dieu, Mohammed est l'Envoyé de Dieu).

Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux !

Que Dieu bénisse notre Seigneur et maître Mohammed, sa famille et ses compagnons et leur accorde le Salut.

A la femme supérieure, la bénie et l'heureuse, à notre sœur en Dieu, la respectable Moqaddama, la dame Roqayya d'Aït Taddart, et au fils de son frère (que Dieu l'ait en sa miséricorde !), le sieur Mohammed ou Otaman et à la mère de celui-ci, Lalla Aïcha (Que Dieu vous protège tous !)

Que le salut ainsi que la Miséricorde et les bénédictions de Dieu Très-Haut soient sur vous, sur toute votre famille et sur vos enfants !

Qu'Il les comble de sa faveur de la même façon dont il en a comblé ses serviteurs les saints, par sa grâce ! Ainsi soit-il !

Ensuite : votre lettre dont nous avons saisi le contenu, nous est arrivée en même temps que votre « ziara » (que Dieu l'agrée !)

Qu'Il soit avec vous, qu'Il vous dédommage de la perte que nous avons eue par la mort de notre frère en Dieu, le Moqaddem Sidi Otman !

Nous demandons à Dieu Très-Haut de substituer la patience à l'amour que nous avions pour lui ; de remplacer le défunt par son aide divine ; d'améliorer la situation de son fils, en le bénissant, en faisant de lui le meilleur des successeurs ; d'augmenter ses biens, de prolonger sa vie ; de mettre en nous la patience et la résignation pour son malheur.

Aimez Dieu et Dieu vous aimera. Occupez tout votre temps à mentionner le nom de Dieu et à faire vos prières dans leurs heures déterminées. Rapportez-vous à Dieu en toutes vos affaires. Nous vous recommandons à Dieu et à son Envoyé en qui les espérances ne sont jamais déçues. — Adressez à Dieu de bonnes prières pour nous, pour le siècle et pour les gens du siècle ; surtout pour notre Seigneur et maître le Sultan (Que Dieu le rende victorieux).

Salut.

Le 2 Djoumada 1er de l'année 1316.

Le plus humble des humbles, le chien des fidèles de Dieu,

El-Arbi ben Abdallah el-Houâri.

(Dieu soit pour lui !)

DOCUMENT nº 10 (Traduction)

« *Cachet* » « *Il n'y a de divinité que Dieu. Mohammed est l'envoyé de*
« *Dieu (Que Dieu répande sur lui sa bénédiction, ainsi que sur sa famille*
« *et lui accorde le Salut!* »

Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux !

Que Dieu bénisse notre seigneur et maître Mohammed, sa famille et ses compagnons et leur accorde le salut !

A notre maître qui est notre Baraka, notre grand trésor et notre ami en Dieu Très-Haut dont il est le Saint ; au faqih illustre, le frère en Dieu le grand et respectable Moqaddem, sidi Mohammed ben el 'Râzi de Tadiroust.

Que Dieu nous assiste, toi et moi en tout état de la vie ; qu'Il nous affermisse, toi et moi, par sa grâce, en tout ce qui lui plaît et qui, pour nous, est un devoir, tant dans les paroles que dans les actes !

Qu'un salut, complet et général, ainsi que la miséricorde et les bénédictions de Dieu soient sur toi, sur la totalité de ta famille et sur tous ceux qui te sont attachés ! Que Dieu, par sa grâce, les rende tous heureux ! Ainsi soit-il !

Ensuite : votre lettre nous est arrivée en même temps que votre « ziara », que Dieu l'agrée ! Puisse-t-il, par sa grâce, te venir en aide, rendre abondants tes biens, t'accorder un bienfait éternel qui ne finira jamais, t'épargner tout souci, éloigner de toi tout malheur et tout chagrin, nous faire profiter, toi et nous des biens de ce monde et de l'autre, nous préserver toi et nous de tout malheur dans ces deux mondes ! Ainsi soit-il !

Nous conservons, jusqu'à la mort, cet amour que nous avons conçu pour toi en vue de Dieu. Et toi, Dieu merci, tu nous appartiens ; tu es notre frère et notre ami en Dieu, pour Dieu et par Dieu. Dis : « Seigneur mon Dieu ! Toi seul es mon but ; ta satisfaction est mon désir, toujours et en toutes circonstances ». — Et répète souvent cette autre prière bénie : « Mon Dieu, nous ne te demandons pas d'éloigner de nous ce que tu as décrété, nous te demandons seulement l'assistance par un souffle venant de toi-même, dans tout ce que tu as décrété. Mon Dieu, fais-nous jouir de nos sens de la vue et de l'ouïe ; accorde-nous le pain quotidien durant toute notre vie et que ta sollicitude dure jusqu'après notre mort !

O notre Maître ! O Maître et Possesseur de toutes choses ! « le bien es entre Tes mains et Tu es tout Puissant ».

Je t'envoie un remède des yeux. Je demande à Dieu (Qu'il soit glorifié !)

الحمد لله وحده

بلدز

الى النصراني محمد بن امحلاح السلام عليك افضله الخ وبعد العلام يا محمد بن ابد
انا وصلك كلامنا هذا لا تشك فيه ولا تستهزا الا نذار وصلنا اليك تلاتة بطا
قبل هذا في مدينة جديد من يد الفنصو برد وما وصلتنا وجوابهم والان في هذا الكلام
في مدينة الشيخ والوان نري وجاب كلامنا من يدك وبعد ذالك يا صاحبنا اردنا تلك
المكحول لنبيع الذي قلت لنا نرسلهم لكم من صنعة الشيخ ان كانوا المكحولين
ارسلهم لنا وان لم يكونون ارسل الينا بما كان في خطرك فهنا نوصل بلاد نلاي بعد
تسويق من الدراهم والابلار بينما اعنتح نا معك ان نضربوا النقب اليك نهرتك
لبلادنا وانك كسرنا البعاد ووجد ذلك عزمت على الهروب من دار نيبي بالنزور
وحملناك الى بلادنا باضعف في دبورنا وفعه تبع دبورنا ما شاء الله وقعنا
معك من بلادنا الى بلاد تلموث في دار الغايب ونزلك الفكيه في القبة ونزلنا
كنا في الرباط وقلت لنا ان نقبض تلك المكاحل من يد الغايب وما قبضتهم
منه وقلت لنا نوصلهم اليكم الى داركم جزاكم الله عني خيرا واحسانا ثم
وانت ان ارسلت الينا شيئا ارسله للقنصر مدينة الشيخ جزاك الله عنا
خيرا واحسانا وبعد ذالك اردنا من يدك ان ترسل لنا القرعة المملوة بالعم
كان القرعة التي اعطيت لنا كلا نعاما كانت اثمه والسلام من اصحابك الفقير
حمو وبنه الشيخ عبد الرحمان وابنائه جميعهم كبير او صغير ان ارسلت الينا
شيئا للقنصر قبل هذا كما اخبرتك به واني كنت في البعث حتى نسري وجالك
والسلام من الشيخ عبد الرحمان بن الشيخ حمو باصف والسلام وبتاريخ مضت
سنة ايلم من شهر الله رجب الحرام عام عشرة ذرو والسلام وبعد ذالك
يا محمد بن امحلاح ان اردت الحوايج والمواكس الذين بفصالك من يد بن
نبي ان اردت بالدراهيم ان نعوزهم من يده وان لم وهما باقيان والسلام م ر

من الفقير الى الحبيب بن محمد
بن الحاج الحبيب بن محمد

que, par sa pure bonté et sa générosité, Il t'accorde la guérison et te préserve de tout mal et de toute souffrance. Ainsi soit-il !

Adresse à Dieu tes meilleures prières pour nous, pour le siècle et les gens du siècle, surtout pour notre Seigneur et Maître le Sultan (Que Dieu le rende victorieux !)

Salut.

Le 15 Çafor de l'année 1301.

Le serviteur des gens de Dieu.

Abdallah Mohammed el-Arbi ben Mohammed el-Hâchemi el-Hassani (Dieu soit pour lui !)

DOCUMENT n° 11 (Traduction)

Louange à Dieu !

De la part d'Ould Cheikh Hamou Zenagui à Asdeif, au voyageur Ahmed ben Amjahd.

Après les salutations d'usage,

Je vous serais obligé de nous faire la faveur de répondre à nos trois lettres qui sont demeurées absolument sans réponse. Faites-nous savoir ce qui est résulté au sujet des quatre fusils à cartouches dont vous aviez parlé chez le qaïd Madani à Tellouat. Ecrivez-nous par l'intermédiaire du Consul français de Saffi où nous sommes, pour tout ce que vous jugerez bon de nous envoyer que ce soient des fusils ou de l'argent. Le Consul nous remettra cela. Quant aux affaires que vous avez laissées chez Oulad ben Tabia à Anzour, si vous le désirez, je pourrai les racheter à ses gens, car ben Tabia est mort et il ne reste que ses frères. Ceux-ci m'ont dit : « Si tu désires tes objets, il faut nous donner cent réaux.

Ecrivez ce que vous jugerez convenable, mais faites-nous le plaisir de répondre à notre amabilité vis à-vis de vous par l'envoi de ce que vous nous avez promis.

Salut 8 redjeb 1324.

Signé : Oulad Cheikh Hamou Zenagui d'Asdeif à Saffi.

DOCUMENT n° 12 (Traduction)

Louanges à Dieu.

Au chrétien Ahmed ben Amjahd, Barez (Paris). Après le Salut.

Au reçu de la présente ne concevez aucun doute et ne nous négligez point car nous vous avons envoyé trois lettres avant celle-ci, de la ville de Djedida par le consul Brido. Aucune réponse n'y a été faite. Nous sommes en ce moment à Saffi attendant un mot de vous.

Ensuite, cher ami, nous désirons les deux fusils Chassepot que vous nous avez promis. Si vous le pouvez envoyez-les, sinon prévenez-nous ou envoyez-nous ce qui vous plaira, en fait d'argent pour que nous rentrions dans notre pays du Sous. Vous savez que nous avions un pacte ; nous avions convenu de fuir avec vous dans notre pays, mais nous n'avons pas exécuté la promesse. Nous avons appris que vous aviez décidé de partir de chez ben Tabia à Anzour. Nous vous avons conduit chez nous à Azdeif et vous avez séjourné dans nos demeures tant que Dieu a voulu ; puis nous vous avons accompagné à Tellouat, chez le qaïd qui vous a installé à la Koubba. Vous m'avez dit : « Tu recevras ces fusils par l'intermédiaire du qaïd ». Je n'ai rien reçu. Vous m'avez dit : « Je te les enverrai chez toi ». Je vous en remercie. Si vous m'envoyez quelque chose, faites-le passer par les mains du Consul à Saffi. Nous désirerions une bouteille pleine de « poison » car la bouteille que vous nous avez donnée n'en contenait pas Salut de la part de votre ami Cheikh Hamou et son fils Cheikh Abderrahman et tous leurs enfants grands et petits. Je suis à Saffi où j'attends votre réponse. Si vous avez envoyé quelque chose par le Consul Brido dites-le moi.

Si vous désirez « les affaires qui vous restent » et qui se trouvent entre les mains de Ben Tabia, envoyez de l'argent pour les retirer, sinon elles resteront là. Salut.

Fac-similé du document n° 13

واداء ربع عشر ذهب مغربا [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

واداء العبارة ثم ذهب مغربا [illegible]

[illegible]

Ce document a été écrit et signé par Si Ali Amhaouch lui même. Il explique l'orographie de la région d'Arbala (Voir : Première partie, page 59).

DOCUMENT n° 13 (traduction)

La rivière, dite Oued Oum ar-Rabî' (Oum er-Rebia), coule vers l'Ouest, dans le sens de cette flèche.



En amont de cette rivière se trouve la ville de Kayt Ahmad ou Aït Ahmad, deux orthographes également correctes du même nom. A Kayt Ahmad (ou Aït Ahmad) se trouve le mausolée du saint vertueux Sidi Yoûsouf, c'est une ville remplie du mérite de la lecture du *'ilm* (sciences) et du Qoran.

Plus loin, se trouve la ville de Chaqran. C'est là que se trouve le mausolée de Sidi Ali Amahouch ; et aussi sa postérité.

Au delà de Chaqran, on rencontre Aït Içhâq. C'est là que se trouve la Zaouia de la confrérie de Bekriya, ainsi que les Ouleds Sidi Sa'îd et Sidi Ya'qoûb, l'un des trois chérifs, qui sont frères.

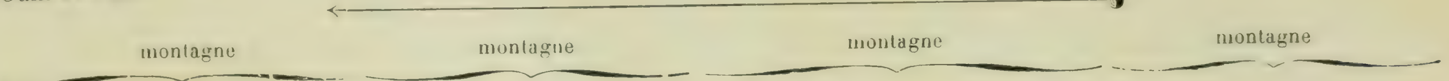
Au delà de Aït Içhâq, se trouve Aït Oum Fakht.

Au delà de Aït Ayrâ se trouve Aït Sa'îd.

L'Oued Mlouya coule vers l'Est ; c'est le plus rapproché des Oueds du côté de la montagne. Il coule dans ce sens :



L'Oued Al-'Ibâd (El-Abîd) coule vers l'Ouest, dans le sens de la flèche ci-dessous, jusqu'à ce qu'il se rencontre avec l'Oued Oum-ar-Rabî'.



Louange à Allah.

Description d'une partie de la région de Djebel Ailam.

Approuvé par :

(Signature de Si Ali Amhrouch.)

الحمد لله والصلاة على مولانا رسول الله

ومن كلام شيخنا الغوث الأكبر والقطب الأشهر سيدي بكر المصطفى رضي الله عنه بلسان البربرية بأنهما اللسان موضع الموجود بين بعض القبائل التي بنى الله بهما عليه ... ونعت السلطان الحسن مع أبي يعقوب وعيسى وفرقة من شعرا

ءا إِكَّاذْ زُنَيْتْ إِمِنْلْ إِكْلُو إِلِنْنَا إِشْفِي لِعْمَاْ نْكْنْبَعْ إِلْأَسْرَاقِي

ءا كَّابْ بِسْعْفَانْ يْكْسْ لْطَاذْ إِخْفْ الطُّرِيْتْ إِحْرُوفْنْ ءاً مْرْتَيْمْ آمِدْنْ آلْفَنْ الرَّبَّةْ ذَاتْخْلْعَمْ شُورَى

كأنه يقول ينفع بهذا المواضع بين السلطان مع شعرا وقعت تتغجسون فيه الوابليهم بماء أكثر ما يكون مجتمعا فيما بينهم العبيد ويعني بالعبيد العلماء الكرام يتسمون بذلك بالبلاد ينامتني (...) بيقال عبيد السلطان وقد أخبر رضي الله عنه بهذا أواخر القرن الثاني عشر ولم يقع إلى أوائل الرابع عشر واخبرهم بما يبتدرسون فيه ويصلونه ويستغفرون حتى يرجعوا ببلاد الله كما وقع

ءا أَدْغْرَانْ نْبِيرْ غْزِيزْ آلْمَاءْ أَيْشْفُمْ حَرَمَنْ وَمَانْ آنْشْوِلِي أَشْمَاتْ آكْمَاتْ غْرْسَكُوطَا

ءا أَلْشِيمْ أَنُوضْمْ يْمْزَارْ حُنَّارِيسْ أَنْسْلْمْ أَنَّذُومْ ءاً ارْ الْفِتْشْرْ أَهَلْ الزَّارْكْنَةْ ءاً ارْتْيْسْ آنْغْ الْيَسِي

أَلْأَحْبَابْ نْوَادْزْغْ الدِّمْ غِيفُونْ إِسْوُرْمْكْنْغْ الْفَاظْ الْغْرَازْبْ آزُوْانْتْ كَّاذْ انْصْرْفُمْ آيِ

مَنْ نْغْضَاوْنْ أَكْوَلْذْ نْصَابِيسْ أَكْنْبَسْيْ إِخْضَابَاوْنْ بُو السِّيفْ أَنَابْسْجَانْ نْمْسْرْبِيدِي

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

Les instruments emportés par la mission furent les suivants :

1 théodolite ;

1 lunette astronomique (150 grossissements) ;

2 sextants (avec leurs horizons artificiels) ;

3 montres de torpilleurs (les mêmes qui m'ont servis dans mes précédents voyages 77, 78, 79 Fournier) ;

1 chronographe ;

1 hypsomètre (avec sa chaudière) ;

2 baromètres (Naudet) ;

8 thermomètres (Thomas) ;

2 boussoles-baromètres-montre (Thomas) ;

1 baromètre enregistreur (Richard).

Mon collaborateur, de Flotte-Roquevaire, chargé de couvrir d'un réseau géodésique le triangle Safi-Demnat-Mogador opérait avec le théodolite, un sextant, des boussoles, baromètres thermomètres, une montre. L. Gentil relevait son itinéraire à la boussole et au baromètre.

Les autres instruments m'ont servi à déterminer ma route. J'ai prié MM. Ch. de Villedeuil et E. Hasse, calculateurs du Service géographique de l'Armée, de réduire mes observations, comme ils avaient eu l'obligeance de le faire déjà pour celles de

mes précédents voyages. Je leur renouvelle ici l'expression de ma gratitude pour leur collaboration précieuse, et je publie ci-dessous les résultats de leurs travaux.

NOTE

AU SUJET DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

Sauf les observations d'azimuts et de déclinaisons faites au théodolite et les occultations observées à la lunette astronomique, toutes les observations astronomiques ont été faites au sextant avec horizon artificiel. Le programme de ces observations comportait la détermination de l'état de la montre par 5 pointés sur une étoile dans l'Est et 5 pointés sur une étoile dans l'Ouest, la latitude par 3 ou 5 pointés sur la polaire, les observations d'occultations étant intercalées entre les deux déterminations de l'état du chronomètre.

En général ce programme a été suivi, mais par suite des difficultés d'observation, brumes, éclairage défectueux, etc., on a relevé quelques observations défectueuses qui ont été éliminées.

Depuis le départ de Paris, les trois chronomètres de la mission ont été comparés journellement, le tableau résumé ne fait mention des comparaisons que de l'époque où les observations astronomiques ont commencé (1).

Ces trois chronomètres (n°s 97, 98, 99) sont les mêmes qui furent employés par M. de Segonzac dans son précédent voyage au Maroc, en 1901, ils avaient été remis en état, huilés et réglés avant le départ ; à cette époque les observations furent ramenées au chronomètre n° 98 comme étant celui dont la marche avait été la plus régulière ; dans les observations présentes, c'est toujours cette montre (chronomètre 98) qui a servi de type pour les comparaisons et pour noter l'heure des observations astronomiques et l'on verra, par l'exposé des comparaisons, que c'est ce chronomètre qui a présenté la marche la plus faible et

(1) Ce tableau est incomplet dans la publication par suite de la perte d'une page de texte dans l'envoi à l'impression ; cette page n'a pu être reconstituée ensuite.

la plus régulière. Le tracé de la courbe de marche des chronomètres est superflu, le tableau résumé des comparaisons faisant ressortir très exactement les à-coup qui ont pu se produire.

En ne considérant que les erreurs accidentelles des observations, on est obligé de reconnaître que la moyenne des 5 pointés qui donnent l'état du chronomètre peut être entachée d'une erreur de $\pm 2^s$. Par suite il n'y a point lieu de s'étonner que la différence des corrections de deux séries faites à des jours différents présentent un écart qui peut atteindre 4^s. La preuve de ce fait est fournie par l'examen du tableau des corrections du chronomètre. Deux groupes de pointés sur des étoiles différentes exécutés à des intervalles si faibles que la marche du chronomètre pendant cet intervalle ne dépasse pas 0^s1, donnent les résidus suivants (Différences prises étoile Est — étoile Ouest) :

El Adhamma	10 décembre	$+ 0^s8$
	14 »	− 1 2
	15 »	− 0 2
Mogador	16 »	− 4 3
	17 »	− 3 4
Merrakech	22 »	+ 3 2
Si Rahal	3 janvier	+ 3 4
Si bou Antar	5 »	+ 2 3
Tamchegdan	9 »	+ 2 0
Aït Ikhleft	10 »	+ 1 2
Mejmoua	26 »	+ 2 5
Tounfit	27 »	− 6 5
Taribant	30 »	+ 1 4
Sidi Mohammed	31 »	+ 1 2

Semgat	1er février	$- 1^s2$
Tadiroust	2 »	− 2 3
El-Khorbet	5 »	+ 2 9
Tarbelt	9 »	0 0
Tamgrout	12 »	+ 2 8
	13 »	+ 3 5
	14 »	− 0 6
Mharouq	21 »	− 0 3
Taourirt	22 »	+ 2 9
Timguissint	23 »	− 0 6
Agmour	24 »	− 2 4
Aqqa Iren	25 »	− 1 9
Ilir	27 »	− 5 0

On est donc en droit de conclure qu'une marche du chronomètre déduite de deux séries faites à un jour d'intervalle peut être entachée d'une erreur atteignant aisément 2^s, indépendamment de l'effet des sauts qu'accusent parfois les comparaisons. Par suite, il y a lieu d'abord de rechercher quelles sont les marches qui ont été déterminées dans les meilleures conditions de précision. On est ainsi conduit aux remarques suivantes :

Aïn el-Hadjar . .	27 nov. (2 séries) / 4 déc. (1 »)	intervalle 6j9	Marche + 3s66
El-Adhamna. . .	14 déc. (2 ») / 15 » (2 »)	» 1.0	» + 5 21
Mogador	16 » (2 ») / 17 » (2 »)	» 1.0	» + 6 80
	17 » (2 ») / 20 » (2 »)	» 3.4	» + 4 61
	du 16 déc. au 20 déc.	» 4,4	» + 5 11
Merrakech . . .	30 déc. (1 série) / 1er janv. (2 »)	» 1,7	» + 3 44
Tamgrout. . . .	12 » (2 ») / 13 » (2 »)	» 1.1	» + 1 87
	13 » (2 ») / 14 » (2 »)	» 0.9	» + 4 65
	du 12 janv. au 14 janv.	» 2,0	» + 3 16
Mharouq. . . .	18 fév. (1 série) / 21 » (2 »)	» 2,9	» + 4 52

Le meilleur parti à tirer des observations de Mogador consiste à combiner les séries du 20 décembre avec celles des 16 et 17. A Tamgrout, il est à peu près certain que les deux séries du 12 janvier comportent une erreur de — 2s environ qui altère les marches du 12 au 13 et du 12 au 14 ; on ne prendra donc que la valeur du 13 au 14. Les marches à considérer restent donc les suivantes :

Aïn el-Hadjar.	+ 3s7
Arrêt du chronomètre .	
El-Adhamna	+ 5 2
Mogador.	+ 4 6
Merrakech.	+ 3 4
Tamgrout	+ 4 7
Mharouq	+ 4 5

Ces nombres paraissent indiquer que la marche est restée constante, et par suite voisine de 4s4, pour les localités où l'on a séjourné.

D'autre part la considération de la longitude donnée par les occultations conduit à la détermination suivante de la marche du chronomètre n° 98.

A Mogador (hôtel Jacquety) la longitude fournie par l'occultation de α Taureau est de $0^h 48^m 26^s 0$; l'état du chronomètre n'a pu être obtenu que par 5 pointés sur une étoile dans l'Est, mais en considérant que la longitude de ce lieu donnée dans la connaissance des temps de 1905, pour le Consulat d'Angle-

terre, est $0^h48^m14^s9$, il y a tout lieu d'admettre l'observation comme parfaite (1).

A Aït Ikhleft, la longitude obtenue par l'occultation de 96 Verseau le 10 janvier, est $0^h35^m46^s4$ et diffère de — 19^s7 de celle que l'on obtient par le transport de l'heure. L'état du chronomètre étant bien déterminé, cette différence ne peut s'expliquer que par une erreur de lecture sur le temps noté pour l'immersion de l'étoile. L'observation a fourni :

Temps noté au chronomètre pour l'immersion.	$8^h18^m14^s2$
Etat du chronomètre.	+ 22 42 8
Temps moyen de l'immersion.	8 40 57 0

Si au moyen de la latitude adoptée 31°57′11″ et de la longitude calculée par le transport des montres $0^h36^m6^s2$ on calcule la prédiction de l'occultation, on obtient pour le

Temps moyen de l'immersion	$8^h45^m57^s9$

D'après ce résultat on est donc en droit de conclure que le temps noté est erroné d'un nombre rond de 5 minutes. Cette erreur ressort d'une autre considération, car si au moyen de la longitude fournie par l'occultation on cherche à déterminer la marche du chronomètre par rapport aux longitudes de Merrakech et de Tamgrout, dans le premier cas l'on obtient + 3^s2, dans le second + 5^s4, marches trop différentes pour ne pas être anormales. Quoiqu'on puisse sembler en droit d'appliquer la correction de 5 minutes sur le temps noté, erreur qui doit probablement provenir d'une fausse transcription sur le carnet d'observation, on s'est astreint à n'en tenir aucun compte et à rejeter cette observation.

A Tamgrout la longitude se trouve déterminée par deux occultations, l'une de α Taureau le 13 février, l'autre de 115 Taureau le 14 février.

La première donne	$0^h32^m26^s1$
La deuxième donne.	0 32 22 0

(1) Les coordonnées données pour Mogador ont été modifiées dans la consistance des Temps de 1909 :

		Latitude	Longitude		
Mogador . . .	C.T.1905	31°30′30″N	12°3′440	$0^h48^m14^s9$	Lieut.Arlett.
Consulat anglais	C.T.1909	31 30 15 N	12 6 440	0 48 26 9	Lieut.Arlett.Dyé,09

L'état du chronomètre semble mieux déterminé le **14** que le **13**, mais les comparaisons des chronomètres n'accusant rien d'insolite, on adopte donc la moyenne de ces deux valeurs que l'on peut considérer comme parfaites.

Au moyen de ces résultats on déduira la marche du chronomètre n° 98 en considérant d'abord les différences de longitudes obtenues entre Mogador et Merrakech, puis entre Merrakech et Tamgrout, enfin entre Mogador et Tamgrout. On obtient :

	Mogador	**Merrakech**	
	16 déc. à $6^h 0 + 8^m 20^s 5$	30 déc. à $17^h 0 + 16^m 30^s 2$	$L = 0^h 48^m 26^s 0$
	17 » » $6\ 2 + 8\ 27\ 3$	1er janv. » $9^h 5 + 16\ 36\ 0$	$L' = 0\ 41\ 24\ 0$
	20 » » $15\ 9 + 8\ 43\ 0$		
Moy. =	18 déc. à $1^h 37 + 8^m 30^s 27$	31 déc. à $13^h 25 + 16^m 33^s 1$	$L - L' = 0^h 7^m 2^s 0$
	$16^m 33^s 1 - (8^m 30^s 27 + 13^j 11^h 88\ \mu) = 7^m 2^s 0$		$\mu = + 4^s 50$
	Merrakech	**Tamgrout**	
		13 fév. à $9^h 9 + 29^m 9^s 3$	$L = 0^h 41^m 24^s 0$
		14 » » $8\ 1 + 29\ 13\ 6$	$L' = 0\ 32\ 24\ 0$
Moy. =	31 déc. à $13^h 25 + 16^m 33^s 1$	13 fév. à $21^h 0 + 29^m 11^s 45$	$L - L' = 0^h 9^m 0^s 0$
	$29^m 11^s 45 - (16^m 33^s 1 + 44^j 7^h 75\ \mu) = 9^m 0^s 0$		$\mu = + 4^s 93$
	Mogador	**Tamgrout**	
Moy. =	18 déc. à $1^h 37 + 8^m 30^s 27$	13 fév. à $21^h 0 + 29^m 11^s 45$	$L - L' = 0^h 16^m 2^s 0$
	$29^m 11^s 45 - (8^m 30^s 27 + 57^j 19^h 63\ \mu) = 16^m 2^s 0$		$\mu = + 4^s 827$

Ces valeurs sont un peu plus fortes que celles trouvées précédemment par les déterminations de la marche dans les localités où l'on a séjourné ; l'écart n'a rien d'anormal et l'on peut admettre que la marche du chronomètre n° 98 a été constante. Nous adopterons pour calculer les longitudes des localités où l'état du chronomètre a été déterminé, la valeur de la marche déduite des différences de longitude Mogador-Tamgrout en faisant ainsi porter la différence sur le plus grand espace du temps. Les résultats sont consignés dans un tableau ci-annexé dans lequel les longitudes sont rapportées au méridien de Paris.

La valeur de la marche diurne du chronomètre sur laquelle reposent ces longitudes a été adoptée sans aucun souci de chercher à obtenir une concordance avec les travaux cartographiques antérieurs. On s'est guidé uniquement sur les considérations exposées ci-dessus qui paraissent peu critiquables. Aussi l'ensemble des résultats constitue-t-il un document original

qu'il sera impossible de négliger dans les travaux ultérieurs sur la région parcourue.

Certes l'on peut regretter que les chronomètres aient eu un arrêt à El-Adhamna, que l'explorateur n'ait pu recouper une fois au moins son trajet, qu'il n'ait pu observer d'autres occultations afin de multiplier les critérium d'exactitude de l'ensemble des résultats ; mais l'on ne saurait assez insister sur ce fait que l'occultation observée à Aït Ikhleft comporte une correction presque certaine de 5 minutes grâce à laquelle on obtient une vérification excellente.

On ne peut donc avancer que les longitudes présentées résultent d'une hypothèse sans contrôle. Pour en contester les nombres il faudrait pouvoir prouver que les coordonnées admises jusqu'à ce jour pour divers points de l'itinéraire proviennent de données plus certaines, et, sur ce point, les éléments de discussion font défaut. Il y a lieu plutôt de s'étonner qu'un observateur réduit à se cacher soigneusement lorsqu'il faisait usage de ses instruments ait réussi, nonobstant les fatigues d'un aussi rude itinéraire, à rapporter un tel ensemble d'observations.

E. Hasse, Ch. de Villedeuil.

TABLEAU DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

Aïn el-Hadjar.

Le 27 *novembre* 1904.

B = 750 mm. θ = + 13° E = + 55''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Orion (à l'Est)
10 h. 21 m. 59 s. 0	77° 7' 0''
26 41 2	79 4 30
31 56 4	81 12 10
38 6 4	83 37 50

Correction du chronomètre = — 12 m. 50 s. 2.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cocher (à l'Est)
10 h. 46 m. 16 s. 0	122° 16' 30''
51 32 0	123 59 10

Correction du chronomètre = — 12 m. 49 s. 5.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
11 h. 2 m. 34 s. 6	65° 27' 20''

Latitude = 31° 38' 57''.

Le 30 *novembre* 1904.

B = 753 mm. 4 θ = + 11° E = + 55''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
8 h. 25 m. 53 s.	65° 45' 10''
52 54	44 50
9 0 14	44 40
6 33	44 20

Latitude = 31° 39' 26''.

Le 3 *décembre* 1904.

B = 757 mm. θ = + 13° Théodolite Laderrière

DÉCLINAISON MAGNÉTIQUE

Chronomètre n° 98	Azimuts de la polaire		Nord magnétique	
6 h. 9 m. 12 s. 0	C. G.	238° 28'	C. G.	220° 28'
		58 28'		40 28
	C. D.	238 27		
		58 27		

Déclinaison = 17° 6' Ouest.

Le 4 décembre 1904.

B = 758 mm. θ = + 15° E = + 55"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
7 h. 59 m. 12 s. 4	65° 42' 30"
8 4 28 6	42 40
7 49 2	43 0
9 54 8	43 10
12 21 4	43 20
14 18 6	43 30
17 55 6	43 50

Latitude = 31° 39' 38".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cygne (à l'Ouest)
8 h. 23 m. 17 s. 4	75° 29' 30"
26 5 4	74 29 10
30 32 6	72 56 10

Correction du chronomètre = — 12 m. 24 s. 6.

L'état du chronomètre n'ayant pas été déterminé les 30 novembre et 3 décembre, on a admis que la marche était régulière et adopté la valeur, proportionnelle au temps, résultant des états des 27 novembre et 4 décembre.

On adopte pour la Latitude d'Aïn el-Hadjar la moyenne pondérée des trois déterminations de Latitude d'après leur nombre de pointés.

Latitude adoptée = 31°39'31".

El-Adhamma
(Dar Babba).

Le 10 décembre 1904.

B = 753 mm. θ = + 16° E = 0"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cocher (à l'Est)
7 h. 26 m. 25 s. 2	70° 51' 10"
31 48 4	72 42 40
39 54 6	75 27 40
44 52 2	77 10 45

Correction du chronomètre = — 12 m. 32 s. 2.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cygne (à l'Ouest)
8 h. 2 m. 39 s. 8	74° 16' 55"
6 24 0	72 58 0

Correction du chronomètre = — 12 m. 33 s. 0.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
8 h. 29 m. 5 s. 0	65° 23' 0"

Latitude = 31° 27' 55".

Les montres, non remontées se sont arrêtées le 13.

Le 14 decembre 1904.

B = 754 mm. 7 θ = + 15° E = — 20"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
6 h. 37 m. 57 s. 0	65° 17' 30"
46 6 8	17 40
49 51 8	17 30

Latitude = 31° 27' 23".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cocher (à l'Est)
6 h. 55 m. 48 s. 6	72° 59' 30"
59 36 6	73 58 10
7 2 6 0	75 10 40
3 30 6	75 38 30
6 49 6	76 48 50

Correction du chronomètre = + 8 m. 36 s. 4.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cygne (à l'Ouest)
7 h. 11 m. 33 s. 0	79° 14' 30"
13 42 2	78 31 0
15 56 0	77 42 35
17 31 2	77 10 30
19 39 2	76 26 0

Correction du chronomètre = + 8 m. 37 s. 6.

Le 15 décembre 1904.

B = 754 mm. θ = + 15° E = — 20"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cygne (à l'Ouest)
6 h. 5 m. 29 s. 0	101° 13' 40"
7 51 0	100 22 20
9 43 6	99 45 0
11 25 6	99 7 45

Correction du chronomètre = + 8 m. 42 s. 1.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cocher (à l'Est)
6 h. 17 m. 9 s. 6	61° 13' 15"
20 4 4	62 11 55
21 54 6	62 49 20
24 55 2	63 50 30
27 33 0	64 42 45

Correction du chronomètre = + 8 m. 41 s. 9.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
6 h. 34 m. 34 s. 8	65° 16' 15"
43 25 6	15 50
49 18 5	17 20

Latitude = 31° 27' 1".

Les observations du 10 décembre ont été faites par vent très violent.

Les montres non remontées se sont arrêtées le 13 décembre, elles ont été remises en marche à 6 heures du soir.

On adopte pour la Latitude d'El-Adhamna la moyenne pondérée des trois déterminations d'après leur nombre de pointés.

Latitude adoptée = 31° 27' 18".

Mogador

(Terrasse de l'hôtel Jacquety).

Le 16 *décembre* 1904.

B = 762 mm. θ = + 18° E = + 15"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Aigle (à l'Ouest)
5 h. 45 m. 32 s. 4	65° 12' 10"
46 51 0	64 39 55
48 5 0	64 9 10
50 0 6	63 18 0
51 5 2	62 52 45

Correction du chronomètre = + 8 m. 22 s. 7.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
5 h. 55 m. 5 s. 6	65° 11' 0"
6 17 0 6	17 40
19 38 8	17 40
22 26 4	19 20
24 53 4	21 10

Latitude = 31° 30' 11".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cocher (à l'Est)
6 h. 5 m. 18 s. 8	58° 30' 0"
7 14 6	59 7 10
8 41 0	59 35 20
9 31 8	59 55 55
11 8 6	60 25 50

Correction du chronomètre = + 8 m. 18 s. 4.

Le 17 *décembre* 1904

B = 762 mm. θ = + 18° 5 E = + 10"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Aigle (à l'Ouest)
5 h. 49 m. 15 s. 2	61° 56' 0"
52 30 2	60 35 20
55 15 0	59 24 50
58 31 0	58 2 0
6 4 18 4	55 35 20

Correction du chronomètre = + 8 m. 29 s. 0.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cocher (à l'Est)
6 h. 15 m. 50 s. 6	63° 25' 30"
19 39 8	64 41 30
24 27 0	66 16 30
27 41 4	67 22 40
32 10 6	68 56 40

Correction du chronomètre = + 8 m. 25 s. 6.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
6 h. 43 m. 9 s. 0	65° 25' 0"
46 19 6	23 20
48 28 0	24 50

Latitude = 31° 30' 34".

Latitude adoptée = 31° 30' 22"

Le 20 *décembre* 1904.

B = 760 mm. θ = + 14° E = + 20"

Occultation de α Taureau (immersion).

Chronomètre n° 98
14 h. 52 m. 52 s. 6

Longitude = 0 h. 48 m. 26 s. 0 = 12° 6' 30" Ouest.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de E g^de Ourse (à l'Est)
15 h. 3 m. 55 s. 0	89° 48' 20"
6 3 0	90 22 10
8 14 2	90 59 40
9 32 3	91 19 40
12 21 0	92 6 20
14 23 2	92 38 30

Correction du chronomètre = + 8 m. 43 s. 0.

Merrakech
(Bab Rmat)

Le 30 *décembre* 1904.

B = 728 mm. 5 $\theta = +5^o$ E = + 10"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Gémeaux (à l'Ouest)
16h.49m. 5s.4	73° 53' 0"
54 17 0	71 46 5
58 39 6	70 0 0
17 2 5 6	68 38 10
7 14 0	66 35 0

Correction du chronomètre = + 16 m. 30 s. 2.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
17h.44m.14s.0	60° 57' 0"
51 6 4	60 56 30

Opérations interrompues par le jour.

Latitude = 31° 38' 28".

Le 1er *janvier* 1905.

B = 720 mm. $\theta = +11^o$ E = + 5"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
9h. 3m. 1s.0	65° 8' 40"
5 24 0	6 30
8 31 0	4 0

Latitude = 31° 37' 12".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Sirius (à l'Est)
9h.16m.20s.0	61° 19' 40"
18 23 6	61 53 10
20 44 4	62 31 20
22 43 6	63 2 50
25 15 0	63 43 30

Correction du chronomètre = + 16 m. 37 s. 6.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de β Andromède (à l'Ouest)
9h.42m. 5s.0	89° 56' 0"
44 34 4	88 57 10
47 33 0	87 46 20
50 35 4	86 30 30
52 55 6	85 35 30

Correction du chronomètre = + 16 m. 34 s. 4.

Sidi Rehal

Le 3 *janvier* 1905.

B = 704 mm. θ = + 6° E = + 5ᵐ

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Sirius (à l'Est)
9 h. 54 m. 50 s. 4	92° 49' 10"
58 42 4	94 12 25
10 1 1 6	95 5 10
3 12 0	95 53 40
6 8 0	96 56 30

Correction du chronomètre = + 18 m. 44 s. 3.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de γ^1 Andromède (à l'Ouest)
10 h. 23 m. 8 s. 6	92° 17' 30"
33 34 2	88 59 20
41 0 2	86 13 10
44 33 0	84 54 10
47 38 4	83 45 20

Correction du chronomètre = + 18 m. 40 s. 9.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
10 h. 53 m. 23 s.	64° 9' 30"
56 58	64 6 50

Latitude = 31° 38' 29".

Demnat

Le 5 *janvier* 1905.

B = 690 mm. 5 θ = + 6° E = + 1'40"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
11 h. 47 m. 25 s. 2	90° 48' 20"
56 49 0	94 37 40
12 2 0 2	96 47 15
5 16 2	98 2 10
7 21 4	98 56 25

Correction du chronomètre = + 20 m. 47 s. 4.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
12 h. 19 m. 37 s. 2	63° 23' 10"
22 34 4	19 30
28 28 4	16 30

Latitude = 31° 45' 34".

Zaouïa Aït Mhend

Le 7 janvier 1905.

B = 704 mm. θ = + 7° E = + 1' 30"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
9 h. 39 m. 17 s. 6	65° 3' 0"
49 55 8	64 56 0
53 53 2	64 53 50

Latitude = 31° 50' 5".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
10 h. 0 m. 39 s. 8	49° 20' 40"
5 14 6	51 18 30
10 8 0	53 20 0
15 2 2	55 26 40
21 45 0	58 18 20

Correction du chronomètre = + 21 m. 12 s. 1.

Zaouïa Bou Antar

Le 8 janvier 1905.

B = 680 mm. θ = + 4° E = + 1' 0"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de β Andromède (à l'Ouest)
9 h. 24 m. 51 s. 2	83° 57' 50"
29 43 2	82 3 30
33 11 2	80 40 40
36 47 8	79 14 30
40 7 4	77 54 30

Correction du chronomètre = + 21 m. 32 s. 0.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
9 h. 45 m. 52 s. 2	65° 0' 30"
9 52 3 4	64 57 40
10 1 31 2	64 51 20

Latitude = 31° 52' 1".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
10 h. 6 m. 23 s. 0	53° 36' 30"
10 11 0	55 11 20
14 23 2	57 1 0
19 4 2	58 59 50
23 36 2	60 56 45

Correction du chronomètre = + 21 m. 34 s. 3.

Tamchegdan

Le 9 *janvier* 1905.

B = 675 mm. 5 θ = + 4° E = + 30"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Procyon (à l'Est)
8 h. 22 m. 49 s. 8	66° 55' 10"
26 9 8	68 15 50
34 27 0	71 40 0
38 29 4	73 17 10
41 23 4	74 20 10

Correction du chronomètre = + 21 m. 57 s. 9.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
8 h. 51 m. 42 s. 6	65° 32' 30"
8 56 54 6	29 40
9 4 4 6	27 40

Latitude = 31° 55' 28".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Andromède (à l'Ouest)
9 h. 11 m. 21 s. 2	59° 8' 0"
15 32 4	57 33 45
19 44 6	55 42 0
22 16 2	54 38 5
24 39 4	53 43 0

Correction du chronomètre = + 21 m. 55 s. 9.

Zaouïa Aït Ikhleft

Le 10 *janvier* 1905.

B = 665 mm. 6 θ = + 4° E = + 10"

Occultation de 96 Verseau (immersion)

Chronomètre n° 98

8 h. 18 m. 14 s. 2

Longitude = 0 h. 35 m. 46 s. 4 = 8° 56' 36" w.

Pour cette longitude consulter la note page 4.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Andromède (à l'Ouest)
9 h. 5 m. 33 s. 6	59° 33' 50"
10 42 6	57 28 20
13 26 0	56 23 30
15 52 0	55 23 30
18 7 0	54 27 15

Correction du chronomètre = + 22 m. 42 s. 2.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
9h.45m.47s.0	48° 41' 55"
50 19 0	50 36 50
54 11 4	52 15 30
56 44 0	53 21 40
59 14 6	54 24 30

Correction du chronomètre = + 22 m. 43 s. 4.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
9h.22m.35s.6	65° 17' 5"
28 37 2	15 55
35 2 4	14 20

Latitude = 31° 57' 11".

Inguert (Aït Bou Zid)

Le 11 *janvier* 1905.

B = 651 mm. 5 θ = + 7° E = + 1' 10"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
10h. 8m. 5s.0	59° 56' 0"
10 54 2	61 8 50
13 42 6	62 19 30
19 33 2	64 48 20
22 18 4	65 56 45

Correction du chronomètre = + 23 m. 3 s. 5.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
10h.25m.51s.8	64° 52' 10"
31 6 6	64 48 0
34 46 0	64 46 20

Latitude = 32° 3' 0".

Chronomètre n° 98	Hauteurs circumméridiennes de Sirius
10h.39m. 4s.2	82° 27' 30"
45 45 2	82 39 0
48 16 0	82 41 55
51 18 0	82 44 10

Latitude = 32° 2' 49".

Latitude adoptée = 32° 2' 55".

Aït Boulman

Le 16 *janvier* 1905.

B = 662 mm. 5 θ = + 12° E = + 1' 10"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Procyon (à l'Est)
9 h. 10 m. 41 s. 6	97° 1' 10"
14 49 2	98 30 0
17 32 4	99 26 40
20 32 6	100 29 50
24 32 2	101 20 0

Correction du chronomètre = + 25 m. 3 s. 5.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
9 h. 31 m. 52 s. 4	65° 30' 40"
35 35 8	27 55
40 32 2	24 30

Latitude = 32° 12' 48".

Taseraft (Aït Abdi)

Le 18 *janvier* 1905.

B = 595 mm. θ = − 2° E = + 1' 0"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
7 h. 15 m. 34 s. 8	66° 27' 0"
20 4 0	25 0
23 0 4	24 10

Latitude = 32° 11' 46".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Procyon
7 h. 29 m. 27 s. 8	61° 7' 50"
32 44 2	62 28 10
35 35 0	63 40 0
37 30 2	64 24 45
43 2 0	66 41 0

Correction du chronomètre = + 26 m. 12 s. 2.

Observation difficile — vent gênant — beaucoup de témoins.

Aferda
(Aït Abdi)

Le 19 *janvier* 1905.

B = 641 mm. 5 — $\theta = + 2°$ — E = + 1' 10''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
11 h. 40 m. 23 s. 4	64° 21' 10''
43 53 4	64 20 0
48 23 6	64 16 25

Latitude = 32° 21' 52''.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de β Lion
11 h. 57 m. 33 s. 0	80° 58' 50''
12 0 10 8	82 2 30
2 8 6	82 52 50
4 56 8	84 3 30
8 2 6	85 21 30

Correction du chronomètre = + 26 m. 26 s. 4.

Arbala

Le 22 *janvier* 1905.

B = 623 mm. 5 — $\theta = 0°$ — E = + 1' 0''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
9 h. 48 m. 26 s. 4	65° 37' 0''
53 59 2	33 20
56 39 6	32 0

Latitude = 32° 28' 39''.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de γ^1 Andromède
10 h. 12 m. 14 s. 8	67° 5' 20''
16 36 4	65 32 50
22 22 6	63 25 40
42 51 8	56 19 10
47 26 4	54 38 30

Correction du chronomètre = + 27 m. 20 s. 1.

Taouenza
(Aït Aïssa)

Le 23 *janvier* 1905.

B = 605 mm. 5 θ = + 0° 5 E = + 1' 30''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
7 h. 13 m. 19 s. 2	67° 5' 10
16 3 4	4 10
19 55 8	2 10

Latitude = 32° 34' 33''.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Andromède
7 h. 45 m. 48 s. 4	69° 30' 30''
50 31 4	67 33 10
56 38 4	65 10 0
58 55 4	64 5 30

Correction du chronomètre = + 27 m. 45 s.

Vent. Observation douteuse.

Mejmoua

Le 26 *janvier* 1905.

B = 605 mm. 5 θ = — 1° E = + 1' 0''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
5 h. 50 m. 23 s. 8	67° 23' 0
54 13 8	21 10
56 45 8	19 0

Latitude = 32° 32' 25''.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Andromède (à l'Ouest)
6 h. 3 m. 53 s. 2	106° 20' 30''
7 15 0	104 54 20
12 5 4	102 51 40
15 52 6	101 18 30
21 2 2	99 7 10
24 20 8	97 44 35

Correction du chronomètre = + 29 m. 15 s. 4.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de β Gémeaux (à l'Est)
6 h. 32 m. 21 s. 2	70° 51' 10"
34 44 2	71 50 45
37 18 8	72 53 50
40 3 8	73 59 55
43 19 6	75 22 5

Correction du chronomètre = + 29 m. 17 s. 9.

Tounfit

Le 27 *janvier* 1907.

B = 615 mm. 5 θ = — 0° 5 E = + 10"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
5 h. 51 m. 35 s. 2	67° 13' 0"
5 57 18 4	67 11 0
6 2 33 0	67 9 20

Latitude = 32° 27' 55".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de β Gémeaux (à l'Est)
6 h. 8 m. 18 s. 4	62° 37' 0"
11 4 4	63 46 30
15 48 8	65 41 20
18 16 6	66 42 40
20 37 8	67 39 30

Correction du chronomètre = + 29 m. 21 s. 4.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Andromède (à l'Ouest)
6 h. 38 m. 40 s. 4	90° 0' 50"
7 10 24 0	76 51 20
13 24 4	75 35 0
16 1 6	74 31 20
17 59 6	73 43 20
21 40 0	72 14 0

Correction du chronomètre = + 29 m. 27 s. 9.

Tagoudit

Le 28 *janvier* 1905.

B = 613 mm. θ = 0° E = + 1' 10"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
8 h. 32 m. 40 s. 4	65° 53' 50"
40 43 4	65 50 0
43 4 8	65 48 20

Latitude = 32° 23' 0".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de γ Andromède
8 h. 48 m. 26 s. 8	88° 2' 0"
54 30 0	85 48 20
57 52 6	84 32 30
9 0 3 2	83 45 20

Correction du chronomètre = + 29 m. 55 s. 0.

Aït Hattab

Le 29 *janvier* 1905.

B = 624 mm. 5 θ = — 5° E = + 1' 0"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
6 h. 7 m. 16 s. 8	65° 42' 10"
11 10 4	40 30
24 39 4	36 40

Latitude = 31° 45' 58".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Andromède
6 h. 30 m. 52 s. 2	89° 39' 30"
34 23 2	88 10 0
37 42 0	86 47 50
40 33 2	85 35 10
43 24 6	84 24 20

Correction du chronomètre = + 29 m. 39 s. 7.

Taribant

Le 30 *janvier* 1905.

B = 620 mm. θ = 0° E = + 40"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
6 h. 31 m. 43 s. 0	66° 22' 30"
37 39 6	20 40
44 25 2	18 0

Latitude = 32° 10' 48".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Andromède (à l'Ouest)
6 h. 51 m. 9 s. 2	79° 29' 30"
55 57 0	77 30 20
58 28 2	76 28 30
7 0 36 6	75 34 25

Correction du chronomètre = + 30 m. 8 s. 8.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Procyon (à l'Est)
7 h. 10 m. 3 s. 6	74° 2' 10"
12 21 0	74 57 20
15 5 8	76 2 10
17 20 2	76 55 20

Correction du chronomètre = + 30 m. 10 s. 2.

Zaouïa Sidi Mohammed

Le 31 *janvier* 1905.

B = 647 mm. $\theta = + 4^0$ E = + 10"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
7 h. 17 m. 3 s. 4	65° 43' 40"
22 21 2	38 20
27 33 6	37 10

Latitude = 32° 0' 15".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de β Andromède (à l'Ouest)
7 h. 37 m. 21 s. 2	87° 25' 40"
41 2 6	85 56 10
45 15 4	84 15 50
47 50 2	83 14 30
50 49 6	82 2 30

Correction du chronomètre = + 30 m. 13 s. 1.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Procyon (à l'Est)
7 h. 54 m. 40 s. 2	92° 56' 50"
7 58 25 8	94 20 30
8 1 10 2	95 21 0
8 5 7 6	96 46 20

Correction du chronomètre = + 30 m. 14 s. 3.

Semgat
(Aït Merrad)

Le 1er février 1905.

B = 657 mm. θ = + 9° E = + 15''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
6h. 4m.48s.2	66° 6' 20''
11 8 0	5 5
	Latitude = 31° 59' 34''.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Andromède (à l'Ouest)
6h.18m.37s.6	89° 27' 0''
21 6 0	88 23 30
23 13 4	87 29 15
25 28 6	86 34 30
27 48 0	85 36 0

Correction du chronomètre = + 30 m. 52 s. 3.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Procyon (à l'Est)
6h.30m.39s.0	61° 35' 0''
35 49 4	63 44 0
38 11 2	64 41 30
40 10 2	65 30 15
42 27 8	66 26 30

Correction du chronomètre = + 30 m. 51 s. 1.

Tadiroust

Le 2 février 1905.

B = 674 mm. 5 θ = + 9° E = + 30''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
8h. 9m.38s.2	64° 47' 10''
13 55 8	44 50
19 58 0	41 30
	Latitude = 31° 48' 29''.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de γ[1] Andromède (à l'Ouest)
8h.45m. 8s.2	80° 57' 10''
49 17 4	79 24 30
57 8 2	76 33 10
9 0 6 8	75 27 10

Correction du chronomètre = + 31 m. 18 s. 0.

Chronomètre nº 98	Hauteurs de Procyon (à l'Est)
9h.14m.30s.2	120°33' 10"
22 56 6	122 16 0
25 51 6	122 49 20

Correction du chronomètre = + 31 m. 15 s. 7.

Campement dans le chemin de ronde. Conditions difficiles, horizon limité par les remparts et les maisons de Tadiroust.

Zaouïa el-Haouari

Le 3 *février* 1905.

B = 683 mm. θ = + 11° E = 0"

Chronomètre nº 98	Hauteurs de la polaire
7h.49m.56s.2	64°23' 0"
7 54 31 2	19 20
8 0 8 2	15 15

Latitude = + 31° 31' 16".

Chronomètre nº 98	Hauteurs de β Andromède
8h. 6m. 0s.2	70°40' 50"
9 48 0	69 12 0
13 0 2	67 55 30
16 35 8	66 32 10

Correction du chronomètre = + 31 m. 10 s. 6.

El-Khorbet el-Khdîm

Le 5 *février* 1905.

B = 681 mm. θ = + 9° E = + 1' 10"

Chronomètre nº 98	Hauteurs de la polaire
6h.51m.13s.6	64°42' 30"
55 11 2	40 40
7 0 27 4	38 10

Latitude = 31° 29' 38".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Andromède (à l'Ouest)
7 h. 7 m. 27 s. 4	62° 22' 0"
10 56 4	60 56 30
15 12 6	59 13 10
18 28 6	57 52 40
21 50 4	56 30 20

Correction du chronomètre = + 31 m. 1 s. 1.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Procyon (à l'Est)
7 h. 28 m. 58 s. 6	91° 29' 0"
32 45 6	92 55 30
35 50 2	94 5 0
40 29 6	95 46 10
45 19 8	97 31 50

Correction du chronomètre = + 31 m. 4 s. 0.

Agadir Aït el-Fersi

Le 6 *février* 1905.

B = 670 mm. θ = + 12° E = + 1' 10"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
10 h. 3 m. 35 s. 6	62° 32' 50"
9 34 0	30 40
13 37 6	28 30

Latitude = 31° 21' 31".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Persée
10 h. 21 m. 38 s. 2	71° 41' 0"
28 31 2	69 28 10
33 53 4	67 45 40
37 14 2	66 42 10
42 5 8	65 8 10

Correction du chronomètre = + 30 m. 14 s. 6.

Tiguelma

Le 7 *février* 1905.

B = 684 mm. 5 θ = + 9° 5 E = + 1' 0"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
7 h. 15 m. 33 s. 0	63° 33' 0"
20 48 4	30 10
26 3 6	27 40

Latitude = 31° 2' 14".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
7 h. 37 m. 50 s. 2	44° 26' 30"
42 0 6	46 9 40

Correction du chronomètre = + 30 m. 38 s. (douteux).

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Sirius (à l'Est)
7 h. 49 m. 36 s. 4	78° 46' 0"
52 58 4	79 17 30"
56 7 6	79 45 30
58 46 8	80 11 0
8 2 20 0	80 40 20

Correction du chronomètre = + 30 m. 37 s. (douteux).

Opérations contrariées par la brume.

Tarbelt

Le 9 février 1905.

B = 696 mm. θ = + 9° E = + 40"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
10 h. 15 m. 26 s. 2	113° 36' 30"
18 45 6	114 53 50
22 12 8	116 11 20
24 31 8	117 5 0

Correction du chronomètre = + 30 m. 4 s. 0.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Taureau (à l'Ouest)
10 h. 30 m. 48 s. 0	72° 48' 0"
34 2 6	71 24 40
36 51 2	70 11 35
42 40 4	67 42 0

Correction du chronomètre = + 30 m. 4 s. 0.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
10 h. 49 m. 7 s. 4	60° 31' 5"
52 21 0	29 10
57 51 4	24 30

Latitude = 30° 36' 53".

Mguerba

Le 11 *février* 1905.

B = 702 mm. θ = + 6° E = + 10''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
1 h. 56 m. 52 s. 6	58° 22' 0''
2 1 27 0	20 10
4 54 2	19 40

Latitude = 30° 14' 50''.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Procyon
2 h. 11 m. 46 s. 0	44° 56' 40''
15 46 8	43 14 0
20 13 4	41 21 50

Correction du chronomètre = + 29 m. 9 s.

Tamgrout

(Zaouïa ben Naçer).

Le 12 *février* 1905.

B = 702 mm. 5 θ = + 14° E = + 40''

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
7 h. 14 m. 40 s. 8	61° 50' 0''
20 12 2	61 48 10
24 39 0	61 45 20

Latitude = 30° 15' 23''.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de β Andromède (à l'Ouest)
7 h. 37 m. 28 s. 2	67° 46' 20''
41 38 4	66 6 20
45 25 0	64 38 20
49 7 4	63 12 30
52 20 6	61 55 20

Correction du chronomètre = + 29 m. 5 s. 9.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
8 h. 32 m. 42 s. 2	75° 53' 20''
37 5 2	77 45 30
39 17 6	78 42 50
43 5 6	80 20 0
45 49 6	81 29 20

Correction du chronomètre = + 29 m. 8 s. 7.

Le 13 *février* 1905.

B = 704 mm. θ = + 11° E = + 30"

OCCULTATION DE α TAUREAU (immersion)

Chronomètre n° 98
9 h. 7 m. 57 s. 2
Longitude = 0 h. 32 m. 26 s. 1 = 8° 6' 31" Ouest.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
9 h. 19 m. 45 s. 2	60° 33' 5"
24 12 4	31 30
30 49 6	26 56

Latitude = 30° 15' 12".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Persée (à l'Ouest)
9 h. 37 m. 16 s. 4	76° 3' 45"
42 2 2	74 31 5
45 3 6	73 30 20
49 0 6	73 15 10

Correction du chronomètre = + 29 m. 7 s. 5.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de β Lion (à l'Est)
10 h. 3 m. 35 s. 2	75° 54' 10"
6 52 2	77 18 50
11 31 0	79 19 0
13 37 2	80 13 30

Correction du chronomètre = + 29 m. 11 s. 0.

Le 14 *fevrier* 1905.

B = 704 mm. 5 θ = + 13° E = + 30"

OCCULTATION DE 115 TAUREAU (immersion)

Chronomètre n° 98
7 h. 9 m. 52 s. 2
Longitude = 0 h. 32 m. 22 s. 0 = 8° 5' 30" Ouest.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
7 h. 28 m. 38 s. 2	61° 39' 0"
31 25 0	36 40
33 19 8	34 40

Latitude = 30° 15' 3".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de γ Andromède (à l'Ouest)
7 h. 47 m. 30 s. 0	84° 1' 10"
52 17 6	82 12 30
57 25 6	80 19 40
8 0 20 4	79 14 15
3 38 0	77 59 50

Correction du chronomètre = + 29 m. 13 s. 9.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
8 h. 9 m. 23 s. 4	69° 15' 5"
12 20 2	70 33 0
14 40 4	71 33 10
16 42 2	72 25 15
19 31 8	73 38 40

Correction du chronomètre = + 29 m. 13 s. 3.

On adopte pour la latitude de Tamgrout la moyenne des trois déterminations, soit :

Latitude adoptée = 30° 15' 13".

et pour la longitude la valeur moyenne fournie par les deux occultations, soit :

Longitude adoptée = 0 h. 32 m. 24 s. 0. = 8° 6' 0" Ouest

Hassi N'Sfer

Le 17 *février* 1905.

B = 688 mm. θ = + 8° E = + 50"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
8 h. 41 m. 5 s. 8	60° 24' 40"
49 16 0	60 20 0
54 38 4	60 16 30

Latitude = 30° 3' 8".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Persée
9 h. 43 m. 27 s. 0	69° 39' 40"
47 27 0	68 24 0
50 37 2	67 22 30

Correction du chronomètre = + 26 m. 2 s. 5.

Mharouq

Le 18 *février* 1905.

B = 702 mm. θ = + 12° E = + 40"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
8 h. 11 m. 25 s. 8	60° 51' 10"
18 14 8	47 50
22 9 8	45 30

Latitude = 30° 7' 49".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Taureau
9 h. 0 m. 11 s. 2	98° 54' 10"
4 34 8	97 3 0
8 28 8	95 21 50
11 47 4	93 56 30
15 28 6	92 22 30

Correction du chronomètre = + 24 m. 45 s. 1.

Le 21 février 1905.

B = 695 mm. $\theta = +16^0$ E = + 40"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Procyon (à l'Est)
6 h. 23 m. 47 s. 2	89° 28' 0"
26 41 8	90 36 40
29 40 0	91 46 55
32 41 6	92 57 5
35 19 6	94 27 10

Correction du chronomètre = + 24 m. 57 s. 9.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
6 h. 44 m. 1 s. 0	61° 34' 30"
49 35 0	32 5
54 49 2	27 40

Latitude = 30° 7' 26".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Bélier (à l'Ouest)
7 h. 1 m. 21 s. 0	86° 22' 40"
14 56 6	80 31 10
19 20 4	78 37 10
22 9 6	77 24 45

Correction du chronomètre = + 24 m. 58 s. 2.

On adopte pour la Latitude de Mharouq, la moyenne des deux déterminations.

Latitude adoptée = 30° 7' 37".

Taourirt el-Mdelna
(Oued Tlit)

Le 23 février 1905.

B = 673 mm. $\theta = +7^0$ E = + 20"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Ouest)
3 h. 41 m. 56 s. 4	58° 46' 50"
49 11 2	55 38 20
53 22 2	53 49 50
59 23 4	50 47 50

Correction du chronomètre = + 24 m. 7 s. 5.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Lyre (à l'Est)
4 h. 3 m. 58 s. 6	83° 1' 20"
7 20 0	84 17 50
9 56 0	85 19 10
12 20 4	86 13 30
14 54 4	87 14 40

Correction du chronomètre = + 24 m. 10 s. 4.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
4 h. 32 m. 36 s. 2	58° 25' 50"
38 21 4	25 40
42 19 0	28 10
46 56 0	28 40

Latitude = 30° 16' 0".

Timguissint

Le 23 *février* 1905.

B = 683 mm. θ = + 12° E = + 30"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
6 h. 57 m. 43 s. 8	61° 29' 30"
7 9 28 2	21 20
18 33 6	16 10

Latitude = 30° 9' 47".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
7 h. 28 m. 7 s. 2	64° 25' 10"
33 24 6	66 19 0
37 12 2	68 25 50
40 23 8	69 43 10
42 31 6	70 39 15

Correction du chronomètre = + 23 m. 50 s. 1.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de γ Andromède (à l'Ouest)
7 h. 47 m. 28 s. 2	72° 50' 30"
50 59 6	71 34 10
54 3 0	70 24 50
57 52 8	69 1 0
8 3 2 2	67 8 10

Correction du chronomètre = + 23 m. 50 s. 7.

Vent très gênant.

Agmour

Le 24 *février* 1905.

B = 692 mm. θ = + 11° E = + 30"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
7 h. 39 m. 33 s. 6	60° 48' 50"
43 22 8	46 50
47 14 0	45 10

Latitude = 30° 3' 26".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
7 h. 53 m. 22 s. 8	76° 36' 20"
57 37 6	78 25 20
8 0 23 6	79 36 50
3 29 6	80 57 0
5 59 8	82 2 10

Correction du chronomètre = + 22 m. 50 s. 8.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Bélier (à l'Ouest)
8 h. 13 m. 52 s. 4	51° 10' 40"
17 5 4	49 48 20
23 46 6	46 59 0
27 33 2	45 24 40
30 56 6	43 59 0

Correction du chronomètre = + 22 m. 53 s. 2.

Aqqa-Iren

Le 25 *février* 1905.

B = 692 mm. θ = + 13° E = + 10"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Bélier (à l'Ouest)
7 h. 33 m. 52 s. 2	66° 40' 30"
57 1 2	56 47 30

Correction du chronomètre = + 22 m. 27 s. 3.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Ouest)
8 h. 15 m. 17 s. 2	87° 31' 0"
19 2 8	89 3 30
21 40 6	90 12 0
25 30 2	91 48 40
30 34 6	93 58 10

Correction du chronomètre = + 22 m. 25 s. 4.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
9 h. 1 m. 30 s. 0	59° 47' 50"
5 18 6	45 25
	Latitude = 29° 59' 6".

Nuages. Observations plus complètes impossibles.

Ilir

Le 27 *février* 1905.

B = 666 mm. θ = + 12° E = 0"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Bélier (à l'Ouest)
7 h. 26 m. 7 s. 2	67° 4' 50"
30 19 4	65 17 10
37 25 8	62 14 50
42 22 8	60 9 30

Correction du chronomètre = + 21 m. 20 s. 5.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
7 h. 47 m. 49 s. 2	78° 38' 40"
52 7 0	80 28 30
58 16 4	83 7 40
8 0 57 8	84 16 0

Correction du chronomètre = + 21 m. 15 s. 5.

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
8 h. 6 m. 27 s. 6	60° 14' 40"
11 50 4	11 50
16 14 2	4 50
	Latitude = 29° 57' 30".

Zaouïa Sidi Mohammed ou Iaqoub

Le 28 *février* 1905.

B = 650 mm. 5 θ = + 9° E = + 15"

Chronomètre n° 98	Hauteurs de la polaire
9 h. 27 m. 18 s. 0	59° 32' 30"
31 17 6	28 20
10 3 39 2	9 55
	Latitude = 30° 2' 50".

Chronomètre n° 98	Hauteurs de α Cocher
10 h. 18 m. 39 s. 2	81° 54' 40"
22 6 0	80 41 40
25 24 8	79 33 50
28 21 8	78 34 30
31 14 4	77 31 0

Correction du chronomètre = + 21 m. 2 s. 4.

La mission est attaquée ; les chronomètres sont volés ; les observations qui suivent sont faites à l'aide du chronographe.

Tizi

Le 16 *avril* 1905.

B = 632 mm. θ = + 14° E = + 1' 50''

Chronographe	Hauteurs de la polaire
11 h. 7 m. 13 s. 0	58° 44' 30''
10 50 2	44 40
15 23 2	43 20
20 18 0	42 50

Latitude = 30° 33' 25''.

Chronographe	Hauteurs de Véga (à l'Ouest)
11 h. 28 m. 5 s. 6	48° 53' 50''
33 2 4	50 40 30
35 12 6	51 27 30
38 49 0	52 50 0
40 29 8	53 24 30

Correction du chronomètre = + 0 m. 33 s. 7.

Chronographe	Hauteurs de Régulus (à l'Est)
11 h. 48 m. 57 s. 4	79° 2' 10''
52 56 2	77 44 10
55 16 4	76 47 30
58 3 2	75 33 30
12 1 27 8	74 7 50

Correction du chronographe = + 0 m. 21 s. 1.

Tislit

Le 17 *avril* 1905.

B = 640 mm. θ = + 15° E = + 1' 40''

Chronographe	Hauteurs de la polaire
8 h. 20 m. 33 s. 2	59° 48' 0''
24 7 0	45 20
27 20 4	43 50

Latitude = 30° 39' 47''.

Chronographe	Hauteurs de α Cocher
8 h. 32 m. 6 s. 0	61° 14' 40''
35 53 0	59 58 10
38 1 8	59 14 10
40 16 6	58 28 30
44 19 6	57 14 40

Correction du chronographe = + 1 m. 1 s. 5.

Chronographe	Hauteurs de Procyon
8 h. 54 m. 14 s. 6	80° 50' 10"
57 5 2	79 43 0
59 30 8	78 43 50
9 1 11 0	78 2 0
2 44 0	77 25 10

Correction du chronographe = + 0 m. 53 s. 1.

L'écart fourni pour la correction du chronographe par les deux étoiles observées, tant à Tizi qu'à Tislit, n'a pu être expliqué ; on a pris les valeurs moyennes pour le calcul des Latitudes.

Tikirt

Le 18 *avril* 1905.

B = 648 mm. θ = + 14° E = + 1' 30"

Chronographe	Hauteurs de Procyon
10 h. 26 m. 3 s. 8	40° 37' 30"
30 41 8	38 38 50
35 43 6	36 27 50

l'étoile est trop basse pour continuer.

Correction du chronographe = + 1 m. 6 s. 7.

Chronographe	Hauteurs de la polaire
10 h. 51 m. 41 s. 0	59° 37' 10"
10 56 54 2	35 10
11 2 28 0	34 30

Latitude = 30° 58' 47".

Chronographe	Hauteurs de Véga
11 h. 10 m. 49 s. 0	46° 2' 10"
15 14 8	47 43 0
18 24 2	48 54 10
21 22 6	49 57 40
25 9 6	51 20 0

Correction du chronographe = + 1 m. 10 s. 0.

COMPARA

Les comparaisons ont toujours été faites par M. de Segonzac par rapport au ch

LOCALITÉS	DATES	COMPARAISONS Chronomètre n° 98	Chronomètre n° 97	Chr
	1904	h. m.	h. m. s	h.
	Novembre 27	10 1	10 12 48 0	9
	» 28	9 55	10 6 43 0	9
	» 29	9 52	10 3 37 0	9
	» 30	8 11	8 22 29 6	7
Aïn el-Hadjar.	Décembre 1	9 0	9 11 22 0	8
	» 2	9 46	9 57 12 8	9
	» 3	9 44	9 55 2 5	9
	» 4	8 53	9 3 57 0	8
	» 5	9 44	9 54 50 6	9
	» 6 et 7	les montres ont été remontées mais non comp		
El-Adhamna	Décembre 8	8 9	8 19 21 2	7
Mogador	Décembre 9	11 53	12 3 12 4	11
	Décembre 10	7 6	7 16 9 2	6
	» 10	9 42	9 52 9 2	9
	» 11	9 3	8 52 58 8	8
El-Adhamna	» 12	8 37	8 27 3 6	8
	» 13	les montres non remontées se sont arrêtées, l		
	» 14	6 7	6 7 16 4	6
	» 15	6 41	6 41 10 2	6
	Décembre 16	6 32	6 32 2 4	6
	» 17	6 54	6 53 54 8	6
	» 18	6 53	6 52 48 2	6
Mogador	» 19	9 44	9 43 40 6	9
	» 20	9 11	9 10 32 2	9
	» 20	15 10	15 9 27 6	15
	Décembre 21	10 43	10 42 22 2	10
El-Adhamna	» 22	9 6	9 5 13 2	9
	» 23	7 41	7 40 2 8	7
Sidi Abdallah Ouasmin .	Décembre 24	10 34	10 33 51 8	10
Bordj el-Hadj Regragui .	Décembre 25	7 10	7 8 41 4	7
Dar Sidi Salah el-Gouaïat.	Décembre 26	9 8	9 6 29 4	9
Zaouïat Hdil	Décembre 27	6 48	6 46 19 2	6
Nzalet el-Hammadi . . .	Décembre 28	7 14	7 12 9 4	7
Na el-Ihoudi	Décembre 29	7 28	7 25 58 5	7

Le tableau des comparaisons des chronomètres, entre le 29 décembre et le 1er février, a été

HRONOMÈTRES

st ce même chronomètre qui a servi pour les observations astronomiques.

DIFFÉRENCES							OBSERVATIONS
tres	Δ	Chronomètres 98 99	Δ	Chronomètres 99-97	Δ		
	s.	m. s.	s.	m. s.	s.		
0		+ 20 32 6		— 32 20 2			
0	+ 5 0	+ 20 38 2	+ 6 4	— 32 21 6	+ 1 4		
0	6 0	+ 20 43 0	4 4	— 32 20 0	1 6		
6	7 4	+ 20 48 8	5 8	— 32 18 4	4 6		
0	7 6	+ 20 51 8	5 0	— 32 13 8	1 6		99 troublé
8	9 2	+ 21 3 0	11 2	— 32 15 8	— 2 0		
5	10 3	+ 21 11 8	8 8	— 32 14 3	+ 1 5		
0	5 5	+ 21 15 8	4 0	— 32 12 8	+ 1 5		
6	6 4	+ 21 23 2	7 4	— 22 13 8	— 1 0		
2		+ 21 33 4		— 31 54 6			
4	+ 8 8	+ 21 43 8	+ 10 4	— 31 56 2	— 1 6		
2	3 2	+ 21 46 8	3 0	— 31 56 0	+ 0 4		
2	11 0	+ 21 47 2	0 4	— 31 56 4	— 0 4		
2	8 0	+ 26 53 2	?	— 16 52 0	?		?
4	4 8	+ 31 51 4	?	— 21 55 0	?		?
marche à 6 heures.							
6 4		— 0 10 8		— 0 5 6			
0 2	+ 6 2	— 0 8 4	+ 2 4	— 0 1 8	+ 3 8		
2 4	7 8	— 0 4 4	4 0	+ 0 2 0	3 8		
5 2	7 6	— 0 3 2	1 2	+ 0 8 4	6 4		
1 8	6 6	— 0 1 6	1 6	+ 0 13 4	5 0		
9 4	7 6	— 0 0 2	1 4	+ 0 19 6	6 2		
7 8	8 4	+ 0 1 6	1 8	+ 0 26 2	6 6		
2 4	4 6	+ 0 2 8	1 2	+ 0 29 6	3 4		
7 8	5 4	+ 0 4 2	1 4	+ 0 33 6	4 0		
6 8	9 0	+ 0 6 2	2 0	+ 0 40 6	7 0		
7 2	10 4	+ 0 9 8	3 6	+ 0 47 4	6 8		
8 2	11 0	+ 0 14 0	4 2	+ 0 54 2	6 8		
8 6	10 4	+ 0 19 6	5 6	+ 0 59 8	4 8		
0 6	12 0	+ 0 25 4	5 8	+ 1 5 2	6 2		
0 8	10 2	+ 0 29 8	4 4	+ 1 11 0	5 8		
0 6	9 8	+ 0 32 2	2 4	+ 1 18 4	7 4		
1 5	10 9	— 0 37 8	5 6	+ 1 23 7	5 3		

mpression.

LOCALITÉS	DATES		COMPARAISONS — Chronomètre n° 98	COMPARAISONS — Chronomètre n° 97	Ch
			h. m.	h. m. s.	h.
Semgat (Aït Merrad). . .	Février	1	7 6	6 55 54 2	7
Tadiroust.	»	2	10 28	10 17 39 4	10
Zaouïa el-Haouari. . . .	»	3	9 23	9 12 29 8	9
	»	4	7 8	6 57 18 6	7
El-Khorbet el-Khdîm. . .	»	5	9 3	8 52 7 4	8
Agadir Aït el-Fersi . . .	»	6	8 51	8 39 53 8	8
Tiguelna	»	7	8 36	8 24 41 4	8
Tarbelt.	»	8	9 30	9 18 27 4	9
	»	9	9 45	9 33 12 6	9
Mguerba.	»	10	8 32	8 20 1 2	8
	»	10	14 32	14 19 55 2	14
	»	11	8 15	8 2 43 2	8
Tamgrout	»	12	8 57	8 44 30 0	8
	»	13	7 46	7 33 17 2	7
	»	13	9 12	8 59 14 8	9
	»	14	7 14	7 1 3 0	7
	»	15	7 7	6 53 48 0	7
Rous n'tlèt (Aït Atta) .	»	16	8 32	8 18 34 4	8
Hassi Sefra (el-Feija) . .	»	17	10 13	9 59 21 2	10
Mharouq (Oued Zguid). .	»	18	7 48	7 34 8 6	7
	»	19	7 29	7 14 59 2	7
	»	20	8 16	8 1 47 6	8
	»	21	7 39	7 24 35 4	7
Taourirt	»	22	7 8	6 53 24 8	7
	»	22	16 36	16 21 17 2	16
Timguissint.	»	23	8 27	8 12 11 4	8
Agmour	»	24	8 47	8 31 57 8	8
Aqqa Iren	»	25	6 53	6 37 47 8	6
Ilir	»	26	9 32	9 16 39 6	9
	»	27	8 37	8 21 27 6	8
Zaouïa Si Mohd ou Yaqoub	»	28	8 12	7 56 14 2	8

L'attaque de la mission se produit le 1er Mars. Perte des chronomètres.

DIFFÉRENCES							OBSERVATIONS
…tres	Δ	Chronomètres 98-99	Δ	Chronomètres 99-97	Δ		
	s.	m. s.	s.	m. s.	s.		
8	+14 8	+ 4 13 6	+ 6 8	+ 5 52 2	+ 8 0		
6	9 6	+ 4 20 4	4 6	+ 6 0 2	5 0		
2	11 2	+ 4 25 0	2 2	+ 6 5 2	9 0		
4	11 2	+ 4 27 2	1 4	+ 6 14 2	9 8		
6	13 6	+ 4 28 6	7 0	+ 6 24 0	6 6		
2	12 4	+ 4 35 6	4 0	+ 6 30 6	8 4		
6	14 0	+ 4 39 6	5 8	+ 6 39 0	8 2		
6	14 8	+ 4 45 4	6 4	+ 6 47 2	8 4		
4	11 4	+ 4 51 8	6 4	+ 6 55 6	5 0		
8	6 0	+ 4 58 2	2 6	+ 7 0 6	3 4		
8	12 0	+ 5 0 8	3 6	+ 7 4 0	8 4		
8	13 2	+ 5 4 4	6 8	+ 7 12 4	6 4		
0	12 8	+ 5 11 2	4 8	+ 7 18 8	8 0		
8	2 4	+ 5 16 0	0 8	+ 7 26 8	1 6		
2	11 8	+ 5 16 8	3 8	+ 7 28 4	8 0		
0	15 0	+ 5 20 6	8 4	+ 7 36 4	6 6		
0	13 6	+ 5 29 0	5 8	+ 7 43 0	7 8		
6	13 2	+ 5 34 8	6 4	+ 7 50 8	6 8		
8	12 6	+ 5 41 2	6 4	+ 7 57 6	6 2		
4	9 4	+ 5 47 6	3 2	+ 8 3 8	6 2		
8	11 6	+ 5 50 8	5 0	+ 8 10 0	6 6		
4	12 2	+ 5 55 8	2 0	+ 8 16 6	10 2		
6	10 6	+ 5 57 8	4 2	+ 8 26 8	6 4		
2	7 6	+ 6 2 0	1 2	+ 8 33 2	6 4		
8	5 8	+ 6 3 2	2 0	+ 8 39 6	3 8		
6	13 6	+ 6 5 2	5 8	+ 8 43 4	7 8		
2	10 0	+ 6 11 0	2 4	+ 8 51 2	7 6		
2	8 2	+ 6 13 4	3 2	+ 8 58 8	5 0		
4	12 0	+ 6 16 6	4 6	+ 9 3 8	7 4		
4	13 4	+ 6 21 2	4 6	+ 9 11 2	8 8		
8		+ 6 25 8		+ 9 20 0			

Résumé des états adoptés

LOCALITÉS	DATES ET HEURES des observations	ETAT ADOPTÉ du chronomètre n° 98
	1904 h.	m. s.
El-Adhamma.	14 déc à 18 7	+ 8 39 5
Mogador	18 déc. à 1 5	+ 8 30 28
Merrakech	31 déc. à 13 3	+ 16 33 1
	1905	
Sidi Rahal	3 janvier à 10 3	+ 18 42 6
Demnat	5 janvier à 12 0	+ 20 47 4
Zaouïa Aït Mhend.	7 janvier à 10 2	+ 21 12 1
Zaouïa Bou Antar.	8 janvier à 9 9	+ 21 33 1
Tamchegdan	9 janvier à 8 9	+ 21 56 9
Zaouïa Aït Tikhlift	10 janvier à 9 5	+ 22 42 8
Inguert	11 janvier à 10 3	+ 23 3 5
Aït Boulman	16 janvier à 9 3	+ 25 3 5
Taseraft	18 janvier à 7 6	+ 26 12 2
Aferda.	19 janvier à 12 0	+ 26 26 4
Arbala.	22 janvier à 10 5	+ 27 20 1
Taouenza.	23 janvier à 7 8	+ 27 45 0
Mejmoua.	26 janvier à 6 4	+ 29 16 6
Tounfit.	27 janvier à 6 6	+ 29 24 6
Tagoudit.	28 janvier à 8 9	+ 29 55 0
Aït Hattab	29 janvier à 6 6	+ 29 39 7
Taribant.	30 janvier à 7 1	+ 30 9 5
Zaouïa Sidi Mohammed	31 janvier à 7 9	+ 30 13 7
Semgat	1er février à 6 5	+ 30 51 7
Tadiroust	2 février à 9 1	+ 31 16 9
Zaouïa el-Houari	3 février à 8 2	+ 31 10 6
El-Khorbet el-Khdîm	5 février à 7 4	+ 31 2 6
Agadir Aït el-Fersi	6 février à 10 5	+ 30 14 6
Tiguelna.	7 février à 7 9	+ 30 15 0
Tarbelt.	9 février à 10 5	+ 30 4 0
Mguerba	11 février à 14 2	+ 29 9 0
Tamgrout.	13 février à 21 0	+ 29 11 43
Hassi N'Sefra.	17 février à 9 8	+ 26 2 5
Mharouq	19 février à 20 0	+ 24 51 6
Taourirt el-Mdelna	22 février à 16 0	+ 24 9 0
Timguissint.	23 février à 7 7	+ 23 50 4
Agmour	24 février à 8 2	+ 22 52 0
Aqqa Iren	25 février à 8 0	+ 22 26 4
Ilir	27 février à 7 7	+ 21 18 0
Zaouïa Sidi Mohammed . . .	28 février à 10 4	+ 21 2 4

Les chronomètres sont pris.

mètre n° 98 et calcul des longitudes.

ARCHE ...culée — - 4 s. 827	TEMPS correspondant pour la date à Mogador ou à Tamgrout	LONGITUDE en temps	OBSERVATIONS
s.	m. s	h. m. s.	
15 83	+ 8 14 4	0 48 0 9	
		48 26 0	
65 12	+ 9 35 4	0 41 28 3	
79 00	+ 9 49 3	0 39 32 7	
89 00	+ 9 59 3	0 37 37 9	
98 28	+ 10 8 6	0 37 22 5	
103 06	+ 10 13 3	0 37 6 2	
107 69	+ 10 18 0	0 36 47 1	
112 66	+ 10 22 9	0 36 6 1	
117 63	+ 10 27 9	0 35 50 4	
141 58	+ 10 51 9	0 34 14 4	
150 89	+ 11 1 2	0 33 15 0	
156 59	+ 11 6 9	0 33 6 5	
170 78	+ 11 21 1	0 32 27 0	
175 03	+ 11 25 3	0 32 6 3	douteux.
189 27	+ 11 39 6	0 30 49 0	
194 09	+ 11 44 4	0 30 45 8	
199 40	+ 11 49 7	0 30 20 7	
203 75	+ 11 54 0	0 30 40 3	
70 38	+ 28 1 0	0 30 15 5	
- 65 41	+ 28 6 0	0 30 16 3	
60 87	+ 28 10 6	0 29 42 9	
- 55 51	+ 28 15 9	0 29 23 0	
- 50 88	+ 28 20 6	0 29 34 0	
- 41 37	+ 28 30 1	0 29 51 5	
- 35 91	+ 28 35 5	0 30 44 9	
- 31 62	+ 28 39 8	0 30 48 8	douteux.
- 21 43	+ 28 50 0	0 31 10 0	
- 11 05	+ 29 0 5	0 32 15 5	
		32 24 0	
+ 17 04	+ 29 28 5	0 35 50 0	
+ 28 77	+ 29 40 2	0 37 12 6	
+ 42 43	+ 29 53 9	0 38 8 9	
+ 45 61	+ 29 57 0	0 38 30 6	
+ 50 54	+ 30 2 0	0 39 34 0	
+ 55 32	+ 30 6 8	0 40 4 4	
+ 64 92	+ 30 16 4	0 41 22 4	
+ 70 28	+ 30 21 7	0 41 43 3	

RÉSULTATS DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

LOCALITÉS	LATITUDES	LONGITUDES en temps	LONGITUDES en arcs	OBSERVATIONS
	° ' "	h. m. s.	° '	
Aïn el-Hadjar. . . .	31 39 31	»	»	
El-Adhamma	31 27 18	0 48 0 9	12 0,2	
Mogador	31 30 22	0 48 26 0	12 6.5	
Merrakech	31 37 39	0 41 24 0	10 21.0	Longitude par l'occultation
		0 41 28 4	10 22,1	id. par chronomètre
Sidi Rahal	31 38 29	0 39 32 7	9 53.2	
Demnat	31 45 34	0 37 37 9	9 24.5	
Zaouïa Aït Mhend . .	31 50 5	0 37 22 5	9 20,6	
Zaouïa Bou Antar . .	31 52 1	0 37 6 3	9 16.6	
Tamchegdam	31 55 28	0 36 47 1	9 11,8	
Zaouïa Aït Tikhlift .	31 57 11	0 36 6 2	9 1,5	
Inguert (Aït bou Zid).	32 2 55	0 36 50 4	8 57,6	
Aït Boulman	32 12 48	0 34 14 4	8 33.6	
Taseraft (Aït Abdi). .	32 11 46	0 33 15 0	8 18,8	
Aferda	32 21 52	0 33 6 5	8 16,6	
Arbala	32 28 39	0 32 27 0	8 6,8	
Taouenza	32 34 33	0 32 6 7	8 1,6	Longitude douteuse
Mejmoua	32 32 25	0 30 49 0	7 42,3	
Tounfit	32 27 55	0 30 45 8	7 41,5	
Tagoudit	32 23 0	0 30 20 7	7 35.2	
Aït Hattab	31 45 58	0 30 40 4	7 40,1	
Taribant	32 10 48	0 30 15 6	7 33,9	
Zaouïa Si Mohammed.	32 0 15	0 30 16 3	7 34,1	
Semgat.	31 59 34	0 29 42 9	7 25,7	
Tadiroust	31 48 29	0 29 21 0	7 20,7	
Zaouïa el-Haouari . .	31 31 16	0 29 34 0	7 23.5	
El-Khorbet el-Khdîm.	31 29 38	0 29 51 5	7 27,9	
Agadir Aït el-Fersi. .	31 21 31	0 30 44 9	7 41.2	
Tiguelma	31 2 14	0 30 48 9	7 42,2	Longitude douteuse
Tarbelt	30 36 53	0 31 10 0	7 47,5	
El-Mguerba	30 14 50	0 32 15 5	8 3,9	
Tamgrout	30 15 13	0 32 24 0	8 6,0	
Hassi N'Sefra	30 3 8	0 35 50 0	8 57.5	
Mharouq	30 7 37	0 37 12 6	9 18,1	
Taourirt el-Mdelna. .	30 16 0	0 38 8 9	9 32,2	
Timguissint	30 9 47	0 38 30 7	9 37,7	
Agmour	30 3 26	0 39 34 0	9 53,5	
Aqqa Iren.	29 59 6	0 40 4 4	10 1,1	
Ilir	29 57 30	0 41 22 4	10 20.6	
Zaouïa Si Mohammed	30 2 50	41 43 3	10 25.8	
Tizi (Dar el-Ouadi). .	30 33 25	»	»	
Tislit	30 39 47	»	»	
Tikirt	30 58 47	»	»	

On trouvera en outre dans les tableaux résumés des observations les résultats des déterminations d'Azimut faites à Mogador et la valeur de la déclinaison magnétique à Aïn el-Hadjar, Oum el-Aïoun et Merrakech.

La liste des positions géographiques qui suit résume les travaux de M. de Flotte-Roquevaire (1).

	NOMS DES POINTS TRIGONOMÉTRIQUES et désignation des signaux (2)	POSITIONS GÉOGRAPHIQUES		ALTITUDES	
		Latitude N	Longitude W	du point de mire	du sol
	A				
1	**Aalia (Lalla) ou Argana Rehala.** Gros arganier très visible ; flanc sud de la vallée du Tensift, à l'entrée du Mramer. Le sommet de l'arbre	31° 43' 40"2	11° 31' 34"2	651m20	(3) *646m10
2	ABD EL KROU (?) (SIDI). Le sommet de la qoubba.	31 49 41 2	10 19 11 9	575 60	569 60
3	ABD ER-RAHMAN BEN MEÇAOUD (SIDI). Le sommet de la qoubba.	32 19 10 0	11 32 19 1	101 70	95 70
4	**Abid (Koudiat el-)** Le sommet.	31 39 38 0	10 22 12 1	504 »	504 »
5	ABID (KOUDIAT EL-). Le sommet de la colline du Nord	31 39 59 1	10 21 47 5	500 50	500 50
6	ACHEG [DJEBEL (ou SIG)]. Le Sommet	31 15 51 7	9 56 28 7	3.597 60	3.597 60
7	ADHAMNA (EL-). La terrasse blanche de la maison appelée : Dar Babba	31 29 09 4	12 01 41 5	128 10	122 10
8	ADHAMNA (EL-). Le sommet de la tour	31 29 08 0	12 01 44 3	130 40	122 40

(1) Les noms des stations sont indiqués en caractères gras.

(2) Voir la planche de croquis des signaux.

(3) Les altitudes du sol, déduites de mesures de la différence de niveau entre le point de mire et le sol, sont précédées d'un astérisque ; les autres ne sont données qu'à l'estime.

	NOMS DES POINTS TRIGONOMÉTRIQUES et désignation des signaux	POSITIONS GÉOGRAPHIQUES		ALTITUDES	
		Latitude N	Longitude W	du point de mire	du sol
9	ADRAR N IRI. Le Sommet W. Dôme de neige	31°23'25"5	9°37'47"7	3.143m »	3.143m »
10	AGOURZI (DJEBEL) Le Sommet .	30 56 21 3	10 50 32 8	3.451 70	3.451 70
11	AHMED EL-FEDHIL (SIDI). Le sommet de la qoubba	31 53 36 3	10 25 09 9	568 10	562 10
12	AIT IREN (Sommet A chez les. .)	31 13 04 4	10 07 46 2	3.227 90	3.227 90
13	AIT IREN (Sommet B chez les..)	31 13 03 2	10 07 51 4	3.215 80	3.215 80
14	AISSA BEN OMAR EL-ABDI (Qasba du qaïd Si...)	32 24 10 0	11 19 00 7	150 80	140 80
15	**Aïssa ben Omar el-Abdi (station** près de la qasba de Si...)	32 27 17 3	11 29 06 1	137 80	137 80
16	AIT BOU OULLI (OU AIT B OULLI) (DJEBEL) Sommet W.	31 44 06 3	8 39 03 2	3.613 30	3.613 30
17	AIT BOU OULLI (OU AIT B OULLI) (DJEBEL). Sommet E)	31 44 18 8	8 36 56 3	3.753 40	3.753 40
18	ALI (SIDI). Sid au N. de Zaouia ben Sassi. Le sommet de la qoubba.	31 43 34 9	10 11 26 8	503 40	497 40
19	ALI EL-KOURATI (SIDI). Le sommet de la qoubba.	31 48 42 8	11 43 18 8	445 10	437 10
20	AMHACH. Ancienne qasba du caïd des Aït Zelten. Le sommet de la tour	31 16 54 3	11 48 51 7	813 »	806 »
21	AMSERDIN (DJEBEL)	31 08 07 0	10 13 14 8	3.758 »	3.758 »
22	AMSKRIM (DJEBEL OU).	31 03 20 6	10 18 36 5	3.993 80	3.993 80
23	**Anq el-Djemel**. Colline sur la route de Mogador à Merrakech. Le talha au bord de la falaise.	31 33 17 6	11 16 08 5	487 90	486 90
24	ANQ EL-DJEMEL (LA NZALA DITE). La zeriba des hôtes. . .	31 33 30 9	11 15 48 1	404 60	404 60
24 *bis*	AOUAGAN ? (DJEBEL).	31 05 04 4	10 18 18 3	3.849 10	3.849 10
25	**Aouri (Koudiat)**. Colline au sud de Demnat, chez les Aït Chitachen).	31 41 55 4	9 21 19 0	1.385 30	1.385 30
26	ARBRE à l'Est et très près du bordj en-Nadour. Le sommet. .	32 20 36 8	11 36 24 7	153 10	149 10
27	**Ardhous (Koudiat) 1**	31 36 31 9	10 50 08 5	441 90	441 90
28	ARDHOUS (KOUDIAT) 2	31 35 43 1	10 50 42 7	463 90	463 90

	NOMS DES POINTS TRIGONOMÉTRIQUES et désignation des signaux	POSITIONS GÉOGRAPHIQUES		ALTITUDES	
		Latitude N	Longitude W	du point de mire	du sol
29	ARDHOUS (KOUDIAT) 3.	31°35' 29"2	10°50' 32"7	448m90	448m90
30	ARDHOUS (KOUDIAT) 4.	31 35 16 9	10 51 05 0	455 10	455 10
	Argana Rehala (v. LALLA AALIA)	»	»	»	»
31	AZIB (Maison couverte en tuiles vertes, dans un azib à l'Est et près des murs de Merrakech). La pointe du toit	31 35 29 4	10 18 16 7	551 50	545 50
	B				
32	**Base (Terme Nord de la)**. Angle S.-E. de la poudrière ruinée de la plage de Mogador, au sud de bab Sebah.	31 30 32 1	12 06 21 0	1 »	1 »
33	**Base (Terme Sud de la)**. Pierre peinte en rouge dans la maçonnerie des ruines de l'ancien aqueduc de Mogador	31 29 26 2	12 06 18 1	2 90	2 90
34	BEL ABBÈS (SIDI). Dans les collines du Guilis, près Merrakech. L'angle Sud-Est du bâtiment .	31 38 45 2	10 22 43 8	549 80	542 80
35	BEL QASSEM (SIDI). A l'Est de Z[a] ben Sassi et au pied Sud des Djebilet. Le sommet de la qoubba.	31 40 07 4	10 04 15 8	546 20	541 20
36	BENI NAGUER (SIDI). Le sommet de la qoubba.	32 00 27 0	11 22 10 5	525 79	520 80
37	BER REMRAN (DJEBEL) 1 . . .	31 44 13 9	10 23 02 7	564 70	564 70
38	BER REMRAN (DJEBEL) 2 . . .	31 44 42 7	10 22 14 0	702 90	702 90
39	BER REMRAN (DJEBEL) 3 (K[t] el-Akrab)	31 45 09 8	10 21 59 4	763 »	763 »
40	BER REMRAN (DJEBEL) 4 (K[t] el-Botma).	31 45 17 9	10 21 54 6	774 10	774 10
41	BER REMRAN (DJEBEL) 5 . . .	31 45 21 9	10 21 40 2	766 »	766 »
42	**Ber Remran (Djebel)** 6 (Ras bou Kraïma)	31 45 23 7	10 21 37 3	774 »	774 »
43	BER REMRAN (DJEBEL) 7 . . .	31 45 52 8	10 21 24 0	716 20	716 20
44	BER REMRAN (DJEBEL) 8 *bis* .	31 46 14 5	10 21 10 4	666 30	666 30

	NOMS DES POINTS TRIGONOMÉTRIQUES et désignation des signaux	POSITIONS GÉOGRAPHIQUES		ALTITUDES	
		Latitude N	Longitude W	du point de mire	du sol
45	BIT ALLAH (LALLA) (ou S[i] Abd Allah Skiat ?). Tour ronde. Le sommet.	31°46' 44"3	11°35'47"8	649m60	645m60
46	**Botof (Dunes de...).** L'extrémité Nord de la dune du milieu, au Sud et au-dessus de la piste de Mogador à Merrakech . . .	31 30 34 6	12 03 41 2	132 20	132 20
47	BOU ASSABA (FALAISE DE). Extrémité Est.	31 31 31 7	10 01 33 7	1.042 30	1.042 30
48	BOU ASSABA (FALAISE DE). Extrémité Ouest.	31 29 45 0	10 03 12 3	914 »	914 »
49	BOU ATMAN (SIDI). Sommet de la qoubba	31 54 10 3	10 13 50 4	735 10	730 10
50	BOU KECHBA (arbre de)	32 24 21 5	11 35 18 2	147 20	142 20
51	BOU OURIOUL (DJEBEL)	31 17 44 2	9 47 50 7	3.552 90	3.552 90
	C				
52	CHERRADI (Zaouïa). Sommet de la Çoumaa	31 42 42 5	10 39 47 6	378 20	366 20
53	CHICHAOUA (Nzala . Ma tente dans une zeriba près de l'entrée de la Nzala	31 33 08 7	11 05 21 3	383 »	381 »
54	COLLINE isolée dans le Mouissat.	31 15 41 4	11 03 11 9	354 90	354 90
55	CONSTRUCTION BLANCHE ou sid, près et à l'E. de Lalla Aalia. .	31 43 29 2	11 31 36 3	628 90	623 90
	D				
56	DEMNAT. Sommet de la tour de la qasba du qaïd	31 43 29 7	9 21 11 5	1.017 40	1.002 40
57	DIABAT (Sommet du Minaret de la Mosquée du village de). . .	31 28 52 6	12 06 21 1	23 40	8 40
58	DJEBILET 2.	31 42 03 6	10 26 04 7	558 80	558 80
59	DJEBILET 3.	31 51 13 4	10 30 17 4	741 10	741 10
60	DJEBILET 4.	31 52 26 2	10 30 49 3	800 »	800 »
61	DJEBILET 5.	31 52 05 7	10 29 33 5	754 10	754 10

	NOMS DES POINTS TRIGONOMÉTRIQUES et désignation des signaux	POSITIONS GÉOGRAPHIQUES Latitude N	Longitude W	ALTITUDES du point de mire	du sol
62	DJEBILET 6.	31° 51' 48"2	10° 27' 15"1	852m60	852m60
63	DJEBILET 7.	31 52 16 0	10 26 56 4	839 90	839 90
64	DJEBILET 8.	31 49 14 8	10 25 00 0	708 70	708 70
	DJEBILET 9 (v. djebel Herbil, Ouest)	»	»	»	»
	Djebilet 10 (v. djebel Herbil, Est)	»	»	»	»
65	DJEBILET 11.	31 42 31 8	10 26 08 5	571 »	571 »
	DJEBILET 13 (v. dj. Ber Remran 8 *bis*).	»	»	»	»
66	DJEBILET 14.	31 47 27 3	10 20 03 5	684 30	684 30
67	DJEBILET 14 *bis*	31 47 26 9	10 19 59 6	683 »	683 »
68	DJEBILET 15.	31 51 58 4	10 18 49 9	760 70	760 70
69	DJEBILET 16.	31 52 19 3	10 18 04 4	743 70	743 70
70	DJEBILET 17.	31 51 18 2	10 17 43 3	782 80	782 80
71	DJEBILET 18.	31 50 26 5	10 17 08 8	826 30	826 30
72	DJEBILET 19.	31 52 51 4	10 15 08 7	851 80	851 80
73	DJEBILET 20.	31 50 23 1	10 15 18 8	803 »	803 »
74	DJEBILET 23.	31 48 42 7	10 13 50 4	780 90	780 90
75	DJEBILET 24.	31 54 26 7	10 10 00 2	896 »	896 »
76	DJEBILET 25.	31 55 15 3	10 08 03 5	1.000 40	1.000 40
	DJEBILET 26 (v. djebel Tekzim 1).	»	»	»	»
	Djebilet 27 (v. djebel Tekzim 3).	»	»	»	»
77	DJEBILET 28.	31 47 30 2	10 13 08 1	694 40	694 40
78	DJEBILET 29.	31 47 32 3	10 12 34 9	699 60	699 60
79	DJEBILET 30.	31 47 32 4	10 10 35 6	760 40	760 40
80	DJEBILET 31.	31 55 08 4	10 03 00 9	900 80	900 80
81	DJEBILET 32.	31 45 26 2	10 11 49 7	671 30	671 30
82	DJEBILET 33.	31 49 06 3	10 04 33 3	782 20	782 20
83	DJEBILET 34.	31 46 53 6	10 07 11 4	697 90	697 90

	NOMS DES POINTS TRIGONOMÉTRIQUES et désignation des signaux	POSITIONS GÉOGRAPHIQUES		ALTITUDES	
		Latitude N	Longitude W	du point de mire	du sol
84	DJEBILET 35.	31° 46' 52"6	10° 05' 44"7	830m30	830m30
85	DJEBILET 36.	31 46 44 9	10 05 08 0	883 »	883 »
86	DJEBILET 37.	31 47 05 7	10 04 09 3	870 90	870 90
87	DJEBILET 38.	31 47 08 4	10 03 38 6	729 60	729 60
88	DJEBILET 39.	31 46 40 6	10 03 10 2	837 50	837 50
89	DJEBILET 40.	31 46 25 5	10 02 53 6	836 90	836 90
90	DJEBILET 41.	31 46 31 3	10 01 26 6	826 10	826 10
91	DJEBILET 42.	31 42 42 6	10 10 37 5	688 40	688 40
92	DJEBILET 43.	31 46 19 6	10 01 52 5	763 30	763 30
93	DJEBILET 44.	31 45 01 6	10 03 11 0	795 80	795 80
94	DJEBILET 45.	31 44 29 1	10 02 48 2	899 20	899 20
95	Sommet entre le Tizi n Imiri et le Tizi n Slit	31 02 14 3	10 39 38 4	3.243 60	3.243 60
	F				
96	FATHMA TOUROURIA (LALLA). Le sommet de la qoubba . . .	32 08 32 7	11 08 56 0	481 20	476 20
	G				
97	GOURSA (DJEBEL). L'extrémité Sud	31 03 30 1	10 19 50 8	3.836 90	3.836 90
98	GUILIS 1 (DJEBEL).	31 38 21 6	10 22 40 6	517 10	517 10
99	GUILIS 2 (DJEBEL).	31 38 26 9	10 22 32 5	539 40	539 40
100	**Guilis 3** (DJEBEL).	31 38 33 2	10 22 27 9	542 90	542 90
	H				
101	**Hacen (Sidi el-)**. Dans le Maïda. (Le bâtiment Sud	31 58 20 2	11 16 02 7	621 60	*618 50
102	**Hadîd (Djebel)**. Station sur un contrefort au Sud-Ouest de Sidi Yaqoub.	31 40 36 9	11 55 31 7	340 90	340 90
103	HADID (DJEBEL). Le point culminant, au N.-E. de Sidi-Yaqoub	31 44 57 9	11 47 08 3	713 90	713 90

	NOMS DES POINTS TRIGONOMÉTRIQUES et désignation des signaux	POSITIONS GÉOGRAPHIQUES		ALTITUDES	
		Latitude N	Longitude W	du point de mire	du sol
104	HAMMIDDOUCH (QASBA). Le sommet de la tour Sud-Ouest . . .	31° 59' 14 0	11° 41' 03"2	34m20	25m20
105	**Herbil Est** (**Djebel**). Le point culminant	31 51 38 7	10 24 52 1	964 50	964 50
106	HERBIL OUEST (DJEBEL). L'arbre du sommet	31 51 36 9	10 25 09 1	952 90	952 90
	I				
107	IGDAD (ou OUGDAD). Le point culminant	30 57 57 2	10 47 32 1	3.628 60	3.628 60
108	**Ioudi** (**Jerf el-**). Sommet de la pointe Sud	32 10 41 5	11 36 04 1	83 40	83 40
109	**Iroud** (**Djebel**). L'arbre du sommet du Nord	31 52 40 2	11 12 50 1	604 20	600 20
	K				
110	**Kourat** (**Djebel**). Le point culminant au Nord-Est de la Za de Si Ali el-Kourati	31 49 25 6	11 42 54 7	503 70	503 70
	L				
111	**Lallouz** (**Azib Israël**).	32 09 53 7	11 26 28 9	171 60	*163 70
112	LIKOUMT (DJEBEL)	31 07 18 0	10 12 49 7	3.881 60	3.881 60
	M				
113	MAACHAT (Za) Le grand Minaret.	32 27 51 0	11 26 05 4	126 40	118 40
114	MAHMOUD (IDA OU). Pic de Tinerget (Djebel Ifguig ?) . . .	30 48 50 1	11 10 30 0	3.546 50	3.546 50
115	MRARGUI (Za EL-). Sommet du mur à l'angle Nord-Est du Sid.	32 00 03 2	11 22 05 1	412 60	407 60
116	**Mrargri** (**el**). Colline au-dessus de la Za)	32 00 49 2	11 22 37 6	519 »	519 »
117	MAISONS BLANCHES près de Sidi Rahal, celle du Nord	31 38 17 5	9 49 50 6	738 40	734 40
118	MAISONS BLANCHES près de Si Rahal. Celle du Sud	31 38 16 5	9 49 50 7	738 40	734 40

	NOMS DES POINTS TRIGONOMÉTRIQUES et désignation des signaux	POSITIONS GÉOGRAPHIQUES		ALTITUDES	
		Latitude N	Longitude W	du point de mire	du sol
119	**Merrakech. (La terrasse supérieure de ma maison à).** . .	31°37' 13"5	10°20' 19"6	496m90	*488m60
120	**Merrakech. Maison du Mellah**, en face de la Poste française	31 37 03 0	10 19 57 8	503 70	493 70
121	MERRAKECH. La Koutoubia. . .	31 37 17 0	10 20 31 8	557 80	*491 20
122	MLOUKA (LALLA).	32 23 56 0	11 34 24 6	155 30	150 30
123	MOGADOR. Le fortin de la petite île au Sud-Ouest de la ville . .	31 30 37 0	12 07 02 2	11 »	5 »
124	MOGADOR. Grande Batterie. Tour Est, tourelle Sud-Est	31 30 37 9	12 06 47 9	18 20	3 20
125	MOGADOR. Grande Batterie. Tour Ouest, tourelle Sud-Est	31 30 40 3	12 06 53 2	17 90	2 90
126	**Mogador. La tour de l'Hôtel Jacquety**	31 30 44 3	12 06 38 5	22 50	10 50
127	MOGADOR. Minaret de la Grande Mosquée	31 30 47 5	12 06 36 1	36 »	10 »
128	**Mogador. Palm tree house.** (La Palmara Hôtel). La terrasse la plus élevée	31 26 18 2	12 06 00 0	76 80	66 80
129	MOGADOR (BAIE DE). Fortin portugais en ruines près de l'embouchure de l'O. Kseb.	31 29 24 5	12 06 58 4	10 80	» »
130	MOGADOR (BAIE DE). Ruines du palais du Sultan, près de l'embouchure de l'O. Kseb. Le pignon central	31 29 04 8	12 06 34 6	14 60	4 60
131	MOGADOR (ILE DE). Mât de pavillon de la maison du médecin du Lazaret	31 29 59 8	12 07 26 5	15 50	8 50
132	MOGADOR (ILE DE). Minaret de la mosquée.	31 29 42 9	12 07 37 6	29 20	14 20
133	MOGDOUL (SIDI). Sommet de la qoubba.	31 29 39 2	12 06 11 4	15 70	8 70
134	MOULAI ALI (RAS)	30 57 15 8	10 59 22 2	3.187 50	3.187 50
135	MOUL RAGOUBA (SIDI). Angle Sud-Est du Sid	32 09 59 6	11 14 05 9	310 90	307 90
136	MOKRTAR (ZAOUIA SIDI). Le sommet de la qoubba	31 34 40 6	11 21 25 5	403 10	396 10

à travers une dépression synclinale car on observe là, notamment dans le djebel Dorsa, les dépôts les plus élevés du Jurassique considérablement abaissés.

La même structure semble devoir exister de l'autre côté du détroit.

Ainsi se trouve confirmée, tant au point de vue tectonique que stratigraphique, l'idée d'Ed. Suess du prolongement de la chaîne du Rif, à travers le détroit de Gibraltar par la Chaîne bétique. Le bras de mer qui relie la Méditerranée à l'Océan correspondrait ainsi à l'effondrement produit entre deux grains du chapelet montagneux formé par la partie occidentale du Rif.

Cette structure de la partie occidentale paraît être également la caractéristique de toute la chaîne. On peut constater, en effet, la présence de dômes anticlinaux plus à l'ouest, dans la région de Tanger et le Crétacé (Cénomanien, Sénonien) qu'on rencontre au sud de la ville jusqu'à Bahraïn et l'Aïn Dalia, affleure à la faveur d'une disposition tectonique de ce genre.

Je ne serais pas surpris que le djebel Sarsar ait une structure analogue ; enfin une exploration récente m'a permis de constater que les îlots jurassiques de la région de Fez correspondent à des dômes anticlinaux séparés par des cuvettes synclinales qui ont été en partie comblées par les dépôts néogènes du Miocène moyen et supérieur (1). Dans l'est, près de la frontière algérienne, le massif des Beni Snassen montre encore la même structure (2) ; mais il n'est pas encore certain que ce massif appartienne au Rif. Il peut aussi bien faire partie — si l'on se place au point de vue orotectonique — du Moyen-Atlas ; les observations manquent totalement pour décider de cette question (3).

Un fait non moins remarquable est celui de la disposition tournante de la chaîne Rif-Cordillère bétique, dans la partie la

(1) Louis Gentil. *Principaux résultats d'une récente mission au Maroc* (été-automne 1909). C. R. somm. des séances de la Soc. Géolog. de Fr., séance du 7 mars 1910.

(2) Louis Gentil. Esquisse géologique du massif des Beni Snassen (*Bul. S. Géol. Fr.* (4e) VIII, p. 391-477, pl. VIII-IX).

(3) *Mission Louis Gentil au Maroc* (premier rapport sommaire). La Géographie, XX, n° 5, 15 nov. 1909, p. 325-327.

plus occidentale du bassin méditerranéen. Cette disposition, sur laquelle Ed. Suess a appelé l'attention (1), apparaît très nettement si l'on se place, comme j'ai pu le faire, sur un sommet élevé comme le djebel Bou Zeïtoun, aux abords du Mont Anna, d'où il est permis d'embrasser d'un coup d'œil la plus grande étendue de la chaîne. On constate alors que la courbe dessinée par les calcaires liasiques de la zone axiale est d'une parfaite régularité. Le Rif, d'abord dirigé ouest-est, s'incurve vers le nord avant les R'mara et suit à peu près le méridien dans la partie qui sépare l'Andjera du Haouz de Ceuta (chaîne de l'Andjera).

Aussi les cartes de mes devanciers, la carte de M. de Flotte notamment, ne donnaient-elles qu'une idée bien imparfaite de la courbe régulière dessinée par le Rif dans sa partie la plus occidentale et j'ai essayé de corriger cette imperfection dans l'Esquisse orographique du Maroc dont j'ai fait accompagner la carte de mes itinéraires dans le Haut-Atlas (2).

Un dernier fait tectonique est en relation étroite avec la position du détroit de Gibraltar. On peut constater, en effet, que la chaîne du Rif s'abaisse très rapidement en approchant du djebel Mouça puisque depuis le djebel Kelti (2.201 m.) au Mont-aux-Singes (856), il y a une chute de plus de 1.200 mètres sur l'étendue relativement faible de 60 kilomètres. Et comme, au delà du Rocher de Gibraltar, il y a relèvement rapide de la chaîne bétique, on est amené à admettre que *la région du détroit correspond à une partie surbaissée de la chaîne continue Rif-Cordillère bétique, autrement dit elle correspond à une aire d'ennoyage des plis de cette chaîne.*

L'effrondrement du détroit de Gibraltar se serait donc produit dans la partie de plus faible altitude de cette zone d'ennoyage.

Enfin la question de l'âge et l'ouverture du détroit actuel demeure l'une des plus importantes de l'Histoire de la Méditerranée occidentale.

On sait depuis longtemps que cette communication n'existait pas à son emplacement actuel à l'époque miocène et c'est

(1) Ed. Suess, *loc. cit.*, I, p. 292.

(2) Louis Gentil. *Itinéraires dans le Haut-Atlas marocain.* « La Géographie ». Paris, XVII, n° 3-15 mars 1908, p. 177-200, fig. 44-56. pl. II.



Fig. 166. — Dôme jurassique du Djebel Kelti (Mont Anna).



Extr. de Louis Gentil *Explorations au Maroc*, Masson et Cie éd.

Fig. 167. — La vallée de l'Oued Quitan dans le Lias et le Permien
(au premier plan, lapiaz dans les calcaires liasiques, au fond Tétouan au pied du Djebel Dorsa).

là une des plus remarquables conclusions des travaux de la Mission française d'Andalousie (1). Elle semblait confirmée par la prétendue découverte, par le paléontologiste Th. Fuchs, du Miocène moyen à Tétouan, d'après les matériaux rapportés par Oskar Lenz. On pouvait admettre, en effet, qu'un bras de la mer du deuxième étage méditerranéen aurait pu passer par la vallée de l'ouad Bou Sfiha et recouper la chaîne de l'Andjera jusqu'à l'Océan atlantique. Mes observations montrent qu'il faut écarter cette hypothèse puisqu'on ne trouve à Tétouan que les vestiges d'un ancien golfe pliocène.

Depuis l'année 1905 mes missions successives m'ont permis, en outre, de réunir un certain nombre d'observations qui éclairent d'un jour nouveau cette question de l'ouverture du détroit de Gibraltar et confirment, notamment, l'idée nettement exprimée par Munier-Chalmas, d'après les observations et les matériaux de M. Bergeron, qu'elle remonte au début du Pliocène.

J'ai étudié sur de nombreux points les côtes marocaines baignées par l'Atlantique, depuis les Grottes d'Hercule (cap Spartel) jusqu'au Sous. Partout j'ai constaté une bande plus ou moins large d'un Plaisancien qui rappelle celui de Tétouan ou offre le plus souvent, notamment à Arzila, dans les Chaouïa, à Safi, à Mogador, un *faciès à Pectinidés* où se montrent souvent associés :

Pecten plano-medius Sacco,
P. benedictus L.,
P. bollenensis Font.,
P. scabrellus, Lmk.,
P. Jacobeus L.,
P. Reghiensis Segu.,
Lissochlamys perstriatula S.
Ostrea edulis L.,
etc., etc.

Il est frappant de voir que les côtes d'Espagne, dans la région de Cadix montrent, d'après Mac-Pherson, des couches avec des faunes tout à fait analogues et que le Pliocène de la région de Lisbonne est caractérisé par les mêmes associations à *Pecten plano-medius*, *Lissochlamys perstriatula*, *Venus gigas* Lmk etc., que l'on rencontre dans les gisements marocains.

Nous sommes donc amenés, sans perdre de vue l'absence de

(1) Paris, Impr. Nat. 1889. Mémoires de MM. Bertrand et Kilian, de MM. Michel-Lévy et Bergeron.

sédiments miocènes dans la Méditerranée occidentale, à synchroniser des dépôts plaisanciens répartis sur les côtes de la Péninsule hispanique et du Maroc, *de part et d'autre du détroit.*

L'illustre géologue Ed. Suess a montré comment la communication entre l'Océan et la Méditerranée néogène (la *Préméditerranée* de Munier-Chalmas) se faisait à l'époque du « premier et du deuxième étages » par un *détroit nord-bétique* (1). Mais ce passage s'est peu à peu obstrué et, comme les données paléontologiques montrent que les échanges entre les deux grandes mers n'ont jamais été interrompus, tandis que le détroit de Gibraltar est de formation relativement récente il fallait qu'une autre communication interocéanique se fut ouverte ailleurs. On pouvait penser qu'elle se trouvait au sud de la chaîne du Rif.

J'ai déjà appelé l'attention sur ce côté de la question et fait ressortir à plusieurs reprises tout l'intérêt qu'offrira au géologue la jonction d'Oujda à Fez le jour où il sera possible de tenter ce voyage actuellement très périlleux, sinon impossible (2).

J'ai montré en outre, dans la zone algéro-marocaine, la transgression du Miocène moyen vers l'ouest par le nord du massif des Beni Snassen ; et l'empiètement graduel que je laissais entrevoir des eaux de la Méditerranée néogène vers l'ouest, par le sud de la chaîne du Rif, a reçu un commencement de confirmation dans la découverte d'une faune du Miocène supérieur (Sahélien) à la frontière du Kiss, d'après des matériaux recueillis à Adjeroud.

De plus j'ai trouvé récemment, dans la région de Fez, des vestiges importants des dépôts miocènes du comblement de l'ancien *détroit Sud-Rifain* (3) ; mais je n'ai pas vu trace de dépôts pliocènes. De même, il faut s'attendre à trouver des indices du

(1) *La Face de la Terre*, édit. franç., I, p. 380.

(2) Louis Gentil, *Rapport sur une mission géologique au Maroc* (Nouv. Arch. Miss. Scientif. Paris, Impr. nat. 1908).

Esquisse géologique du massif des Beni Snassen, Mém. cité, p. 417.

(3) Louis Gentil. *Principaux résultats d'une récente mission au Maroc* (*été-automne* 1909). C. R. somm. séances S. Géol. Fr., séance du 7 mars 1909, p. 38-40 et *Le Maroc et ses richesses naturelles* (La Géographie, t. XXI, p. 310).

passage de la mer sahélienne au seuil de Taza, mais on ne pourra pas voir, de ce côté, pas plus qu'aux environs de la capitale marocaine, ceux d'une communication pliocène puisque Taza se trouve à plus de 400 mètres d'altitude.

Il faut également renoncer à trouver les indices d'un détroit pliocène en un point quelconque de la presqu'île nord-marocaine qui s'avance vers l'Espagne, alors que la détermination de Th. Fuchs, si elle avait été confirmée, aurait permis d'envisager une communication miocène à la latitude de Tétouan. Les dépôts plaisanciens, en effet, se limitent dans cette presqu'île à une bande assez étroite et n'atteignent jamais dans leurs assises les plus élevées l'altitude de 100 mètres, alors que la région la plus occidentale de la chaîne du Rif n'a pas de col situé au dessous de la cote 400.

L'examen attentif des cartes topographiques et géologiques du sud de l'Espagne conduisant aux mêmes déductions, on arrive ainsi à cette conclusion que, à *l'époque plaisancienne, la communication ne pouvait se faire que par le détroit de Gibraltar sans doute plus étalé, mais occupant déjà au début du Pliocène, son chenal actuel, encadré par les deux Colonnes d'Hercule.*

A ce dernier point de vue une curieuse coïncidence est à signaler.

L'ancien détroit sud-rifain était, dans la région de Fez, dominé par deux îlots rocheux : le Zerhoun et le Zalar'. Il semble que l'Hercule de la mythologie grecque ait voulu, en entrouvrant l'isthme qui unissait les deux continents, entre les montagnes de Calpé et d'Abyla, rétablir les deux rochers imposants qui gardaient l'entrée du détroit de Fez ; car il a placé, au débouché de la Méditerranée occidentale, les deux colonnes qui portent son nom, le Mont-au-Singe, sur la côte marocaine, le Rocher de Gibraltar, sur le rivage ibérique, en tous points comparables au Zerhoun et au Zalar'.

Si l'on jette un coup d'œil sur les cartes, si mauvaises soient-elles, que nous possédons sur le Rif, on est frappé de la grande différence d'altitude qui existe entre la tête des cours d'eau qui sillonnent jusqu'à la mer le flanc septentrional de la chaîne ; tandis que cette dénivellation est moindre en ce qui concerne ceux

du revers méridional. Les cours d'eau de la première série se trouvent donc être plus éloignés de leur profil d'équilibre que ceux de la seconde ; il est d'autre part assez vraisemblable qu'ils sont également plus arrosés parce qu'ils font face à la mer. Aussi, pour cette double raison, les vallées du flanc nord ont-elles des tendances à décapiter celles du flanc méridional, produisant ainsi une *migration vers le sud de la ligne des crêtes de la chaîne du Rif.*

C'est ainsi que l'abrupt des côtes méditerranéennes résultant de l'effondrement de la Méditerranée occidentale tend à s'effacer de plus en plus ainsi que je le faisais remarquer plus haut.

Enfin je terminerai cet exposé sur le Maroc septentrional par une remarque qui intéresse la géographie humaine dans cette contrée.

On est frappé, dans la région crétacée et éocène de l'Andjera, de la relation constante qui existe entre la position des villages et la stratigraphie du pays.

Les agglomérations sont presque toujours placées au pied de falaises gréseuses imposantes, et il faut chercher la raison de cette répartition dans la distribution des sources principales de la région. Les grès tertiaires, en effet, forment à leur contact avec les argiles crétracées ou éocènes, sur lesquelles ils reposent, un remarquable niveau d'eau. Il en est de même de la superposition des calcaires liasiques de la chaîne de l'Andjera sur les schistes primaires imperméables qu'ils surmontent fréquemment. Des groupes plus ou moins considérables de maisons sont échelonnés de chaque côté de la chaîne, à cheval sur la limite du Lias et des schistes sous-jacents : les villages de Dar el-Hadjar et d'Alonia, sur le versant ouest, d'El-Kouf et de Dar Zardjoun, sur le versant est, sont ainsi placés et alimentés par des émergences abondantes qui sourdent suivant la ligne d'affleurement de ce remarquable niveau hydrologique et tombent en cascade sur les pentes escarpées de la montagne.

Le jour où la carte géologique du Nord du Maroc sera relevée avec assez de précision et de détail, le géographe ne manquera pas d'être frappé par cette distribution des agglomérations humaines en rapport étroit avec certains contours géologiques.

II. — ATLAS MAROCAIN

Dans le Sud-marocain je me suis attaché à suivre une série d'itinéraires qui puissent me permettre des conclusions d'ensemble. Et parmi les nombreux problèmes qui s'offraient à mes recherches celui de la structure du Haut-Atlas m'a paru le plus intéressant.

Cette question de géologie et de géographie physique a d'ailleurs excité la curiosité de la plupart de mes devanciers : Balansa, Hooker, von Fritsch, Thomson, etc., s'y sont attachés.

Mais si le flanc septentrional du Haut-Atlas, au-dessus de Marrakech, a été l'objectif de la plupart des explorateurs marocains, par contre le flanc méridional de la haute chaîne n'avait jamais été parcouru par un géologue.

Je me suis alors proposé de recueillir la plus grande somme de documents possible sur la question et, à cet effet, j'ai recoupé six fois le Haut-Atlas entre la côte altantique et le méridien de Demnat, soit sur une étendue de près de 300 kilomètres.

Je me suis efforcé en outre de parcourir des régions inconnues, évitant le plus possible les itinéraires suivis par mes devanciers.

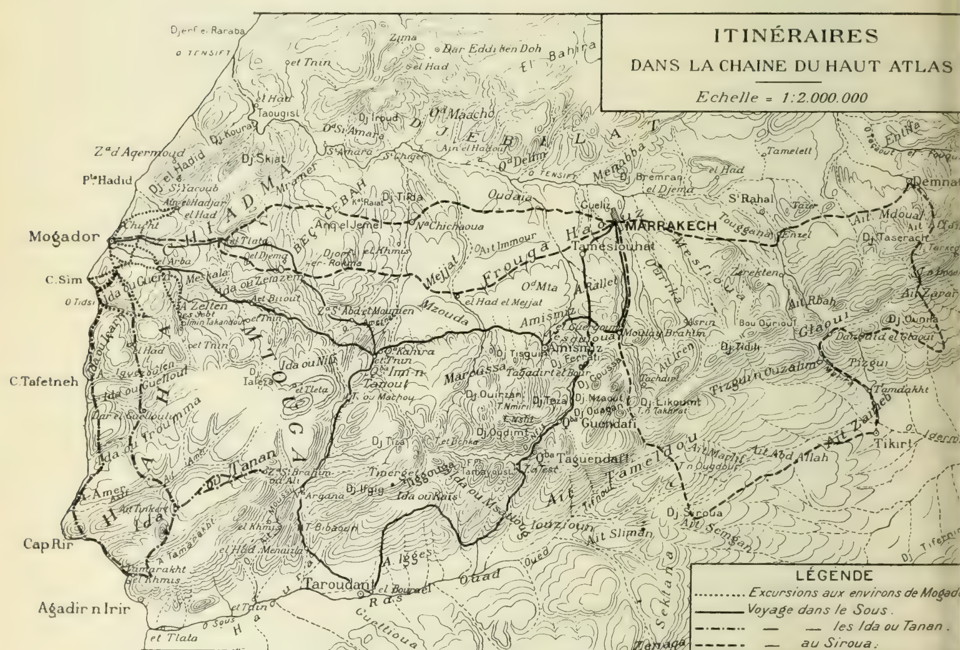
Les premiers renseignements sur la grande chaîne nous viennent des Phéniciens qui, vers 1150 avant J.-C., nouèrent des relations commerciales avec les habitants de la côte africaine. C'est par eux que les Grecs eurent la première notion de l'Atlas dont le nom paraît être, dans leur bouche, une forme adoucie du mot Adr'ar qui, en berbère, signifie montagne.

Le périple d'Hannon (500 av. J.-C.), que l'on connaît par les cent lignes gravées sur le Temple de Carthage, fut pendant longtemps le seul document sur la géographie de cette partie de l'Afrique.

Plus tard l'occupation romaine, étendue au Nord-marocain, ne laisse que peu de traces dans les connaissances géographiques ; mais la carte de Ptolémée dressée vers l'an 160 ap. J.-C. donne déjà une idée de la configuration du Maroc. Elle fut malheureusement inconnue de l'Europe du Moyen-Age et les

manuscrits de l'illustre astronome alexandrin, retrouvés à la fin du XIVe siècle, ne furent publiés qu'au début du XVe, la première édition datant de Florence 1403.

Dans le courant du XIVe siècle la carte d'Angelino Dulcert (1339) et la carte catalane (1375), dressées d'après les portulans œuvre des navigateurs italiens et catalans, indiquent l'Atlas partant de l'Atlantique pour aboutir à la Syrte, marqué d'une brèche dans sa partie la plus occidentale et désignée sous le nom de porte de Dera. On retrouvera longtemps ce passage indiqué sur les cartes plus récentes.



Les célèbres géographes arabes, Ibn Sayd, Edrisi, Ibn Khadoun, Ibn Batouta, Léon l'Africain, nous ont laissé du XIe au XVIe siècle de nombreux documents où dominent les noms de lieu, de cours d'eau, de villes.

Mais la géographique critique de l'Afrique, et par suite du Maroc, commence avec Bourguignon d'Anville qui, vers le milieu du XVIIIe siècle, dressa les premières cartes qui donnent,

pour l'époque, une idée remarquable des chaînes du Nord-ouest africain.

Le XIX[e] siècle inaugure une ère nouvelle avec l'Espagnol Badia qui, sous le nom d'Ali Bey el Abassi, parcourt tout le Nord de l'Afrique. Il montre que, contrairement à l'opinion de d'Anville l'Atlas est séparé du Rif par un profond sillon.

Après lui René Caillé traverse l'Atlas au Tizi n Telr'emt, à son retour de Tombouctou ; puis les anglais Washington, Arlett, nous apportent d'intéressants documents sur l'Atlas occidental.

Mais ce n'est qu'en 1860 que commence l'exploration vraiment scientifique du Maghreb. Inaugurée par le voyageur allemand Rohlfs elle est continuée par les missions anglaises de Hooker et Ball, de J. Thomson, par la mission allemande de von Fritsch et Rein, qui sont surpassées par l'illustre explorateur français de Foucauld. Dans les dix dernières années les voyages du marquis de Segonzac, en bled es siba, lui assignent l'une des plus belles places parmi les voyageurs africains.

On peut emprunter à Léon l'Africain les premières indications sur le sol marocain. Mais les observations ayant un caractère vraiment géologique ne remontent pas au-delà de l'ère des explorations scientifiques du Maghreb, c'est-à-dire au delà de l'année 1860. Rohlfs (1863), ne signale rien de bien précis (1) mais peu après Balansa (1867) rapporte de la vallée de R'er'aïa des schistes ardoisiers avec empreintes de végétaux que Pomel reconnaît plus tard comme représentant des débris d'une flore carbonifère du Culm.

La mission Hooker (2) (1871), marque le premier pas vers la connaissance géologique de la chaîne. Le géologue de la mission Maw résume l'ensemble des observations et sa note est suivie de la description par Etheridge, d'un genre d'Echinoderne nouveau du Pliocène de Safi, le *Rotuloidea fimbriata*.

(1) Gerhard Rohlfs. *Reise durch Marokko nach Tripoli*. Bremen, 1868.

(2) J. D. Hooker and J. Ball. *Journal of a Tour in Marocco and the Great Atlas* with an Appendix including a Sketch of the Geology of Marocco by George Maw. London, 1879.

La mission allemande von Fritsch et Rein (1) (1872) signale quelques faits importants.

L'explorateur Oskar Lenz, dans son voyage mémorable de Tanger à Tombouctou (1879) (2), traverse l'Atlas au Col des Bibaoun et signale de ce côté des grès rouges probablement triasiques et plus loin, dans la vallée du Drâ, une belle faune carbonifère.

Le vicomte de Foucauld (1880-82) rapporta de ses célèbres reconnaissances des documents décisifs sur la disposition de la chaîne, ses profils aident souvent à comprendre l'orographie des pays traversés mais il néglige à peu près complètement le côté géologique (3).

Les résultats de la mission anglaise J. Thomson sont des plus importants en ce qui concerne le Haut-Atlas occidental. Cet explorateur a le souci constant d'une genèse de la chaîne et les idées qu'il émet à ce sujet, bien que devant être pour la plupart abandonnées, ont néanmoins rendu les plus grands services à l'étude de l'Atlas. Il publie la première carte géologique par laquelle il montre la grande extension du Crétacé ; il donne en outre six coupes transversales qui font faire un premier pas à l'étude tectonique du Haut-Atlas. Il signale le premier la direction N. N. E., S. S. W. des plis de la chaîne hercynienne.

Avant la fin du siècle dernier, les études géologiques vont prendre de plus en plus la forme précise inaugurée par Thomson dont le continuateur, Theobald Fischer, apporte sur la région située au nord de l'Atlas des observations du plus haut intérêt (4).

Les premiers voyages de Segonzac (1901-1903) ont une

(1) Prof. Doct. K. von Fritsch. *Reisebilder aus Marocco*: Mitt. d. V. G. Erdkunde, 1868.

(2) Docteur Oskar Lenz. *Timbouctou. Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan*. trad. de l'allemand. Paris, 1886.

(3) Vicomte Ch. de Foucauld. *Reconnaissance au Maroc*. Paris, 1888.

(4) Theobald Fischer. *Wissenschaftliche Ergebnisse einer Reise im Atlas-Vorlande von Marokko*. Pet. Mitt. Gotha, 1900. — *Meine dritte Forschungsreise im atlas Vorlande von Marokko*. Mitt. d. Geogr. Ges. in Hamburg, 1902.

importance géographique de premier ordre. De plus, l'éminent explorateur recueille des séries d'échantillons géologiques très précieux sur des régions encore inconnues des géologues, notamment sur le Moyen-Atlas.

Les voyages de Brives, entrepris à un point de vue géologique spécial, ont apporté des faits importants sur la statigraphie de l'Atlas. Dès 1905 ce géologue a signalé un certain nombre d'horizons parmi lesquels des étages paléozoïques, le Trias, certains niveaux crétacés et de l'Eocène. Au point de vue tectonique il confirme la présence des plis hercyniens découverts par Thomson puis par Th. Fischer et il se fait, sur la structure de la chaîne, successivement plusieurs conceptions (1).

Un second spécialiste, Paul Lemoine, à la suite d'un voyage au djebel Hadid, à Marrakech, à Telouet, fait connaître un certain nombre de faits nouveaux importants sur la stratigraphie de la chaîne ; il annonce, notamment, l'existence du Jurassique au djebel Hadid et signalé quelques faits très précis sur les terrains crétacés (2). Au point de vue tectonique il reconnaît, en même temps que moi l'existence des plis alpins d'abord niés par Brives.

L'exposé qui va suivre donnera une idée d'ensemble des nouveaux faits que j'apporte sur la géologie de l'Atlas et de la mise au point de certaines observations de mes devanciers.

STRATIGRAPHIE

Terrains antesiluriens. — Les dépôts antérieurs au Silurien paraissent assez développés dans la zone axiale de la chaîne. Ce sont des schistes argilo-siliceux, parfois chloriteux, des phyllades et des calcschistes souvent traversés par des filons de quartz.

Cet ensemble forme un complexe dont il est actuellement impossible d'apprécier la puissance totale, certainement considérable. Il faudra y joindre, sans doute, une grande partie

(1) A. Brives. *Les terrains crétacés dans le Maroc occidental.* B. S. Géol. Fr. (4e) V, p. 81-96. — *Contribution à l'étude géologique de l'Atlas marocain.* B. S. Géol. Fr. (4e) V, p. 379-398.

(2) Paul Lemoine. *Mission dans le Maroc occidental.* B. Afr. fr., *Renseign. Colon.* n. 2 *bis*, p. 65-92, n. 4, p. 31-63, 1905.

des schistes métamorphisés (chloritoschistes, micaschistes, gneiss, etc.) qui affleurent sur de grandes étendues.

Silurien. — Le Silurien joue un grand rôle dans la constitution de l'Atlas, il est surtout formé de schistes avec quartzites auxquels il faudra peut-être joindre des calcaires à Orthocères, signalés par Brives. *Les schistes de Tislit* de Paul Lemoine, situés dans la région de Telouet, semblent également en faire partie.

On est frappé de la grande similitude lithologique de schistes ardoisiers, parfois charbonneux, associés à des quartzites blancs, rosés ou brunâtres qui affleurent dans la z ne aniale de la chaîne avec ceux que l'on a l'habitude de considérer en Algérie, dans les Zaccar de Miliana (Alger) et dans le massif des Trara (Oran), comme siluriens.

Ces schistes, désignés sous le nom de *schistes des Trara*, ressemblent pétrographiquement beaucoup aux schistes à Graptolithes de Sardaigne, mais mes recherches en Oranie, pas plus que celles de mes devanciers, n'ont permis d'y trouver la moindre trace d'organismes (1).

J'ai été plus heureux au Maroc, car si je n'ai rien trouvé à ces niveaux dans le Rif occidental, j'ai eu la bonne fortune de découvrir un riche gisement de Graptolithes, à une quarantaine de kilomètres au sud de Demnat, dans la partie centrale du Haut-Atlas, dans les Aït Mdioual.

Près du col de ce nom les schistes paléozoïques sont noirs, chargés de matière charbonneuse, entremêlés de petits lits de quartzites. Ils renferment de nombreuses empreintes d'Hydrozoaires dont j'ai pu recueillir très rapidement quelques échantillons, sur lesquels j'ai déterminé les espèces suivantes : *Monograptus runcinatus* Lapw., *Monograptus* cf. *priodon* Barr., *Monograptus* cf. *Salteri* Gein., *Diplograptus* sp., *Rastrites peregrinus* Barr. (2).

Tous ces organismes sont transformés en matière charbonneuse.

(1) Voir à ce sujet : L. Gentil. *Esquisse stratigraphique et pétrographique du bassin de la Tafna* (Alger, 1902), p. 74-76.

(2) L. Gentil. *Sur la présence des schistes à Graptolithes dans le Haut-Atlas marocain* (C. R. Ac. Sc. CXL, 1905, p. 1659-1660).

Il semble difficile de spécifier certaines formes à cause de leur mauvais état de conservation mais seule la coexistence des trois genres ci-dessus indiqués suffit à caractériser le *Gothlandien inférieur* (Landowery).

Ces organismes occupent une situation élevée dans le système des schistes charbonneux, qui apparaissent à la faveur d'anticlinaux aigus et surmontent, en concordance, des quartzites en bancs épais que l'on peut rapprocher de la formation, lithologiquement analogue, subordonnée aux schistes graptolithiques dans le bassin méditerranéen, notamment dans les Pyrénées. On peut donc les placer ces grès siliceux dans l'*Ordovicien*.

Le point fossilifère des Aït Mdioual est le troisième des gisements de Graptolithes jusqu'ici reconnus en Afrique. Le premier a été signalé par Munier-Chalmas sur des échantillons de schistes noirs rapportés du Tindesset par l'illustre explorateur F. Foureau. Depuis, G. B. M. Flamand a décrit un remarquable gisement de ces organismes à Haci el Kenig, à 400 kilomètres au nord-ouest du premier et appartenant, comme celui du Haut-Atlas, à la base du Gothlandien.

Je n'hésite pas, à la suite de ma trouvaille dans les Aït Mdioual, à placer dans le Silurien supérieur (Gothlandien) un grand nombre d'affleurements de schistes pétrographiquement semblables dans la haute chaîne, dans le Rif occidental, dans l'Algérie septentrionale ; et dans l'*Ordovicien* les quartzites et les schistes sous-jacents.

Les schistes et les quartzites du Silurien se montrent en de nombreux points du Haut-Atlas situés entre les Aït Mdioual et le Col des Bibaoun.

Devonien. — Von Fritsch a signalé dans l'Atlas des couches qu'il pense être dévoniennes, mais sans donner de preuves paléontologiques (1). Brives considère comme appartenant à cet étage des poudingues, des grès et des grauwackes ; il cite dans l'Ourika le *Spirifer cultrijugatus* Goldf., mais sa détermination

(1) Von Fritsch, mém. cité.

est un peu sujette à caution car l'unique exemplaire qu'il a recueilli est, dit-il, un peu écrasé (1).

Paul Lemoine rattache au Dévonien les mêmes formations ainsi que les calcaires à Polypiers de la Koudiat Ardouz, dans le Haouz de Marrakech.

J'ai observé sur plusieurs points de la chaîne, notamment sur son flanc méridional, dans la vallée de l'ouad Mentaga, des grès verdâtres, brunis par oxydation superficielle et parfois des grauwackes, entremêlés d'argiles schisteuses de même couleur.

Les seuls fossiles que j'y aie rencontrés sont des empreintes de Gastropodes et de Lamellibranches indéterminables. Mais il y a une telle analogie lithologique et stratigraphique avec les grès bruns dévoniens qui, datés par des fossiles, couvrent d'immenses surfaces dans le Sahara, que le doute semble impossible.

D'ailleurs mes recherches plus récentes m'ont montré l'existence du Dévonien, lithologiquement semblable, dans la *Meseta* marocaine où il renferme de riches faunes coblentziennes (2).

Le Dévonien se rencontre dans le Haut-Atlas occidental au-dessous du col des Bibaoun, dans la vallée de Mentaga et, dans l'est, dans la vallée supérieure de l'ouad Teçaout.

Grès de Tikirt. — Je placerai avec réserves, dans le même étage paléozoïque, une formation détritique puissante qui affleure sur de grandes surfaces dans la haute vallée du Draa, au sud de l'Atlas.

Cette formation, que je désignerai provisoirement sous le nom de grès de Tikirt, est formée de grès siliceux, durs, quartziteux, brunis par oxydation superficielle, en lits réguliers entremêlés d'argiles schisteuses de même couleur. Leur épaisseur est d'au moins 200 mètres. Ils débutent souvent par des poudingues, comme dans les Aït Tamassin.

Il est impossible de rien dire de positif sur l'âge de ces dépôts dans lesquels je n'ai pas trouvé la moindre trace de

(1) Brives. *Contribution à l'étude géologique de l'Atlas marocain*. Mém. cité.

(2) Louis Gentil, Rapport pour une mission scientifique au Maroc (1908) (*Nouv. arch. Miss. Scientif.*, t. XVII. Paris, Impr. Nat. 1909).



Fig. 168. — Haute vallée de l'Oued Teçaout
(Superposition du Permien au Carbonifère, massif volcanique du Djebel Anr'mer au dernier plan).



Extr. de Louis Gentil. *Missions au Maroc.* Masson et Cie éd.

Fig. 169. — Dykes volcaniques dans le massif du Siroua.

débris organisés ; je les rangerai provisoirement dans le Dévonien avec lequel ils offrent le plus d'affinité.

Leur étendue est considérable. Depuis Tikirt ils approchent du massif du Siroua et paraissent couvrir de grandes étendues dans l'Anti-Atlas. Ils offrent partout, sous un climat désertique, un sol aride parfois complètement dépourvu de toute trace de végétation.

Carbonifère. — Le botaniste Balansa a, en 1868, apporté la première preuve de l'existence du Carbonifère au Maroc. Les empreintes végétales des schistes de la vallée de R'er'aïa qu'il a recueillies ont donné plus tard, à Pomel, les indices d'une flore du Culm.

Les indications données par Brives sur les schistes et les calcaires cristallins avec traces fossilifères qu'il signale aux Ida ou Mahmoud, dans la vallée de l'Erdouz, etc., sont insuffisantes pour prouver leur âge carbonifère. De même Paul Lemoine rattache, sans preuves paléontologiques, les schistes de Moulaï Brachim et les schistes de Tioulou (Telouet) à cet étage paléozoïque. La question du Carbonifère de l'Atlas en était là lorsque j'ai entrepris mes recherches.

J'ai observé un *Dinantien* couvrant de vastes étendues dans l'est et j'ai pu confirmer, par la découverte d'une faune très intéressante, l'attribution au Culm des schistes de Balansa.

L'Atlas, au-dessus de la plaine des Haskoura, est constitué par des dépôts dinantiens puissants que j'ai traversés depuis le col de Tizi n Imoudras, au pied du djebel Anr'mer, jusqu'à la plaine. On observe là, de la base au sommet, la succession de grès micacés, de schistes avec lits de calcaires à entroques, de calcaires à entroques avec faune dinantienne, de schistes à silex noirs, pour se terminer par des calcaires gréseux jaunâtres à *Productus*. La puissance totale de cette formation est de plus de 450 mètres.

Les schistes et les calcaires à entroques, renferme, avec de nombreux articles d'Encrines, et de Tétracoralliaires, avec *Productus pustulosus* Phil., *Fenestella*, *Euomphalus*, etc.., caractérisant le Viséen.

Ces dépôts affleurent sur le revers méridional de la chaîne dans

les Aït Iguernan, les Aït Mer'ran, etc. Ils se poursuivent très loin vers l'est et je ne serais pas surpris qu'ils soient en continuité avec ceux de la région d'occupation française de Colomb-Béchar, ainsi que dans la partie septentrionale de la zone frontière, dans la vallée de l'ouad Isly où j'ai recueilli plus récemment une faune viséenne plus riche avec *Glyphioceras truncatum* Phil., *Glyphioceras* (*Goniatites*) *striatum* Sow., *Posidoniella vetusta* (Sow.) Koss., *Spirifer trigonalis* Mart., *Sp. striatus* Mart., *Athyris Roissyi* Ross., *Retzia ulothrix* K., *Productus pustulosus* Phil., *Pr. costatus* Sow., *Pr. corrigatus* N'Coy., nombreux Crinoïdes et Tétracoralliaires.

Les schistes de Moulaï Brahim apparaissent dans les avant-monts de la chaîne de l'Atlas, au bord de la plaine du Haouz. Ils forment un massif profondément entaillé par la vallée de l'ouad R'er'aïa et s'étendent au nord de la Zaouïa de Moulaï Brahim. La rivière traverse, dans des gorges aux parois abruptes des schistes argileux, noirs, ardoisiers, d'une puissance d'au moins 500 mètres.

J'ai trouvé à la partie tout à fait supérieure de ces schistes des empreintes de plantes malheureusement indéterminables. C'est sans doute à ce niveau que Balansa a recueilli les éléments d'une flore du Culm. Non-seulement les débris indéterminables de plantes que j'ai trouvés semblent le montrer, mais la découverte que j'ai faite d'une belle faune à un niveau stratigraphique moins élevé de ces schistes le confirme nettement.

J'ai trouvé, en effet, *Orthothetes crenistria* Phil. sp., *Chonetes papilionacea* Phil., *Spirifer* sp., *Fenestella* sp., articles d'Encrines, etc.

Je ne doute pas que les mêmes schistes carbonifères aient une grande extension dans le Haut-Atlas et qu'ils soient développés notamment dans les vallées de l'ouad Nfis, de l'ouad Ourika, dans la région du Glaoua.

Permien et Trias. — Von Fritsch a décrit, sous le nom de *Grès de Wansero*, des grès rouges qui affleurent dans les vallées de l'ouad R'er'aïa et de l'ouad Nfis.

Plus tard Ed. Suess, dans son admirable synthèse, *La Face de*

la Terre, pense que ces grès correspondent au Permien (1). Brives signale des schistes micacés et des porphyres permiens. Paul Lemoine classe dans le Permien des schistes micacés et poudingues avec intercalations de porphyres et de diorites.

Le Trias gypseux est signalé par Brives (2), il est également reconnu par Lemoine (3), par analogie avec le Trias lagunaire d'Algérie.

Le Permien et le Trias sont représentés, dans le Haut-Atlas occidental, par une succession très importante, continentale et lagunaire.

Cette formation débute généralement par un conglomérat, surmonté de grès argilo-siliceux et d'argiles gréseuses, parfois chargés de petites lamelles de mica blanc et complètement dépourvus de calcaire. Ces couches sont encore caractérisées par la présence constante de l'hématite qui leur donne une couleur rouge, parfois cramoisie.

Les poudingues indiquent un conglomérat de base ; les argiles gréseuses rouges ou bariolées de couleurs verte, lie-de-vin, sont parfois schisteuses.

Cette succession, d'origine vraisemblablement continentale, est inséparable des dépôts franchement lagunaires qui les surmontent et également formée de grès et d'argiles gréseuses bariolés mais où la présence du gypse et de sel gemme est constante. Ces couches salifères se montrent, vers l'est, entremêlées de calcaires magnésiens et de cargneules et rappellent alors fidèlement le Trias lagunaire de l'Algérie et de la Tunisie.

Toute la succession qui précède forme, en certains points, des accumulations de plusieurs centaines de mètres, malheureusement demeurées jusqu'ici à peu près complètement dépourvues de fossiles. Aucun débris organisé n'y a été signalé avant mes explorations, et je n'ai pas été beaucoup plus heureux que mes devanciers puisque mes trouvailles se bornent à des traces de végétaux dans les grès permiens. Ce sont de petits fragments de

(1) Ed. Suess. *La face de la Terre*. trad. franç. de Emm. de Margerie. I. p. 291.

(2) *Contribution à l'étude géologique de l'atlas marocain*, Mém. cité.

(3) *Mission dans le Maroc Occidental*. Mém. cité.

tiges et des aiguilles de *Conifères*, d'ailleurs indéterminables, que j'ai extraits des grès rouges du Col des Bibaoun.

Malgré cette pénurie de documents paléontologiques il est impossible de douter de l'âge permo-triasique de cet ensemble car il repose sur le Carbonifère fossilifère et il est recouvert par le Jurassique.

D'autre part, la présence d'importantes déjections volcaniques dans les couches rouges complète l'analogie de ce terrain avec les formations similaires de l'Algérie considérées comme permiennes.

On ne peut qu'être frappé du passage insensible des couches rouges aux dépôts franchement lagunaires qui doivent représenter, par analogie avec ce qui existe dans tout le reste de l'Afrique du Nord, des niveaux même élevés du Trias. Il en résulte que les conglomérats et grès ferrugineux correspondent très vraisemblablement au Permien et à la base du Trias, rappelant ainsi la formation comparable de la zone Nord-pyrénéenne que Léon Bertrand réunit sous le terme de *Permo-Trias*.

Ce terrain joue un rôle capital dans le massif ancien du Haut-Atlas par son grand développement et par l'épaisseur considérable de ses sédiments. Enfin sa couleur rouge, parfois cramoisie, le fait reconnaître facilement.

On peut dire qu'il existe un peu partout dans la vaste étendue de la chaîne que j'ai parcourue. Dans les Aït Mdioual et les Aït Iguernan, à l'est, il recouvre en discordance les schistes à Graptolithes et il est recouvert lui-même par des calcaires jurassiques.

Les poudingues et grès rouges, avec roches volcaniques, s'étalent jusqu'au-dessous du djebel Anr'mer, reposant sur les dépôts dinantiens du Tizi n Imoudras. Dans cette montagne les couches rouges n'ont pas moins de 400 mètres d'épaisseur ; elles se poursuivent jusqu'au voisinage du djebel Agourzga, dans les Aït Mer'ran.

Le Permien est probablement continu sur les crêtes de la chaîne jusqu'au Glaoua où il est très développé, surmontant les schistes de Tioulou, et surmonté lui-même de gypses salifères dans la vallée de Telouet, ainsi que l'indique la salure de l'asif Imar'ren.

Sur le flanc nord de la chaîne le Permien, avec roches volcaniques, est très développé dans les Rouchdama, les Ftouaka ; il semble surmonté par le Trias chez les Aït Mellah. Cet ensemble se trouve en continuité avec le Permo-Trias du Mesfioua.

Plus à l'ouest il forme le seuil qui sépare l'ouad Nfis de l'ouad R'er'aïa, là où ces deux rivières sont le plus rapprochées. Les dépôts supérieurs y sont exploités pour le sel qu'ils renferment. C'est dans cette région que von Fritsch a donné le nom de *grès de Wansero* aux couches rouges principalement permiennes.

Les vallées de l'ouad es Seratou et de l'ouad Aït Moussi montrent, à partir des abords de Tizi ou Machou, un grand développement des couches rouges permiennes qui sont particulièrement épaisses à ce col et à la montée du col des Bibaoun, au dessus de Nzala Argana.

Les poudingues sont développés en approchant d'Iferd, au-dessus duquel affleurent les schistes et les quartzites siluriens du col. C'est entre Iferd et Aglou que j'ai trouvé les débris de plantes permiennes. Enfin un lambeau important de Permien, avec roches volcaniques, affleure dans les Ida ou Tanan, dans la dépression d'Aneklout, tandis que le Trias lagunaire est particulièrement développé dans les Ida ou Ziki et dans la zone littorale, à Tagragra, dans les Ida ou Iceurn, etc..

Terrains jurassiques. — L'existence du Jurassique a été signalée pour la première fois dans le Sud-marocain, au djebel Hadid, par Paul Lemoine. Cette montagne, située à 25 kilomètres au nord de Mogador, a été visitée par de nombreux voyageurs.

Von Fritsch y a entrevu le Jurassique et le Crétacé, Thomson en fait du Crétacé.

Paul Lemoine a recueilli dans les marno-calcaires du djebel Hadid des Brachiopodes, des Pélecypodes et des Bélemnites, et il fait remarquer que l'étude des deux premiers groupes donne à cette faune un cachet jurassique (Bathonien-Oxfordien). Il donne une liste avec *Pecten subfibrosus* d'Orb., *Rhynchonella Orbignyana* Oppel., *Terebratula ventricosa* Hart.

Brives associe les calcaires du djebel Hadid à des couches à *Ostrea couloni* avec *Rhynchonelles* et soutient d'abord, malgré les

preuves paléontologiques apportées par Lemoine, que c'est bien du Crétacé inférieur. Récemment il a admis, en ce point, le Jurassique.

Mes recherches dans l'Atlas occidental m'ont permis, non seulement de confirmer l'attribution faite par Lemoine des calcaires du djebel Hadid au Jurassique, mais encore d'apporter plus de précision sur le niveau des Brachiopodes qu'il a étudié (1).

J'ai en effet découvert, en plusieurs points au sud de Mogador, des fossiles dans des marno-calcaires synchroniques des précédents et l'association aux mêmes Brachiopodes de *Perisphinctes Chavattensis* de Loriol, du Rauracien du Jura Vaudois, ne peut laisser subsister de doute et tranche définitivement la question.

J'ai reconnu le Jurassique à l'extrémité occidentale du Haut-Atlas et, dans l'est, au delà de l'ouad R'dat.

Dans la zone littorale les marno-calcaires du djebel Hadid affleurent en trois bandes distinctes aboutissant à la mer, au cap Tafetneh, au cap R'ir, et auprès d'Agadir n Ir'ir.

La bande du cap R'ir, que j'ai pu recouper en plusieurs points, est particulièrement intéressante. Le Jurassique forme le front du cap où l'on voit des calcaires gris, avec bancs réguliers alternant avec des marnes de même couleur. J'ai trouvé dans les marnes à une hauteur verticale d'une centaine de mètres, dans la série visible, le *Perisphinctes Chavattensis* de Loriol.

Plus à l'est, le djebel Tazenakht offre une belle coupe avec plus de 250 mètres d'épaisseur visibles de la même formation ; à la base de laquelle les lits calcaires alternent avec des marnes schisteuses colorées en rouge ou en vert.

Plus à l'est encore, dans la région élevée des Ida ou Tanan, le Jurassique affleure sur de vastes étendues jusque dans les Ida ou Ziki. Au bord de la dépression d'Aneklout les marno-calcaires reposent sur le Permien et montrent sur deux points des fossiles, surtout des Brachiopodes. J'ai recueilli au Tizi n Mikti :

Rhynchonella ampla H. Douv., *Rhynchonella trilobata* (Munster) Ziet., *Rhynchonella* sp. cf. *Rh. Amalthei* Quenst., *Terebratula subventricosa* d'Orb., *Pecten subfibrosus* d'Orb.

(1) Louis Gentil et Paul Lemoine. *Sur le Jurassique du Maroc occidental.* A. F. A. G. Congrès de Cherbourg, 1905, XXXIV, p. 331-340, pl. IV-V.



Fig. 170. — Les gour crétacés de Sidi Abd el-Moumen et la colline de Bou Zergoun.



Clichés *Annales de Géographie*

Fig. 171. — Arganiers dans la plaine des Houara.
(L'Atlas au dernier plan).

Au-dessus du village d'Aneklout un autre gisement renferme les espèces suivantes : *Rhynchonella* cf. *Fischeri* R., *Rhynchonella trilobata* (M.) Ziet., *Rhynchonella ampla* H. Douv., *Terebratula subventricosa* d'Orb., *Terebratula subsella* Leym.

Au sud de Demnat l'Atlas offre des arêtes calcaires, signalées par Thomson qui n'a donné aucune indication sur leur âge. Je n'ai malheureusement pas trouvé de fossiles sur ma route dans la traversée de la haute chaîne que j'ai effectuée entre cette ville et la plaine de Haskoura, mais j'ai constaté que ces dépôts calcaires et marneux reposaient, en discordance, sur les grès rouges permiens ou les gypses triasiques, dans la vallée de Demnat et dans les vallées plus méridionales, et qu'ils étaient recouverts en concordance par un système de grès et de lits de calcaires ou de marnes du Crétacé le plus inférieur.

Il ne semble pas douteux, en outre, que cette série secondaire, épaisse de plusieurs centaines de mètres, renferme plusieurs étages jurassiques. L'existence des niveaux les plus élevés de ces terrains semblent résulter du fait d'une sédimentation continue avec le Crétacé inférieur. Et je ne serais pas surpris qu'elle débute par la série liasique sous la forme de calcaires massifs comme dans la zone frontière algéro-marocaine. Mais ce n'est là qu'une hypothèse car je n'ai pas rapporté un seul fossile du Lias qui est à rechercher aussi bien dans cette partie de l'Atlas qu'à l'extrémité occidentale de la chaîne, dans la zone littorale.

Un fait semble néanmoins assez net, c'est que les formations jurassiques, d'abord néritiques, deviennent de plus en plus bathyales à mesure qu'on s'élève dans cette série secondaire.

Terrains crètacés. — L'existence du Crétacé dans le Maroc sud-occidental a été signalée pour la première fois en **1870** par Pomel, d'après des huîtres rapportées de la côte de Mogador.

Thomson a eu le grand mérite de montrer, au retour de sa célèbre mission, la grande extension des terrains secondaires dont il a donné la première carte géologique publiée sur le Maroc. Theobald Fischer et von Pfeil ont signalé d'intéressantes observations sur le Crétacé du versant septentrional de l'Atlas ou de la région qui s'étend au nord de cette chaîne. Brives a,

par trois notes successives parues dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, signalé un Berriasien à *Hoplites Boissieri*, un Néocomien caractérisé par *Ostrea Couloni*, un Gault à *Acanthoceras Milleti*. Au-dessus le Cénomanien transgressif renferme *Acanthoceras Mantelli* avec des huîtres, enfin il signale un Turonien par *Astarte Seguenzæ*. Mais il n'appuie pas ces déterminations de listes d'espèces et il constate, à diverses reprises, que ces terrains sont assez pauvres en fossiles.

Enfin Paul Lemoine confirmant certaines données acquises par ses devanciers définit avec précision deux horizons nouveaux, le Barrémien et l'Aptien.

Mes voyages au Sous et dans les Ida ou Tanan m'ont permis de constater l'existence d'une série complète du Crétacé dans la partie occidentale de la chaîne du Haut-Atlas. Comme le montre l'esquisse géologique qui accompagne ce travail les dépôts secondaires forment le revêtement de l'extrémité de la haute chaîne jusqu'à la côte atlantique. Les niveaux reconnus sont, le plus souvent, remarquables par la richesse de leur faune ; aussi ai-je pu, malgré les conditions très précaires de mes explorations, rapporter d'abondants matériaux qui ont permis de signaler bon nombre d'espèces caractérisant d'une façon définitive des niveaux remarquables du Crétacé inférieur et moyen (1).

Le premier étage est représenté par l'*Hauterivien* très développé. L'*Hauterivien inférieur*, en partie néritique, est caractérisé par de gros Brachiopodes et des Ammonites rappelant les formes de la région jurassienne et de la Crimée, notamment des *Leopoldia* :

Leopoldia Kiliani v. Kœn. sp.,
L. Inostranzewi Karak. sp.,
L. biassalensis Kar. sp.,
L. Douannensis Baumb.,
Hoplites Rollieri Baumb.,
H. (*Acanthodiscus*) gr. de *radiatus* Brug. sp.,
H. cf. *campylotoxus* Uhl.,
Parahoplites intermédiaires entre *Par.* (*Thurmannia*)

(1) Les déterminations paléontologiques des faunes marocaines du Crétacé inférieur et moyen, que j'ai rapportées, ont été faites au laboratoire de géologie de l'Université de Grenoble par mon éminent collègue, M. W. Kilian, avec le concours de M. Paul Reboul.

Thurmanni Pict. sp. et *Par. cruasensis* Torc. sp.,
Holcostephanus (*Astieria*) *Astieriana* d'Orb. sp.,
Duvalia dilatata, Blainv. sp.,
Nautilus neocomiensis d'Orb.,
Exogyra Couloni Defr. sp. (var. étroite),
Ostrea (*Alectryonia*) *rectangularis* Rœm.,
Cucullæa sp.,
Arca sp.,
Arca cf. *Robinaldina* d'Orb.,
Plicatula sp.,
Mytilus Couloni Pict.,
Rhynchonella multiformis Rœm. (in Pictet et de Loriol), en échantillons de grande taille.
Terebratula prælonga Sow. (= *acuta* Qu.) abondante, en gros exemplaires passant à *T. sella* Sow.,
T. (*Aulacothyris*) *collinaria* d'Orb. (in Piet. et de L.), forme géante;
T. Salevensis de Lor.,
T. Moutoniana d'Orb.,
E. Carteroni d'Orb. (typique).

L'Hauterivien supérieur (ou peut-être l'extrême base du Barrémien) renferme :

Crioceras nov. sp. du groupe de *Cr. Duvali* mais à costules très atténuées,
Desmoceras Neumayri Haug,
Desmoceras, grosse forme intermédiaire entre *D. Neumayri* H. et *D. cassidoides* Uhl.,
Lytoceras densifimbriatum Uhl.,
Nautilus pseudo elegans d'Orb., très commun.

Cette faune correspond très probablement à la zone à *Parahoplites angulicostatus* d'Orb. sp., telle qu'elle est développée près de Cobonne (Drôme).

Le *Barrémien* est extrêmement fossilifère et rappelle les gisements de Cobonne (Drôme) et de la Roumanie. On remarque cependant l'absence totale des *Holcodiscus* d'une part et, de l'autre, la prédominance des Criocères du groupe des *Cr. Barremense* Kil., *Cr. Rœmeri* N. et V. et *Cr. Raeveri* v. K., voisins à la fois des types du Hils et de ceux de la Haute-Provence.

La faune est plutôt celle du *Barrémien inférieur* que celle du Barrémien supérieur. Les espèces les plus remarquable sont :

Serpula sp.,
Phylloceras Tethys d'Orb. sp.,
Ph. infundibulum d'Orb. sp.,
Desmoceras difficile d'Orb. sp.,

très commun avec toutes ses variétés, passant à *D. Waageni* Sim. (typique),
Desmoceras Uhligi Haug.,
D. cassidoides Uhl.,
D. (*Cleoniceras*) *Suessi* Sim. (forme intermédiaire entre *D. cassidoides* U. et D. et *D. Uhligi* H.,
Pulchellia compressissima d'Orb. sp. (*in* Karsten),
Pulchellia Caicedi Karst. sp.,
P. Didayana d'Orb. sp.,
P. Dumasiana d'Orb. sp.,
Douvilleiceras Albrechti Austriae Uhl. var.,
Parahoplites sp. intermédiaire entre *P. angulicostatus* d'Orb. sp. et *P. cruasensis* d'Orb. sp.,
Crioceras barremense Kil.
Cr. du gr. de *Cr. Rœveri* v. K.,
Cr. Rœmeri N. et V.,
Cr. rude v. K.,
Cr. (*Ancyloceras*) *Hoheneggeri* Uhl. (*in* Haug, Puezalpe), très abondants en fragments de jeunes et d'adultes,
Cr. Binelli Ast. (jeune et adulte).
Cr. du gr. de *Cr.* (*Ancyloceras*) *crassum* v. K. sp.,
Cr. nodulosum v. K.,
Cr. fissicostatum v. K.,
Cr. (*Ancyloceras*) *Thiollerei* Ast. sp.,
Cr. (*Ancyloceras*) *van den Hecki* Ast. sp.,
Crioceras hammatoptychum Uhl.,
Cr. Emerici d'Orb.,
Cr. Cornuelianum d'Orb.,
Cr. aff. *trinodosum* d'Orb. sp.,
Cr. dissimile d'Orb. sp.,
Cr. du gr. de *Cr. Panescorsi* Ast. sp.,
Heteroceras cf. *Tardieni* Kil.,
H. Astierianum d'Orb.
Ancycloceras Fallauxi U.,
Nautilus pseudoelegans d'Orb.,
N. neocomiensis d'Orb.,
Solarium sp.,
Exogyra Couloni Defr. sp., var. large passant à *Ex. aquila* d'Orb. sp. (identique à une variété fréquente dans le Barrémien des Augustines près Brouzet (Gard),
Terebratula Moutoniana d'Orb.,
T. Russillensis de Lori.,
Rhynchonella multiformis Rœm. sp.

L'*Aptien* est représenté, à l'extrémité occidentale de l'Atlas marocain par des argiles et des grès renfermant des fossiles caractéristiques.

L'*Aptien inférieur* (Bedoulien) est surtout développé au voisinage du cap R'ir, sur le flanc septentrional de l'anticlinal de

marno-calcaires jurassiques qui aboutit à ce promontoire. J'ai recueilli là, près de l'embouchure et sur la rive gauche de l'Asif n Aït Ameur la petite faune renfermant :

Douvilleïceras Martini d'Orb. sp. (var.),
D. Cornuelianum d'Orb. sp.,
D. Stobieskii d'Orb. sp.,
Heteroceras sp.,
Plicatula placunea Lamk.,
Rhynchonella lata Sow.

L'*Aptien supérieur* (Gargasien) surmonte le Bedoulien dans les mêmes régions ; je l'ai trouvé fossilifère plus à l'est, à une trentaine de kilomètres de la côte, au pied sud-est du djebel Aouljdad. Il forme la partie supérieure d'une série puissante de marnes grises ou verdâtres, entremêlées de lits gréseux jaunâtres, représentant plusieurs horizons du Crétacé inférieur, notamment l'Hauterivien et le Barrémien précédemment cités.

La faune gargasienne est composée de fossiles pyriteux ; elle renferme parmi les espèces les plus caractéristiques :

Hibolites semicanaliculatus Blainv. mut. *major* Kilian (assez commun),
Phylloceras sp. du gr. de *Morelianus* d'Orb. sp.,
Ph. Carlavanti d'Orb. sp.,
Desmoceras Toucasi Jacob (moules pyriteux nombreux, intermédiaires entre *D. vocontium* Lory et Sayn, et *D. Toucasi* J. ; sur ces moules internes les bourrelets du test caractéristiques de *D. Toucasi* sont, comme il est naturel, très atténués) ;
Puzosia Angladei Sayn (assez fréquent, existe aussi dans le Gargasien des Basses-Alpes) ;
Lytoceras nov. sp. (abondants dans les marnes gargasiennes des Basses-Alpes),
L. numidicum (Coq.) Sayn (bel échantillon, existe aussi dans les marnes aptiennes de la Haute-Provence) ;
Lytoceras sp.,
Parahoplites gargasensis sp. (typique) ;
Par. crassicostatum d'Orb., var. (se retrouve à Gargas et à l'oued Cheniour) ;
Parahoplites nov. sp. (intermédiaire entre *Par. crassicostatum* d'Orb. sp., et *Par. tardefurcatus* d'Orb. sp., très abondante).
Parahoplites nov. sp.
Toxoceras Cornuelianum d'Orb. sp. (fragments) ;

Oppelia nisus d'Orb.,
Sonneratia cf. *raresulcata* Leym sp.,
Gastropodes (*Solarium*, *Aporrhais*, etc., en moules pyriteux) ;
Plicatula placunea Lamk.,
Pl. radiola Lamk (pyriteux) ;
Corbis sp.,
Cucullaria indét.,
Cardium sp.,
Venericardia neocomiensis d'Orb.,
Terebratula sella Sow. (assez commun) ;
Magelliana tamarindus d'Orb. sp. (fréquent en moules pyriteux et en échantillons pourvus de leur test) ;
Rhynchonella sp. (écrasée).

L'abondance des *Desmoceras*, des *Puzosia*, des *Lytoceras* et des *Phylloceras* associés aux *Parahoplites* éloigne un peu ce type faunique de Gargas, pour le rapprocher de certains gisements algériens comme celui de l'oued Cheniour décrit par J. Blayac.

Le *Gault* est largement représenté et parfois très riche en fossiles, offrant d'abord un niveau inférieur avec les espèces les plus caractéristiques du *niveau de Clansayes*, d'un âge intermédiaire entre l'Aptien supérieur et le Gault inférieur des auteurs. J'ai eu l'occasion de fouiller deux gisements de cette intéressante faune.

Le premier se rencontre dans un calcaire marneux, gris blanchâtre, surmontant immédiatement les argiles à faune gargasienne, sur une épaisseur de 20 à 30 mètres. Il m'a été possible de le poursuivre sur une longueur de 300 à 400 mètres dans un banc pétri d'Ammonites tout à fait remarquable par le nombre des individus accumulés. Les espèces y sont en outre assez variées :

Belemnites semicanaliculatus Blainv. mut. *major* Kil. abondant ;
Desmoceras sp. indét.,
Desm. Toucasi Jacob (échantillons semblables aux exemplaires de Clansayes (Drôme)
Desm. Akuschaense Anthula (formes semblables aux échantillons de Clansayes) ;
Douvilleiceras Bigoureti Seunes sp.,
Douvilleiceras sp.,
Douv. nodosocostatum d'Orb. sp. (un échantillon typique) ;
Parahoplites Nolani Seunes sp. (abondant, avec nombreuses variétés qui permet-

tront de donner une description plus complète qu'il n'a été fait jusqu'à ce jour ; espèce d'une foule de localités delphino-provençales) ;

Parahoplites sp., (nombreuses formes intermédiaires entre *P. Nolani*, *P. Bigoti* Seunes et *P. Grossouvrei* Jac.) ;

Par. Bigoti Seunes sp.

Par. aff. *multispinatus* Anthula ;

Par. n. sp. du gr. de *Par. Melletianus* d'Orb. ;

Par. Deshaysei Leym. sp. (échantillon identique à des individus jeunes de l'Aptien inférieur de l'Homme-d'armes, près Montélimar ; c'est la première fois que cette espèce est signalée dans la zone de Clansayes) ;

Plicatula radiola Lamk ;

Serpules ;

Rhynchonella Deluci Pict.

Terebratula sella Sow. (échantillon typique) ;

Terebr. Dutempleana d'Orb.

Cet ensemble faunique indique très nettement une association faunique semblable à celle de Clansayes ; outre la prédominance des mêmes espèces (*Parahoplites Nolani*, *Douvilleiceras Bigoureti*, surtout *Douv. nodosocostatum* d'Orb. sp. etc.) et les variétés de *Parahoplites* du groupe *Nolani-Bigoti*, la présence de quelques formes aptiennes avec des types albiens tels que *Desmoceras Akuschaense* et *Rhynchonella Deluci*, est éminemment caractéristique. Un autre gisement du même niveau, également riche, se trouve sur le flanc nord de la chaîne du Haut-Atlas, au fond de la grande plaine du Haouz de Marrakech.

Dans des marnes gréseuses foisonnent, sur la rive droite de l'ouad es Seratou, à l'entrée des gorges d'Imi n Tanout, les *Parahoplites* et *Plicatula radiola* Lamk.

On y trouve encore :

Lytoceras belliseptatum Anth. (fragments).

Parahoplites Uhligi Anth. et faunes voisines (extrêmement abondantes et de grande taille).

Par. du gr. de *Par. Aschiltaensis* Anth.

Par. aff. *Nolani* Seunes sp.

Parahoplites Treffryanus Kars. sp.,

Par. cf. *Milletianus* d'Orb. sp.

Parahoplites du gr. des var. grosses côtes de *Par. Milletianus* d'Orb. sp.

Parahoplites intermédiaire

entre *Par. Milletianus* d'Orb. sp., *Par. Melchioris* Anth. et *Par. Aschiltaensis* Anth.,
Douvilleiceras sp.,
Solarium sp.,
Bivalves divers (Cardium, Arca, Ostrea) et notamment *Plicatula radiola* Lamk., de grande taille et très abondante, montrant la disparition des côtes dans la portion palléale des grands échantillons.

Cet horizon d'Imi n Tanout, nettement caractérisé, rappelle en même temps que la faune de Clansayes celle décrite par Anthula dans le Caucase.

Le *Gault supérieur* est représenté par sa zone inférieure dans la vallée de l'ouad Tidzi, des Ida ou Guerd, non loin au sud de Mogador où l'on trouve des argiles et des grès jaunes renfermant des fossiles phosphatés caractéristiques de la zone à *Schloenbachia. Bouchardiana* Pict., de la Porte du Rhône avec

Schloenbachia inflata Sow. sp. très abondante et ses variétés passant à *Schl. Candolliana* Pict. sp.,
Schl. Bouchardiana Pict. sp. (typique),
Acanthoceras Brottianum d'Orb. sp.
Puzosia (Latidorsella) latidorsata d'Orb. sp.,
Puz. Mayoriana d'Orb sp.,
Desmoceras Beudanti d'Orb. sp.,
Anisoceras sp.,
Nautilus sp.,
Melania sp.,
Plicatula gurgitis Pict., et une faunule d'Astartes et de petits Gastropodes (1).

Enfin de nombreuses gryphées voisines de *Gr. conica* Sow. Ce niveau phosphaté est très nettement celui de Bellegarde (Ain), sous-zone inférieure du Gault supérieur dont M. Jacob a démontré l'autonomie et qui a son type dans l'Ain (Bellegarde) et la Haute-Savoie (Saxounet etc.).

Quoique les Céphalopodes dominent dans les faunes qui précèdent leur caractère n'est pas celui des dépôts purement vaseux de la province méditerranéenne. En effet, la présence des Brachiopodes de grande taille et de Pélécypodes (Ostracées,

(1) Ces espèces, comme les précédentes, ont été déterminées par M. W. Kilian.



Fig. 172. — Vue prise du col des Aït Mdioual
(Les schistes à graptolithes et les crêtes jurassiques).



Fig. 173. — Le col des Bibaoun dans les schistes et les quartzites siluriens.

Clichés *Annales de Géographie*

Plicatules, etc.) donne à ces associations un cachet néritique assez accentué. La rareté des Phylloceras, des Lytoceras, la prédominance dans l'Hauterivien d'Ammonites du type jurassien (*Leopoldia*), dans le Barrémien d'une série de *Crioceras* qui rappellent des formes répandues dans le Hanovre (*Cr. Rœveri*, v. K.); dans l'Albien inférieur de *Parahoplites* qui règnent exclusivement et l'association de ces espèces, notamment dans le Barrémien, avec des types nettement méditerranéens (*Desmoceras*, *Pulchellia*), donnent à ces faunes un type mixte très intéressant.

Les formations néocomiennes du Maroc appartiennent évidemment au bord méridional du géosynclinal méditerranéen et nous y voyons réapparaître les formes caractéristiques des régions marginales septentrionales de ce même géosynclinal (*formes eurythermes*, Haug), alors que dans les régions profondes régnaient exclusivement les formes appelées *sténothermes*, c'est-à-dire surtout des espèces peu ornées, appartenant aux *Desmocératidées*, aux *Phyllocératidées* et aux *Lytocératidées*.

Il y a identité remarquable de faciès entre l'Aptien supérieur et l'Albien inférieur de l'Atlas occidental avec les niveaux synchroniques de la contrée delphino-provençale (Diois, Barronies).

Le facies est en partie bathyal.

Il est intéressant de constater, en outre, que la faune de Clansayes possède dans la région delphino-provençale, ainsi que l'a montré M. Jacob, une extension beaucoup plus grande qu'on ne le soupçonnait, mais qu'elle se retrouve en Afrique avec les mêmes caractères et au même niveau.

J'ai réuni l'ensemble de tous ces dépôts crétacés sous une même teinte (Crétacé inférieur) qui couvre de grandes surfaces dans la région littorale à l'extrémité du Haut-Atlas.

Plus à l'est, surtout au nord de la chaîne, le Crétacé inférieur forme une bordure tout le long de la grande plaine du Haouz de Marrakech, jusqu'au delà de Demnat, on le rencontre en outre fréquemment sur le revers méridional de la haute chaîne, bordant les grandes plaines du Drâ et du Sous.

Mais de ce côté, il prend généralement un facies différent, très détritique, souvent lagunaire. Les fossiles y sont beaucoup plus

rares et les gisements qu'on y rencontre n'ont rien de comparable à la richesse parfois très grande des gîtes fossilifères si répandus dans la zone littorale.

Sur les dépôts du Crétacé inférieur s'étendent une série d'assises de marnes, de calcaires-marneux et de calcaires, qui embrassent vraisemblablement une succession continue du Crétacé depuis le Cénomanien jusqu'aux niveaux les plus élevés de la série secondaire.

Le *Cénomanien* se montre transgressif, en général reconnaissable à ses gros bancs calcaires et à ses marnes où abondent les Huîtres du *Rhotomagien*.

Ostrea scyphax Coq.,
Ostrea cameleo Coq.,
Ostrea conica d'Orb.,
Ostrea haliotidea d'Orb., accompagnée d'autres Lamellibranches.
Lima indét.,
Janira (probablement *J. æquicostata* Lamk.);
Plicatula cf. *spinosa* Mant.,
et de Gastropodes du genre *Pleurotamaria*,
de Brachiopodes : *Terebratula* sp.

C'est dans les mêmes calcaires que Brives a signalé plus au nord, au pied du djebel Hadid, *Acanthoceras Milleti* Sow.

Ces dépôts semblent couvrir d'immenses surfaces de la zone littorale, touchant à la côte dans la région d'Agadir, reposant sur les dépôts du Crétacé inférieur sur lesquels ils sont transgressifs à l'est des Ida ou Tanan, des Ida ou Guelloul, dans les Nknafa, etc.

Au nord et au sud de la haute chaîne le Cénomanien renferme souvent des lits gypseux qui trahissent une origine en partie lagunaire.

Le *Turonien* semble bien représenté par des calcaires marneux néritiques renfermant des fossiles à test fréquemment silicifié, des Lamellibranches et des Gastropodes dans lesquels Brives a signalé *Astarte Seguenzæ* Th. et Pers. Ces calcaires affleurent dans la vallée de l'ouad Igrounzar (O. Kseb).

Mais si le Turonien existe dans cette partie septentrionale du Haut-Atlas il est surmonté de couches plus récentes et il semble bien qu'il y ait eu sédimentation continue jusqu'à l'Eocène inférieur inclusivement.

Il est impossible de confirmer cette succession continue par des déterminations paléontologiques en l'état actuel de nos connaissances mais j'ai trouvé, dans les assises élevées, des calcaires à *Baculites* avec *Cardites*, *Astartes*, dont le test silicifié peut se dégager aisément par une attaque aux acides.

C'est vraisemblablement au même niveau que Paul Lemoine a recueilli *Lucina subsnumismali* d'Orb., *Cardita Beaumonti*, *Venus Renodieri* Locard, *Cytherea cf. nitidula* Lamk in Opp.

Ces assises appartiennent au Crétacé le plus élevé.

Le *Sénonien*, non encore déterminé sur le flanc nord du Haut-Atlas est, par contre, démontré par la présence de *Ostrea vesicularis*, *Ostrea Nicaisei* Coq., *Ostrea proboscidea* d'Arch. accompagné de *Cardium* du gr. de *hillanum* Sow. et du gr. de *productum* Sow., à l'extrémité occidentale de la chaîne dans la région d'Agadir. J'ai en effet recueilli ces fossiles dans des grès friables de couleur crème, qui s'étalent notamment dans la vallée de l'Asif Asersif, sur la rive gauche de l'asif Tamerakht, assez loin d'Agadir.

Terrains tertiaires. — Les terrains tertiaires ne jouent qu'un rôle peu important dans la stratigraphie du Haut-Atlas occidental.

Brives a signalé *Nummulites Biarritzensis* d'Archiac dans des calcaires et marnes bleues à silex noirs qui se trouvent sur divers points au nord de la chaîne, et qu'il rapporte à l'Eocène inférieur (Suessonien). Bien que *N. Biarritzensis* appartienne en réalité à l'Eocène moyen (Lutétien) je ne doute pas que le Tertiaire inférieur existe au nord du Haut-Atlas puisque mon confrère y a trouvé des Nummulites, mais ces dépôts méritent une détermination paléontologique plus précise.

J'ai de mon côté observé en quelques points, notamment sur la rive droite de l'Ouad Igrounzar, des marnes et calcaires blanc et silex, qui se trouvant au-dessus des calcaires à *Baculites*, semblent bien appartenir à un niveau inférieur de l'Eocène, mais je n'y ai pas trouvé de fossiles. C'est probablement dans ces dépôts que mon confrère a découvert des Nummulites et des Gastropodes du genre *Thersitea*.

Le *Néogène* est représenté d'abord par des grès calcaires,

molassiques dans lesquels se trouvent de grandes huîtres du type *Ostrea crassissima* et qui se rencontrent entre Mogador et Agadir à des altitudes dépassant 300 mètres. Ces dépôts appartiennent au *deuxième étage méditerranéen* (Helvétien-Tortonien).

Le *Pliocène* est plus marqué, bien défini par l'abondance en certains points d'un petit Oursin, le *Rotuloidea fimbriata* Ether., avec *Ostrea edulis* et *Pectinidés* qui caractérisent le *Plaisancien* de la côte occidentale marocaine. Ce terrain est formé de grès calcarifères, parfois molassiques qui s'étalent tout le long de la côte jusqu'à Agadir formant en certains points des terrasses à l'altitude élevée d'environ 200 mètres.

Au-dessous, à des cotes variant entre 100 mètres et le niveau de la mer, se dressent étagées d'anciennes plages, parfois coquillières, qui marquent différents niveaux *pléistocènes* et ne sauraient être, comme on l'a fait, attribuées au Miocène.

ROCHES ÉRUPTIVES ET MÉTAMORPHIQUES

Des roches cristallines, massives ou schisteuses, forment dans la partie axiale du Haut-Atlas des affleurements très étendus. Elles ont été signalées, les roches granitiques notamment, par tous les voyageurs qui m'ont devancé, Hooker, Thomson, Brives.

La région cristalline embrasse les djebel Bou Ourioul et Tidili, ainsi que tout le flanc méridional de l'Atlas entre l'Asif Imar'ren et Laoulouz, dans la vallée de l'ouad Sous.

Le soubassement des volcans que nous étudierons un peu plus loin est également cristallin.

On y rencontre des roches granitiques, parmi lesquelles j'ai recueilli : *granite à biotite*, *granite à amphibole*, *tonalite*, très étendus dans la vallée de l'ouad Tifnout (Sous supérieur) et dans les Aït Tameldou ; des *granulites à tourmaline*, *microgranulites*, des *serpentines*.

Parmi les roches métamorphiques les micaschistes, les chlorisoschistes, les schistes amphiboliques semblent dominer.

Il est impossible de rien dire sur l'âge de ces roches parce que le métamorphisme est intense et que les observations sur

la région sont tout à fait insuffisantes. Le Silurien, tout au moins, a été touché, ainsi qu'il semble résulter de ce que j'ai vu ailleurs.

Sur le flanc nord de la chaîne, dans les Mzouda, les petits cours d'eau qui descendent de l'Atlas roulent, notamment dans l'ouad Aït Bourd, avec de beaux *granites à biotite et oligoclase*, de belles roches de contact, des *cornéennes*, des *schistes micacés*, des *schistes à andalousite*, provenant du massif silurien situé un peu en aval.

Des *granites à amphibole*, des *diorites*, des *granulites à microcline*, des *granulites à tourmaline*, des roches de contact (*schistes micacés noduleux*) se rencontrent également, à l'état de cailloux roulés, dans la vallée de l'ouad Nfis sur le flanc septentrional du Haut-Atlas, dans l'ouad Talekjount et dans l'ouad Mentaga, sur son revers sud, indiquant d'importants gisements de ces roches cristallines dans les régions élevées de la chaîne.

Volcans permiens et triasiques. — A l'époque de la formation des grès rouges permo-triasiques le Sud-marocain a été le théâtre d'éruptions volcaniques formidables dont la chaîne de l'Atlas a conservé des vertiges parfois très importants.

C'est par des centaines de mètres que j'ai pu apprécier en certains endroits l'épaisseur des coulées et des tufs accumulés en plusieurs points de la chaîne. Sur le revers méridional du djebel Tamjout et du djebel Likoumt, j'estime à plus de **1500** mètres la puissance de ces déjections éruptives.

Thomson signale ces roches le plus souvent comme des filons de basaltes ; c'est à elles qu'il attribue l'aspect de murailles crénelées de certaines crêtes et il insiste avec raison sur leur fendillement par la gelée dans les régions élevées de la chaîne. Il ne donne aucune indication sur leur âge.

Brives signale des roches éruptives en relation avec les dépôts permiens. Des amas de porphyres pétrosiliceux dans des schistes violacés de cet âge se montrent, d'après cet auteur, au pied du djebel Ouirzan et cette montagne serait formée d'une énorme masse de microgranulite. De même l'Erdouz et l'Ogdimt sont formés de schistes violacés avec porphyres pétrosiliceux et une

diorite (1). Des porphyres à grands cristaux avec des diorites se rencontrent ailleurs.

Les déjections des volcans permiens ou triasiques que j'ai observées forment une série de roches microlitiques ou ophitiques variées, à orthose, ou, le plus souvent, à feldspaths plagioclases, acides ou basiques, quelquefois avec olivine mais appartiennent à des types pétrographiques très différents de ceux cités par A. Brives.

Ces roches sont malheureusement assez altérées, toujours envahies par la chlorite, la calcite ; les feldspaths sont en général très décomposés, la matière vitreuse secondairement cristallisée, de sorte que leur détermination est toujours difficile.

Les principaux types que je puis signaler sont :

Un *orthophyre* (*trachyte*) dont les silicates ferrugineux du premier temps sont complètement décomposés et dont la pâte renferme une multitude de microlites d'orthose et d'anorthose et d'un silicate indéterminable. La composition chimique de cette roche implique un *magma alcalino-syénitique*, micro-potassique, méga-alumineux, magnésien-ferreux et micro-calcique.

Cette roche forme une coulée au col de Tizi n Tar'rat. Ailleurs, sur le versant méridional de l'Atlas, dans la vallée de l'oued Tifnout, ce sont des orthophyres analogues passant à des *albitophyres*, avec grands cristaux brisés ou corrodés d'albite et d'orthose, d'abondants microlites d'albite et de fer oxydulé.

Ou bien encore des *albitophyres francs* à phénocristaux d'albite et d'oligoclase-albite, des microlites d'albite et de magnétite.

A ces coulées correspondent des roches filoniennes de composition analogue.

J'ai rencontré également, traversant le socle cristallin de ces volcans, des filons d'une roche un peu moins acide correspondant à de vraies *porphyrites à labrador* montrant au microscope du pyroxène ouralitisé avec tendance à la structure ophitique dans la pâte, de grands cristaux de labrador et, au second temps, des microlites d'une andésine acide.

La composition chimique de cette roche filonienne indique un

(1) Contribution à l'étude géologique. Atlas marocain, *loc. cit.*, p. 387.

magma alcalino-granitique, méso-potassique, méga-alumineux, magnésien-ferreux, méso-calcique.

Il est remarquable de constater que ces filons sont souvent formés par de vraies *diabases ophitiques* à pyroxène non ouralitisé.

Il y a aussi tous les passages entre ces diabases franches et les porphyrites et l'on rencontre fréquemment de la diabase-porphyrite, au sens que lui a donné Rosenbusch.

Des *andésites* vraies accompagnent les types précédents dans la même région et certains types pétrographiques semblent appartenir à des *mélaphyres*, mais la décomposition des silicates ferrugineux ou magnésien est telle qu'il est difficile de l'affirmer.

Plus à l'est, au delà de Telouet, les déjections permo-triasiques semblent moins acides. Ce sont des *porphyrites* acide ou basique, des *andésites* ou des *labradorites augitiques* passant quelquefois, par leur structure, à des *diabases ophitiques*. Ce dernier type pétographique se retrouve plus spécialement dans les filons. L'un de ces derniers, dans la vallée supérieure de l'ouad Teçaout, montre de grands cristaux d'augite ou de diallage englobant des cristaux de labrador aplatis sur g^1. L'analyse en bloc implique un *magma granito-dioritique*, méga-potassique, méso-alumineux, magnésien et méso-calcique.

Il résulte de cet aperçu très sommaire de la composition des roches volcaniques permo-triasiques que j'ai recueillies qu'elles appartiennent à des types feldspathiques variés microlitiques ou ophitiques mais à l'exclusion complète des roches quartzifères, microgranulites et porphyres pétrosiliceux, ou des roches dioritiques signalées par M. Brives dans ces volcans anciens.

Mes récoltes ont porté sur la vaste étendue d'une centaine de kilomètres, entre la vallée de l'oued R'er'aïa et la région des sources de l'oued Teçaout et Tahtia. J'ai retrouvé également les mêmes types pétrographiques à l'extrémité occidentale de la chaîne dans les Ida ou Tanan, notamment dans la dépression d'Aneklout.

Les déjections volcaniques du Permo-Trias s'étendent à tout l'Atlas occidental.

A l'est, dans les Aït Iguernan, elles forment tout le revers

méridional de la chaîne, depuis Tagoulast jusqu'aux abords de la plaine de Haskoura. Les ramifications du réseau hydrographique de l'oued Teçaout sont fréquemment encaissées dans ces roches verdâtres qui montrent des à-pics imposants.

Les coulées et les tufs porphyritiques sont nettement intercalés dans les grès rouges du système permo-triasique. On constate fréquemment encore des lentilles des mêmes couches rouges enclavées dans les roches d'origine ignée.

La coupe du djebel Anr'mer, qui s'élève imposant au-dessus du col du Tizi n Imoudras, est des plus importantes à ce sujet car cette montagne atteint près de 4.000 mètres. Je n'ai pas pu en faire l'ascension à cause de l'insécurité du pays, mais j'ai contourné sur un périmètre de plus de 180° le djebel Anr'mer. J'ai ainsi pu constater que le Dinantien fossilifère est recouvert en discordance par la succession suivante : Poudingues permiens, grès et argiles gréseuses rouges, avec roches volcaniques intercalées puis l'abrupt de la montagne est formé des mêmes laves et tufs porphyritiques sur une épaisseur de plus de 400 mètres.

Les produits volcaniques se poursuivent, avec les grès rouges auxquels ils sont associés, dans les régions élevées de l'Atlas depuis le djebel Anr'mer jusqu'à la vallée de Telouet. On les voit affleurer sur le flanc méridional de l'Adr'ar n Iri, sur une épaisseur de 200 à 300 mètres.

Sur le revers septentrional ces roches forment des bancs puissants dans les Rouchdama et les Ftouaka, depuis la vallée de l'oued R'dat jusqu'au delà de Demnat. Elles avaient été déjà signalées de ce côté, par Thomson. Je les ai vues plus à loisir et constaté qu'elles affleurent sur les deux flancs d'un pli sensiblement est-ouest du Permo-trias, pli complètement éventré par une dépression longitudinale. La coupure de l'oued Teçaout et Tahtia, près de la Zaouïa ben Daoud, montre de superbes falaises basaltiques avec de beaux prismes de retrait.

Dans l'ouest, les crêtes des djebel Likoumt, Toubkal et Tamjout, sont couronnées par les déjections des volcans permo-triasiques. L'épaisseur des laves et des tufs accumulés est, de côté, de plus de 1.500 mètres.

On les voit reposer sur le socle granitique et cristallophyllien de la pénéplaine primaire.

On voit encore, sur le flanc méridional de la chaîne, de nombreux filons de laves d'orthophyres, de porphyrites qui, le plus souvent diabasiques, traversent le soubassement pour se mettre en continuité avec les coulées subaériennes de ce grand volcan. Il n'est pas douteux qu'on soit là en présence des canaux, des cheminées comblés par le magma.

L'étude de l'ensemble de tous ces matériaux m'a indiqué la grande parenté pétrographique des laves épanchées sur des filons de demi-profondeur du flanc sud de la haute chaîne. Si l'on remarque, d'autre part, que ces filons se montrent de plus en plus serrés au pied des djebel Likoumt et Toubkal on peut admettre que, de ces côtés, existaient des centres d'émission importants correspondant aux épaisseurs les plus grandes des déjections de ces volcans subaériens.

L'étendue couverte par les volcans du Permo-Trias est considérable, d'après ce que nous venons de voir. Elle embrasse tout le Haut-Atlas occidental depuis au moins les Aït Iguernan jusqu'à la côte actuelle, puisque j'en ai retrouvé des vestiges notables dans les Ida ou Tanan.

Vers le nord de la chaîne on ne sait rien de la limite de ces éruptions anciennes mais il est indiscutable qu'elles s'étendaient à la plus grande partie de la *Meseta* marocaine où j'en ai observé des traces importantes et semblent embrasser toute la vaste pénéplaine formée par le démantèlement de la chaîne hercynienne.

Volcan du Siroua. — Le djebel Siroua forme un massif imposant situé au sud du Haut-Atlas et séparant les deux importantes vallées de l'ouad Sous et de l'ouad Draa. Il se trouve à la liaison de la haute chaîne avec l'Anti-Atlas. Ce massif, dont les sommets peuvent atteindre des altitudes de 3.300 mètres, a été contourné à grande distance en 1862 par Rohlfs, en 1882 par le vicomte de Foucauld et c'est en 1871 que le voyageur anglais Hooker vit de très loin, du sommet élevé du djebel Tiza, la chaîne à laquelle il a donné le nom d'Anti-Atlas et, dans l'est, le Siroua. Von Fritsch (1872) aperçut du Tizi n

Tar'rat « une haute crête montagneuse couverte de neige » ; mais c'est de Foucauld qui, ayant vu le djebel Siroua à des distances de 60 à 100 kilomètres, a donné sur cette montagne les renseignements les plus intéressants et l'a désigné sous son vrai nom.

L'importance géographique du Siroua ne peut échapper. Il constitue un nœud orographique de premier ordre, et par son altitude élevée au-dessus des plaines du Draa et du Sous, et par sa situation à la jonction du Haut-Atlas et de l'Anti-Atlas.

D'autre part sa position était mal déterminée, aussi à bien des points de vue l'exploration de ce massif s'imposait-elle. J'ai eu la bonne fortune, par suite de circonstances que j'ai contées dans mon récit de voyage, de le traverser dans toute sa largeur, en passant du bassin hydrographique de l'oued Draa dans celui de l'oued Sous, par le col du Tizi n Ougdour situé non loin du culminant du Siroua, dont l'altitude atteint environ 3.300 mètres.

Non seulement j'ai pu ainsi apporter quelque connaissance sur cette partie du Maroc demeurée jusqu'alors encore vierge des investigations de l'Européen, mais j'ai pu révéler la constitution géologique du massif du Siroua qui, avec sa situation orographique, en fait l'un des points géographiques les plus remarquables du Continent africain.

Le djebel Siroua, en effet, forme un vaste volcan sur l'âge duquel je ne saurais rien préciser à cause de l'absence de terrains tertiaires à son contact mais que je considérerais volontiers comme récent à cause de sa forme et de son état de conservation.

Sur la pénéplaine des Aït Khzama s'étalent, sur une vaste circonférence d'au moins 20 kilomètres de rayon, d'épaisses coulées de laves entremêlées de lits importants de tufs de projections, le tout traversé par des filons, des dykes représentant parfois les culots déchaussés d'anciens cratères.

Les déjections du Siroua se succèdent sur une puissance totale de plus de 1.000 mètres et appartiennent à des types pétrographiques qui peuvent se grouper en deux séries : l'une trachytique, l'autre phonolitique.

Les types trachytiques sont assez variés. Le plus fréquent d'entre eux est un *trachyte à biotite* rappelant, par son aspect, les trachytes du Puy de Sancy, dans le massif du Mont-Dore. Il montre au microscope, des phénocristaux d'*apatite* et de *sphène*, rarement de *zircon*, de la *magnétite*, de la *biotite* en voie de résorption, de la *sanidine* ; la pâte est constituée par une association de microlithes, de *magnétite* et de *sanidine* englobés dans un peu de matière amorphe. J'ai recueilli, en outre, un *trachyte à biotite et augite*, un *trachyte augitique à biotite et pyroxène*, un *trachyte à biotite et haüyne*, enfin un trachyte essentiellement feldspathique sans éléments ferrugineux.

Il convient encore, parmi toutes ces roches caractérisées par leurs silicates ferrugineux ou par la présence de l'haüyne, de séparer toutes celles qui renferment, à côté de la sanidine, un feldspath triclinique représenté par de l'*anorthose*, plus rarement par de l'*oligoclase* ou par ces deux feldspaths réunis.

Enfin, à côté de ces roches trachytiques franchement cristallines, je puis citer de belles *obsidiennes* à phénocristaux de *sanidine*, de *biotite*, d'*augite*, dont le verre brun montre de belles cassures perlitiques ; enfin je signalerai des *brèches trachytiques*, des *tufs* résultant de l'agglomération de cendres très vitreuses, etc..

L'analyse chimique du trachyte à biotite indique, par le calcul des paramètres magnétiques suivant la méthode de M. Michel Lévy, que l'on a affaire à un *magma syénitique*, méso-potassique, méga-alumineux, ferromagnésien et microcalcique.

Le type phonolitique est uniquement constitué par une roche très compacte, foncée, offrant des phénocristaux ne dépassant guère 1 à 2 mm., dans une pâte abondante. Au microscope on observe, au premier temps de consolidation de rares baguettes d'*apatite*, de grands cristaux d'*haüyne*, de la *sanidine* maclée (loi de Carlsbad), enfin de grands cristaux assez rares d'*ægyrine et d'augite ægyrinique*. La pâte du second temps renferme les mêmes éléments minéralogiques accompagnés de *néphéline* et d'une quantité variable, mais relativement faible, de matière vitreuse.

Les pyroxènes ont leurs bords déchiquetés et, à l'état microlitique, ils forment souvent une auréole autour de l'haüyne et de la sanidine en grands cristaux. La structure est entrecroisée dans le cas des échantillons compacts, tandis qu'elle offre une fluidalité très marquée dans les types fissiles, rappelant les plus beaux phonolites connus.

L'haüyne et la néphéline, qui abondent dans la pâte, sont disséminées ou groupées autour des phénocristaux de pyroxène.

L'analyse chimique du *phonolite à haüyne et ægyrine* que j'ai recueilli auprès du puits d'Anou n Daousdern, situé au pied d'un remarquable *piton phonolitique*, correspond à un *magma éléolitique*, méso-potassique, méga-alumineux, magnésien-ferreux et micro-calcique.

Ainsi la composition chimique des deux types extrêmes de la série que j'ai soumis à l'analyse montre que la région volcanique du Siroua forme une *province pétrographique caractérisée par des roches riches en alcalis.*

On est frappé, d'après ce qui précède, des analogies de ce vaste édifice volcanique avec le grand volcan du Cantal qui s'élève au-dessus du Plateau Central de la France. Si le volcan du Siroua rappelle par ses dimensions et par ses cimes élevées couvertes de neige le grand volcan sicilien, l'Etna, il offre plus de rapprochement au point de vue de la nature de ses déjections, de son état de conservation, et aussi, vraisemblablement de son âge géologique, avec celui du Cantal. Comme le volcan de la Haute Auvergne il est formé de laves acides, mais généralement un peu plus acides encore que les andésites qui forment la plus grande partie des coulées du Puy Mary, du Puy Chavaroche, etc. ; par contre il a ses pitons phonolitiques comparables au Puy de Grioux. Comme le volcan cantalien il est entamé par de profondes vallées qui témoignent d'une érosion intense et font remonter les éruptions qui l'ont édifié à des époques antéhistoriques probablement néogènes.

Enfin il est remarquable de constater que le volcan du Siroua repose, comme son congénère auvergnat, sur un socle granitique et cristallophyllien, appartenant à la pénéplaine des Aït Khzama, et dont la formation est en tous points comparable à celle du

soubassement des volcans d'Auvergne, le Plateau Central de la France.

CARTOGRAPHIE GÉOLOGIQUE

La carte jointe à cet exposé stratigraphique et pétrographique sur le Haut-Atlas occidental, a été dressée d'après mes levés, et complétée d'après les documents publiés par mes devanciers.

Je ne pouvais songer, durant le court espace de temps que j'ai pu consacrer à mes recherches dans l'Atlas, à faire une carte complète de l'immense étendue de terrain que j'avais embrassée. J'ai dû me borner à repérer sur mes cheminements, aussi exactement que possible, les contours géologiques que j'ai recoupés, en les accompagnant de croquis me permettant d'étendre le plus loin possible, à droite et à gauche de ma route, les affleurements des différents terrains.

Bien que mes itinéraires ne soient certainement pas définitifs je pense que mes relevés géologiques seront toujours utilisables, au fur et à mesure des perfectionnements apportés à la carte du pays, même lorsqu'une triangulation sérieuse y aura été faite. Il suffira, en effet, de brider mes itinéraires par un nombre suffisant de positions rigoureusement déterminées pour mettre définitivement en place mes contours géologiques.

J'ai complété mes données avec les esquisses géologiques publiées par mes devanciers, Thomson, Brives et Paul Lemoine, et j'ai apporté des changements à ces essais notamment à la première carte de Brives. J'ai respecté rigoureusement les tracés de mon confrère dans les régions de l'Atlas qu'il a vues et que je n'ai pas traversées, mais j'ai cru devoir, dans ces régions, compléter ou modifier ses tracés lorsque sa carte n'était pas conforme à son texte.

J'ai mis également à profit les données publiées par d'éminents explorateurs comme de Foucauld, Thomson, de Segonzac ; enfin, je n'ai jamais négligé, en traversant le thalweg des cours d'eau descendus de la haute chaîne, de recueillir toutes les roches ou cailloux roulés dans ce thalweg. Et cette méthode, si mauvaise qu'elle puisse paraître, m'a donné quelques précieux

résultats ; car si les roches sédimentaires roulées peuvent prêter à de graves confusions au point de vue cartographique, dans une contrée où les mêmes faciès se retrouvent fréquemment à divers niveaux, par contre les roches éruptives et métamorphiques que j'ai ramassées ne laissent parfois aucun doute possible sur la position approximative de leur gisement, à cause de leur localisation assez fréquente dans les parties les plus élevées de la chaîne.

Il subsiste encore dans le Haut-Atlas occidental que j'ai parcouru certaines régions dont il est impossible de donner une carte géologique même esquissée ; mais ces lacunes sont presque toutes reléguées dans le massif ancien et je les ai représentées par la teinte « Paléozoïque indéterminée ».

TECTONIQUE

Les premières indications sur la tectonique du Haut-Atlas ont été données par la mission anglaise de Hooker, Ball et Maw. Ce dernier, le géologue de la mission, a figuré une coupe qui, partant des Djebilet, traverse la plaine du Haouz et remonte jusqu'à la crête au Tizi n Tar'rat. Il montre que les calcaires et les marnes crétacés ou tertiaires de la plaine forment des *gour*.

Les observations de J. Thomson sont, au point de vue de la structure de l'Atlas, du plus grand intérêt. Le premier il signale dans les Djebilet et dans les premiers contreforts de l'Atlas des schistes relevés verticalement et plissés avec une direction N. N. E. (chaîne hercynienne) ; puis il donne une série de six coupes transversales de la chaîne, entre le méridien de Demnat et celui de Maroussa, susceptibles d'établir la plus grande confusion au point de vue stratigraphique mais donnant par contre une première idée approximative de l'allure des couches. C'est ainsi qu'elles montrent le contact fréquent par faille du Crétacé et du Paléozoïque sur le versant nord ; Thomson insiste même sur ce côté de la structure du Haut-Atlas.

D'après Blanckenhorn et Oskar Lenz les plissements de l'Atlas marocain ont vraisemblablement débuté dès le Paléozoïque et

étaient achevés, dans leurs principaux traits, à l'époque tertiaire.

Theobald Fischer confirme la présence de plis primaires à direction N. N. E. signalés par Thomson dans ce qu'il appelle le *vorland* du Haut-Atlas.

A. Brives signale d'abord dans le Haut-Atlas le prolongement des plis hercyniens constatés plus au nord par Thomson et Fischer, mais il nie l'existence de tout autre système de plissement ; puis il admet la présence de quatre plis anticlinaux peu aigus, rigoureusement parallèles dans la zone littorale crétacée et il donne une orientation W. E. ou N. E. aux mêmes plis sur le flanc nord de la chaîne.

Les voyages accomplis simultanément dans la haute chaîne par Paul Lemoine et moi apportaient cette notion nouvelle qu'aux plis hercyniens se superposaient d'autres systèmes de plis d'âge tertiaire.

Paul Lemoine ne pense pas que le Paléozoïque ait participé à des mouvements récents et il émet l'hypothèse que le premier gradin de l'Atlas correspond à un pli couché.

Peu après, Brives insiste sur le rôle des failles signalées par Thomson qu'il attribue, pour la plupart des points observés, à des effondrements locaux résultant de la dissolution des gypses triasiques, mais ne semble pas avoir connaissance des observations de son devancier ; il admet cette fois des plis tertiaires à peine accusés dans l'Atlas proprement dit et, sans avoir parcouru le flanc sud de la chaîne, il conclut que « l'Atlas occidental est un horst qui a résisté aux plissements alpins et le résultat de cette résistance a été la transformation en failles, au contact de ce massif, des plis crétacés ou tertiaires qui se rencontrent dans l'aile orientale ».

Dans un travail plus récent le même auteur confirme cette conclusion.

1° Mouvements primaires. — Les mouvements les plus anciens nettement constatés dans l'Atlas datent, ainsi que nous allons nous en rendre compte, du Carbonifère supérieur.

Je me suis efforcé dans les différentes traversées de la chaîne que j'ai effectuées, de voir, s'il n'existerait pas des traces de

plissements antédévoniens et, à ce point de vue, je me suis attaché à observer la superposition du Silurien et du Dévonien.

Malheureusement le contact de ces deux étages est souvent anormal, mais j'ai été frappé de ce fait que les quartzites ordoviciens et les schistes à Graptolithes paraissent plus tourmentés que les dépôts du Dévonien et du Dinantien, que le Silurien et le Dévonien affectaient parfois à très peu de distance, comme au col des Bibaoun et sur le revers sud de la haute chaîne, des directions de plissement différentes.

L'existence d'une *chaîne calédonienne* séparant ces deux étages serait corroborée par la présence, signalée par Brives, à la base des grauwackes à *Spirifier cultrijugatus* de Sidi Fers, et dans l'ouad Ourika, de poudingues qui sembleraient marquer par un *conglomérat de base*, une transgression et une discordance angulaire du Dévonien sur le Silurien.

Mais ces données sont encore trop incertaines pour qu'on puisse affirmer le mouvement antédévonien ayant donné lieu à la formation de cette chaîne primaire.

S'il peut être prématuré de parler de chaîne calédonienne dans l'Atlas il est, par contre, de toute évidence qu'une *chaîne hercynienne* y a laissé des traces manifestes.

A l'est du col des Bibaoun et jusqu'au delà de Telouet les preuves sont nombreuses de la formation d'une ancienne chaîne paléozoïque. Le Silurien, le Dévonien et le Carbonifère inférieur (Dinantien) ont visiblement pris part à un important mouvement orogénique.

Le Silurien se montre partout fortement plissé, en couches redressées jusqu'à la verticale, souvent même déversées, laissant percer à travers les schistes à Graptolithes, en arêtes rocheuses, les quartzites de l'Ordovicien sous-jacent.

Les couches dévoniennes sont également plissées partout où je les ai rencontrées et elles offrent fréquemment, avec le Dinantien qui les surmonte, la même allure que le Silurien.

Ces plissements qui se rencontrent partout où affleurent les terrains primaires du massif ancien de la chaîne s'observent avec plus de netteté encore à l'est du col du Glaoui là où le Paléozoïque a été recouvert par le Jurassique.

La traversée que j'ai effectuée entre Demnat et la plaine de Haskoura a été fort intéressante à ce point de vue parce qu'elle m'a permis de constater très nettement la *superposition discordante des dépôts arénacés du Permien sur le Dinantien fossilifère.*

Cette discordance se montre fréquemment entre les dernières crêtes de la chaîne et la plaine, notamment dans les Aït Iguernan. On voit le Permien débuter par un conglomérat de base qui repose sur les tranches des calcaires redressés datés par *Productus pustulosus* Phil. *Fenestella*, *Euomphalus*, de nombreux articles d'Encrines et des Tétracoralliaires du Viséen.

Dans l'ouest, les schistes de Moulaï Brahim, caractérisés par la faune à *Chonetes papilionacea* Phil., *Orthothetes crenistria* Phil. sp., *Fenestella*, etc., sont également recouverts en discordance par le Permien qui débute également, dans la vallée de l'ouad R'er'aïa par un poudingue de base.

Il est remarquable en outre, de constater que des dépôts permo-triasiques n'ont pas été ou ont été intéressés seulement par les dernières manifestations orogéniques de la chaîne hercynienne.

Les principaux mouvements de cette chaîne primaire sont donc compris entre la fin du Dinantien et un niveau du Permo-Trias qui ne pourra être précisé que par des découvertes paléontologiques ultérieures.

De toute façon, il est permis de conclure que la chaîne armoricaine-varisque du Maroc méridional est contemporaine de la chaîne carbonifère de l'Europe centrale et occidentale.

Dans la partie occidentale du Haut-Atlas, les plis carbonifères affectent généralement la direction N. N. E. signalée par Thomson, par Brives puis par Paul Lemoine et moi dans la haute chaîne. Mais cette direction de plissement est loin d'avoir l'uniformité que lui a attribuée Brives. C'est ainsi que dans le voisinage du col des Bibaoun ils se redressent vers le nord et même le nord-ouest. Ces plis affectent néanmoins, dans leur ensemble, une direction varisque comme dans le vorland de l'Atlas.

A l'est du col du Glaoui ils prennent une direction armori-

caine très marquée et les mesures que j'ai faites entre Demnat et la plaine de Haskoura, notamment chez les Aït Mdioual, s'accordent à donner à la chaîne carbonifère de cette partie de l'Atlas une direction voisine du N. W.-S. E.

Dans une région intermédiaire, dans les Aït Zaïneb, un peu à l'ouest de Tikirt, les plis primaires ont une direction voisine de la méridienne, de sorte que les différentes branches de la chaîne hercynienne semblent bien converger vers *un point de rebroussement occupant approximativement la région inexplorée du djebel Bou Ourioul et du djebel Tidili*, situés à l'ouest de Telouet.

Quoique non explorée, cette région semble très métamorphisée à en juger par les nombreux cailloux roulés descendus des hauteurs dans toutes les vallées des deux flancs de la chaîne et que je me suis attaché à étudier ; de plus, le prolongement méridional de cette partie de l'Atlas, dans les Aït Tamassin, les Aït Touaïa, etc., est complètement métamorphique. Aussi ne peut-on s'empêcher de rapprocher ce métamorphisme intense du fait de la convergence des plis de la chaîne armoricaine-varisque.

Il semble bien qu'on ait là un point faible de l'écorce terrestre, qui l'est demeuré encore plus tard ainsi qu'il semble résulter des manifestations volcaniques très importantes à l'époque du Permien et du Trias puis, à l'époque tertiaire, l'édification du grand *volcan du Siroua* semble également en relation avec la convergence des plis hercyniens du djebel Bou Ourioul ainsi que nous le verrons plus loin.

Enfin il me paraît intéressant de faire remarquer que les plis de la chaîne hercynienne sont, en général, *déversés vers le sud*, c'est-à-dire vers le sud-est de la branche varisque et vers le sud-ouest sur la branche armoricaine de la chaîne carbonifère.

Ce déversement s'observe nettement surtout sur le flanc méridional du Haut-Atlas, entre le col des Bibaoun et El Had Mneïzla ; puis au sud du Tizi n Test, enfin dans les Aït Amelli, situés au sud du col des Aït Mdioual.

Après la surrection de la chaîne hercynienne les érosions, déjà commencées dès le début de sa formation, ont peu à peu

abaissé ses lignes de crêtes, aboutissant ainsi à la formation d'une *pénéplaine qui s'étendait à d'immenses surfaces, couvrant l'emplacement actuel du Haut-Atlas occidental et, au nord, toute la Meseta marocaine.*

L'érosion a ainsi nivelé la chaîne ancienne, laissant une surface à peu près unie, de laquelle émergeaient seulement des roches particulièrement dures comme certains quartzites du Silurien. Cette pénéplaine a subi de profondes transformations géologiques ou morphologiques dans la région axiale du Haut-Atlas mais elle apparaît parfaitement conservée au sud de l'Atlas.

Le plateau des Aït Khzama, la plaine des Aït Tamassin, la région des Aït Marli et des Aït Abdallah, dont l'altitude moyenne oscille aux environs de 2.000 mètres, en font partie. A l'ouest elles se poursuivent par les déjections de l'imposant volcan tertiaire du djebel Siroua, tandis qu'au nord elle disparaît sous les laves et tufs de volcans, datant de la fin des Temps primaires, ou du début du Secondaire, du Permo-Trias.

Dans le nord de l'Atlas la pénéplaine primaire se poursuit dans toute la *Meseta marocaine* dont elle constitue la caractéristique géomorphogénique. Elle apparaît dans la région du *sokhrat* des Oulad Saïd, de Ben Sliman, ou dans les Mdakra, (Chaouïa), se poursuivant encore à travers le pays des Zaër jusqu'au pied du Moyen-Atlas et des dernières ondulations du Rif. Ailleurs elle est recouverte par un *régime tabulaire du Crétacé*, comme dans le Haouz de Marrakech ou la *Meseta marocaine*, ou bien dans la région littorale, par le Tertiaire néogène.

Les dépôts du Permien, essentiellement détritiques, parfois torrentiels, ont été formés sous un climat tropical, avec les matériaux provenant du démantèlement de la chaîne hercynienne ; tandis que les mouvements orogéniques qui l'ont fait surgir se faisaient encore très légèrement sentir.

Cela résulte de mes observations dans le Haut-Atlas, où le Permien, discordant sur le Dinantien fossilifère, n'a visiblement pas pris part aux mêmes mouvements tandis qu'il a été souvent affecté par des plis beaucoup plus récents, d'âge tertiaire, que nous examinerons un peu plus loin.

Il est, en effet, impossible d'admettre, avec Brives, — qui a figuré le Permien ainsi que tous les autres étages paléozoïques de la haute chaîne, en bandes parallèles d'une régularité quelque peu schématique, — que les dépôts rouges de la fin du Primaire aient ainsi été plissés en même temps que le Carbonifère : la discordance angulaire très marquée et constante du Permien sur le Dinantien est en contradiction formelle avec cette observation.

Ce qui peut donner un semblant de véracité à cette assertion de mon confrère d'Alger, c'est que les dépôts arénacés de la base du Permo-Trias ont, en certains cas, comblé des dépressions synclinales de la chaîne hercynienne ou des vallées postdinantiennes dont le creusement avait été dirigé, en certains points, par la tectonique de cette chaîne ancienne ; et les couches se trouvent ainsi *en apparence* alignées suivant les plis carbonifères.

Mais si l'observation de ces phénomènes est un peu délicate dans la haute chaîne, elle est par contre plus nette dans la *Meseta* marocaine dont l'histoire ne peut être séparée de celle de l'Atlas occidental en ce qui concerne la phase paléozoïque qui nous occupe en ce moment.

Dans la vallée de l'Oum er Rbëa, notamment aux environs de Mechrat ech Chaïr, on voit les couches rouges du Permo-Trias très faiblement ondulées, contrastant ainsi avec l'allure très mouvementée des terrains sous-jacents ayant pris part aux grands plissements de la chaîne carbonifère. De plus j'ai montré que les grès rouges à quartz pyramidés très vraisemblablement triasiques supérieurs, surmontés au contraire d'un Rhétien fossilifère, sont à peu près horizontaux (1). Ceci implique que la pénéplaine de la *Meseta* marocaine, et par suite celle du Haut-Atlas occidental qui se trouve sur son prolongement, était formée avant la fin du Trias. Il est assez vraisemblable qu'elle l'était même avant le début des Temps secondaires.

2° **Mouvements secondaires**. — Il semble tout à fait prématuré de parler de mouvements secondaires, en l'état actuel

(1) Louis Gentil. *Rapport sur une mission scientifique au Maroc en 1908* (Nouv. arch. Miss. Scientif., t. XVIII, 1907, p. 43-47).

des observations dans le Haut-Atlas marocain. Cependant quelques faits appellent déjà à ce point de vue l'attention.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'esquisse géologique qui accompagne ce travail on est frappé de l'absence complète du Jurassique entre l'ouad Aït Moussi et l'ouad R'dat, soit sur une étendue de plus de 120 kilomètres. On ne peut évidemment pas affirmer que quelques lambeaux de ces dépôts secondaires ne soient, dans cet intervalle, échelonnés sur les flancs ou sur les crêtes de la chaîne, par suite de l'absence de bonnes cartes et de l'insuffisance des levés géologiques ; mais toujours est-il que le Jurassique a presque complètement disparu dans cette partie de la chaîne avant les dépôts crétacés. Or, partout où j'ai rencontré le Jurassique aussi bien dans l'est, au delà du col de Telouet, que dans la zone littorale à l'extrémité occidentale de la chaîne, ces terrains secondaires offrent les mêmes faciès.

Il en résulte que les formations jurassiques ont recouvert tout l'Atlas occidental et que la disposition de ces dépôts ne peut s'expliquer que par une exondation de la partie correspondante de la chaîne.

Ce qui donne corps à cette hypothèse d'un mouvement jurassique c'est le faciès lagunaire ou littoral du Crétacé inférieur sur les deux flancs de la chaîne ; tandis qu'il est néritique, parfois même bathyal, à son extrémité occidentale, dans les Ida ou Tanan.

La transgression du Cénomanien se fait sentir partout, et cet étage se montre encore lagunaire en quelques points sur le flanc septentrional du Haut-Atlas.

3° **Mouvements tertiaires.** — Aux plis hercyniens se superposent manifestement dans toute la longueur de l'Atlas des plis tertiaires, parfois très accentués, et qui montrent leur plus grande intensité dans la partie de la chaîne située à l'est de l'ouad R'dat ; ils n'en sont pas moins visibles entre cette région du Glaoua et la côte atlantique. Enfin les mouvements tertiaires ont eu leur répercussion au nord et au sud de la chaîne.

Si l'on parcourt la haute chaîne de l'est vers l'ouest, on constate d'abord une série d'anticlinaux et de synclinaux bien marqués dans le Jurassique.

Une coupe relevée entre Demnat et la plaine de Haskoura, suivant une direction à peu près méridienne, montre successivement :

1° *L'anticlinal de Demnat* dont la voûte jurassique et crétacée est éventrée depuis Demnat jusqu'au delà de l'ouad R'dat vers l'ouest, pour laisser apparaître les grès permo-triasiques avec intercalations de roches volcaniques. On constate que ces couches rouges ont à peu près la même direction de plissement que le Secondaire qui les recouvre. Le flanc septentrional de ce pli est beaucoup plus redressé que le flanc méridional.

2° *L'anticlinal d'Ir'il Ançor*, séparé du premier par le plateau synclinal d'Itiri et qui montre le Jurassique recouvert par le Crétacé inférieur. La vallée d'Ir'il Ançor montre, suivant l'axe de ce pli, le Permien avec roches volcaniques.

3° *Anticlinal de Tirili*. La vallée de l'ouad Tirili met à nu les schistes siluriens et les poudingues et grès permiens dans le noyau d'un pli à flancs jurassiques. Il m'a semblé que le Permo-trias n'avait pas été affecté par un plissement autre que celui tracé dans le Jurassique, tandis que les schistes à Graptolithes ont une direction très différente. Le flanc septentrional de ce pli est plus redressé que son flanc méridional et il est séparé de l'anticlinal d'Ir'il Ançor par un pli-faille qui laisse percer les marnes bariolées et le gypse salifère du Trias lagunaire.

4° *Zone anticlinale des Aït Mdioual*. Au delà de l'ouad Tirili et jusqu'à la dernière crête de l'Atlas dominant la plaine de Haskoura, le Jurassique forme un vaste bombemant anticlinal dont le flanc septentrional se montre à la sortie des gorges de la vallée supérieure de l'ouad Tirili, flanc très redressé, déversé et séparé par un pli-faille de l'anticlinal de Tirili. Cette zone anticlinale montre plusieurs plis du Jurassique.

Un caractère commun à tous les plis parallèles à la direction générale de l'Atlas que nous venons de passer en revue, c'est le redressement de leur flanc septentrional par rapport au flanc opposé et une *imbrication* de ces plis témoignant d'une poussée générale vers le nord, à l'époque tertiaire.

Entre le col de Telouet et le col de Bibaoun les terrains pri-

maires sont exclusivement développés dans les parties élevées de la chaine, ainsi que l'indique la carte géologique qui accompagne ce travail, et ce fait n'avait pas manqué de frapper un observateur aussi sagace que J. Thomson. Au contraire, cette région, la plus saillante du Haut-Atlas, est entourée de tous côtés par les terrains secondaires ; elle constitue donc une sorte de *massif central* qui partage à la fois les caractères statigraphique et tectonique des terrains paléozoïques que j'ai exposés précédemment. Mais ces terrains portent également l'empreinte des mouvements tertiaires, qui ont pu modifier la direction générale varisque des plis hercyniens.

Si l'on porte plus particulièrement son attention sur l'allure des grès rouges du Permien et du Trias, en effet, on est frappé de les voir affecter des directions qui croisent nettement celle des plis franchement carbonifères. C'est ainsi que dans la vallée du Goundafi les couches rouges sont bien, comme l'a indiqué Thomson, relevées à nouveau au sud sur les dépôts plus anciens.

Dans la vallée de l'ouad R'er'aïa le Permo-Trias est plissé suivant une direction N. E. E.-S. S. W., c'est-à-dire parallèlement à la direction générale de la chaîne ; de même, sur la bordure occidentale du *massif central de l'Atlas*, ces couches rouges portent la trace de plis semblant E.-W., qui paraissent se continuer sous la couverture épaisse des terrains crétacés dans la zone littorale.

En somme, le Permo-Trias se comporte, dans le massif central paléozoïque, comme dans l'est où nous l'avons trouvé affecté par les plissements tertiaires, au même titre que les dépôts jurassiques ; seule l'intensité du phénomène de plissement diffère.

L'extrémité occidentale de l'Atlas montre une série de plissements tertiaires qui ont fait surgir le Jurassique et parfois le Permo-Trias à travers les terrains crétacés. Parmi ces plis, les uns appartiennent au Haut-Atlas, les autres font partie du régime tabulaire du Crétacé et de l'Eocène, du nord de la chaîne.

Les premiers descendent des hauteurs de l'Atlas pour aboutir, le premier au cap R'ir, le second aux abords d'Agadir n Ir'ir.

Anticlinal du cap R'ir. — Cet anticlinal est très marqué dans

les marno-calcaires à *Perisphinctes Charattensis*. Il montre des flancs monoclinaux séparés par une partie à peu près horizontale qui forme le sommet du pli. Les dépôts crétacés s'étendent au nord et au sud, laissant apparaître le Jurassique sur une surface de plus en plus grande à mesure qu'on s'écarte de la côte ; tandis que l'extrémité occidentale du pli aboutit au Ras Aferni ou cap R'ir. Ce pli forme la chaîne d'Azour au delà de laquelle le djebel Taznakht, puis le djebel Agourga, le djebel Tougrou, etc. surgissent. La dépression d'Aneklout montre, suivant l'axe du pli, les grès rouges permo-triasiques avec roches volcaniques, affectés par le même mouvement.

Le flanc septentrional de cet anticlinal, qui est dirigé sensiblement est-ouest, est très redressé ou même *déversé* vers le nord.

L'anticlinal d'Agadir n Ir'ir, situé plus au sud, se présente dans les mêmes conditions, mais les marno-calcaires du Jurassique, qui émergent dans la haute vallée de l'Asif Tamerakht et au djebel Legouz, n'arrivent pas jusqu'à la côte et s'enfoncent sous les dépôts crétacés (cénomaniens) à quelques kilomètres à l'est d'Agadir. Sa direction paraît être sensiblement N. E. E.-S. W. W.

Il est important de remarquer que les plis du cap R'ir et d'Agadir montrent un abaissement de plus de 2.000 mètres d'axe, très accentué depuis les hauteurs des Ida ou Ziki ; on les voit s'enfoncer sous les eaux de l'Océan.

Ces deux plis forment le prolongement de la chaîne du Haut-Atlas, qui doit être considéré comme s'enfonçant sous l'Atlantique, entre le cap R'ir et la plaine du Sous.

Entre eux s'étale un vaste synclinal peu profond où se montrent développés les dépôts crétacés, depuis l'Hauterivien jusqu'au Sénonien inclusivement.

Le trait dominant de la tectonique de la région située immédiatement au nord de la haute chaîne est la disposition fréquente, en couches à peu près horizontales, du Crétacé et du Tertiaire inférieurs. Cette disposition s'observe surtout dans la partie la plus occidentale de la grande plaine de Haouz de Marrakech, donnant à cette partie du Maroc les caractères d'un *pays d'architecture tabulaire*.



Fig. 174. — Vallée carbonifère de Tamezerit et le Djebel Anr'mer.



Clichés *Annales de Géographie*

Fig. 175. — Plaine et gour crétacés des Aït Zaïneb.
(Haute Vallée du Drâ).

Cette disposition horizontale du Crétacé, remarquée par Hooker, puis par Thomson, a été confirmée par Brives puis par Paul Lemoine et moi.

Les couches crétacées parfois les plus élevées (*calcaires à Baculites*), peuvent être surmontées de l'Eocène inférieur dont l'ensemble est représenté par des bancs calcaires recouverts par des dépôts pléistocènes peu épais ou affleurant sur de grandes surfaces. Elles constituent aussi des terrasses isolées par l'érosion en forme de *gour* (*gara* au singulier), sortes de tables limitées par des escarpements brusques. Ces *gour* sont fréquents dans la plaine de Sidi Abd el Moumen, ils forment également le djebel Tilda, la *garat* Roqiat, l'Ang el djemel, etc. ; mais la région tabulaire n'a pas partout cette régularité, elle est traversée par quelques plis.

L'*anticlinal de Bou Zergoun* émerge brusquement de la plaine et forme la petite chaîne que j'ai désignée sous le nom de collines de Bou Zergoun.

Les calcaires crétacés qui affleurent dans la plaine se relèvent à 45° pour reprendre, au sommet du pli, une position quasi-horizontale et retomber en reprenant par flexure l'horizontalité de l'autre côté de la chaîne.

Cet anticlinal dont la direction est sensiblement N. E., S. W. semble se terminer par un plongement périphérique des couches au N. E. et se relier, au sud-ouest, au plateau tabulaire des Ida ou Talelt.

Un pli vraisemblablement analogue de structure semble exister dans les Oulad bes Sebah, et former l'*anticlinal du Mr'amer*.

Ces deux plis sont accompagnés d'un certain nombre de *brachyanticlinaux* très courts et peu saillants, ailleurs dans la région crétacée.

Dans la zone littorale il convient de rapprocher de ces accidents l'*anticlinal de Tagragra* dont les flancs sont crétacés (Cénomanien, etc.) et qui laisse apparaître, suivant son axe grâce à l'érosion de l'oued Tagragra, les marnes bariolées avec diabase ophitique, du Trias.

Plus au sud apparaît l'*anticlinal de Ras Tafetneh*, lequel fait surgir les marno-calcaires jurassiques du djebel Amsiten à tra-

vers les dépôts du Crétacé inférieur. Ce pli prend naissance chez les Imgrad pour se diriger sensiblement est-ouest vers le cap Tafetneh. Il montre en son centre le Trias salifère des Ida ou Iceurn. Il offre la même structure que celui de Bou Zergoun, son flanc septentrional est très redressé et même déversé. Le sommet du pli forme le plateau de Taguent.

Enfin dans le nord-ouest de la région tabulaire qui nous occupe le djebel Hadid et le djebel Kourat forment un *brachy-anticlinal* analogue à ceux que nous venons d'examiner.

Brives le considère comme formé par des couches *Ostrea Couloni* tandis que Paul Lemoine admet, avec raison, l'âge jurassique des calcaires qui forment la crête de la montagne.

Si l'on recoupe transversalement le djebel Hadid on voit les calcaires former un anticlinal dirigé sensiblement N. N. E., S. S. W., dont le flanc occidental est, ainsi que l'a indiqué Brives, redressé jusqu'à la verticale et *déversé* vers le nord-ouest. L'axe du pli, qui se termine au sud-ouest du djebel Hadid et au nord-est du djebel Kourat par un plongement périphérique de ses couches sous le Crétacé, est occupé par des grès rouges et par le Trias salifère avec roches diabasiques. A l'est, on voit les couches jurassiques de l'anticlinal, surmontées du Crétacé inférieur et moyen, se relier par *flexure* aux couches tabulaires des Oulad bes Sebah.

L'architecture que nous venons de décrire dans le nord de l'Atlas est accompagnée des fractures, si familières à tous les pays d'architecture tabulaire.

Thomson a été très frappé de l'existence sur le flanc septentrional de l'Atlas, de fractures généralement dirigées parallèlement à la direction de la chaîne. Il les figure dans ses coupes qui apportent ainsi une donnée très intéressante sur la structure du Haut-Atlas. Il fait buter par faille, dans les premiers contreforts de la chaîne, les calcaires et les grès secondaires (crétacés) contre les terrains primaires (schistes, grauwackes, etc.) qu'il considère comme métamorphiques. Il attribue, notamment, une grande importance à la faille de Maroussa et d'Imi n Tella. Au sud de la chaîne il indique une autre grande faille dans la haute vallée de l'ouad Agoundis.

Brives a d'abord négligé le rôle de ces fractures dans ses premières coupes et sa carte du Crétacé du Maroc occidental ; il corrige cette omission dans le travail suivant et attribue une importance primordiale à la faille de Maroussa.

J'ai été frappé en janvier 1905 de l'existence de ces grandes fractures et en témoignait dans mes lettres à mon éminent maître M. E. Haug. Non seulement j'ai reconnu les fractures du flanc septentrional de la chaîne mais j'ai observé sur le versant dominant la plaine du Sous de non moins importantes cassures.

Les premiers contreforts de l'Atlas, en bordure de la grande plaine du Haouz, sont formés par les terrains crétacés qui forment une bande à peu près continue, d'une quinzaine de kilomètres de largeur d'une altitude comprise entre 1.200 à 2.000 mètres.

La différence de niveau des terrains secondaires par rapport à la plaine se produit, soit par *pli monoclinal* (*flexure*), par suite d'une descente sans rupture des régions affaissées, soit par faille. Le premier cas est le plus fréquent.

Les couches crétacées sont partout fortement relevées au bord de la plaine puis elles prennent une position voisine de l'horizontale en se dirigeant vers l'axe de la chaîne. D'autres dénivellations peuvent se produire avant d'arriver aux terrains paléozoïques et toujours le contact avec ces terrains anciens du *massif central du Haut-Atlas* se fait par faille. Celle-ci, sorte de faille-limite, joue le principal rôle ; c'est la faille de Maroussa, de Thomson. Elle recoupe l'ouad R'er'aïa et l'ouad R'dat et semble, dans l'est, se poursuivre par le pli-faille qui limite au sud l'anticlinal de Tirili.

La dénivellation de cette grande cassure doit être considérable car on aperçoit de loin un escarpement abrupt de plusieurs centaines de mètres de hauteur, et formant, dans les Aït Iren, les contreforts du djebel Likoumt. Je ne serais par surpris que cette haute muraille représente la lèvre méridionale de la grande faille de Maroussa.

Le flanc méridional de la chaîne offre une structure analogue. Le Crétacé y forme une bordure dominant la plaine de Sous et qui s'élève au-dessus de cette plaine par une *flexure* de ces ter-

rains secondaires. Sur la rive gauche de l'ouad Talekjount, ce terrain montre une succession de plis imbriqués *déversés vers le nord*. Le Crétacé vient encore buter par faille contre le massif ancien et cette grande cassure semble se poursuivre dans l'est, par la haute vallée de l'ouad Agoundis, se prolongeant ainsi par celle signalée par Thomson. Au-dessous du djebel Likoumt elle produit une dénivellation d'un millier de mètres de la pénéplaine des Aït Khzama.

Cette fracture se poursuit peut-être jusqu'à la région de Telouet ; mais de ce côté il paraît plus vraisemblable que le Crétacé repose, par transgression, sur le Paléozoïque pour s'incliner vers les plaines du Draa où il prend, comme dans le Haouz, une position horizontale.

Le même *régime tabulaire* s'y rencontre, avec ses *gour* caractéristiques, et paraît s'étendre à d'immenses étendues vers les régions sahariennes et le Tafilelt. Il est même assez probable le djebel Sar'ro, qui était considéré comme le prolongement de l'Anti-Atlas vers l'est, appartienne à ce régime tabulaire du Crétacé et ne constitue pas une chaîne mais un plateau ou une série de plateaux.

Il est possible de dégager des faits qui précèdent, quelques conclusions d'ensemble.

La formation de la pénéplaine, commencée à la fin du Carbonifère dès la surrection de la chaîne hercynienne, a été suivie du morcellement de cette chaîne concomitant des éruptions volcaniques importantes, trachytiques, andésitiques ou basaltiques qui, commencées durant le Permien ont pu se prolonger à l'époque triasique ; tandis que toute la région située au nord demeurait intacte et était émergée dès la fin du Rhétien pour former la *Meseta* marocaine.

L'emplacement actuel du Haut-Atlas était envahi par les mers jurassiques dont les dépôts, d'abord néritiques, accusent une formation bathyale bien avant la fin de période.

A ce moment, soit par un mouvement tout au début du Crétacé, soit par un gauchissement des dépôts jurassiques, ceux-ci ont été émergés et complètement arasés sur l'espace compris entre le col des Bibaoun et le col de Telouet. Et cet ilôt émergé

que j'appellerai le *Massif central de l'Atlas* a été entouré, au moins sur trois faces, par les mers du Crétacé inférieur qui ont laissé sur la plus grande partie de son pourtour des dépôts arénacés, parfois littoraux et souvent lagunaires. Il faut se porter à l'extrémité occidentale ou dans le nord-ouest de la chaîne pour rencontrer les formations néritiques, riches en Mollusques et en Echinides, qui montrent des tendances bathyales en certains points, notamment à l'époque aptienne. Il semble bien que les riches faunes du Crétacé inférieur, que j'ai recueillies dans ces régions et dont l'étude a été très savamment faite par M. W. Kilian, correspondent au bord sud du géosynclinal qui contournait, à l'ouest, la *Meseta* marocaine pour se relier avec le géosynclinal dinarique dont les traces (Cénomanien, Sénonien), sont indiscutables dans la région de Tanger où elles établissent la liaison avec les dépôts similaires du Tell algérien.

La transgression cénomanienne a recouvert la première ébauche de l'Atlas, tandis qu'à partir du Turonien les mers crétacées sont en régression.

La direction des plis tertiaires a été préparée par le morcellement de la chaîne hercynienne qui avait ainsi déjà tracé les grandes lignes de l'Atlas. De fait les plissements récents de la chaîne actuelle vont croiser les plis carbonifères sous un angle atteignant ou dépassant 45° et il est peut-être peu de régions du globe où se vérifie plus nettement cette loi énoncée par Ed. Suess que « la direction de leur bord fracturé et non la direction des anciens plis détermine l'allure des plis postérieurs plus récents ».

Ceci revient à dire que *la première ébauche de la chaîne du Haut-Atlas date de la fin des temps primaires.*

Le grand mouvement tertiaire a eu pour effet de remanier les plis anciens et d'affecter, au même titre que les dépôts secondaires surtout dans la région orientale et à l'extrémité occidentale de l'Atlas, les sédiments rouges permiens qui se sont formés vers la fin du grand mouvement hercynien. Il s'est établi ainsi un régime d'anticlinaux et de synclinaux parallèles à la direction générale de la chaîne et qui, par leur structure,

rappellent, surtout dans la zone littorale, le régime plissé de la chaîne saharienne très bien décrit par E. Ritter.

Des plis analogues se montrent jusqu'à une certaine distance au nord, dans la région tabulaire de la grande plaine du Haouz, qui marquent la répercussion des mouvements de la chaîne tertiaire.

Cette parenté tectonique des deux chaînes africaines ne permet pas de les séparer : *le Haut-Atlas marocain fait suite à la chaîne saharienne comme le Petit-Atlas, ou Rif, forme le prolongement de l'Atlas Tellien.*

Les plis tertiaires du Haut-Atlas occidental sont en outre manifestement *poussés vers le nord* et forment fréquemment des faisceaux de plis imbriqués notamment dans l'est, entre Demnat et la plaine de Haskoura, dans la plaine du Sous, etc., tandis que dans la zone littorale on observe des plis anticlinaux séparés, mais *toujours déversés vers le nord*. La même règle s'observe dans les anticlinaux de la région tabulaire du Haouz de Marrakech et de la région littorale, immédiatement au nord de la chaîne.

Ainsi nous sommes conduits à voir dans le Haut-Atlas un substratum primaire anciennement plissé avec déversement de ses plis *vers le sud* et une couverture secondaire, jurassique et crétacée, en partie géosynclinale, qui a subi plus tard des mouvements tertiaires qui se sont produits en sens contraire, *vers le nord*.

Ces épisodes de l'histoire géologique de l'Atlas marocain permettent un rapprochement avec les Pyrénées dont les grandes phases ont été mises en lumière par Léon Bertrand.

La direction des plissements tertiaires de cette grande chaîne africaine permet également un rapprochement avec les Alpes françaises, dont les plis poussés par des forces colossales ont été charriés vers le Plateau central.

Or, il est manifeste que *les plis tertiaires de l'Atlas avaient des tendances à venir s'écraser contre la Meseta marocaine*, sorte de pilier résistant de l'écorce terrestre, depuis la fin des temps primaires, et comparable au Plateau central de la France.

Ce qui distingue les Alpes de l'Atlas marocain, à ce point de

vue, c'est l'intensité infiniment moindre, dans le second cas, des efforts orogéniques mis en jeu.

Après la grande phase des plissements tertiaires il s'est produit, par rémission des forces tangentielles, des tassements sur les deux versants, de part et d'autre du « massif central de l'Atlas » déjà dessiné au début du Crétacé. Ainsi se sont formées les *régions effondrées d'architecture tabulaire du Haouz de Merrakech au nord, du Sous et du Draa au sud.*

Il en est résulté, aussi, une décompression de la partie axiale de la chaîne et une *tendance à la structure en éventail* des plis carbonifères qui ont rejoué, notamment dans la zone anticlinale des Aït Mdioual dans l'est, et dans le Massif central de l'Atlas, tout en conservant un déversement plus accentué vers le sud.

Si l'on parcourt le Haut-Atlas dans le sens longitudinal de l'est vers l'ouest, on voit que les plis tertiaires, surtout accentués dans les terrains jurassiques, passaient sur le massif paléozoïque central, aujourd'hui débarrassé par l'érosion des dépôts secondaires qui l'ont successivement recouvert au moins à deux époques différentes, jurassique puis crétacée, pour s'incliner dans la partie la plus occidentale de la chaîne avec un abaissement d'axe très marqué et s'enfoncer finalement sous les eaux de l'Océan.

Les deux anticlinaux du cap R'ir et d'Agadir doivent être considérés comme formant le prolongement de la haute chaîne, pour *s'ennoyer sous l'Atlantique et réapparaître aux îles Canaries* (1) tandis que les brachyanticlinaux qui surgissent plus au nord, jusqu'au djebel Hadid, sont situés en dehors de l'Atlas proprement dit.

Le chenal qui sépare la côte sud-occidentale du Maroc de l'archipel des Canaries est comparable au détroit de Gibraltar qui correspond, ainsi que je l'ai montré, à un ennoyage des plis de la chaîne Rif-Cordillière bétique. Il reste à savoir à quelle

(1) L'hypothèse du plongement de l'Atlas marocain sous l'Atlantique pour se relever en quelques points, aux Canaries, aux îles du Cap Vert et dans le groupe des Antilles, a reçu récemment une éclatante confirmation dans la découverte d'Oursins crétacés dans l'île de Fuerteventura, aux Canaries, par le botaniste Pitard et signalée par MM. Cottreau et Paul Lemoine.

époque il a pu se produire par effondrement de l'aire d'ennoyage des plis tertiaires, autrement dit à quel moment s'est produite la séparation des îles espagnoles du Continent africain.

La solution de ce problème implique d'abord la connaissance de l'âge des plis tertiaires ou, ce qui revient au même, de l'âge de l'Atlas ; mais les documents sur cette importante question font en grande partie défaut. Je suis seulement porté à croire que l'Atlas marocain constitue une chaîne très jeune.

J'ai observé, à mon dernier voyage, tout le long de la côte atlantique, entre Mogador et Agadir, des grès tortoniens à *Ostrea crassissima*, qui sont antérieurs aux plis tertiaires de l'Atlas. De plus, une bande presque continue d'un Plaisancien, bien caractérisé par des faunes de Pectinidés, borde la côte depuis Tanger ; j'ai pu le poursuivre jusqu'à la plaine du Sous. On voit le Pliocène inférieur s'élever depuis le niveau de la mer, sur le flanc septentrional de l'anticlinal du cap R'ir, puis recouvrir jusqu'à Agadir des plateaux côtiers d'une altitude moyenne de 200 mètres. Il semble bien que ce terrain ait pris part aux derniers mouvements de la chaîne ; et ces plissements du Plaisancien sont encore visibles dans les brachyanticlinaux qui, dans la région littorale surgissent du Crétacé tabulaire, comme au djebel Hadid.

Le volcan trachytique et phonolitique dont j'ai révélé l'existence au djebel Siroua, au sud du Haut-Atlas, daterait approximativement de cette époque.

Il est utile de faire remarquer, en outre, qu'il se trouve sur l'arête de rebroussement des plissements hercyniens et jalonne ainsi, au même titre que le volcan permien, cette zone faible de l'écorce terrestre ; mais on ne peut s'empêcher aussi de voir une relation entre la présence de ce volcan néogène et les grandes fractures qui ont donné lieu à l'effondrement de la région du Sous et du Draa.

Il résulte de ce qui précède que l'Atlas marocain bien qu'offrant les analogies que j'ai signalées plus haut avec les Pyrénées éogènes, s'en sépare au point de vue de son âge pour se rapprocher des Alpes de formation néogène ; et que la séparation de l'Archipel des Canaries du Continent africain serait



Fig. 176. — La pénéplaine des Aït Khzama et le massif du Siroua



Fig. 177. — Une vallée dans le massif volcanique du Siroua.

Clichés *Annales de Géographie*

de date encore plus récente, de la fin du Pliocène ou du début du Quaternaire.

CONSIDÉRATIONS OROGRAPHIQUES

De l'étude qui précède se dégagent quelques conclusions intéressantes sur l'orographie de la grande chaîne.

Thomson a été amené à distraire du Haut-Atlas la partie située à l'ouest du col des Bibaoun, par suite de l'âge plus récent, crétacé d'après lui, des terrains qui s'y rencontrent et aussi de leur allure soi-disant régulière ; il réunit sous la dénomination de plateaux des Haha cette partie du Maroc. Il admet ainsi que l'Atlas n'arrive pas jusqu'à la côte, qu'il s'arrête aux hauteurs des Ida ou Mahmoud et se trouve séparé de la mer par une série de plateaux secondaires.

Il a été suivi dans sa conception par les voyageurs qui lui ont succédé et Paul Schnell, dans son admirable synthèse sur l'Atlas marocain, a naturellement accepté l'interprétation de l'illustre explorateur anglais, interprétation basée sur de prétendus faits géologiques. Brives a également admis, après ses premiers voyages, que l'Atlas est séparé de la mer par une zone qu'il désigne sous le nom de plateaux occidentaux.

« D'une manière générale, dit-il, la région se présente sous « forme d'une succession de plateaux plus ou moins importants, « étagés les uns au-dessus des autres et s'élevant jusqu'à l'alti- « tude de 2.000 mètres. Dans toutes ces terrasses successives, les « couches se présentent presque horizontales (1). »

J'ai montré immédiatement après comment il est impossible d'arrêter l'Atlas à 80 kilomètres de la côte ; la nécessité de le prolonger jusqu'à l'Atlantique résultant de la continuité des plis alpins de la chaîne. Je citais dès cette époque les plis du cap Tafetneh, du cap R'ir et d'Agadir n Ir'ir (2) et j'ai insisté sur ce fait dans plusieurs de mes mémoires.

(1) A. Brives. *Les terrains crétacés dans le Maroc occidental* (B. S. Géol. de Fr. (4e) V. 1905, p. 82.

(2) Ann. Géogr. n° 80. XVe (1906), p. 142-143.

Malgré cela mon confrère d'Alger, sans apporter de nouveaux documents, étant donné qu'il n'a plus visité depuis l'extrémité occidentale de la chaîne, admet cette fois, dans un volumineux ouvrage sur ses voyages au Maroc, l'existence des plis alpins que j'ai signalés ; mais il maintient la thèse ancienne de J. Thomson.

L'étude tectonique, rapidement esquissée plus haut, montre assez clairement qu'il faut renoncer à l'interprétation de l'explorateur anglais dont l'erreur résulte de cette circonstance qu'il n'a pas recoupé l'extrémité de la chaîne, puisqu'il convient de la limiter de ce côté aux deux anticlinaux du cap R'ir et d'Agadir n Irir. Il est demeuré dans la région crétacée qui appartient encore à la région d'architecture tabulaire du versant nord effondré et qui se relève seulement dans les Haha et les Ida ou Bouzia vers l'axe de la chaîne.

Bien plus, l'ennoyage des plis du cap R'ir et d'Agadir, sous le chenal qui sépare la côte sud-marocaine des îles Canaries, montre la continuité de ces plissements alpins qui doivent se retrouver au delà de l'archipel canarien, dans les îles du cap Vert et le groupe des Antilles avant d'aller rejoindre par l'Amérique du Nord, par l'Himalaya et le Caucase, la chaîne des Alpes en Europe.

Mes plus récentes observations confirment donc de façon décisive ma première idée que le Haut-Atlas descend jusqu'à la côte atlantique. Et il faut revenir à l'idée des géographes anciens, qui croyaient que l'*Atlas aboutit au cap R'ir*. Cette idée n'était appuyée sur aucun fait scientifique, elle semblait résulter des apparences orographiques qui n'ont pas manqué de frapper les voyageurs anciens qui ont parcouru la région comprise entre Mogador et le Sous, plus récemment le lieutenant de vaisseau W. Arlett (1), et mes observations géologiques semblent bien devoir la consacrer d'une façon définitive.

L'âge récent, probablement quaternaire, du chenal qui sépare la côte africaine des îles Canaries peut remettre en question

(1) *Description de la côte d'Afrique depuis le cap Spartel jusqu'au cap Bogador*. (B. S. Géogr. Paris, VII, n° 37, janv. 1837, p 12-48).

l'histoire de l'*Atlantis*, de cette vaste terre dont parle Platon et qui aurait été engloutie sous l'océan dix mille ans avant notre ère, après avoir envoyé dans l'ancien continent l'invasion des *Atlantes*, d'où seraient issus les premiers peuples d'Europe.

Si, contrairement à l'opinion des philosophes qui ont commenté l'œuvre de Platon et à celle exprimée par de Humboldt dans « Cosmos », l'histoire de l'Atlantis et des Atlantes n'est pas un mythe, c'est à la géologie qu'il faudra s'adresser pour jeter quelque lumière sur cette intéressante question.

J'ai en effet constaté sur les côtes sud-marocaines, entre Mogador et Agadir, les débris d'anciennes plages, soulevées à des hauteurs variables entre 0 et 100 mètres, qui doivent avoir leur correspondant dans l'archipel espagnol. Il semble que leur étude minutieuse, en permettant de les synchroniser et de préciser les derniers mouvements de la chaîne ainsi que la marche de l'ennoyage de ses plis, pourrait apporter quelque notion précise sur l'âge de l'effondrement du chenal. Cette étude pourrait montrer également si, suivant la thèse de l'Atlantis, le groupe insulaire des Canaries n'a pas appartenu à une île beaucoup plus étendue qui aurait été morcelée par un ou plusieurs effondrements.

Le vicomte de Foucauld, en franchissant le col du Glaoui, a été frappé de l'altitude relativement faible de ce passage (environ 2.600 mètres) et a considéré le Tizi n Telouet comme un point orographique remarquable correspondant à un abaissement considérable de la chaîne (1).

L'importance de ce passage n'avait d'ailleurs pas échappé aux anciens voyageurs. La carte catalane du xv[e] siècle et d'autres cartes indiquaient schématiquement l'Atlas avec une brèche désignée sous le nom de « Porte de Dera », qui permettait aux marchands de la côte de communiquer avec le « pays des nègres ». L'étude attentive des documents laissés par les géographes arabes, notamment par Léon l'Africain, montre que cette « Porte de Dera » n'est pas autre chose que le col de Telouet qui s'ouvre sur le « pays du Draa » (2).

(1) *Reconnaissance au Maroc*, 1883-84, Atlas (Paris, 1888), feuille 7.

(2) Louis Gentil, *Le Maroc et ses richesses naturelles*, Conférence à la Société de Géographie *La Géographie*, 1910, p. 305.

Peu de temps après le voyage du vicomte de Foucauld Thomson eut la même impression mais il ajouta au rôle *orographique* du Tizi n Telouet une grande importance *géognostique* et il admit que très près de là, à l'est du col, se trouve la limite de deux parties du Haut-Atlas qui diffèrent par leur âge géologique et leur structure. Il fut aussi amené à distinguer l'*aile occidentale* ancienne, de l'*aile orientale* récente.

A l'époque des explorations de Thomson la partie orientale de la chaîne n'avait jamais été traversée, elle avait été en quelque sorte contournée au Tizi n Telr'emt par Rohlfs et par de Foucauld ; ce n'est que plus tard que le marquis de Segonzac put atteindre l'Ari Aïachi et, en 1905 traverser la chaîne, dans la même région, au col de Tounfit.

Aussi un intérêt considérable s'attachait-il à la traversée du Haut-Atlas, à l'est et aussi loin que possible du col du Glaoui, entre ce passage et l'Ari Aïachi. C'est pourquoi j'ai entrepris de recouper la chaîne entre Demnat et la plaine de Haskoura.

L'étude stratigraphique et tectonique qui précède démontre amplement qu'il faut renoncer à la conception de Thomson. Il n'y a pas de raison d'admettre l'existence d'une aile orientale récente puisque j'ai montré que les terrains paléozoïques affleuraient partout où les anticlinaux d'âges tertiaires, à flancs jurassiques, étaient éventrés.

Comment concilier l'idée de cet explorateur avec la présence, dans cette partie prétendue récente de l'Atlas, de montagnes pouvant atteindre 4.000 mètres comme le djebel Anr'mer dont le socle est carbonifère et le sommet formé de roches volcaniques permiennes ?

J'ai déjà appelé, dès l'année 1906, l'attention sur ces faits (1) et montré que la seule différence de structure géologique dans les deux parties de l'Atlas distinguées par Thomson consiste dans l'absence du Jurassique dans ce qu'il appelle l'aile occidentale et le rôle important de ces dépôts secondaires dans l'aile orientale. Aussi peut-on être surpris de voir M. Brives

(1) *Ann. de Géographie*, n° 80, XVe, 15 mars 1906, p. 148.

maintenir encore récemment (1) l'idée de l'explorateur anglais, d'autant que mon confrère d'Alger n'a pas dépassé dans l'est le col de Telouet. Comment peut-il donc exprimer une opinion à ce sujet ? Il en est de cette question comme de celle de la terminaison occidentale du Haut-Atlas que mon confrère a recoupé beaucoup trop près de la côte pour donner, ainsi qu'il a cru devoir le faire, un avis sur un problème dont la solution se trouvait bien au delà, dans la région des sources de l'asif Tamerakht.

Un fait semble résulter clairement de la description géologique du Haut-Atlas marocain : la grande chaîne est symétrique de part et d'autre de ce que j'ai appelé le « massif central du Haut-Atlas ».

Si, en partant du centre de ce massif, des sommets élevés du djebel Likoumt, on se déplace vers l'ouest ou vers l'est on constate la descente des plis tertiaires, tracés dans le Jurassique, d'un côté comme de l'autre. L'abaissement d'axe de ces plis est seulement plus accentué dans l'ouest, par suite de l'ennoyage sous l'océan Atlantique de ceux du cap R'ir et d'Agadir n Ir'ir qui forment, de ce côté, le prolongement de la haute chaîne.

Du « massif central du Haut-Atlas » se détache, dans la région du djebel Siroua, par une virgation des plis anciens, une branche qui, se dirigeant vers le sud-ouest semble devoir donner naissance à une chaîne qui ne serait autre que celle désignée sous le nom d'Anti-Atlas.

Il est impossible de donner à ce mot une signification géologique, pas plus que les mots d'Anti-Liban, d'Anti-Taurus et d'Anti-Caucase, ne peuvent impliquer une définition tectonique. Le nom d'Anti-Atlas a été donné par Hooker à la chaîne basse qu'il a aperçue d'un sommet du Haut-Atlas et qui lui a paru limiter au sud la plaine du Sous. Cet explorateur considérait que l'Anti-Atlas opère sa jonction avec le Haut-Atlas du djebel Siroua et ce n'est que plus tard que Chavanne incorporait à la chaîne, ainsi définie par Hooker, le djebel Sar'ro.

(1) A. Brives, *Voyages au Maroc*. Alger, 1909. p. 565-566.

Je n'ai pas encore eu la bonne fortune de parcourir l'Anti-Atlas mais je l'ai vu, presque touché du Sous, du Siroua et de la plaine de Haskoura. Il m'a semblé que la chaîne qui se détachait du Haut-Atlas par une virgation des plis anciens de la région de Tifnout et des Aït Tameldou, allait s'épanouir vers la mer dans le pays des Tekna et au Tazeroualt, entre l'ouad Sous et l'ouad Draa. Mais ailleurs, notamment dans la haute vallée du Draa, dans les plaines de Haskoura et de Tikirt, je n'ai vu partout qu'un *régime tabulaire du Crétacé* résultant, ainsi que je l'ai dit plus haut, de l'effondrement du versant méridional du Haut-Atlas.

Ces plaines offrent des *gour* de même que le Haouz de Marrakech. Et je ne serais pas surpris que le djebel Sar'ro que j'ai vu d'assez loin, d'environ 50 kilomètres, se présente non comme une chaîne, mais comme un plateau, prolongement de ce *pays d'architecture tabulaire*, tandis que l'Anti-Atlas serait, en tant que chaîne, limité entre le djebel Siroua et la côte atlantique, en comprenant le djebel Fidoust de de Foucauld.

LISTE DES PUBLICATIONS DE M. LOUIS GENTIL

relatives aux régions parcourues par la Mission de Segonzac en 1904-1905

1. Exploration scientifique du Maroc. Lettre à M. Giard. *A. F. A. G.* 1905.
2. Les reconnaissances de M. Gentil (Mission de Segonzac). *B. Com. Afr. franç.* 1905, p. 194-198.
3. Résumé succinct du récit de son voyage au djebel Siroua (Maroc). *C. R. somm. séances S. G. F.*, séance du 6 juin 1905 (4e), V, p. 95-97.
4. Sur l'existence de schistes à graptolithes dans le Haut-Atlas marocain. *C. R. Ac. Sc.* Séance du 19 juin 1905.
5. Sur l'existence d'un remarquable gisement pliocène à Tétouan (Maroc) (en collab. avec A. Boistel). *C. R. Ac. Sc.* séance du 26 juin 1905.
6. Conférence sur ses voyages, Rouen, *Bull. France Colon.*, 1905.
7. Sur le Jurassique du Maroc occidental. *A. F. A. S.* Congrès de Cherbourg, 1905 (en collab. avec Paul Lemoine) (*XXXIV*, p. 331-340, pl. IV-V).
8. Conférence sur le Maroc faite au Congrès de Cherbourg en sept. 1905, *Bull. A. F. A. S.*, 1906.
9. Observations à la communication de MM. Brives et Braly sur *C. R. somm. séance S. G. F.* séance du 28 févr. 1906 (4e), VI, p. 758-759.
10. Mission de Segonzac. Dans le Bled es Siba, Explorations au Maroc. 1 vol. in-4, XV + 340 p., 223 fig., texte. Paris, Masson, édit. 1906.
11. Contribution à la Géologie et à la Géographie physique du Maroc. *Ann. Géogr.* XV, n° 80, 1906, p. 133-151. Pl. IV-V.
12. L'arganier ou l'arbre du Sous (Maroc). *La Nature*, févr. 1906.
13. Découverte de deux niveaux crétacés remarquables au Maroc (en collab. avec W. Kilian). *C. R. Ac. Sc.*, séance du 5 mars 1906.

14. Notice sur la carte géologique du Haut-Atlas occidental (Maroc). *Ann. Géogr.* 15 janv. 1907, n° 85, XVI, p. 70-77. Pl. II.

15. Sur les terrains crétacés de l'Atlas occidental marocain (en collab. avec W. Kilian). *C. R. Ac. Sc.* séance du 7 janv. 1907.

16. Sur l'Aptien, le Gault et le Cénomanien et sur les caractères généraux du Crétacé inférieur et moyen de l'Atlas occidental marocain (*C. R. Ac. Sc.* séance du 14 janv. 1907, en collab. avec W. Kilian).

17. Construction à l'échelle de 1/50.000e d'itinéraires levés en 1905 dans le Haut-Atlas marocain. *Proc. verb., Comm. Topogr. C. A. F.*, séance du 8 janv. 1908, p. 3.

18. Sur des gisements pliocènes de la côte occidentale du Maroc (en collab. avec A. Boistel). *C. R. somm. séances S. G. F.*, séance du 20 janvier 1908 (4e), VIII, p. 9.

19. Sur le volcan du Siroua (Anti-Atlas marocain). *C. R. Ac. Sc.* séance du 27 janvier 1908.

20. Constitution géologique du djebel Siroua (Anti-Atlas marocain). *C. R. somm. séances S. G. F.*, séance du 3 fév. 1908 (4e), VIII, p. 19-20.

21. Itinéraires dans le Haut-Atlas marocain. *La Géographie*, XVII, n° 3, 15 mars 1908, p. 177-200. Fig. 44-56. Pl. II (carte en couleurs en deux feuilles).

22. Sur la formation du détroit de Gibraltar. *C. R. Ac. Sc.* séance du 13 mai 1909.

23. Contribution à l'étude du détroit de Gibraltar. *C. R. somm. séances S. G. F.* séance du 3 mai 1909 (4e), IX, p. 55-56.

24. Une leçon de géographie physique sur le Maroc (leçon faite à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris en avril 1909). *Revue ann. Géographie*, 1909.

25. A propos du travail de M. René de Flotte de Roquevaire : « Cinq mois de triangulation au Maroc ». *Proc. verb., Comm. Topogr. C. A. F.*, séance du 21 mai 1909, p. 20-23.

26. Mission L. Gentil au Maroc. Deuxième rapport sommaire. *La Géographie*, XXV, n° 2, 15 fév. 1910, p. 121-125.

27. Contribution à l'étude tectonique du Haut-Atlas marocain. *C. R. somm. S. G. F.* séance 21 fév. 1910 (4e) X, p. 26-27.

28. Observations à la suite de la communication de MM. J. Cottreau et Paul Lemoine, sur la présence du Cénomanien aux Canaries. *C. R. somm. séances S. G. F.*, séance du 21 février 1910 (4e) X, p. 32.

29. Principaux résultats d'une récente mission au Maroc (été-automne

1909). *C. R. somm. séances S.G.F.*, séance du 7 mars 1910 (4e) X, p. 38-40.

30. Résultats géographiques d'une mission, en 1909, au Maroc. *Proc. verb. Comm. Topogr. C. A. F.*, séance du 16 mars 1910, p. 15-17.

31. Le Maroc et ses richesses naturelles *La Géographie*, mai 1910. XXI, p. 301-320, fig. 52-63.

32. Les mouvements orogéniques anciens dans le Haut-Atlas marocain. *C. R. Ac. Sc.*, séance du 16 mai 1910.

33. Les mouvements tertiaires dans le Haut-Atlas marocain. *C. R. Ac. Sc.*, séance du 23 mai 1910.

34. Contribution à l'étude tectonique du Haut-Atlas marocain. *C. R. somm. séances S. G. F.*, séance du 21 fév. 1910, p. 20-27.

35. Sur la présence du Priabonien dans le Nord du Maroc (en collab. avec Jean Boussac). *C. R. somm. séances S. G. F.*, séance du 23 mai 1910, p. 88-89.

36. Sur la structure du Haut-Atlas marocain. *C. R. somm. séances S. G. F.*, séance du 23 mai 1910, p. 90-92

37. Nouveaux itinéraires dans le Haut-Atlas marocain. *C. R. somm. séances S. G. F.*. séance du 6 juin 1910.

38. Présentation de ses itinéraires entre Safi et Agadir levés en nov.-déc. 1909, *Proc. verb., Comm. Topogr. C. A. F.*, séance du 9 juin 1910.

39. A propos d'un récent article de M. René de Flotte de Roquevaire (Die Kartographie von Marokko) paru dans les *Petermann's Mitteilungen. Proc. verb. Comm. Topogr. C. A. F.*, séance du 9 juin 1910.

INDEX GEOGRAPHIQUE (1)

(1) Cette énumération ne contient que les noms cités dans le *Journal de route* (p. 3 à 230), les *Renseignements* (p. 243 à 276, et 397 à 635) et le *Résultat des observations astronomiques* (p. 680). Les noms des tribus et fractions de tribus sont seuls indiqués. Les sous-fractions ne sont pas mentionnées.

Les noms propres ont été transcrits phonétiquement, d'après les indications des informateurs. Beaucoup de noms nous ont été donnés avec des variantes, sans qu'il nous soit possible — tant il est délicat d'interroger les Marocains — de préciser la prononciation exacte. Le présent Index relate ces différentes versions que nous avons acceptées sans interprétation.

Pour les noms consacrés par l'usage nous avons conservé l'orthographe usuelle, de même nous avons écrit selon les conventions habituelles les noms qui nous ont été donnés par écrit ; ils sont une infime minorité, et nous tenons à nous excuser vis-à-vis des arabisants et des berbérisants pour toutes les fautes que notre insuffisante connaissance des langues Arabe et Tamazirt nous a fait commettre.

TABLE DES GRAVURES (1)

(1) Les couvertures du présent ouvrage et de la pochette contenant les cartes ont été composées à l'aide de photographies obligeamment prêtées par M. Fréchon et par M. Vayre.

TABLE DES DOCUMENTS

TABLE DES CARTES (1)

(1) L'itinéraire au 1.250.000 de la Mission 1904-1905 paraît en même temps que le présent ouvrage. Il est édité chez Henry Barrère et a pour titre : *Itinéraires au Maroc*, 1904-1905. Ces cartes se raccordent avec les itinéraires 1899-1901 publiés chez le même éditeur sous le titre *Voyages au Maroc* (Itinéraires et Profils).

TABLE DES MATIÈRES

Renseignements géographiques

TROISIÈME PARTIE

TABLES

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.



12

CARTE D'EN

DES ITINÉR

du Marquis de



12°

phe 21 R. du Bac. Paris.

CARTE D'ENSE

DES ITINÉRAIR

du Marquis de SE

12

36°

30°

12°

11°

C. Ghir

Ida ou Tanan

Houara

Hafaia

Houara

Od Koura

Chtouka

Aït bou Lefaa

Arbalou

Aït Millek

A N T

Aït Massa

Dj. Tachilla

Aït Bou Amran

Sbouia

Ida ou Gerchmouf

O. Aït Mezal

Aglou

El Merg

El Mader

Aït el Mader

Tiznit

Agadir n'Ighir

Tamakhart

Aourga

Azrou

Medersa

O. Massa

Dar Qaid Hassein

Ida ou Mah

Aglou

Tizi Bibaoun

El Mefrize

Gaba

H. Barrère . Ed. Géographe 21 R. du Bac . Paris.



IBLE
S
ONZAC
5
36°
ERRANÉE
Igli
O. Saoura
Sous
Oued
el Dodra
Aït Hamed
A T L A
Z.a Moh.d ou lagou
Ilir
Aït ou Mrib
30°
5°

12°

Dj. Kour

Dj. el Hadid

C H I A

Mogador

O. Kseb

C. Sim

IDA OU GUERD

Dj. Tamerzagt

A

O. Tidzi

IDA OU ICEURN

C. Tafetneh

A. Iguezoulen

IDA OU GUELLOUL

H

Pla

IDA OU TROUMMA

All.

A

A. Ait Ameur

H

Cap R'ir

IDA OU TA

A. Tamerakht

Agadir n Ir'ir

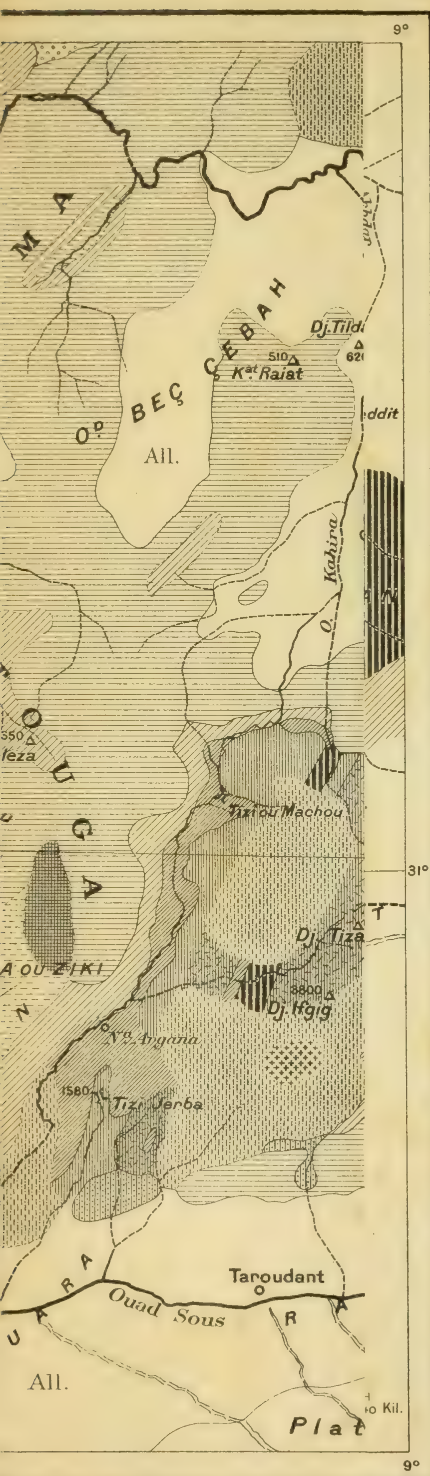
O. Sous

H

12°

ravé par A. Simon, 8, r. du Val-de-Grâce, Paris.

ESQUISSE GÉ



Dévonien et Grès de Tikirt ?

Silurien

Schistes antésiluriens

Paléozoïque indéterminé

ROCHES ÉRUPTIVES
ET MÉTAMORPHIQUES.

Volcans trachytiques du Siroua

Roches volcaniques permiennes
(Laves porphyritiques et tufs
de projection)

Cheminées des volcans permiens
(Filons de porphyrites
et de diabases)

Schistes cristallins

Massifs granitiques

Ex. Paris.

